REVUE
CRITIQUE
D'HISTOIRE
ET DE
LITTÉRATURE

LXII

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXII

QUARANTIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXII

249509
9 12 30

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1906

ANNÉE 1906

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Abeken, Gœthe dans ma vie (A. C.) 244
Ach, Vouloir et penser (Th. Sch.) 97
Achelis et Flemming, La Didascalie syriaque (P. Lejay) 464
Adikes, Kant contre Haeckel (Th. Sch.) 98
Agostini, Taiti (A. Biovès) 477
Aïtoff, Peuples et langues de la Russie d'après le dernier recensement (Paul Boyer) 58
Américaine (la guerre), les combattants français (G. Lacour-Gayet) 510
Andersen, La cène des premiers siècles (A. L.) 359
André, Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique (Ed. Esmonin) 187
Andrieux, La Commune à Lyon, 1870-1871 (A. C.) 252
Anginieur, En Asie centrale (J. L.) 519
Anglade, La Peregrinatio ad loca sancta (E. Bourciez) . . . 129
Atharva-Veda, I, 1 trad. La Terza (V. Henry) 101
Audebert, L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie (Ty) 28
Aulard, Les orateurs de la Révolution, II.
— Paris sous le Consulat, II.
— Actes du Comité du salut public XVII (A. C.) 318
Aussaresses, L'auteur du Strategicon (My) 504
Avenel (d'), Lettres de Mazarin, IX (R.) 433
Azan, Le duc d'Orléans en Algérie (R.) 76
Baedeker, Palestine en Syrie (Cl. G.) 41
Baentsch, Le monothéisme oriental préisraélite (A. L.) . . . 359
Bamann, Le burlesque de Rabelais (J. Boulenger) 5
Bang, Les Germains au service de Rome (R. C.) 428

pages

Bardoux (J.), Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine (L. R.) 55
Basset, Le nom du chameau chez les Berbères (M. G. D.) . 315
Bastin, Les voyelles latines en français (E. Bourciez) 183
Bastin, Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français, 2e éd. (A. Jeanroy) 154
Bauemker et Hertling (collection). Z. 380
Bauer (Ad), La chronique d'Hippolyte (P. Lejay) 446
Baumann, Vue du monde et de la vie (Th. Sch.) 97
Baumann, Anti-Kant (Th. Sch.) 120
Baumstark, La liturgie romaine (P. Lejay). 285
Beaumont et Fletcher, Œuvres, III, p. Waller (Ch. Bastide). 26
Benoit (Marcel), Rabelais accoucheur. (J. Boulenger) 3
Beowulf, p. Holthausen (V. Henry) 286
Berendts, Les témoignages du christianisme dans la traduction slave de Josèphe (P. L.) 447
Bissing, Monuments de sculpture égyptienne (G. Maspero) . . 121
Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne (A. C.). . . . 246
Bloch (C.), Cahier des doléances du bailliage d'Orléans pour les États-Généraux de 1789 (A. Mathiez) 130
Bodemann, Correspondance de Catherine II et de J. G. Zimmermann (A. C.). 245
Bodley, L'Église en France (A. L) 379
Boissier, La conjuration de Catilina (P. Lejay) 443
Boissonnade, Saint Domingue à la veille de la Révolution (P. G) 511
Boissy d'Anglas, Boissy d'Anglas et les régicides (A. C.). . 251
Bonet-Maury, L'islamisme et le christianisme en Afrique (L. R.). 118
Bonn, La colonisation anglaise en Irlande (R.). 115
Bonnal, La manœuvre de Saint-Privat (Henri Baraude) . . 94
Bonucci, Les dérogations admises au droit naturel par la scolastique (Th. Sch.) 16
Borchardt, La construction du temple d'Abusir (G. Maspero). 144
Borchardt, Le temple d'Amon (G. Maspero). 322
— Les nilomètres (G. Maspero) 324
Bordeaux, Paysages romanesques (A. C.). 495
Bossert, Calvin (R.) 408
Bossuet, Pensées chrétiennes et morales p. V. Giraud (A.) . 18
Bouchaud (P. de), Jean de Bologne. (F. de Mély). 372
Boulay de la Meurthe, Correspondance du duc d'Enghien, I, (A. C.). 248
Bourget, Études et portraits (L. R.) 278

pages
Breasted, Anciens souvenirs de l'Égypte (G. Maspero) . . . 361
Breasted, Histoire d'Égypte (G. Maspero) 143
Brémond, Les Saints (A. L.) 360
Brémond, Newman (P. Lejay) 496
— La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui (P. Lejay) 496
Brown, Le chevalier au lion (A. Jeanroy) 431
Brugmann, Morphologie, 2e éd. (V. Henry) 261
Bücheler, Hermann Usener (My). 25
Cadet de Gassicourt, Histoire de l'abbaye de Cardillon (Et. Deville). 370
Cadix, La réforme à Besançon au xvie siècle (G. G.). 18
Cain, Anciens théâtres de Paris, le boulevard du Temple et les théâtres du boulevard (H. de C.) 199
Canonge, Guerre de 1870-1871 (Félix-Bouvier) 457
Carnot (Sadi), Les volontaires de la Côte d'Or, I (A. C.) . . 232
Cassirer, Le problème de la connaissance (Th. Sch.). 120
Cassirer, L'idéalisme critique (Th. Sch.). 80
Castellar, L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur (Ch. Dejob). 80
Cavallera, Le schisme d'Antioche.
— Une homélie d'Eustathe (P. Lejay). 386
Cestre, Thelwall John (Ch. Bastide). 290
Champault, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée (My) 23
Champion, Guillaume de Flavy (Fx Bn). 287
Charléty, Documents sur la vente des biens nationaux dans le Rhône (A. Mathiez) 130
Chéradame, La colonisation et les colonies allemandes (B. A). 398
Chéradame, Le monde et la guerre russo-japonaise (L. R.) . 192
Chevillet, La vie militaire de 1800 à 1810 (A. C.) 213
Cicéron, Correspondance II, p. Tyrrell et Furser (Em. Thomas) 43
Citoleux, La poésie philosophique au xixe siècle, Lamartine.
— Mme Ackermann d'après de nombreux documents inédits (J. Bury) 172
Clausewitz, La campagne de 1799 en Italie et en Suisse, trad. Niessel (A. C.) 491
Clemen, L'origine du Nouveau-Testament (A. Loisy) 181
Clément d'Alexandrie, Le Protreptique et le Pédagogue, p. O. Staehlin (P. Lejay). 405
Clerc, La bataille d'Aix (A. de Ridder) 462
Colmo, Principes sociologiques (H. Hauser). 273
Congrès international des sciences historiques, Actes, VII et VIII (H. H.) 17

pages
Corbin, Notes et souvenirs d'un officier d'état-major (A. C.). 51
Corda, Le régime de La Fère et le 1er régiment d'artillerie (A. C.) 45
Cowley, Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne, II (A. Loisy). 281
Crum, Catalogue des manuscrits coptes du British Museum (G. Maspero) 122
Cunningham, La sagesse des sages (E. d'E). 193
Cynewulf, Hélène, p. Holthausen (V. Henry) 389
Dalgado, L'abbé Faria (E.). 19
Dard, Chez les ennemis d'Israel (A. L.) 259
Dard, Hérault de Séchelles
— Œuvres littéraires de Hérault de Séchelles (Ty) 512
Davies, Les tombes de Houiya et d'Ahmosis (G. Maspero . 304
Debidour, L'Église catholique et l'État sous la troisième République I (A. Mathiez). 296
Dehérain, L'expansion des Boers (B. Auerbach). 415
Delitzsch et Haupt, Contributions à l'assyriologie, V, 4-5. (Fr. Thureau Dangin). 201
Del Lungo, La femme florentine du bon temps jadis (H. H.). 17
Demontès, Le peuple algérien (A. Biovès). 477
Denis (E.), La fondation de l'empire allemand (Ch. Dejob). 135
Deonna, Les statues de terre cuite en Grèce (A. de Ridder) . 481
Desdevises du Dezert, Souvenirs de Sprünglin (Ty) 59
Des Marez, Bruxelles au moyen-âge (R.) 15
Dessau, Inscriptions latines ; II, 2 (R. Cagnat). 124
Deville, Quelques manuscrits normands de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (L.-H. Labande). 507
De Zwaan, Le traité de Bar Salibi contre les Juifs (J. B. Ch.). 330
Diehl, Botticelli (H. de C.) 397
Djuvara, Science et foi (A. L.). 358
Doflein, En Extrême Orient (L. R.). 276
Dorbon (Répertoire Lucien). 320
Doublet, Le Keepsake d'Antoine Godeau (G. G.). 18
Doutrepont et Counson, Tables générales de la grammaire des langues romanes. (E. Bourciez) 86
Driault, Napoléon en Italie (R. Guyot) 435
Dry, Soldats ambassadeurs sous le Directoire (A. C.). 48
Duhm, Le livre d'Habacuc (A. L.). 317
Dupré (Roland), résident de France à Genève, Correspondance p. Fr. Barbey (R.). 111
Dupuis, La campagne de 1793 à l'armée du Nord, de Valenciennes à Hondschoote (A. C.). 484
Ecorcheville, De Lulli à Rameau
— Le manuscrit de Cassel (Jules Combarieu) 207

pages
Ettinghausen, Hansa Vardhana (A. Cuny) 124
Eusèbe. Histoire ecclésiastique, I-IV, trad. Grapin (J. B. Ch.). 328
Fabry, Histoire de l'armée d'Italie, de Loano à février 1796.
— Histoire de la campagne de 1794 en Italie.
— Mémoires sur la campagne de 1796 en Italie.
— Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797 (A. C.) 486
Faddegon, Le commentaire de Çamkara (V. Henry) 261
Farjevel, La morale chinoise (M. Courant) 378
Febvre, La Franche-Comté (B. A) 397
Féret, La Faculté de théologie de Paris, IV, 2 (R.) 107
Ferrand, Un texte arabo-malgache (J.) 315
Ferrara, La philologie latine (E. T.) 196
Ferrero, Grandeur et décadence de Rome III (Paul Guiraud) 205
Ferry (Edmond), Un règlement moderne (A. Biovès) 379
Fiebig, Pirque aboth (A. L.) 259
Filow, Les légions de Mésie (R. C.) 224
Fischer (H.), Dictionnaire souabe, 11-13 (V. Henry) 138
Fohz, La magie chez les poètes romains (P. L.) 85
Ford, Mordre la poussière (A. Jeanroy) 431
Foucart (Paul), Sénatus-consulte de Thisbé (My) 149
Fournière, Le règne de Louis-Philippe (A. Mathiez) 454
Franklin, Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris (A. C.) 25
Fredenhagen, L'article dans la prose française du XIIe siècle (E. Bourciez) 127
Frost, Le jugement d'après Kant (Th. Sch.) 18
Fuchs, Le bien et le mal (A. B.) 279
Funck-Brentano, Les lettres de cachet à Paris et la liste des prisonniers de la Bastille (A. C.) 12
Funk, Les Constitutions apostoliques (P. Lejay) 464
Gaastra (Mlle), Le Sutrâ de Jaiminîya (V. Henry) 441
Gachot, Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande (A. C.) 489
Gaillard, Fès (A. Biovès) 477
Galante, Les sources du droit canonique (P. Lejay) 327
Garrod, La religion des braves gens (Z.) 260
Gauthiez (Pierre), Luini. — H. de C. 198
Gerland, Kant et ses travaux géographiques et anthropologiques (Th. Sch.) 27
Giran, Paroles de sincérité (A. B.) 279
Godard, Le tocsin national (L. R.) 138
Goldschmidt, L'Anti-Kant de Baumann (Th. Sch.) 120
Golovkine, La cour et le règne de Paul I (F. de Crue) 356

pages

Goltz (von der), La Virginité d'Athanase ; Les prières des repas chez les Juifs (P. Lejay) 466
Gontaut-Biron, Mon ambassade en Allemagne, p. Dreux (R. Guyot) 394
Gormond et Isembart, reproduction photocollographique (A. J.) 196
Grandmaison (G. de), Correspondance de Laforest, I (A. C.). 248
Grasilier, Par qui fut livré Pichegru (A. C) 135
Grass, Les sectes russes, I, 2-3 (A. L.) 358
Greif, Poésies, p. Sahr (A. C.) 95
Grierson, Le marâṭhi (V. Henry) 364
Grimm (Conrad), Le Glossaire Vespasien (V. Henry). 153
Grouard, Wœrth et Forbach (A. C) 518
Gruppe, Mythologie grecque (S. Reinach) 146
Hallays, Nancy (H. de C.) 197
Halot, L'Extrême-Orient (A. Biovès) 335
Halot, L'impératrice Sy-Tay-Héou (A. Biovès) 398
Hanotaux, Histoire de la France contemporaine, I et II (L. R.) 474
Harnack, Luc le médecin (A. Loisy) 181
Hartleben (Mlle), Champollion, sa vie et son œuvre (G. Maspero) 421
Hauvette (H.), Littérature italienne. — Ch. Dejob. 467
Heinze, La technique épique de Virgile (P. Lejay) 402
Hellmann, Sedulius Scottus (P. Lejay) 367
Helsingfors, Mémoires de la Société néo-philologique, IV (E. Bourciez) 166
Hess, Jésus de Nazareth (A. Loisy) 306
Hesseling, La Koine et les dialectes palaeo-grecs (H. P.) . . 396
Hesselmeyer, Annibal et le passage des Alpes (R. C.) 260
Heyse, En tiers dans l'union, p. A. Brünnemann (A. C.) . . . 319
Hirsch, Sous le plus misérable de tous les systèmes électoraux (C. Pitollet) 38
Hirschfeld, Les fonctionnaires impériaux jusqu'à Dioclétien (A. Merlin) 204
Holtzmann, La vie juive selon l'Ancien Testament (A. Loisy). 306
Holwerda et Boeser, Les monuments égyptiens du Musée de Leyde, I (G. Maspero) 84
Hongrie (revues de). — J. K. 19
Hoops, Les arbres et les plantes dans l'antiquité germanique (Ch. J.) 225
Horn, Recherches de phonétique anglaise (P. Doin) 151
Hugueney, Les clubs dijonnais sous la Révolution (A. C.). . 30
Idiotikon suisse, 43-45 320
Jacoby (A.), La mosaïque de Mâdeba (Clermont-Ganneau) . 423

pages

JADART, Les remontrances de Rethel et de Vitry. . . . . .
— Le bourg et l'abbaye de Chaumont-Porcien. . . . . .
— Les édifices religieux des Ardennes (A. C.). 317
JANELL, Inscriptions grecques (A. de Ridder). 386
JARFHLAITH, Poésies lyriques (Ch. Bastide). 103
JENSEN, L'épopée de Gilgamesh, I (A. Loisy). 365
JESPERSEN, La langue anglaise (P. Doin). 67
JESSEN (Franz de), Manuel historique de la question du Slesvig (M. B. et Albert Waddington). 419
JONES, Le service consulaire des États-Unis (A. Biovès). . . 258
JORAN, Choses d'Allemagne (A. C.). 215
JURENKA, Chrestomathie d'Ovide (P. L.). 316
KAFTAN, Jésus et Paul (A. L.). 360
KEHR, Les Regestes des papes, I (Paul Lejay). 284
KELLUM (Mme M.), La glose du saint Luc (V. Henry). . . . 226
KITTEL, Bible hébraïque (A. Loisy). 281
Klio, V, 2, 3; VI, 1 (Am. Hauvette). 64
KNOBLAUCH, Les Chroniques et Rabelais (J. Boulenger). . . 7
KOEPPEL, L'action de Ben Jonson sur les dramaturges contemporains (Ch. Bastide). 331
KOVALEWSKY, La crise russe (E. d'E.). 191
KRUMBACHER, La photographie au service de l'art et de la philologie (My). 506
KÜCHLER, La politique d'Isaïe (A. L.). 317
KUNZE, Les Germains dans la littérature latine (E. T.). . . 1
LABRIOLLE (P. de) et BRUNETIÈRE, Saint Vincent de Lérins (P. Lejay). 496
LA GRASSERIE (de), De la catégorie du genre (A. Meillet). . 241
LAHOR, Le bréviaire d'un panthéiste (F. Baldensperger). . . . 93
LAMI, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous Louis XIV (H. de C.). 199
LAMPE, La géographie (L. R.). 477
LAMPRECHT, Histoire de l'Allemagne, II. Temps modernes, II, 2 (L. R.). 374
LANDON, A Lhassa (A. Biovès). 36
LASSERRE, Les Cent Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste (A. C.). 492
LAURENT (Marc), Souvenirs de Bayard à Mézières (A. C.). . . 390
LAVISSE, Histoire de France, IV-VI (H. Hauser). 268
LAZARD, Répertoire alphabétique du fonds des domaines, I. (A. C.). 49
LEBEY, Les trois coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (R. Guyot). 31
LECHAT, Phidias et la sculpture grecque au ve siècle (A. de Ridder). 461

pages
Lefort, Histoire du département des Forêts, I (A. C.). . . 488
Lehautcourt, Histoire de la guerre de 1870-1871, tome V, Rezonville et Saint-Privat (A. C.). 34
Leicht, Le Dispensary de Garth (L. R.). 27
Leipoldt et Crum, Vie et œuvres de Chenouti (G. Maspero). 442
Leipoldt, Didyme, l'aveugle d'Alexandrie (P. Lejay). 407
Le Joindre, Le général de Bollemont (A. C.). 76
Lemm (O. von), Iberica. — G. Maspero. 81
Lenotre, Vieilles maisons, vieux papiers, III (A. C.). 493
Leroy (Maxime), La transformation de la puissance publique (E. d'Eichthal). 417
Lessing, Lettres à —, p. Muncker, IV (A. C.) 244
Liden, Études arméniennes (A. Meillet). 21
Liège (Congrès de), pour l'extension et la culture de la langue française. — A. J. 199
Lietzmann, L'Épitre aux Romains (A. Loisy). 306
Limes (le), XXVI. — R. C. 80
Loeseth, Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum (A. J.). 356
Loke (Marie), Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban (Salverda de Grave). 266
Longfellow. Evangeline, p. Sieper (B. C.). 296
Lort de Serignan, Correspondance de Lauzun-Biron (A. C.). 209
Louvain, Séminaire historique, ses travaux (E.). 14
Luchaire (A.), Innocent III, la Papauté et l'Empire (L.-H. Labande). 429
Lumbroso, Revue napoléonienne, IV (A. C.). 214
Lunet de Lajonquière, Ethnographie du Tonkin septentrional (A. Biovès).
— Le Siam et les Siamois (A. Biovès). 239
Lygdamus, p. Némethy (E. T.). 150
Lyris (Joel de), Le choix d'une bibliothèque. — A. 19
Madelin, La Rome de Napoléon (R. Guyot). 331
Maier, L'Épître de Jude (A. Loisy). 306
Malet, Cours d'histoire, temps modernes (N.). 90
— Lettre de M. Malet en réponse à cet article 217
Marion, Le garde des sceaux Lamoignon (R.). 73
Martin (F.), Le livre d'Hénoch (A. Loisy) 325
Martinien, Les généraux du grand duché de Varsovie de 1812 à 1814 (A. C.). 392
Martino, L'Orient dans la littérature française au xviie et au xviiie siècle (F. Baldensperger). 482
Masson (Frédéric), Jadis, II. — A. C. 495
Mauger, Les secours publics à Paris (A. C.). 77

pages

MAUGRAS, Dernières années du roi Stanislas (F. Baldensperger) 453
MEISSNER, Idéogrammes assyriens, I (Fr. Thureau-Dangin). 201
MÉREJOWSKY, Tolstoï et Dostoiewsky (J. Legras) 518
MERMEIX, Le socialisme (E. d'E.). 519
MEURET, Le chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790 (A. C.). 29
MEYER (E.), Les Israélites et leurs voisins (A. Loisy) 281
MEYER-LÜBKE, Grammaire des langues romanes. IV, tables générales par DOUTREPONT et COUNSON (A. Jeanroy). 184
MICHEL, La loi Falloux (A. Mathiez). 255
MICHELET (G.), Maine de Biran. — P. Lejay. 496
Mira de Amescua, L'Esclavo del Demonio, p. BUCHANAN (H. Léonardon). 89
MITCHELL, La Perle (Ch. Bastide). 103
MOLLET, Rabelais clinicien (J. Boulanger). 3
MONOD (W.), Aux croyants et aux athées (A. B.). 279
Montaigne. 470
MOREL (Léon), Antoine et Cléopâtre, drame de Shakspeare traduit en vers français (Ch. Bastide). . . . . , . 314
MOREL-FATIO, Études sur l'Espagne, II, 2e ed. (H. L.) 315
MORIS, Cartulaire de l'abbaye de Lérins, II (A. C.). 481
MÜLLENHOFF, Antiquités allemandes, II, 2e ed. p. ROEDIGER (E. T.). 151
MUNOZ, Monuments d'arts, I (S.) 119
MUSS-ARNOLT, Dictionnaire assyrien (Fr. Thureau-Dangin). 201
NAU, Lettres de Jacques d'Édesse (J.). 315
NAUSESTER. Penser, parler et enseigner, II (V. H.) 401
NEWBERRY, Les scarabées (G. Maspero). 82
New-York Review. (Z.). 380
Nicole (Mélanges). — P. Lejay. 382
NICOLE, Un catalogue d'œuvres d'art de la Revue impériale (E. T.). 196
NIEBERGALL, La prédication, II (Z.). 380
NIOX, La guerre russo-japonaise (Ty). 35
NISSEN, L'orientation chez les anciens (G. Maspero) 381
NOAILLES (vicomte de), Le cardinal La Valette (R.) 411
NYROP, Gaston Paris (F. Baldensperger). 78
OBSER, Mémoires du margrave de Bade, I (A. C.) 249
Octateuque (L') du Sérail. 80
ORTIZ, Dante et Barberino (H. H.). 16
PALLAT, L'école et l'art en Amérique (L. R.) 13
PARGOIRE, L'Église byzantine (J.-B. Ch.) 329
Pascal, Opuscules choisis p. GIRAUD (L. R.). 27
Patelin (La farce de maître), p. HOLBROOK (A. J.) 155

pages
Péladan, La clé de Rabelais (G. Boulenger). 4
Perroud. Fourcroy en tournée d'inspection dans le Midi, 1805 (A. C.). 491
Picard (A.), Le bilan d'un siècle, I (A. C.) 215
Pillas, Le chimiste Dizé (Ch. J.). 190
Pillement, Les Ostrogots (R.). 15
Piolet et Vadot, La religion catholique en Chine (M. Courant). 378
Piquet, L'originalité de Gottfried de Strasbourg (E.-Henri-Bloch). 44
Pirkheimer (Charité), Mémoires, trad. J.-Ph. Heuzey (R.). 105
Pisacane, La guerre en Italie, 1848-1849 (Ch. Dejob) 260
Piton, Paris sous Louis XV, rapports des inspecteurs de police (L. R.). 473
Plattner, Grammaire française, II, 3, Le verbe (E. Bourciez) 87
Pöhlmann, Histoire grecque, 3e ed. (Am. H.) 64
Polack et Rohde, Pages choisies du XIXe siècle (L. R.) . . . 319
Pollio, Waterloo (Reginald Kann). 293
Pottier, Catalogue des vases antiques de terre cuite du Musée du Louvre, III. L'École attique (A. de Ridder). . . 425
Poulet, Le sans-culotte Philip (A. C.). , . . , ... 157
Prarond, Le Livre rouge et le Livre blanc d'Abbeville (R.). 103
Pratava Chandra Roy (A. Barth). 196
Prévost, Le Recueil des présidents du parlement de Normandie, de Bigot de Monville (Et. Deville). 156
Prince, Matériaux d'un lexique sumérien (Fr. Thureau-Dangin). 201
Prins, L'esprit du gouvernement démocratique (E. d'E.) . . 275
Prunas, L'anthologie de Vieusseux (Ch. D.) 50
Rabelais (Jacques Boulenger). 2
Rapports américains sur l'industrie et le commerce de l'Allemagne (C. Pitollet). 56
Rasi, Horace (P. Lejay). 463
Rasi, Le carmen de Pascha (P. L.). 316
Recke (Von der), Les folkeviser (L. Pineau). . . , ... , . . 70
Regnault de Beaucaron, Souvenirs d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (A. C.). 254
Reitzenstein, Poimandres (P. Lejay) 444
Reuss, Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un Strasbourgeois (A. C.). 231
Réville (Jean), Le prophétisme hébreu (A. L.). 317
Reymond, Verrocchio (H. de C.). 317
Ribeba, La science et l'histoire (H. L.). 58
Ricaud, Les pays qui ont formé le département des Hautes-Pyrénées (A. Mathiez). 208

pages
Riotor, Carpeaux (H. de C.). 198
Robert (C.), En mémoire de Louis Ross. — My. 505
Roger, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin (P. Lejay). 310
Rolland, Michel-Ange (H. de C.). 119
Rosenthal, Géricault (H. de C.). 119
Rossi (G.), Deux passages de Dante. — H. H. 16
Rouquerol, L'artillerie dans la bataille du 18 août (A. C.). 334
Roustan (Marius), Les philosophes et la société française au xviiie siècle (Albert Mathiez). 450
Sainéan, Le chat (A. Jeanroy). 206
Saint-Paul, Souvenirs de Tunisie et d'Algérie (A. C.). 79
Saint-Simon, Mémoires, XIX, p. Boislisle et Lecestre (G. Lacour-Gayet). 390
Samuelsson, Le Vaticanus 3.277 (E. T.). 14
Sarolea, Essais de littérature et de politique (N. Jorga). . . . 158
Sarrionandia, Grammaire de la langue rifain (René Basset). 501
Sayce et Cowley, Papyrus araméens découverts à Assouan (Clermont-Ganneau). 341
Schenkl et Weigel, Exercices grecs, 11e ed. (My). 14
Schiemann, L'année politique 1905 (L. R.). 159
Schleich, Sir Eglamour, romance anglaise du xive siècle (D. Doin). 153
Schmidt (Waldemar), Choix de monuments, collection Jacobsen (G. Maspero). 61
Schmiedel, Les problèmes de la vie de Jésus (A. Loisy). . . . 221
Schmitt (John). — J. P. 13
Schmoller, Principes d'économie politique, II, 3, trad. Polack (E. d'Eichthal). 160
Schober, Le Disciple du Pantagruel (J. Boulenger). 7
Schrader, Prudent, Anthoine, Atlas de géographie moderne (H. de C.). 398
Schrader et Gallouedec, Géographie générale (S.). 92
Schwartz (Ed.), Portraits antiques (My). 63
Schweitzer (A.), De Reimarus à Wrede (A. Loisy). 221
Science et religion, collection Bloud (P. L.). 448
Seeberg, Le décret apostolique (A. L.). 359
Sers, Mémoires, p. Sers et R. Guyot (A. C.). 236
Sethe, Contribution à l'ancienne histoire de l'Egypte, II (G. Maspero). 301
Sethe, Documents de la 18e dynastie, 6, 7 (G. Maspero). . . 361
Sethe, Documents sur la XVIIIe dynastie (G. Maspero). . . 321
Sheldon et White, Concordance de Dante (H. H.). 16
Shelley, Hellas, trad. Castelain (A. C.). 252
Sigwalt, De l'enseignement des langues vivantes (L. R.). . 376

pages
Skok, Les noms de lieux du Midi avec suffixes acum, anum, ascum, uscum (P. L.). 354
Smith (W.-B.), Le Jésus préchrétien (Alfred Loisy). 221
Soltau, Le paganisme dans le christianisme (A. Loisy). . . . 306
Solvay (Institut), ses travaux, 1. 7 (Th. Sch.). 337
Soubies, Almanach des Spectacles, 1904 (A. C.). 79
Soulacroix, Rabelais en français moderne (J. Boulenger). . 2
Spanier, L'art (L. R.). 477
Stanislas Leczynski, correspondance avec les rois de Prusse, p. Boyé (A. Waddington). 114
Stara-Tedde, Les bois sacrés de Rome (R. C.). 80
Stéfane-Pol, De Robespierre à Fouché, notes de police (A. C.). 46
Steffens, Les poésies de Perrin d'Angicourt (A. Jeanroy). 185
Steinmüller, La littérature réformiste des langues (P. R.). 376
Stern (Alfred), Histoire d'Europe depuis 1815 jusqu'en 1848, III et IV (Ch. Seignobos) 512
Steuernagel, Grammaire hébraïque (R. D.) 316
Strowski (F.), Les Essais de Montaigne, I. — Les grands philosophes, Montaigne (E. Bourciez) 470
Suchier, Les voyelles toniques du vieux français, trad. Guerlin de Gaer (A. Jeanroy). 154
Swoboda, Sur le droit grec (My). 126
Tallqvist, Onomastique assyro-babylonienne (Fr. Thureau-Dangin). 201
Tchernoff, Le parti républicain au coup d'État et sous le second Empire (R. Guyot). 393
Tertullien, Deux traités, p. Labriole (E. T.). 150
Thédenat, Pompéi (H. de C.). 197
Thieme, L'humilité dans l'Évangile (A. Loisy). 281
Tholonet (du), L'incessante évolution. — Z. 260
Thuasne, Rabelais (J. Boulenger) 6
Thureau-Dangin (Fr.), Les inscriptions de Sumer et d'Akkad (Alfred Loisy). 142
— (Paul), La Renaisssance catholique en Angleterre au xixe siècle, III (Ch. Bastide) 169
Tobler, Mélanges de grammaire française, II, 2e éd. (A. J.). 197
Toqué, Le peuple et la langue banda (A. Biovès). 477
Trübner, Minerva, XV (A. C.). 216
Ubaszyn, Le passage de *e* panslave en polonais (A. Meillet). . 21
Uzanne, Les deux Canaletto (H. de C.) 198
Uzureau, Andegaviana, IV (R.). 74
Vaganay, Le problème eschatologique dans Esdras (A. Loisy). 325
Van Zandt Cortelyon, Les noms anglo-saxons des insectes (V. Henry). 153

pages
VENETIANER, La vision d'Ezéchiel (A. L.) 259
VERMALE, Les biens ecclésiastiques nationalisés du Rhône (A. Mathiez) 271
VERRALL, Essais sur quatre pièces d'Euripide (My) 147
VIAL et DENISE, Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle (L. R.) 86
VILLIERS DU TERRAGE, Rois sans couronne (A. Biovès) 439
VITRY, Société des sciences et arts. XXII (G. G.) 18
VIVIANI, La Restauration (A. Mathiez) 454
VOGT, Le catholicisme au Japon (M. Courant) 378
WALDBERG (M. de), Le roman sentimental en France, I (L. R.) 109
WALISZEWSKI, Ivan le Terrible (Jules Legras) 509
— Les origines de la Russie moderne, la crise révolutionnaire, 1585-1614 (E.) 413
WARD, Sociologie pure, trad. Fernand WEIL (E. d'Eichthal). 194
WAXWEILER, Esquisse d'une sociologie (H. Hauser) 273
WENDLAND, Anaximène de Lampsaque (My) 42
WERNER, Les incendies de Rome (R. C.) 125
WIEDEMANN-PÖRTNER, Bas-reliefs égyptiens de Carlsruhe (G. Maspero) 82
— Stèles de Bonn, Darmstadt, Francfort et Genève-Neuchâtel (G. Maspero) 83
WILMANNS, Grammaire allemande. III, 1. (V. Henry) 242
WIRTH, L'évêque Colmar (A. C.) 234
WISSOWA, Dissertations sur l'histoire de la religion et de la ville de Rome (P. Lejay) 161
WITTE (baron J. de), Quinze ans d'histoire d'après les Mémoires du roi de Roumanie et les témoignages contemporains (R. Guyot) 52
WOLFERMIN, Haeckel et le christianisme (Th. Sch.) 54
WRIGHT, Morceaux choisis de Gargantua (J. Boulenger) . . . 2
ZAPLETAL, Le Samson biblique (A. L.) 259

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Juin-Décembre 1906. (Léon DOREZ).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 9 juillet. — 1906

Kunze, Les Germains dans la littérature latine. — Wright, Morceaux choisis de Gargantua. — Soulacroix, Rabelais en français moderne. — Éditions et traductions de Rabelais. — Mollet, Rabelais clinicien. — Benoit, Rabelais accoucheur. — Péladan, La clé de Rabelais. — Bamann, Le burlesque de Rabelais. — Thuasne, Rabelais. — Schober, Le Disciple de Pantagruel. — Knoblauch, Les Chroniques et Rabelais. — L'édition de Lyon du Pantagruel. — Funck-Brentano, Les lettres de cachet à Paris et la liste des prisonniers de la Bastille. — Pallat, L'école de l'art en Amérique. — John Schmitt. — Schenkl et Weigel, Exercices grecs, 11e éd. — Samuelsson, Le Vaticanus 3.277. — Travaux du Séminaire historique de Louvain. — Pillement, Les Ostrogots. — Des Marez, Bruxelles au moyen âge. — Bonucci, Les dérogations admises au droit naturel par la scolastique. — G. Rossi, Deux passages de Dante. — Sheldon et White, Concordance de Dante. — Ortiz, Dante et Barberino. — Del Lungo, La femme florentine du bon temps jadis. — Actes du Congrès international des sciences historiques, VII et VIII. — Société des sciences et arts de Vitry, XXII. — Cadix, La réforme à Besançon. — Doublet, Le Keepsake de Godeau. — Bossuet, Pensées chrétiennes et morales, p. Giraud. — Frost, Le jugement d'après Kant. — Dalgado, L'abbé de Faria. — Joel de Lyris, Le choix d'une bibliothèque. — Revues hongroises.

Dr Richard Kunze, Oberlehrer am Carola-Gymnasium in Leipzig. **Die Germanen in der antiken Literatur**. Leipzig, Freytag. 115 p. in-12, 1 mark.

M. Kunze a commencé un recueil classique des principaux textes qui concernent les Germains dans la littérature ancienne et il nous envoie la première partie : *Römische Literatur* (avec une carte de l'ancienne Germanie). En tout dix numéros : monument d'Ancyre, Velleius (d'après lui surtout l'histoire des Cimbres et de Varus), Valère-Maxime, Méla, Pline, Tacite (Annales et Histoires), Suétone, Florus, Ammien et Jordanès; en têtes de quelques lignes pour chaque numéro. A la fin, en une page, table chronologique. Préface d'un peu plus de trois pages. Aucun commentaire. C'est ici uniquement un livre de lectures pour les élèves de *Secunda* et de *Prima*, des Gymnases et des Écoles réelles, et au fond, un complément à la *Germania* de Tacite et à la Guerre des Gaules de César. Il est fâcheux que les textes aient été mal ponctués et mal révisés; il y a partout de nombreuses fautes d'impression.

E. T.

Les études sur Rabelais depuis 1903.

Il y a beaucoup à faire sur Rabelais. Bien qu'une revue se soit fondée en 1903 qui lui est exclusivement consacrée [1], bien que, depuis ce temps, les études d'histoire littéraire se soient souvent portées sur lui, c'est à peine si l'on commence à prévoir le moment où l'on pourra donner une édition scientifique du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Actuellement, il n'existe pas même un texte critique du roman, et beaucoup des problèmes que soulèverait un pareil travail restent à résoudre. Quant au commentaire, malgré tout ce que la *Revue des Études rabelaisiennes* a apporté de nouveau, il est encore fort insuffisant : c'est que Rabelais a touché à tant de questions qu'on n'arrivera certainement que par un long effort collectif à commenter son œuvre d'une manière approfondie.

D'ailleurs les travailleurs sont mal outillés. Les grandes éditions de Marty-Laveaux, de Montaiglon, de Jannet, donnent à peine les variantes d'une façon régulière; il semble que leurs auteurs n'aient eu d'autres raisons que de sentiment pour se baser sur un texte plutôt que sur un autre. Celle de Burgaud des Marets et Rathery, la meilleure par son commentaire, est une des plus mauvaises par son texte. Et ce ne sont pas les récentes réimpressions qui peuvent servir davantage. Ainsi, en 1904, M. C. H. C. Wright a publié des morceaux choisis de *Gargantua* [2], qui ont le mérite d'être accompagnés d'une introduction bien renseignée, et de notes intéressantes au point de vue de la phonétique, que les commentateurs de Rabelais ignorent trop, d'ordinaire. Mais d'abord ce ne sont là que des morceaux choisis; ensuite M. W. a pris soin d'expurger son texte et il a taillé à même dans cette belle prose : erreur capitale, car Rabelais ne sera jamais un auteur pour les dames et l'on préférera toujours le *Gargantua* de Rabelais tout seul à celui de Wright et Rabelais. — Je ne cite que pour mémoire le *Rabelais en français moderne* de M. J. A. Soulacroix [3], vague adaptation dont l'auteur s'était proposé modestement de *récrire* l'œuvre d'un des plus admirables stylistes de la langue française [4], et j'arrive aux deux éditions parues cette année.

La première [5] a l'avantage de mettre Rabelais à la portée de toutes les bourses; malheureusement elle est déparée par une notice biographique évidemment composée d'après le *Dictionnaire* Larousse,

---

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, publication trimestrielle consacrée à Rabelais et à son temps. Trois vol. in-8 ont paru chez Champion, éditeur.

2. *Selections from Rabelais' Gargantua*, ed. with an introduction and notes (New York, 1904, in-16).

3. Paris, Librairie universelle [1905], in-16, 6 vol.

4. Compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 433-437.

5. *Les meilleurs auteurs classiques français et étrangers*. RABELAIS. *Œuvres*. Paris, Flammarion, [1906]; in-12, 2 vol. (1 fr. 90).

et où se retrouvent toutes les vieilles légendes. La seconde [1], au contraire, est faite pour les bibliophiles, et elle est précédée d'une bonne introduction où M. Maxime Formont résume clairement et succinctement ce que l'on sait aujourd'hui. Mais ces deux réimpressions sans notes ni variantes s'adressent au grand public, et ce ne sont pas des instruments de travail, non plus que les traductions en allemand [2], et en espagnol [3] publiées récemment [4]. A l'heure actuelle, celui qui entreprendrait d'établir un texte critique rendrait assurément le plus grand service possible aux « rabelaisants ».

Comme étude d'ensemble sur Rabelais et son œuvre, je ne vois guère à citer que l'excellent chapitre que M. Arthur Tilley lui a consacré dans son histoire de la littérature de la Renaissance française [5]. Bien qu'écrit avant les dernières découvertes de M. Abel Lefranc qui donnent un sens nouveau au roman, ce chapitre n'en est pas moins indispensable à consulter. Si l'on voulait chercher chicane à M. Tilley, peut-être pourrait-on lui reprocher d'être un peu timide dans ses conclusions. Mais ce défaut — si c'est là un défaut — ne dépare guère cette bonne étude générale, la meilleure qui ait été écrite depuis le beau livre de M. Stapfer [6].

On a publié un nombre incalculable de mémoires et d'articles sur Rabelais et la médecine. Malheureusement les auteurs de ces travaux, médecins eux-mêmes le plus souvent, se montrent trop rarement des érudits impeccables comme M. le Dr Dorveaux, et leur ignorance absolue des méthodes historiques les conduit parfois jusqu'à paraître presque un peu naïfs. C'est, par exemple, le cas de MM. Maurice Mollet [7] et Marcel Benoît [8], dans leurs thèses de doctorat. Loin de moi la pensée

---

1. *Œuvres de Rabelais* avec une notice par Maxime Formont. Paris, A. Lemerre, 1906, in-16, 4 vol.

2. *Des François Rabelais weiland Arznei-Doktors und Pfarrers zu Meudon Gargantua*, verdeutscht von Engelbert Hegaur und Dr. Owlglass. München, A. Langen, 1905, in-8°. Voy. comptes-rendus dans *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 323, et dans *Revue d'histoire littéraire*, 1905, p. 317.

3. *Rabelais. Gargantua.* Prima version castellana con un estudio critico-biográfico del autor, notas y un vocabulario explicativo.... par E. Barriobero Herran. Madrid, Lopez del Arco editor, 1906, in-12. L'édition est dédiée à M. Loubet, et fait partie de la collection intitulée *Bibl. classica filosófica.*

4. Il n'en sera pas de même de celle de Gottlob Regis en allemand, dont la librairie Max Haarwitz, de Berlin, annonce une réimpression. Cette précieuse traduction de Regis était devenue fort rare.

5. *The literature of the french Renaissance.* Cambridge, at the University Press, 1904, in-8°, 2 vol. Compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 87.

6. *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre.* Paris, A. Colin, 1896, in-12.

7. Dr Maurice Mollet, *Rabelais clinicien* (Thèse pour le doctorat en médecine). Paris, Jouve, 1904, in-8°, 55 p.

8. Dr Marcel Benoit, *Rabelais accoucheur* (Thèse pour le doctorat en médecine). Montpellier, impr. Delord-Boehm et Martial, 1904, in-8°, 56 p.

de reprocher à ces messieurs, qui sont peut-être d'excellents médecins, la candeur de leur ignorance en matière de bibliographie et de critique, puisqu'aussi bien ce n'est pas leur métier que de se montrer historiens. Cependant, puisqu'il est à la portée de chacun d'être « honnête homme », comme on disait autrefois, il faut bien que l'on fasse grief à M. Mollet d'avoir cru devoir inaugurer son travail par la « pensée » suivante : « Cette thèse est dédiée aux rabelaisiens, à ceux qui préfèrent les gauloiseries de Rabelais aux chinoiseries de La Bruyère ». Ce n'est pas montrer là un sentiment bien fin de la beauté de Rabelais, et c'est par contre montrer de celle de La Bruyère une incompréhension un peu trop forte.

Si MM. Mollet et Benoît avaient pu se reporter à l'ouvrage de M. P. P, Plan [1], leur tâche bibliographique se serait trouvée singulièrement allégée. On a maintenant un relevé complet des éditions originales du *Gargantua* et du *Pantagruel*, et les imperfections du livre de M. Plan ne l'empêchent pas de rendre les plus grands services. Nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps, puisqu'il en a paru un compte-rendu ici-même [2].

Quelques commentateurs attribuent à l'œuvre de Rabelais un sens occulte. De ce nombre est M. Péladan [3]. M. Péladan connaît les « secrets corporatifs des anciennes maîtrises et de la franc-maçonnerie médiévale ». Il *sait* avec certitude qu'autrefois l'art tout entier n'était qu'un vaste idéogramme, une langue symbolique et mystérieuse, claire pour les initiés, et que les cathédrales se déchiffrent comme des rébus selon la méthode ésotérique. Malheureusement il n'existe point de traité d'ésotérisme en langue vulgaire. Mais il en existe en style symbolique, comme le *Songe de Poliphile*, les *Songes drôlatiques de Pantagruel*, et le roman rabelaisien tout entier. Or M. Péladan démêle aisément le sens mystérieux de ces trois ouvrages. C'est qu'à vrai dire il a connaissance de bien des faits que l'on ignore d'ordinaire : il sait, par exemple, que Diane de Poitiers conspirait en faveur d'Henri VIII et qu'elle avait pour amant Philibert Delorme (p. 69-70); il sait que l'armure dite de Henri II au Louvre, « porte deux potets, ce qui suffit à la désigner comme un cadeau de Diane à son royal amant » (p. 75); il sait en dépit du Dr Cabanès, que François Ier mourut « par la vengeance de l'avocat Féron » (p. 75), — et bien d'autres choses encore. C'est pourquoi les planches des *Songes drôlatiques* n'ont que peu de mystères pour lui, et il reconnaît sans hésiter la

---

1. *Bibliographie rabelaisienne. Les éditions de Rabelais de 1532 à 1711.* Catalogue raisonné. descriptif et figuré, illustré de 166 fac-similés... Paris, Impr. Nationale, 1904, in-8°.

2. *Revue critique,* 1905, p. 307-311. Voy. aussi un compte-rendu par M. Polain dans la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1905, p. 93 et 233.

3. Péladan, *Le secret des corporations. La clé de Rabelais.* Paris, E. Sansot, 1905, in-12. Le début de cet ouvrage est un remarquable article de critique d'art.

belle Diane de Poitiers dans cette marmite agrémentée de deux bras, dont l'un porte une écumoire, tandis que l'autre tient une flèche, — François Ier dans ce personnage « à tête d'éléphant avec une trompe à roulettes » — et la reine Eléonore dans cette « femme de qualité qui a une pantoufle au bas du visage ». Et il n'est pas embarrassé davantage pour pénétrer le sens symbolique du roman de Maître François. Voulez-vous savoir, par exemple, ce que signifie le mot *Trinch*, qui est celui de la bouteille ? Songez à la phrase : « Il a trinqué », qui se dit familièrement « dans le sens d'écoper ou de participer, de payer sa part de casse et de responsabilité ». Puis séparez chaque lettre : T, R, I, N, C, H. Ne lisez-vous pas clairement, maintenant, « Tripe Regne Ire; Nul Ciel Homme », c'est-à-dire : « La Tripe règne par la colère du ventre; nul ciel pour l'homme » ? — Pour ma part, je dois avouer que cette ingénieuse interprétation ne me semble pas présenter absolument tous les caractères de l'évidence. Mais c'est que je ne suis point assez au fait des doctrines ésotériques.

Voici maintenant un ouvrage bien différent de celui de M. Péladan : M. Otto Bamann s'est appliqué à démêler les éléments burlesques dans l'œuvre de Rabelais [1]. Mais d'abord qu'est-ce que le burlesque ? C'est la parodie, la moquerie sans intention de satire : on tourne en dérision ce qui est beau, ce dont la perfection irrite, par besoin de rabaisser [2]; et il y a le burlesque tempéré et le burlesque violent, qui n'ont qu'une différence de degré. — Mais comment séparer dans Rabelais le burlesque du satirique ? Telle de ses plaisanteries présente à la fois bien des genres de comique. Aussi est-il permis de trouver un peu arbitraire et inutile le dénombrement que fait M. Bamann des passages burlesques de Rabelais : selon lui, le l. I en renferme 47, le l. II 79, et ainsi de suite. — M. Stapfer, dans son bel ouvrage déjà cité, a très finement analysé la qualité particulière d'une partie des plaisanteries rabelaisiennes. Pour lui, Maître François est surtout un *humouriste,* et il provoque le rire par des moyens (exagération, disproportion, fantaisie paradoxale) très différents de ceux de nos classiques (satire morale, observation ironique), dont le comique est, en somme, comme souvent celui de Molière, tout près du tragique. Dans quelle mesure ce que M. Stapfer appelle l'*humour* se confond-il avec ce que M. Bamann appelle le *burlesque ?* Ce serait la matière d'un article.

On s'applique beaucoup aujourd'hui à déterminer les sources livresques des ouvrages d'imagination. Beaucoup trop sans doute,

1. *Die burlesken Elemente in Rabelais' Werk* (Diss. Würzburg) Munich, Wolf, 1904, in-8°, 63 p.

2. Voy. l'introduction aux *Œuvres de Scarron* par V. Fournel (Bibliothèque gauloise) et Heinrich Schneegans *Geschichte der grotesken Satire* (Strassburg, 1894, in-8°).

car si rien n'est plus séduisant que ces recherches de littérature comparée, rien en revanche n'est plus incertain ni plus délicat. On trouve fréquemment des ressemblances entre des conteurs dont on sait qu'ils ne se sont point connus. M. Pietro Toldo a établi [1], par exemple, que quelques épisodes du *Pantagruel* présentent des similitudes remarquables avec certains contes orientaux : doit-on conclure de là que Rabelais avait lu ces contes? non assurément. Cet exemple, pris entre beaucoup d'autres, nous paraît propre à montrer combien il convient d'hésiter avant d'écrire qu'un écrivain s'est inspiré de tel ou tel passage d'un livre donné. Il ne faut conclure, en pareille matière, qu'avec restrictions, puisqu'aussi bien l'on n'a guère que des raisons de tact, de goût littéraire, de sentiment enfin.

Or M. Thuasne, dans ses recherches sur les sources livresques de Rabelais [2], n'a pas toujours fait preuve de ces qualités : constamment il a voulu voir l'origine de certains passages rabelaisiens dans des morceaux qui en diffèrent totalement par la forme et l'allure. Cependant, en dehors même des lieux communs, il existe toujours, à une époque donnée, un certain nombre d'idées générales qui sont, si l'on peut dire, « dans l'air », et que tout écrivain de talent exprime à sa manière dans son œuvre : c'est en ce sens que les génies peuvent être représentatifs de leur temps. Par conséquent ce n'est donc que dans le style ou dans la composition, l'ordonnance, l'agencement des idées que l'imitation se trahit. Mais à coup sûr on ne saurait être fondé à dire qu'un auteur en imite un autre, quand tous deux ils expriment différemment un même lieu commun.

Comment donc admettre avec M. Thuasne (p. 54-56) que, lorsque Rabelais développe (l. I, ch. VI) cette belle idée que la politique de conquêtes est mauvaise, il s'inspire d'Erasme, lequel formule des idées analogues, mais en des termes absolument différents? Si l'on retrouvait dans le texte de Rabelais des particularités de style, des images, des détails précis et *concrets* qui fussent également dans celui d'Erasme, alors sans doute on pourrait croire à une imitation. Mais il n'en est rien. — Ailleurs, au ch. I, l. I, Rabelais constate gaiement que les rois et les grands de la terre descendent souvent de quelque « gueux de l'hostiaire » ou de « quelques porteurs de rogatons et de cotretz». C'est là une pensée banale en soi, un lieu commun. Mais M Thuasne a lu les sermons de Pépin, il en a trouvé un intitulé : *Quod ergo origo aliquorum regum ac principum processerit a diabolo*. Aussitôt il en a inféré que Rabelais avait emprunté le fond de son idée à Pépin (p. 14). N'est-ce pas là la plus abusive des conclusions? — De même

1. *Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1903, p. 13. Voy. encore *Ibid.*, p. 122 : 1904, p. 40.

2. *Etude sur Rabelais* (Bibliothèque littéraire de la Renaissance). Paris, E. Bouillon, 1904 in-16 et *Revue des Bibliothèques*, 1904, p. 281-304, 1905, p. 99-139.

encore, comment considérer comme une source évidente de Maître François le morceau d'Erasme où se trouve résumée la vie d'Alexandre Stuart, archevêque de Saint-Andrews? « La mort de ce jeune homme, assure M. Thuasne, tué au côté de son père, le roi d'Écosse Jacques IV, à la bataille de Floddenfield, le 9 septembre 1513, rappelle cette recommandation de Gargantua à Pantagruel : « Car doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra issir de cette « tranquillité et repos d'estude et apprendre la chevalerie et les armes « pour défendre ma maison et mes amis secourir en tous leurs affaires « contre les assaulx des malfaisans » (*Rev. des biblioth.*, loc. cit.). — En vérité, que peut-on conclure d'un tel rapprochement?

Si ses conclusions sont souvent hasardeuses, du moins M. Thuasne fait-il montre d'une érudition puisée aux sources et sans doute presque sans défaut. Ce n'est pas là toujours le cas de M. Joseph Schober [1]. Étudiant le *Disciple de Pantagruel*, c'est d'après Brunet qu'il en décrit les éditions. Voulant examiner si Rabelais n'en peut être l'auteur, il s'abstient de comparer scrupuleusement et par lui-même le *Disciple* avec le roman rabelaisien, et paraît se contenter du relevé de leurs similitudes qu'avait dressé le Bibliophile Jacob. D'ailleurs sa critique est plus psychologique que basée sur les textes. Ainsi, il choisit quelques traits qu'il considère comme caractéristiques de l'esprit de Rabelais en 1535-8, époque de la composition du *Disciple*, puis il montre qu'on ne les retrouve pas dans cet opuscule. Or, ces observations ne sauraient en réalité prouver qu'une seule chose : c'est que le *Disciple* n'est pas un ouvrage du même genre que le *Pantagruel*. Aussi aimé-je mieux les arguments que M. S. tire de l'examen du style. Il remarque très utilement que l'auteur du *Disciple* a quelques « tics » qu'ignore Rabelais, comme l'emploi de l'adjectif « merveilleux », etc.; que la plupart des mots nouveaux de *Pantagruel* ne se retrouvent point chez lui ; qu'il fait peu de ces longues énumérations où se complaît Maître François ; que, loin d'affectionner le chiffre précis, il néglige ce procédé humouristique et n'emploie guère que des chiffres ronds. Ce sont là de fines remarques et des arguments valables contre l'attribution du *Disciple* à Rabelais. Mais elles ne prouvent pas qu'il n'y ait pas collaboré. Si cette hypothèse était vraie, elle expliquerait les similitudes du roman avec l'opuscule : en reproduisant plus ou moins librement certains passages du *Disciple*, Rabelais n'aurait fait plus tard que reprendre son bien.

Il semble, d'ailleurs, qu'il ait collaboré à d'autres ouvrages que le *Disciple*. Il existe deux livrets populaires, tous deux antérieurs au *Gargantua*, mais dont ce légendaire personnage est le héros : ce

---

1. *Rabelais Verhältnis zum Disciple de Pantagruel* (Diss. Würzburg), Munich. Franz Stein, 1904, in-8°.

sont les *Croniques inestimables* (1532 et 1533) et les *Croniques admirables* (avant 1534). M. Karl Knoblauch s'est demandé quel est leur rapport avec le roman rabelaisien [1]. Pour lui, Rabelais doit avoir collaboré aux *Croniques inestimables*, mais non pas aux *Croniques admirables*, qui ne sont qu'une seconde rédaction des premières, amplifiée et interpolée grossièrement à l'aide des chap. II, III et IV du *Pantagruel*. Je ne puis entrer ici dans le dédale ingénieux des raisonnements de M. K. Mais il en faut adopter les conclusions, car elles sont basées sur un examen minutieux, méthodique et précis.

Pour le livre II, nous possédons à présent un texte dont les éditeurs s'étaient jusqu'ici très peu servis. C'est celui de l'édition publiée à Lyon, chez Juste, en 1533. Cette édition n'est plus représentée aujourd'hui que par un exemplaire unique, conservé à la Bibliothèque royale de Dresde, et la difficulté de consulter cet exemplaire avait fait qu'il était resté peu utilisé. Heureusement il vient d'être réédité deux fois de suite et presque coup sur coup par MM. P. Babeau, Jacques Boulenger et H. Patry [2] d'une part, et par MM. Léon Dorez et Pierre Paul Plan [3] de l'autre. La première de ces rééditions a probablement l'inconvénient, commun à toutes les réimpressions, d'offrir quelques inexactitudes de transcription. Mais la seconde, bien qu'elle se présente comme la reproduction *photographique* du texte original, a exactement le même défaut : le photograveur, en effet, a cru devoir retoucher ses clichés et il a « refait » à la main beaucoup de lettres, c'est-à-dire qu'il a introduit un grand nombre de fausses lectures et de leçons erronées [4]. Il a paru ici même des comptes-rendus de ces deux publications.

Une réimpression plus utile encore que celle du *Pantagruel* de Dresde est celle de l'*Isle sonante* [5]. Ce texte rarissime avait disparu depuis le commencement du XIXe siècle : seul à peu près, Le Duchat y avait pris quelques variantes, et aucun des derniers éditeurs de Rabelais ne l'avait pu rencontrer. Il est cependant d'une importance capitale : en

---

1. *Das Verhältnis der « Croniques admirables » zu den « Croniques inestimables » und zu Rabelais* (Diss. Würzburg). Iena, Kaempfe, 1904, in-8°, 76 p.

2. *Pantagruel, édition de Lyon, Juste, 1533*, réimprimé d'après l'exemplaire unique.... (Publication de la *Société des Études rabelaisienne*). Paris, H. Champion, 1904, in-8°. Voy. le compte-rendu de la *Revue critique*, 24 juin 1905.

3. *Pantagruel, Fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533*, d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde.... Paris, Mercure de France, 1903, in-16. Voy. les comptes-rendus de la *Revue critique*, 1904, p. 202-6, et de la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904, p. 55-58.

4. C'est là un inconvénient que connaissent trop bien tous ceux qui ont pratiqué la série des fac-similés anciens de l'École des Chartes : de même que le *Pantagruel* de MM. Dorez et Plan, ils contiennent un grand nombre de fautes dues au zèle malheureux du photograveur.

5. *L'Isle sonante par M. Francoys Rabelais*, réimprimée pour la première fois par Abel Lefranc et Jacques Boulenger. (Publication de la *Société des Études rabelaisiennes*). Paris, H. Champion, 1905, in-8°.

effet il constitue la première rédaction (en 16 chapitres) de ce v^e livre sur l'authenticité duquel on a tant discuté. L'ayant étudié dans l'Introduction qui précède la réimpression, j'ai été amené à conclure : 1° que dans une édition critique, il faudrait écarter l'édition de 1564, toujours publiée par les éditeurs modernes (sauf Montaiglon), et reproduire pour les seize premiers chapitres l'*Isle sonante*, puis le manuscrit pour les suivants; 2° que l'*Isle sonante*, telle que nous la connaissons, est certainement un brouillon, une ébauche mal mise au point — très probablement une ébauche écrite par Rabelais et retrouvée dans ses papiers après sa mort.

Il s'ensuit que les chapitres 17 et suivants du livre V doivent être l'œuvre d'un continuateur de Maître François. Mais sans nul doute ce continuateur travaillait d'après des notes et sur un canevas ou plan composé par l'auteur de *Gargantua* lui-même. Il y a plusieurs raisons de le croire, dont la dernière a été apportée par M. Abel Lefranc lorsqu'il a montré [1] que le voyage de Pantagruel, commencé au l. IV, suit son cours normal pendant tout le l. V : certainement un continuateur aurait perdu de vue cette trame délicate et ces symboles difficiles à déchiffrer, s'il n'avait eu sous les yeux à tout le moins quelque canevas ébauché par Rabelais.

On avait déjà entrevu avant M. Lefranc que la longue navigation de Pantagruel, aux l. IV et V, n'est point si fabuleuse qu'elle le paraît, et que Rabelais devait avoir des cartes sous les yeux alors qu'il l'écrivait, enfin qu'elle correspond à un voyage réel. M. Pierre Margry [2] supposait que Pantagruel part de son royaume d'Utopie, situé en Asie, et qu'il arrive en Europe, après avoir contourné la Sibérie et la Russie. M. de la Barre Duparcq [3] à son tour pensait que le bon géant et ses compagnons traversent le nord de la Laponie suédoise et de l'Asie et tournent autour du Pôle. Enfin M. P. Ducrot [4] les faisait voyager d'Asie en Europe par l'Occident, pour parvenir à La Rochelle, pays des Lanternes, et à l'Oracle de la Dive Bouteille, situé non loin de là, au milieu des vignobles.

En réalité, aucun de ces trois itinéraires n'est vraisemblable : M. Margry lui-même ne tenait pas trop, ce semble, à son hypothèse; celle de M. de la Barre-Duparcq est presque absolument gratuite; et enfin M. P. Ducrot, ayant travaillé sur des cartes de 1658, se trouve amené à des identifications tout à fait fantaisistes. M. Lefranc, pour échapper à ce défaut, a commencé par reconstituer du mieux possible,

---

1. *Les navigations de Pantagruel. Etude sur la géographie rabelaisienne.* (Paris, H. Leclerc, 1905, in-8°).

2. *Les navigations françaises et la révolution maritime du* XIVe *au* XVIe *siècle.* (Paris, Tross, 1896, in-8°, chap. v).

3. *Rabelais et le pôle Nord.* Paris, aux frais de l'auteur, 1877, in-12, 12 p.

4. *La géographie dans Rabelais. Voyages de Pantagruel.* (Tours, Arrault, 1894, in-8°, 32 p.)

au moyen des portulans de la première moitié du XVIe siècle, les connaissances géographiques que Rabelais pouvait avoir; puis il a examiné parallèlement le récit des voyages de Pantagruel, et c'est cette étude comparative qui l'a amené à des identifications nouvelles.

Au l. II, chap. XXIII, le géant apprend que les Dipsodes ont envahi le royaume d'Utopie, où règne son père. Aussitôt il s'embarque, passe en vue de Madère, du Sénégal, de la Gambie, du cap de *Sagrés* (que les cartes du temps indiquent au nord du cap Palmas), du royaume de *Melli* (au nord de la république actuelle de Libéria), du cap de Bonne Espérance, du royaume de *Melinde* (ville que l'on plaçait près de l'embouchure du Sabaki). Là, il profite du vent de la *transmontane* qui pousse ses navires devant *Meden*, *Uti* et *Uden* (ici Rabelais, selon son habitude, joue sur les mots : ces trois vocables signifient « rien » en grec; sans doute il pense à Medine — que les cartes du temps placent sur le littoral de la Mer Rouge — et à Aden). Enfin Pantagruel passe à *Gelasim* (pays pour rire, de γελαω, Ceylan, que les cartes d'alors nomment « Zeilam » ou « Tenarisim »), puis aux îles des Phées (Java : *insula feminarum*), et enfin il arrive dans le royaume d'Utopie, dont Rabelais a emprunté le nom et l'idée à Thomas Morus, et qu'il situe comme lui au nord de la Chine ou « Cathay ». Là, Pantagruel débarque et conquiert la Dipsodie (en grec : pays de la soif; peut-être la Scythie, par suite du jeu de mots : Scythie — *sitis*).

Toutes ces identifications sont infiniment probables. Il y faut relever pourtant une difficulté. M. Lefranc (p. 10) donne la *transmontane* comme un vent du Sud. C'est une erreur : la *transmontane* est un vent du Nord [1]. — Je ne crois pas que cela puisse suffire à jeter un doute sur l'itinéraire indiqué ci-dessus : il serait absurde de supposer que Rabelais ait voulu faire retourner au Cap de Bonne-Espérance son héros, qui en vient, d'autant plus que les identifications suivantes concordent à prouver le contraire. Sans doute Maître François a commis ici une erreur de mot.

Le livre II se termine par la promesse que Rabelais fait à ses lecteurs de leur conter prochainement : « Comment Pantagruel passa les monts Caspies, et comment il naviga par la mer Athlantique, et deffit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas, comment il espousa la fille du roy de l'Inde dit Prestre Jehan ». Or les îles de Cannibales et des Perles désignaient dans la nomenclature d'alors les petites Antilles méridionales. C'est donc le voyage de l'Inde que Pantagruel doit accomplir en traversant le fameux passage de l'Amérique centrale, que les navigateurs de ce temps cherchaient encore.

Mais ce ne fut qu'après quatorze ans que Rabelais reprit la plume pour nous conter la suite des aventures de son héros. Et le *Tiers-*

---

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 328-9.

Livre, composé au plus fort moment de la querelle des femmes, fut, comme on l'a démontré récemment [1], un ouvrage de polémique et de circonstance, dont l'auteur prenait nettement parti contre les féministes. C'est pourquoi Rabelais y abandonna son plan primitif et ne nous narra point le mariage de Panurge et le mariage de Pantagruel. Il ne renonça pas, cependant, à leur faire exécuter le voyage de l'Inde. A la fin du l. III, en effet, le géant s'embarque avec ses compagnons à *Thalasse* (le Tallard, près de Saint-Malo, jeu de mots); il s'est adjoint l'hydrographe Xenomanes (Jean Alphonse le Saintongeais) et le pilote Jamet Brahier (Jacques Cartier) [2], qui lui conseillent de ne pas suivre la route habituelle aux Portugais pour gagner le Cathay, mais de tourner autour du pôle, c'est-à-dire de prendre le passage du Nord-Ouest en contournant l'Amérique. M. Lefranc établit par des identifications indiscutables [3] que c'est bien cet itinéraire que suit Pantagruel. Puis il nous montre combien Rabelais se sert habilement, pour composer le canevas de son récit, des relations de voyages de son temps. La deuxième navigation de Pantagruel — à laquelle aucun épisode vraisemblable ne manque : rencontre d'un navire, tempête, capture d'une baleine, calme plat — est bien une longue croisière dans les régions de l'Amérique du Nord, analogue à celles qui illustrèrent les Cartier et les Roberval.

En somme, la conclusion à dégager de ce livre, c'est que Rabelais est réaliste comme tous les grands romanciers. Il mélange les éléments réels, il les transforme, il les grossit, il les ordonne, enfin il en compose une œuvre d'art, mais il base toujours son récit sur des observations prises sur le vif. Récemment une nouvelle série de découvertes, dues également à M. Lefranc [4], est venue montrer que le premier livre du roman se passe dans le pays même de l'auteur et qu'en somme, jusqu'à un certain point, c'est un recueil de ses souvenirs d'enfance. En effet, toutes les localités que Rabelais y cite, on peut les identifier; sous chacun de ses héros se cache un personnage qui a existé; les biens de Grandgousier, qu'il énumère, sont ceux-là même qui appartenaient à son père; la Devinière, palais du bon géant, c'est la maison familiale des Rabelais; la Saussaie, où Gargantua vit le

---

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904, p. 1-10, 78-109; 1905, p. 253-375.

2. Ces identifications, déjà proposées par M. Margry, sont sûres. Mais on ne voyait pas quelle pouvait être l'origine du nom de Jamet Brahier, qui n'est évidemment pas un nom forgé comme celui de Xenomanes. On la connaît maintenant, grâce à un document découvert par M. Louis de Grandmaison; le frère de Rabelais, Jamet, était, par sa femme, Marie Gaudete, l'allié du mari de Jehanne Gaudete, qui se nommait Jamet Brahier (*Revue des Études rabelaisiennes*, 1906, p. 154 et 183).

3. Voy. une note additionnelle dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1906, p. 101.

4. *Navigations de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 312, et *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904-1905, pass.

jour, ombrage encore les environs de la Devinière; etc. De telles découvertes sont d'une importance capitale, car elles ajoutent réellement à la beauté de l'œuvre qui les motive. Et aussi elles indiquent clairement, il me semble, dans quel sens on devra désormais travailler au sujet de Rabelais : ce sera toujours avec raison que l'on cherchera à déterminer la part du réel dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, comme ce sera toujours à tort que l'on croira y découvrir des symboles fumeux et des métaphysiques transcendentales.

J'arrête ici cette longue analyse, après avoir signalé, je crois, tous les ouvrages importants parus depuis trois années. Mais je n'ai pu entreprendre de mentionner les articles publiés dans la *Revue des Études rabelaisiennes*. On les dépouillera facilement dans ce recueil. Beaucoup sont bons, d'autres sont mauvais. Mais mettre en valeur leurs résultats, ç'aurait été, exactement, écrire une étude critique de la vie et de l'œuvre de Rabelais. Et, pour être de quelque utilité, un pareil travail aurait dû dépasser de beaucoup le cadre d'un numéro de la *Revue critique*.

Jacques Boulenger.

Les lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille, 1659-1789, par M. Frantz Funck-Brentano. Paris, Imprimerie Nationale, 1903. In-4° LIII et 482 p. (Collection des documents originaux de l'Histoire générale de Paris).

M. Funck-Brentano est de ceux qui s'adressent à la fois aux savants et au grand public. Son ouvrage sur les *Lettres de cachet à Paris* s'adresse aux érudits. C'est une des meilleures publications qui aient paru dans la collection de documents éditée sous les auspices de l'édilité parisienne. Elle renferme une attachante introduction : M. Funck-Brentano y définit la lettre de cachet; il y décrit en traits généraux le régime auquel étaient soumis les prisonniers par lettre de cachet; il y montre comment l'institution naquit et disparut. Mais l'important, l'essentiel du volume, c'est la liste des prisonniers de la Bastille qui suit cette introduction. M. Funck-Brentano a commencé cette liste à l'année 1659 de laquelle datent les papiers les plus anciens, et il la termine à l'année 1789. Il l'a dressée aussi complètement que possible d'après les lettres de cachet réunies en volumes, d'après les dossiers des prisonniers et les journaux d'écrou, d'après les sources imprimées. Il indique la date exacte de l'entrée et de la sortie des détenus ainsi que les motifs de leur incarcération, il établit l'orthographe de leur nom — cette orthographe que l'ancien régime entendait d'une manière si fantaisiste — et il donne sur eux tous les détails biographiques qu'il a pu trouver. Travail long, fort

difficile, parfois rebutant, travail infini qui vaudra la reconnaissance de tous les amis de l'histoire à M. Funck-Brentano. Qu'on songe seulement qu'il a recueilli 5,270 noms et qu'il accompagne cette liste d'une table onomastique et méthodique qui comprend 60 pages serrées, chacune en trois colonnes. Et quel tableau important pour l'histoire politique et sociale ! Nous jugeons ainsi les gouvernements. En comparant les motifs de détention sous Louis XIV et sous Louis XVI, nous voyons la transformation qui s'opère dans les procédés du pouvoir royal, et nous constatons, hélas ! que la tolérance n'existe nulle part puisque ceux mêmes qui avaient à souffrir des lettres de cachet, libraires et écrivains, les sollicitaient contre leurs ennemis.

A. C.

Ludwig Pallat, **Schule und Kunst in Amerika.** Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, grand in-8°, p. 34. Mk. 0,80.

M. Pallat a résumé dans cette brochure les observations qu'il a recueillies à l'Exposition de Saint-Louis et au cours de ses visites dans plusieurs écoles américaines sur l'enseignement du dessin aux États-Unis. Ses principes, ses méthodes, sa technique, ses résultats sont analysés en détail et naturellement comparés ou opposés à ce qui se fait en Allemagne. Pour les Américains il s'agit moins d'habituer les élèves à voir la nature et à la reproduire directement ou de mémoire que de développer leur goût, en insistant sur les qualités de composition, sur l'harmonie des lignes et des couleurs d'une œuvre d'art. Aussi, l'influence du japonisme aidant, cet enseignement semble-t-il à l'auteur verser dans le schème et la convention.

L. R.

— Nous apprenons avec regret la mort de John Schmitt à Rome. Il vient de succomber à une maladie déjà ancienne, mais que l'on ne croyait pas dangereuse. John Schmitt était américain de nationalité et allemand d'origine. Il vint de bonne heure en Europe et suivit à Munich les cours de M. K. Krumbacher. Puis, nous l'avons eu à Paris où il fut mon élève à l'École des Hautes-Études dans l'hiver de 1890-91. Un travail de lui — *La Théséide de Boccace et la Théséide grecque* — parut à cette occasion dans mes *Études de philologie néo-grecque*, Paris, 1892, p. 279-345. John Schmitt s'était occupé antérieurement, avec Krumbacher, de la Chronique de Morée (*Die Chron. v. Morea. Eine Untersuchung über das Verh. ihrer Hs. u. Vers. In. Diss. München.* 1889 (v. G. Paris, Rom. XVIII. 1889, 351) et, du même, *Rom. Forsch.*, V, 519-538). Il nous laisse une édition de cette *Chronique* d'après les manuscrits de Copenhague, de Paris et de Turin, dans les *Byzantine Texts* de M. Bury (*The Chronicle of Morea.* Methuen,

1904, in-8°, XCII-640). Sans doute, il y a quelques réserves à faire sur cette édition, sur les principes qui ont servi à la constitution du texte et sur bien des détails. Mais nous voulons en ce moment oublier toutes les taches. La *Chronique* représente un travail considérable, un effort sérieux, de l'application et du soin. On y sent surtout un grand amour du grec auquel John Schmitt s'était voué tout entier. Il avait passé quelques années à Corfou; il avait vu de près les choses et les hommes (cf. *Ueber phonetische u. graph. Ersch. im vulgærgr.*, in-8°, 36 p. Teubner, 1898). Il était vulgariste convaincu, avait même quelquefois pris part aux passions locales. Le climat des belles îles ioniennes n'a pas pu lui faire un bien durable. Il s'en va à l'âge de quarante et quelques années. C'est un travailleur qui disparaît dans le domaine de nos études et nous le saluons ici d'un triste et dernier adieu. — J. P.

— Le livre d'exercices grecs de Karl Schenkl (*Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische* für die Klassen des Obergymnasiums) a été revu, pour sa onzième édition, par MM. H. Schenkl et Fl. Weigel. Les deux parties dont il se compose (exercices et lexique) ont été réunies en un seul volume (Vienne, Tempsky, 1905; 144 p.). L'ouvrage a été remanié de telle sorte qu'un grand nombre de phrases ont été remplacées par d'autres soit mieux appropriées à une traduction soit correspondant plus exactement aux paragraphes de la grammaire grecque Curtius-v. Hartel-Weigel. Le nombre des morceaux pris dans les auteurs qui ne sont pas lus dans les classes a été réduit de près de moitié, et les notes destinées à aider l'élève, qui se trouvaient auparavant dans la seconde partie, sont maintenant placées au bas des pages. — Mv.

— Un Suédois qui a publié déjà, à Upsal, en 1899, des études sur Valérius Flaccus, M. Johan Samuelsson, a eu l'occasion de collationner à nouveau, après Thilo, le principal manuscrit de Valérius Flaccus, le Vaticanus 3277. Dans un article de l'Eranos (p. 72-100) il réunit (en 4 p.) les remarques qu'il a recueillies en faisant ce travail. Il s'agit surtout de petites omissions ou de petites divergences avec les notes de Thilo. Par elles disparaissent en partie des différences qu'on relevait entre le manuscrit de Saint-Gall et le Vaticanus. De plus, aux endroits où des feuilles sont tombées dans le Vat. 3277, et aussi, en cas de divergence avec Thilo, M. S. a examiné, pour ces parties, les six autres manuscrits que possède la bibliothèque du Vatican. Trois d'entre eux avaient déjà été décrits et employés par Thilo. M. S. nous fait connaître les trois autres. Ce sont trois copies du Vat. 3277: dont l'une (Urb. 669) très fidèle et sans corrections. Suivent 4 pages sur la question de la valeur à reconnaître aux mss. de Saint-Gall et de Carrion. M. S. revient à l'opinion de Thilo, suivant laquelle ces manuscrits, dont on a voulu de nouveau exagérer l'importance, seraient copiés du Vaticanus. Enfin, 18 pages (p. 82-100) de notes sur le texte (*Critica et Exegetica*). Quelques corrections très séduisantes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le point de départ de cette nouvelle étude est l'édition de C. Giarratano (voir la *Revue* de 1905, p. 144). — E. T.

— Le rapport général sur les travaux du Séminaire historique de l'Université catholique de Louvain, travaux poursuivis sous la présidence de M. le chanoine Cauchie, pendant l'année académique 1904-1905, vient de nous parvenir. (Louvain, typ. von Linthout, 1905, 117 p. in-18°). Il comprend, à vrai dire, trois comptes rendus; le premier, rédigé par M. l'abbé J. Lebon, nous donne l'analyse des *conférences historiques* faites par divers nombres du Séminaire : l'*Elaboration de la théorie conciliaire, son application aux conciles de Pise, de Constance et de*

Bâle, par l'abbé Coppens; la *Doctrine de Jean Gerson sur le pouvoir de l'Église*, par l'abbé Bruynseels; *Lefèvre d'Étaples et la Réforme en France*, par l'abbé Urbain; les *Polémiques dogmatiques en France au sujet du luthéranisme*, par l'abbé Buysschaert; l'*Institution chrétienne de Calvin*, par l'abbé Vonderheeren; les *Théories politico-religieuses de Théodore de Bèze*, par l'abbé Sens; le *Colloque de Poissy*, par l'abbé Lottin; *Suarez et ses idées ultramontaines* par l'abbé Meeussen; l'*Augustinus de Cornelius Jansenius*, par l'abbé Noël; la *Question biblique du Concile de Trente à Richard Simon*, par l'abbé Vermant, etc. Le deuxième rapport, présenté par M. L. Van der Essen, nous relate les *travaux pratiques sur les institutions du moyen âge*. Nous y noterons seulement l'étude du P. Martial Legrand sur les *Cathares ou Albigeois*; celles sur le *Mouvement franciscain au* XIIIe *siècle* du P. De Smedt et de M. Fierens, dont le compte-rendu est particulièrement développé (p. 52-82); celles sur les *Origines de l'Ordre des Frères Prêcheurs* et l'*Inquisition* du P. Van Hoelst et de l'abbé Monin. Le troisième rapport enfin, du R. P. Willaert, relatif aux *exercices pratiques sur les sources, à la faculté de théologie*, s'occupe surtout du travail de M. l'abbé Delannoy sur le *Concordat de 1516*, et de ceux sur les *Assemblées générales du clergé de France*, présentés par l'abbé De Craene et le R.-P. Ders. — D'après l'ensemble des données réunies dans notre brochure, il semble incontestable qu'on travaille très sérieusement au *Séminaire historique* de Louvain et qu'on ne craint pas d'y entrer en contact avec la science hétérodoxe ou indépendante, ne fut-ce que pour la réfuter avec d'autant plus de rigueur, ou pour tenter au moins de le faire. Les élèves de l'Université catholique de Louvain connaissent évidemment les travaux modernes relatifs à leurs sujets, parus dans les littératures étrangères; leurs professeurs leur apprennent à scruter leurs sources, à disséquer leurs textes; ils discutent, ils argumentent, ce qui est moins facile peut-être, mais infiniment plus méritoire que d'excommunier les contradicteurs. Cela n'empêche pas qu'on ne rencontre çà et là, dans notre rapport, des affirmations dont l'auteur n'a pas mesuré toute la portée (celle, par exemple, où il est dit (p. 51) que l'hérésie des Cathares « constituait un danger social très grave, par suite même de son idéal de perfection, impossible à réaliser »). — E.

— Dans une brochure d'une quarantaine de pages, un officier allemand, M. O. de Pillement, a raconté, une fois de plus, les dernières luttes du peuple des Ostrogoths contre Bélisaire et Narsès (*Ostgoten, Das Ende in Italien; Ostgermanische Namensgebungen; Ein gotischer Canton:* Leipzig, Dieterich, 1906, 38 p.; prix : 1 fr. 25 c.). Il s'est appliqué ensuite à démontrer, par l'étude de nombreuses étymologies de noms de lieux dans la région des Alpes méridionales (Grisons, Tyrol, Valteline, etc.) que c'est là que certains débris au moins de la nation vaincue se sont retirés et ont plus ou moins longtemps perpétué le souvenir de leur race. — R.

— M. G. des Marez, archiviste adjoint de la ville et professeur à l'Université libre de Bruxelles, auquel nous devons déjà tant de travaux intéressants sur le mouvement économique social des Pays-Bas au moyen âge, nous a fait parvenir une nouvelle étude sur les *Luttes sociales à Bruxelles au moyen âge* (Liège, Impr. de la *Meuse*, 1906, 36 p. in-8°), luttes qui depuis 1275 environ, jusqu'en 1477 — c'est-à-dire pendant deux siècles, — n'ont cessé de se produire dans la capitale du Brabant, entre l'aristocratie des lignages et la moyenne bourgeoisie puis le menu peuple; elles cessèrent en même temps que le développement de la prospérité industrielle du pays, et quand une autorité centrale, de plus en plus

puissante, eût fait passer, aux uns comme aux autres, l'envie de se faire justice soi-même et leur eût enlevé surtout les moyens de le tenter. — R.

— Une thèse de M. Alex. Bonucci, présentée à la faculté de philosophie de Rome, étudie les dérogations au droit naturel admises par la Scolastique (*La derogabilità del diritto naturale nella Scolastica*. Pérouse, V. Bartelli, 1906, 292 p.). Après avoir jeté un coup-d'œil sur les « précédents », c'est-à-dire sur les opinions des Grecs (Aristote), des Romains (Celse, Ulpien, Gaïus) et des Pères, l'auteur suit son sujet d'abord et surtout dans la philosophie, puis aussi dans la littérature et dans la jurisprudence laïque aussi bien qu'ecclésiastique. Des 5 chapitres consacrés à la philosophie, le 1er s'occupe des origines de la Scolastique et discute, à leur propos, les théories de MM. Picavet, Boutroux, Hauréau, Wundt, Ziegler, Ritter, Ueberweg-Heinze, etc.; le 2e relève les fléchissements du droit naturel dans la période qui va d'Alex. de Hales à Albert le Grand; le 3e dans saint Thomas, le 4e dans Dun Scot, le 5e dans le Nominalisme. Enfin, la conclusion montre les rapports entre ces dérogations et la fameuse théorie des deux morales inférieure ou laïque et supérieure ou monastique. — Th. Sch.

— En une dissertation de trente pages, M. Giorgio Rossi publie une intéressante interprétation de deux passages de Dante, renfermant les mots *Prose di romanzi* (Purg. xxvi, 118) et *Vulgare Prosaicum* (De vulg. El. I, x, 2) (Bologne, 1906). Au mot *prosa*, il donne la valeur de « récit, même en vers, d'un caractère narratif ou didactique », par opposition à la poésie lyrique; et dans l'expression « Biblia cum troyanorum romanorumque gestibus compilata », il voit, non une allusion à la Bible, mais aux livres, aux recueils de récits historiques et épiques, relatifs aux Troyens et aux Romains; et dans cette catégorie, pour des raisons dignes de la plus grande considération, il admet que Dante faisait rentrer toute l'épopée carolingienne. — H. H.

— L'activité déployée en Angleterre et en Amérique par les fervents de Dante donne chaque jour naissance à des œuvres d'une incontestable utilité : déjà en 1888, M. Fay avait publié, pour le compte de la Société dantesque américaine, une concordance de la Divine Comédie; son travail est aujourd'hui complété par la *Concordanza di tutte le opere italiane in prosa e del Canzoniere di Dante Alighieri* de MM. E. S. Sheldon et A. C. White (Oxford, 1905; gr. in-8°, viii-749 pages); il est donc possible à présent de retrouver très vite un passage quelconque des œuvres italiennes de Dante, pourvu qu'on s'en rappelle seulement un mot. A quand la fusion des deux répertoires? Souhaitons que lorsqu'elle se fera, les compilateurs de ces utiles dépouillements aient enfin sous les yeux les textes plus corrects — sinon définitifs — que prépare la *Società dantesca italiana*, et formulons encore un double vœu : c'est d'abord que l'on adopte une disposition typographique telle que le ou les volumes soient d'un maniement aisé, et en second lieu que l'impression en soit faite en un pays comme l'Italie, où la main-d'œuvre est relativement peu coûteuse, afin que le prix de revient de l'ouvrage ne soit pas exagéré : vendre 36 shellings — soit 45 francs — la seule concordance des *Opere minori* de Dante, à l'exclusion des œuvres latines, c'est vouloir décourager les meilleures volontés! — H. H.

— M. Ramiro Ortiz a consacré un long et solide mémoire (*Atti dell' Acc. d'Archéologia, lettere e belle arti* de Naples, 1904), à discuter certains problèmes délicats relatifs aux *Imitations dantesques* et à *la question chronologique dans les œuvres de Fr. Da Barberino*. M. R. Ortiz s'est fait une spécialité de l'œuvre si

curieuse de ce trécentiste, bien connu en France, grâce à la belle thèse de M. A. Thomas; récemment encore il étudiait dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* (XXVIII) le *Reggimento di donna*, et donnait dans le *Fanfulla della Domenica* (XXVI, 32) un essai de comparaison entre Dante et son auteur. Il reprend dans son mémoire ci-dessus annoncé l'examen de la théorie formulée en 1896 par M. G. Melodia (*Giornale dantesco*), d'après laquelle les imitations dantesques de Fr. Da Barberino tendraient à prouver que l'*Enfer* était achevé et répandu dès 1308. Il serait long et pénible de suivre pas à pas la discussion de M. R. Ortiz: nous y renvoyons ceux qu'intéresse la question, en mentionnant simplement ses conclusions : les *Documenti d'Amore*, commencés en Italie vers 1308, auraient été continués en France de 1309 à 1313; le commentaire latin de cet ouvrage n'aurait pas été achevé avant 1324-1325. Le *Reggimento di donna* aurait été composé au plus tôt en 1319, peut-être seulement après la composition des *Documenti*. Les imitations dantesques, à supposer qu'on les accepte. — et M. Ortiz les repousse — ne pourraient donc plus servir à fixer la date où l'Enfer fut livré au public. — H. H.

— Tout n'est pas nouveau dans l'élégant volume que M. I. Del Lungo publie sous le titre alléchant de *La donna fiorentina del buon tempo antico* (Florence, Bemporad, 1906, in-16; 300 pages); nous connaissons déjà plusieurs des discours ou conférences qui le composent, notamment sur « Béatrice dans la vie et la poésie du XIIIe siècle », sur « la femme Florentine au temps de la Renaissance et pendant les dernières années de la liberté ». Mais on les retrouve avec plaisir en compagnie d'autres écrits encore inédits, ou publiés sous une forme moins accessible : « pendant les premiers siècles de la Commune, » « de Dante à Boccace » (deux discours remontant à 1887), « la femme inspiratrice » (discours de distribution de prix à l'institution de Poggio Imperiale en 1883). Sous le titre « Une mère de famille au XVIe siècle » sont réimprimées cinq curieuses lettres d'Isabella Sacchetti à son mari Luigi Guicciardini, de 1535 à 1543, accompagnées de quelques pages de commentaire; le tout formait, en 1883, une de ces élégantes plaquettes que les Italiens lettrés ont conservé la charmante habitude d'offrir à de jeunes époux. Vient ensuite une lettre inédite d'Alessandra Macinghi-Strozzi, qui avait échappé à l'éditeur de la correspondance de cette célèbre femme, C. Guasti, en 1877. — H. H.

— Deux nouveaux volumes des *Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche* (Roma 1903) ont paru en 1905 : le tome VII, *Storia dell'arte*, et le tome VIII, *Storia dell'arte musicale è drammatica* (E. Loescher, Rome). Parmi les communications les plus importantes, ornées de nombreuses reproductions photographiques, nous citerons dans le volume VII : F. Pullè, *Riflessi indiani nell'arte romaica*, G. Gerola, *l'arte veneta a Creta*; D. Scano, *L'arte medievale in Sardegna*; M. E. Canizzaro, *l'oratorio primitivo di S. Saba*; P. D'Achiardi, *Gli affreschi di S. Piero a Grado presso Pisa, e quelli già esistenti nel portico della basilica Vaticana;* V, Leonardi, *Affreschi dimenticati del tempo di Martino V;* L. Salazar, *La patria e la famiglia della Spagnoletto*; V. Waille, *Note sur une inscription et des peintures murales de la basilique Saint-Clément à Rome*, et, du même, *Les voyages de Rabelais à Rome et l'influence que l'art italien de la Renaissance a pu exercer sur lui*. Le volume VII contient plus de 60 pages de musique; nous signalerons parmi les communications ayant un caractère plus particulièrement historique : A Cametti, *Un nuovo documento sulle origini di Giov. Pierluigi da Palestrina*; G. Radiciotti, *Teatro e musica a Roma nel secondo*

quarto del secolo XIX (1825-50) ; F. A. Salvagnini, *Francesco Caffi musicologo veneziano* (1778-1874). — H. H.

— Dans le tome XXII (1904) de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, M. G. Hérelle publie un grand nombre de documents inédits relatifs au *protestantisme à Vitry* et dans les environs de cette ville de 1596 à 1688. Signalons également dans ce volume à côté d'intéressantes études sur les patois locaux, un travail de M. l'abbé Millard sur *l'abbé Lelevain, curé constitutionel de Vitry pendant la Révolution;* l'auteur sait rendre hommage aux convictions et aux vertus de cet estimable prêtre assermenté. Enfin la Société de Vitry a imprimé les *Notes pour servir à la construction de l'église Notre-Dame de Vitry-le-François*, recueillies par Em. Chavance : c'est une contribution utile à l'histoire de l'architecture moderne comme à celle de la petite ville champenoise. — G. G.

— M. M. Cadix publie un *Essai historique sur la réforme à Besançon au* XVI*e siècle* (Montauban, Imp. coopérative, 1905, 175 pp., planches). Cette thèse de théologie complète le travail de M. J. Viénot sur Les Origines de la Réforme à Besançon, surtout à l'aide des registres des délibérations municipales de la ville de Besançon. L'auteur protestant a fait un effort méritoire pour rester impartial, et son travail précis et documenté servira à faire comprendre les raisons pour lesquelles, malgré de nombreuses tentatives, la Réforme n'a pu triompher à Besançon et dans la Franche-Comté. — G. G.

— L'analyse que vient de faire paraître M. G. Doublet sur *Le Keepsake d'Antoine Godeau* (Nice, Imp. Malvano, 1905, 32 pp.) apporte quelques renseignements littéraires inédits. On trouve en effet dans cette anthologie, à côté de diverses pièces latines, des stances et un chant royal que M. Doublet serait assez disposé à attribuer à Godeau. Le Keepsake restitue à Voiture les Stances en faveur d'un pet, publiées jusqu'à ce jour — notamment dans le Dictionnaire Larousse — comme anonymes. — G. G.

— On nous envoie : Bossuet, *Pensées chrétiennes et morales;* édition nouvelle, revue sur les meilleurs textes, avec une introduction et des notes par Victor Giraud; Paris, Bloud, 1906; 70 pp. in-18. Prix : 60 cent. Ces fragments de Bossuet, recueillis d'abord par Deforis et, en dernier lieu, publiés avec soin par l'abbé Lebarq, figurent d'ordinaire à la fin des *Sermons;* plusieurs même ne sont que des canevas de sermons; leur authenticité n'est pas également certaine. M. Giraud a marqué d'un astérisque celles dont on a conservé l'original autographe ; ce ne sont pas les plus nombreuses. On doit cependant être satisfait d'avoir ce recueil séparé, sous une forme maniable. Le texte reproduit est celui de l'édition Lebarq. Deux pensées nouvelles, retrouvées par M. Lévesque, ont été ajoutées. — A.

— M. Walter Frost, privatdocent à Bonn, a étudié le Jugement d'après Kant : *Der Begriff der Urteilskraft bei Kant* (Halle, Max Niemeyer, 1906, 135 p. 3 Mark). Après une introduction où il expose son plan et son point de vue, et fixe le principe du Jugement dans son rapport avec l'A priori de l'intelligence et de la raison, il développe son sujet en trois parties : 1° Le Jugement proprement dit ou vulgaire. (Vues particulières de l'auteur sur une méthode future applicable à l'histoire naturelle de la pensée, p. 35). 2° Le Jugement transcendental, schématique et symbolique (résumé de la théorie Kantienne p. 76). 3° Le principe du Jugement, et l'introduction de l'esthétique et de la téléologie dans son domaine (le procédé de Kant est éclairé p. 105), caractère philosophique transcendental de l'esthétique.

Conclusion p. 131 : ce sont l'esthétique et la téléologie qui rattachent le monde moral au monde naturel. — Th. Sch.

— M. le Dr D. G. Dalgado, de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, a fait réimprimer le livre de l'abbé de Faria, *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme*, paru en 1819, qui eut quelque succès au moment où il parut et auquel les adeptes de l'Ecole de Nancy ont refait depuis une réputation posthume (Paris, Jouve, 1906, LXIII) 362 p. in-18°; prix : 3 fr. 50). Il y a joint un *Mémoire sur la vie de l'abbé de Faria*, (X, 186 p. in-18°; prix : 2 fr. 50) que ceux même qui ne s'intéressent point au magnétisme ne liront pas sans intérêt, car si les théories de Faria les laissent indifférents, le nom de l'auteur est encore si connu, grâce au *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, qu'on voudra savoir ce que l'imagination du grand romancier empruntait à l'histoire quand il faisait rencontrer son héros, Edmond Dantès, avec l'abbé dans les cachots souterrains du château d'If et le substituait au cadavre du « brahmine », dans le plongeon effrayant mais sauveur au fond de la Méditerannée. — E.

— Nous avons reçu : Joel de Lyris, *Le choix d'une bibliothèque, Guide de la lecture;* Avignon, Aubanel; 199 pp. in-18. Conseils un peu vieillots, qui s'adressent sans doute aux mères de famille. Pourquoi écrire toujours Vallon? La condamnation des romans, de tous les romans, est bien absolue. — A.

— L'Académie hongroise a fait traduire dans la Collection qu'elle destine au grand public les trois ouvrages suivants : 1° Jules Payot : *L'éducation de la volonté*. Le traducteur, M. Weszely, est un des pédagogues le plus en vue de Budapest. Sa traduction est fidèle et aisée (Budapest, 1905, XXII-288 p. in-16); 2° Benjamin Kidd : *Social Evolution*. Traduit par Charlotte Geöcze (XII-387 p.); 3° Le premier volume de l'ouvrage d'Escott sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* traduit par André György (XII-375 p.). Ce volume fait pendant à l'ouvrage de Bodley sur la France d'aujourd'hui dont la traduction a paru dans la même collection. — J. K.

— Le tome XV des *Irodalomtörténeti Közlemények* (Revue d'histoire littéraire; Budapest, 1905, XVIII-396 p. in-8°) contient les travaux suivants : J. Vaczy : *Le voyage en Transylvanie de François Kazinczy*; J. Czeizel : *Le séjour du poète Dayka à Löcse;* J. Bayer : *Les premières traductions hongroises de : « Beaucoup de bruit pour rien »*, (le premier traducteur est Joseph Benke qui a adapté l'œuvre de Shakespeare, en 1807, d'après les *Quälgeister* de l'acteur allemand Henri Beck). G. Horvath; *Le Codex Batthyany* (le manuscrit qui contient des hymnes religieux a été écrit entre 1541 et 1563; il a été composé pour les églises protestantes). L. Katona : *Les psaumes pénitentiaires du Codex Festetics* (c'est la traduction archaïque des « Septem psalmi poenitentiales » de Pétrarque qui les avait envoyés, en 1367 ou 1368 à Sacramours di Pommiers. La première édition de ces psaumes date de 1473. Victor Develay les a traduits en français en 1880). A. Geber : *La captivité du comte Nicolas Bethlen à Vienne* (1708-1716, avec un fragment de la traduction du « Roland furieux » d'Arioste, en prose). G. Sarudy : *La légende de Dame Clément Kömives*. — J. Hegedüs : *Eloge du roi Mathias tenu à Raguse* (l'éloge est de l'humaniste Cervinus, 1463-1520, et se trouve dans un manuscrit du Vatican). *Nécrologie de Charles Szász*, 1829-1905. La Revue contient encore de nombreux documents inédits se rapportant aux différents écrivains, notamment sur le poète Csokonai.

— Le tome XXIX de l'*Egyetemes philologiai Közlöny* (Revue de philologie générale, Budapest, 1905, VIII-928 p.) contient, outre les nombreux comptes-rendus sur les ouvrages magyars et étrangers, quelques articles de fond qui méritent d'être signalés. E. Csaszar : *La réforme de la langue en 1815* (d'après la correspondance de Kazinczy), François Toldy (le centenaire de naissance du « père de l'histoire littéraire magyare » a été fêté dans tout le pays); J. Erdös : *Le texte grec du Nouveau Testament*; A. Gedeon : *Les drames d'Anzengruber*; M. Hajnal : *Karnarutič et la Zrinyiade* (établit l'influence exercée par le poète croate sur la première épopée magyare, publiée en 1651 par le ban de Croatie, Nicolas Zrinyi); G. Haraszti : *Le centenaire de Csokonai*; G. Hornyanszky : *Sur l'histoire de la civilisation des Grecs; les Origines de la religion grecque*; K. Sebestyen : *le Timon d'Athénes de Shakespeare*; R. Vari *Le système de la philologie classique*.

— Les *Nyelvtudományi Közlemények* spécialement consacrés aux études linguistiques finno-ougriennes (tome XXXV, 1905, 480 p. in-8°) contiennent : O. Asboth : *Les éléments aryens et caucasiques de la langue magyare* (suite de la critique de l'ouvrage de Munkácsi qui porte le même titre); O. Beke : *Les adverbes vogouls*; L. Erdélyi : *Temps et modes dans le dialecte de Háromszék*; Z. Gombocz ; *Histoire des Voyelles dans les langues altaïques*; J. Melich : *Mots slaves en hongrois* (les tirés à part de ces articles forment déjà deux volumes); *Les dictionnaires hongrois*; V. Polay : *Emploi de l'infinitif en vogoul*; G. Viszota : *Révai, Verseghy et les dictionnaires à l'usage de l'administration*. — Relevons encore un compte-rendu élogieux sur l'ouvrage de A. Meillet : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*.

— Le *Gardien de la langue* (*Magyar nyelvör*, tome XXXIV-540, pages in-8°), avec ses 134 collaborateurs, continue à veiller à la pureté de l'idiome, à exercer une critique sévère contre les néologismes outrés, à étudier les différents dialectes du pays et à recueillir des matériaux pour le folklore. Les dissertations les plus étendues sont publiées à part et forment les *Fascicules linguistiques* édités par S. Simonyi. Le dernier paru est le bienvenu, car il donne la réimpression d'un traité grammatical très difficile à trouver. C'est la « Petite grammaire hongroise » (*Magyar Gramatikatska* 32 p. 8°), que l'évêque protestant de Transylvanie, Etienne Geleji Katona, avait publiée en 1645 à la suite d'un ouvrage théologique. Il insiste sur l'unité de l'orthographe qui doit suivre les origines, les racines des mots; d'autre part, la connaissance des racines doit amener à la formation de nouveaux mots. Geleji avait des idées originales et il a sa place marquée dans l'histoire des grammairiens magyars. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 16 juillet — 1906

D'Ulaszyn, Le passage de *e* panslave en polonais. — Liden, Études arméniennes. — Champault, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée. — Bücheler, Hermann Usener. — Franklin, Dictionnaire des professions de Paris. — Beaumont et Fletcher. III, p. Waller. — Crabbe, Poèmes, II, p. Ward. — Pascal, Opuscules choisis, p. V. Giraud. — Leicht, Le Dispensary de Garth. — Gerland, Les travaux géographiques et anthropologiques de Kant. — Audebert, L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie. — Meuret, Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790. — Hugueney, Les clubs dijonnais. — Lebey, Les trois coups d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. — Lehautcourt, La guerre de 1870, V, Rezonville et Saint-Privat. — Niox, La guerre russo-japonaise. — Landon, à Lhassa. — Hirsch, Sous le plus misérable de tous les systèmes électoraux. — Académie des inscriptions.

Heinrich von Ulaszyn, **Ueber die Entpalatalisierung der urslavischen e-Laute im Polnischen**, in-8°, xiv-92 p. Leipzig, 1905.

L'auteur étudie le passage de *e* et *ě* panslaves, devenus *ie* et *ié*, à *io* et *ia* polonais; il écarte avec raison les théories proposées, définit avec une rigoureuse précision les conditions dans lesquelles se produit le phénomène et explique avec une bonne méthode les faits qui semblent contredire la formule proposée par lui; en ce qui concerne le polonais, la question peut passer pour vidée désormais : l'auteur a établi que le passage de *ie* et *ié* à *io* et *ia* était lié à la présence d'une dentale suivante à prononciation dure. Peut-être aurait-il été bon de marquer que cette différenciation polonaise de *e* et *ě* en *o* et *a* après une yodisation précédente n'est qu'un moment d'une tendance générale des dialectes slaves à différencier *e* et *ě* en *o* et *a* après un yod. Mais, au point de vue purement polonais, on ne peut que donner raison à l'auteur, dont la dissertation est très bien conduite.

A. Meillet.

Evald Lidén, **Armenische Studien**, in-8°, 150 p., 1906. Göteborg (fait partie des publications de l'École supérieure de Göteborg, XII).

M. Lidén est connu par des publications déjà nombreuses sur l'étymologie indo-européenne; de tous les jeunes comparatistes, il est

sans nul doute celui qui a au plus haut degré le don de la combinaison étymologique, et, comme il y joint une vaste érudition et une méthode rigoureuse, personne n'a fait plus que lui en ces derniers temps pour enrichir les collections de rapprochements heureux.

L'arménien, où tant de mots attendent encore une explication, devait le tenter, et, du premier coup, toute une série de termes, dont l'origine était inconnue, peuvent passer pour éclaircis : des rapprochements, comme celui de arm. *bark* « aigre, colère » et de crét. φάγρος « pierre à aiguiser », de arm. *gind* « anneau » et de got. *windan*, etc. sont extrêmement séduisants. Sans doute, il y a, comme dans tout recueil de ce genre, nombre de points douteux; les rapprochements portent sur des éléments radicaux, et non sur des mots complets : la plupart des *mots* indo-européens conservés par l'arménien ont naturellement été vus déjà; mais il y a néanmoins beaucoup à prendre dans les ingénieuses remarques de l'auteur. La phonétique de M. Lidén est toujours rigoureuse, et aucun développement de sens n'est admis qui ne puisse être autorisé par des exemples analogues indiscutables. M. L. n'apporte pas autant d'hypothèses nouvelles sur la phonétique arménienne que M. Pedersen, mais il confirme par des faits nouveaux des hypothèses encore mal établies, et fournit des étymologies qui révèlent des lois de détail non reconnues. Indispensable à tous ceux qui s'occupent de linguistique arménienne, l'ouvrage de M. Lidén ne pourra être négligé par aucun comparatiste, car il n'est pas une langue indo-européenne pour laquelle on n'y puisse trouver quelque étymologie heureuse et quelque observation sémantique intéressante. Il est à souhaiter que M. Lidén donne bientôt au public le second cahier de ces Études.

Voici quelques menues remarques. P. 17, il semble difficile que *dhw* donne arm. *d*, si *tw* donne *kh* et si *dw* donne *rk*. — P. 31. Le rapprochement de arm. *thékn* 'dos, et de sl. *stegno* est faux, parce que l'*e* de *stegno* est slave commun, ainsi que l'indique l'*e* serbe, qui concorde avec l'*e* attesté en vieux slave; Miklosich a eu tort de poser une forme slave à *i*. — P. 35; *aracem* « je fais paître » rappelle peut-être skr. *trā-* « protéger ». — P. 45; le mot *thar* est moderne; il ne saurait donc avoir un autre génitif que *thari*; plusieurs des mots expliqués par M. L. sont du reste assez récents, ce qui est toujours inquiétant. — P. 60; l'étymologie proposée ne rend pas compte du λ de *olork*; un λ doit toujours être expliqué. — P. 82; pour *mlukn* et *mlmlem*, le mieux est peut-être de partir d'une forme à degré zéro comme *mul-*, cf. gr. μαμύλλω. — P. 108. Sur le sl. *tĕsto*, il aurait fallu citer Schrader, *Reallexikon*, sous *Brot*.

A. Meillet.

Ph. Champault. **Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée.** Étude géographique, historique et sociale, par une méthode nouvelle. Paris, Leroux, 1906; 602 p.

Si le lecteur de l'Odyssée veut apprécier justement le poème, s'il veut se faire une idée exacte des voyages d'Ulysse, suivre le héros dans les pays qu'il visite, et comprendre le véritable sens de la narration homérique, il faut qu'il cesse de s'imaginer que l'île des Phéaciens est Corfou. « Le grand aède, Homère, a dicté à M. Champault l'histoire des Phéaciens et aussi celle de l'Odyssée » (p. 587), et la dernière terre où séjourna Ulysse, avant de rentrer dans sa patrie, est Ischia. La méthode de M. Ch., qui, s'il faut en croire le titre, est une méthode nouvelle, rappelle cependant par beaucoup de points celle de M. Bérard, dont on n'a pas oublié le récent ouvrage sur le même sujet. Comme M. Bérard, M. Ch. représente Homère comme le chantre de la civilisation phénicienne; comme lui, il étudie le commerce phénicien selon les nécessités sociales des antiques navigations; comme lui encore, il retrouve les relâches odysséennes par la configuration des lieux et par la toponymie. S'il diffère de lui, c'est d'abord en ce qu'il essaie de reconstituer une histoire des habitants de Schérie, qui n'ont rien de légendaire; et ensuite qu'il étudie leur condition sociale de commerçants et de navigateurs, ce qui explique la plupart des renseignements fournis par le poète, qui a vécu au milieu d'eux et a composé chez eux le *Nostos*. Il diffère de lui surtout en ce point important, que l'île d'Ischia est la terre des Phéaciens. M. Ch. est certainement un esprit très ingénieux, et s'il dit avoir assigné, sans fantaisie, aux indications du texte homérique leur plus juste valeur (p. 4), il fait en cela comme beaucoup d'interprètes non moins ingénieux que lui; et rien n'est plus naturel. Mais il ne suffit pas de dire. Lorsque je rencontre (p. 542) une étymologie comme Περσέφατα = *Persé la Mouette* ou *la Palombe*, je me demande si M. Ch. parle sérieusement; et si je lis attentivement tout ce qu'il combine à propos de l'île de Circé, du môly et du vallon où habite la déesse, je m'aperçois qu'il est doué d'une imagination romanesque, que n'effraient ni les contradictions ni les hypothèses, et à laquelle les textes révèlent des choses jusqu'ici insoupçonnées. Sait-on pourquoi Homère a écrit que le palais de Circé est situé ἐν βήσσῃσι? C'est pour que son auditoire gréco-phénicien pût faire le rapprochement avec le mot βήσασα (p. 517), nom que les Syriens, selon Dioscoride, donnaient au môly. Ce dernier, signifiant l'*affaibli*, l'*alangui*, aurait été créé par Homère pour traduire βήσασα, qui exprimerait d'après Sprengel l'idée de *tarder*. La preuve, c'est que ἐν βήσσῃσι est inutile dans la phrase, paraît même en contradiction avec περιτκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, et n'est exigé en rien par la topographie de l'île (il s'agit de Pianosa, au sud de l'île d'Elbe), qui est très plate (p. 516, cf. note 1). Cepen-

dant M. Ch. a écrit plus haut (p. 493) : « Une pente insensible, encadrée à droite et à gauche par des plateaux qui en font un vallon... Ce vallon est également indiqué dans le texte ». Alors βῆσσα n'est pas inutile, et s'il n'est là que pour faire penser au nom syrien du môly, il est assez surprenant que ἐν βήσσῃσι se rencontre dès le vers 210 (*Od.* κ), vingt-cinq vers avant qu'il soit question d'enchantements, et près de cent vers avant qu'on entende prononcer le mot *môly*, sa prétendue traduction. En général M. Ch. n'est pas heureux dans ce qu'il appelle (p. 515) ses arguments philologiques.

Que les Phéaciens soient des Phéniciens, qu'ils soient commerçants et navigateurs, et que les Phéniciens aient exploré dès le IXe siècle le bassin occidental de la Méditerranée, on ne le contestera guère; et M. Ch. a écrit là un chapitre — le deuxième — fort intéressant, où l'on trouvera ample occasion de s'instruire. La troisième partie, *les Eubéens à Schérie*, n'offre pas moins d'intérêt, quoique appelant plus de réserves. Mais là n'est pas le point capital du problème, et l'ouvrage repose, en somme, sur l'identification de Schérie; « l'identification de Schérie avec Ischia une fois admise, dit fort justement M. Ch. (p. 369), la question se trouve renouvelée et change tout-à-fait d'aspect. » C'est là précisément ce qu'il a cherché à obtenir, avec une incontestable érudition, qui toutefois n'exclut pas la fantaisie. La vivacité du style, la multitude des observations, la variété des descriptions feront certainement impression sur l'esprit du lecteur; mais pour ce qui me concerne, pour ce qu'il m'est permis de penser après une étude d'Homère déjà passablement longue, il ne m'est pas possible de me rendre à ses conclusions. Je ne veux pas dire pour cela que je croie aveuglément à l'identité Schérie-Corfou ; c'est là d'ailleurs une autre question. Mais je voudrais que le point de départ, en ce qui regarde Ischia, reposât sur des considérations mieux en accord avec les données homériques. Lorsqu'Ulysse quitte l'île de Kalypsô (admettons avec M. Ch. qu'il s'agisse de Gibraltar), il navigue dix-sept jours pour arriver en vue de Schérie ; il a pendant ce temps la Grande-Ourse à sa gauche. M. Ch., qui sent la difficulté, puisqu'on ne peut songer qu'à une navigation côtière, si l'on ne veut pas entrer dans le merveilleux, se hâte d'ajouter (p. 28) qu'il « s'agit là d'une orientation très approximative, comme toutes celles du poème ». Remarquons que pour M. Ch. les indications de temps sont au contraire toujours extrêmement précises : exactitude dans un cas, approximation dans l'autre. Mais soit ; en combinant cette donnée avec celles du périple de Scylax (encore une matière à discussion), nous sommes amenés, par les côtes d'Espagne, de Gaule et d'Italie, jusqu'au golfe de Naples. Notons qu'Ulysse, dans ce long itinéraire, n'aperçoit aucune terre, ou du moins Homère, pourtant si précis, et qui, au dire de M. Ch., a voyagé lui même dans tous ces parages, n'en parle pas, ce qui ne laisse pas que d'être assez surprenant. Laissons cela cependant; et

demandons-nous seulement si, avec la meilleure volonté du monde, et même en admettant cette « orientation très approximative », on peut dire qu'on a l'Ourse à sa gauche quand, en venant de chez les Ligures, on longe les côtes tyrrhéniennes et celles du Latium, c'est-à-dire (p. 30) pendant près de sept jours et sept nuits. De deux choses l'une, ou Homère est exact, et les déductions de M. Ch. n'ont pas de valeur; ou il ne l'est pas, et nous sommes rejetés dans le domaine purement mythique. Pour cette seule raison l'identité Schérie-Ischia est fort compromise; et comme une bonne part des combinaisons de M. Ch. s'appuie sur ce premier postulat, sa géographie du *Nostos*, pour si attrayante qu'elle soit, reste enveloppée de toutes les brumes des Cimmériens; pour lui appliquer une phrase qu'il écrit à l'adresse de M. Bérard (p. 531), « on le trouve plus ingénieux que persuasif ». Homère, conduit jusque dans la mer tyrrhénienne par l'attrait des voyages, s'établissant à Ischia, chantant cette autre patrie dans ses découvertes géographiques, dans ses luttes contre la concurrence étrangère, ne disant rien qu'à demi-mots, pour ne pas éveiller ou pour réfréner les cupidités étrangères, tout cela (p. 583) paraîtra sans doute bien séduisant; mais le trouve-t-on vraiment dans le texte homérique? Et ne serait-ce pas plutôt le rêve d'une trop brillante imagination? N'oublions pas qu'Ulysse était passé maître dans l'art de faire des contes; M. Champault, qui l'a beaucoup fréquenté, est bien un peu, pour ne pas dire beaucoup, devenu semblable à lui.

Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

MY.

Franz BÜCHELER, **Gedächtnisrede auf Hermann Usener,** tir. à part des *N. Jahrb, f. das Klass. Altert., Gesch, und deutsche Literatur*, VIIIe année, p. 737-742; portrait. Leipzig, Teubner, 1905.

A l'occasion de l'ouverture des cours au séminaire philologique de Bonn, M. Franz Bücheler a prononcé, le 3 novembre 1905, un éloge d'Usener, récemment enlevé à la science. Il y parle d'Usener exclusivement comme professeur, dit quelques mots de sa carrière universitaire, et insiste surtout sur l'activité qu'il a déployée, sur l'action qu'il a exercée au séminaire philologique, dont il était l'un des directeurs depuis 1866, ayant succédé dans ces fonctions à Ritschl..

MY.

Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le XIIIe **siècle**, par Alfred FRANKLIN, avec une préface de E. Levasseur. Paris, Welter. 1906. In-8°, XXVI et 856 p. 25 fr.

En une suite d'articles tantôt longs, tantôt courts, clairs d'ailleurs et bien proportionnés, M. Franklin nous fait connaître l'organisation

professionnelle du peuple parisien, son travail et son « ménage » depuis le XIIIe siècle. L'ouvrage est une suite de tableaux des arts et métiers de la capitale présentés dans l'ordre alphabétique. Il abonde en détails curieux, et l'auteur a su grouper dans ses notices les traits divers qu'il a tirés des écrivains et des actes privés et publics. Beaucoup de ces articles — quelques-uns sont naturellement empruntés aux volumes sur *la vie privée d'autrefois* que M. Franklin a publiés de 1887 à 1902 à la librairie Plon — se lisent avec un très vif intérêt. Citons, par exemple, ceux qui traitent des questions de fabrication et de pratique commerciale, ceux qui concernent les corporations et le sort des ouvriers qui, selon M. Franklin, étaient, à tout prendre, plus heureux au XIIIe siècle qu'au XIXe. Mais nous appelons principalement l'attention du lecteur sur les articles qui se rapportent à la tenue des maisons et des rues. Ils montrent comment croissent les exigences de l'homme; comment le progrès, grâce à la vigilance de l'édilité, grâce surtout aux mœurs et à l'opinion publique, s'est accompli peu à peu; comment Paris a passé du *tout à la rue* au *tout à l'égoût*. Quiconque feuillettera ce gros livre, y trouvera, comme dit M. Levasseur dans la préface, agrément et profit; en le lisant, on voyage à travers les âges dans la vie intime de Paris, sous la conduite d'un aimable érudit qui connaît à fond l'histoire économique de la vieille France.

A. C.

The Works of Francis Beaumont and John Fletcher, the text edited by A. R. Waller. Vol. III, 1906, 4 s. 6 d.

George Crabbe, **Poems**. Edited by A. W. Ward. Vol. II, 1906, 4 s. 6 d.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de la collection des classiques anglais publiée par l'Université de Cambridge, et en particulier de l'admirable édition de Beaumont et Fletcher. Le troisième volume qui vient de paraître, renferme les pièces suivantes: *The Mad Lover, the Loyal Subject, Rule a Wife and have a Wife, the Laws of Candy, the False One, the Little French Lawyer*. Rappelons que les éditeurs. MM. Glover et Waller, suivent le texte de l'édition 1679, rejettent en appendice les variantes empruntées à l'édition 1647 et à différentes éditions non autorisées du dix-septième siècle, publiées en in-quarto.

M. Ward, le savant directeur du Collège de Peterhouse, réimprime dans le second volume des œuvres de Crabbe — le seul que nous ayons reçu — les *Tales* et les *Tales of the Hall* d'après l'édition 1823, la dernière parue du vivant du poète. Les variantes sont empruntées à l'édition 1812 et aux manuscrits originaux. Il faut féliciter l'Université de Cambridge d'avoir pris l'initiative de ces publications. Par la science des éditeurs, par leur haute probité littéraire, autant que par le soin apporté à l'impression, ces ouvrages sont appelés à rendre les plus grands services.

Ch. Bastide.

Opuscules choisis de Pascal publiés par Victor Giraud. Paris, Bloud (sans date) in-12, p. 79. Fr. 0.60.

Ces *Opuscules choisis* qu'on peut avec M. Giraud appeler de spiritualité et d'apologétique, bien que réunis en vue d'une collection populaire, ont été édités sans l'appareil critique, mais avec tous les scrupules d'une édition savante. L'éditeur a revu son texte sur les manuscrits et sur les meilleures éditions, et il l'a accompagné de notes précieuses sur l'origine et la portée de chacun des morceaux dont se compose le recueil et que j'énumère dans leur ordre : *Le Mémorial*, *le Mystère de Jesus*, *Prière pour le bon usage des maladies, Sur la conversion du pécheur*, *Entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne*, *Fragments d'une conférence à Port-Royal*, *Sur la religion*, *les deux Infinis*, *les trois ordres*, *le Pari*. Avec ce nouveau volume et les Extraits des *Pensées* que leur promet M. Giraud, ses lecteurs auront un heureux complément à ses attachants travaux sur Pascal.

L. R.

Wilhelm Josef Leicht, **Garth's Dispensary, Kritische Ausgabe mit Einleitung und Anmerkungen.** Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, 175 p. 2 mark 40.

L'œuvre bien modeste et presque oubliée de Samuel Garth, le *Dispensary* (1699), ce poème héroïcomique imité du *Lutrin* et inspiré au médecin-poète par la querelle des docteurs de Londres et des apothicaires qu'avait mis aux prises une institution philanthropique, a trouvé un consciencieux éditeur dans M. Leicht. Il a publié, dans la collection de l'*Englische Textbibliothek* que dirige M. J. Hoops, le texte du poème d'après la 7me édition de 1714, en reproduisant d'abondantes variantes des autres éditions. Une courte notice sur l'auteur et son œuvre, de copieuses notes indispensables, car les allusions fourmillent chez Garth, augmentent le mérite de cette publication qui est à signaler aux historiens du classicisme anglais (Divers passages de Boileau sont peu soigneusement cités. P. 170, il ne fallait pas donner le P. Lachaise et Le Tellier comme des « représentants du jansénisme français »).

L. R.

G. Gerland, **Immanuel Kant. seine geographischen u. anthropologischen Arbeiten.** Berlin, Reuther et Reichard, 1906, 174 p., 4 M.

M. Gerland se pose cette double question : quel rôle la géographie joue-t-elle dans l'œuvre de Kant? et quel rôle Kant dans l'histoire de la géographie? et aboutit à la réponse (p. 164) « qu'elle lui était indis-

pensable comme matière de la connaissance du monde et comme pierre de touche pour ses nouvelles idées; car ce qu'il avait à dire n'avait de valeur réelle et universellement humaine que si le monde, l'humanité était une unité. D'autre part, si la science géographique ne lui doit pas beaucoup de progrès, il a fait beaucoup pour elle par son criticisme, en purifiant et réformant la conscience scientifique et la notion de Dieu, base indispensable de toute conception scientifique du monde ». On trouvera dans ce livre une critique raisonnée et approfondie de tous les ouvrages géographiques de Kant (voir la liste, (p. 7-9), surtout de sa *Naturgeschichte des Himmels*, à laquelle sont consacrées quatre leçons, et même encore une cinquième destinée à montrer la grande valeur, non scientifique, mais philosophique, de cet opuscule et ses rapports avec *Der einzige mögliche Beweisgrund zu einer Demonstration des Daseins Gottes* paru huit ans plus tard et dont il n'est qu'une sorte d'introduction. En effet, le but de Kant était, en dehors du domaine de l'histoire naturelle, de prouver que (p. 91) « la matière se développe mécaniquement du chaos en un édifice régulier et mécanique; de cette régularité résulte l'existence de Dieu comme cause première du monde ». Intéressante est à constater ici la grande influence de Wright, dont la *Nouvelle théorie de l'univers* fut connue de Kant par les *Hamburgische freye Urteile* de 1751. La dernière leçon s'occupe de Kant anthropologiste et expose (p. 165-173) les trois grandes phases du développement de l'esprit humain.

Th. Sch.

L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie, d'après plusieurs correspondances entièrement inédites d'officiers généraux, par Paul Audebert, Lettre préface de M. le général Pedoya. Rouen, Girieud, 1905, in-4° de 84 pages.

Cette étude ne contient pas ce que, sur la foi du titre, le lecteur s'attendrait à y trouver. Qu'était-ce en effet que l'officier de fortune sous l'ancienne monarchie? Comme nous dirions aujourd'hui, c'était l'officier sorti du rang, l'officier parvenu à l'épaulette par l'échelon de bas-officier. Telle se trouvait être alors la signification officielle de cette appellation d'officier de fortune que les états d'inspection et autres documents de l'administration militaire réservaient toujours aux officiers sortis du rang. Par une extension arbitraire autant que vague, l'auteur attribue la même qualification aux officiers, nobles, anoblis ou roturiers qui, gravissant pas à pas tous les degrés de la hiérarchie, s'arrêtent, les uns au grade de lieutenant, les autres à celui de capitaine, major ou lieutenant-colonel, tandis qu'un petit nombre seulement vont jusqu'au grade d'officiers-généraux : tels Fabert, Catinat, Chevert, Vauban, et aussi le chevalier de Fontette, le chevalier de Pujol dont M. A. nous entretient en détail.

Le fond de son travail consiste en effet en deux monographies

consacrées, l'une au chevalier de Fontette, l'autre au chevalier de Pujol, nobles de familles de robe devenus maréchaux de camp. Ces deux officiers de fortune — puisque M. A. veut les appeler ainsi [1], — sont entrés au service dans l'infanterie, le premier comme lieutenant, le second comme cadet, et ont gravi tous les échelons jusqu'au grade de maréchal de camp. Mais leur carrière n'offre rien d'exceptionnel, et même l'on trouverait sous l'ancien régime de très nombreux lieutenants-généraux ayant également passé par la filière.

Les correspondances de Pujol et de Fontette, parfois monotones par la répétition des mêmes doléances relatives à l'avancement, ont été du moins annotées par M. A. avec soin et en détail.

La première partie de cette étude, qui consiste en généralités sur l'officier de fortune, n'est guère qu'une esquisse sans précision. Ainsi, l'assertion empruntée à Chateaubriand — « autrefois, nul ne pouvait être officier s'il n'était gentilhomme » — n'a pas été vraie en tout temps sous l'ancienne monarchie, et n'a même jamais été vraie d'une manière absolue. De Louis XIV à Louis XVI, la situation de l'officier roturier dans l'armée a beaucoup varié : ce point d'histoire mériterait à lui seul toute une étude.

TY.

J. MEURET, **Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790.** Paris, Picard, 1904, in-8°, VIII et 297 p.

M. Meuret a fait un livre très intéressant, très solide, et il a su mettre habilement en œuvre les documents imprimés et inédits qu'il a consultés pour raconter les derniers jours du Chapitre de Notre-Dame de Paris. Il reconstitue d'abord la vie de l'Église de Paris dans les années qui précèdent immédiatement la Révolution, et il fait revivre le corps capitulaire, le montre agissant, remplissant ses devoirs, régissant ses biens, usant de ses privilèges, exerçant sa juridiction tant temporelle que spirituelle. Puis il raconte ce qu'il nomme l'agonie du Chapitre. Nous voyons la Révolution envahir peu à peu Notre-Dame, l'assemblée électorale du Tiers-État et celle du district de la Cité s'établir dans sa nef, un corps de garde s'y installer, la Constituante se loger après les journées d'octobre dans les locaux de l'archevêque et du Chapitre. Vainement se célébrent à Notre-Dame des cérémonies où le Chapitre occupe la place d'honneur, vainement l'archevêque y bénit les drapeaux des soixante bataillons de la garde nationale. Le Chapitre combat la Révolution, et proteste contre la constitution civile du clergé; il est menacé, et il sent qu'il touche à sa fin. Il fait ses dispositions testamentaires; il compte sa fortune,

---

1. *Officier général de fortune* serait en tout cas plus exact, suivant la boutade d'un ministre de la guerre, rapportée par les *Mémoires du comte de Vaublanc*, et que M. A. aurait pu citer.

recense ses biens, dénombre son personnel ecclésiastique et laïque ; il n'ose plus remplacer les chanoines disparus, n'ose plus recruter de gagistes ni ces enfants de chœur qu'il élevait à ses frais dans la maison dite de la Maitrise qu'on voit encore aujourd'hui rue Massillon. Le 1er novembre 1790 la foule vient crier dans l'église que le décret a passé, que les biens du clergé sont désormais à la disposition de la nation, et vingt jours plus tard, à l'issue de la messe canoniale, en sa salle capitulaire, le Chapitre entend prononcer la fatale sentence : son acte de décès est dressé, non par son secrétaire, mais par un officier municipal. L'histoire du Chapitre de Paris est encore inconnue ; M. Meuret n'en a exploré, comme il dit, que la lisière ; nous l'engageons à pénétrer plus avant avec le même succès.

A. C.

Louis Hugueney. **Les clubs dijonnais sous la Révolution,** 1905. Dijon, Nourry. In-8°. 260 p.

Ce travail est une thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques, et il s'en ressent : l'auteur fait trop de réflexions inutiles et il abuse vraiment des considérations générales. Mais il a tiré grand parti des archives de Dijon et des journaux bourguignons de l'époque révolutionnaire, et son œuvre est intéressante, solide et neuve. Il montre d'abord que des clubs existaient à Dijon avant 1789. Puis il retrace la fondation du *Club patriotique* qui fut présidé par Guyton de Morveau et qui s'appela la *Société des amis de la Constitution* en 1790. Ce club rencontra des résistances. Une brochure, la *Guinguette*, fut lancée contre lui. Des clubs le combattirent : les Amis de la paix ou la *Tirelire*, et, sous l'influence de l'avocat Moreau, le club du Vieux Couvent et le club Tussat. Mais en 1791 ces clubs anticiviques n'existaient plus : les Amis de la paix disparurent lorsque le peuple les menaça, la municipalité ferma le club du Vieux Couvent ainsi que le club Tussat, et le club jacobin, fier d'avoir dissipé ces « associations ténébreuses dans leur principe et suspectes dans leurs progrès », ne tarda pas à s'accroître. Il vit même naître autour de lui, à son exemple et sous sa protection, un club de jeunes écoliers, un club de femmes, un club de jeunes filles. Avec les événements il changea de caractère : il était royaliste, pacifiste, libéral ; M. Hugueney nous fait voir comment il devint républicain, guerrier, partisan de la doctrine du salut public. M. H. énumère ses actes inspirés par le patriotisme et par le désir de l'économie : les clubistes portent des bonnets au lieu de chapeaux, ils s'abstiennent de sucre et de café. Leur nom change aussi : le club s'appelle désormais la Société populaire, et l'auteur décrit sa vie quotidienne, analyse ses discussions parfois reproduites dans le journal le *Nécessaire*, expose son œuvre dominée en somme par le souci des affaires locales, surtout par la question des subsistances. A un certain moment, en 1793, en 1794, la Société réunit

tous les pouvoirs : selon le mot du représentant Calès, elle fait tout trembler, et, puisqu'elle est dirigée par le maire Sauvageot, ce Sauvageot est « le petit roi de Dijon ». Elle finit par tomber, et nous la voyons dans les dernières pages du volume tenter inutilement, sous les noms de *club Perrotte*, de *Société Paillet*, de *Cercle constitutionnel*, de ressaisir l'empire [1].

A. C.

André Lebey, **Les trois coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte**, t. Ier. Paris, Perrin, 1906, petit in-8°, 519 p.

Le titre de ce livre indique mal ce qu'il est en réalité, une biographie de Napoléon III avant l'Empire. Ce premier volume porte un sous titre : *Strasbourg et Boulogne*. Or on n'arrive à l' « insurrection » de Strasbourg qu'à la page 136, et après le récit de l'affaire de Boulogne, il y a encore plus de cent pages. Le volume, qui en a 519, s'arrête à 1848. C'est donc une biographie très détaillée.

M. L. annonce « des documents et des portraits inédits ». Les portraits sont au nombre de trois : un crayon représentant Persigny, un portrait « présumé » de Louis Bonaparte, qui est très loin de valoir la belle peinture du musée de Versailles (et du reste n'y ressemble guère), et un portrait de la reine Hortense, assez mal reproduit et infiniment moins expressif que ceux, bien connus, de Prudhon et de Gérard. Quant aux documents inédits, ils se réduisent, si j'ai bien compté, à cinq : 1° et 2° deux lettres de Persigny, très peu importantes (p. 223 et 228) ; 3° une lettre du général Magnan (p. 294) qui ne dit pas ce que M. L. y a vu ; 4° une lettre de Napoléon III (p. 175) dont on ne nous indique ni la date, ni la teneur, et adressée à « un journaliste de Boston » dont le nom n'est pas mentionné ; 5° une autre lettre de Louis Napoléon au préfet de police (p. 126), celle-ci plus importante, d'où il résulte que le prince président se fit remettre en décembre 1848 les dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne. M. L. fait bien remarquer lui-même que cette lettre ne prouve pas la destruction des documents. Il semble avoir pensé à les rechercher. Mais il s'est contenté d'adresser des demandes « aux ministères où ils dorment ». Il ne paraît pas avoir songé aux archives. Aucun des dossiers des nombreux officiers mêlés aux deux affaires n'a été consulté. M. L. ne semble avoir fait aucune recherche, ni aux archives du Pas-de-Calais et du Bas-Rhin, ni dans les cartons de la police générale ou de l'administration départementale aux Archives Nationales. Je ne puis croire que ce soit par principe, et à cause de son mépris violent pour « certains professeurs médiocres » qui « ne voient qu'à travers le papier noirci », et qui « perdent pied dans ce puits artificiel ». Le souci de trouver, et de prouver, est réel chez

---

1. P. 16, 17 et 30, pourquoi écrire *Yung* au lieu de Young ?

l'auteur, puisqu'il proclame que « le fait est tout » et qu'il déclare : « Je veux une base solide, mais qu'elle serve à porter la statue véridique (?) que je désire y élever » (p. 171).

Les sources du travail de M. L. sont donc les documents imprimés (procès de Strasbourg et de la Chambre des Pairs) et les recueils narratifs de toute nature. Sa documentation en ce genre est très abondante ; on serait presque tenté de dire qu'elle l'est trop, car M. L. accepte de toutes mains et discute à peine. Par exemple il accueille, en n'y trouvant « rien d'incroyable », la fantastique histoire des négociations secrètes engagées, dès 1839, entre Louis-Napoléon et l'empereur Nicolas Ier, qui lui aurait promis la main de la grande-duchesse Olga et la frontière du Rhin. Comment concilier ces racontars avec ce qu'on sait des sentiments du tsar envers la France et envers Napoléon III? Voici, au surplus, un exemple typique de la façon dont M. L. critique ses sources. On lit à la p. 41, sur les francs-maçons d'Italie : « On a dit qu'en comptant les diverses loges et les diverses associations, ils étaient en tout cent mille. C'est *probablement* exagéré, mais *à coup sûr*, ils étaient bien cinquante mille, admirablement disciplinés ». Et encore (p. 286) : L'influence du tsar Nicolas [sur les préliminaires de l'affaire de Boulogne] — *vraie ou fausse*, exista également... par celle qu'exerça de son côté l'Angleterre, *alliée avec la Russie* » (*sic*, en 1839). Visiblement, M. L. a été préoccupé d'accumuler des détails, plus ou moins contrôlés, et d'en remplir son ouvrage, sauf à les commenter par de nombreuses digressions où ses opinions personnelles se traduisent en un langage qui n'a rien d'historique (v. p. ex. p. 44, 75-76, 78, n., 93, etc.). Il a eu le louable souci d'indiquer toujours où il puise, mais il ne donne presque jamais la référence précise au tome et à la page de l'ouvrage cité, ce qui empêche toute vérification.

M. L. paraît s'être d'abord uniquement proposé dans ce volume de montrer dans les affaires de Strasbourg et de Boulogne des entreprises sérieuses et qui n'ont pas été loin de réussir. A cela un ou deux articles auraient suffi. Mais de ce premier objet, très limité, l'auteur s'est laissé entraîner à un autre beaucoup plus vaste, qui est l'étude des antécédents du coup d'État de 1851. Cela aurait été beaucoup plus intéressant et plus utile à l'histoire proprement dite. Louis-Napoléon, inconnu en 1835, oublié ou ridicule après 1840, a fait en huit ans dans l'opinion française assez de progrès pour être élu en 1848 à l'Assemblée Constituante par cinq départements. Voilà un fait singulier et dont l'explication n'a pas encore été donnée d'une manière satisfaisante. M. L. l'attribue à deux causes : les fautes du gouvernement de juillet, réveillant maladroitement les souvenirs de la gloire napoléonienne, et la campagne de brochures faite par Louis-Napoléon pendant son séjour à Ham. Il est très probable que ce sont les principaux motifs. Mais comment ont-ils agi ? M. L. ne l'a

pas suffisamment montré. Au lieu d'un récit très minutieux du « retour des cendres » et d'une analyse, avec citations et commentaires trop étendus, des *Idées napoléoniennes* ou de l'*Extinction du paupérisme*, quelques rapports de préfets, de généraux ou de procureurs, quelques articles de journaux de province, quelques comptes rendus de procès de presse, feraient bien mieux notre affaire, et auraient plus d'intérêt historique que le sort réservé à la *Belle-Poule* après 1841 ou l'état des orteils de Napoléon dans son cercueil. Quelle part ont pu avoir aussi, dans le réveil du sentiment bonapartiste, des ouvrages indépendants de l'effort personnel de Louis-Napoléon, comme les *Victoires et conquêtes*, le *Mémorial*, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, les chansons de Béranger ou les vers de Victor Hugo? Y a-t-il eu entre les agents du prétendant et les chefs socialistes des rapports suivis, et quelle part l'influence de Louis Blanc, par exemple, a-t-elle pu avoir dans la rédaction de l'*Extinction du paupérisme*? Autant de questions qui se posent naturellement à la lecture du livre de M. L. et auxquelles il n'a pas essayé de répondre d'une manière objective, bien qu'il en ait entrevu par moments l'intérêt [1].

Tel qu'il est, ce livre pourra rendre des services. Dégagé des digressions et commentaires qui l'alourdissent, et notamment des dix dernières pages, qui sont du pur galimatias, c'est un recueil commode et très complet des renseignements divers que la littérature imprimée peut fournir sur le sujet et ses alentours. L'auteur n'est pas familiarisé avec la méthode critique, et ses opinions personnelles, exprimées avec plus de violence que de précision, apparaissent souvent dans son ouvrage; mais il a le désir sincère de découvrir la vérité, et il ne néglige aucun témoignage qui lui soit connu. Son ouvrage pourra donc être utilisé souvent, mais avec prudence.

Le style est en général aisé, simple et clair, sauf dans les parties de pur commentaire, où il devient recherché, pénible et quelquefois incorrect [2]. Les négligences dans l'orthographe des noms propres et les fautes d'impression ne sont pas assez rares [3].

R. Guyot.

---

1. Il reconnaît lui-même, par exemple, que le chiffre du tirage des *Idées napoléoniennes* indiqué par Lamartine (500,000) serait significatif, s'il était vrai. Cela dépend de la date. En tout cas, M. L. n'a pas essayé de le contrôler.

2. P. 98 : il n'*acquiert* pas gain de cause; p. 102 : *au* dehors de la France; p. 109 : il nous semblerait plus vraisemblable qu'elle l'*ait* aimé; p. 211 : la propagande napoléonienne continue son chemin, *le défriche et l'explique*; p. 243 : panacée *universelle*; p. 434 : celui qui les *avait été* chercher; p. 470 : l'opinion française... gavée *tyranniquement* de mensonges; p. 507 : par delà *du* temps et *des* hasards; etc.

3. Par exemple : p. 15, *Guillaume* de Prusse pour Frédéric Guillaume; p. 16, n. 3, *B*outhellier pour Bouth*i*llier; p. 39, n., la légende qui les *font* remonter; p. 40, n. 1, la *congrégation* de Jésus; p. 42, n. 4, la *s*ession de la Savoie; p. 45, n. 2, Laffi*t*e pour Laffi*t*te; p. 45, n., pris à part*i*; ibid., Disraël*t*; p. 46, le dieu *th*erme; etc., etc.

Pierre Lehautcourt, **Histoire de la guerre de 1870-1871.** Tome V. Rezonville et Saint-Privat, avec cinq cartes. Paris, Berger-Levrault, 1905. In-8°, xi et 738 p

Ce tome cinquième témoigne des mêmes qualités que les tomes précédents. Le récit est clair, complet, appuyé sur les documents, accompagné de considérations judicieuses. Il traite des quatre journées si importantes qui s'écoulent du 15 au 18 août. Le 15 la marche de l'armée qui se retire sur Verdun est lente et confuse. Le 16 l'ennemi nous attaque de front et de flanc, et malgré ses forces inférieures, nous arrête et nous trompe à force de témérité ; au lieu de le refouler, de le jeter dans la Moselle, comme il serait possible, au lieu de prendre une offensive résolue, les Français se consument tout le jour en efforts incohérents et stériles. Le 17, ils se replient sur ce que Bazaine a nommé les lignes d'Amanvillers. Le 18, ils sont assaillis ; leur droite est, après un violent combat, repoussée sur Metz et voilà leurs communications interceptées avec le dehors. On a étudié souvent les deux grandes batailles du 16 et du 18 août, on les étudie encore. Le livre que M. Lehautcourt leur consacre, comptera parmi les meilleurs. Nous nous bornons à reproduire les conclusions qui sont de tout point acceptables. Les Français furent vaincus, non par le nombre, non par le soldat ennemi, non par les combinaisons de Moltke, mais par l'infériorité de leur propre commandement. M. Lehautcourt ne cesse pas de montrer que le commandement français était bien au-dessous du commandement allemand par l'instruction technique et par le caractère. Nul de nos officiers n'a été instruit en vue de la guerre ; pas de manœuvres; pas de travail individuel puisqu'on le décourage de toutes façons ; l'avancement dû à la protection ou au hasard. Par suite, nulle initiative : l'intérêt particulier est mis au-dessus de l'intérêt général ; on lâche le camarade au lieu de le secourir ; on attend passivement les ordres ; on se cramponne à la défensive qui affaiblit le moral de la troupe, et d'une troupe qui voudrait aller de l'avant, et non piétiner sur place. Les Allemands, au contraire, ont contracté l'habitude des attaques hardies auxquelles ils ont moins d'aptitude que les Français ; ils comprennent, comme l'a prouvé la brochure de Frédéric-Charles, *L'art de combattre des Français*, la cause de nos succès de Crimée et d'Italie. Aussi M. Lehautcourt n'hésite pas à affirmer que, malgré l'absence de la préparation, malgré l'infériorité du nombre, malgré l'insuffisance de l'artillerie, l'armée française, si elle avait été confiée à des mains plus expertes, aurait du moins assuré l'intégrité du territoire. Il faudrait relever encore dans le nouveau volume de M. Lehautcourt ses appréciations sur la journée du 16 : il la regarde avec raison comme un succès stratégique et tactique pour les Allemands ; il fait l'éloge d'Alvensleben qui, en dépit de la faiblesse de ses effectifs, finit à la suite d'attaques incessantes

par prendre la supériorité morale, par faire illusion aux Français sur la force dont il disposait, par refroidir leur ardeur, par les étonner et les arrêter (cf. p. 343 l'assertion du général Cardot qui vit l'attaque de la brigade Wedell, celle d'Auerswald et tous les épisodes à notre droite); il justifie cette « offensive à outrance » des IIIe et X^e corps prussiens, la charge de Bredow qui dégage le IIIe corps au moment le plus critique et affaiblit le centre de la ligne française (p. 218), la charge d'Auerswald qui brise l'élan de la division Cissey et sauve les débris de Wedell, même les charges tardives tentées à la nuit par la 6me division. De même, sur la journée du 18, il établit nettement les responsabilités : pas d'avant-postes qui annoncent ou gênent l'immense mouvement de flanc opéré par l'ennemi; les troupes se déployant trop tôt, s'étalant à la vue de l'adversaire, s'exposant inutilement aux projectiles pendant des heures et incapables d'agir lorsqu'on leur demande autre chose qu' « une attente résignée sous les obus »; les réserves souffrant du feu de l'artillerie presque autant que la première ligne; etc. Mais c'est surtout à Bazaine que l'auteur s'en prend. Le 16, à Rezonville, le maréchal n'a rien compris : il place des batteries et des bataillons, il risque d'être enlevé par les cavaliers prussiens comme un sous-lieutenant, il témoigne pour ses communications avec Metz des inquiétudes incompréhensibles, il craint tellement pour sa gauche qu'il dédaigne entièrement sa droite où s'offrait la victoire. C'est que Bazaine est décidé à se retirer sous Metz, quoi qu'il arrive. « Il escompte à l'avance un insuccès qui justifiera cette retraite » (p. 664). Le 18 août, durant la bataille dite de Saint-Privat, il reste indifférent, loin du théâtre de l'action; il ne montre de souci que pour ses communications avec Metz; il ne marque pas d'émotion quand il apprend l'échec de Ladmirault et de Canrobert. Il se sait incapable de conduire une grande armée; il redoute de se hasarder en rase campagne; il aime mieux demeurer sous Metz, dans un abri sûr, où il attendra les événements politiques, où il commandera seul, sans être importuné par l'empereur. Et c'est pourquoi il a donné des instructions les plus vagues, pourquoi il laisse ses lieutenants agir chacun à leur guise, pourquoi il maintient ses réserves derrière sa gauche où elles n'ont que faire au lieu de les envoyer en soutien à sa droite menacée : le 18 août, dit M. Lehautcourt, dans cette journée où l'enjeu est la destinée de l'armée du Rhin, cette armée est un corps sans âme.

A. C.

Général Niox, **La guerre russo-japonaise** (chroniques), Paris, Ch. Delagrave, s. d. (1905), in-12 de 168 pages.

M. le général Niox a réuni en volume les chroniques mensuelles sur la guerre russo-japonaise qu'il avait publiées en 1904-1905 dans

la *Revue de géographie*. Il n'a pas eu « l'intention de donner un historique de cette guerre, mais il lui a semblé que les observations et les réflexions qui se développaient au cours même des événements et sous leur impression immédiate étaient intéressantes à retrouver et à fixer et qu'elles contenaient en elles-mêmes d'utiles renseignements. » (p. 5) Il serait téméraire de prononcer si toutes les réflexions de M. le général N. se trouveront confirmées ou infirmées quand l'histoire officielle de la guerre russo-japonaise aura été écrite dans les deux camps et que tous les acteurs et témoins compétents de ce drame auront été entendus. Mais dès maintenant, il est intéressant de constater quel brutal démenti les événements ont infligé aux pronostics de tant d'imprudents augures. L'exemple de M. le général N. prouve que même les militaires en situation d'être bien informés ont été surpris et déroutés par la révélation foudroyante de la puissance militaire du Japon. Du moins, l'auteur, en reproduisant fidèlement les opinions qu'il a lui-même formulées, avoue-t-il ainsi de la meilleure grâce du monde qu'il s'est trompé. Il ne croyait pas la jeune armée japonaise en état de lutter à armes égales avec l'armée russe : « Il faut, écrivait l'auteur le 1er avril 1904, avoir mûri par une longue expérience la science de la guerre et avoir acquis la mentalité qu'exigent ses applications » (p. 29). Les événements n'ont-ils pas montré que l'armée japonaise, quoique dépourvue pour ainsi dire de passé et de traditions militaires, possédait cependant cette mentalité à un degré éminent ?

Il est pourtant une opinion à laquelle M. le général N. semble n'avoir pas renoncé, celle-ci : la Russie aurait dû continuer la guerre, en retirant ses armées devant l'envahisseur aussi loin qu'il aurait fallu : « c'était l'exemple de 1812 qu'il fallait suivre et nous le disions dès le début, car la Russie par sa grande étendue ne peut être vaincue » (p. 126). Cette prétendue invincibilité de la Russie n'est-elle pas l'effet d'un mirage historique ?

TY.

A Lhassa, par Perceval LANDON, correspondant particulier du Times, introduction du colonel YOUNGHUSBAND. Paris, Hachette, 1906, 1 vol. in-8° jésus, 450 pages, 24 héliogravures, broché, 20 francs.

Au milieu du fracas de la guerre russo-japonaise, la pointe hardie poussée par les émissaires de lord Curzon dans le mystérieux Tibet n'est pas restée inaperçue. M. Perceval Landon, qui a eu la bonne fortune de suivre les soldats et les diplomates britanniques et d'étudier sous leur protection un sol, une flore, un peuple, une théocratie à peine soupçonnés jusqu'à ce jour, nous raconte les causes et les péripéties de l'expédition, et nous expose les résultats d'une campagne, qu'il appelle justement (p. 445) un voyage de découverte.

Il avait à faire une narration et une description, et il passe sans transition et sans raison d'un genre à l'autre, d'où des longueurs et de l'obscurité. L'histoire du Tibet, qui ouvre naturellement son livre, manque de clarté; on s'y débat péniblement au milieu d'une broussaille de noms. M. L. se montre assez sévère pour les voyageurs qui l'ont précédé; et Bogle, à peu près seul [1], trouve grâce devant lui. Après avoir retracé les habiles intrigues des Russes, il laisse là l'histoire contemporaine de la cour du Grand Lama, quitte à y revenir plus loin, et justifie ainsi (p. 277) l'intervention anglaise : « Il est d'une importance capitale pour la sécurité de l'Inde que nous écartions de Lhassa toute influence politique d'une puissance européenne quelconque ». Le récit des premières négociations du commissaire britannique, le colonel Younghusband, et des débuts de l'expédition commandée par le général Macdonald est particulièrement attachant; mais bientôt l'auteur l'abandonne, revient sur ses pas et nous décrit longuement (p. 73-92) un pays que les vaillants voyageurs ont déjà dépassé. Reprenant ensuite la narration, il nous mène jusqu'au jour où la mission, cernée par les bandes tibétaines, près de Gyang-tsé, y subit un long siège. M. L., sans doute pour donner au lecteur une idée de l'impatience qu'il éprouva alors, insère une longue digression de trois chapitres (p. 229-298) dans lesquels il présente assez confusément « la religion, les mœurs, les arts, l'histoire intérieure de Lhassa de 1902 à 1904, le lamaïsme ». Nous n'entendons point par là que ces détails fussent inutiles, mais leur place était marquée ailleurs.

La mission délivrée par des renforts, nous la suivons jusqu'à Lhassa, dont M. L. nous peint les plus célèbres sanctuaires avec beaucoup de détail et de coloris. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire avec le colonel Younghusband (préface p. VIII) que « l'expédition peut se féliciter d'avoir eu un témoin d'une âme aussi vibrante et d'un talent descriptif aussi puissant. »

Cet ouvrage sera précieux à tous ceux que l'art et la religion de ces contrées intéressent, précieux aussi à ceux qui ont suivi d'un œil curieux les actes du gouvernement anglais, et M. L. prédit avec sagacité les fruits prochains de cette politique: « Comment espérer devant de pareils préliminaires conserver des rapports amicaux avec le gouvernement de ce pays, même pendant l'année qui suivra le traité ? » (p. 341)? Mais, ajoute M. L. « le respect pour notre force et la confiance en notre honnêteté travailleront pour nous du haut en bas de l'échelle sociale au Tibet » (p. 424).

Nous regrettons que M. L. n'ait pas cru devoir accompagner son

---

1. Pourquoi M. L., qui s'étend avec raison sur le voyage de Bogle, ne dit-il pas que cette expédition fut amenée par l'intervention du Tashi Lama en faveur du souverain du Bhoutan?

texte de quelques notes explicatives [1], et d'une bonne carte à laquelle supplée très imparfaitement l'itinéraire où l'on cherche en vain la plupart des localités citées. Enfin, le traducteur anonyme de M. Landon n'est pas toujours heureux, et l'on pourrait relever nombre d'expressions impropres et de phrases incorrectes [2].

A. Biovès.

Unter dem elendesten aller Wahlsysteme, von Paul Hirsch. Berlin, 1906, Buchhandlung « Vorwärts ».

Ce ne sera pas l'un des moindres motifs d'étonnement des historiens de l'Europe dans quelques générations d'avoir à constater qu'en plein vingtième siècle, à l'apogée de son développement industriel et commercial, l'État qui a imprimé au nouvel Empire allemand son sceau indélébile — la Prusse — s'est accommodé d'une représentation nationale si ridicule qu'elle excluait de sa participation l'immense majorité de la population. Que ce fait, constaté à chaque élection nouvelle, n'ait néanmoins — malgré de véhémentes protestations — point cessé de braver à la fois la justice sociale et le bon sens, voilà qui ne laisse pas d'être quelque peu humiliant, au fond, pour les écrivains nationaux qui répètent volontiers et aimeraient à faire croire que leur pays « marche à la tête de la culture ». Si l'idéal de la civilisation se résume dans la participation de plus en plus intense de *chaque* citoyen aux avantages résultant du contrat social, il semble qu'un royaume qui s'obstine à maintenir debout la barrière des castes infranchissables se fasse de la civilisation une idée tout à fait restreinte, et, par conséquent, imparfaite. La brochure ci-dessus résume ce qui a été dit tant de fois dans les colonnes de la presse libérale et socialiste touchant les abus insupportables du vote à trois degrés et s'efforce avant tout de persuader les milieux populaires, à qui elle est destinée, de l'ostracisme intenable dont est frappée la *Sozialdemokratie* par l'actuelle organisation électorale prussienne. Sans déclamations creuses, strictement objective et appuyée comme elle est par des chiffres indéniables, elle possède une force d'éloquence qui — ou il faudrait désespérer alors du pouvoir de la logique — agira certainement sur l'esprit de ses nombreux lecteurs et contribuera à avancer l'heure, fatale, du renouvellement des conditions du vote en Prusse.

On se souviendra que, jusqu'aux élections au *Landtag* de 1903, les

---

1. Qu'est-ce que, par exemple, que le *Book of kells* et les *Lindisfarne Gospel* (p. 131)?

2. Qu'entend-il (p. 169) par une *couleur œillet?* N'est-il pas risqué de dire (p. 226) que le taureau est *la plus poudreuse* des bêtes, parce qu'il soulève beaucoup de poussière?

socialistes prussiens s'étaient abstenus de prendre part aux scrutins constitutifs de ce corps représentatif. Ce ne fut qu'à cette date qu'une décision globale du parti décréta la participation, et ce n'est, en conséquence, qu'à partir de 1903 qu'il a été possible d'établir une statistique concluante. L'enthousiasme, d'ailleurs, fut mince dans les milieux appelés à faire usage de leur bulletin de vote : tandis qu'en cette année 1903, 75,49 o/o des électeurs votèrent aux élections pour le *Reichstag*, il n'y en eut que 23,62 o/o qui prirent part à celle du *Landtag !*

Quelques constatations de l'auteur sont particulièrement intéressantes. Le parti conservateur disposait en Prusse, en 1903, de 324154 électeurs primaires, soit de 19,39 o/o de la totalité des voix disponibles légalement. Le parti socialiste en avait presque autant, exactement : 314 157, soit 18,79 o/o du chiffre total. Or, les conservateurs firent passer 143 de leurs mandataires sur une totalité de 433 députés, tandis que les socialistes n'aboutirent pas à envoyer *un seul* de leurs représentants au Parlement prussien. Si, au lieu de l'arbitraire, c'était la logique qui impérait en Prusse, les conservateurs n'auraient droit qu'à 84 mandats, tandis que les socialistes disposeraient de 81. Mais entre la logique que cultivèrent dans leurs livres les philosophes de Prusse et celle que pratiqua — et pratique — le gouvernant, il semble bien qu'il existe des différences graves de nature.

La force des conservateurs — j'entends leur force numérique — vient surtout du plat pays. Ils y disposent de 28,53 o/o des voix des électeurs primaires, tandis que les socialistes n'en réunissent que 6,05 o/o. La proportion se renverse dans les villes. Là, le socialisme acquit 29,87 o/o des bulletins. L'autre parti n'en obtint que 11, 45 o/o.

Dans sa seconde partie, la brochure de M. Paul Hirsch établit un parallèle fort lumineux et convaincant entre les voix d'électeurs primaires dont disposèrent, en 85 districts électoraux, les conservateurs et les socialistes lors des élections au *Reichstag* et au *Landtag* et entre les résultats électoraux de ces voix. Cette exposition, d'une rigueur mathématique, met mieux en lumière que toute rhétorique les absurdités du système électoral prussien actuel. Que l'on considère, en particulier, que les socialistes berlinois réunirent une somme de 122,150 voix d'électeurs primaires, soit 68,3 o/o, électeurs qui, à leur tour, nommèrent 3,955 électeurs de second degré, et que, ce nonobstant, pas un seul député socialiste ne fut élu au *Landtag*, et l'on se demandera si la patience moutonnière d'un peuple ainsi joué ne confine pas, en vérité, avec l'hébétude.

Camille Pitollet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 juin 1906.* — M. le Ministre de l'instruction publique communique un télégramme de M. Merlin, directeur du service des antiquités et des arts de Tunisie, annonçant la découverte, près d'Aïn Tounga, par M. Carcopino, membre de l'Ecole française de Rome, d'une inscription latine complétant le texte d'Aïn Ouassel, relatant une requête des colons, et où est nommé le *Saltus Neronianus.*

M. Héron de Villefosse annonce que l'emplacement du théâtre romain d'Alise est aujourd'hui reconnu d'une manière indubitable, grâce aux fouilles de la Société des sciences de Semur. Les substructions de la façade et de la plus grande partie de l'hémicycle ont été dégagées.

M. Héron de Villefosse parle ensuite des découvertes qui viennent d'être faites à Paris, au Marché aux fleurs. On a dégagé deux murs romains à peu près parallèles à la Seine, et on a retrouvé plusieurs fragments d'architecture, des monuments funéraires avec inscriptions ou reliefs, etc. Parmi les inscriptions funéraires, M. de Villefosse signale particulièrement les épitaphes de Maiana, de Litugena, etc. Le morceau de sculpture le plus important, d'une bonne époque de l'art romain, appartient à la partie supérieure d'un pilastre d'angle et doit provenir de la décoration d'un grand édifice ; comme on n'en a retrouvé que la partie supérieure, les figures sont toutes coupées à la même hauteur, et il est difficile de déterminer à première vue le sujet représenté. Les autres pierres sculptées proviennent de tombeaux et rentrent dans la série des bas-reliefs professionnels.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, fait une communication sur l'ostracisme, où il s'occupe de savoir si, pour que le vote du peuple fût valable, il fallait, comme le dit Philochoros, 6,000 suffrages exprimés sur le même nom, ou si, comme l'affirme Plutarque, il suffisait qu'il y eût 6,000 votants. Il conclut que 6,000 suffrages seulement étaient exigés par la loi, mais qu'en fait, par suite de l'abstention d'une partie des citoyens athéniens, ces 6,000 suffrages ont le plus souvent été tous exprimés sur le même nom. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Paul Durrieu fait une communication sur un livre d'heures peint par Jean Fouquet pour Philippe de Commynes (ms. latin 1417 de la Bibliothèque nationale). — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. A. Barth revient sur l'inscription du vase de Piprāwā contenant des reliques du Buddha, qu'il a présentée à l'Académie lors de sa découverte sur la frontière du Népal. Il montre que la rectification récente due à M. Fleet, qui a trouvé le véritable commencement de l'inscription, ne fait en somme que confirmer l'interprétation qu'il avait d'abord lui-même proposée.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 juin 1906.* — M. Héron de Villefosse rend compte de la visite faite la veille par plusieurs membres de l'Académie dans le chantier des fouilles du Métropolitain, au Marché aux fleurs, sur l'invitation de M. le Préfet de la Seine. Parmi les reliefs découverts dans les huit derniers jours, on remarque un beau morceau décoratif représentant un lion marin se dirigeant vers la droite, un pilastre orné de feuilles d'acanthe et plusieurs fragments d'architecture intéressants. La série des bas-reliefs professionnels s'est augmentée de deux monuments.

M. Jules Toutain, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, expose les résultats des recherches qu'il a faites, sous la direction de M. Cagnat, sur des inscriptions découvertes dans le Sud Tunisien par M. le capitaine Donau. Grâce à ces inscriptions et aux chiffres gravés sur les bornes retrouvées par M. Donau, il a été possible d'établir que les Romains avaient arpenté et cadastré au premier siècle p. C. tout le pays au Sud de la Tunisie et du département de Constantine.

M. S. Reinach s'inscrit en faux contre le témoignage de Polybe, répété par tous les historiens modernes, d'après lequel les épées gauloises étaient de si mauvaise qualité qu'elles se pliaient en deux au contact des armes défensives des Romains. Or ces épées étaient excellentes : mais un rite religieux des Celtes voulait qu'on les pliât en deux, en trois et parfois en quatre, quand on les plaçait dans les tombeaux. Les tombes celtiques qui les contenaient ont été violées, dès le second siècle a. C., par les colons romains : ils ont cru, et Polybe a cru avec eux, que ces tombes contenaient les restes de guerriers morts les armes à la main et que les épées avaient été ainsi déformées dans la bataille. Il y a là un exemple d'une sorte de mythe historique né d'un rite religieux incompris.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 23 juillet. — 1906

Baedeker, Palestine et Syrie. — Wendland, Anaximène de Lampsaque. — Cicéron, Correspondance, II, p. Tyrrell et Purser. — Piquet, Gottfried de Strasbourg. — Corda, Le régiment de La Fère. — Stéfane-Pol, De Robespierre à Fouché. — Dry, Soldats ambassadeurs sous le Directoire. — Lazard, Répertoire du fond des domaines, I. — Prunas, L'Anthologie de Vieusseux. — Corbin, Notes et souvenirs d'un officier d'état-major. — J. de Witte, Quinze ans d'histoire. — Wolfermin, Haeckel et le christianisme. — J. Bardoux, L'Angleterre contemporaine. — Rapports américains sur l'industrie et le commerce d'Allemagne. — Aïtoff, Peuples et langues de la Russie. — Ribera, La science et l'histoire. — Souvenirs de Sprünglin, p. p. Desdevises du Desert. — Académie des inscriptions.

Baedeker. **Palestine et Syrie**. Leipzig, Baedeker, 1906.

La librairie Baedeker vient de publier une nouvelle édition française de son guide *Palestine et Syrie*. C'est la troisième en notre langue; elle est faite sur la sixième édition allemande (la première remonte à 1875). Ces chiffres en disent long sur le succès mérité de cet excellent manuel du voyageur. Et, cependant, le guide correspondant de la collection Hachette en reste à sa seconde édition datant de 1882. Ce n'est pas flatteur pour notre amour-propre national.

Je remarque dans le nouveau volume des additions importantes : une description des routes principales à travers la Mésopotamie et la Babylonie; des plans de Bethléem, Césarée, Haïfa, Mâdeba, des mines de Maghâra au Sinaï. Nombre d'autres plans ont été entièrement refondus. Mais le desideratum que j'avais signalé à l'occasion des éditions précédentes existe toujours : pas de carte de détail pour la Syrie septentrionale, de Tripoli à Alexandrette ! C'est vraiment une lacune inexplicable dans un ouvrage aussi consciencieux, et tout à fait fâcheuse. Malgré le soin apporté à la rédaction, il s'y est encore glissé bon nombre d'erreurs. En voici quelques-unes relevées au hasard de la lecture. Sur la carte de l'Arabie Pétrée (p. 167) : *Ufrûh* et *Tell Ufrûh*, au lieu de *Udruh*; Ridjm el-*Kherak* au lieu de *Kerak*; *El-Gharanda*, au lieu de *Gharandel*; Ouâd el-*'Ashi*, forme inexistante, au lieu de *Hesa*; Ouâd el-*La'bah*, au lieu de *La'bán* ou *La'bâni*, etc. — Carte, p. 379, le chemin de fer Damas-la-Mecque ne passe pas

à Pétra, mais bien à Ma'ân, à une huitaine de lieues dans le S.-E. — Plan de Jérusalem (p. 68), *Nebi Qîmer*, corr. *El-Qaimariyé;* ce n'est pas un Nebi mais une smiple turbè, tombeau d'une famille d'émirs du XIIIe siècle qui portaient le surnom de *El-Qaimary*. — P. 140 : *Mechita*, est à corriger en *M'chatta* (cf. p. 147). — P. 204 : *Kouheîré*, corriger *Kouéîré*; *Mehaimé*, corr. *Homaîmé*. — On a classé à l'index les toponymes arabes en tenant compte de l'article pour l'ordre alphabétique; c'est là un système qui rend les recherches des plus incommodes; pourquoi en avoir gratifié l'édition française, tandis qu'on l'a évité, et avec raison, dans l'édition allemande? — P. 82. Le bas-relief du Cheroub hébréo-assyrien que j'ai découvert dans les cavernes royales à Jérusalem n'a pas été transporté au Louvre, mais à Londres (collection en Palestine Exploration Fund).

CL.-G.

P. WENDLAND, **Anaximenes von Lampsakos,** Studien zur ältesten Geschichte der Rhetorik. Festschrift für die XLVIII. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Hamburg. Berlin, Weidmann, 1905, 104 p.

M. Wendland a réuni dans ce volume cinq dissertations d'inégale longueur, dont les deux premières avaient été déjà publiées dans le tome XXXIX de l'*Hermes* (1904). J'en rappelle les conclusions, que l'auteur a modifiées seulement en quelques détails. Anaximène de Lampsaque doit être considéré comme l'auteur du discours pseudo-démosthénien, Πρὸς τὴν ἐπιστολὴν τὴν Φιλίππου, et il a remanié l'original de la lettre elle-même. M. W. renonce maintenant à reconstituer la préface de la *Rhétorique à Alexandre*, qui porte faussement le nom d'Aristote ; mais il croit toujours, avec Spengel, que le traité doit être attribué à Anaximène. Cela ne me paraît pas démontré; il faudrait concilier le texte de Quintilien (III, 4), d'après lequel Anaximène ne connaît que deux genres d'éloquence, avec le texte grec, qui en indique trois. Dans les trois autres essais, M. Wendland examine un passage des *Mémorables* de Xénophon (III, 6), où il retrouve l'influence de la rhétorique contemporaine sur la langue et le style de l'écrivain; l'*Erotikos* du Ps.-Démosthène, dans lequel il voit une œuvre du IVe siècle intéressante au point de vue de la rhétorique; enfin le Πρὸς Δημονικόν, dont il relève les rapports avec les sentences des Sept-Sages, avec les γνῶμαι de la comédie, et avec la *Rhétorique* d'Anaximène.

MY.

The Correspondence of **M. Tullius Cicero,** arranged according to its chronological order : with a revision of the text, a commentary, and introductory Essays by Robert Yelverton TYRRELL, Litt. D. Hon. Litt. D. (Cantab.) D. C. L (Oxon.), L. L. D (Edin.) ; senior fellow of Trinity College and sometime Regius Professor of Greek in the Univ. of Dublin ; and Louis Claude PURSER Litt. D. fellow of Trinity College and sometime Professor of Latin in the Univ. of Dublin. Vol. II. Second Edition. Dublin, Hodges, Figgis et C°. London, Longmans, Green et C°. 1906, in-8°, LXXVI-305 p. in-8°.

Dans la seconde édition des lettres de Cicéron dont nous avons annoncé [1] il y a un an, le premier volume, voici le tome II, qui comprend les cinq années (57-52) qui vont du retour de l'exil au gouvernement de Cilicie. Comparé à la première édition, ce texte a une trentaine de pages en plus (268 au lieu de 237) ; en *Addenda*, cinq notes au lieu de deux ; dans l'Introduction deux paragraphes nouveaux, l'un intitulé : « la question d'Egypte » ; l'autre « Études de M Lebreton sur la langue de Cicéron ». Afin de ne pas brouiller les renvois, dans la suite des volumes, on a conservé, tout défectueux qu'il soit passim, l'ordre des lettres de la première édition. Un tableau particulier (p. 302 et s.) indique les rectifications (une douzaine) qui seraient à faire.

Comme dans le tome précédent, on sent qu'il y a eu un effort très sérieux pour mettre à profit toutes les publications récentes, notamment les articles de M. Sternkopf dans l'Hermès et le livre de M. Lebreton. Le chapitre cité de l'Introduction résume les deux articles de Bouché-Leclercq dans la *Revue historique*. Passim remaniement très important de notes avec contribution d'autres savants : Prof. Reid, Greenidge, etc. Par contre dans le texte, les astérisques ou points signalant quelque lacune et aussi les croix ne manquent pas à plus d'une page (surtout p 206 et suiv.). Deux appendices du commentaire servent à l'étude (par Ellis) de deux passages particulièrement difficiles (Ad Quint. III, 5 et 6 ; Att. IV, 19, 1).

Une note importante (p. LXVI), résume clairement tout ce que les études de M. Zielinski nous ont appris de nouveau sur les clausules des discours et l'application qu'on en peut faire aux lettres. Nous ferons tous grand usage du tableau statistique qui est au bas de la page LXVII.

Le principal défaut d'un recueil comme celui-ci est vraiment qu'une fois connu, il devient pour tout lecteur indispensable. *Tu velim... odorere... et degustes* (fin lettre 118). C'est là, il est vrai, un beau défaut, et des plus enviables. Ci-dessous quelques lapsus sans importance [2].

Émile THOMAS.

---

1. Voir la *Revue* du 13 février 1905, p. 123.

2. P. 11, 3 lignes avant le bas, il manque (ici comme dans l'édition d'Oxford) entre *defendi* et *siqua* un signe de ponctuation : point et virgule ou tout au moins

L'originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de *Tristan* et *Isolde*. Etude de littérature comparée par F. Piquet, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. Lille, au siège de l'Université, rue Jean-Bart, 1905. Travaux et mémoires de l'Université de Lille. Nouvelle série, I. Droit. Lettres. Fascicule 5. 1 vol. in-8 de 380 pages.

La plupart des critiques allemands qui ont jusqu'à présent étudié et jugé *Tristan et Isolde* et son auteur Gottfried de Strasbourg ont passé sous silence, de parti pris ou par ignorance, le poème français dont Gottfried s'est inspiré. Quelques-uns pourtant et entre autres M. Kölbing dans l'introduction de sa *Tristan Saga ok Isondar* (Heilbronn 1878) sont allés jusqu'à soutenir que l'œuvre du poète allemand n'est qu'une traduction à peu près littérale du poème français de Thomas. La question de l'originalité de Gottfried de Strasbourg se trouve dès lors posée : A qui attribuer les mérites et les défauts du *Tristan* allemand? A l'original français ou à l'adaptateur allemand?

Un parallèle entre les deux œuvres s'imposait. Malheureusement Gottfried a arrêté son œuvre presque à l'endroit où commencent les fragments qui nous restent. Une comparaison directe est donc impossible. Mais un heureux destin nous a conservé le *Tristan* de Thomas dans une version anglaise (*Sir Tristrem*) et dans une traduction scandinave (*Tristrams Saga*).

M. F. Piquet disposait ainsi de trois éléments de comparaison. Il s'en est servi avec une rare sagacité; il a étudié et comparé vers par vers, épisode par épisode le poème de Gottfried à l'original français et aux versions anglaise et scandinave et il a déterminé avec une scrupuleuse exactitude la plupart des additions, suppressions et modifications qui sont l'œuvre propre du poète allemand.

Les trois premières parties du livre de M. F. Piquet sont consacrées à cette analyse minutieuse et délicate qui paraîtrait aride si l'on ne faisait pas, presque à chaque page, quelque trouvaille intéressante. Chemin faisant, l'auteur rectifie de nombreuses erreurs et donne la solution de problèmes agités depuis longtemps. C'est ainsi qu'il fixe le sens de la fameuse protestation de Gottfried au sujet du jugement de Dieu, qu'il montre l'originalité du poète allemand dans la descrip-

---

virgule. A cette place M. P. écrit ici *qua*; au contraire dans l'édition d'Oxford *quae;* aucune note de part et d'autre; n'aurait-il pas fallu indiquer ici à l'*Adnotatio critica* que *qua* est la leçon du Mediceus? — P. 77, l. 11, lire lau*dem*. — P. 99, l. 3, lire Mes*sal*lam (la faute est déjà dans l'édition précédente). — P. 169, l. 3, lire il*lum* (la faute était déjà dans la première édition). — P. 193, l. 9, lire *prae*dicatore. — J'aurais voulu quelque part un mot de justification pour la leçon *indicia* (p. 210, au bas, avant-dernière ligne). — P. 273, l. 3, lire deje*cerint*. — Dans la liste des abréviations (p. 299) est omis ici, comme au tome I, A = ed. Ascensiana; aussi L(ewis) et S(hort) (ici p. 84, au bas, note sur *Aqua*). — Curieuse note générale sur d'étranges lapsus de mémoire commis par Cicéron : p. 64 sur *fuga redituque* et p. 70, 2e col. sur οὐκ ὁσίη.

tion allégorique de la Grotte d'amour, qu'il marque le sens psychologique que révèlent certaines peintures.

La quatrième partie est la conclusion logique des trois premières. Elle énumère, classe et synthétise les résultats obtenus ; elle trace, à l'aide des traits épars dans les chapitres précédents, grâce à des déductions judicieuses et fines, à une argumentation vigoureuse et serrée, le portrait intellectuel et moral de Gottfried. C'est une réhabilitation fondée, non pas sur d'ingénieuses hypothèses, mais sur des faits; M. F. Piquet ne cherche pas à nous séduire, à nous communiquer la sympathie très vive que lui inspire le poète allemand par une apologie éloquente mais creuse; non, il nous a mis sous les yeux toutes les pièces du procès et il nous force à conclure avec lui et comme lui.

N'est-ce pas dire que l'œuvre de M. F. Piquet est un monument solide et qui fait honneur à l'érudition française ?

E.-Henri Bloch.

H. Corda, Capitaine d'artillerie breveté, **Le régiment de La Fère et le 1er régiment d'artillerie,** 1670-1900. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, XIX et 432 p., 17 planches en couleurs, 6 en noir, 13 croquis et 1 carte : 20 fr.

Ce livre, d'une superbe exécution, est un des meilleurs historiques de régiment que nous connaissions. Comme dit le général Amourel dans sa préface, — préface très patriotique et très instructive, — l'histoire entière de l'artillerie française se trouve dans celle de son 1er régiment qui fut longtemps le seul de son arme. L'auteur met d'ailleurs en relief la part qui, dans nos annales militaires, revient en propre au 1er régiment. On sait qu'autrefois les batteries d'un même régiment étaient réparties dans les corps d'armée. Il est, par suite, très malaisé de suivre un régiment à travers une campagne, et dans les relations et les récits l'action de l'artillerie n'est jamais mentionnée avec autant de précision que celle de l'infanterie et de la cavalerie. On peut toutefois se renseigner avec quelque détail sur les batteries, et grâce aux rapports, aux lettres et aux mémoires des généraux qu'il a trouvés soit dans les imprimés, soit plutôt dans les archives du ministère de la guerre, M. le capitaine Corda a su retracer aussi complètement que possible les destins du 1er régiment d'artillerie ci-devant La Fère. La vie de ce régiment est, du reste, très intéressante, très agitée. Il a fait les campagnes les plus mémorables de notre histoire ; il a compté dans ses rangs Napoléon Bonaparte et une foule de grands artilleurs, les Du Teil, Eblé, Lariboisière, Songis, Lauriston, Sénarmont, Drouot, Pernety, d'Aboville, etc. Non que M. Corda porte uniquement son attention sur les noms

illustres. Il n'a pas manqué de citer les officiers et les sous-officiers et soldats dont les actes héroïques méritaient d'être mis en lumière. Son livre sera donc consulté avec profit, d'autant qu'on y trouve, outre la description et la peinture des uniformes et des étendards, des croquis et dessins qui représentent la position des batteries du 1er régiment dans les grandes batailles des derniers siècles, notamment dans celles du mois d'août 1870 [1].

A. C.

Stéfane-Pol. **De Robespierre à Fouché. Notes de police.** (Documents inédits). Papiers secrets. Erreurs judiciaires. Complots. Pamphlets. Choses d'église. Préface de Jules Claretie. Paris, Flammarion. 1906. In-8°, 312 p. 3 fr. 50.

Les articles qui forment ce volume — notamment ceux de la troisième partie — ont quelque valeur, parce qu'ils contiennent ou résument des pièces inédites tirées des papiers de Robespierre et de Le Bas ou des cartons des archives nationales. Aussi croyons-nous utile de les énumérer. 1re partie. I. *Trois hommes à la roue.* Ces trois hommes condamnés en 1785 étaient innocents; Du Paty les défendit dans un mémoire qui parut en 1786 et que suivait une consultation de Laleu, lequel Laleu fut blâmé par le corps des avocats et lui répondit. Or, l'auteur a trouvé dans les papiers de Robespierre une copie de ce discours de Laleu avec quelques notes tracées par Robespierre; il en conclut, sans nous convaincre, que Robespierre a écrit l'éloge de Du Paty paru en 1789. II. *Un procès en révision militaire* en *1791-1792 :* l'auteur reconstitue le plaidoyer de Le Bas en faveur du maréchal des logis Berceau. III. *Idées d'un bibliothécaire corse :* mémoire parfois intéressant du bibliothécaire Tournay (mais il fallait dire que Biron, auquel il était adressé, n'alla pas en Corse bien qu'il eût reçu le commandement de l'île). IV. *Notes sur Robespierre :* l'auteur prouve que Robespierre revisait « à outrance » ses

---

1. Lire p. 59 d'Autume et non d'*Autunne*, (Hennet du) Vigneux au lieu de *Vigreux* et de La Gohyere au lieu de *Gashière;* p. 70, le *comte d'Essex* est une nouvelle, et non un drame: p. 76 et 77, lire Bidon et Villarceaux, au lieu de *Bidou* et *Willarceaux*; p. 79, *Malet* n'est pas le frère du conspirateur et ce nom s'écrit Mallet; *id.*, lire Vaizeau et Cachard au lieu de *Voizeau* et *Cochard*; p. 85, lire Seyssel et non *Seyselle;* p. 87, Luckner et non *Lückner*; p. 110, Vrégilles et non *Vrigilles*; p. 111, Laudon et non *Landon*; p. 112 et 113, wurst et non *Wörtz;* p. 115, Hanicque, Dorsner et Langlez (au lieu de *Heunicque, Dorssner* et *Langlès*); p. 116, voir sur Vermot qui joua un rôle devant Toulon notre *Jeunesse de Napoléon*, III, 205 et 295; p. 133, Phélippeaux fut condisciple de Napoléon à l'École militaire de Paris, et non à *Brienne;* p. 88, il y avait plus à dire sur Valmy et il fallait noter que Kellermann avait avec lui, non seulement » une partie de l'armée du Rhin » mais toute l'armée du Centre.

manuscrits et ses épreuves et qu'il ne fut pas amoureux de Mme de Sainte-Amaranthe. V. *Saint-Just et l'éducation :* notes de Saint-Just qui voudrait que les enfants soient formés au laconisme, qu'ils vivent à la dure et surtout qu'ils sachent nager. VI. *Un sergent de l'armée morte :* le frère du conventionnel Le Bas, blessé en mer, prisonnier des Anglais et qui, à son retour au pays, n'obtient un brevet de pension qu'au bout de huit ans. VII. *Un journal en l'an XI* : l'éphémère *Indiscret* fondé par Duplay fils. VIII. *Un maire de petite ville sous le Consulat :* menus détails de l'administration de Prévost Le Bas, maire d'Etaples. — Deuxième partie. I. *Tentative d'enlèvement d'un futur roi d'Espagne en 1810 :* l'auteur semble ignorer que M. Grasilier a consacré en 1904 les deux tiers d'un gros livre à cet épisode II. *Offres de services à Napoléon et à Fouché pendant les Cent-Jours* (à noter une lettre de Montgaillard). III. *Fouché et la pacification de la Vendée :* mission de trois gentilhommes envoyés par Fouché en Vendée et lettre de Lamarque sur cette mission : IV. *Complots contre Napoléon pendant les Cent-Jours :* rapport d'un agent de Fouché sur un complot et mémoire curieux de La Sahla qui reparaît à Paris en 1815 et veut se donner pour un sincère partisan de Napoléon. V. *Avant Sainte-Hélène* : lettre d'un émissaire de Fouché chargé d'épier Napoléon à Rochefort et, au besoin, de l'arrêter. VI. *Avatars d'un policier* (du nom d'Eymard). VII. *Après les Cent-Jours :* lettre inédite du duc d'Angoulème, du 26 novembre 1815, sur le peuple de Nîmes et quelques fonctionnaires. VIII. *Agitation sous Louis XVIII :* analyse et reproduction du pamphlet d'un ultra, saisi par la police lorsqu'il quittait les presses d'un imprimeur dijonnais. IX. *Les corps francs du Jura en 1816 :* ils n'existaient que dans certaines imaginations. X. *l'affaire Villa :* conspiration qui n'est qu'une escroquerie. XI. *Un préfet étourdi :* pourquoi ne pas le nommer? XII. *Un faux dauphin :* libelle confisqué par la police et demandant pourquoi Mathurin Bruneau n'a été interrogé que dix-huit mois après son arrestation. XIII. *La Cabétise :* Autre libelle manuscrit qui veut tuer par le ridicule les théories de Cabet. Troisième partie. I. *L'abbé Beaunier ;* II. *Un prêtre dissident ;* III. *Petite église :* notes de police sur l'abbé Beaunier, résumé d'un écrit qu'il publia en 1817 contre le pape et l'« infâme » concordat de 1817, rapports de préfets et policiers sur la Petite Église [1].

A. C.

---

1. Lire p. 126-127 d'Andigné, p. 143-144 Gerpinnes et Hanzinne, p. 182 Herbouville au lieu de *Daudigné*, *Gerpinnen*, *Hansine* et *Herbonville*.

A. Dry. **Soldats ambassadeurs sous le Directoire, an IV-an VIII.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 2 vol. v et 536, 497 p. 7 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Dry de réunir sous ce titre sept officiers généraux qui occupèrent à l'étranger des postes diplomatiques. Mais il a eu tort de développer sa matière en deux tomes; c'est peut-être trop pour le lecteur; il y a dans ce que nous offre M. Dry bien des longueurs. L'introduction est trop considérable et devrait être réduite des deux tiers. Dans chaque étude M. Dry retrace les débuts et la fin du personnage avec trop de détail. D'ailleurs, pourquoi revient-il sur des sujets déjà traités, et très bien traités? N'avons-nous pas sur Pérignon et sur Truguet le récit de M. de Grandmaison et sur Bernadotte celui de M. Masson? Mais M. Dry est au courant; il a infiniment de conscience et de science; il a lu et dépouillé, la plume à la main, tout ou presque tout ce qui a paru sur ses héros. Il ne s'est pas contenté de consulter ses devanciers; il a fouillé dans les archives de nos dépôts publics; il a trouvé quelques documents inédits chez des particuliers et c'est ainsi qu'il nous communique d'intéressants passages de la correspondance intime de Pérignon et des papiers politiques de Truguet. Il sait d'ailleurs peindre l'état d'âme de ces soldats de fortune qui représentent la jeune république auprès des vieilles monarchies; il les juge impartialement. Pérignon a servi utilement son pays, malgré certaines faiblesses de caractère. Truguet a été un vaillant et honnête homme, bien qu'orgueilleux, bien que vaniteux à l'excès, bien que cassant et entier. Aubert-Dubayet était un général à panache, très satisfait de lui-même, mais qui avait du mérite et de la droiture. Clarke n'avait pas l'esprit militaire, et peut-être notre auteur ne met-il pas assez en relief ce qu'il y avait de subalterne dans le duc de Feltre; dès la campagne d'Italie, Bonaparte trouve qu'il ne déploie pas de grands talents, que ce serait un bon diplomate de second ordre, un bon ministre auprès d'une cour secondaire, et qu'il a beaucoup de bonne volonté et de zèle; ce fut, ainsi que s'exprimait le prisonnier de Saint-Hélène, un homme de bureau, travailleur, exact et probe, fort ennemi des fripons. Canclaux a été, — et l'on ne peut ici que partager l'opinion de l'auteur — peu clairvoyant au point de vue politique et insuffisamment énergique dans ses revendications, lorsqu'il représentait la France à la cour de Naples (II, p. 198). Lacombe Saint-Michel a eu plus de dignité que Canclaux, et il a su exécuter la consigne qu'il avait reçue du Directoire : patienter, garder une attitude ferme sans provoquer la rupture que son gouvernement ne désirait pas. Bernadotte a tenu à Vienne une conduite agressive et maladroite. Ces appréciations de M. Dry sont justes. Toutefois, nous le répétons, il aurait mieux fait de ne publier qu'un seul volume; il n'avait qu'à retrancher impitoyablement tout ce qui n'appartenait pas à son sujet, et, s'il avait tantôt supprimé tantôt raccourci les citations, s'il s'était

borné à retracer les actes diplomatiques de ses personnages, s'il avait soigné son style — ce qui importe essentiellement dans une galerie de portraits telle que celle-là — s'il avait voulu joindre un peu d'art à son érudition, il aurait, croyons-nous, et bien que son livre soit très estimable et destiné à réussir, trouvé plus de succès et d'estime encore [1].

A. C.

Répertoire alphabétique du fonds des domaines, par Lucien Lazard, sous-archiviste de la Seine. Première partie. Série des dossiers. Paris, Picard. 1904. In-8°, XVIII et 252 p.

M. Lazard nous apprend par cette publication l'existence d'un fonds précieux des archives départementales de la Seine. Ce fonds qui con-

---

1. Reubell est écrit toujours *Rewbell* et Larevellière, *La Révellière*, Serurier, *Serrurier*, et il faut lire I, p. 147 Urtubise, p. 227 Démeunier, p. 403 (et II, p. 134) Novate, II, p. 19 s'abonnerait, p. 259 Iung, p. 390 (l'année) 1793, p. 411 et ailleurs, Saurau, pour *Urtubize*, *Demeuniers*, *Novale*, *s'abonnirait*, *Yung*, *1792*, *Sauran*. Tome I, p. 77 : on s'étonne que l'auteur insiste si peu sur l'éloge donné à Pérignon avant la Révolution : « en état d'être employé à tout » ; — p. 82, la légion qu'il forma, se nommait légion des Pyrénées, et non *légion du Gers* et il se piquait de l'avoir présentée chaque jour aux ennemis avec succès ; — *id.* Bouchotte le notait comme « bon militaire et patriote » ; — p. 252 tout le passage concernant Truguet en Corse est inexact ; la révolte ne fut pas « suscitée par les intrigues de Paoli », Napoléon ne reçut pas le baptême du feu « sous les ordres de Truguet », et pourquoi ne pas rappeler que l'amiral parut s'amouracher d'Elisa et disait plus tard qu'il avait manqué sa fortune ? ; — p. 349 Dubayet était ami du père de Stendhal-Beyle ; — p. 353 il fut surnommé le brave Annibal, non par ses soldats, mais par Merlin ; — p. 375 et 475 le *Mario*, capitaine du génie, n'est autre que Morio, le futur général qui fut grand écuyer du roi Jérôme ; — p. 427 pourquoi n'avoir pas recherché l'article de l'*Ami des Lois* sur Verninac et Dubayet (cf. A. Chuquet, *Un prince jacobin*, *Charles de Hesse*, p. 313) ; — p. 501, le chargé d'affaires suédois était d'Ohsson (non *Hochson*) : — p. 512-513 sur la nomination de Talleyrand à Constantinople et ses craintes ou calculs il fallait lire et citer Boulay de la Meurthe, *Le Directoire et l'expédition d'Égypte*, p. 38-39 ; — p. 523 on ne peut dire que Jeanbon, capitaine au long cours, ait été « officier de marine » ; — II, p. 7, ce n'est pas le jour de la défaite de Bingen, au passage de la Nahe, le 27 mars, mais le 17 mai, à l'affaire de Rülzheim, que Clarke attira l'attention des représentants ; — p. 15, il ne faut pas croire avec Chaptal qu'Aubry ait rayé Bonaparte comme *incapable* : — p. 16 Bonaparte n'a pu crier à Paris, à la porte du Comité « Vive Robespierre » puisqu'il était alors à l'armée d'Italie ; — p. 29, l'auteur garde, ce semble, l'orthographe de Clarke, mais si Clarke a écrit *Gentilly* pour Gentili, il n'a sûrement pas écrit *Cazatta* pour Casalta ; — p. 40 Gherardini était envoyé, et non *ambassadeur* : — p. 85 et 114 cf. sur ce Rulhière (et sur son frère qui fut un protégé de Clarke) notre *Jeunesse de Napoléon*, I, 323 et 466 ; — p. 128, 129, 131, 133, après avoir cité les *Diplomates* de M. Masson, l'auteur écrit quand même *Hugon de Basseville* au lieu de Hugou de Bassville. Les sources ne sont pas citées avec assez de détail : est-ce une indication suffisante (I, 453, II, 370) que celle-ci, « étude parue en 1904 dans la *Renaissance latine* » ou celle-ci « *Revue de Paris*, 1899, II » ?

cerne l'ancien régime et la période révolutionnaire, renferme des papiers sur la gestion des immeubles nationaux, des états de lieux, des dossiers de réparations, des deshérences, des enquêtes sur la fortune des émigrés et des condamnés, et les procès-verbaux de vente des biens nationaux des deux districts de Bourg-Egalité et de Franciade. Pour mieux faire connaître ce fonds où les documents sont si variés d'origine et d'objet, M. Lazard a usé d'une très utile et recommandable méthode. Il a dressé un État alphabétique qui donne aux chercheurs la facilité de trouver immédiatement l'indication relative au personnage, à la matière ou à l'endroit qui les intéresse. L'introduction qui précède le *Répertoire* est d'ailleurs instructive; M. Lazard relate ce qui constitue actuellement l'ensemble des archives du fonds des domaines et rappelle sommairement ce qui a disparu. En outre, il donne l'inventaire détaillé d'une série de documents simplement indiquée dans le *Répertoire général* de M. Alex. Tuetey et qui forme une collection unique de renseignements sur la topographie de Paris à la fin de l'ancien régime (Arch. nat. Q² 117 à 126) puisqu'elle renferme les procès-verbaux d'estimation des biens compris dans les censives ecclésiastiques de Paris et du département de la Seine (M. L. a même soin de reproduire dans cet état sommaire le numérotage des maisons). On ne peut que remercier le savant archiviste d'avoir entrepris et publié un travail qui rendra de grands services.

A. C.

Prunas (Paolo). **L'Antologia di Gian Pietro Vieusseux : storia di una Rivista italiana**. Rome-Milan, Albrighi, Segati et Cie, 1906, in-8° de XIII-456 p. 4 fr.

M. P. ne s'est pas trompé en croyant qu'on pouvait revenir sur l'histoire de l'*Antologia*. Il a fait une tâche très utile en retrouvant les noms des auteurs qui avaient signé de simples initiales les articles fournis à la célèbre Revue de Vieusseux, en opérant un classement raisonné des morceaux qu'elle contient et même en racontant à nouveau ses vicissitudes. Sur le premier point en particulier il a montré combien fut active la collaboration d'hommes à qui un index précédemment publié n'attribuait que de rares articles; il prouve que Gius. Montani, qui ne figurait même pas dans cet index, fut peut-être la colonne de l'Antologia. Les alternatives de succès et de déceptions par où Vieusseux passa étaient connues en gros; le tableau que trace M. P. des journaux littéraires qui, au XIXe siècle, précédèrent en Italie l'Antologia est un peu court; mais, grâce aux papiers de Vieusseux et aux archives de Florence, il a bien mis en lumière les difficultés que rencontra Vieusseux et la constance avec laquelle il y fit face. On voit d'un côté l'incroyable lenteur des imprimeurs italiens à lui envoyer

leurs publications, les frais dont le grèvent les taxes de poste, les retards décourageants imposés par la censure des divers États italiens à la distribution des fascicules, le petit nombre des souscripteurs qui ne dépassèrent jamais 530, si bien qu'il y perdait de l'argent tandis que la *Biblioteca italiana*, moins patriote, rapportait net plus de 22,000 livres ; ajoutez les difficultés que suscite le courroux des auteurs critiqués ou le caractère de certains collaborateurs, Tommaseo entre autres, sans parler de l'Autriche qui finit par arracher au Grand-Duc, en 1833, la suppression du recueil. D'autre part on voit l'habileté de Vieusseux à choisir, retenir, stimuler ses rédacteurs, la loyauté avec laquelle il s'interdit toute coupure clandestine dans les articles, se réservant de critiquer franchement ou de refuser ceux qui ne lui conviennent pas, enfin la persévérance qu'il déploie pour essayer de ressusciter sa Revue, l'abnégation qu'en attendant il met au service de ses confrères. Vieusseux méritait qu'un livre lui fût consacré.

L'ouvrage est orné de portraits de Vieusseux et de son père, enrichi de documents inédits et terminé par un index.

Ch. D.

Colonel Ch. Corbin. **Notes et souvenirs d'un officier d'état-major, 1831-1904.** Paris, Hachette. 1906. In-8°. XI et 301 p. 3 fr. 50.

Le livre débute par un avertissement de M. Henri de Noussanne qui trace le portrait du colonel Corbin et résume sa carrière. Viennent ensuite trois morceaux : *Collèges et écoles*, *Souvenirs de Crimée* et *La veille de Sedan*. Les deux premiers morceaux sont très attachants. Le colonel raconte avec beaucoup de charme et de vivacité les années qu'il passa au Collège Rollin, à l'École polytechnique et à l'École d'état-major. Son récit de l'assaut de Malakoff est saisissant, et la peinture de la vie que menaient les Français dans la plaine dénudée de Balaclava, offre un vif intérêt. Le troisième morceau, *La veille de Sedan*, gâte peut-être le volume. Le colonel Corbin avait un jour devant M. de Noussanne soutenu l'hypothèse que les Français pouvaient à Sedan gagner la victoire, et il assure que dans le conseil des généraux, devant Napoléon III, un jeune chef d'escadron, officier d'ordonnance de l'empereur, s'exprimant avec éloquence et avec feu, conseilla de porter l'armée en arc de cercle sur les hauteurs de Saint-Menges et de Fleigneux. La scène est dramatique. Est-elle vraie ? M. de Noussanne reconnaît que ce conseil de guerre n'a pas eu lieu, et que le colonel Corbin, hanté par le cauchemar de la défaite, était certainement sous l'empire d'une surexcitation cérébrale qui ne lui permettait pas de discerner ses rêves d'avec la réalité (p. VII et 300).

Et lui-même n'aurait-il pas embelli les choses ? Les personnages qu'il évoque, ont lu les ouvrages parus depuis sur la journée de Sedan — et qu'il a la bonne foi de citer au bas des pages ; — Mac-Mahon fait à l'empereur un long discours ; Ducrot s'exprime de même que dans son livre sur *Sedan ;* Lebrun, de même que dans son *Bazeilles-Sedan.* Ce troisième morceau fait donc honneur au coup d'œil stratégique du colonel Corbin — qui reproduit d'ailleurs les idées de Ducrot — ainsi qu'au talent littéraire de M. de Noussanne; il n'a aucune valeur aux yeux de l'historien [1].

A. C.

Baron Jehan de Witte. **Quinze ans d'histoire** (1866-1881), d'après les Mémoires du Roi de Roumanie et les témoignages contemporains. Paris, Plon, 1905, 8°, 456 p.

La conception de ce livre est singulière, et son titre obscur. Les dates extrêmes de ces « Quinze ans d'histoire » sont d'importance majeure pour l'histoire de la Roumanie; la source principale du volume, ce sont les mémoires publiés sous la dénomination *Aus dem Leben Königs Karl von Rumänien.* On peut donc être fondé à croire, *a priori*, que l'auteur a eu l'intention de retracer quinze années de l'histoire de Roumanie. Or, il ressort évidemment de l'Introduction que M. de W. a voulu principalement faire ressortir l'importance, méconnue à son avis, des Mémoires de Carol Ier pour *toute l'histoire européenne* de 1866 à 1881. Et voici de quelle manière il l'a entrepris : « laissant de côté ce qui touche exclusivement la politique intérieure de la Roumanie.... nous avons glané dans ces *Notes*, en y joignant des commentaires et de nombreux documents empruntés à d'autres sources, maints renseignements précieux touchant la politique générale, la question d'Orient, la question juive, enfin et surtout les affaires de France, notamment en ce qui concerne les origines de la guerre de 1870 ». Le livre apparaît ainsi comme un recueil d'essais, ou d'articles, du genre de ceux qu'insèrent volontiers « à propos de récentes publications » les revues de grande vulgarisation. Voici les titres de ces essais, tels que M. de W. les a inscrits lui-même sur la couverture de son ouvrage : Les débuts d'un règne. — La question juive en Roumanie. — La candidature Hohenzollern en Espagne et les origines de la guerre franco-allemande. — La guerre d'Orient. Plevna. — Le traité de Berlin. — Le royaume de Roumanie.

Beaucoup de ces sujets ont déjà été traités bien des fois, et le texte dont l'auteur s'est principalement servi, rendu public depuis déjà près

---

1. Lire p. 297 Iges au lieu de *Iger*.

de quinze ans, a été mis à profit dans toutes les études sérieuses qui ont paru sur ces questions depuis lors. M. de W. semble croire qu'il n'a été utilisé que dans les « beaux ouvrages » de MM. de la Gorce et Em. Ollivier ; d'autres travaux cependants, beaucoup moins compactes et plus accessibles au grand public, ont fait état de ces Mémoires : par exemple les études de MM. Welschinger, Andler et Matter sur Bismarck, et le *Manuel de politique étrangère* de M. Bourgeois. L'*Aus dem Leben König Karls* a paru en volume à Stüttgart en 1894; auparavant, il avait été inséré dans la *Deutsche Revue* et dans l'*Indépendance roumaine*. Depuis lors ont été publiés d'autres recueils de documents émanant par exemple de Bismarck, d'Abeken, de Keudell, de l'empereur Frédéric III, de M. Em. Ollivier. Tout cela pouvait fournir des éléments pour une bonne réédition, abrégée peut-être, des Mémoires de Carol Ier ou pour une étude critique de ce document. Mais pour reprendre utilement les principales questions de l'histoire politique européenne, ou même de l'histoire extérieure de la Roumanie entre 1866 et 1881, il fallait une documentation et une information générale autrement étendues et complètes que celles de M. de W. Ainsi, par exemple, la partie de l'ouvrage où l'auteur s'est visiblement le plus efforcé de faire œuvre nouvelle est celle qui est relative à la candidature Hohenzollern en Espagne (chap. VI et VII). M. de W. n'y ajoute cependant rien aux récits déjà publiés, celui de M. de la Gorce notamment. Même l'hypothèse qu'il présente, sans preuves à l'appui et comme lui étant personnelle (p. 168), sur l'intervention de l'Impératrice en faveur de la guerre, entre le 12 et 14 juillet 1870, a déjà été indiquée par M. de la Gorce lui-même, et reprise par M. Welschinger, avec l'appui d'un témoignage précis, dans le *Journal des Débats* du 27 octobre 1903.

Dans la dernière partie de son ouvrage, qui est plus spéciale aux affaires d'Orient et à la Roumanie, M. de W. a dû également prendre pour guides deux ouvrages de seconde main, ceux de MM. Damé et Farcy : *la Roumanie d'aujourd'hui*, et la *Guerre sur le Danube*. Il lui arrive même quelquefois de citer un historien d'après un autre (p. 144, n. 1). Quant aux extraits, fort nombreux, du Journal de Carol Ier et de sa correspondance avec les princes de Hohenzollern, l'auteur les a choisis uniquement selon qu'ils lui ont paru plus ou moins « intéressants à noter » (p. 231) pour des Français d'aujourd'hui. C'est ainsi que sont reproduits et *soulignés* dans la citation tous les passages ou Charles Ier témoigne de son loyalisme prussien et familial ; de même l'auteur relève et signale avec soin toutes les phrases qui peuvent prêter à allusions et comparaisons avec les événements de la politique française contemporaine (v. par ex. p. 226-227). Cela est visible surtout dans les passages relatifs à la question juive (v. par ex. p. 51-52, 79, etc.).

Tel qu'il est, ce livre risque de ne pas rendre les services qu'on

aurait pu en attendre s'il avait été conçu autrement. Le sujet qu'il embrasse est beaucoup trop vaste et mal défini. Ce n'est pas une histoire de la Roumanie contemporaine, même au point de vue extérieur, encore bien moins une histoire diplomatique de l'Europe de 1866 à 1881. On ne peut y trouver — l'auteur paraît s'en être rendu compte un moment — que « des renseignements » sur cette période, qui ne sauraient dispenser de lire les textes eux-mêmes, et que du reste il est difficile de retrouver et de contrôler, faute d'un index et de références suffisantes. Il est à craindre que M. de W., qui a dépensé à ce travail de sérieuses qualités de recherche et d'exposition, ne soit guère payé de sa peine [1].

R. Guyot.

G. Wolfermin. **Ernst Hæckel im Kampf gegen die christliche Weltanschauung.** Leipzig, Hinrichs. 1906, in-8° 30 p. 50 pf.

M. G. Wolfermin, de l'Université de Berlin, a publié la conférence qu'il a faite le 6 mars 1906 au *Berliner Zweig-Verein des Evang. Bundes*, sur « Haeckel et sa lutte contre le christianisme » Tout en s'affirmant apologète chrétien, l'auteur sait se placer à un point de vue indépendant et réellement philosophique pour combattre Haeckel qu'il connaît à fond et auquel il doit, dit-il (p. 6), sa vocation théologique. Rappelant (p. 7) l'exclamation indignée que l'apparition des *Welträtsel* en 1899 arracha à Paulsen, et le fait significatif que la traduction anglaise de cet ouvrage ne reproduit pas les accusations frivoles contre les origines du christianisme, M. W. commence (p. 8) par dénier à son adversaire tout sens historique et même le sens critique faute duquel Haeckel confond le jugement génétique sur l'origine d'un phénomène avec le jugement de valeur sur la durée de ce phénomène (p. 10). Le fait que les théories kantiennes de la connaissance et de l'ethique n'existent pas pour Haeckel suffirait à invalider son système (p. 11) qui oublie l'essentiel, à savoir que sans sujet il n'y a pas d'objet (p. 12). La manière dont l'auteur concilie ensuite (p. 16-9) le darwinisme avec la foi en la création (d'après Luther) est fort ingénieuse et mérite l'examen. Il rappelle aussi fort à propos (p. 21) que dans le domaine téléologique Baër déjà a remplacé la *Zweckmässigkeit* par la *Zielstrebigkeit et* maintient ainsi les droits de la téléologie même devant la loi de descendance (p. 22). Enfin il nous semble surtout frapper juste (p. 27) en montrant qu'Haeckel n'a aucune raison

---

1. Il faut lire : p. 67, *Landsturm*; p. 105, Werther; p. 137, n. *Aus dem Leben*; p. 144, n. 1, *Reiches*; p. 207, *Augsburger*; p. 333, turc; p. 348, *Ion* Ghika. Il est question, p. 319, d'une *amnistie* pour enterrer les morts.

d'en appeler à Spinoza puisque la fameuse formule *deus sive natura* a reçu de Spinoza et de Gœthe une interprétation idéaliste, et non naturaliste, comme le fait Haeckel qui l'oppose ainsi à l'impératif catégorique proclamé par Gœthe lui-même en ces vers :

Von der Gewalt, die alle Wesen bindet,
Befreit der Mensch sich, der sich überwindet.

Th. Sch.

Jacques Bardoux. **Essai d'une Psychologie de l'Angleterre contemporaine.** Les crises belliqueuses. Paris, Alcan, 1906. In-8°, p. 563. Fr. 7,50.

Les études d'ordre psychologique et sociologique sur l'Angleterre se multiplient de nos jours et la *Revue* en a déjà signalé d'excellentes à ses lecteurs ; celle qu'a publiée M. J. Bardoux est digne de figurer en bonne place à côté des meilleures. Il faut voir sans doute dans la nouvelle orientation politique du pays le principal motif de ce renouvellement d'attention. Comment ce peuple qui hier encore passait pour la nation pacifique par excellence, a-t-il abouti à un impérialisme courbatif ? Tel est le problème que M. B. s'est posé et dont il a analysé les termes avec une rare pénétration. Il fallait d'abord rechercher les facteurs des crises belliqueuses dans le tempérament moral et intellectuel de l'Anglais, puis dans son organisation sociale. Cette double enquête, déjà faite si souvent, mais reprise ici à un point de vue nouveau, avec l'intention de dégager la combativité latente qui persiste au fond de la nation anglaise, renferme beaucoup d'aperçus intéressants, bien qu'elle ait été naturellement un peu accommodée aux besoins d'une thèse. En fait, ces facteurs belliqueux ont été contrariés par le mouvement libéral et démocratique, surtout par le brillant essor économique et le triomphe du libre échangisme qui caractérisent l'histoire de l'Angleterre dans la plus grande partie du XIXe siècle et lui ont imprimé une évolution pacifique. Cette période que M. B. appelle l'accalmie et qu'il a minutieusement étudiée, mais surtout pour y relever tout ce qui peut témoigner d'un amour persistant de la guerre et de la conquête dans la nation, aboutit dans les vingt dernières années du siècle à une réaction conservatrice qui est le signal d'un réveil belliqueux. L'abandon de la tradition individualiste, l'intervention croissante de l'État dans la réorganisation de l'édifice social, l'avènement d'une doctrine coloniale nouvelle et surtout la stagnation commerciale ont lentement préparé la formation du mouvement impérialiste contemporain. M. B. a fait dans son livre une place importante aux facteurs économiques ; il eût pu la leur faire plus large encore. Ce sont eux certainement qui orientent l'Angleterre vers la guerre ou l'en tiennent éloignée ; c'est le fait qui

ressort avec le plus d'autorité de son livre même, tout le reste lui demeure subordonné. Aussi eût-il été utile d'insister davantage sur la concurrence qui depuis longtemps compromet la prospérité économique de l'Angleterre. Elle a été signalée, mais elle méritait un examen plus approfondi, et c'est en somme hors de l'Angleterre qu'il faut rechercher l'explication de l'attitude nouvelle adoptée par la politique anglaise. Quelque excessive qu'ait été la préoccupation de l'auteur de vouloir constater dans tout le cours de l'évolution qu'embrasse son livre des dispositions impérialistes et agressives, son étude d'une information si riche et si variée, très perspicace dans ses analyses, toujours impartiale dans ses jugements, laissera l'impression d'un travail solide de psychologie sociale et d'une précieuse contribution à l'histoire de l'Angleterre contemporaine.

L. R.

Industrial Education and Industrial Conditions in Germany [*Department of commerce and labor. Special Consular reports*, Vol. XXXIII]. Washington, Government printing office, 1905, In-8 de 323 pp.

On sait que les trois instructives *Publications of the Bureau of statistics, Department of commerce and labor*, publiées à Washington à l'Office du gouvernement, se divisent en deux groupes, dont l'un porte le titre générique : *Foreign Commerce of the United States*, et le second celui de : *Consular Reports*. Ces derniers, publiés jusqu'en juillet 1903 par le *Bureau of Foreign Commerce* du *State Department*, le sont depuis cette date par le *Bureau of statistics* du *Department of commerce and labor*, ajouté comme « consolidation » au bureau précité. C'est en 1890 que fut commencée la publication en tirage à part et format séparé des *reports on special subjects*, dont la plupart sont extrêmement instructifs, émanant d'hommes qui sont presque toujours très minutieusement renseignés sur la thème traité, et dont celui que j'analyse forme le trente-troisième [1].

L'auteur, qui n'est pas nommé sur le titre, est M. Ernst Meyer, *Deputy Consul* des Etats-Unis à Chemnitz, en Saxe, et son rapport, intitulé *Industrial Education in Germany*, est daté : 1903 et 1904. Ce rapport occupe les 147 premières pages du très compact volume. La seconde moitié de l'ouvrage, portant le titre : *Industrial conditions in Germany*, réimprime une série d'articles publiés par les *London*

---

1. Les publications du *Bureau* mentionné ci-dessus offrent ce caractère particulièrement intéressant qu'elles sont gratuites et envoyées franco sur demande. Ce détail pourrait profiter à plus d'une parmi nos bibliothèques de France. L'adresse exacte à employer est la suivante : *Chief, Bureau of Statistics, Department of Commerce and Labor, Washington, D. C.*

Times durant l'automne 1903, avec, comme préface, un *leader* emprunté aux *Times*, où sont fort bien expliqués le but et la portée de la publication. Enfin, comme appendice, sont adjointes six courtes dissertations, qui ne rentrent pas toutes dans le cadre strict de l'ouvrage, mais se lisent cependant avec un extrême intérêt. La première, *Technical schools in Roubaix and Lille, France*, (p. 291-96) est signée par M. Atwell, consul des Etats-Unis à Roubaix. La seconde : *Commercial instruction in Germany*, émane de M. Hamm, consul des Etats-Unis à Hull (p. 297-302). La troisième : *The Basis of German industrial progress*, a pour auteur le consul général américain à Berlin, M. Mason, (p. 303-304). La quatrième : *Zittau technical Institute*, est du consul Pike, à Zittau (p. 305-306). La cinquième : *Commercial schools in Japan*, traduit un article qui parut en mai 1904 dans l'*Œsterreichische Monatsschrift für den Orient*, périodique autrichien fort compétent en matières orientales, (p. 307-311). La dernière, enfin, est dûe à l'agent commercial des Etats-Unis à Eibenstock (Saxe), M. Harris, (p. 312-314).

La valeur de ce volume est indubitable et il serait à souhaiter qu'il existât chez nous une institution semblable à celle des publications du *Bureau of statistics*, y compris la condition de la distribution gratuite. Ce n'est qu'en lisant des livres comme ceux de ces collections que l'on se persuade que les causes de l'essor immense des Etats-Unis sont fondées en raison et pleinement justifiées. Mais ils possèdent, outre cette valeur externe, leur intérêt de documentation, intérêt tout spécial, pour les causes que j'ai insinuées tout à l'heure. Dans celui-ci, l'absence d'originalité d'une partie du volume n'enlève rien à son caractère instructif. La première moitié est cependant de beaucoup la plus profitable, à mon avis. L'auteur possède sa matière et n'a rien négligé pour le rendre accessible au public d'Amérique. Il a eu soin, en outre, de donner, p. 145-147, le catalogue des sources auxquelles il a puisées, catalogue qui permettra à ceux qui voudraient approfondir certaines questions de n'avoir pas à tâtonner en des recherches d'une littérature souvent difficile à découvrir. Quatorze phototypies illustrent son exposé, écrit en une langue sobre et précise, où la tache des américanismes n'existe pas. Un excellent index (p. 315-323) rend facile le maniement de ce livre qui pourra rendre, aux ingénieurs et même aux industriels français qui lisent l'anglais et ignorent l'allemand, de très réels services.

Camille Pitollet.

D. Aitoff. **Peuples et Langues de la Russie d'après le dernier recensement russe.** In-8° de 18 pp. avec une carte en couleur hors texte (Extrait des *Annales de Géographie*, t. XV, 1906, n° 79, du 15 janvier 1906). Paris, 1906, Armand Colin. Prix : 1 franc.

Dans cette succincte brochure, toute en chiffres et en tableaux, M. D. Aïtoff résume les deux gros volumes que le Comité du Recensement russe a publiés en juillet 1905, en russe et en français sous le titre de *Premier recensement général de la population de l'Empire de Russie*, 1897. Il a de plus utilisé la plaquette que ce même Comité avait publiée quelques mois auparavant, en russe, sous le titre de *Population présente des deux sexes, par districts, avec indication de la valeur numérique des principales langues parlées*.

M. A. n'a pas prétendu à donner un compte-rendu critique des résultats du premier recensement général de la population en Russie; il se contente d'apporter l'essentiel de ces résultats, sans se dissimuler ni dissimuler au lecteur ce qu'il y a parfois d'artificiel au d'arbitraire dans les groupements adoptés par le Comité du Recensement. Son résumé, clair et précis, est complété par une carte ethnographique, en couleur, qui permet, d'un seul coup d'œil, d'en saisir l'ensemble.

Telle qu'elle est, la brochure de M. D. Aïtoff peut rendre les meilleurs services aux historiens et aux géographes auxquels le relevé général publié par le Comité du Recensemeut ne serait pas accessible.

Paul Boyer.

Julián Ribera. **Lo científico en la Historia.** Madrid, Apalategui, 1906, in-12, 191 p.

Le petit livre de M. J. Ribera ne manque pas d'aperçus ingénieux et son auteur est bien informé des récentes discussions sur ce sujet, telles que le livre de M. Lacombe et les dissertations de M. Xénopol. La question paraît de celles sur lesquelles il est loisible de discourir indéfiniment, dans l'un et l'autre sens. M. J. R. ne se laisse pas entraîner dans les nuages et résiste à la séduction des paradoxes. Il conclut que l'histoire « constitue un mode d'observation scientifique de faits lointains, » ce qui revient à dire qu'il faut apporter à cette obssrvation tous les meilleurs moyens de précision et de contrôle, conclusion peu révolutionnaire mais pratique, à laquelle nous nous tiendrons volontiers.

H. L.

Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin, publiés par G. Desdevises du Dezert (Extrait de la *Revue hispanique*, tome XI), Paris, 1904, in-8° de 243 p.

Comme l'annonce M. Desdevises du Dezert dans l'excellente étude qu'il a placée en tête de cet ouvrage, « les Mémoires de Sprünglin sont

avant tout des mémoires militaires » (p. 37). S'ils ont parfois l'allure saccadée et la forme un peu sèche de ce genre de document qu'en langage d'état-major on appelle un « Journal de marche et d'opérations », ils en ont aussi toute l'exactitude et la précision. Et, comme ces souvenirs ont trait aux événements les plus importants des guerres d'Espagne sous le Ier Empire (1808-1812), ils acquièrent par la nature même de leur rédaction un intérêt historique qui mérite de solliciter l'attention.

E. F. Sprünglin, officier d'origine suisse au service de la France, appartenait à une famille bourgeoise de la ville de Berne. Cadet dans les troupes des Provinces-Unies, il fait ses premières armes en 1794 contre les Français. L'année suivante il prend du service en France. Démissionnaire en 1798, il reprend l'épée trois ans après pour servir la Suisse, puis la France. Capitaine à la Légion du Nord (1806), blessé et décoré au siège de Danzig, il passe avec le même grade au 45e de ligne en 1808 et se trouve peu après attaché à l'état-major du 6e corps de l'armée d'Espagne. Il fait la campagne de Galice, assiste en 1810 aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Le 3 octobre, il est chef de bataillon, adjoint à l'état-major de l'armée de Portugal. Il prend part à la bataille de Fuentes de Onoro (1811), il défend Zamora, puis rentre en France avec l'armée de Portugal. En 1813, Sprünglin était attaché comme major au 44e d'infanterie; il prenait part à la bataille de Dresde, mais était fait prisonnier à Culm le 31 août En demi-solde le 1er septembre 1814, il se retirait à Saint-Dié. Il servait encore pendant les Cent-jours en qualité de chef d'état-major des Gardes nationales du Haut-Rhin. Sous la Restauration, la correction de son attitude le faisait maintenir, malgré sa précédente défection, dans la position de demi-solde, et, plus tard, de retraite jusqu'à sa mort survenue en 1844.

Ces *Souvenirs* portent bien la marque du caractère de l'homme qui les a écrits. Sprünglin s'y fait connaître comme un officier à l'esprit cultivé, à l'intelligence claire et nette, au coup d'œil militaire. Au privé, il était homme de bonne éducation; le tact et la discrétion dont il fait preuve quand il lui arrive de parler de soi contrastent agréablement avec les hableries qui choqueront trop souvent dans les mémoires de ses compagnons d'armes.

Au point de vue militaire, on ne saurait faire trop de cas des pages où Sprünglin relate les marches du 6e corps de l'armée d'Espagne, le combat de Tamames, les marches de l'armée de Portugal, les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, les batailles de Busaco, de Fuentes de Onoro, etc.

Pour conclure, nous aimons à reproduire la conclusion même de l'étude si exacte et si précise consacrée par M. D. à Sprünglin et aux *Souvenirs* : « Écrits avec une grande simplicité, beaucoup de jugement et de méthode, ces souvenirs n'ont ni l'originalité ni le relief des

récits que nous ont laissés les grands conteurs de l'épopée impériale, mais ils l'emportent sur ces brillantes compositions en précision et en sincérité. Ils méritaient certainement d'être tirés de l'oubli [1]. »

TY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 29 juin 1906.* — L'Académie désigne MM. Paul Meyer et Salomon Reinach pour la représenter aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'Université d'Aberdeen, qui sera célébré en septembre prochain.

M. Héron de Villefosse signale plusieurs monuments nouveaux découverts dans les fouilles du Marché aux fleurs. Parmi ces monuments, il signale un cippe funéraire dans l'inscription duquel le défunt est qualifié d'*exarchus*; les *exarchi* étaient, dans la milice romaine des bas temps, des officiers qui avaient le commandement d'un *numerus* ou d'une *ala*. Si donc on peut établir l'époque précise de l'apparition de l'*exarchus* dans l'armée romaine, l'inscription nouvellement découverte aura une importance spéciale pour préciser la date de la muraille romaine de la Cité. Jusqu'ici, on a considéré les textes mentionnant des exarques comme postérieurs à Dioclétien, et on ne les fait pas remonter plus haut que le IVe siècle. Il est possible cependant que le texte trouvé à Paris appartienne au IIIe siècle.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel par M. Seymour de Ricci et relatant les derniers résultats des fouilles exécutées à Alise par la Société des sciences de Semur.

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine du mot latin *corpus*.

M. Charles de La Roncière lit une note sur les premières explorations des pôles par les Français au XVIe siècle. L'historien La Popelinière était parti lui-même à la découverte, mais il ne put suivre jusqu'au Sud de l'Amérique son compagnon Trépagné, dont le voyage dura un an et demi. Dès 1523, un syndicat s'était formé à Lyon, sous la direction de Tommasino Guadagni et avait équipé une escadre de quatre navires normands à destination des régions arctiques : il s'agissait de trouver, par le Nord-Est, un détroit pour arriver en Chine. Ne pouvant y réussir, Verazzano vira de bord vers l'Amérique. En 1594, ce fut un émigré français, Balthasar de Moucheron, qui organisa les fameuses explorations de Barendz, puis il revint s'établir en France, où se forma en 1609 la Compagnie du Pôle Arctique pour la découverte du détroit polaire. Baptisé d'avance du nom du fondateur de la Compagnie, le détroit de Poncet serait occupé militairement et ne livrerait passage qu'aux navires sous pavillon français. Dès lors, et ce fut le résultat net des explorations de Kerckoven, les baleiniers français fréquentèrent le Spitzberg, qui s'appela un moment, en 1634, la France Arctique.

M. de Morgan rend compte des résultats obtenus dans sa dernière campagne de fouilles à Suse. Un bas-relief donne le nom d'un roi nouveau, Adda Hamiti In Shoushinak, fils de Houtran Tepti, souverain de Suse entre 1000 et 750 a. C. Une stèle fournit le nom de Peyak, femme de Shoutrouk Nakhounta, mère de Shilhak In Shoushinak, tous deux rois de Suse. Quatre belles statues représentent des rois du pays d'Ashmounak. On a trouvé en outre quelques fragments d'un second exemplaire des lois du roi Hammourabi. Enfin, tout près de Suse, on a mis au jour les ruines d'une intéressante ville sassanide, remontant au IVe siècle environ p. C.

M. Jules Toutain, terminant la lecture de son mémoire sur le cadastre romain dans l'Afrique du Nord au début de l'Empire, montre que la grande opération cadastrale dont les traces ont été retrouvées par M. le capitaine Donau, fut effectuée entre le mois de juillet de l'an 29 et le mois de juillet de l'an 30 p. C., c'est-à-dire six ans environ après la fin de la révolte de Tacfarinas. Il semble que cette opération, véritable prise de possession définitive, ait marqué l'une des étapes les plus importantes de l'occupation romaine dans l'Afrique du Nord.

LÉON DOREZ.

---

1. M. D. se sert pour désigner les archives de la guerre, tant historiques qu'administratives de l'expression désuète *Dépôt de la guerre*. Cette dénomination n'a plus aujourd'hui sa raison d'être ; elle a été abolie en 1887 lors de la suppression définitive de la direction du ministère qui portait ce nom. Il a avec raison rétabli les noms propres dans leur forme correcte, mais a pourtant omis d'écrire Davout, au lieu de *Davoust* (p. 24), Maurice Mathieu (*Maurice Matthieu*, p. 33), Lefebvre Desnoëttes (*Lefèvre Desnouettes*, p. 34-35), Dessolle (*Desolles, passim*).

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 30 juillet — 1906

W. Schmidt, Choix de monuments, collection Jacobsen. — Wiedemann-Pörtner, Bas-reliefs égyptiens de Carlsruhe. — Ed. Schwartz, Portraits antiques. — Pöhlmann, Histoire grecque, 3e éd. — Klio, V, 2, 3; VI, 1. — Jespersen, La langue anglaise. — Von der Recke, Les Folkeviser. — Marion, Le garde des sceaux Lamoignon. — Uzureau, Andegaviana, IV. — Le Joindre, Le général de Bollemont. — Azan, Le duc d'Orléans en Algérie. — Mauger, Les secours publics à Paris. — Nyrop, Gaston Paris. — Soubies, Almanach des Spectacles, 1904. — Saint-Paul, Souvenirs de Tunisie et d'Algérie. — L'Octateuque du Sérail. — Stara-Tedde, Les bois sacrés de Rome. — Le Limes, XXVI. — Castellar, L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur. — Cassirer, L'idéalisme critique.

Waldemar Schmidt, **Choix de monuments égyptiens faisant partie de la Glyptothèque Ny-Carlsberg, fondée par M. Carl Jacobsen,** Copenhague, Hœst et fils, 1906, in-4°, 2 pages de textes et 6 planches en héliogravure.

Le musée de M. Jacobsen comprend beaucoup de monuments égyptiens. M. Waldemar Schmidt, après les avoir publiés dans le grand ouvrage où l'ensemble de la collection est reproduite, a voulu mettre les principaux d'entre eux à la disposition des Égyptologues de bourse plate : grâce à la complaisance de l'éditeur Bruckmann, il a réuni sur six planches tout ce qui est de nature à les intéresser le plus. Chacune des vignettes est de très petite dimension, mais le tirage en est si soigné qu'on distingue le détail presque aussi nettement que sur les grandes planches. Il y a là quelques pièces uniques, ainsi le Set en bronze qui appartint jadis à la collection Hofmann et qui a été reproduit à l'envers, ainsi que je l'ai fait moi-même; il y a deux ou trois très belles pièces et beaucoup d'objets curieux. Le tout coûte 5 francs : il faut remercier le propriétaire de la collection, le savant qui l'a décrite, et l'éditeur d'avoir songé aux étudiants et de leur avoir fourni les moyens d'aborder sans se ruiner, l'étude de ces merveilles.

G. Maspero.

Wiedemann-Pörtner, **Aegyptische Grabreliefs aus der Grossherzoglichen Altertümer-Sammlung zu Karlsruhe**, herausgegeben von A. Wiedemann, Universitätsprofessor in Bonn, und B. Pörtner, Divisionspfarrer in Mülhausen, 1906, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1906, in-4°, 32 p. et 7 planches en photolithographie.

La tombe de l'Ancien Empire qui fait l'objet de cette publication, a été procurée au musée de Karlsruhe par un Dr Reinhardt, qui fut naguères attaché à l'Agence d'Allemagne en Égypte, et dont l'histoire sera curieuse à raconter. Elle se trouvait, dit-on, près de la troisième des grandes pyramides de Gizeh, et elle consistait en un mastaba de briques crues; une chambre y était pratiquée dont les murs étaient revêtus de dalles sculptées. Il serait facile de nommer le Bédouin qui détacha ces dalles avec la brutalité naturelle à ceux de son métier : ce qu'on pourrait appeler sa marque de fabrique se retrouve sur beaucoup des monuments du même genre que le Dr Reinhardt acquit en ce temps-là pour les musées de son pays. Depuis leur arrivée à Karlsruhe, les bas-reliefs n'ont plus souffert, grâce aux soins que leur a prodigués Wagner, le directeur du Musée. Wiedemann en a rédigé la notice d'après des photographies et des estampages de Pörtner, Pörtner a autographié la notice de Wiedemann, et le tout forme un petit volume de lecture facile et de grand intérêt pour les savants.

Le mastaba avait été bâti pour un certain Ainofrît, qui était Prophète et inspecteur des prêtres de Mycérinus, administrateur de la pyramide Nouterou de Mycérinus, scribe des services d'approvisionnements du château de Mycérinus, et chef du secret de son maître : sa femme Marouîtiatfous lui avait donné quatre enfants, deux fils Taniti et Qâîya, puis deux filles Nabît et Sashseshît qui sont tous représentés à côté de lui. La décoration comprend une porte, une stèle, une suite de scènes qui couvraient les parois de la chambre, le tout d'une facture molle et inégale. La table d'offrandes, le *menu* du mort y a reçu un développement considérable, mais les épisodes de vie agricole ou industrielle qui s'y rattachent ne sont pas très nombreux. Le mort n'était pas assez riche pour s'en donner la série au complet. Le choix qu'il a fait dans les carnets de son entrepreneur est du reste des plus judicieux et lui permet de s'assurer non seulement le nécessaire de la vie, mais ses superfluités et ses plaisirs. Wiedemann a très bien décrit les tableaux, et il a traduit au mieux de nos connaissances actuelles les petites inscriptions qui les accompagnent. Il a indiqué pour chacun d'eux la bibliographie du sujet avec l'abondance et l'exactitude à quoi il nous a accoutumés. Ces textes sont encore assez difficiles pour qu'on aime à trouver réunies là les opinions des savants qui les ont étudiés : on n'en voit que plus aisément combien Wiedemann a fait pour en compléter l'intelligence.

D'autres mastabas, plus détaillés et de meilleur style que celui-ci, sont épars dans les divers Musées de l'Europe et de l'Amérique :

celui du Louvre est peut-être le plus beau de tous, mais quand sera-t-il dans le domaine public? L'exemple de Wiedemann et de Pörtner est là pour montrer comment on peut publier ce genre de monuments d'une façon irréprochable au point de vue scientifique, et sans trop de frais.

G. Maspero.

Ed. Schwartz. **Charakterköpfe aus der antiken Literatur,** fünf Vorträge. 2e édition. Leipzig, Teubner, 1906, 125 p.

Ce petit livre a bien fait son chemin, je n'en connaissais pas la première édition, qui est de 1902, et je suis heureux d'avoir pu lire la seconde. Il est bien pensé et bien écrit, sobre pour le fond, élégant pour la forme, et, sans prétendre à la profondeur, il met très justement en relief les personnages antiques dont il donne un portrait. Hésiode et Pindare, Thucydide et Euripide, Socrate et Platon, Polybe et Posidonios, sont caractérisés par des traits choisis et frappants, et la série est close par Cicéron, dont le rôle politique, le goût littéraire et le talent oratoire sont sympathiquement analysés. M. Schwartz ne se contente pas de peindre avec précision les types qu'il a choisis, et ses tableaux ne consistent pas dans la représentation d'une figure unique; les hommes sont placés dans leur milieu, qui explique leurs tendances psychologiques et les diverses directions de leur pensée; et quelques mots lui suffisent pour juger les événements qui peuvent avoir influé sur leur vie et sur leurs opinions. N'a-t-il pas, par exemple, à propos de Polybe, énergiquement et justement flétri la troisième guerre punique, « un des plus effroyables abus de la force qu'ait vus l'humanité, plus effroyable encore parce qu'un des plus nobles Romains dut accomplir l'office de bourreau »? Et l'inconséquence des philosophes platoniciens, lors de l'expédition de Dion de Syracuse, n'est-elle pas spirituellement critiquée par cette conclusion : « L'Académie a donné la première preuve, qui malheureusement n'est pas la dernière, que la politique est trop lourde pour le « professeur », mais que le « professeur », est trop bon pour la politique »? Je pourrais citer bien d'autres phrases heureusement trouvées, tant sur les hommes que sur les choses; elles sont nombreuses dans le livre de M. Schwartz; mais je ne crois pas nécessaire d'en dire davantage pour en recommander la lecture. On trouvera peut-être qu'il ne donne pas beaucoup de nouveau; mais nous sommes informés qu'il ne s'adresse pas aux savants; ceux-ci d'ailleurs ne le liront pas sans plaisir, et l'apprécieront d'autant mieux qu'ils sont plus compétents.

My.

Pöhlmann (Robert), **Grundriss der griechischen Geschichte nebst Quellenkunde**, IIIe vermehrte und verbesserte Auflage (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, IIIer Band, 4 Abteilung), München, Beck. 1906.

Cette troisième édition du livre de Pöhlmann a été mise au courant des travaux parus depuis dix ans. En outre, l'auteur s'est appliqué à préciser les vues générales qui donnent, on le sait, à cette esquisse de l'histoire grecque un caractère particulier. Sous cette forme nouvelle, l'ouvrage rendra service à tous les hellénistes, quitte à soulever parfois des objections graves. Il nous semble que plusieurs des mémoires insérés depuis peu dans *Klio* tendent à contester sur quelques points essentiels les théories de l'auteur : sa conception de la tyrannie en Grèce, au VIIe et au VIe siècle, est en désaccord avec les idées de M. R. Nordin (*Klio*, V, p. 392-409), et c'est toute l'histoire politique et sociale d'Athènes au IVe siècle qui apparait sous un nouveau jour dans les recherches épigraphiques de M. Sundwall (*Klio*, IVes Beiheft, 1906).

Am. H.

Klio, **Beiträge zur alten Geschichte**, Ver Band, 2 u. 3 Heft; VIer Band, 1 Heft; IVes Beiheft. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905-1906.

C'est décidément sous le nom de *Klio* qu'il faudra désormais citer les *Beiträge zur alten Geschichte ;* et les cinq premiers volumes eux-mêmes (1901-1005) devront prendre rétrospectivement ce nom : l'éditeur a joint au dernier fascicule de la 5e année les titres rectifiés de chaque tome. En vain, M. J. Beloch a-t-il protesté contre l'idée de mettre sous le patronage d'une Muse les austères travaux d'érudition qui servent aujourd'hui de base aux études d'histoire ancienne (t. V, p. 291); en vain aussi a-t-il plaidé en faveur de la forme grecque *Kleio*. M. C. F. Lehmann a tenu bon (t. V, p. 417), et la chose est réglée maintenant, *ne varietur*.

Le fasc. 2 du t. V contient la seconde partie du travail de M. F. Stähelin, *Die griechischen Historikerfragmente bei Didymos :* l'auteur y rassemble d'abord toutes les citations relatives à Hermias d'Atarnée ; puis, il étudie séparément les autres extraits d'Androtion, de Théopompe, d'Anaximène, de Masyas, de Duris et de Démon. — M. W.-S. Ferguson continue ses précédentes recherches sur l'histoire politique d'Athènes pendant la période hellénistique : il s'applique à définir les réformes constitutionnelles et le jeu des partis à Athènes dans les premières années du IIIe siècle avant notre ère. — La même période historique donne lieu à deux autres études : Th. Sokoloff, *Zur Geschichte des III vorchristlichen Jahrhunderts, Das jährliche Nemeenfest*, et C.-F. Lehmann, *Hellenistische Forschungen, Seleukos König der Makedonen*. — M. L. Weniger aborde,

dans son troisième article sur la grande fête de Zeus à Olympie (*Das Hochfest des Zeus in Olympia*) la question de la trêve olympique, ἐπεχειρία. — Viennent ensuite deux mémoires d'histoire romaine : P. Groebe, *Die Obstruktion in römischen Senat*, et O. Hirschfeld, *Nochmals der Erdtermin der gallischen Statthalterschaft Cæsars* (réponse à la thèse soutenue par M. Holzapfel dans le même recueil, t. V, p. 107 et suiv.). — Enfin, M. G. Busolt soumet à une critique sévère les récentes attaques de M. E. von Stern contre Thucydide (*Hermes*, 1904, p. 543 et suiv.), au sujet de la construction du mur d'enceinte d'Athènes après la bataille de Platées (Thucyd., I, 89-93). Ces attaques, renouvelées de Müller-Strübing, ne semblent pas justifiées : la véracité de Thucydide ne reçoit encore de ce chef aucune atteinte sérieuse. — Parmi les *Communications et nouvelles* qui terminent ce fascicule, citons la note de M. A. Körte sur l'oracle de Delphes relatif à la ἱερὰ ὀργάς, d'après Philochore et Androtion, dans le commentaire de Didyme sur Démosthène.

Dans le fasc. 3 du t. V, M. E. Körnemann revient sur la question du Monument d'Ancyre; il défend contre de récentes critiques les idées qu'il a exposées lui-même (*Klio*, t. IV, p. 88-97) sur l'origine et la rédaction de ce document. — Une inscription de Cyzique, publiée jadis par Lolling, fournit à M. A. Wilhelm l'occasion d'expliquer la présence, parmi les éponymes de cette cité, d'un personnage nommé Γάϊος Ἰούλιος, fils d'Ariobarzane, Γαΐου Ἀριοβαρζάνου υἱός. — M. A. Köhler expose des vues générales sur le gouvernement et la politique d'Alexandre le Grand. — En quelques pages, M. P. Wolters répond à un article de M. S. Herrlich (*Klio*, t. IV, p. 209-226) sur la durée de l'éruption du Vésuve en 79. — Un fragment de vase crétois, reproduit par M. C. Thulin, lui sert à établir l'existence de l'appareil polygonal dans les murs de la période mycénienne. — M. R. Kiepert fixe, d'après une communication de M. W. Siehe, de Mersina, l'emplacement exact de *Poikilé Pétra* en Cilicie. — Le mémoire de M. J. Beloch sur les levées de troupes en Grèce (*Griechische Aufgebote*) replace sous nos yeux des textes bien souvent discutés déjà par lui-même (en particulier, dans son ouvrage de 1886, *Die Bevölkerung.....*) et récemment par M. Kromayer dans différents écrits. Mais M. Beloch presse de plus près qu'on ne l'avait fait encore jusqu'ici les textes relatifs aux levées athéniennes dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, et il met en lumière la contradiction des témoignages de Thucydide sur le nombre des hoplites en 431 et en 424. Sa conclusion est que le texte de Thucydide (II, 13) a subi de très bonne heure, dès le IVe siècle avant notre ère, une interpolation, et que cette interpolation s'explique par l'état où l'historien avait laissé cette partie de son manuscrit : l'absence de discours directs en cet endroit, comme dans tout le livre VIII, montre que l'historien n'y avait pas mis la dernière main. — La série des *Hellenistische*

Forschungen de M. C. F. Lehmann se continue par une étude sur la politique athénienne avant la guerre de Chrémonidès. — L'article de M. R. Nordin, *Aisymnetie und Tyrannis*, pourra donner lieu à d'intéressantes controverses : avec beaucoup de raison l'auteur montre tout ce qu'il y a d'artificiel dans les classifications et les définitions de la *Politique* d'Aristote, en ce qui concerne les différentes formes de gouvernement; il oppose à ces vues théoriques certains témoignages d'Aristote lui-même dans l' Ἀθηναίων πολιτεία, et il insiste sur le véritable caractère historique de la tyrannie en Grèce, au VIIe et au VIe siècle ; peut-être ne le suivra-t-on pas jusqu'au bout de sa thèse, lorsqu'il attribue à l'influence bienfaisante de la tyrannie, non seulement la victoire militaire des Grecs dans la crise des guerres médiques, mais aussi le développement de la civilisation et des arts à Athènes au Ve siècle.

Si l'on excepte une note de M. E. Kornemann sur le juriste Salvius Julianus et l'empereur Didius Julianus, l'histoire grecque remplit à elle seule tout le fascicule 1er du t. VI (1906). Après avoir étudié la grande fête de Zeus à Olympie, M. L. Weniger inaugure de nouvelles recherches olympiques (*Olympische Forschungen*) par un exposé des cérémonies de purification qui avaient lieu au printemps (Pausan., V, 13, 8). — M. J. Beloch (*Griechische Aufgebote* II) poursuit sa révision rigoureuse des chiffres donnés par les historiens pour les contingents militaires des villes grecques (Béotie et Péloponnèse). — M. J. Bury attribue à la tradition odysséenne des Cimmériens une double origine historique : certains traits appartiennent aux Cimmériens de l'Est, établis sur les bords du Pont-Euxin, d'autres à des Cimmériens du Nord-Ouest de l'Europe, lesquels semblent apparentés, sinon identiques, aux Cimbres. — L'histoire de Delphes au IVe siècle s'enrichit, grâce à M. H. Pomtow (*Eine delphische* στάσις *im Jahre 363 v. Chr.*), de toute une série de faits, disséminées jusqu'ici dans des documents épars : l'auteur suit pas à pas, à travers une période de trente années environ, les conséquences d'une conspiration ourdie en 363 par une faction de Delphiens, partisans de la Phocide; exils, confiscations, fermages de terres au profit du temple, puis rentrée des bannis en possession du droit de cité, sinon en possession de leurs biens, voilà le fort curieux chapitre d'histoire que M. Pomtow a écrit, en s'appuyant, d'une part, sur un décret athénien depuis longtemps connu (CIA, II, 54), d'autre part, sur les documents épigraphiques récemment découverts à Delphes. — M. C. F. Lehmann reprend, après beaucoup d'autres critiques, la question des rapports chronologiques entre Hellanicos, Hérodote et Thucydide. Il exprime, en particulier, sur la date et la composition de telle ou telle partie de l'œuvre de Thucydide, des vues qu'il s'efforce de concilier avec celles de M. Ed. Meyer dans le t. II de ses *Forschungen*. — M. H. Lattermann consacre un savant commentaire à l'inscription d'Eleusis décou-

verte par Philios en 1894, et publiée souvent depuis (Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 578).

Il nous faut dire enfin quelques mots d'un travail intéressant, publié comme annexe aux *Beiträge* (IVe Beiheft, 1906). Sous le titre *Epigraphische Beiträge zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes*, M. G. Sundwall, d'Helsingfors, nous offre une liste méthodique des citoyens d'Athènes, classés d'après leurs fonctions dans l'État ou dans les dèmes. Successivement M. Sundwall passe en revue les membres du Conseil, les stratèges, les arbitres, les magistrats de la marine et des finances, les ambassadeurs, les orateurs même, et de cet examen il conclut que, pendant toute la durée du IVe siècle, la classe riche ou aisée d'Athènes a maintenu partout son influence, sa prépondérance dans l'administration des affaires publiques.

Am. Hauvette.

Growth and Structure of the English language, by Otto Jespersen, Ph. D., Professor in the University of Copenhagen. Leipzig, Teubner, 1905. In-8°, 260 p. 3 mark.

Ce livre est une histoire résumée du peuple anglais d'après l'histoire de sa langue, presque autant qu'une histoire de la langue même; il a le mérite de ne pas s'adresser exclusivement aux philologues, il s'adresse aussi au public éclairé, à qui il décrit clairement et agréablement, au moyen de faits précis, l'histoire de la langue anglaise, et tout ce que cette histoire nous révèle sur le développement de l'esprit anglais et de la civilisation anglaise : il y a là un effort d'interprétation historique et sociologique d'un intérêt humain très général, bien que s'adressant particulièrement aux Anglais.

Évidemment le lecteur anglais doit être assez flatté par l' « Esquisse préliminaire » contenue dans le premier chapitre, où l'auteur s'applique à démontrer, très ingénieusement du reste, que la langue anglaise a un caractère « masculin ». Quoi qu'il en soit de cette métaphore, la thèse est bien défendue, avec beaucoup de faits, présentés par un homme de science très sûre. Ce n'est pas que l'interprétation de certains de ces faits ne nous suggère quelques doutes ou questions. Ainsi, nombre de terminaisons consonantiques fréquentes en anglais (*-dz*, *-mz*, *-nz*, *-zd*, *-nd*; sans compter *-ngz*, *-ndz*, et d'autres) possèdent-elles vraiment, comme dit l'auteur, « une mâle énergie, mais non une force brutale? » Est-il bien juste de dire que « les mots anglais ne jouent pas à cache-cache, *comme ils font souvent en latin, par exemple, ou en allemand?* » — Et encore : le style télégraphique, que l'auteur approuve, n'est-il pas souvent plus vulgaire que fort et précis? — Autant de réserves d'appréciation sur lesquelles nous ne voulons pas insister, pas plus que nous ne contesterons des métaphores justifiables

dans un ouvrage de demi-vulgarisation : ni les unes ni les autres ne nous empêcheront d'accepter la conclusion du chapitre : « La langue anglaise est une langue méthodique, énergique, une langue d'affaires, une langue sobre, qui ne se soucie guère des ornements inutiles et de l'élégance, mais bien plutôt de l'enchaînement logique, et résiste à toute tentative pour rétrécir la vie par des décrets de police et par des règles strictes de grammaire et de lexique. »

Le corps même de l'ouvrage représente d'une façon frappante et juste la marche progressive de la langue anglaise. Les origines celtiques restent naturellement dans une certaine obscurité. D'où vient que l'élément celtique est si peu représenté dans l'anglais moderne ? M. J. admet en grande partie sur ce point la théorie de Windisch, qui attribue la disparition du celtique à une infériorité de culture et de civilisation, en même temps qu'à l'infériorité politique de ceux qui le parlaient. En vérité, nous ne connaissons pas assez l'histoire des luttes entre Bretons et Saxons pour débrouiller le mystère. M. J. est probablement de cet avis, puisqu'il s'en remet sur ce point à Windisch « avec quelques réserves. »

Là où M. J. devient vraiment original et très intéressant, c'est quand il étudie des éléments linguistiques qui marquent un progrès dans la civilisation du peuple anglais, et se rapportent à des évènements historiques relativement connus : ce sont principalement ceux qui sont dûs au christianisme, à la domination scandinave, et à la conquête normande.

Le christianisme eut pour effet, en apportant de nouvelles idées, non seulement d'introduire de nouveaux mots (tels que *church* et *bishop*), mais aussi de développer les ressources de formation verbale de la langue même. L'auteur donne trois listes très instructives de formes du vieil-anglais : 1° mots nouveaux formés par accollement d'affixes anglais aux emprunts latins, exemple : *christendom*, *to christen*. 2° Mots antérieurs à la prédication chrétienne qui modifièrent leur sens pour exprimer les idées nouvelles, exemple : *God*, *sin*. 3° Composés ou dérivés de mots anciens servant à la traduction littérale des nouveaux termes, grecs ou latins, exemple : *godson*, *heathen*. Il montre par ces exemples, cités avec profusion, que la langue était « riche en possibilités, » et que, malgré la lourdeur fréquente dans la prose du vieil-anglais, elle possédait en elle-même des ressources suffisantes pour exprimer un monde nouveau d'idées abstraites et d'objets concrets tel que celui que le christianisme introduisait en Angleterre. Il insiste sur la richesse de la langue poétique en synonymes, et sur le caractère allittératif du vieil-anglais.

Le chapitre relatif aux Scandinaves nous montre en présence deux peuples très voisins par l'origine, par le genre de vie, par les idées, la langue et la culture ; ce qui explique une pénétration réciproque profonde, et, en même temps, des luttes acharnées entre-adversaires

de force et de tactique sensiblement égales. Le grand nombre d'emprunts scandinaves se rapportant aux objets les plus familiers (*wing*, *root*, *gate* ; etc.), aux actions les plus banales (*die*, *cast*, *take*, *call*), l'introduction de pronoms et de prépositions scandinaves (*they*, *them*, *their*, *till*), des particularités de flexion scandinave (*take*, *took*, *taken* ; *-sk* de *bask*) ne sont possibles que par une fusion intime des deux races. L'auteur rappelle en effet qu'Anglais et Scandinaves se comprenaient sans grande difficulté avant la conquête normande. Il suppose même que certaines ressemblances de syntaxe (l'emploi de *that*, *will*, *shall*) sont dues à une influence scandinave. Le seul point sur lequel les emprunts scandinaves paraissent prouver une différence de culture ou de mœurs, est l'emprunt fait aux Scandinaves, peuple formaliste et juriste, d'un certain nombre de termes juridiques, du reste supplantés immédiatement après par des mots normands.

Passant ensuite à l'élément français, M. J. établit un contraste frappant entre cette fusion profonde de deux peuples frères, fusion évidente pour le linguiste malgré la pénurie de documents historiques sur le détail des invasions scandinaves, et au contraire l'influence d'une race nettement différente par la langue, par la civilisation et par la supériorité sociale que lui donnèrent les événements politiques. Ici, les emprunts sont significatifs : ils comprennent toute la langue du gouvernement et de l'administration, les termes militaires, juridiques, ecclésiastiques, ceux qui marquent la hiérarchie sociale, ceux qui se rapportent à la vie raffinée, à la cuisine, la chasse, les jeux, les modes, les arts. Autre caractère de cette influence : elle s'exerce d'une façon continue jusqu'à nos jours, surtout aux approches de la Renaissance (XIIIe, XIVe, XVe siècles), mais sans jamais cesser complètement, tandis que l'influence scandinave a été brusquement interrompue par la conquête normande.

Un chapitre sur les langues classiques complète le précédent en distinguant de l'élément normand, devenu réellement anglais et vivant, une langue savante et artificielle, qui n'a jamais été adoptée par le peuple; il constate aussi et déplore le préjugé littéraire qui a fait prendre à des auteurs comme Dryden la grammaire latine pour règle de correction en anglais.

La fin de l'ouvrage résume les ressources de la langue moderne au point de vue du vocabulaire et de la grammaire : les procédés de formation de mots qui se sont développés et restent féconds ; les flexions qui ont survécu à la simplification du système primitif, et ont cumulé les fonctions de toutes les autres : les tournures qui, par la généralisation de leur valeur originelle, ont apporté à la syntaxe plus de rapidité et de précision. La conclusion réussit assez bien à nous présenter un bilan impartial des gains et des pertes de la langue anglaise au cours de son histoire : elle pèse les avantages d'un riche vocabulaire et les inconvénients d'éléments superflus. Somme toute, les gains

sont supérieurs aux pertes : les bons écrivains trouvent leur compte dans la richesse qui aide les mauvais à s'égarer.

Tel est, dans ses grandes lignes, le tableau que nous offre l'onvrage de M. Jespersen. Son mérite le plus original consiste, tout en nous présentant le développement de la langue anglaise comme une série d'emprunts de nature diverse, à dégager partout les ressources de mise en œuvre, d'adaptation et de création propre dont ces influences extérieures ont favorisé la manifestation. A l'occasion de chaque source d'emprunts, l'étude particulière des procédés de formation des doublets et des nuances de sens entre doublets et synonymes, et, plus généralement, l'indication caractéristique de la direction dans laquelle chaque nouvelle influence a contribué à enrichir la langue, rendent la lecture de cet ouvrage fort instructive dans le détail.

P. Doin.

Ernst von der Recke. **Nogle Folkeviseredaktioner.** Bidrag til Visekritiken. Copenhague et Christiania, Gyldendal. 1906. In-8°, 207 p.

M. E. von der Recke, qui, dans son enfance, puisa auprès de Sv. Grundtvig en personne l'amour des vieilles chansons de son pays, a entrepris, pour réaliser un projet suggéré par le maître il y a plus de quarante ans, de donner une nouvelle édition des principales « Folkeviser », non plus en toutes leurs variantes, ni même en leur version la plus intéressante, mais dans le véritable texte *original*. Ce texte, enfoui sous des excroissances de toutes sortes, voici dix ans qu'il le cherche. Partant de cette idée qu'une strophe ou qu'un vers, qui revient dans cinq, dix chansons différentes et plus, n'a pu appartenir primitivement qu'à *une* chanson donnée, il prend toutes les chansons où se trouve cette strophe ou ce vers et, les comparant entre elles, il s'agit de l'enlever à toutes celles qui se le seraient indûment approprié pour ne le laisser qu'à celle à laquelle il appartient d'origine... En attendant que l'édition annoncée soit complète, l'auteur publie aujourd'hui dix textes ainsi reconstitués, à propos desquels il explique en un savant commentaire l'idée et les moyens de sa méthode. C'est un travail considérable et minutieux, qui commande l'admiration. Mais le but que visait l'auteur a-t-il été atteint ? Franchement, je ne le crois pas.

J'ai le malheur de compter encore parmi les critiques arriérés, je ne puis tout de même m'imaginer être le seul en ce cas, qui estiment que la poésie littéraire et la poésie populaire sont deux et qu'on se trompe en appliquant à celle-ci les mêmes règles de critique qu'à celle-là. Une œuvre littéraire sort, à un moment donné, absolument finie des mains d'un auteur déterminé. Le texte pourra s'en perdre ou se détériorer : il sera toujours possible, à un moment ou à l'autre,

de le retrouver ou de le rétablir. Une chanson populaire, une *vraie*, ne se produit pas ainsi. Elle aussi, sans doute, a un auteur. Mais qui est cet auteur ? C'est là qu'il faut distinguer. Beaucoup de chansons, le plus grand nombre, je le veux bien, sont également l'œuvre d'un poète unique ; mais d'autres, les plus anciennes et non les moins belles, ont été composées par collaboration dans l'enthousiasme de la danse, sinon pour soutenir la marche ou rythmer les efforts d'un groupe d'individus attachés à un même travail. L'auteur collectif, en ce cas, c'est le peuple. Or, de quelle façon procède le peuple quand il compose ? Si tel sentiment, telle situation ont déjà trouvé leur expression adéquate dans un ou plusieurs vers, une ou plusieurs strophes d'une chanson antérieure, il n'hésite point à les prendre pour rendre ce sentiment ou cette situation dans la chanson nouvelle qu'il est en train de créer. Est-ce que ce sont là des interpolations ? Nullement, puisque ces vers « tout faits » font partie intégrante du sujet. Comment dès lors reconnaître la chanson, dans laquelle ils parurent pour la première fois ? Par des mots, par des expressions qui, dans les autres, trahissent une origine plus récente : sans doute, si l'on était toujours assuré que ces expressions et ces mots n'y eussent eux-mêmes été introduits plus tard encore. Car la tradition orale, en transmettant tout, transforme tout. La chanson, ainsi composée par collaboration, ne se fixe point du premier coup. Les premiers auditeurs l'ont retenue en gros. Chaque nouveau chanteur, selon sa fantaisie, selon son esprit créateur, en pourra varier les détails. Un jour peut-être l'un d'eux, véritable poète, en fera-t-il un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, aurons-nous la chance qu'une mémoire fidèle l'ait justement saisi et nous le conserve intact ? Ce serait le texte idéal, mais non pas le texte original. La composition collective, sous la conduite d'un chef du chœur, a été attestée de nos jours chez les Primitifs et même chez nos paysans. Elle explique l'anonymat. Car enfin, si l'on persiste à vouloir que la chanson populaire soit l'œuvre nettement distincte et achevée d'un poète déterminé, n'est-il pas surprenant vraiment que de tant de chansons, qui sont incontestablement les chefs-d'œuvre de la poésie scandinave au moyen âge, pas un seul auteur ne soit connu, alors qu'un si grand nombre d'autres écrivains, insignifiants, nous ont laissé leurs noms ? Et n'est-il pas surprenant aussi que le même fait ait pu se produire non seulement dans les pays scandinaves, mais en Allemagne et en Angleterre, en France et en Italie, en Espagne, en Russie et partout ? Car dans tous les pays, il y a des chansons populaires et partout elles sont anonymes. Je me trompe. Il y a eu, à la fin du moyen âge, au XVIe siècle, des chansons dont les auteurs se sont nommés : mais qu'on les compare aux autres et qu'on me dise, en vérité, si elles leur ressemblent : oui, comme le clinquant à l'or pur.

Une des plus intéressantes parmi les dix études critiques de M. von

der Recke concerne la chanson qui a pour titre « Le roi Valdemar et sa sœur ». Les versions danoises, que nous en possédons, sont effectivement d'une longueur démesurée : un tissu de grossièretés et d'absurdités d'après M. v. d. R. ; mais qui cachent une perle du plus haut prix. Des absurdités vraiment ? au point de vue historique, soit. Aussi bien qui donc chercherait la vérité des faits même dans les chansons historiques ? Tout le monde sait que le peuple, encore de nos jours, n'a guère la notion exacte du temps ni de l'espace ; à plus forte raison au XIIe siècle. Mais au point de vue humain ? Les développements du thème primitif me paraissent extrêmement logiques : ils répondent dans leur ensemble au besoin qu'éprouve le peuple de connaître le fond des choses, d'expliquer les causes et les conséquences des événements, de « trouver » une histoire à ses héros favoris, de leur donner des ascendants et des descendants, qui auront eux aussi leur histoire. Les chants de Sigurd aux îles Féroé le prouvent surabondamment. C'est ce besoin qui a donné aux anciennes cantilènes la force de devenir des épopées ; ce même besoin, qui, si les temps s'y fussent prêtés, eût pu faire des chansons du roi Valdemar et de la reine Sophie un cycle épique du premier ordre. Dans toutes ces chansons la reine a le même caractère. Ce n'est donc pas arbitrairement que dans celle du roi « Valdemar et sa sœur » on lui a donné un si vilain rôle : logiquement les poètes populaires qui, les uns après les autres, ont travaillé à ces chansons, font que petite Christine donne le jour à une fille et que la reine n'est point mise à mort pour sa cruauté, car il faut qu'elle puisse être plus tard châtiée par l'enfant de sa victime : il y a là un principe élémentaire de justice populaire. Que ces développements soient maladroits ; qu'il y ait des longueurs, des lacunes, des contradictions mêmes : rien n'est plus naturel, puisque toutes les variantes poussent indépendamment les unes des autres. Elles peuvent choquer le goût d'un artiste. Soit. Mais, toutes étant les filles de la même idée poétique, elles ont toutes droit à notre intérêt : ce qui n'empêche pas que notre sympathie aille à celle-ci plutôt qu'à celle-là ; ce qui n'empêche pas même que M. von der Recke puisse rêver d'une plus belle encore... Et c'est son rêve qu'il cherche à réaliser.

Quant à reconstituer le texte soi-disant primitif de cette chanson, c'est, à mon avis, une tentative vaine : parce que, je le répète, la chanson populaire, aussi longtemps qu'elle vit, est en une continuelle transformation. Le travail même de M. von der Recke en est la preuve. Les anciens collecteurs de chansons avaient l'habitude de les arranger, de les corriger : tout comme la tradition orale elle-même. Les uns étaient plus heureux, les autres moins dans cette refonte. Vedel a mis les chansons populaires danoises au goût de son siècle. Aujourd'hui son œuvre nous déplaît. Déplaisent aussi, pas à tout le monde cependant, les variantes restées dans la mémoire du

peuple. A son tour, M. von der Recke les refait. Mais, comme il procède à la fois en érudit consciencieux et en poète qu'il est, son œuvre est utile et marquera certainement un moment important dans l'histoire de la poésie populaire scandinave.

Léon Pineau.

Marcel Marion, professeur à l'Université de Bordeaux, **Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788.** Paris, Hachette, 1905, 269 p. in-8°.

M. Marion a ajouté à ses précédents travaux sur l'histoire administrative et économique de la France au XVIIIe siècle le très intéressant mémoire dont nous venons de transcrire le titre, et dans lequel il nous raconte la réforme vite avortée que l'ancien régime *in extremis* tenta de réaliser par les édits de mai 1788. Le principal agent de cette réforme trop tardive fut le président François (II) de Lamoignon, devenu garde des sceaux en 1787, personnage de vertus admirables, selon les uns, simplement abominable aux yeux de ses adversaires, finalement victorieux. M. M. nous donne un tableau vigoureusement tracé et largement documenté de la justice criminelle et civile dans la France d'alors, dont les abus criants étaient depuis longtemps stigmatisés par l'opinion publique et dont il nous avait donné d'ailleurs des exemples frappants dans son étude sur la lutte entre le duc d'Aiguillon et le Parlement de Bretagne. Avec un gouvernement fort et de conscience nette, la tâche assurément difficile n'aurait pas été peut-être impossible. Une partie des tribunaux inférieurs, émancipés par les nouveaux édits, n'aurait pas mieux demandé que d'accepter leur promotion de présidiaux en grands baillages, mais ils ne trouvèrent pas l'appui nécessaire dans cette partie de l'opinion publique qu'ameutèrent les manifestations combinées de certains Parlements [1] et le déchaînement d'une littérature de pamphlets qui, dans les deux camps, se laissèrent aller aux pires violences, préludant au ton des pamphlets révolutionnaires des années suivantes. Ce qui causa surtout l'échec du projet, c'est que le gouvernement royal était trop usé, même pour renverser une ruine comme le pouvoir parlementaire. La lettre écrite par Mirabeau à son père, le 4 octobre 1788, caractérise fort bien la situation. Après avoir dit qu'il estime le caractère du garde des sceaux, qu'il révère son courage, parce qu'il « a voulu faire vraiment au profit de la Nation une révolution dont il n'avait le talent ni l'étoffe », il ajoute qu'il n'a cessé de lui dire « que les Parlements ne devaient et ne pouvaient tomber qu'en présence de la Nation ». Or le gouvernement

---

1. M. M. réduit d'ailleurs à de justes limites cette levée de boucliers qui ne fut pas aussi universelle qu'on veut bien parfois le prétendre. L'émotion populaire fut extrême à Grenoble, à Bordeaux, à Rouen; ailleurs elle fut bien moindre.

sénile de Louis XVI avait plus peur encore des futurs représentants du peuple français que des cours suprêmes et c'est pourquoi nous le voyons capituler devant les Parlements insurgés. La déclaration du 23 septembre, suivant la chute de Brienne et de Lamoignon, accentuait encore cette capitulation honteuse de la royauté. Le Parlement semblait au pinacle; mais dès le lendemain il ruinait sa popularité très éphémère en réclamant la convocation des États-Généraux, déjà promis, « qui suivit la forme observée en 1614. » Dès lors l'opinion publique, qui réclamait tout autre chose, l'abandonne et moins d'un an plus tard les Parlements étaient condamnés à disparaître à leur tour. Lamoignon n'a plus joui de cette revanche posthume; il était mort dans son parc de Baville, le 16 mai 1789, sans qu'on puisse dire d'une façon certaine si ce fut par accident, ou s'il y eut suicide ou bien assassinat [1].

R.

F. Uzureau **Andegaviana,** quatrième série. Paris, A. Picard et fils, Angers, Giraudeau, 1906, 511 p. in-8°.

M. l'abbé Uzureau, directeur de l'*Anjou historique*, vient de faire paraître un nouveau volume de glanes et de pièces inédites relatives à l'histoire de cette province [2]. Comme les trois précédents, tomes, celui-ci renferme une soixantaine de notices et de notes, consacrées en majeure partie à l'histoire religieuse du pays, depuis le dixième siècle jusqu'à l'époque contemporaine. Mais le nombre des pièces se rapportant aux siècles du moyen âge n'atteint pas la demi-douzaine et c'est à peu près un chiffre égal que nous relevons pour tout le dix-neuvième siècle, à partir de la fin de l'Empire. Le gros du volume s'occupe de la région angevine au XVIIIe siècle et plus particulièrement durant la période révolutionnaire, le Consulat et le règne de Napoléon Ier. Nous avons trop souvent déjà caractérisé dans la Revue les travaux de ce chercheur assidu, et signalé les documents curieux qu'il a su découvrir et mettre en œuvre dans une série de brochures déjà fort longue, pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter une fois de plus, en détail. Tout en remerciant l'auteur des faits nouveaux qu'il nous révèle sur certains côtés de la persécution terroriste locale, tout en comprenant

---

1. M. Marion aurait trouvé quelques détails supplémentaires sur l'attitude du Conseil souverain d'Alsace en cette crise, dans l'*Histoire du Conseil Souverain* de Pillot et de Neyremand (Paris, 1860). Le *Journal* du conseiller Holdt, en cours de publication, sera sans doute plus explicite, mais il s'arrête pour le moment en 1769. — A la p. 46 on est un peu surpris de trouver un jugement bien trop favorable sur Calonne, que l'auteur croit capable de tirer le royaume de la situation terrible où il l'avait jeté.

2. Voy. pour les volumes précédents la *Revue critique* du 2 janvier et du 20 décembre 1905.

ses sympathies pour ceux qui en furent les victimes, nous aurions à répéter nos regrets de ce que dans toute l'histoire si variée de la Révolution, il ne parvienne à voir que le mal et ne semble trouver digne de son attention que les épisodes les plus lugubres de ce grand drame, si bien que ses lecteurs, s'ils ne sont instruits d'ailleurs, doivent s'imaginer que les dix années de notre histoire nationale qui s'étendent de 1789 à 1799 n'ont guère été remplies que par des massacres et des fusillades, et que la guillotine a été l'unique moyen employé pour convertir les populations paisibles et pieuses des bords de la Loire aux idées nouvelles qui eurent pourtant, là-bas aussi, des adhérents enthousiastes. On ne sent jamais passer dans les notes de M. U. le souffle des grandes idées libérales d'alors, et l'élan généreux qui poussait la jeunesse aux frontières, pour défendre la patrie en danger, ne semble pas avoir existé pour le narrateur, préoccupé des luttes confessionnelles et trop porté à considérer les chouans et les prêtres réfractaires uniquement comme des martyrs de la foi [1]. Néanmoins, nous nous plaisons à signaler dans ce nouveau volume bien des documents instructifs et curieux. Citons le dossier relatif à l'exécution de l'arrêté pris par le Directoire de Maine-et-Loire, le 1er février 1792, contre les ecclésiastiques non assermentés (p. 53-94); le procès de M. de Falloux (p. 120-125); l'étude sur un terroriste angevin, l'épicier Thierry (p. 189-203); les fragments des Mémoires du curé de Bécon, Joseph-Marie Delacroix, trésorier de l'armée de Stofflet (p. 256-286); la première fusillade au Champ-des-Martyrs, le 12 janvier 1794 (p. 297-310); le procès du juge Victor Body, condamné en octobre 1793, comme membre du Conseil supérieur des chouans séant à Châtillon (p. 395-404); le procès de Henri-Gaspard du Verdier de la Sorinière, l'un des chefs de l'armée catholique et royale pris et guillotiné à la même époque (p. 441-458); celui du trappiste Joseph Prudhomme, pris les armes à la main et fusillé en mars 1794, après avoir déclaré que « s'il avait pu, il aurait tué beaucoup de patriotes » (p. 486-488), etc.

Signalons encore de nombreuses notices sur les établissements d'instruction publique ecclésiastiques de la région au XVIIIe et au XIVe siècle [2].

R.

---

1. « L'œuvre capitale de la Révolution, écrit M. U. (p. 53), a été de chasser et de tuer les prêtres, de former et de profaner les églises, d'arracher de l'âme de la France la foi catholique ».

2. Nous avons reçu en même temps quelques autres brochures de M. l'abbé Uzureau : 1° sur les *Évêques d'Angers et l'Académie* (Angers, Germain et Grassin, 1906, in-8°); 2° sur l'*Abbaye de Fontevrault en 1790* (s. lieu d'impression); 3° sur le *Concordat et les presbytères* (en Maine-et-Loire), Lille, Morel, 1905. Ce dernier travail se trouve aux *Andegaviana*, tome IV, p. 204-216.

Notice sur le général de Bollemont 1749-1815, par le lieutenant-colonel Le Joindre, avec deux portraits. Paris, Berger-Levrault, 1906. In8°, VIII et 144 p.

Jourdan a dit du général de Bollemont qu'il était du premier mérite dans la partie de l'artillerie, « capable d'être auteur et de donner les plus grands renseignements sur tout ce qui se rapporte à cet art », que d'ailleurs « il professait le patriotisme le plus pur et les mœurs les plus austères ». Bollemont méritait donc d'être mieux connu. Il était, en 1793, directeur de l'équipage de campagne de l'armée de la Belgique et ce fut lui qui, après la trahison de Dumouriez, conduisit le parc d'artillerie à Valenciennes. Il dirigea de nouveau le parc pendant l'expédition qui aboutit à la bataille de Hondschoote et au débloquement de Dunkerque. Il se signala à l'affaire de Wattignies qui lui valut le grade de général de brigade. Il joua un rôle très remarquable dans les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, et il commandait l'artillerie au siège de Charleroi et aux batailles de Fleurus et de l'Ourthe. Lorsqu'il fut mis à la retraite, il était général de division (depuis le tableau arrêté le 25 prairial an III par le Comité), inspecteur de l'arme et comptait quarante et un ans de services. Son arrière petit-fils qui, comme lui, sert dans l'artillerie, vient de lui consacrer une notice bien faite et fournie de détails. M. Le Joindre a utilisé les papiers du général et consulté sa correspondance officielle. Grâce à ces documents qu'il analyse ou qu'il reproduit en leur entier, il a, non seulement retracé la carrière de Bollemont, mais éclairé d'une vive lumière l'organisation de l'artillerie durant la période révolutionnaire. Cette organisation subit alors plusieurs remaniements de grande importance; M. Le Joindre les a soigneusement étudiés et il donne sur la répartition et le service de l'artillerie, sur ses transports, sur son ravitaillement en munitions, sur la réfection de son matériel une foule de renseignements et de détails spéciaux qu'il est utile de connaître.

A. C.

Paul Azan, **Le duc d'Orléans à Alger et à Oran en 1835.** Impressions du duc d'Elchingen. Alger, impr. Léon, 1906, 60 p. in-8° (Extrait du Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord.)

M Paul Azan a publié, d'après les archives historiques de la guerre, et d'après les papiers de famille de M. le prince de la Moskowa, deux séries de documents qui se rapportent également au voyage que le fils aîné de Louis-Philippe entreprit en Algérie, en novembre 1835. Les dépêches du maréchal Clauzel, alors gouverneur-général, adressées au maréchal Maison, ministre de la guerre, sont ce que sont d'ordinaire des pièces officielles de ce genre; elles racontent, en un style un peu compassé, les faits et gestes prescrit par le protocole à l'héritier de la couronne et l'on n'y puisera pas de renseignements bien intéressants, en dehors des indications de l'itinéraire du prince. Mais la

correspondance de son officier d'ordonnance, Michel Ney, duc d'Elchingen (le second fils du maréchal), est autrement intéressante. Aussi bien n'a-t-elle aucun caractère officiel; les lettres du jeune officier sont adressées à sa femme, fille du général Souham, qu'il avait épousée en 1833 et dont il est encore très tendrement amoureux. Artiste délicat en même temps que militaire passionné, l'Algérie le captive et le grise quelque peu et il s'efforce de faire passer son enthousiasme dans l'âme de sa correspondante. Il y a là bien des traits amusants et curieux même au point de vue de l'histoire [1], qui nous montrent les hommes et les choses de l'Afrique du nord, si différents encore de ce que nous les voyons aujourd'hui, et l'on ne peut que remercier M. Azan d'avoir exhumé pour nous ces tableaux pittoresques de la poussière des archives de la famille Ney.

R.

Albert Mauger. **Simples notes sur l'organisation des secours publics à Paris.** Paris, Didier, 1905. In-8°, XII et 391 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage qui porte ce titre modeste, a coûté de très longues et pénibles recherches à son auteur. Le sujet est divisé en trois parties. M. Mauger commence par retracer brièvement et d'après la publication de M. Brièle la période qui s'étend entre 1157 — date de la charte de Louis VII assurant une rente à l'Hôtel-Dieu — et la Révolution. Ensuite, il étudie l'œuvre de la Révolution, œuvre, il est vrai, imparfaite, mais intéressante, utile (puisqu'elle organisa, par exemple, de la façon la plus pratique le service des secours à domicile en créant un bureau de bienfaisance dans chaque quartier, un comité central d'arrondissement et cette agence des secours qui devint plus tard la quatrième division) et, dit M. M., les événements qui se pressaient, laissaient peu de temps aux administrateurs pour appliquer les principes qui dirigeaient leur conduite. Enfin, il expose ce que fit de 1801 à 1850 le Conseil général des hospices et il montre que ce Conseil sut, sous l'énergique impulsion de Benjamin Delessert, remplir tout son devoir envers les pauvres de Paris, et par les moyens d'instruction qu'il développa, par les cours et les leçons cliniques de ses hôpitaux, par le choix des professeurs qu'il appelait au chevet des malades, former des médecins de plus en plus habiles. Le livre se compose, selon le titre, de « simples notes » ; mais il renferme une foule de renseignements et de détails dont l'historien fera son profit. Il est d'ailleurs clairement ordonné. Dans chacune des trois parties, l'auteur suit le même plan : d'abord, les services de protection de l'enfance ; puis les

---

1. Je citerai la description du bal à la mairie d'Alger (p. 42), celle des bains maures (p. 40): l'entrevue du vieux chef de tribu Sahada Sidi avec le duc d'Orléans à Boufarik, pour ravoir une esclave fugitive que lui rachète le prince et qu'il marie à un maréchal des logis des spahis, nègre comme elle (p. 49); le portrait de Lamoricière (p. 57), etc., etc.

hôpitaux et hospices; puis les secours à domicile. Les pages que M. Mauger a consacrées au Conseil général des hospices sont les meilleures et les plus instructives. Il a lu patiemment les 15.200 pièces contenues dans les archives de cette période et, ancien archiviste de l'Assistance publique, il a tiré parti de sa profonde expérience non seulement pour résumer le passé de l'institution, mais pour expliquer les règles qui la gouvernent et analyser ses rouages délicats.

A. C.

Kristoffer Nyrop. Gaston Paris. **Studien fra Sprog-og Oldtidsforskning**, n° 68. Copenhague, Tillge, 1906; in-8° de 92 pages.

M. Nyrop a eu la bonne idée de reprendre et de développer l'article nécrologique qu'il avait consacré à Gaston Paris, au lendemain de sa mort, dans la *Nordisk Tidsskrift* : il en a fait une étude qui n'a rien perdu de sa spontanéité émue et qui s'est accrue de documents nouveaux, qu'illustrent des portraits et un autographe. L'agrément des souvenirs personnels, la bonhomie ou la ferveur de l'accent ajoutent leur prix à cet éloge d'un maître par un élève devenu un maître à son tour. La troisième et la quatrième parties étudient, d'une façon peut-être un peu systématique, l'œuvre et les facultés maîtresses de G. Paris, en l'examinant comme éditeur d'anciens textes, comme linguiste, historien de la littérature, folkloriste, en insistant sur son érudition, son sens critique, sa hardiesse d'invention, ses facultés d'assimilation, de labeur et de mémoire. L'amour de la vérité dominait ces dons si rares, donnait la vie à l'ensemble si varié de ces travaux. « L'homme qui s'est donné pour tâche de travailler à l'accroissement de nos connaissances, qui s'efforce de diminuer, sur un point ou sur un autre, la masse énorme d'inconnu qui nous entoure et d'étendre le domaine restreint du connu, et qui s'est imposé la forte et pure discipline exigée par ce noble devoir, cet homme-là est devenu du même coup un être plus haut, plus pur et moins égoïste ». Un supplément examine, à l'aide des lettres de G. Paris à A. Durande qu'a publiées M. Pio Rajna, une question dont la polémique même a jugé bon de s'emparer : M. N. fait justice de la légende suivant laquelle Diez aurait été, à Bonn, le « maître » au sens le plus strict, l'initiateur et le guide de son futur continuateur en romanisme. Et s'il avait souci de retrouver aux universités d'Allemagne la préoccupation trop négligée de la France de 1857, de la conscience philologique, il n'a pu, en revanche, devoir beaucoup à l'enseignement direct du professeur de Bonn [1].

F. Baldensperger

---

1. Plusieurs erreurs légères d'information ou de transcription : l'habit des académiciens est vert, non noir (p. 12); ajouter à la bibliographie l'article de L. Brandin dans *Cornhill Magazine*, septembre 1903 ; lire *décrivaient*, p. 54 et, probablement, *contraint* au lieu de *content*, p. 83.

Albert Soubies. **Almanach des Spectacles,** année 1904. Paris, Flammarion, 1905, petit in-12°, 138 p. (avec une eau-forte par Lalauze).

Voici un nouveau volume de cette publication qui rend de si grands services aux amateurs d'histoire théâtrale. Il est consacré à l'année 1904. On y trouve, comme d'ordinaire, dans la première partie, tout ce qui concerne les théâtres: personnel et représentations, pièces jouées pour la première fois, pièces du répertoire, et dans la seconde partie, des documents concernant le théâtre : bibliographie, concours et prix, critique théâtrale, nécrologie. La bibliographie nous paraît très complète — dommage que l'éditeur n'ajoute pas à ses indications celle du nombre de pages. — Notons qu'il fait dans cette bibliographie une place à part aux pièces jouées à la Comédie Française et à l'Odéon ainsi qu'aux pièces non représentées. Mais pourquoi, sous la rubrique « concours et prix », citer des œuvres qui n'ont aucun rapport avec l'histoire du théâtre, comme l'*Éloge* de Fontenelle ? Et, ne serait-il pas possible de mentionner à l'article nécrologie la date exacte de la mort du personnage ?

A. C.

C. Saint-Paul, médecin-major. **Souvenirs de Tunisie et d'Algérie,** préface de Th. Ribot, membre de l'Institut. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904. In-8°, 360 p.

M. Saint-Paul ne se contente pas de retracer ses impressions d'Algérie et de Tunisie avec fraîcheur et vivacité. Il est médecin militaire, et, à ce titre, ce Roumi, égal des marabouts, a pu pénétrer partout. Il sait observer. Il décrit la vie intime des Arabes, il donne une foule de détails curieux sur leurs femmes et leurs divertissements, il étudie leur caractère et les montre polis, fins, adroits à profiter de nos fautes, menteurs du reste, et obstinément menteurs, mentant contre l'évidence même. Il fait d'ailleurs des remarques utiles et qui sont, comme il dit, « l'expression sincère de convictions profondes », sur la situation politique et économique de la Tunisie, sur l'importance et la qualité du colon, sur les essais de petite propriété, sur l'immigration sicilienne — que l'auteur considère comme un obstacle sérieux à l'action française — sur le Coran : puisqu'on ne peut supprimer le Coran, écrit M. Saint-Paul, il faut gouverner avec, pour et contre lui. Voici les conclusions qu'on ne peut qu'approuver : l'avenir colonial de la France est dans l'Afrique du nord ; il faut y renforcer le nombre insuffisant des Français par l'arrivée d'une quantité de paysans et par l'adjonction limitée des étrangers, et surtout améliorer, relever, *privilégier* leur situation par des moyens efficaces, et, par exemple, supprimer ou diminuer les impôts qui frappent leur industrie, leur commerce et leur culture.

A. C.

— Quelques sociétés scientifiques ainsi que des personnes privées se sont adressées à l'Institut Archéologique Russe de Constantinople pour savoir la date de la publication des recherches de l'Institut sur l'Octateuque du Sérail. En réponse à ces demandes l'Institut tient à faire savoir que l'Album en question, contenant 300 reproductions prises sur les miniatures du Code du Sérail, comparées et suppléées par les codes de Smyrne, du Mont-Athos et en partie sur celles du Vatican, paraîtra vers le mois d'octobre. Quant au texte, qui contient une dissertation sur les manuscrits illustrés de l'Octateuque en général et particulièrement sur celui du Sérail, il sera publié vers la fin du mois de novembre.

— Dans le dernier fascicule du *Bulletino comunale di Roma* (1905), M. G. Stara-Tedde a consacré une étude consciencieuse aux bois sacrés de l'ancienne Rome (Tirage à part, 48 pages chez Lœscher). Il essaie de marquer la situation de ceux dont nous avons gardé le souvenir par quelque texte et y réussit plus d'une fois. — R. C.

— La livraison XXVI de la belle publication : *Der Obergermanisch-Rætische Limes*, vient de paraître chez Otto Peters à Heidelberg. Elle contient la description du fortin de Weissenburg, avec celle des antiquités de toute nature qui y ont été recueillies. A signaler des bronzes avec représentations figurées (pl. VI) et un diplôme militaire (pl. XII). Prix : 8 marks. — R. C.

— M. Maurice Castellar nous envoie un traité sur *L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur* (Paris, Poussielgue, 1906) qui peut être utile. Les conseils généraux y sont accompagnés de remarques sur la prononciation et de nombreux exercices où des commentaires et des signes conventionnels indiquent les intonations et les gestes. Des photographies offrent des exemples d'attitudes naturelles et expressives et d'attitudes maladroites. — Charles Dejob.

— MM. Cohen et Natorp, de Marbourg, ont commencé un recueil de *Philosophische Arbeiten* « sur le terrain de la méthode transcendentale », comme ils disent dans l'introduction-programme en tête du 1er fascicule, qui est l'œuvre de M. Ernst Cassirer et qui traite de *Der Kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes* (Giessen, Töpelmann, 1906, 35 p. 80 Pf.). C'est une critique de Leonard Nelson, *Die Kritische Methode und das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie* et *Jakob Friedrich Fries und seine jüngsten Kritiker* (*Abhandlungen der Friesschen Schule; Neue Folge, Heft 1 u. 2*, Gœttingen, 1905-4). M. C. n'attaque pas Fries et Apelt, les prophètes de la nouvelle école, mais seulement leur maladroit disciple, dont la polémique contribuerait plus à embrouiller qu'à éclairer la question. Son adversaire qui place le « criticisme dans la méthode régressive », ainsi nommée parce qu'au lieu de partir de principes pour en déduire les conséquences, elle admet l'état effectif (*Tatbestand*) de nos jugements tel qu'elle le trouve, non pour en prouver la vérité ni en expliquer l'origine, mais pour en abstraire la pure connaissance idéale et la ramener à ses principes suprêmes qu'elle pose ensuite en mystère philosophique (Voir le schéma des prémisses et conclusions fausses et vraies d'après Nelson, p. 10). Nous ne pouvons entrer dans le détail qui seul éclairerait l'argumentation de M. C. Il tend à montrer que la théorie de la connaissance de M. Nelson n'est ni kantienne ni en général propre à serrer le problème de plus près, qu'il n'a même pas compris les objections de Cohen et de Riehl, enfin qu'il interprète mal la doctrine de Fries. — Th. Sch.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 6 août. — 1906

O. de Lemm, Iberica. — Newberry, Les scarabées. — Wiedemann et Pörtner, Stèles de Bonn, Darmstadt, Francfort et Genève-Neuchâtel. — Holwerda et Boeser, Les Monuments égyptiens du Musée de Leyde, I. — Fahz, La magie chez les poètes romains. — Doutrepont et Counson, Tables générales de la Grammaire des langues romanes. — Plattner, Grammaire française, II, 3, le verbe. — Mira de Amescua, L'Esclavo del Demonio, p. Buchanan. — Vial et Denise, Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle. — Malet, Cours d'histoire, temps modernes. — Schrader et Gallouédec, Géographie générale. — Jean Lahor, Le bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque. — Bonnal, La manœuvre de Saint-Privat. — Greif, Poésies, p. Sahr. — Adikes, Kant contre Haeckel. — Baumann, Vue du monde et de la vie. — Ach, Vouloir et penser. — Académie des inscriptions.

O. von Lemm, **Iberica** (extrait des **Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg,** 1906, t. VII, n° 6), Saint-Pétersbourg, 1906, in-8, 37 p. et 2 planches.

C'est la suite et le complément d'une note sur la *Conversion des Ibères au Christianisme* que M. de Lemm avait insérée au n° IX de ses *Petites Études Coptes*. Il y a inscrit une série de témoignages coptes nouveaux, dont le plus long est emprunté au Panégyrique de Saint-Jacques l'Intercis, puis il y a joint quelques témoignages abyssins qui confirment les coptes, et de l'ensemble, il résulte avec évidence que les chrétiens d'Egypte avaient sur l'Ibérie et sur l'histoire de sa christianisation des renseignements beaucoup plus précis qu'on ne l'imaginait jusqu'à présent. Dans un dernier paragraphe, M. de Lemm a réuni et discuté divers passages talmudiques, où les mots *Ibrim*, *Ibrith* sont expliqués d'ordinaire comme s'appliquant à une catégorie d'Hébreux : il propose d'y reconnaître des Ibères. Il s'agit d'exemplaires de la Bible écrits pour des Juifs de langue non hébraïque : la question se pose de savoir si on doit lire les livres saints aux Coptes en copte, aux *Ibrim* en *Ibri*, aux Elamites en Elamite, aux Grecs en grec. La traduction des mots soulignés serait, d'après M. de Lemm, « aux *Ibères* en langues ibérique. » Son interprétation me paraît être justifiée complètement par le contexte, mais qu'en diront les Talmudistes? Ils ne pourront pas nier qu'elle est au moins très vraisemblable.

G. Maspero.

Percy E. Newberry, **Scarabs, an Introduction to the Study of Egyptian Seals and Signet Rings,** Londres, Constable, 1906, in-8°, xvi-218 p., 44 planches et 116 illustrations dans le texte.

L'étude des scarabées a toujours exercé un attrait puissant sur les personnes qui s'intéressent à l'Égypte : il serait facile d'énumérer une vingtaine de mémoires ou même de livres qui lui ont été consacrés depuis le commencement du xixe siècle jusqu'à nos jours, sans épuiser la question. Celui de M. Newberry ne l'épuise pas davantage, et il en donne la raison dans sa *Préface :* il a touché très légèrement l'une des collections les plus importantes qui existent, celle du Caire dont il prépare le catalogue officiel. Il a d'ailleurs écarté systématiquement du champ de ses recherches les gros *scarabées du cœur*, et il a disserté presque exclusivement du scarabée considéré comme cachet : le sous-titre de son ouvrage marque clairement ce qu'il a voulu faire, une *Introduction à l'histoire des sceaux et cachets égyptiens.*

Il a bien traité son sujet ainsi limité, et je ne puis que me ranger à la plupart des conclusions auxquelles il aboutit. Les réserves principales que je ferai portent sur la question des origines. Il examine successivement les cachets en forme de cylindre, de demi-cylindre ou de boutons, qui sont les plus anciens, et, suivant l'ordre des temps, il arrive aux scarabées, dont l'usage en tant que sceaux ne fut pas général avant la XIIe dynastie. Je crois qu'on pourrait remonter un peu plus haut, mais mon opinion sur ce point n'a pas ici d'importance, car j'admets comme tout le monde que les cachets-cylindres sont plus vieux que les cachets-scarabées. Toutefois n'y avait-il pas lieu de se demander en vertu de quelle idée le scarabée a été choisi comme type du cachet? M. Newberry ne s'exprime pas très clairement à cet égard et après avoir énuméré les opinions des modernes, il rejette celles qui essaient de donner une interprétation religieuse et il se borne à énoncer une fois de plus le fait que le scarabée est presque toujours un cachet. Le motif qui a déterminé les Égyptiens à adopter définitivement cette forme d'insecte ne saurait être très primitif, puisque l'usage du scarabée-cachet, loin d'être vieux, ne se répandit qu'assez tard dans l'Égypte. Pour le trancher bref, je persiste à croire qu'il y a eu là une idée religieuse, et que l'emploi comme amulette a précédé l'emploi comme sceau. Le calembourg entre *khoprirou*, le nom de l'insecte, et *khopirou*, le verbe *être*, avait fait considérer le scarabée comme un des symboles de l'existence prolongée sans cesse, et d'autre part une personne ou une chose n'était qu'à la condition de posséder un nom : écrire un nom sur l'image de l'insecte, c'était donner à ce nom l'existence indéfinie dont l'insecte portait presque le nom. Or le sceau est à l'époque où l'usage du scarabée se répand, un symbole de durée qu'on grave dans le cintre des

stèles : c'est le désir d'assurer l'être (*khopirou*) qui poussa l'homme à inscrire son nom sur l'insecte de l'être (*khoprirou*), et à transformer en un cachet d'emploi courant ce qui n'était d'abord qu'une amulette comme le *cartouche*, les *équerres*, les *niveaux* et les autres menus objets dont on surchargea plus tard les vivants et les morts.

Les planches sont très lisibles ; le texte est d'une rédaction claire et simple : j'aurais désiré que M. Newberry qui a manié tant de scarabées, traduisît, au moins avec réserves, ceux d'entre eux qui portent des souhaits. Aussi bien, la curiosité est telle sur ces petits objets que tous les livres où on les étudie s'épuisent rapidement : M. Newberry pourra exaucer mon vœu dans sa seconde édition. Plusieurs de ces légendes sont difficiles, mais aucune n'est impossible à comprendre, et avec quelques souvenirs de mythologie il interprétera la plupart d'entre elles.

G. Maspero.

A. Wiedemann et B. Pörtner, **Bonn-Darmstadt-Frankfurt a M.-Genf-Neuchâtel** (forme le troisième volume des **Aegyptische Grabsteine und Denksteine aus verschiedenen Sammlungen,** herausgegeben von W. Spiegelberg), Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1906, in4-°, 52 p. et 11 planches dont 10 en photographie.

C'est le dernier volume de la collection, et il est dû à Wiedemann pour la meilleure part. Wiedemann explique dans la *Préface* comment, pour ne pas faire disparate avec les deux premiers volumes, il a renoncé, cette fois, à son système de transcription et employé celui de l'école de Berlin : il a eu raison dans l'espèce, et quand même ce système est l'un des moins commodes qu'on ait proposés. C'est probablement aussi pour les mêmes motifs d'uniformité qu'il a accepté la chronologie nouvelle de Borchardt, malgré l'absence totale de preuves réelles. L'accord sur ces questions est si peu fait entre Egyptologues, que nous devrons longtemps encore ne pas tenir grand compte d'elles dans l'appréciation de bien des ouvrages où elles ne tiennent qu'une place secondaire.

Aucune des stèles publiées n'a une importance extraordinaire pour la connaissance de l'histoire et de la mythologie égyptiennes. On relève pourtant dans plusieurs des détails intéressants : dans la stèle D50 de Genève, l'indication d'une expédition de Sanouovrît (Ousirtasen) III contre Koush ; sur une stèle de Neuchâtel une mention du *Front Occidental* de Thèbes, la montagne funéraire adorée comme déesse ; sur une stèle de Francfort, un nom propre formé avec le nom du roi Pioupi (Papi) Ier divinisé. L'ensemble rentre dans la catégorie des épitaphes et porte l'une des formules courantes du pros-

cynème : les généalogies qu'on y rencontre en font le principal mérite. La pauvreté des matériaux n'empêche pas l'ouvrage de présenter une utilité réelle. Le commentaire qu'il y a joint renferme en effet des observations très souvent neuves et toujours suggestives. Je n'ai pas besoin de dire que la bibliographie y est d'une rare abondance comme à l'ordinaire, et que nous y lisons à propos de chaque stèle l'indication exacte des endroits où elle avait été publiée ou étudiée antérieurement.

M. Pörtner a dressé trois excellents index des noms propres de divinités, de localités et de simples particuliers, ces derniers accompagnés de leur titres. Spiegelberg a écrit la notice d'une stèle d'Elephantine, et il a revu le texte de Wiedemann. Les trois collaborateurs ont si bien mérité des Egyptologues que je terminerai ce compte rendu sommaire par une requête à leur adresse : maintenant qu'ils en ont fini avec les petites collections de l'Allemagne du Sud, pourquoi ne s'attaqueraient-ils point à celles de l'Allemagne du Nord?

G. Maspero.

A. E. J. Holwerda, P. A. A. Bœser et J. H. Holwerda, **Beschreibung der Agyptischen Sammlung des Niederlændischen Reichsmuseums der Altertümer in Leyden. Die Denkmæler des Alten Reiches,** herausgegeben in Auftrag des Ministeriums des Innern. E. J. Brill. Leiden, 1905, texte in-4°, 23 p. Atlas grand in-folio de XXX pl. en photolithogravure.

La direction du Musée égyptien de Leyde a résolu de publier en volumes séparés formant chacun un tout, les monuments les plus remarquables qu'elle possède pour l'histoire de l'art et pour l'archéologie. L'idée est d'autant plus heureuse que la collection s'en est enrichie notablement depuis le temps où Leemans commença la série des *Monuments Égyptiens :* beaucoup n'avaient pas été acquis encore, et ceux qui étaient exposés n'ont pas été toujours reproduits avec l'exactitude désirable. C'est donc un gain réel pour l'étymologie et nous en devons être reconnaissants aux savants qui ont mis l'ouvrage sur pied, MM. Holwerda et Bœser, puis à la maison Brill qui en supporte les frais.

Le texte débute par une courte notice sur l'histoire du Musée : comme la plupart des autres, il a commencé dans un cabinet d'antiquaire par un cercueil et par une momie. Il ne s'est développé pleinement qu'au XIXe siècle, sous l'impulsion de trois savants qui furent également d'excellents directeurs, Reuvens (1818-1835), Leemans (1835-1891) et Pleyte (1891-1903). Il n'est pas très riche en monuments des époques archaïques, mais plusieurs de ceux qu'on y voit ont de la valeur, ainsi les deux statues d'Anoukhou (pl. III) et

d'Anoukhoutekh (? Neheh ? pl. IV), le groupe où figure une princesse qui peut être la reine Marouîtiatfous (pl. XXIV), le sarcophage de Mînounofir (pl. XXX). La pièce principale n'en est pas moins le mastaba du haut fonctionnaire Hotpouharakhouît (Akht-hetep-her), donné en 1902 par M. Gœkoop. J'aurais aimé que les éditeurs racontassent comment cette acquisition fut faite. Le mastaba en question n'a pas été démoli secrètement par les Bédouins. Il a été vendu à M. Gockoop par la Direction des Antiquités, et cela en vertu d'une idée approuvée par le gouvernement : on espère que le jour où les Musées d'Europe ou d'Amérique auront tous un mastaba complet, ils se refuseront à acheter des fragments, et que les marchands d'antiquités, n'ayant plus de clientèle pour ce genre d'article, renonceront à détruire des tombeaux entiers pour se procurer deux ou trois bas-reliefs. On ne s'étonnera plus, sachant ces faits, que l'ensemble des sculptures soit si bien conservé : les pierres ont été démontées, puis empaquetées par des gens accoutumés à ce genre de travail et grâce aux précautions prises le tout a pu arriver à Leyde, tel que Mariette l'avait connu au moment de la découverte. L'œuvre est fine, d'une belle venue et les tableaux qu'elle contient sont bien enchaînés : c'est un précieux spécimen de l'art memphite sous la IVe dynastie.

Les planches sont d'une exécution très soignée, et elles rendent justice aux originaux : on y étudiera sans peine les caractères de l'art égyptien archaïque. Le texte est très complet dans sa brièveté et la bibliographie qui l'accompagne énumère exactement les livres ou mémoires où les monuments ont été étudiés. Ce premier volume fait augurer très heureusemeut de ce que les autres seront. Il faut souhaiter que les savants et les historiens de l'art s'attachent à en répandre la connaissance autour d'eux, pour qu'il s'écoule facilement : le succès de vente encouragera les éditeurs à publier promptement la suite et à terminer promptement la collection.

G. Maspero.

De poetarum romanorum doctrina magica quaestiones selectae; scripsit Ludouicus Fahz (**Religionsgeschichtliche Versuche u. Vorarbeiten,** t. II, 3). Giessen, J. Ricker, 1904, 64 pp. pet. in-4°.

Ce travail comprend trois chapitres : la nécromantie, la magie d'amour, une conclusion. Les deux premiers chapitres ne sont pas sans se confondre sur quelques points. La même méthode est suivie dans l'un et l'autre. M. Fahz prend chaque détail dans l'ordre où le veut la succession des rites, et cite les textes. Des notes expliquent ou complètent ces indications. Le troisième chapitre est à la fois un résumé

des précédents et une étude des opérations décrites dans le sixième livre de Lucain. Partout M. Fahz rapproche des poètes les papyrus magiques et continue le travail de comparaison qu'avaient déjà commencé MM. Riess et Kuhnert.

Le dépouillement des textes est très soigné et tout le mémoire est consciencieux et au courant. Je n'attacherais pas une importance bien grande à l'accusation qu'Horace se fait adresser par Canidie : *ut ipse nosti curiosus* (Epode, 17, 77). Il est possible que le poète ait eu de la magie une connaissance personnelle. Mais le vers des Epodes ne le prouve pas, pas plus que la plaisanterie d'Horace sur son ami Aristius Fuscus, ne prouve qu'Aristius observait le sabbat (*Sat.*, I, 9, 69). La gravité d'Horace doit inspirer toujours de la défiance. C'est un terrible pince-sans-rire.

P. L.

Grammaire des langues Romanes, par W. Meyer-Lübke. — Tome IV, *Tables générales* par A. et G. Doutrepont, avec la collaboration de A. Counson. Paris, H. Welter, 1906 ; un vol. in-8° de VIII-499 pages.

Voici terminée sans trop de retard la publication de ces Tables, que j'avais annoncées ici même (voir *Revue critique* du 16-23 août 1904), lors de l'apparition du premier fascicule. C'est une œuvre considérable, et digne en tous points de la belle Grammaire de M. Meyer-Lübke : « long et pénible travail », comme le disent les auteurs dans leur courte introduction, et dont on ne saurait trop remercier ceux qui ont eu le courage de l'entreprendre, et la persévérance de le mener à fin. MM. D. avaient été frappés des lacunes de l'index que M. Meyer-Lübke fit paraître lui-même en 1901, mais dont il avait exclu de propos délibéré beaucoup de formes dialectales, et les longues séries d'exemples contenues dans le traité de la formation des mots. Encouragés par G. Paris en personne, ils sont donc partis de cette idée que des Tables de ce genre, pour avoir leur pleine utilité, devaient relever *absolument* tous les mots et toutes les formes : personne ne contredira à ce principe, et ne se plaindra que 431 pages à trois colonnes, imprimées en petits caractères, aient été consacrées à un relevé de ce genre; les auteurs n'ont rejeté systématiquement que les types romans intermédiaires obtenus par hypothèse. Nous voilà pourvus par conséquent d'un répertoire aussi complet que possible, qui abrégera singulièrement certaines recherches, et suffirait à donner une haute idée des richesses de l'œuvre ainsi inventoriée. Y a-t-il des lacunes dans ce répertoire ? Il est assez difficile de le dire, et ce n'est qu'à l'usage qu'on pourra peut-être en découvrir. En tout cas, elles ne doivent point être nombreuses, le travail ayant été fait évidemment

avec le soin et la conscience désirables : et puis, quand on signalerait à la longue une ou deux douzaines de mots oubliés, j'estime que l'utilité des Tables n'en serait guère diminuée, et que pourraient peser les oublis de ce genre, en face des cinquante à soixante mille mots et formes ici classées alphabétiquement? — Ce qui sera très utile aussi, c'est la seconde partie du volume, celle que MM. D. ont intitulée *Index idéologique*, et où ils ont essayé de coordonner tous les faits de phonétique, de morphologie, de syntaxe. « On sera frappé, disent-ils, de voir une multitude de petits faits éparpillés et disséminés dans les trois parties se réunir, se grouper, s'éclairer les uns les autres et constituer comme une petite grammaire comparée, complète ou à peu près, sur bien des phénomènes. » Rien de plus juste. J'ajouterai que, étant donné le plan essentiellement comparatif de la Grammaire, il était très nécessaire d'avoir un index où les faits caractéristiques qui sont relatifs à chaque langue romane fussent groupés et rapprochés. Je ne sais même pas si dans ce sens, MM. D. n'auraient pas dû pousser un peu plus loin le relevé, ne pas se contenter souvent d'une mention *etc.*, et il est évident par exemple que tout ce que la Grammaire renferme d'important sur le Provençal ne peut être signalé en huit ou neuf lignes, ce qui est ici le cas. Il est vrai que certaines langues, telles que le Roumain, ont été traitées moins parcimonieusement, et comme d'autre part les faits intéressants sont relatés sous différentes rubriques, ce second index, bien qu'ayant seulement soixante à soixante-dix pages, sera lui-même précieux à consulter. L'impression est soignée et généralement correcte, malgré quelques petits lapsus inhérents à un volume d'aussi longue haleine : ainsi, p. 439 (l. 10 du haut) il y a *surbilvain* pour *sursilvain*, ce qui n'est pas bien grave; ce qui le serait un peu plus et pourrait dérouter quelques lecteurs, c'est à la même p. (l. 5 du bas) d'avoir laissé se glisser le signe *œ* à la place de *oè*. Telles qu'elles sont, ces Tables sont une œuvre de science et de patience, complément désormais naturel de la *Grammaire des Langues Romanes*, indispensable à tous ceux qui voudront s'orienter parmi les deux mille deux cents pages de la traduction française : comme MM. Doutrepont ont eu d'ailleurs l'heureuse idée de faire leurs renvois aux paragraphes, l'index ne sera pas moins utile aux possesseurs de l'édition allemande.

E. Bourciez.

Ph. Plattner, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** II. Teil, 3. Heft : Das Verbum in syntaktischer Hinsicht. — Karlsruhe, A. Bielefeld, 1906 ; un vol. in-8°, de 155 pages.

Je ne connais que par le présent fascicule la nouvelle Grammaire française de M. Plattner. Autant que j'en puis juger, l'auteur, dans

cet exposé détaillé de notre usage moderne, semble s'être surtout proposé pour modèle celui qu'en a fait jadis Maetzner, ne cherchant point à lutter avec la concision élégante et systématique du petit ouvrage toujours si utile de Lücking. Il procède par accumulation d'exemples, ordonnés dans des subdivisions nombreuses, et reliés par de courtes indications théoriques. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai d'avoir tenu compte dans une certaine mesure de notre usage familier ou même populaire : car il est en somme intéressant et juste de noter par exemple que le tour interrogatif *est-ce que* se remplace quelquefois par des phrases comme *c'est-il que tu crois* (p. 12). En revanche, je trouve que M. P. abuse un peu des citations empruntées à des auteurs de quatrième ou de cinquième ordre, voire même aux journaux quotidiens : il est difficile d'arriver à autre chose par ce procédé qu'à une image assez déformée de la langue française. Ainsi on s'étonne tout d'abord de voir l'adverbe *mieux* indiqué ici (p. 10) comme pouvant se joindre au verbe *préférer*; mais lorsqu'on a lu la phrase alléguée (*Si mieux ils ne préféraient être égorgés*), et qu'on sait qu'elle est d'Oscar Comettant, tout s'explique : cet emploi de *mieux* pour *plutôt* n'est ni littéraire ni populaire, c'est de la cacographie et voilà tout. Ce qui est contestable encore, c'est de placer parfois des phrases du XVIIe siècle à côté d'exemples tout-à-fait contemporains ; il en résulte une certaine bigarrure. M. P. évidemment n'a voulu sacrifier aucune des notes qu'il avait prises et qui font masse; mais est-il bien juste, quand il s'agit, je suppose, des infinitifs pouvant s'employer substantivement (p. 101), de mettre *le marcher* sur le même plan que *le rire?* N'est-ce pas fausser en un sens l'idée qu'on s'efforce de donner aux étrangers de notre langue, et ne faudrait-il pas à tout le moins indiquer que la première expression est exceptionnelle, tandis que la seconde est d'un usage courant? On pourrait enfin dire que quelques-unes des listes ici dressées — par exemple celles des verbes qui se construisent avec un infinitif précédé de *à* ou *de*, — sont plutôt du ressort du lexique. Mais cela dépend du point de vue, et il peut être commode après tout de trouver les indications de ce genre, justifiées par beaucoup d'exemples, dans une Grammaire aussi développée que celle-ci. Je ne doute donc pas que l'ouvrage de M. Plattner ne rende des services : il aurait pris une allure plus scientifique si les citations y étaient exactement identifiées, au lieu d'être accompagnées seulement d'un nom d'auteur. Ici encore, c'est la tradition de Maetzner qui l'a emporté.

E. Bourciez.

Comedia famosa del Esclavo del Demonio, compuesta por el doctor Mira de Mesqua (Barcelone, 1612). Edited, with an introduction and notes, by Milton A. Buchanan. Baltimore, J. H. Furst C°, 1905, in-8°, 144 p.

M. Buchanan a réimprimé la Comédie de Mira de Amescua, « El Esclavo del Demonio », dont les éditions assez nombreuses au XVIIe siècle, — M. B. en indique huit, — sont devenues fort rares. Il a établi son texte d'après celui qui parut en 1612, dans la troisième partie des *Comedias de Lope de Vega y otros auctores*. Enfin, il a fait précéder la pièce d'une courte étude sur les sources où a pu puiser Mira de Amescua et cite notamment un extrait de la *Flos sanctorum* de Villegas, qui nous donne les lignes essentielles de la vie du Frère Gil de Portugal, l'Esclavo del Demonio.

On a pu voir dans cette comédie certaines particularités qui auraient contribué à former le type de Don Juan. Ce n'est pas impossible. En tout cas, c'est bien à la figure de Don Gil que ce drame mal contruit doit son originalité. Mais nous sommes loin du personnage en quelque sorte symbolique qu'est devenu Don Juan. Don Gil n'a pas une psychologie d'un intérêt général et humain et s'il intéresse, c'est au contraire par ce qu'il a de difficile à comprendre pour le lecteur d'aujourd'hui, par ce qu'il nous fait sentir de fruste et de brutal dans les passions de ses contemporains. Ce personnage passe de l'excès de l'ascétisme aux extrémités de la débauche et au banditisme avec une brusquerie qui ne serait plus acceptée de nos jours. Le premier péché mortel commis, qu'importent les autres? Les spectateurs qui applaudissaient une telle pièce avaient de la religion, de la passion et du plaisir une conception qu'il est d'autant plus curieux de pénétrer qu'elle nous est plus étrangère.

On trouve dans l' « Esclavo del Demonio », surtout au premier acte, quelques passages versifiés avec une force élégante qui ne manque pas de saveur. Le texte, à quelques légères imperfections près, paraît judicieusement établi et ponctué.

H. Léonardon.

Francisque Vial et Louis Denise. **Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle.** Paris, Delagrave (1906). In-16, 296 p., 3 fr.

MM. Vial et Denise ont eu l'heureuse idée de recueillir soit dans leurs traités spéciaux, soit dans leurs préfaces ou leur correspondance, ce qui peut former comme l'esthétique de nos auteurs classiques.

Ils ont fait avec raison dans leur livre une place aux poètes de la Pléiade, puis passant rapidement sur « les irréguliers et les dissidents », Régnier, François Ogier, les Précieuses et les poètes bur-

lesques, ils se sont attachés à nous donner un aperçu complet des opinions et des principes d'abord des précurseurs, puis des représentants de l'idéal classique. Ce que le siècle a pensé sur les questions de langue, sur les lois des différents genres, sur les rapports des anciens et des modernes, la conception particulière que chaque auteur s'est faite de son rôle de poète ou de moraliste, tout cela est assez fidèlement reflété dans ce recueil d'extraits, qui veut être avant tout un instrument de travail aux mains des étudiants et comme un complément aux ouvrages ordinaires où ils apprennent l'évolution de notre histoire littéraire. Quant aux choix des morceaux et à l'importance des textes cités, rien d'essentiel ne semble avoir été omis; il me paraît seulement que Descartes et même Malebranche méritaient dans ce livre une place et que Fénelon, que les éditeurs ont voulu réserver pour un des volumes qu'ils nous promettent, se laisse difficilement distraire du XVIIe siècle par ses doctrines littéraires. Enfin, comme dans cette esthétique si peu originale de nos classiques, la plupart des principes qui la constituent ne sont qu'un écho ou de l'antiquité ou des philologues de la Renaissance, il n'eût peut-être pas été inutile de rappeler ces origines [1].

L. R.

Albert MALET, **Cours d'histoire. Temps modernes.** Classe de 4e. Paris, Hachette, 1905, 518 p. in-18°, illustr.

Il n'est pas inutile de s'occuper de temps à autre, dans un recueil comme celui-ci, des simples manuels destinés à l'enseignement secondaire, lesquels d'ailleurs — il ne faut pas s'y tromper — sont parfois plus difficiles à rédiger que de gros volumes d'érudition. Nous avons déjà rendu compte dans la *Revue* d'un des tomes précédents du *Cours d'histoire* rédigé par M. A. Malet pour la librairie Hachette. Ce dernier venu, consacré aux temps modernes, se lit avec intérêt dans son ensemble; il est très intelligemment illustré, et certaines parties, comme tout ce qui touche à l'histoire de la civilisation et à celle des beaux-arts, sont traitées de façon à captiver vraiment des élèves un peu doués, tant y sont accumulés les détails topiques. L'histoire politique nous a paru çà et là un peu trop sacrifiée et nous avons cherché en vain certains noms et certaines dates que l'on devait s'attendre à trouver. Il me semble qu'il est plus important de connaître le traité de Passau ou de ne pas ignorer les batailles de Fribourg et Noerdlingen que d'apprendre, par exemple, que Louis XIV s'est baigné « une fois »

---

1. P. 56, un lapsus s'est glissé dans une traduction : *olus* est rendu par *huile*. La note de la p. 241 interprète mal l'allusion de Desmarets; il s'agit non de David, mais de Saül.

dans sa vie, même s'il m'était prouvé qu'on puisse affirmer catégoriquement l'exactitude de ce détail d'hygiène royale. J'ai relevé dans le cours du récit une série de très menues erreurs et quelques autres, un peu plus graves, qui devront disparaître dans une édition nouvelle. Ainsi, il est dit, p. 111, que le traité de Cateau-Cambrésis « stipule l'annexion de Metz » ; M. M. serait bien embarrassé de me citer l'article du traité, d'après le *Corps diplomatique* de Du Mont. Le fait est que Metz n'y est pas même mentionné. — P. 167, appeler les Magyars du XVIIe siècle des « Jaunes » puisqu'ils ont eu quelques Mongols parmi leurs ascendants, me semble excessif. — P. 168, ce ne sont pas *quatre* membres du Conseil royal qui furent *défenestrés* au Hradschin, mais *deux*, plus le secrétaire Fabricius. — P. 171, ce n'est pas Chrétien de Danemark, mais Ernest de Mansfeld qui fut battu au pont de Dessau. — P. 176, il est inexact de résumer le traité de Wesphalie en disant qu'il stipulait « la cession de l'Alsace à la France ». — P. 190. Jamais Strasbourg, ville *libre*, n'a fait partie de la Décapole alsacienne, qui ne comprenait que des villes *impériales*. — P. 262, nous retrouvons l'inévitable *Salzbach*, comme lieu de la mort de Turenne, au lieu de *Sassbach;* on en fait même une rivière : *la Salzbach*. — P. 264. L'empereur Léopold Ier ne « reconnut » nullement les conquêtes de Louis XIV, à Ratisbonne, en 1684 ; il y consentit à une trève sans aucun préjudice à ses droits. — — P. 320. Descartes servit d'abord dans l'armée de la Ligue catho- lique sous Tilly, puis sous Bucquoy ; il avait quitté le service impérial avant que Wallenstein fut général[1].

Il est un point particulièrement délicat que nous ne pouvons nous empêcher de relever encore, à notre grand regret, dans le nouveau volume du manuel de M. Malet. On y rencontre çà et là des assertions qui froissent notre besoin d'impartialité, surtout quand il s'agit des faits touchant aux questions religieuses du XVIe siècle. Quand il parle (p. 126) successivement d'Édouard VI et de Marie Tudor, c'est au premier de ces deux souverains (qui ne fit brûler personne) qu'il applique l'épithète de *tyrannique*, infiniment mieux méritée par la seconde. A la page suivante, il affirme à ses élèves que « la Réforme protestante profita non pas à la liberté, mais à l'absolutisme », alors pourtant que les gueux des Pays-Bas, les huguenots de France, les puritains d'Angleterre et d'Ecosse ont, ce me semble, assez rudement secoué l'absolutisme d'un Philippe II, d'un Henri III et d'un Charles Ier. On a beau condamner énergiquement l'attitude de Calvin vis à vis de Servet, on ne peut s'empêcher de reprocher à l'auteur une calomnie gratuite quand il raconte que le réformateur « l'amena par

---

1. Lire p. 269 Malborough, p. 283 Turckheim, p. 391 Old Sarum, p. 414 Toleranz, p. 443 Kesselsdorf, pour *Malborough*, *Turckeim*, *Old Sarun*, *Tolerenz* et *Kisseldorf*.

de secrètes manœuvres à se réfugier à Genève » (p. 124); chacun sait que le malencontreux passage de Servet par cette ville fut fortuit et que l'imprudence seule du médecin espagnol amena son arrestation. Mais que dire surtout de la déclaration que le massacre de Vassy fut « une véritable bataille » ? (p. 140). C'est abuser de l'ignorance d'enfants de douze à treize ans. Et quand l'auteur dit qu'Élisabeth fit décapiter Marie Stuart « sous prétexte qu'elle conspirait contre elle » (p. 163), est-ce qu'il ne croirait pas, par hasard, à la réalité de ces complots? Enfin, si M. M. avait jamais ouvert le grand ouvrage si admiratif de M. Fagniez sur le Père Joseph, il ne pourrait affirmer que ce grand et ardent convertisseur des hérétiques de Saintonge, du Poitou, du Languedoc, a prêché le « respect de la conscience de ses compatriotes protestants » (p. 211).

Nous regretterions que M. Malet vît dans ces quelques remarques critiques une préoccupation confessionnelle quelconque ; c'est uniquement dans l'intérêt de la vérité historique que nous les présentons ici. Mais ce serait, à coup sûr, une besogne absurde et vaine qu'entreprendrait la représentation nationale, en restreignant et en surveillant de près l'enseignement clérical, si pendant ce temps l'esprit des manuels de cet enseignement pénétrait dans ceux de l'Université elle-même.

N.

F. Schrader et L. Gallouédec, **Géographie générale à l'usage de l'enseignement secondaire.** Classe de seconde. Paris, Hachette, 1905, 432 pages in-18°. Cartes et gravures. Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume du *Cours de géographie*, rédigé, conformément aux programmes du 31 mai 1902, par MM. F. Schrader et Gallouédec, mérite d'être signalé, même en dehors du monde scolaire, comme un excellent résumé des questions de géographie générale, telles qu'elles se posent actuellement. Ceux qui n'ont pas les loisirs nécessaires pour consulter les grands travaux des spécialistes, trouveront dans ce manuel de dimensions restreintes un ensemble de faits et un exposé des principes, qui leur permettront de s'orienter dans un domaine où les théories et leurs applications diverses ont été soumises à des transformations fréquentes dans le cours des trente dernières années. La première partie raconte, très en résumé, la *découverte de la terre*, depuis les Phéniciens jusqu'à l'heure présente, et définit la science géographique ; la seconde partie est consacrée à la *géographie mathématique et physique*, à l'état actuel du globe terrestre, à ses surfaces solides et liquides, à son atmosphère, aux modifications qu'il subit et qu'il subira dans la suite des temps. *La géo-*

graphie humaine remplit le troisième livre; la répartition de l'homme sur la planète, les races, les langues et les religions, les phases générales de la civilisation, l'influence de la nature sur l'activité matérielle et sur les mœurs des humains, y sont étudiées tour à tour. Enfin, la quatrième partie retrace à grands traits la *géographie économique* du globe; les auteurs y passent en revue ses produits alimentaires, les textiles d'origine végétale ou animale, les combustibles et les minéraux, les moyens de transport, etc. Elle se termine par un tableau du monde économique actuel. S'ils s'appliquent à graver dans leur mémoire, et surtout dans leur intelligence, les données coordonnées ici d'une façon si lucide, les collégiens d'aujourd'hui n'auront pas de peine à dépasser en connaissances géographiques les générations antérieures, pour lesquelles la géographie n'était guère qu'un catalogue de noms propres et de chiffres, et qui n'avaient point dans leurs manuels l'agréable surprise de près de deux cents cartes et gravures pour *illustrer* les notions abstraites qu'on s'efforçait d'implanter dans leur cerveau [1].

S.

Jean Lahor. **Le bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque.** Paris, Fischbacher, 1906; in-18 de 325 pages.

Ce n'est pas un système philosophique, ni l'exposé d'une doctrine qu'on trouvera dans ce petit volume. Des citations empruntées aux œuvres les plus diverses et aux civilisations ou aux religions les plus variées sont réparties en un certain nombre de chapitres, et reliées entre elles, çà et là, ou commentées par les réflexions de M. Lahor. L'auteur de l'*Illusion* et de la *Gloire du néant* n'y renie point sa croyance à l'unité de la Substance et de la Force, mais il insiste — par lui-même et par les aphorismes de ses principaux « répondants » — sur « le pouvoir qui appartient à l'homme de faire, par ses énergies propres, en dépit des fatalités qui l'oppriment, sa destinée ou une partie de sa destinée. »

Comme à tous les « bréviaires » qui ne s'en tiennent pas à un seul ordre de références, on pourra reprocher à celui-ci de juxtaposer des citations où le même mot peut très bien n'avoir pas le même sens. « Dieu » ou « amour » veut-il dire la même chose dans l'*Imitation* et dans Zénon, dans Pascal et dans V. Hugo, et n'y a-t-il pas quelque violence à emprunter pour un édifice nouveau des matériaux adaptés à d'autres constructions? L'optimisme avec lequel M. L. annonce la formation d'une humanité plus haute n'est-il pas, d'autre part, une

1. Henri Barth (p. 27) n'était pas Anglais mais Allemand. — P. 37, au lieu de *François Kerguélen*, il faudrait mettre *le français Yves-Joseph de Kerguélen*.

transposition des croyances à l'au-delà ? Et son pessimisme ne serait-il pas plus véritablement « héroïque » si, abandonnant cette foi progressiste, il conservait cependant son goût de l'effort moral, son stoïcisme et son amour de la justice ? Ce florilège panthéiste a d'ailleurs sa vivifiante beauté. On s'étonne d'y voir Shelley si faiblement représenté ; mais on est heureux d'y trouver une abondante cueillette d'antique littérature aryenne, salubre, sereine et claire.

F. Baldensperger.

L'Esprit de la guerre moderne. La manœuvre de Saint-Privat (18 juillet-18 août 1870), par le général H. Bonnal. Paris, Chapelot, 1906. In-8°, VI et 500 p.

Ce nouveau volume du général Bonnal est d'une lecture facile, agréable, et l'auteur a narré les faits avec une extraordinaire intensité de vie et de vérité. D'une façon saisissante il met en relief la valeur du soldat français et la pusillanimité du haut commandement, la « paresse d'esprit » de Bazaine qui « attendant tout du hasard, était loin de vouloir donner des ordres » et « n'avait ni un but, ni un plan, ni la volonté de vaincre ». Pour être juste, il ajoute d'ailleurs que les lieutenants du maréchal, à une exception près, « n'étaient guère moins faibles que lui » : personne ne savait la guerre napoléonienne ; l'ignorance de la guerre, telle que l'armée française l'avait faite durant les campagnes de la Révolution et de l'Empire, était absolue.

Les anecdotes appuient les jugements. « Entre temps, et sans doute pour donner un aliment à son activité professionnelle qui, elle, n'était pas montée en grade, le maréchal Bazaine joua au capitaine d'artil-tillerie en mettant lui-même en position les quelques batteries que les circonstances amenèrent à sa portée. Au combat de Montereau, Napoléon aurait pointé une pièce et répondu aux canonniers qui le suppliaient de ne pas tant s'exposer : le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. Cette répartie, vraie ou fausse, mais passée à l'état de légende, a sans doute motivé les prétentions du maréchal Bazaine comme artilleur. On ne peut que le plaindre d'avoir essayé de faire du maître des batailles une imitation qui, de sa part, ne pouvait être que pure singerie ».

Les portraits des principaux personnages sont vivants : Moltke avait la qualité maîtresse d'un général en chef d'après Napoléon, « une tête froide qui reçoit l'impression juste des objets » ; Schœning « se faisait, grâce à sa haute culture intellectuelle, une idée très élevée des devoirs qui incombent à un chef placé inopinément en face d'une circonstance grave »; Manstein « brave comme son épée, dur pour

lui-même comme pour les autres, très versé dans les détails du service de l'infanterie, était d'une intelligence ordinaire et peu instruit »; Alvensleben « doué du coup d'œil stratégique qui suppose un profond psychologue et possédant un grand caractère »; Ladmirault « ne craignait pas les responsabilités, savait se faire obéir et en toutes circonstances ; on l'a vu réfléchi, actif, confiant en lui-même et dans ses troupes : c'était un chef. »

Des mots heureux viennent parfois éclairer et comme égayer le récit : « Maustein eut alors l'idée plus ingénue qu'ingénieuse de faire exécuter des feux de salve pour effrayer les Français. *Ce divertissement terminé*, la brigade fut ramenée, etc. ».

Ce qu'on remarquera surtout dans cet ouvrage, qui s'arrête au soir du 16 août, à la fin de la bataille de Rezonville, c'est la critique raisonnée des ordres donnés et des mouvements exécutés. De cette étude se dégage, à toutes les pages, un grand enseignement. En étudiant les fautes, on apprend à les éviter.

Henri Baraude.

Gedichte Martin Greifs, Auswahl für die Jugend. Leipzig, Amelang, 1905. In-8°, 75 p. 80 pfennigs.

Greif peut être rattaché à l'Ecole de Munich et à l'Ecole souabe tout ensemble. C'est un second Uhland. Comme Uhland, il a fait des drames, mais sans succès : il traite des sujets déjà maniés avant lui, il manque trop souvent d'énergie et de chaleur. Toutefois, c'est un lyrique original. Il n'a pas l'heureuse concision de Lingg et les images entraînantes de Grosse. Mais il chante la nature et l'amour, sinon avec puissance, du moins d'une façon simple et naïve, avec finesse, avec tendresse, et s'il est fréquemment trivial ou affecté — qu'on nous pardonne ce jugement sévère — il attrape parfois le ton populaire, et sa poésie a quelque chose de sain, de pur et de doux qui ravit et rafraîchit l'âme. C'est donc une heureuse idée qu'a eue M. Jules Sahr d'éditer un choix de vers de Martin Greif pour la jeunesse, ou, comme il dit, pour l'école et la maison, *für Schule und Haus*. Ce choix a été très bien fait [1], et l'éditeur s'est borné à ce choix : pas d'introduction, pas de notes. Il n'a pas négligé les pièces patriotiques : celle où le vieil habitant du Schleswig-Holstein entend avec joie la chanson allemande retentir dans les rues, celle où le poète voit sur le champ de bataille de Wœrth amis et ennemis couchés à

1. Il s'est attaché à aller du facile au compliqué, des poésies aisées et intelligibles à tous aux morceaux plus difficiles et d'art plus raffiné.

côté les uns des autres « comme s'ils étaient frères depuis qu'ils sont au ciel », celles où il célèbre le Seigneur qui, à Sedan, enferma si bien les ennemis qu'ils ne purent échapper, l'Allemagne qui remporte de nouvelles victoires dans la paix comme dans la guerre, Bismarck, « le héros qui grava son nom dans le tronc du chêne allemand », et l'Afrique allemande, *Deutsch-Afrika*, « achetée par du sang allemand ».

A. C.

Erich Adikes. **Kant contra Haeckel.** 2e Auflage. Berlin, Reuther et Reichardt, 1906. In-8°, 160 p. 2 mark 40.

Nons n'avons plus à faire l'éloge de ce livre, dont la première édition a déjà montré la grande valeur. Le remaniement est surtout sensible dans l'introduction, qui établit nettement la valeur philosophique de Haeckel et sa vraie situation vis-à-vis de Kant. En outre l'ouvrage entier tient compte des deux dernières publications de Haeckel parues depuis la première édition, à savoir les *Lebenswunder* (1904) et les trois discours de Berlin dits *Der Kampf um den Entwicklungs-Gedanken* (1905). On connaît la thèse qu'Adikes développe avec une verve magistrale et une clarté digne des meilleurs penseurs : Haeckel n'est pas du tout le moniste qu'il prétend être ; il est un vulgaire matérialiste qui ne se distingue de ses confrères que par ses inconséquences, ses ignorances et ses obscurités ; il est surtout un croyant de la plus belle eau, dogmaticien et métaphysicien s'il en fut. C'est Adikes qui est le vrai moniste et panthéiste, idéaliste critique qui ne se sépare de Kant que sur ce point — fort important, il est vrai — que pour lui les choses en soi ne sont pas en dehors du temps et de l'espace. Son passage capital est celui (n° 49 et suiv.) où, d'un mot, il enlève le terrain sous les pieds des matérialistes en déclarant la matière une pure œuvre de notre esprit, qui n'existe que comme état de conscience. C'est au troisième chapitre qu'il expose son monisme panthéisme comme postulat, mais non comme dogme, et ses vues sur la théorie évolutionniste, dont Haeckel tire des conséquences nullement nécessaires. Nous regrettons de ne pouvoir entrer ici dans plus de détails sur les idées de M. Adikes, dont le grand mérite est d'avoir rappelé que toute conception du monde est basée sur la foi, et qu'ainsi la science, dès qu'elle sort des faits isolés pour en déduire des conclusions génerales, use du même procédé que la religion.

Th. Sch.

— M. Baumann, de l'Université de Gœttingue, continue sa polémique antikantienne contre M. L. Goldschmidt, en publiant une *Welt-und Lebensansicht in ihren realwissenschaftlichen und philosophischen Grundzügen* (Perthes, Gotha, 1906, 81 p. M. 1,50). Il a accumulé dans cette brochure un amas de menus faits scientifiques suffisants pour fournir la matière de plusieurs volumes. Il discute, entre autres choses, pour la réfuter, la défense de Kant par J. Schultz : *Prüfung der kantischen Kritik der reinen Vernunft* (1789), défense que Goldschmidt avait trouvée victorieuse. « Il subsiste, dit M. B., que Kant, en admettant les choses en soi, comme cause objective de la sensation, leur a appliqué la notion *a priori* de cause, et que, pour les éléments à priori de l'idée d'espace, il a absolument refusé celle-ci aux choses en soi » (p. 14). Il faut noter aussi les modifications apportées par M. B. au *cogito ergo sum* (p. 24), sa définition de la matière (34) et de la vie (40), ses développements sur la théorie de la descendance (51), ses réflexions psychiques (65), celles sur Nietzsche et sur l'esprit de la littérature française actuelle (73), enfin sa manière de récuser le monisme (76). P. 74, l. 10 d'en bas : *Murgets* est sans doute à changer en *Murgers*, et p. 62, av. dern. l., *vorüher* en *vorüber*. — Th. Sch.

— *Ueber die Willenstätigkeit und das Denken* (Gœttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1905, 294 p., 10 M.) donne les résultats des expériences faites aux instituts psychologiques de Wurzbourg et de Gœttingue par M. N. Ach, privatdocent à Marbourg. Ces résultats ont déjà été communiqués en partie dans la thèse (*Habilitationsschrift*) de l'auteur, présentée en été 1902 devant la faculté de philosophie de Gœttingue, ainsi que dans le rapport sur le premier congrès de psychologie expérimentale (Giessen, 1904). Les expériences qui les ont amenés eurent pour point de départ une série de recherches sur les réactions et s'occupent surtout du problème de la volonté ou du moins d'une de ses deux faces : de la détermination s'accomplissant à la suite d'une intention ou d'une résolution. Le premier chapitre expose la méthode observée, le deuxième et le troisième traitent des reactions, le quatrième des effets de suggestion posthynotiques et de leurs tendances déterminantes, ainsi que de l'abstraction et de l'attention. Enfin un Appendice (p. 250) offre une série d'expériences sur le chronoscope de Hipp, décrit minutieusement par Wundt dans ses *Grundzüge der physiologischen Psychologie*. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 juillet 1906*. — Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, donne quelques renseignements sur les fouilles entreprises à Bologne par M. Albert Grenier, membre de l'Ecole. Ces fouilles ont pour objet de déterminer les rapports entre le développement de deux nécropoles antiques, l'une étrusque et l'autre italiote. De là peut sortir une certaine lumière sur les relations entre la civilisation étrusque et celle qui l'a précédée dans cette partie de l'Italie et dans l'Italie en général.

M. René Pichon communique une étude sur la politique de Constantin d'après le témoignage des *Panegyrici Latini*. Cette politique, dont les harangues officielles permettent de suivre pas à pas les transformations successives, peut se résumer ainsi : substitution d'une monarchie héréditaire à une monarchie fondée sur l'adoption; élargissement du paganisme en un déisme éclectique susceptible de s'accommoder avec le christianisme ; et, envers les Barbares, abandon de la politique défensive pour une politique belliqueuse. — MM. Perrot, S. Reinach, Boissier, Mgr. Duchesne, Alfred Croiset présentent quelques observations.

M. de Vogüé entretient l'Académie d'une petite église sise au village de Sauveplantade, sur les bords de l'Ardèche. Elle s'élève sur les ruines d'un temple de Jupiter : une inscription romaine y est conservée. L'église a été bâtie à la fin du XIe ou commencement du XIIe siècle : la coupole qui couvre le centre du transept a la forme d'une pyramide portée sur des trompes. C'est peut-être la seule qui existe en France. Un des grands arcs s'appuie sur un chapiteau de forme trapézoïdale, orné de rosaces sculptées en méplat, d'un faire qui rappelle l'art oriental. M. de Vogüé considère ce chapiteau comme ayant appartenu à une église bâtie vers le VIIIe ou le IXe siècle.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'un rapport de M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, sur les fouilles des catacombes d'Hadrumète.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 juillet 1906.* — M. S. Reinach dans une lettre adressée au Secrétaire perpétuel, rappelle qu'on lit dans Pline, XXXVI, 36 : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem Polycharmus.* Les éditeurs admettent une lacune avant ou après *stantem.* La Vénus de Daedalsas a été identifiée : c'est la Vénus accroupie. Celle que Pline mentionne en même temps, comme l'œuvre de Polycharmus, d'ailleurs inconnu, devait être aussi une statue célèbre. M. Reinach propose de compléter ainsi : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem [pede in uno] Polycharmus.* A elle seule, l'épithète *stantem* ne peut suffire pour caractériser une Vénus; il n'en est pas de même si elle est décrite comme debout sur un seul pied. Or on possède près de cent répliques ou imitations d'une figure de Vénus debout sur un seul pied, chaussant ou rajustant sa sandale. L'original était probablement à Aphrodisias, car on le trouve reproduit sur les monnaies de cette ville. Il devait être en marbre, la plupart des répliques en bronze étant pourvues d'un support; la collection De Clercq en possède plusieurs. Le chapitre de Pline où est mentionné Polycharmus concerne précisément les sculpteurs en marbre. M. Reinach croit donc qu'on peut attribuer à Polycharmus un charmant motif dont se sont inspirés tant d'artistes alexandrins et gréco-romains; une petite réplique en pierre de cette statue a été découverte autrefois à Alésia.

M. Delisle communique, de la part de M. Lauer, la photographie du verso d'un feuillet qui a fait partie d'un antique exemplaire de Tite Live en écriture onciale, pouvant dater du Ve siècle, à deux colonnes, avec un titre courant au haut de la page en très petites capitales. Le feuillet a été coupé en quatre morceaux, qui ont servi à envelopper des reliques, et a reçu, probablement au VIIIe siècle, une authentique, c'est-à-dire une inscription indiquant la nature de la relique enveloppée. Quand on aura la photographie du recto, on pourra lire les authentiques. Dès maintenant on peut en déchiffrer une : *De petra de presep... Domini...*

M. Schlumberger dit qu'il a reçu plusieurs fois d'excellentes nouvelles de M. G. Millet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, chargé d'une mission du Ministère de l'instruction publique. Son voyage dans la péninsule des Balkans s'est poursuivi dans les meilleures conditions. En Serbie comme en Macédoine, il a pu visiter un nombre considérable d'églises et de couvents, entre autres les superbes édifices de Manassia et de Ravanitsa. Sa dernière lettre est datée d'Uskub, au moment de son départ pour Salonique et Athènes.

M. Homolle lit un mémoire de MM. Jouguet, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, et Lesquier, professeur agrégé de l'enseignement secondaire, sur un papyrus de la nécropole de Ghorán, dans le Fayoum. Le document date de l'année 27 du roi Ptolémée II Philadelphe, 289 avant J.-C. C'est un devis de travaux de terrassement et de canalisation, accompagné d'un plan très clair et très bien conservé. Il donne sur l'aménagement des terres, sur les mesures agraires, sur les régions du travail et le prix de la main-d'œuvre des renseignements curieux et en partie nouveaux.

M. Homolle, rappelant les fouilles de MM. Jouguet et Lefebvre à Magdola et à Ghorân, l'importance de leurs découvertes, la valeur de leurs publications antérieures, annonce ensuite que M. Jouguet a fondé dans l'Université de Lille un petit institut papyrologique, et que, avec le concours de M. Lefebvre, son compagnon de fouilles, de M. Collinet, professeur à la Faculté de droit, et de M. Lesquier, il prépare une édition complète en deux volumes des papyrus recueillis par lui en Egypte. Un premier fascicule de Ghorân est déjà sous presse.

M. Bouché-Leclercq annonce le travail important que M. Lesquier, l'auxiliaire de M. Jouguet, prépare sur les institutions militaires de l'Egypte, sur les Lagides. Il discute le sens du terme ναύβιον.

M. Cuq fait une communication sur les khoudourrous du Musée du Louvre. — MM. Babelon, Viollet et Heuzey présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 juillet 1906.* — M. Grenier, membre de l'Ecole française de Rome, rend compte des fouilles qu'il a été chargé de diriger à Bologne. Sur l'emplacement de la nécropole archaï-

que précédemment reconnue par les archéologues bolonais, il a trouvé quatre tombes de caractère relativement récent et une autre de caractère purement étrusque. Dans la nécropole étrusque, il a mis au jour une quinzaine de tombes à inhumation, contenant des vases figurés et autres objets d'importation grecque. Il doit retourner prochainement à Bologne continuer la recherche qu'il a entreprise des tombes villanoviennes les plus archaïques et des sépultures de transition entre l'époque villanovienne et l'époque étrusque.

M. Paul Monceaux annonce qu'il a reconstitué une nouvelle série d'ouvrages donatistes : les ouvrages de Gaudentius, évêque donatiste de Thamugadi (Timgad) au temps de saint Augustin. Vers 420, quand le tribun Dulcitius fut chargé d'appliquer à Thamugadi les lois contre les schismatiques, Gaudentius menaça de se brûler dans son église avec ses fidèles ; à cette occasion, il soutint de vives polémiques contre Dulcitius et contre Augustin. A cette affaire se rapportent dix documents, dont trois (deux livres d'Augustin *contra Gaudentium* et une lettre du même à Dulcitius) sont dès longtemps connus. Sept autres peuvent être reconstitués en tout ou en partie : deux édits de Dulcitius, deux lettres de Dulcitius à l'évêque donatiste de Thamugadi et à l'évêque catholique d'Hippone ; enfin, trois ouvrages de Gaudentius.

M. Mispoulet s'efforce de préciser la date, si controversée, des biographies des empereurs romains, contenues dans le recueil connu sous le nom d'*Historia Augusta*, à l'aide des institutions qui y sont mentionnées ou décrites. En étudiant tout particulièrement le consulat, il montre que trois auteurs, peut-être quatre, connaissent la réforme opérée sous le règne de Constantin et supposent qu'elle a été appliquée dès le IIIe siècle. Les termes dont ils se servent pour désigner les *consulares* n'ont pas été employés avant la seconde moitié du IVe siècle : c'est donc à cette époque et probablement même à la fin de ce siècle qu'ont été écrites les biographies où il en est fait usage.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 juillet 1906.* — M. le marquis de Vogüé communique une charte du 15 octobre 1240 donnant le nom d'un évêque de Viviers appelé Bertrand et qui ne se trouve dans aucune des listes publiées, y compris la *Gallia Christiana*. C'est un traité conclu entre l'évêque et le seigneur de La Gorce au sujet du siège qu'à l'instigation de l'évêque il avait fait du château de Sampzou et de la capture du seigneur de ce château. — M. de Boislile présente quelques observations.

M. Salomon Reinach annonce que MM. Regnault et Cartailhac ont découvert, sur les parois de la grotte de Gargas, près de Saint-Bertrand de Comminges, un grand nombre de mains humaines peintes sur fond rouge ou sur fond noir. — M. l'abbé Breuil a relevé une série très considérable de peintures et de gravures sur les parois des cavernes voisines de Santander ; les plus remarquables présentent un éléphant (non un mammouth), un bouquetin et un grand singe à longue queue.

M. Lair communique, de la part de M. Héron de Villefosse, une note et un croquis de M. Brutails, correspondant de l'Académie, relatifs à une voûte en pyramide dans l'église de Saint-Orens de La Reulle, près Saint-Savin (Hautes-Pyrénées). Cette voûte présente une grande analogie avec celle de l'église de Sauveplantade signalée récemment par M. de Vogüé.

M. Cagnat annonce que l'on a découvert dans la mine de cuivre de Aljustzel (Portugal) une table de bronze portant une longue inscription latine. C'est un règlement relatif à l'exploitation de la mine. M. Cagnat en lit une traduction et insiste sur l'importance du document.

M. Salomon Reinach signale les témoignages concordants de deux humanistes, Pontanus et Cælius Rhodiginus, suivant lesquels les Gètes auraient élevé un tombeau à Ovide devant la porte de la ville de Tomes (Varna). Pontanus cite, comme autorité, le grec Georges de Trébizonde, qui disait avoir lu cela dans un « bon auteur ». M. Reinach croit que le « bon auteur « en question est le moine Planude, traducteur d'Ovide en grec vers 1300. Il entre, à ce propos, dans quelques détails sur un manuscrit perdu, autrefois possédé par Rhodiginus, et considéré à tort, au XIXe siècle, comme ayant été fabriqué par le savant. Rhodiginus a cité aussi deux vers de Plaute qui ne se rencontrent pas ailleurs, alors que rien m'autorise à croire qu'il les ait imaginés. — MM. Chatelain et Boissier présentent quelques observations.

M. Mispoulet continue la lecture de son travail sur la date de la rédaction de l'*Historia Augusta*. Partant de la réforme profonde du consulat opérée vers 315 par Constantin, il s'efforce d'établir que c'est le consulat ainsi réformé qui est mentionné par les auteurs de l'Histoire Auguste. Trois passages attribués à Lampridius et à Vopiscus supposent que les consuls suffects sont, dès le IIIe siècle, nommés par le Sénat ; il en résulte que, pour ces auteurs, la réforme du consulat a été effectuée à une époque assez lointaine pour qu'ils n'en aient pas gardé le souvenir. Sept autres passages empruntés à Capitolinus, à Capitolinus ou Lampri-

dius, à Lampridius et à Vopiscus, c'est-à-dire à trois ou peut-être à quatre des auteurs du Recueil sur cinq (en négligeant Vulcatius Gallicanus, auteur d'une biographie unique), emploient, pour désigner les *consulares*, une expression nouvelle que la réforme du consulat a rendue nécessaire et qui n'est usitée dans les sources littéraires, épigraphiques ou juridiques, que dans la seconde moitié du IVe siècle. C'est donc à cette époque qu'auraient été rédigées les biographies dans lesquelles se trouvent les passages cités. M. Mispoulet se croit d'autant plus fondé à proposer cette solution que ses recherches sur les autres institutions ont abouti au même résultat.

M. Emile Bertaux présente les photographies de plusieurs panneaux anciens étudiés par lui à Valence (Espagne) : un triptyque flamand de la seconde moitié du XVe siècle ; plusieurs panneaux du grand retable léonardesque de la cathédrale de Valence, dont les volets ont été peints en 1527 par deux Espagnols, Fernando de los Llanos et Fernando de l'Almedina ; un très curieux panneau du peintre italien Paolo di Santa Leocadia. qui représente, aux pieds de la Vierge, les trois fils d'Alexandre VI. César Borgia, accusé de l'assassinat de son frère le duc de Gandia, est représenté dans l'attitude d'un vaincu ou d'un prisonnier qui rend son épée, la garde en bas : il semble donc avouer et expier son crime.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 août 1906.* — M. Collignon communique un rapport d'ensemble de M. Gaudin sur les fouilles poursuivies à Aphrodisias pendant la campagne d'été de 1905. A ce rapport sont jointes les photographies des statues et des pièces d'architecture découvertes principalement dans les Thermes d'Aphrodisias.

M. Léon Dorez fait une communication sur la collection de manuscrits de Lord Leicester à Holkham-Hall (Norfolk, Angleterre). Grâce à la libéralité du possesseur, M. Dorez a pu terminer, dans un cinquième voyage à Holkham, l'examen des 750 manuscrits dont il avait entrepris le catalogue, aujourd'hui achevé. Cette collection comprend, outre un certain nombre de traités provenant d'Edward Coke, le célèbre adversaire du chancelier Bacon, une importante série de volumes sortis des bibliothèques de Venise et de Padoue : presque tout le fonds grec — plus de 100 manuscrits — a appartenu à Giulio Giustiniani. De Florence provient un petit livre d'heures exquis aux armes de Pierre de Médicis et d'Alfonsina Orsini et un Evangéliaire exécuté pour le roi de Hongrie Mathias Corvin ; de Reggio, un beau Décaméron de Boccace, enluminé par Taddeo Crivelli, en 1471, pour Alberto d'Este ; de Rome, un cahier de dessins d'antiques attribué à Raphaël et un manuscrits autographe de Léonard de Vinci. L'Allemange est représentée à Holkham par quatre magnifiques livres liturgiques ornés de peintures, reliés en argent doré et qui faisaient autrefois l'orgueil de l'abbaye guelfe de Weingarten. Six grands volumes, ornés d'admirables miniatures, viennent de la bibliothèque des ducs de Bourgogne ; quinze autres, de celle de Raphaël de Marcatel, bâtard de Philippe le Bon. L'Angleterre a aussi fourni à cette collection d'intéressants manuscrits ; mais presque tous les plus beaux sont sortis, vers le commencement du XVIIIe siècle, du couvent des Augustins déchaussés de Lyon. M. Dorez signale, en terminant, une merveilleuse Bible à peintures du XIVe siècle, probablement exécutée à Avignon et qui était encore à Rouen en 1788. Il se propose d'ailleurs de communiquer prochainement à l'Académie une centaine d'excellentes photographies des meilleures miniatures contenues dans les manuscrits de Holkham-Hall, photographies exécutées à l'aide des subventions qui lui ont été accordées par l'Académie elle-même et par la Société des Bibliophiles français.

M. l'abbé Thédenat donne lecture du rapport qu'il a rédigé, au nom de la commission des Antiquités de la France, sur le concours de l'année 1906.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur l'état des publications de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 13 août — 1906

Atharva-Veda, I, 1, trad. La Terza. — Mitchell. La Perle. — Jarfhlaith, Poésies lyriques. — Prarond, Le Livre Rouge et le Livre Blanc d'Abbeville. — Charité Pirkheimer, Mémoires, trad. J. Ph. Heuzey. — Féret, La Faculté de théologie de Paris, IV. — M. de Waldberg, Le roman sentimental en France, I. — Correspondance de Roland Dupré, p. Barbey. — Correspondance de Stanislas avec les rois de Prusse, p. Boyé. — Bonn, La colonisation anglaise en Irlande. — Bonet-Maury, Islamisme et christianisme en Afrique. — Munoz, Monuments d'art, I. — Rolland, Michel-Ange. — Rosenthal, Géricault. — Baumann, Anti-Kant. — Goldschmidt, L'Anti-Kant de Beaumann. — Cassirer, Le problème de la connaissance.

Atharva-Veda tradotto e commentato dal Dott. Ermenegildo La Terza, libero docente di filologia sanscrita nell' Università di Napoli. I, 1. — Naples, Priore, 1906, un fascicule de 64 pp.

Depuis une dizaine d'années, les traductions de l'Atharva-Véda en allemand, anglais et français se sont à tel point multipliées, que le besoin d'une version nouvelle ne se faisait vraiment pas trop sentir, surtout au moment même où paraît enfin, grâce aux soins de M. Lanman, le monumental Atharva de Whitney. Mais il est fort naturel que l'Italie ait voulu avoir la sienne : la part importante qu'elle prend au progrès des études sanscrites et la diligente compétence apportée par M. La Terza à l'accomplissement de sa tâche légitiment entièrement cette honorable prétention.

Ce n'est pas, bien entendu, que nous trouvions chez lui beaucoup d'inédit. A cet égard, ses cinq ou six devanciers ne lui ont presque rien laissé à faire : les hymnes intéressants ont été abondamment commentés; le Kauçika-Sûtra est traduit en très grande partie, et ses prescriptions, méthodiquement classées, ont même fourni la matière d'un traité européen de magie hindoue. Le mérite du présent traducteur n'en est pas moins grand, non seulement d'avoir utilisé, avec talent, sûreté et indépendance de critique, tous ces travaux antérieurs, mais encore et surtout d'avoir recherché et soigneusement consulté, dans divers recueils périodiques, — notre *Journal Asiatique* (p. 43), les *Mededelingen* des Pays-Bas (p. 53), etc.,— les essais d'explication

épars qui se rapportaient aux hymnes qu'il traduisait. Bien peu de chose a échappé à sa remarquable information.

Le fascicule qu'il nous donne contient tout le livre Ier de l'A. V., et il nous promet la prochaine apparition d'une 2e livraison, qui comprendra les livres II-III. En lui souhaitant le succès de son entreprise, on doit toutefois lui conseiller de modifier, s'il est possible, son système d'impression : elle est fort correcte assurément, et suffisante, bien que déplaisante, pour la transcription du sanscrit ; mais elle est de lecture pénible dans le commentaire, composé en longues notes à lignes trop serrées qui occupent souvent plus des trois quarts de la page et épouvantent d'avance le regard. Il y aurait, en tout cas, grand avantage, soit à reléguer le commentaire à part [1], soit au contraire à le morceler en l'intercalant dans le texte à la suite de chaque stance comme dans la traduction de Whitney.

Le caractère de la traduction de M. L. T. n'implique naturellement de ma part qu'un fort petit nombre d'observations de détail ; mais j'en ai une à faire sur la toute première stance. Quand le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg a traduit *trishaptás* par une « unbestinunte Vielheit », il était excusable, ne possédant pas la documentation qui a été depuis mise au jour; je ne crois pas qu'il soit permis de le suivre, en traduisant arbitrairement « a dozzine » (p. 4), aujourd'hui que nous sommes pleinement édifiés sur le caractère omineux du nombre 21 et son intervention courante dans toute la magie atharvanesque [2] : les *trishaptás* sont bien « 21 « ou « 3 fois 7 », comme on voudra, mais ni plus ni moins. — P. 17 (sur 11.3), il m'étonne qu'un professeur de philologie paraisse approuver une relation supposée entre gr. ὁρμή et lat. *salvus*, qui n'ont de commun que l'initiale. — P. 21 (sur 13. 2), le sens de « fluidité » pour *pravát* est rendu extrêmement douteux par l'existence d'autres composés pareils où la préfixation est manifeste, *ud-vát*, *parâ-vát*, etc.: tout au plus pourrait-on soutenir qu'il a existé un mot *prav-át* « fluidité » et un mot *pra-vát* « pente » et qu'ils se sont confondus; mais cette conjecture en l'air ne me paraît pas nécessaire, et en traduisant partout *pravât* par « pente » on obtient un sens au moins satisfaisant [3]. — P. 36 (sur 22. 3, *rohinîdevatyâs*), l'histoire de l'exégèse du mot est tant soit peu inexacte : longtemps avant M. Bloomfield, Bergaigne et moi avions proposé la correction ; M. Bloomfield l'a adoptée en l'améliorant, et je me suis immédiatement rallié à son amélioration [4].

V. Henry.

---

1. En le composant alors, bien entendu, en un caractère plus fort et plus espacé.
2. Cf. *Magie hindoue*, index, s. v. « Vingt et un ».
3. Dans cette stance même, l'éclair peut être dit « fils de la pente » [de la voûte du ciel] toutefois avec un jeu de mots entre *pravatas* et *plavatas* « fils du fluide »?
4. *Magie hindoue*, p. 182.

S. Weir Mitchell, **Pearl rendered into Modern English verse.** New-York, The Century Co., 1906, 57 pp.

Jarfhlaith, **White Poppies.** Oxford, Blackwell, 1905. 190 pp.

Dans la collection Cotton conservée au Musée britannique se trouve un manuscrit du xive siècle qui renferme deux poèmes probablement du même auteur, mais d'un caractère tout différent. Tandis que le premier est la merveilleuse histoire de *Gauvain et du Chevalier vert*, l'autre est un court poème allégorique que l'on a intitulé la *Perle*. Dans la *Perle* il n'est plus question d'aventures extraordinaires, de magiciens et de chevaliers, le poète puise son inspiration dans une douleur réelle; il a perdu sa fille, sa perle; celle-ci a roulé dans l'herbe; il ne la retrouve plus. Dans sa détresse il a une vision : une jeune fille lui apparaît, c'est sa perle; il la reconnaît maintenant, il sait qu'elle n'est pas perdue à jamais. C'est ce chant de deuil d'un accent si sincère et si poignant que le Dr Mitchell a délicatement traduit en vers anglais modernes. Débarrassé de quelques longueurs, accessible à tous ceux qui parlent anglais, cet *In Memoriam* du Moyen Age a conservé sa beauté propre, celle d'un tableau de primitif où le sentiment est vrai et l'exécution, malgré l'inexpérience, exquise.

Les poésies lyriques de Jarfhlaith sont pleines de promesses. Je ne sais si je me trompe, mais je crois reconnaître dans ces vers l'accent si difficile à imiter des poètes « cavaliers ». Ce serait une note nouvelle dans le lyrisme anglais contemporain. Jarfhlaith a des défauts de jeunesse, des faiblesses, des redondances. Il y a même, et c'est là que le débutant se trahit, des fautes d'impression!

Ch. Bastide.

Introduction à quelques parties d'une Etude : Les lois et les mœurs à Abbeville 1184-1789 [1]. Tables combinées et extraits du Livre Rouge et du Livre Blanc de l'Echevinage par E. Prarond, Paris, H. Champion, 1906, vii, 286 p. in-8°.

Sous ce titre un peu confus, le doyen des historiens du Ponthieu et de la cité d'Abbeville [2], M. E. Prarond, a mis au jour un recueil d'extraits de deux manuscrits précieux de la bibliothèque de cette ville, le *Livre Rouge* et le *le Livre Blanc*. Le premier est une espèce de registre des sentences judiciaires rendues par les autorités bourgeoises, le second renferme les correspondances du magistrat avec les princes et les évêques, les arrêts du Parlement, etc. Ces extraits

1. C'est évidemment une faute d'impression, à moins que le présent volume ne soit encore suivi de plusieurs autres, car il s'arrête en 1379.

2. On trouve à la fin du volume (p. 279-286) la *Bibliographie* des volumes et des articles de M. P. que cet érudit a consacrés depuis 1849 à l'histoire locale, surtout dans les *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*.

devaient figurer à l'origine comme pièces justificatives d'une série d'études qui ne sont pas encore prêtes pour la publicité; quoi qu'il en soit, le présent volume, (tiré seulement à cent trois exemplaires), sera le bien venu auprès de tous ceux qui s'occupent du droit municipal et de l'histoire de la civilisation française au moyen âge, du XIIe au XIVe siècle. Rangées sans distinction d'origine, uniquement d'après l'ordre chronologique, et non pas distribuées sous des rubriques spéciales, ces notes (soit simples analyses, soit copies plus textuelles)[3] leur donneront l'impression immédiate des mœurs de la population d'Abbeville et les feront pénétrer ainsi dans la mentalité de l'époque. On y trouve un peu de tout, relations d'affaires avec des combourgeois ou des gens du dehors, organisation de la propriété urbaine, même quelques rares faits touchant à l'histoire politique, mais surtout de nombreux cas d'application des lois criminelles, qui nous permettent de nous faire une idée très exacte de la barbarie des mœurs d'alors et des pénalités par lesquelles on essayait de la réfréner quelque peu sans trop y réussir. Ce qui frappe surtout, c'est la grande variété des punitions judiciaires appliquées au cours d'un siècle et demi aux mêmes actes coupables et la différence entre la manière de voir des hommes d'alors et la nôtre, sur ce qu'ils regardaient comme des crimes et sur ce qui leur semblait des peccadilles. On voit bien, par exemple combien peu valait au XIIIe et au XIVe siècle la vie humaine, en constatant que presque toujours un meurtre (une *navrure*) était simplement puni du bannissement, que ce fût un jeune homme assassinant sa fiancée ou un bourgeois égorgeant une fille publique, une servante-maîtresse coupant la gorge à son maître ou même un frère tuant un prêtre, son frère. Quelquefois on coupait encore le poing au meurtrier ou l'on abattait sa maison, mais il n'était presque jamais occis. Même mansuétude pour les viols; le bannissement était le châtiment habituel : deux clercs qui abusent d'une fillette de sept ans, un notable qui « ravit » de nuit une bourgeoise, en brisant sa porte, sont simplement chassés de la ville, et il faut descendre jusqu'à 1476 pour rencontrer une sentence de mort portée contre un vieillard qui a commis plusieurs attentats à la pudeur contre des enfants en bas âge. Par contre les voleurs sont punis avec une sévérité qui nous paraît excessive. Si parfois on se contente de leur couper les oreilles, le plus souvent ils sont pendus. Un clerc, coupable d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, est simplement remis à l'évêque, mais sa femme (?) est enterrée vive; une autre femme, qui a voulu noyer son enfant, est brûlée, et, ce qui peut sembler encore plus féroce, c'est qu'une malheureuse qui *entôla* le capitaine du château d'Abbeville, fut enfouie vive également, en 1420. Brûlée vive aussi, une femme qui

3. L'auteur a scrupuleusement indiqué les cas où il n'a pu déchiffrer entièrement les manuscrits.

avait voulu se tuer en se jetant à la rivière, mais qui fut repêchée. Un bourgeois qui s'était pendu dans sa maison, est décroché, pour être rependu au gibet ; un clerc ayant également commis suicide, sa maison fut démolie et ses biens confisqués. C'est seulement en 1394 que le Conseil de ville décida que l'usage de démolir les maisons des condamnés ne serait plus suivi. Sans doute il y avait trop de mécréants pour qu'on pût continuer à faire disparaître ainsi les logements disponibles dans la cité !

On le voit, c'est une grande variété de faits de la vie quotidienne du moyen-âge qui passent ainsi sous les yeux du lecteur qui a la patience de parcourir attentivement ces extraits ; souhaitons cependant qu'il soit encore donné à M. Prarond de les mettre en œuvre lui-même et de publier bientôt l'ouvrage dont ils ne doivent être que le dossier justificatif.

R.

Un couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg, traduits de l'allemand par J. Ph. Heuzey avec une préface de G. Goyau. Paris, Perrin et Comp., 1905, XLV et 252 pages in-18° (Prix : 3 fr. 50 c.).

Ce n'est pas précisément une « révélation » pour ceux qui savent l'allemand, que ces mémoires de Charité Pirckheimer, puisqu'aussi bien voilà plus d'un demi-siècle que le professeur Constantin Hœfler en a publié le texte (en 1853). Ils étaient connus de tous ceux qui s'occupèrent depuis lors un peu sérieusement de l'histoire des mœurs et de l'histoire religieuse de l'Allemagne au seizième siècle. Mais il est certain d'autre part qu'on n'en avait guère parlé chez nous et l'on doit donc des remerciments à M. Heuzey pour les avoir mis à la portée du public français. C'est un document des plus intéressants pour l'étude de la crise religieuse dans une des grandes cités du Saint-Empire romain, et comme on y assiste à la lutte inégale de ce qu'il y a de plus auguste au monde, la liberté de conscience opprimée, contre les forces réunies de l'Eglise officielle et de l'Etat, nul esprit vraiment libéral ne lira sans une émotion sympathique les doléances et les appels de la vieille abbesse de Nuremberg. Elle essaya en vain d'obtenir des représentants de la foi nouvelle cette liberté de pratiquer ses croyances que son Eglise, à elle, n'a jamais accordée aux dissidents que quand elle y a été forcée par les circonstances. Son récit nous communique quelque chose de l'émotion qui la travaillait elle-même et nous rappelle, avec moins d'âpreté, celui de la religieuse genevoise, Sœur Jeanne de Jussie, ou bien encore, mais avec un accent plus personnel, le Mémorial des religieuses de Sainte-Marguerite et de Sainte-Agnès à Strasbourg, qui

date aussi du XVIe siècle et dont le texte fut traduit ou plutôt paraphrasé par le vicomte Théodore de Bussierre en 1860.

Femme de lettres distinguée elle-même, sœur de Willibald Pirckheimer, l'un des premiers humanistes de son temps, la nonne de Sainte-Claire déploya dans ces luttes quotidiennes qui assombrirent et désolèrent sa vieillesse, une grande force de caractère, mais en même temps une souplesse d'allures, une habileté de conduite qui nous donnent une haute opinion de ses capacités intellectuelles. D'ailleurs, dans ces âpres querelles du seizième siècle, c'est un fait, psychologiquement très explicable, que les femmes se passionnent pour les problèmes religieux autant et souvent plus que les hommes et qu'elles déploient, dans un camp comme dans l'autre, une vaillance à toute épreuve, une véritable soif du martyre. Ici la persécution, quelque dure qu'elle nous semble, s'arrêta bien avant le martyre. Si plusieurs des religieuses, réclamées par leurs parents, durent quitter, contre leur gré, le monastère, bien d'autres y restèrent et la vieille abbesse elle-même résidait toujours dans le cloître chéri, quand elle ferma les yeux en 1532, âgée de soixante-seize ans.

Il y aurait beaucoup à dire sur les considérations théoriques que M. Georges Goyau développe dans la préface qu'il a mise en tête du volume. Il ne s'étonnera pas trop, je pense, qu'on refuse d'adhérer à l'affirmation que c'est dans le cloître seulement qu'on trouvait la liberté morale et intellectuelle (p. XXIV), voire même qu'on y « jouissait du maximum de liberté ». Ce n'était pas l'avis des malheureuses que Louis XIV et ses évêques faisaient enfermer dans les couvents des Nouvelles Converties, et si nous étions encore assez naïfs pour croire que la logique gouverne vraiment le monde, nous serions presque tenté d'inviter l'éloquent écrivain a *préfacer* prochainement quelque volume analogue, où l'on nous raconterait, par exemple, la lamentable histoire de Blanche Gamond, cette autre héroïne de la liberté de conscience, dont les souffrances furent autrement cruelles que celles de la vénérable abbesse de Nuremberg. Puisque rien n'est plus beau, selon lui, que « des âmes qui veulent continuer d'aller à Dieu par les voies dont elles avaient personnellement fait choix », je ne vois vraiment pas comment et de quel droit M. Goyau refuserait à la martyre huguenote le tribut légitime de sa respectueuse administration [1].

R.

---

1 A la page 56, on fait régner l'empereur Maximilien I en 1524. Je n'ai pas en ce moment le texte allemand sous les yeux, mais il me semble impossible que la savante Charité Pirckheimer n'ait pas su le nom du souverain qui régnait alors; peut-être est-ce un simple lapsus de l'auteur du *Fils d'Abraham*, le traducteur des Mémoires.

La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret, docteur en théologie, etc. Époque moderne, tome IV. Paris, A. Picard et fils, 1906, II, 446 p. in-8°. (Prix : 7 fr. 50).

C'est le huitième volume de ce grand ouvrage qui mérite d'intéresser les amis des études sérieuses, quelles que soient les observations de détail qu'il suggère, car on ne peut qu'admirer la persévérance intrépide de l'auteur à traiter son sujet à fond, et à dépouiller une littérature des plus abondantes, mais inconnue du grand public et délaissée même par les théologiens [1]. La patience désintéressée avec laquelle M. l'abbé Féret poursuit ses investigations mérite le respect de ceux mêmes qui ne partagent en aucune manière ses sympathies et son estime pour la plupart des auteurs qu'il fait surgir pour nous de l'oubli. Ce nouveau tome est consacré à la revue littéraire du XVIIe siècle, ou plutôt il la commence seulement, car le volume tout entier est consacré à l'histoire des Ubiquistes et des Sorbonnistes.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les tendances de l'auteur; naturellement elles n'ont pas changé. Le livre consacré aux Ubiquistes s'ouvre par un chapitre consacré à Edmond Richer, « célébrité de mauvais aloi », qui « trébucha une première fois, fit ensuite une lourde chute, dont avec peine il essaya de se relever pour en définitive finir assez tristement ». L'auteur ne semble donc nullement persuadé de la sincérité des rétractations successives de l'ex-syndic (p. 19-20). Le chapitre suivant, consacré au cardinal de Richelieu, renferme des considérations assez raisonnables sur sa politique et l'on ne peut qu'en approuver la conclusion : « En résumé, Richelieu est plus grand par ce qu'il a *fait* que par ce qu'il a *écrit* » (p. 51); d'autant qu'il ne nous semble pas démontré du tout que le grand diplomate et terrible justicier a réellement composé lui-même les diverses élucubrations « où sa plume se complait dans la description de l'amour des souffrances, des actes de la contemplation et des ardeurs de l'extase ». Je ne croirai à son activité de théologien mystique que lorsqu'on m'aura fait voir ses manuscrits autographes. Un chapitre fort curieux est celui qui nous raconte l'activité littéraire du fameux controversiste jésuite, le P. François Véron, espèce de prestidigitateur théologique qui, pendant des années, protégé par le bras séculier, agonisa de sottises et de provocations publiques les ministres de la religion prétendue réformée, les espionnant dans leurs temples, jusqu'au moment où, nommé curé de Charenton pour mieux surveiller les hérétiques, il s'installa dans cette localité pour « y remporter de nouveaux triomphes [2]. » L'honnête Élie Benoit,

1. Voy. pour les volumes précédents la *Revue* des 12 novembre 1900, 12 mai 1902 et 2 janvier 1905.

2. M. F. déclare que, de l'autre côté du Rhin, Véron recueillit les mêmes éloges. Cependant Leibnitz a écrit que sa méthode « *merito irrisa fuit et a sociis etiam deserta* », ce qui n'est pas un compliment, et si les *Acta Eruditorum* ont dit qu'un

l'historien de l'Édit de Nantes, a trouvé le mot juste pour caractériser ce polémiste de carrefour : « Il aigrissait la populace en la divertissant » encore que, d'après notre auteur, il fut « superlativement animé du zèle évangélique » (p. 91). On aura plus de plaisir à parcourir les notices sur le cardinal de Retz, sur le Bouthillier de Rancé, sur Étienne Le Camus, l'évêque vraiment tolérant de Grenoble, qui ont une physionomie à part; ce n'est pas le cas pour la foule des théologiens qui suivent, Guillaume de Saint-Martin, Philippe Cospéan, Pierre de Besse, Pierre Sarrazin, etc., orateurs sacrés, dogmaticiens ou polémistes également obscurs, et pour les historiens et les poètes, qui leur font suite. François Dyrois, le collaborateur de Mézeray, Nicolas de Hauteville et Louis Bail [1], ne sont guère plus connus et, franchement, ne méritent pas de l'être, si nous en jugeons par les élucubrations poétiques que cite M. F.

Dans le second livre, consacré aux Sorbonnistes, nous trouvons des personnages plus marquants et dont on parle encore aujourd'hui. Voici Jean Boucher, le fougueux curé de Saint-Benoît, l'un des ligueurs les plus acharnés contre Henri III, le panégyriste de son assassin Clément, l'apologiste aussi de l'assassin Jean Chastel, qui voulut tuer Henri IV, ce qui ne l'empêcha pas de s'adresser plus tard, dans sa *Couronne mystique* (1623) aux souverains, comme aux « moutons mignons du bercail du Très-Haut » et de les appeler « nobles rameurs de la barque de Dieu. » Il est mort, presque centenaire, à Tournay, ayant survécu de trois à quatre ans à Richelieu. Voici Godefroy Hermant, « le théologien aux connaissances étendues » qui « s'est enlisé comme tant d'autres dans le jansénisme, jusqu'au point de n'en plus sortir » (p. 247). Voici Antoine Arnauld, « le célèbre mais non irréprochable docteur » auquel l'auteur n'ose pas refuser cependant son respect : « On a appelé le savant et fécond docteur le Grand Arnauld; l'histoire n'a pas à contredire » (p. 278).

Après eux, la chute est profonde, car nous tombons dans les deux Harlay; l'un, l'archevêque de Rouen, qu'un contemporain appelait « un abîme de science où l'on ne voyait goutte » ; l'autre, l'archevêque de Paris, après la mort duquel Mme de Coulanges écrivait à Mme de Sévigné : « Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre... il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile : c'est la vie et la mort ». De tous les évêques auteurs énumérés à leur suite, un seul a survécu à l'oubli, Hardouin de Péréfixe, l'auteur de l'*Histoire du roy Henry-le-Grand*. Je passe une

---

de ses ouvrages a eu « l'approbation de toute l'Église romaine », on a peine à se figurer que l'auteur ait pu voir dans ce dire de l'organe de l'orthodoxie lathérienne de Leipzig un *éloge* à l'adresse du bruyant jésuite.

1. Ce dernier a été « jugé sévèrement et légèrement par M. Sainte-Beuve ». Il est pourtant permis de s'en rapporter de préférence au goût littéraire de l'auteur des *Causeries du lundi* et de *Port-Royal*.

longue série d'autres docteurs qui forment comme un cortège de *dii minores* à ces lumières de l'épiscopat et dont la verve théologique s'est répandue dans une foule d'écrits que M. F. a seul eu, sans doute, le courage méritoire d'aborder et de parcourir de nos jours [1]. Il semblerait pourtant que, par moments, lui-même a faibli devant la lourdeur de sa tâche; dans le tableau de ces « entremangeries » religieuses qui forment le fond de toute cette littérature, il est parfois si bref qu'on ne se rend pas suffisamment compte des questions en litige, et surtout il oublie — ce qui serait pourtant intéressant pour ses lecteurs — de nous dire ce qu'il pense lui-même sur le sujet [2].

R.

Max Freiherr von Waldberg. **Der empfindsame Roman in Frankreich.** Erster Tiel. Die Anfänge bis zum Beginne des XVIII. Jahrhunderts. Strasbourg et Berlin, Trübner, 1906, in-16, p. 488. Mk. 6.

M. von Waldberg qui a entrepris l'histoire du roman moderne allemand, s'est trouvé amené en étudiant les origines de son sujet, à nous donner en même temps un chapitre neuf et intéressant de l'évolution du roman en France. La minutieuse enquête à laquelle il a soumis les productions romanesques du XVIIe siècle lui a permis de nous faire assister à la formation lente de toute une littérature sentimentale qu'on s'était habitué à réserver presque exclusivement au siècle suivant.

Le roman d'aventures, héroïque et galant, intrigué et interminable, ne répond déjà plus au goût du temps, même avant les épigrammes de Boileau. La peinture des conflits intérieurs, l'analyse psychologique attirent de plus en plus l'attention des écrivains et obtiennent la faveur du public. Dans certaines œuvres de La Fontaine même se

---

1. Citons cependant encore Jacques de Sainte-Beuve; Jean Gerbais, célèbre pour avoir retracé « en termes enflammés les merveilleux progrès de l'élève de Bossuet », ce *raté* qu'on appela le Grand Dauphin; Claude Héméré, l'un des prédécesseurs inédits de M. l'abbé F., par son ouvrage *Sorbonae origines, disciplina et viri illustres;* Claude Morel, l'ennemi juré de Port-Royal, la terreur du Philistin, profane, plus encore que Samson.

« Puisque l'un ne portait qu'une maschoire d'asne
« Et que, pour vaincre tout, Morel en porte deux. «

2. Quelques remarques de détail en finissant. P. 13 au lieu de *Bativoglio* il faut lire *Bentivoglio*. — P. 38. M. F. ne cite pas la *troisième* édition du *Traité qui contient la méthode la plus facile, etc.*, attribué à Richelieu, publiée à Paris, chez Cramoisy, en 1663. — P. 40. Depuis Foncemagne, auquel en est resté M. F. on a encore bien souvent discuté l'authenticité du *Testament politique* du grand cardinal; en dernier lieu, M. Ernest Boehm, *Studien zum politischen Testament Richelieu's. Der Streit um die Aechtheit* (Leipzig, 1902, in-8°). — P. 262, lire *Jurieu* au lieu de *Jurien*.

trahit discrètement cette préoccupation nouvelle. Mais il y a un livre qui fait date et marque une orientation originale : ce sont les *Lettres Portugaises*, monologue passionné d'une abandonnée, histoire émue et vibrante de l'amour que le jeune Chamilly avait inspiré à sœur Marianne Alcoforado, « l'Héloïse portugaise », comme on l'a justement appelée. M. v. W. les a longuement analysées avec les nombreuses réponses, adjonctions et imitations qui les suivirent. Les *Lettres galantes* de Me la Présidente Ferrand constituent comme une réplique des *Lettres Portugaises*, seulement avec un degré de plus dans la profondeur de la peinture des tortures morales d'une âme délicate, car l'héroïne est ici une femme mariée. Mais ces œuvres et d'autres encore qu'examine M. v. W. ne donnent que l'indication du courant que suivaient maintenant les auteurs de fictions ; le roman psychologique proprement dit naît avec le livre le plus populaire de Mme de La Fayette, sa *Princesse de Clèves*. Il marque aussi l'avènement d'un nouveau type, le roman féminin, avec lequel s'impose au public une autre conception de l'amour qui se spiritualise de plus en plus et donne à l'amant un rôle tendre, généreux, touchant, aboutissant toujours, à travers un flot de larmes, au sacrifice et au renoncement. Les plus célèbres de ces productions aujourd'hui oubliées, les romans de Mme de Villedieu, de Catherine Bernard, surtout de Mlle de La Force, de la comtesse d'Aulnoy, de Mme Murat, pour ne nommer que les principales, ont été particulièrement étudiés par l'auteur, préoccupé de rechercher dans chacun les progrès que font à la fois la pénétration du psychologue et la technique du romancier. On trouvera aussi dans cette partie d'ingénieux aperçus sur certaines attaches qui relient cette littérature romanesque au mouvement intellectuel du XVIIIe siècle et même au romantisme allemand.

J'aurais seulement souhaité que l'étude de M. v. W. eût été présentée avec plus de méthode, en groupant sous quelques chefs principaux les gains effectifs, les éléments originaux qui marquent cette transformation du roman. Tout est presque mis sur le même plan, et l'auteur dans cette longue analyse de situations souvent bien ressemblantes se contente trop de répéter, en variant les formules, que la peinture des caractères, des passions, du monde intime des héros de fictions va de plus en plus en s'enrichissant et s'approfondissant. On ne saisit pas assez les étapes de cette évolution ; même extérieurement, pour l'œil, elle n'apparaît pas : les chapitres du livre manquent de titres. Le dernier est consacré à un romancier en qui M. v. W voit comme l'expression la plus complète des progrès que le roman a réalisés jusqu'à la fin du XVIIe siècle : c'est l'auteur des *Illustres françaises*, Des Challes. En l'exhumant d'un long oubli, son historien ne lui ménage pas l'admiration : c'est à côté de Balzac ou d'Ibsen que serait la place de ce profond observateur des mœurs de son temps et de l'âme humaine. En attendant la réédition que M. v. W. nous pro-

met de Des Challes, beaucoup qui ne pourront le juger que par les extraits que cette étude donne de son œuvre, trouveront l'enthousiasme excessif. En faisant les réserves nécessaires sur ce manque de mise au point et de distinction nette dans l'évolution du roman sentimental, il n'en reste pas moins que M. v. W. a exploré d'une façon attachante et avec une rare érudition un domaine de notre littérature qui n'est encore qu'imparfaitement connu [1].

L. R.

Correspondance de Roland Dupré, second résident de France à Genève (1680, 1688), par Frédéric Barbey. Genève, A. Jullien et Georg et Comp., 1906, XLIX-368 p., in-8° (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome XXIX).

Le volume de documents inédits que publie M. F. Barbey forme comme une suite naturelle à l'ouvrage d'Albert Rilliet sur le *Rétablissement du catholicisme à Genève*, publié en 1888. Il renferme la correspondance de Roland Dupré, successeur de ce Laurent de Chavigny qui, grâce à la toute puissance de Louis XIV, eut l'honneur de faire dire la première messe dans la cité de Calvin et s'y fit si cordialement détester, pour son arrogance maladroite, que le gouvernement français lui-même jugea utile de le rappeler au bout de six mois. Il y fut remplacé par Roland Dupré, qui résida à Genève pendant huit ans, fort contre son gré d'ailleurs, comme nous le montrent les pièces tirées ici des Archives des affaires étrangères. Elles ne sont pas sans intérêt, encore qu'à la longue, la répétition incessante des mêmes idées et des mêmes faits en rende la lecture passablement monotone.

La position de la petite république de Genève était naturellement périlleuse en tout temps, au seul point de vue géographique. Elle le devint encore bien plus à l'époque de la toute-puissance de Louis XIV, Ses gouvernants vivaient toujours dans la peur du roi; ils avaient peur aussi du duc de Savoie, peur même, dans une certaine mesure, de leurs puissants voisins et alliés. M M. de Berne. Ils devaient céder bien souvent aux injonctions plus ou moins catégoriques des représentants du monarque qui, d'un seul mot, pouvait anéantir presque tout leur commerce extérieur, et pourtant ils devaient ménager aussi les convictions et les préjugés de leurs propres sujets, fort chatouilleux sur l'article de la messe et les visites en masse des paysans savoyards catholiques.

Le ministre des affaires étrangères d'alors, Colbert de Croissy, se montra généralement, en homme intelligent et habile qu'il était, très conciliant dans ses rapports avec la petite république. Louis XIV lui-

---

2. Les passages en français sont parfois cités avec des inexactitudes dont quelques-unes sont gênantes. P. 213, *Sosie* est mis par erreur pour Amphitryon.

même, sauf sur certaines questions touchant soit à la religion, soit à son prestige personnel, fit souvent preuve d'une condescendance gracieuse aux prières de ses modestes voisins [1]. Le plus gênant des trois pour Genève, c'est ce jeune résident, qui s'ennuie à mort sur les rives du Léman [2] et qui pour sortir de ce trou, veut se faire remarquer à tout prix ; pour y arriver, il pince impitoyablement la corde sensible de son souverain, je veux dire la fibre confessionnelle. Je m'étonne un peu que M. Barbey ait parlé de lui avec tant de bienveillance dans son introduction. Prétentieux et cassant, affichant, quoique d'origine très roturière, des allures de gentilhomme, hautain avec le magistrat, servile avec l'évêque de Genève, quémandant sans cesse de nouvelles gratifications à la cour [3], poussant le roi à agir pour le triomphe de l'Église [4], dénonçant avec empressements les religionnaires de France fugitifs, même sa propre belle-mère, sommant les magistrats de les expulser [5], en même temps qu'il racole des solliciteurs pour la caisse des concessions [6] tenue par Pellisson, Dupré nous apparaît comme le vrai type du fonctionnaire arriviste d'alors.

Pour se désennuyer, il n'a qu'une distraction sérieuse [7], c'est de faire célébrer avec le plus de pompe possible, les cérémonies religieuses d'un culte que la population genevoise, depuis un siècle et demi, est habituée à considérer comme une coupable idolâtrie. « Je n'ay que faire de vouloir me justifier sur l'inutilité dont je suis, écrit-il à Colbert de Croissy. Tout autre que moy n'y trouverait pas plus d'occupation ny de matière de vous entretenir. *Tout se réduit à la messe*.[8]» En effet c'est de cela qu'il entretient le plus souvent le ministre et le souverain. « La belle saison va rendre le concours plus considé-

1. Colbert de Croissy le rappelle plus d'une fois à l'ordre pour excès de zèle et le roi, dans plusieurs de ses dépêches, lui défend d'employer l'autorité du nom royal, pour arriver à tel résultat désirable en lui-même.

2. Il écrit par exemple « Je demeurerais bien icy dix années que je ne crois pas que j'y puisse trouver une occasion de rendre aucun service » (p. 100), et le 23 mars 1683, il répète : « Voici trois ans que j'y languis sans mesme avoir aucune espérance d'y trouver quelque moyen de servir » (p. 193).

3. Plus d'une fois le ministre doit lui dire qu'il vient de recevoir un cadeau de Sa Majesté et qu'il est trop tôt pour récidiver.

4. Voy. par exemple, la lettre où il suggère au roi les moyens d'extirper l'hérésie de Gex. (p. 219).

5. Il ira même jusqu'à proposer, sans aucun scrupule, l'enlèvement d'étrangers fugitifs, sur territoire suisse (p. 187).

6. Quand son propre beau-frère. M. de Fermont, se décide à se convertir, Dupré indique dans la même dépêche, où il annonce ce fait réjouissant, quels sont les biens d'Églises protestantes confisqués qui seraient à sa convenance pour le récompenser.

7. Il en chercha une autre en se mariant avec une jeune veuve d'origine lyonnaise, qui résidait à Genève, après qu'elle eut « fait abjuration des fausses créances de Calvin » comme il l'écrit à Colbert (mai 1683) mais le ministre le réprimanda vertement de ne pas avoir demandé l'autorisation royale.

8. Barbey, p. 125.

rable et les pèlerinages plus fréquents ; chacun (des moines et prêtres étrangers) se fait un mérite particulier de célébrer la messe ou d'y assister à Genève. Aussi ma maison ne désemplit pas; elle est un cabaret tout le jour et la nuit un hôpital » (p. 104). Et deux ans plus tard, il répète : « Tous les religieux mendiants, les pauvres catholiques et généralement tous les nouveaux convertis n'ont point d'autre retraite que dans ma maison » (p. 212) [1]. Le 25 septembre 1682, il pouvait écrire avec une satisfaction visible : « On a encore dix-sept messes aujourd'huy dans la chapelle » (p. 175). Son attitude vis à vis du Magistrat varie beaucoup ; tantôt il est bon prince, accepte des collations sur le lac et l'assure de sa bonne volonté, tantôt il est d'une arrogance rare vis-à-vis « de ces gens-cy », de « ces braves et fiers Genevois » comme il les appelle ironiquement. Il n'admet pas que la Seigneurie discute et affirme ses droits; il trouve une prétention pareille « ennuyeuse » ; c'est « plustost à la grâce qu'il faut qu'ils aient recours » écrit-il le 19 décembre 1684 (p. 225). Et avec une attitude pareille il s'étonne encore de ce qu'on soupçonne à Genève le roi de viser à la conversion de la cité ; il signale « l'insolence » inimaginable des réfugiés de passage qui osent exprimer cette crainte (p. 285) et s'indigne de ce qu'on dise publiquement (en 1688) que l'évêque d'Annecy sera son successeur à lui, comme résident de France (p. 314). Au fond, il a perdu d'assez bonne heure tout intérêt à sa besogne officielle ; « il n'y a que les gens qui se trouvent dans le train missionnaire qui peuvent y prendre quelque plaisir », dit-il le 25 décembre 1685 (p. 266). Et, de fait, quelques-uns de ses plus vifs ennuis lui viennent des bonnes âmes qu'il a contribué à sauver [2]. Aussi peut-on croire à sa sincérité quand il demande à quitter ce « lieu de perdition » et qu'il s'écrie dans une lettre du 17 février 1688 : « J'avoue, monseigneur, que je recevray avec la dernière joie (l'ordre) de quitter un séjour qui me devient tous les jours plus insupportable » (p. 321). Il dut attendre encore neuf mois jusqu'à ce qu'il fût

---

1. Naturellement ces déclarations sont la préface de demandes d'indemnités nouvelles pour frais de tout genre. Colbert de Croissy est obligé de lui faire remarquer qu'il ne faudrait pas abuser du droit d'asile, surtout en faveur d'individus poursuivis par leurs créanciers (p. 246-290). Un jour il a l'audace de proposer que le magistrat soit obligé de respecter les édits royaux relatifs aux nouveaux convertis en France, qui leur accordent trois ans de répit pour payer leurs dettes. « Il ne faut que m'ordonner de déclarer ce que Sa Majesté souhaite qu'on fasse à cet égard » (p. 287).

2. Dupré s'était beaucoup intéressé à un apostat genevois, nommé Frémin et l'avait chaudement recommandé à la cour. Frémin, devenu curé dans le pays de Gex, s'avise de trouver que le résident n'était pas assez zélé et le dénonce à Versailles. Celui-ci se plaint alors avec amertume d'être attaqué par « un curé de village » et d'être « exposé à la calomnie du premier venu ». Combien de fois pourtant n'a-t-il pas calomnié lui-même, dans ses rapports officiels, le Magistrat et la bourgeoisie de Genève, ainsi que le démontre fort bien M. Barbey!

remplacé par M. d'Iberville, commis au Ministère des affaires étrangères ; sa dernière dépêche est du 16 novembre 1688.

On ne peut que remercier la *Société d'histoire et d'archéologie de Genève* d'avoir mis au jour ce curieux dosssier, soigneusement annoté. Bien que ne s'occupant que d'un point bien restreint de l'horizon politique, il donne une impression très nette de la prépotence altière que la monarchie de Louis XIV faisait peser alors sur l'Europe et en voyant le sans-gêne naïf avec lequel, trop souvent, ce monarque traitait des voisins trop faibles pour repousser ses ordres [1], on comprend mieux que l'Europe exaspérée ait fini par se coaliser pour mettre un terme à cet état de choses, qui durait depuis trente ans.

R.

P. Boyé, **Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar, avec les rois de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II** (1736-66), avec une étude et des notes; in-8, 89 p., Paris-Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1906.

Sans ajouter grand chose à l'histoire du roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, ou des deux rois de Prusse ses contemporains, la correspondance en grande partie inédite, que M. Boyé a tirée des Archives secrètes d'État à Berlin et de deux dépôts nancéens (Musée historique lorrain et bibliothèque municipale de Nancy) n'est pourtant pas sans valeur. Le sujet des 38 lettres [2] échangées entre le duc-roi et ses deux illustres correspondants est en général assez banal : on y trouve surtout des condoléances ou des félicitations, mêlées de compliments. Il s'y glisse aussi, par bonheur, quelques particularités intéressantes : telle, par exemple, l'intervention de Frédéric-Guillaume Ier en faveur des protestants lorrains, intervention bien accueillie par Stanislas, mais repoussée par l'intendant du roi de France, véritable maître de la Lorraine; telles les négociations au sujet des hommes de haute taille désirés par le roi-sergent et fournis bénévolement par le duc ; telle l'offre faite par ce dernier d'abriter à Nancy un congrès de paix au milieu de la guerre de Sept Ans (janvier 1760). Les louanges que « Federic », prince royal, puis roi, décerne au beau-père de Louis XV, paraissent parfois exagérées ; il est certain que le roi philosophe ne pensait pas tout le bien qu'il a dit du « philosophe bienfaisant »; il est néanmoins souvent sincère : il le regardait comme le

---

1. On est étonné, malgré toute l'habitude qu'on peut avoir de l'absence de logique dans les têtes royales, de l'inconscience sereine avec laquelle Louis XIV écrit à Dupré, le 22 juin 1685 : « Mon intention est que vous leur fassiez entendre (aux syndics et magistrats de Genève) *qu'ils ne peuvent avec justice retenir les enfants d'un pére qui les redemande* » (p. 245). S'était-il jamais laissé arrêter lui-même par les réclamations des pères et mères auxquels il arrachait leurs enfants?

2. Il y a, en réalité, 39 lettres, mais l'une d'elles est adressée au duc Ossolinski, grand maître de la maison de Stanislas.

meilleur des hommes, sinon comme le meilleur des souverains, et a contribué à créer la légende, d'ailleurs justifiée, qui enveloppe d'une auréole de bonté la figure du roi détrôné. Stanislas, de son côté, avait voué à Fritz une affection réelle, depuis le jour où il l'avait vu à Kœnigsberg pour la première fois, en 1735, et si un jugement trop sévère, trouvé dans l'*Anti-Machiavel*, amena un refroidissement vers 1749, la fâcheuse impression ne tarda pas à se dissiper ; jusqu'en 1766, les portraits de Frédéric II restèrent à la place d'honneur au château de Lunéville.

L'édition des lettres a été faite très soigneusement, avec un souci méritoire de l'exactitude et une connaissance approfondie des choses lorraines, comme on pouvait l'attendre de M. Boyé.

Albert WADDINGTON.

Die englische Kolonisation in Irland von Dr Moritz Julius BONN. Stuttgart, Cotta, 1906, 397, 320 pages in-8°. Prix : 22 fr. 50).

S'il est une question controversable et controversée dans l'histoire de la Grande-Bretagne, au point de vue des procédés comme des résultats, c'est assurément celle de la colonisation de l'Irlande par ses maîtres successifs. Depuis le 1er mai 1169, date à laquelle les premiers *conquistadores* normands débarquèrent sur les côtes du comté de Wexford, jusqu'à l'heure présente, il y a eu antipathie profonde et réciproque entre Celtes et Anglo-Saxons, entre catholiques et protestants, entre jacobites et orangistes, entre les partisans du *repeal* d'O' Connell ou du *home rule* de Parnell et les hommes d'État et les grands propriétaires de l'Angleterre conservatrice. L'antagonisme politique et religieux a forcément déteint sur les historiens et les économistes et quand on ouvre un livre sur cette épineuse matière, on peut presque deviner d'avance comment seront racontés les faits et comment ils seront interprétés, selon le camp auquel appartient l'auteur. Sans doute, depuis que Gladstone a commencé l'œuvre, non encore de la réconciliation, mais de la réparation pour l'Irlande, on commence, des deux côtés du canal de Saint-Georges, à mettre des oppositions un peu moins violentes dans le récit du passé. Néanmoins c'est peut-être encore trop demander à un Anglais que de lui faire reconnaître la dureté, la maladresse et, ce qui pis est, l'insuccès tout au moins relatif de ses procédés séculaires vis-à-vis des Celtes d'Erin ; c'est trop demander également à un Irlandais, de vouloir l'amener à l'aveu que les misères sans nom dont ses ancêtres ont été victimes durant des siècles, ont été amenées, pour une bonne part, par l'incapacité politique des populations elles-mêmes, leur organisation économique et sociale détestable, leurs jalousies et leurs luttes perpétuelles.

Aussi doit-on se féliciter quand un étranger, préparé par des études spéciales à manier ces problèmes économiques si embrouillés et si délicats, désireux de pénétrer au fond des choses, ne reculant pas devant les enquêtes et les vérifications personnelles, vient les étudier sur place avec patience et sympathie et essaie de départager, comme arbitre, les nationalités hostiles, en établissant exactement les faits auxquels elles furent mêlées et en fixant impartialement les torts de chacune d'elles. C'est ce que nous semble avoir fait M. Maurice Bonn dans les deux volumes du consciencieux travail que nous annonçons ici. C'est le fruit de recherches approfondies dans les archives de Dublin et à travers les *blue books* du gouvernement britannique; mais c'est aussi le fruit d'observations pénétrantes, faites à travers le pays même, pendant plusieurs années. L'auteur a vécu au milieu des Irlandais, s'intéressant à leurs doléances et à leurs aspirations, sans refuser naturellement d'écouter les arguments de la partie adverse. Il déclare lui-même (p. VII) qu'il ne peut espérer que son travail satisfasse complètement aucun des deux groupes ethniques opposés. Le critique étranger, qui n'est pas tenu de s'inféoder aux passions hostiles, en conclura volontiers que le travail de M. Bonn est aussi désintéressé, aussi exact qu'il est possible de l'être, sur un sujet aussi brûlant.

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de M. B. une histoire générale de l'Irlande à l'époque féodale et dans les temps modernes; c'est uniquement à l'histoire de la *colonisation* de l'île que sont consacrés les cinq livres entre lesquels se partage son récit. Elle commence avec les Normands de Henri II, au XIIe siècle; elle reprend une seconde fois sous les Tudor et semble triompher sous Elisabeth. La grande révolte d'octobre 1641 amène les représailles terribles de Cromwell et l'écrasement de Jacques Stuart sur les bords de la Boyne a pour conséquence la quatrième conquête, qui semble pour un temps définitive, et comme la suite naturelle du triomphe de Guillaume d'Orange. M. B. suit dans tous ses détails économiques et politiques les vicissitudes de cette colonisation qui doit recommencer presque à nouveaux frais, à chacune des périodes indiquées, le succès même épuisant bientôt les forces des vainqueurs du jour. La singulière organisation des clans irlandais, qui persiste jusqu'au XVIe siècle, facilite d'un côté, mais retarde de l'autre le triomphe des Anglo-Saxons; quand elle finit par disparaître, déjà se dresse un obstacle nouveau, l'antagonisme religieux des vainqueurs et des vaincus. C'est un chapitre particulièrement douloureux de cette histoire si lamentable à travers les siècles et qui recommence sans cesse, de l'asservissement d'une race par une autre; les mesures employées pour briser les résistances indigènes, les expropriations, les transplantations de populations entières, l'exportation plus ou moins volontaire au Nouveau Monde qui suivit les derniers soulèvements du XVIIIe et du XIXe siècle, n'ont même pas

abouti, puisque, diminuée de plus de moitié [1], la population autochtone de la grande île occidentale oppose encore à l'heure présente une résistance passive, mais presque unanime, aux très sincères efforts tentés depuis un âge d'homme par quelques hommes d'Etat prévoyants et humains, pour apporter un soulagement sérieux aux misères matérielles et morales de l'Irlande.

Notre auteur ne dissimule pas les conclusions qui, pour lui du moins, se dégagent de sa longue enquête historique. On ne saurait prétendre que la colonisation de l'Irlande, tant de fois tentée, ait réussi; on est en droit de douter qu'elle puisse réussir désormais. Tous les éléments vraiment actifs de la population s'expatrient; ce qui reste est une masse plutôt inerte, sans confiance en l'avenir et surtout sans argent; quant aux capitaux anglais, ils se refusent à traverser la mer d'Irlande et la plupart des grands propriétaires du sol, continuant les traditions séculaires de l'*absentéisme*, se bornent à encaisser leurs rentes sans rien sacrifier de leurs revenus pour augmenter la prospérité de leurs fermiers et de leurs domaines. Aussi la culture décline-t-elle depuis bien des années; d'immenses étendues de terrain, d'un sol relativement fertile, sont redevenues, comme au moyen-âge, des pâturages vides de demeures humaines. Jamais les envahisseurs n'ont été suffisamment nombreux pour écraser les premiers habitants et pour se substituer à eux d'une façon durable; ils ont pu les opprimer, les déplacer, mais n'ont pas créé de race nouvelle et par cela même la colonisation devait échouer. En l'absence de femmes anglaises, les Irlandaises subjuguées donnaient aux conquérants une progéniture déjà mi-celtique, qui se perdait facilement dans les populations ambiantes et au bout de chaque étape, la prise de possession était comme nulle et non avenue. Il n'y a donc jamais pu y avoir un essai sérieux de fusion des races; plutôt que de s'y soumettre, le Celte se repliait jusqu'au delà de l'Atlantique. Et maintenant que des lois plus équitables le protègent, maintenant qu'il respire et qu'il compte comme facteur politique, il éliminera vraisemblablement peu à peu le colon anglais, là où ce dernier a su prendre racine; déjà les Anglo-Saxons protestants ont perdu leurs privilèges ecclésiastiques, leur monopole du sol et des droits électoraux, et M. B. prévoit le moment où — sauf probablement dans la province d'Ulster — l'Anglais isolé, mal à l'aise et comme noyé dans les masses allogènes, sera obligé de retourner dans son pays d'origine, s'il ne peut se résigner à se plier aux mœurs et aux idées des autochthones, ce qui est une autre manière d'abdiquer sa nationalité [2].

---

1. En 1841, l'Irlande comptait 8,175,124 habitants; en 1901, elle n'en avait plus que 4,458,775. De 1850 à 1902 l'île a perdu, par l'émigration, plus de 3,900,000 individus (Bonn, II, p. 300). Chaque année encore, il en part, en moyenne, environ 40.000.

2. Encore en 1901 la statistique anglaise officielle ne comptait en Irlande que 106.778 Anglais.

On le voit, l'ouvrage de M. Bonn où tous ces faits et ces considérations sont présentés avec une abondance, une lucidité, un calme scientifique parfait, est de nature à attirer l'attention des historiens et à susciter aussi les réflexions des économistes et des hommes politiques.

R.

G. Bonet-Maury. **L'Islamisme et le Christianisme en Afrique**. Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 299. Fr. 3 50.

M. Bonet-Maury a présenté dans son livre un résumé succinct et clair de l'expansion des deux religions monothéistes qui ont pris pied en Afrique et s'efforcent d'absorber avec une fortune diverse le fétichisme indigène. Il a même consacré un premier chapitre au judaïsme qui, en Égypte et dans l'Afrique romaine, fraya la voie aux apôtres du Christ, et il nous renseigne en quelques pages sur la situation actuelle du groupe israélite. De l'établissement du christianisme, dans les différentes régions du nord, des plus illustres représentants de l'église africaine, de son rôle brillant jusqu'à l'invasion arabe, et à son tour, de la conquête musulmane et du degré de civilisation qu'elle a répandu en Afrique jusqu'aux Croisades, le livre de M. B.-M. avec son cadre modeste ne pouvait donner qu'une esquisse rapide. Peut-être eût-il été sage d'écarter a priori toute cette partie historique, en abordant l'étude par le rôle des missions proprement dites, chrétiennes ou musulmanes. Les intéressants détails qu'apporte alors l'auteur sur les ordres rédempteurs, Trinitaires et Mercédaires, eussent pu être encore plus abondants, comme aussi tout ce qui touche dans l'Islam au mouvement mystique du çoufisme, aboutissant aux confréries de derviches qui vont convertir le Soudan. Nous arrivons ensuite aux temps modernes où commence le rôle des missions catholiques, Spiritains ou Lazaristes, qui, à la suite des découvertes des Portugais, essaiment sur tous les points de la côte africaine. Aux explorateurs qui parfois ont été aussi des missionnaires, succède l'évangélisation proprement dite : les origines et les progrès des diverses missions protestantes d'Europe ou d'Amérlque, les résultats qu'elles ont obtenus sont énumérés en détail. D'autre part la multiplication et le caractère belliqueux des couvents musulmans, le culte de plus en plus populaire des saints, la croyance en un Messie ou Mahdi, les écoles coraniques réorganisées ont amené une recrudescence de l'Islam. Sa propagande est plus efficace que celle du christianisme ; il compte 36 millions d'Africains musulmans contre 7 millions et demi de chrétiens. M. B.-M. qui ne méconnait pas l'heureuse transformation due au prosélytisme mahométan, met en regard les bienfaits que le christianisme a déjà répandus parmi les indigènes. On lui saura gré d'avoir réuni dans son

étude des éléments si dispersés, enrichis parfois par une enquête personnelle, pour nous donner un tableau d'ensemble de cette pénétration du monde africain par les deux civilisations rivales [1].

L. R.

— Nous avons reçu le premier fascicule des *Monumenti d'arte medioevale e moderna*, publiés par les soins de M. A. Muñoz à la librairie Dancsi à Rome. Le but de cette publication est de faire connaître des œuvres peu connues ou peu accessibles. La première livraison contient 4 planches en phototypie : 1° deux pages de l'évangéliaire syriaque de Paris, B. N. syr. 33 ; 2° La Vierge et l'Enfant de Melozzo da Forli, peinture des cryptes du Vatican; 3° un sarcophage du IIIe-IVe siècle de la villa Colonna ; 4° le cloître du couvent des Quatre-Couronnés (XIIe siècle). Il paraît 1 fascicule par mois, 50 pl. par an ; prix de l'abonnement : 12 francs pour l'étranger. — S.

— C'est un rapprochement assez curieux que celui qui marque l'apparition simultanée, dans l'intéressante collection des *Maitres de l'art,* (Librairie de l'Art ancien et moderne, vol. in-8 avec 24 gravures: prix 3 fr. 50), du *Michel-Ange* de M. Romain Rolland et du *Géricault* de M. Léon Rosenthal. Sans doute il n'y a guère de proportions entre les deux artistes, mais la fougue créatrice et le besoin de vie, de vie et d'action avant tout dans l'œuvre d'art, le goût du mouvement, de a force, du nu puissant et beau, frappent chez l'un comme chez l'autre, chez le vieillard presque surhumain de génie ardent et chez le jeune homme passionné d'art et fauché avant l'âge, sans avoir donné toute sa mesure; et aussi ce goût presque outrancier, ce style presque sculptural de leur peinture (car aussi bien a-t-il tenu à peu que Géricault ne fût sculpteur comme il fut peintre). L'étude que M. Rosenthal a consacrée à cette nature si originale et sympathique de Géricault est particulièrement intéressante, parce que le peu de place dont disposaient les auteurs de ces petites monographies se trouvait ici suffire parfaitement, non seulement à nous conter la vie de l'artiste, à nous dire son caractère, à énumérer ses œuvres, mais à en analyser la genèse, à en suivre la formation, à en montrer la nouveauté originale : elles sont si peu nombreuses, en même temps que si éloquentes! Il l'a fait d'ailleurs avec une sorte d'émotion communicative des plus attachantes. M. Romain Rolland a dû être embarrassé par un autre genre de difficulté : on s'attarderait volontiers, en deux ou trois fois plus d'espace, à parler de l'œuvre de Michel-Ange, à la placer dans son milieu, dans son temps, à faire revivre le *monstre* lui-même. Sans « s'y attarder », il a réussi à donner toutes les indications nécessaires pour guider sûrement le lecteur curieux d'en savoir plus long; et il y est arrivé, il faut le dire, avec une rare éloquence. Peu de monographies artistiques, en ses proportions réduites, m'ont paru combiner aussi heureusement l'information historique et l'appréciation critique : l'une est des plus intéressantes comme choix, l'autre d'un goût excellent. — Les deux volumes, selon l'usage, sont terminés par une table des œuvres et un index alphabétique. Les reproductions photographiques sont fort bonnes. — H. de C.

---

1. Lire p. 168, Duveyrier et p. 181 Spener, au lieu de *Duveyvier* et *Spencer*.

— M. J. Baumann, professeur à Goettingue et auteur d'une série d'ouvrages de vulgarisation philosophique, a publié chez Perthes à Gotha un *Anti-Kant* (195 p. 1905, 4 m.) qui reprend les arguments formulés contre la philosophie critique par Dietrich Tiedemann dans *Theätet oder über das menschliche Wissen* (1794) *Idealistische Briefe* (1798), *Geist der spekulativen Philosophie* (1791-97) et dans son Manuel de psychologie (1804) paru peu après sa mort. L'attaque de Baumann se dirige surtout contre la *Critique de la raison pure* et les *Prolégomènes* et s'appuie sur ce fait que le XIXe siècle a développé les sciences naturelles et les mathématiques non dans le sens Kantien, mais dans celui de l'empirisme raisonné, c'est-à-dire de Tiedemann. Ce dernier est déjà signalé par Ueberweg comme l'un des plus éminents adversaires de Kant, et par Dessoir (*Deutsche Psychologie*) comme l'un des principaux initiateurs de la psychologie contemporaine. Baumann attribue à l'influence spinoziste le fait que la philosophie allemande suivit Kant plutôt que Tiedemann, et s'il ne combat que la *Critique de la raison pure*, c'est qu'il estime, non sans raison, (de l'avis même de Kant) que la réfutation victorieuse de cet ouvrage entraîne et implique celle de la *Critique de la raison pratique*. — L'atttaque de M. B. vient de provoquer une riposte de M. Louis Goldschmidt : *Baumanns Anti-Kant* (Gotha, Thienemann, 1906, 115 p. 2 m. 80), qui, ne comportant ni table des matières, ni indication de plan quelconque, ni la moindre subdivision, rend encore plus pénible la lecture d'un sujet déjà suffisamment aride par lui-même et se résout d'ailleurs en une polémique méticuleuse et quelque peu pédante. Rappelant que dès 1788 Sattler lançait un *Anti-Kant* destiné à anéantir le novateur de Koenigsberg, M. G. estime que la nouvelle tentative sera aussi inoffensive, et que les arguments allégués furent déjà réfutés par Kant lui-même. — Th. Sch.

— M. Ernest Cassirer a entrepris d'écrire l'histoire du problème de la connaissance dans les temps modernes. Son t. I vient de paraître : *Das Erkentnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*. Erster Band. Berlin, Bruno Cassirer, 1906. XV-608 p. Après une introduction qui pose en 20 p. les éléments du problème et, en 22 autres p. les solutions grecques, notamment celles d'Héraclite, de Platon et d'Aristote, l'auteur nous fait voir la *renaissance* du problème avec Nicolas de Cuse, le néo-platonisme de Pléthon et de Ficin, la réforme de la psychologie péripatéticienne par Pomponace, la dissolution de la logique scolastique dans Valla, Vivès, la Ramée, Pic de la Mirandole, et le scepticisme final des Montaigne, Charron et Sanchez. Un second chapitre raconte la découverte de l'idée de nature chez Paracelse, la psychologie rationaliste de Campanella, les notions d'espace et de temps chez Cardan, Scaliger et Telesio, la naissance des sciences exactes chez Vinci, Kepler, Galilée et Gilbert (le médecin d'Elisabeth, le révélateur de l'aimant), enfin la lutte du système de Copernic contre la métaphysique dans Giordano Bruno. Le chapitre III décrit l'établissement définitif de l'idéalisme par Descartes et le développement de sa doctrine par Pascal, la logique de Port-Royal, Régis et Malebranche, développement qui aboutit au scepticisme de Bayle. Ce peu d'indications montre l'importance de la contribution fournie par M. Cassirer à l'histoire de la philosophie en général et au problème de la connaissance en particulier. — Th. Sch.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 20 août. — 1906

Bissing, Monuments de sculpture égyptienne. — Crum, Catalogue des manuscrits coptes du British Museum. — Ettinghausen, Hansa Vardhana. — Dessau, Inscriptions latines. II, 2. — Werner, Les incendies de Rome. — Swoboda, Sur le droit grec. — M. Kellum, La glose de Saint Luc. — Fredenhagen, L'article dans la prose française du XIIIe siècle. — Anglade, La Peregrinatio ad loca sancta. — C. Bloch, Cahier de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789. — Charléty, Documents sur la vente des biens nationaux du Rhône. — E. Denis, La fondation de l'empire allemand. — A. Godard, Le tocsin national. — Fischer, Dictionnaire Souabe, 11-13. — Académie des inscriptions.

M. Fr W. de Bissing, **Denkmäler ægyptischer Sculptur**, heraugegeben und mit erläuternden Texten versehen, Munich, F. Bruckmann. Texte in-4° et pl. in-f. en héliogravure. — Liv. 1-3, 1905-1906.

Ceci n'est à proprement parler qu'une annonce. Trois livraisons seulement ont paru, et il s'écoulera quelques années encore avant que l'ouvrage soit complet. Il forme une série parallèle à celles que la maison Bruckmann a publiées sur l'antiquité classique: il est monté avec le même luxe, avec le même souci de l'exécution parfaite, et il rendra les mêmes services.

M. de Bissing, à qui l'honneur est revenu de mener la tâche à fin, était peut-être de tous les égyptologues vivants celui qui était le mieux préparé pour l'entreprendre. Une vocation naturelle l'avait entraîné dès son adolescence vers l'étude des arts égyptiens et classiques et ses voyages perpétuels à travers l'Europe et l'Egypte lui ont permis de rassembler à loisir sur les lieux les matériaux de son œuvre. Les cent-vingt-cinq planches dont il donne la liste à la fin de sa première livraison, sont empruntées à tous les Musées connus, et elles comprennent ce que ceux-ci renferment de mieux comme sculpture égyptienne. J'avais été étonné d'abord de ne pas y trouver plusieurs statues du Louvre qui avaient droit d'y figurer. M. de Bissing a bien voulu m'expliquer que des difficultés administratives s'étaient opposées à ce qu'il puisât dans notre grande collection aussi abondamment qu'il l'eût souhaité. Je le regrette quant à moi ; comme les *Denkmäler* seront longtemps le recueil classique pour l'étude de la sculpture égyptienne, nos monuments, que nous n'apprécions pas toujours à leur juste

valeur, ont perdu là une occasion unique de se faire connaître. Je ne parle pas du Caire et du Musée Britannique qui sont vraiment hors pairs, mais des collections relativement secondaires, telles que celles de Munier, pourront paraître égaler la nôtre. Nos principales pièces, le Scribe accroupi et l'Aménothès N par exemple, figurent à leur place dans les histoires de l'Art, mais combien seront absentes, qu'on classera plus tard au premier rang !

Les monuments qui remplissent les trois livraisons nous mènent jusqu'aux débuts de la XVIIIe dynastie : il était difficile de les mieux choisir que M. de Bissing ne l'a fait. Et non content de bien choisir, il a tenu à bien présenter son choix. Tout, bas-reliefs ou statues, a été mis dans la lumière la meilleure et pris sous le bon angle par un appareil d'une précision admirable. Le tirage est bon, avec une variété d'encres qui conserve à chaque monument son caractère propre. Çà et là, j'aurais préféré un encrage moins prodigue ou un tirage plus léger : ainsi le sphinx, soi-disant Hyksos de la planche 26, qui est saisi avec un art singulier, aurait gagné à être un peu moins empâté qu'il ne l'est, au moins dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux. Le texte, très détaillé, contient, avec une description du monument l'indication et la discussion des questions d'art ou d'archéologie que l'étude en soulève, et une bibliographie très complète : c'est, en même temps qu'une histoire de la sculpture égyptienne par articles spéciaux, la revue critique des idées émises sur la sculpture depuis un demi-siècle. Peut-être y a-t-il dans quelques endroits une rudesse d'expression qu'il conviendrait d'atténuer par la suite. M. de Bissing est de ceux qui sentent profondément et si la vivacité de ses impressions l'entraîne quelquefois à traiter un peu rudement les personnes, elle donne à ses jugements sur les œuvres une acuité et une émotion qu'on ne rencontre pas toujours chez les archéologues plus rassis.

G. Maspero.

W. E. Crum, **Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum**, printed by Order of the Trustees. Londres, Longmans, Quaritch, Asher, Kegan-Paul, 1905, in-4°, XXIII-623 p. et 15 pl. de fac-similés en phototypie.

Les manuscrits coptes du British Museum, sans former une collection aussi riche que ceux de notre Bibliothèque Nationale, représentent une masse énorme de documents sur papyrus, sur parchemin et sur papier. Ils proviennent pour la plupart d'achats ou de fouilles faites à différentes époques : quelques uns ont été donnés par leur premier possesseur. Ce n'était pas une petite besogne que de les déchiffrer, de les transcrire et de les traduire assez complètement pour rédiger de chacun d'eux une notice qui en fit connaître le contenu et qui les rattachât aux fragments de même nature épars dans les bibliothèques du monde entier. Il y en avait de toute sorte et de tout dia-

lecte, des débris des livres saints, des sermons, des histoires de martyre, des règles de couvent, des lettres missives, des pièces d'archives, des comptes de ménage, en Thébain, en Akhmimique, en Fayoumique, en Memphitique M. Crum leur a consacré plus de temps qu'il n'y avait compté au début, et l'impression, commencée en 1895, n'a été terminée qu'en 1905. Il ne faut pas s'en étonner : les difficultés de la tâche étaient telles qu'on lui aurait pardonné d'en retarder l'achèvement quelques années encore.

Il a divisé son fond par dialectes, et, dans chaque dialecte, il a employé la même classification des matières : en tête l'Ancien et le Nouveau Testament, puis les livres liturgiques, les Canons et les règles monastiques, les Sermons, les biographies, les textes magiques ou alchimiques, les documents légaux ou financiers, les lettres missives. La proportion n'est pas la même dans chaque dialecte, et le Memphitique, par exemple, manque complètement des documents légaux ou financiers qui sont la richesse du Thébain et des idiomes de la Moyenne-Égypte : en revanche, il possède quantité de manuscrits d'intérêt grammatical ou lexicographique. La division n'en est pas moins commode, et si elle présente quelques inconvénients, je ne vois pas comment on eût pu en adopter une qui fût plus pratique. Ajoutez qu'une série d'index très copieux la complète et en rend l'usage facile, index des numéros, index des passages bibliques cités ou mentionnés, index des noms de personnes, index des noms de lieux, index des mots grecs, index des mots coptes, index des mots et des noms arabes, index des matières. Les quinze planches ont pour objet de nous fournir de bons spécimens de la paléographie copte ancienne et les ornements ou les figures en sont bannis. On sait combien les développements et l'histoire de cette paléographie sont encore obscurs : les dates attribuées à beaucoup de manuscrits sont plus que contestables, mais les moyens d'établir une chronologie certaine des types d'écriture par localité nous font encore défaut. Les observations de M. Crum et les exemples qu'il apporte fournissent plusieurs points fixes : que n'a-t-il pu pousser plus loin son travail sur ce point ?

Rien n'est plus amusant qu'un Catalogue bien exécuté et la diversité des matières qui y défilent sous les yeux du lecteur y rachète largement l'aridité de certaines parties, mais comment en rendre compte de façon à satisfaire l'auteur et le lecteur ? Il va de soi que M. Crum a déployé là les qualités d'exactitude, de patience, d'ingéniosité, parfois même de divination, qui distinguent déjà ses catalogues précédents de manuscrits et d'ostraca. J'en aurais cité des exemples, si j'avais eu de la place à ma disposition, et si cette *Revue* avait possédé des caractères coptes pour expliquer les citations. Il me faut toutefois me borner à un éloge d'ensemble, sans particularités, ni détails. J'inviterai donc tous ceux que l'histoire de l'Egypte chrétienne intéresse à lire le catalogue de M. Crum avec attention : ils y trouveront profit, cela est

certain, mais plaisir, aussi, le plaisir qu'on ressent à voir un homme sûr de lui-même, maîtriser sa matière, la tourner, la presser jusqu'à ce qu'elle ait rendu tout ce qu'elle contenait de suc.

G. Maspero.

Harsa Vardhana empereur et poète de l'Inde septentrionale (606-648 A. D.)... Thèse pour le doctorat d'université de Paris [1])... par M. L. Ettinghausen, X 194 pages. — Londres, Luzac et Cie, Paris E. Leroux, Louvain J.-B. Istas 1906.

Cette « étude » sur la vie et le temps de Harsa Vardhana ne contient rien d'original, au dire des savants compétents. Du reste, l'auteur lui-même ne revendique pas d'autre mérite que celui d'avoir *réuni* « les documents qui nous permettent de reconstituer l'histoire de Harsa et avec elle, l'histoire de l'Inde au début du VIIe siècle » et qui « étaient jusqu'alors éparpillés dans les livres européens et orientaux ». (cf. la Préface. — L'ordre des chapitres est le suivant : I. *Histoire politique du règne de Harsa.* II. *La religion sous Harsa.* III. *Le monde littéraire à la cour de Harsa.* IV. *La condition sociale de l'Inde d'après les données d'un contemporain, Hiouen-Tsang.* — Viennent ensuite quatre appendices dont le premier traite des *inscriptions de Harsa.* Le second concerne « *la relation de Hiouen-Tsang de son séjour chez Harsa* », le troisième, *les vers de Harsa* et le quatrième, *l'ère de Harsa.* — Un index des noms propres complète le volume. — Rappelons que M. V. Henry et S. Lévi ont fait de sérieuses réserves, l'un sur la traduction des stances, l'autre sur différents points d'histoire. — On se heurte parfois au cours de la lecture à des fautes d'impression troublantes. Telle est par exemple celle de la p. 184 l. 11 : « quarante-et-un » au lieu de « deux cent quarante-et-un (ans) et dans la note 2 « 400 » au lieu duquel il faut sans doute lire « 600 ». — Tel qu'il est, mais utilisé avec critique, le livre peut rendre des services à celui qui, sans être spécialiste en la matière, désire se renseigner sur l'état de l'Inde au commencement du VIIe siècle de notre ère.

A. Cuny.

H. Dessau, **Inscriptiones latinae selectae.** Vol. II. Pars II. Berlin, 1906, in-8°, chez Weidmann.

Cette seconde partie du tome II termine — les tables restant à paraître — l'ouvrage que M. Dessau a entrepris de publier pour remplacer le recueil classique mais démodé d'Orelli. Les deux précédents volumes renfermaient un choix d'inscriptions publiques et municipales ; celui-ci est consacré aux inscriptions privées, (textes relatifs aux collèges, métiers et professions, épitaphes remarquables par quelque côté) aux

---

1. Soutenue le 14 mai 1906.

légendes gravées sur objets de la vie journalière, comme amphores, vases, tuiles, balances, etc. enfin à des documents qui rentraient difficilement dans les catégories adoptées par l'auteur (calendriers, tablettes magiques, inscriptions de la statue de Memnon). Un appendice fort utile contient un certain nombre d'inscriptions grecques d'époque romaine qui, à tous autres égards que la langue, sont conformes aux habitudes de l'épigraphie latine. J'ai déjà dans cette *Revue* fait l'éloge de la publication dûe à un maître de l'épigraphie et à un des auteurs les plus actifs du *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin. Je crois inutile de répéter qu'elle répond absolument à toutes les exigences actuelles de la science.

R. Cagnat.

P. Werner. **De incendiis Urbis Romæ aetate imperatorum**, Leipzig, 1906. in-8° 86 pages chez Em. Gräfe.

Le titre de cette dissertation inaugurale ne répond pas exactement au contenu du livre : l'auteur y donne plus qu'il ne promet. L'énumération des différents incendies qui dévastèrent Rome sous les empereurs n'occupe, en effet, que les 46 premières pages de la brochure. On y voit qu'il n'y a presque pas eu de règne où le feu n'ait pris sur quelque point de la ville et consumé souvent une grande étendue de constructions. On cite 8 incendies sous Auguste, 5 sous Tibère, 2 sous Caligula, 2 sous Claude, 2 sous Néron, dont l'un fut, on le sait, une véritable catastrophe, 2 sous Galba, 1 sous Nerva, 2 sous Hadrien, 1 sous Antonin le Pieux, 2 sous Commode, 1 sous Macrin, 2 sous Carin, 1 sous Maxence, 2 sous Julien — sans compter ceux que les auteurs n'ont pas eu l'occasion de signaler. Rarement il semble que la malveillance ait allumé le feu ; quand il n'éclatait pas au milieu de troubles civils, la foudre se chargeait de causer le mal, et cela surtout dans les grands greniers ou les boutiques de toute sorte qui encombraient les abords du Forum et des grands théâtres. La construction sommaire des maisons et leur entassement permettaient aux flammes de gagner de proche en proche avec une grande facilité. C'est ce que l'auteur a bien mis en relief ; il a indiqué aussi, détail intéressant à signaler, que les régions qui eurent le plus à souffrir sont le Champ de Mars, le Capitole, le Palatin et les environs du Forum.

La seconde partie du travail est consacrée à l'étude des moyens employés pour combattre le fléau, spécialement du corps des pompiers, sujet traité déjà bien souvent et qui méritait plus ou moins que la petite exposition de 25 pages que l'auteur lui a consacrée. Un dernier chapitre, si l'on peut donner ce nom à trois modestes pages, contient un aperçu sommaire des sacrifices et des pratiques superstitieuses auxquels on avait recours pour écarter les incendies.

R. C.

Swoboda. **Beiträge zur greichischen Rechtsgeschichte,** Weimar, Böhlau. 1905; 136 p.

Ce volume contient deux dissertations. L'une est à la fois un complément, pour ainsi dire, à un article publié il y a déjà plus de dix ans par M. Swoboda (*Archäol. — epigr. Mitteil. aus Œsterreich-Ungarn* XVI, 1893) sous le titre *Arthmios von Zeleia*, et un examen des résultats obtenus par M. Usteri dans son ouvrage *Æchtung und Verbannung im griechischen Rechte*, 1903. Il y est question de l'atimie, de sa nature et de ses effets avant le IVe siècle. M. S. discute les formules en usage et précise le sens du mot ἄτιμος, qui primitivement signifiait « proscrit, celui que l'on pouvait tuer impunément »; ce n'est que plus tard, tout à la fin du Ve siècle, qu'il a perdu ce sens pour signifier « celui qui est privé de ses droits de citoyen ». La seconde dissertation, beaucoup plus longue, est consacrée à l'étude de plusieurs points sur lesquels les savants, historiens et juristes, ne sont pas entièrement d'accord; il s'agit d'interpréter la réforme économique de Solon, et par conséquent de déterminer exactement, au point de vue de l'ancien droit grec, quelle était la condition des débiteurs et la nature de l'esclavage pour dettes. M. S. est donc amené à examiner un certain nombre de questions très importantes, les droits des créanciers sur les insolvables, la situation spéciale de ces derniers, la vente à réméré et l'hypothèque, la propriété foncière, et en général la portée de la sisachthie. Dans cette étude rentrait nécessairement la question encore si discutée de l'hektémorie; M. S. propose une solution à laquelle il reconnaît lui-même un caractère hypothétique, et qu'il serait trop long d'exposer ici par le détail. Bien des points restent encore douteux sur l'origine et le développement du servage en Attique, et le travail de M. S. ne clôt pas le débat; l'existence de l'hypothèque avant Solon, bien que M. Swoboda la rende très vraisemblable, aurait encore besoin d'un supplément de preuves; mais nous avons cependant plus de lumière, et la comparaison avec la législation romaine, surtout l'étude spéciale qui ouvre la dissertation, sur le κατακείμενος des lois de Gortyne, ont beaucoup contribué à ce résultat.

My.

The language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of St. Luke, by Margaret Dutton Kellum. (Yale Studies in English XXX.). — New York, Holt, 1906. In-8, vj-118 pp. Prix : 75 cents.

Le mot anglais (?) *Umlant* (p. 21 et passim) a décidément la vie dure : les germanistes d'outre-mer mettent la plus louable obstination à en bigarrer leur prose hybride. A part ce détail, il n'y a aucune réserve à faire sur le mémoire de Mlle Kellum, qui relève de la brillante école anglicisante dirigée par M. A. Cook. On sait que les

Évangiles dits de Lindisfarne constituent l'un des documents les plus anciens et le plus étendu de beaucoup que nous possédions du dialecte northumbrien. L'auteur a dressé, en dix-huit excellents chapitres, la très exacte statistique phonétique et morphologique de la glose du *Saint Luc*. A remarquer l'extrême fréquence de la finale *-s* pour *-th* de 3e personne du singulier, qui donne à ce texte une physionomie semi-moderne. En dépit de l'autorité de M. Bülbring [1], j'ai peine à croire que ce phénomène soit exclusivement phonétique [2].

V. Henry.

H. Fredenhagen, **Ueber den Gebrauch des Artikels in der franzoesischen Prosa des XIII. Jahrhunderts.** — Halle, Max Niemeyer, 1906 ; un vol. in-8°, de xi-195 pages.

Ce volume est le troisième des fascicules complémentaires que publie maintenant de temps en temps la *Zeitschrift* de Groeber : il est consacré à une enquête sur l'article, spécialement envisagé dans le français du xiiie siècle. Dans une des notes afférentes à la p. xi, l'auteur nous avertit que son travail était achevé depuis plusieurs mois déjà lorsqu'il eut connaissance de la dissertation de M. Humpf, roulant sur un sujet analogue, parue en 1904, et dont j'ai rendu compte ici même il n'y a pas longtemps (voir *Revue critique* du 15 janvier 1906) : nous n'en doutons nullement, quoiqu'il y ait çà et là entre les deux études certains points de contact qui se justifient pleinement par la nature de l'enquête. L'étude de M. Humpf était déjà bonne et ingénieuse dans beaucoup de ses parties : M. Fredenhagen a sur son devancier le mérite d'avoir traité la question d'une façon plus ample et plus restreinte à la fois, — ce qui s'exclut moins qu'on ne serait tenté de le croire. Sa méthode a été essentiellement de tout ramener à la diffusion progressive d'un pronom indéfini et d'un démonstratif devant les substantifs. Au point de vue historique, il n'y a rien à dire là contre ; on entrevoit dès lors le plan qui s'imposait à M. F., et qu'il a suivi en effet. Il devait examiner d'abord les cas où l'article n'apparaît pas, — et c'est en effet là ce qui occupe le plus de la moitié de son livre, — mais en pesant les causes qui ont retardé cette apparition, ou quelquefois l'ont absolument empêchée, même dans notre langue moderne. Puis une enquête inverse devait être faite avec exemples à l'appui, et dans chacune de ces deux parties il y avait à tenir compte du rôle que joue le nom dans la phrase (suivant qu'il y est sujet, attribut, complément), comme de sa nature intrinsèque (suivant qu'il s'agit d'un nom propre, concret, abstrait, etc.). De là

---

1. *Altenglisches Elementarbuch*, 569.

2. P. 2, l. 17 du bas, le texte implique qu'il faut lire *haebbend*, et non *habbend*. — La bibliographie devrait relever tous les sigles employés : on n'est pas obligé de deviner d'emblée que S. (p. 14, etc.) signifie « Sievers-Cook ».

un certain luxe de divisions et de subdivisions, où je ne dirai pas que se perde le lecteur, puisque aussi bien elles étaient utiles à la clarté, mais qui demandent du moins de sa part une attention soutenue lorsqu'il veut suivre jusqu'au bout la démonstration. De plus n'oublions pas, — car ceci encore est essentiel, — que M. F. a voulu projeter la lnmière sur une époque déterminée, le XIIIe siècle, et s'il l'a choisie, c'est que c'est une époque moyenne, où *le*, *la* ne se joignent pas encore mécaniquement à tous les noms (quoique la chose soit en bon train), et par conséquent conservent un peu plus de leur valeur démonstrative initiale que dans notre français moderne où surnagent seulement quelques rares expressions de ce genre (*de la sorte*, *pour le coup*, etc.). En tout cela il a eu raison, et les nombreux exemples qu'il allègue m'ont semblé répartis avec justesse, quoiqu'on pût peut-être discuter sur la place assignée à quelques-uns d'entre eux : ceci n'a qu'une mince importance. Ce qui en aurait un peu plus, c'est qu'au point de vue historique, et par cela même qu'il n'est ici question que du XIIIe siècle, on serait tenté de perdre un peu de vue les antécédents lointains de certains faits. Ainsi, lorsque M. F. expose que l'emploi du démonstratif se justifie surtout devant un nom déjà connu, mais qu'on l'attend bien moins pour introduire une notion nouvelle, la remarque est juste : seulement il ne faut pas oublier que des exemples du second cas, avec *ille*, peuvent déjà se relever vers le VIIe ou le VIIIe siècle dans le latin des Lois Barbares. Ce qui est dit ici des débuts de l'emploi partitif est assez court : la fameuse phrase *monterent des chevaliers*, où les manuscrits de Villehardouin offrent des divergences considérables, est un exemple vraiment trop isolé pour avoir rien de probant ; quand aux phrases du type *or dou haster*, je ne serais guère disposé à y voir un usage partitif.

En somme, le travail de M. Fredenhagen est très méthodique et très méritoire : peut-être s'attendrait-on à y trouver quelquefois des statistiques exactes et des chiffres, car les chiffres ont leur éloquence en ces matières, bien qu'on ne puisse jamais prétendre qu'à une approximation assez grossière. Telle qu'elle est, cette étude sera désormais une des plus complètes et des mieux conduites que nous ayons sur la question. Les textes des Chroniqueurs du XIIIe siècle y ont été dépouillés avec un soin minutieux : mais, au fait, pourquoi s'être borné aux Chroniqueurs ? Si l'auteur a eu raison d'éliminer les poètes, toujours suspects de se confiner dans des formules traditionnelles, et surtout de céder aux nécessités du mètre, il n'avait pas, semble-t-il, les mêmes motifs pour se dispenser de joindre à Villehardouin et à Joinville les Nouvelles écrites en prose à leur époque.

E. Bourciez.

J. Anglade, **De latinitate libelli qui inscriptus est Peregrinatio ad loca sancta.** — Paris, A. Fontemoing, 1905; un vol. in-8° de xvi-133 pages.

M. Anglade a voulu coordonner et compléter dans cette thèse latine les études déjà faites par Wœlfflin et P. Geyer sur la langue d'un opuscule découvert il y a quelque vingt ans et qui date probablement du commencement du ve siècle. Mais en cours de route il lui est arrivé une aventure qu'il raconte en fort jolis termes dans la lettre à M. Bonnet, mise comme préface en tête de son livre. Il était parti de l'idée généralement admise sans discussion que cette *Peregrinatio ad loca sancta* était l'œuvre d'une grande dame d'Aquitaine nommée Silvia, œuvre où l'on devait par conséquent trouver des traces de ce qu'a été le latin dans le sud de la Gaule. Là-dessus Dom Férotin publia en 1903, dans la *Revue des Questions historiques*, un article qui fit quelque bruit, où était battue en brèche l'attribution jusque là admise, où il était démontré par des raisons assez spécieuses que la *Peregrinatio* ne pouvait être l'œuvre que d'une Espagnole du nom d'Etheria et originaire de la Galice. Cette démonstration a convaincu M. A., qui s'est résigné de bonne grâce à chercher des hispanismes là où il avait espéré tout d'abord relever des gallicismes, ou tout au moins des provençalismes. Y a-t-il réussi? Oui, dans une certaine mesure, et cela prouve entre parenthèses que, vers 400, le latin écrit ou parlé avait encore une presque identité dans les diverses parties de la Romania, au point de vue du vocabulaire comme au point de vue de la syntaxe. Cependant, à tout prendre, je ne suis pas convaincu pour ma part que la question soit définitivement tranchée; j'ai quelques doutes encore, et il faudrait pour les lever la découverte inespérée d'un nouveau manuscrit plus complet que le premier. J'estime que, dans la lettre alléguée de l'abbé Valerius, l'expression *occiduae plagae extremitate* peut à la rigueur désigner tout aussi bien le golfe de Gascogne que les environs immédiats du cap Finistère. Quant à la langue même de la *Peregrinatio*, j'avoue que je persiste à lui trouver une teinte plus gauloise qu'espagnole. Je sais bien qu'en faveur de la dernière hypothèse on peut alléguer l'emploi de verbes comme *plicare*, *subire*; mais il reste en faveur de la première les termes tels que *pullus*, *mansionem*, et pas mal d'autres. L'usage assez fréquent qui est fait ici du parfait du subjonctif est une particularité intéressante, non point décisive cependant, car il se retrouve au ve siècle dans des textes de toute provenance. Bref, l'hésitation me semble toujours permise: mais cela n'empêche point que M. Anglade a étudié la langue de son texte avec tout le soin désirable, et en l'illustrant par une foule de rapprochements ingénieux.

E. Bourciez.

Département du Loiret. — **Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789,** publiés par Camille Bloch. Tome I, Paris, Leroux, 800 pages in-8°, 7 fr. 50.

Département du Rhône. — **Documents relatifs à la vente des biens nationaux** publiés par Sébastien Charléty. Paris, Leroux, 722 pages in-8°, 7 fr. 50.

MM. Bloch et Charléty inaugurent par ces deux gros volumes la nouvelle « collection des documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française », entreprise par le Ministère de l'Instruction publique et dirigée par une commission dont le président est M. Jean Jaurès.

M. Bloch a retrouvé aux archives du Loiret, dont il a eu la garde, la presque totalité des cahiers des paroisses du bailliage d'Orléans, aux archives de la ville d'Orléans les cahiers des corporations de la ville chef-lieu. Il ne manque à sa publication, pour être complète, que les cahiers des corporations des quatre autres villes du ressort, Jargeau, Meung, Pithiviers et Sully.

M. Bloch considère surtout les cahiers de 89 au point de vue de leur intérêt pour l'histoire économique et son introduction comme ses commentaires se ressentent de cette préoccupation dominante. Il a eu l'idée heureuse de faire précéder chaque cahier d'une notice courte et précise sur la paroisse qui y a consigné ses doléances. Ces notices, empruntées à un manuscrit de Daniel Jousse rédigé en 1741 et à un état, provenant des bureaux de l'intendant de Cypierre, daté de 1768, donnent la population en feux et en communiants, le nom du seigneur, les justices, les marchés, le revenu des cures, l'état des terres et leur culture, les dîmes, le chiffre enfin de la taille et de la capitation pour 1788. Ces données statistiques sont assurément fort utiles. Elles le seraient plus encore si elles avaient été directement utilisées par l'éditeur pour le commentaire des cahiers eux-mêmes. Quand tel cahier se plaint du poids trop lourd des dîmes et de la taille, ce qui arrive souvent, il serait intéressant de savoir si ces plaintes sont plus ou moins fondées et dans quelle mesure, si les charges de toutes sortes étaient proportionnellement plus lourdes dans telle paroisse vignoble du Val de Loire que dans telle autre paroisse agricole de la Sologne ou de la Beauce. Pour répondre à de telles questions les renseignements qu'on nous donne sont à peu près inutilisables, pour le commun des lecteurs. M. Bloch, avec sa compétence étendue et sa connaissance du dépôt d'Orléans, aurait bien dû nous montrer la manière de s'en servir.

M. Bloch a eu une autre idée heureuse. Toutes les fois qu'il l'a pu, il a fait suivre les noms des comparants à l'assemblée, où fut rédigé le cahier, de la profession de chacun d'eux et du chiffre de son imposition à la taille. Ainsi nous sommes fixés du premier coup d'œil sur la composition sociale de l'assemblée, nous distinguons les riches des autres, nous voyons si c'est parmi ceux-ci ou parmi ceux-là que l'as-

semblée a choisi ses députés au bailliage [1]. Mais par ce qu'il nous apprend à ce sujet, M. Bloch nous met en goût d'en connaître davantage. Nous nous demandons jusqu'à quel point tel cahier reflète la pensée des riches et tel autre la pensée des pauvres, pourquoi dans les cahiers de la même famille telle omission ici, telle addition là ? Nous voulons savoir s'il n'y a pas eu dans les assemblées des paroisses et des corporations des cabales et des partis, quelles influences générales ou locales ont agi sur elles, quelles campagnes ouvertes ou cachées les ont précédées et préparées ? C'est de la réponse à ces questions — peut-être indiscrètes — que dépend la valeur même des cahiers considérés comme source historique. M. Bloch, en véritable éditeur critique, a tenté de satisfaire notre curiosité. Il a recherché aux archives du Loiret et à la bibliothèque municipale d'Orléans les écrits contemporains qui ont pu servir de modèles généraux aux rédacteurs des cahiers. Il donne la liste de ceux qu'il a retrouvés. Il résume le contenu des plus importants, notamment des célèbres instructions du duc d'Orléans attribuées à Siéyès. Mais M. B. a borné là ses investigations. Il ne nous dit pas s'il a fait dans les bibliothèques et archives des autres villes les mêmes recherches que dans celles d'Orléans. Faute d'une comparaison minutieuse et constante des cahiers eux-mêmes avec leurs modèles présumés, les influences générales, qui les ont inspirés, restent vagues et difficiles à presser d'un peu près. Quant aux influences locales, elles restent complètement dans l'ombre. Sans doute, M. B. a fait cette remarque : les cahiers des paroisses, qui se sont réunies à quelques jours d'intervalle sous la présidence du même homme de loi, ont souvent un air de famille et M. B. part même de cette constatation pour en faire une règle du groupement des cahiers [2]. Pourtant, de son propre aveu, les ressemblances ne vont pas parfois sans de profondes différences entre les cahiers du même groupe [3]. Ce qu'il faudrait expliquer, ce sont précisément ces différences, dues certainement à des causes locales. Il serait chimérique d'espérer qu'on les expliquera toutes, mais il serait peut-être possible de tenter quelque chose à cet égard. Les récents éditeurs des cahiers de la Flandre maritime, MM. Sagnac et de Saint-Léger ont réussi à saisir, parfois avec précision, l'action de ces influences locales qui ont échappé à M. Bloch.

C'est que ces éditeurs, pour commenter leur publication, ne se

1. A Lumeau, en Beauce, l'assemblée choisit comme députés un serrurier imposé à 27 livres et un tourneur imposé à 32, alors qu'elle compte des « laboureurs » imposés à 680, 495, 1083, 690, 533, 911 livres. A Mardié, dans le Val de Loire, les deux députés sont choisis l'un parmi les plus forts imposés (111 livres), l'autre parmi les plus faibles (8 livres).

2. Il range dans une même catégorie les cahiers rédigés sous un même président.

3. Le cahier de Huêtre, par exemple, est très différent des autres cahiers de la baronnie de Chevilly.

sont pas bornés aux documents les plus proches, ils ont poussé leur enquête plus loin, ils ont consulté aux archives nationales les lettres, mémoires, papiers de toute sorte qui concernent les élections, notamment les procédures judiciaires et la correspondance de l'intendant [1]. Je ne vois pas que M. B. ait fait des recherches de ce genre aux archives nationales. Peut-être, s'il l'avait essayé, aurait-il pu nous retracer la physionomie de la campagne électorale dans le bailliage d'Orléans en février et mars 1789 [2]. Mais M. B., plus préoccupé d'histoire économique que d'histoire politique, a préféré consacrer tous ses efforts à reconstituer le milieu géographique et économique dans lequel sont nés les cahiers qu'il publie. Il a négligé le milieu moral et politique. Le tableau économique du bailliage d'Orléans, qu'il trace dans son introduction, par la précision de ses renseignements statistiques et par la clarté de leur groupement, rendra les plus grands services. Il faut donc vivement remercier M. Bloch et souhaiter qu'il ait de nombreux imitateurs, qui ne le surpasseront qu'en profitant de son exemple.

Le volume de M. Charléty, dont le plan très neuf pourra servir de modèle aux publications du même genre, est une statistique très complète, très claire et très maniable, où se trouvent intelligemment groupées toutes les données importantes concernant la vente des biens nationaux dans le département du Rhône. Il comprend deux parties : les Inventaires, les Ventes.

Les Inventaires, dressés d'après les déclarations des anciens propriétaires et les procès-verbaux des municipalités, nous font connaître l'état des biens nationalisés dans le département, biens ecclésiastiques mis à la disposition de la nation dès novembre 1789, biens des émigrés séquestrés en février 1792 et mis en vente en juin 1793, biens de la commune de Lyon déclarés propriété nationale en août 1793, biens des condamnés et des rebelles après le siège de cette ville, etc. Un tableau spécial donne l'état de la propriété ecclésiastique, congrégation par congrégation, chapitre par chapitre, cure par cure, etc. A la liste détaillée des meubles, immeubles, rentes, dîmes, revenus de toute sorte possédés par les établissements ecclésiastiques, M. C. a joint, toutes les fois qu'il l'a pu, le chiffre des membres de l'établissement, de sorte qu'une simple opération d'arithmétique permet d'évaluer à la fois le revenu global de chaque établissement et le revenu proportionnel de ses membres. C'est ainsi que les 16 Chartreux de Lyon possédaient en maisons, jardins, champs, vignes, bois, rentes,

---

1. De Saint-Léger et Sagnac, *Les cahiers de la Flandre maritime*, introd., p. LII et suiv. — Voir le compte rendu de cette publication dans la *Revue critique* du 9 janvier 1906, p. 12.

2. MM. A. Cochin et Ch. Charpentier qui ont tenté de faire revivre la *campagne électorale de 1789 en Bourgogne* y ont échoué par leur esprit de système, mais leur tentative, en somme intéressante, peut être reprise.

des revenus nets évalués à 51,143 livres, soit une moyenne de plus de 3,000 livres par tête. Dans un autre tableau sont détaillés les biens nationalisés, district par district et, dans chaque district, commune par commune. Le nom de chaque commune est suivi 1° de son nom révolutionnaire quand il y a lieu ; 2° du chiffre de sa population tel qu'il est donné dans les procès-verbaux de 1790 et dans les recensements de l'an II ; 3° de sa superficie en hectares. La mention de chaque immeuble est généralement accompagnée de sa contenance exprimée en mesures anciennes[1] et de l'évaluation de sa valeur en capital et en revenus. Ces différentes données permettent de se rendre un compte assez précis de l'importance relative de la propriété nationalisée. M. C. devait être tenté de figurer sur une carte les principaux résultats de sa statistique. Il a dû y renoncer à cause des lacunes que présentent les documents et c'est dommage. Il aurait voulu, par exemple, indiquer sur un plan de la ville de Lyon les propriétés ecclésiastiques. Mais il lui a été impossible d'identifier leur emplacement exact parce que les actes ne donnent pas toujours les numéros des maisons et que les numéros étaient alors groupés par quartiers et non par rues. L'inventaire des biens des émigrés et des rebelles offre cet intérêt particulier de nous fournir une liste à peu près complète des contre-révolutionnaires du département avec l'état de leur fortune. Des appendices précieux terminent les Inventaires. Des tableaux indiquent l'état des biens invendus au 1er mars 1792 et au 11 thermidor an III, l'état des propriétés nationales qui furent distraites de la vente pour être affectées à des services publics, etc.

La seconde partie du recueil, les Ventes, est encore plus importante que la première. On y trouve, district par district et dans l'ordre chronologique, le détail de toutes les opérations de vente faites d'abord par les districts, puis par le département, après la suppression des districts en l'an IV. M. C. a extrait des actes officiels qui forment une série de 68 volumes aux archives du Rhône, toutes les indications essentielles : désignation et consistance du bien, situation, nom de l'ancien propriétaire, prix d'estimation ou de soumission, prix d'adjudication, nom, profession, adresse des acquéreurs. Ces indications contrôlent celles des Inventaires, et permettent de répondre aux diverses questions qu'on peut se poser à propos des biens nationaux : à quelle classe de la société ils ont profité, combien sont allés aux paysans, combien aux bourgeois des villes, quelle somme approximative ils ont rapportée à l'État, à quel moment leur vente a été le plus avantageuse et le plus rapide, si les biens des émigrés se sont aussi bien vendus que les autres, etc. ? L'interprétation de la statistique est

1. A ce point de vue, on peut regretter que M. Charléty n'ait pas converti les mesures anciennes en mesures nouvelles, il aurait ainsi évité aux lecteurs des calculs parfois assez longs.

facilitée par des pièces annexes bien choisies et accompagnées d'un tableau de concordance des mesures anciennes et des mesures métriques, d'un tableau de la dépréciation des assignats et d'une liste des indemnités allouées aux émigrés par la loi de 1825. Une triple table des noms des lieux, des anciens propriétaires et des acquéreurs facilite les recherches.

Obéissant sans doute à un souci fort louable d'objectivité, M. C. s'est défendu de tirer lui-même des documents qu'il a réunis, analysés et groupés, les conclusions qu'ils comportent. Il s'est borné à attirer l'attention sur deux ordres de faits qui pourraient passer inaperçus à une lecture très rapide de son recueil. Il remarque 1° que les biens des émigrés comme les biens ecclésiastiques se sont vendus en général 2 et 3 fois leur prix d'estimation; 2° qu'aucune opposition sérieuse n'a été faite par l'Église à la vente de ses domaines. « Le fondement juridique de la nationalisation, dit-il, n'est pas attaqué — au moins publiquement — par les intéressés. Si le clergé pris en masse éprouve de la surprise ou de l'indignation, je l'ignore, n'en ayant pas rencontré de trace. Plusieurs de ses membres achètent et il ne semble pas qu'on s'en soit, dans le public, étonné. La protestation ouverte du clergé contre la vente ne commence guère dans le Rhône que sous le Directoire, elle ne devient vive qu'après le Concordat et surtout sous la Restauration » (Avant-propos. XVIII). Bien d'autres conclusions d'un égal intérêt apparaîtront à l'étude du recueil. M. C. annonce qu'une thèse de doctorat en droit fera prochainement ressortir celles qui concernent la répartition sociale des biens nationalisés. Il suffit de feuilleter avec attention sa statistique pour en apercevoir de fort importantes. La très longue table des acquéreurs placée à la suite de la très courte table des anciens propriétaires met en évidence d'une façon saisissante le morcellement et la division que la vente introduisit dans la propriété. La même table permet d'embrasser d'un coup d'œil l'action de l'agiotage qui ne s'est pas exercée d'une façon notable, puisque la grande majorité des acquéreurs n'achètent qu'une fois ou deux et pour leur propre compte. D'autres conclusions, qu'on devine à la lecture, n'apparaîtront qu'au prix de calculs minutieux.

Comme on le voit, le recueil de M. C. se recommande à l'attention toute spéciale des historiens et des économistes. Il est riche en matériaux de choix et de premier ordre.

Par ces deux premières publications, qui seront suivies de beaucoup d'autres semblables, il faut l'espérer, la commission de l'histoire économique de la Révolution française a déjà largement justifié son existence et prouvé au Parlement qu'elle fera le meilleur usage des crédits assez limités qui lui sont alloués.

Albert Mathiez.

Par qui fut livré le général Pichegru, d'après des documents entièrement inédits, par M. Léonce GRASILIER. Paris, Dorbon. 1906, in-8°, 14 p.

L'heureux chercheur, l'actif investigateur qu'est M. Grasilier, a trouvé que l'auteur responsable de l'arrestation de Pichegru est, non pas Leblanc, comme l'ont cru jusqu'ici tous les historiens, mais un personnage du nom de Joliclerc qu'on ignorait. Il s'est hâté d'annoncer sa découverte dans la brochure dont nous rendons compte, et il y donne provisoirement d'intéressants détails sur l'identité et le rôle de ces deux hommes. Leblanc était un mouchard qui avait servi toutes les polices, un agent subalterne qui, après avoir reçu, sous le nom de Montebruni, une mission à Hambourg, disparaît à partir de juillet 1804. Joliclerc, le véritable auteur de la machination qui conduisit Pichegru à sa perte et au suicide, était un policier amateur, un homme riche qui joua un rôle, qui remplit des fonctions publiques, qui occupa la pensée de Napoléon. C'est lui que Napoléon nomme dans sa correspondance le voyageur d'Husum et qu'à Leipzig il souhaitait d'avoir auprès de sa personne; il épousa la fille du général Montchoisy; il fut commissaire général de police à Gênes et, sous les Cent Jours, à Toulon. Nous comptons que M. Grasilier fera la lumière sur les actes du personnage et nous attendons avec impatience une étude complète sur Joliclerc [1].

A. C.

DENIS (Ernest), **La fondation et l'empire allemand (1852-1871).** Paris, Colin, 1905. In-8 de VIII-528 p.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce livre, ce sont les immenses lectures dont il témoigne. M. D. a supprimé après coup toute référence; le peu de notes qu'on aperçoit de loin en loin au bas des pages se réduit à quelques données biographiques; mais, de la première page à la dernière, le lecteur se rend compte que l'auteur est profondément versé, non seulement dans l'histoire diplomatique et législative de l'Allemagne, mais dans son histoire économique, philosophique et littéraire. M. D. connaît jusqu'aux romans à demi oubliés de l'Allemagne et aux fluctuations de leur renommée; il discute en connaissance de cause sur ses peintres et ses musiciens. On sent l'homme qui a longtemps vécu dans le pays dont il parle; les livres tout seuls ne donnent pas une science si vaste et si variée : il y faut la conversation et la discussion. Il va sans dire que les pages relatives à la littérature ne forment pas digression; je signale en particulier celles où il montre comment Feuerbach et Schopenhauer, l'un en exaltant la vie présente, l'autre en la présentant comme mauvaise,

---

1 p. 8 lire Turkheim au lieu de *Turkeim*.

mais en stimulant la volonté, contribuaient tous deux, chacun à sa façon à « ouvrir l'ère de Bismarck » et de quelle manière les romans de Freytag y aidèrent aussi.

Ce qui frappe ensuite, c'est la verve spirituelle qui anime l'ouvrage. M. D. consacre plus de 500 pages à une période qui embrasse moins de vingt années ; il entre dans le détail des ministères éphémères ou impuissants, des négociations avortées ; pourtant on le suit sans fatigue parce qu'il conte bien et peint encore mieux. Il esquisse joliment ses personnages : Beust « tirait vanité de quelques solides inimitiés que lui avaient values ses impertinences », si bien affranchi, au reste, de toute entrave « qu'il ne touchait plus au sol et ne s'appuyait plus sur rien » (p. 44-5) ; Frédéric IV avait une intelligence ouverte, une noble curiosité, mais *poussait jusqu'au délire la faculté de contradiction qui est un des traits essentiels du caractère allemand ;* il avait *une aversion profonde et une irrésistible sympathie pour ceux qui ne partageaient pas ses opinions* (180-1). M D. montre les figures aussi bien que les caractères ; tant pis pour les personnages qui ont eu leur jour de puissance s'ils nous égayent par leur extérieur ! Donc Wermuth, directeur de la police à Berlin, exhibe devant nous « son visage rubicond, sa rotondité de bourgeois satisfait, sa perruque rouge toujours de travers, ses vastes mouchoirs à carreaux » ; un ministre de l'Intérieur « maigre, chafouin, brusque, donne ses audiences avec une calotte de velours usé sur la tête et des pantoufles de feutre gris aux pieds » ; Geibel n'a « pas de morgue et presque pas de pose, bien qu'il aime à se montrer de profil et à surmonter d'un fez son visage assez caractéristique » (p. 114-5).

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que l'auteur se propose uniquement de bien présenter des faits exacts, des portraits ressemblants. Il s'élève au contraire contre cette façon de comprendre l'histoire ; il revendique pour elle le droit de chercher la loi des événements ; il fait judicieusement observer qu'on risque encore beaucoup plus d'égarer le lecteur en lui livrant des faits bruts qu'en y ajoutant une explication méditée. L'unité de l'Allemagne s'est, dit-il, opérée au XIXe siècle parce que tout la préparait et que rien ne l'a entravée ; Luther, Frédéric II, Gœthe, Schiller, Napoléon Ier y avaient travaillé avant Bismarck : ceux mêmes des Allemands qui n'osaient pas la souhaiter ou qui la contrecarraient ne laissaient pas que d'en rêver. Les Hohenzollern s'obstinaient dans l'autocratie en face des Chambres, mais donnaient à leurs sujets ce dont un peuple a surtout besoin, une bonne administration et une bonne armée ; leur Zollverein, en facilitant le commerce, rendait plus sensibles les gênes que la division politique de l'Allemagne lui opposait encore. L'Autriche jalousait ou mortifiait ses futurs vainqueurs sans prendre ses précautions, et le gouvernement français portait encore plus loin la légèreté, excitant, boudant la Russie tour à tour et diminuant ses effectifs.

Mais M. D. n'admet pas pour cela que le passé enchaine le présent. Personne n'est moins fataliste que lui; c'est même, entre parenthèses, parce qu'il croit que les individus ont leur grande part dans les événements qu'il les peint avec relief. Il n'admet donc pas que le sort d'une génération soit irrévocablement fixé par la conduite de celles qui l'ont précédée. Il estime que même au lendemain de Sadowa et à la veille de Froeschwiller la France, malgré l'insuffisance de ses forces militaires, aurait, avec plus de décision, arrêté les Allemands; l'habileté, le courage, quand on les unit, peuvent, même sur le tard, réparer bien des fautes. Il sent trop le prix de la vaillance pour en méconnaître l'efficacité. Partout dans son livre on reconnaît un homme qui sait à quel prix s'obtient la victoire. Il se garde bien de blâmer Moltke et Roon d'avoir estimé qu'un peuple qui renonce à imposer sa suprématie dans le monde perd une partie de sa force morale; le courage militaire lui paraît avec raison le fondement de la vertu d'un peuple. Où il voit l'énergie et la hardiesse jointes à la suite dans les idées, au souci du détail, il voit un gage de grandeur; il ne préconise pas les spéculations financières, mais il reconnaît que vers 1857 elles ont trempé le Prussien; il ne souhaite pas que tous les historiens professent à la manière de Treitschke, mais il constate qu' « on éprouvait une sorte d'épouvante à voir le respect dévotieux avec lequel un auditoire frémissant écoutait » ses déclarations contre la France; Treitschke altérait l'histoire de la veille, mais préparait celle du lendemain en formant des croisés prêts à se ruer sur nous avec un enthousiasme que le simple sentiment du devoir ne donnera jamais.

Ainsi le vigoureux effort d'impartialité que s'est imposé M. D. n'alarme-t-il en rien le patriotisme le plus ombrageux. Çà et là, sans doute, il va trop loin : puisqu'il accorde que Bismarck donnne à la dépêche d'Ems un tour plus sec, plus hautain et la rendit injurieuse, pourquoi nier qu'il l'ait faussée? L'insistance sauvage de la presse allemande à réclamer le bombardement de Paris eût pu être plus nettement relevée, et il est dangereux de finir sur la chimérique hypothèse que l'Allemagne nous rende un jour l'Alsace-Lorraine : Bismarck eût répondu que des faits semblables ne s'accomplissent que par le fer et le sang. Mais, d'abord, ces défaillances de sévérité sont rares; M. D. flétrit avec justice la composition de la police berlinoise vers 1850 (p. 56, 57, 58), le haineux acharnement du gouvernement prussien contre ses adversaires politiques qu'il essaie d'empêcher de gagner leur vie (p. 59), les persécutions qui vers cette époque forcèrent des centaines de milliers d'Allemands à s'expatrier, l'étonnante lésine de Guillaume Ier (p. 209), l'introduction de l'espionnage dans son armée (p. 244), les razzias opérées par les Prussiens en 1866 et l'exaspération qui s'en suivit (p. 358). D'autre part, ce qu'il faut admirer chez eux, ce sont des qualités mâles, les plus

nécessaires de toutes, et que nous avons possédées en y joignant des qualités aimables dont ils ne se soucient guère. Par là, il nous invite à les recouvrer. Louer ses ennemis de cette manière et dans cet esprit, ce n'est pas leur faire sa cour. La France serait bien malade si dans ce livre viril et patriotique on ne voyait qu'un savant ouvrage.

Charles Dejob.

André Godard. **Le tocsin national.** Paris, Perrin, 1906. In-16, xvi et 334 p. 3 fr. 50.

Il est difficile d'analyser l'ensemble d'études, le plus souvent courtes, que M. André Godard a réunies sous ce titre. Plusieurs sont consacrées à la Révolution, en particulier au rôle de Robespierre, dont l'auteur ne sait assez louer l'effort spiritualiste, et qui, à ses yeux, était l'homme prédestiné pour restaurer la monarchie traditionnelle, si les circonstances l'eussent permis. M. G. se complaît dans ces constructions hypothétiques d'une orientation différente de la Révolution qui n'a suivi une autre direstion que parce qu'elle devait être, comme l'Empire d'ailleurs, une expiation collective. Si l'auteur la juge à la façon de Joseph de Maistre, il la raconte avec le souci du détail pittoresque de M. Lenôtre. Il a de même fait un ample récit épique d'un assez mince épisode du soulèvement vendéen : l'échec de Kléber à Corfou. M. G. ne cache pas ses préférences politiques et ses convictions religieuses; toute la dernière partie de son livre n'est guère qu'une longue déclamation contre « notre siècle crétinisé par le matérialisme », contre « les impostures du tranformisme et de la philologie renanienne » qui ont « obnubilé la foi dans les consciences ». Aussi ses préventions, ses partialités, ses réquisitoires, ses formules tranchantes, les singularités de ses théories ethniques ne surprendront pas ses lecteurs [1].

L. R.

Schwäbisches Wörterbuch..... bearbeitet von Hermann Fischer, 11-13. — Tübingen, Laupp, 1905-1906. Gr. in-4°, 480 colonnes. Prix en souscription : 3 mk. la livraison.

La publication du précieux dictionnaire de M. Fischer se poursuit avec la plus parfaite régularité [2]. Les trois livraisons présentes sont les premières du tome II : elles commencent à la lettre D et ne l'épuisent pas, tant s'en faut, puisque le dernier mot est *durchächten ;* mais, bien entendu, D et T initiaux ne font qu'une seule lettre. Il n'est presque pas une page de cet énorme recueil qui ne relève un fait instructif ou intéressant; toutefois il faut choisir. — L'article *Dalk* (39) nous apprend que, contrairement à l'indication de M. Kluge, le mot

1. P. 249, « le cynique Enrichissez-vous ! » n'est pas du *second Empire*, mais, comme chacun le sait, de Guizot; p. 283, un mot de Chamfort, inexactement cité d'ailleurs, est attribué à *Rivarol*; p. 285, Lancret est un peintre, non un *pastelliste*.

2. Cf. *Revue critique*, LIX (1905), p. 238, et les tables des tomes précédents.

Talg existe en souabe et y commande même une importante dérivation; seulement il n'y signifie pas « suif ». — *Täräte* (68) « Kindertrompete » ; dans ma première enfance, en Alsace, j'ai appelé *terrette* une « crécelle », et je croyais le mot français; il m'apparaît maintenant que ce serait plutôt une onomatopée germaine. — Le mot *Täsche* « poche », disparu en alsacien, est cependant souabe (89), et ce avec la métaphonie alamane obligée devant *sch*, tant le phonétisme dialectal est toujours rigoureux. — Bien que le verbe *tauchen* ait laissé de nombreux dérivés (105), lui-même a complètement disparu, remplacé, comme en Alsace, par *tunken* (469). — *Daundler* (116) « langsamer Mensch » : l'Alsace ne connaît que *toitle* « marcher gauchement d'un pas mal assuré » et ses dérivés : si l'*n* inséré en petit caractère est authentique, ne serait-ce pas quelque contamination du fr. « dandiner »? — *Teich* (129) n'est pas accompagné de *Deich* « digue » : ce mot, semblerait-il, devrait exister en souabe, puisque *Damm* (45) n'y est pas populaire. — Sous *tief* (195), une assez jolie énigme, nouvelle pour moi : « Quelle est la profondeur de la mer? Un jet de pierre. » — Sous *Dominikus* (255), pourquoi ce prénom a-t-il pris un sens péjoratif? Il faudrait le dire : c'est par jeu de mots sur *dumm*, soit donc « sot Nicolas ». — *Topf* (265) jamais « pot », *Totenbaum* (292) « cercueil », comme en Alsace, où l'on dit toujours *Hafen* et dérivés, et où *Sarg* n'est qu'un mot savant. — En revanche, *Träne*, perdu par l'alsacien, se conserve en souabe (310), et il a pour « raisin » le doublet *Traube* et *Träubel* (327), dont l'Alsace n'a gardé que le second terme (colm. *trivel*). — Observer le maintien du *j* intervocalique dans *draje* « tourner » = *dreen* (347), et tous les similaires, toujours comme en Alsace. — Le mot *Tromme* (399), commun à toute l'Allemagne du Sud, est un exemple frappant des ravages qu'exerce une langue centrale et de convention sur les mots même les plus usuels des dialectes locaux : le lexique nous apprend qu'il disparaît devant *Trommel*. — Le verbe *drucken* (413), non plus qu'en Alsace, n'a de métaphonie dans aucun sens. — Sous *du* (434), détails pleins d'intérêt sur l'emploi courant des divers pronoms dans les rapports sociaux : le tutoiement entre égaux subsiste encore largement, à plus forte raison de vieux à jeunes; mais dans les formules de respect, *Ihr* recule de plus en plus devant le *Sie* (pl.) de la langue citadine; *Er* et *Sie* (sg.) sont en complète désuétude [1].

Comme dans les livraisons précédentes, M. Fischer a recueilli une ample moisson de dictons, proverbes, locutions et formulettes populaires, qu'on trouvera notamment sous les rubriques : *Tag, tanzen, Tape, Tau, Taube* [2], *denken, teuer, Teufel, dick, Dieb, Tisch, Tod, Doktor, Donner, tot, tragen, trauen, dreschen, Drescher, treten,*

1. En Alsace, avant 1870, la maîtresse disait *Sie* (sg.) à sa bonne, qui lui répondait *Sie* (pl.). Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui.

2. Pour domestiquer un ramier : lui enlever trois plumes de l'aile *droite* et les déposer *sous une tuile*.

trinken, *trucken* [1], *Tuch* et *Tür*. Particulièrement riches sont les articles *Dreck* et *dumm*. On se demande ce que signifie (col. 171), l. 11) *die Schwarzen hat älle der Teufel gesehen*. Cela ne se comprend bien qu'avec l'orthographe *gesäen* [2], — révérence parler, — « les calotins, c'est le diable qui les a tous semés ».

V. Henry.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 août 1906.* — M. Salomon Reinach communique, au nom de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, les copies et les estampages de trois textes inédits relevés dans le territoire de Martigues (Bouches-du-Rhône). Le premier est une dédicace à l'empereur Tibère par un certain Sextus Aelanius Pisinus; le second est une épitaphe qui donne un nom celtique nouveau, *Vebrullos*; le troisième est une inscription rupestre composée de deux noms avec mélange de caractères grecs.

M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, fait connaître les résultats des fouilles que M. le capitaine Benet, du 3e bataillon d'Afrique, a entreprises à Bulla Regia. Des inscriptions importantes, relatives à des proconsuls d'Afrique du IVe siècle, et plusieurs statues bien conservées ont été découvertes. M. Merlin insiste particulièrement sur un collier d'esclave en plomb, qui était jadis rivé, comme en témoigne la légende qu'il porte *Adultera meretrix tene quia fugivi de Bulla RG*), au cou d'une femme publique. C'est le premier objet de ce genre, ayant cette affectation, que l'on connaisse jusqu'ici.

M. Louis Leger lit un travail sur les relations de la France et de la Bohême au moyen âge. Des alliances de famille furent conclues entre la maison de Valois et celle de Luxembourg: des Bohémiens suivaient les cours des Universités de Paris, d'Orléans, de Montpellier. Des ambassades bohémiennes furent envoyées à la cour de France et ont laissé de curieuses relations. Un prélat français, Philibert de Coutances, fut chargé de rétablir à Prague l'unité religieuse. Plus tard, on rencontre Bassompierre à la cour de Prague et un gentilhomme bohémien, Zérotin, dans l'armée de Henri IV.

M. Léopold Delisle, après avoir indiqué l'utilité des actes des grands feudataires pour l'histoire des institutions administratives du royaume, rappelle dans quelles circonstances il a pu réunir environ 570 chartes de Henri II, roi d'Angleterre, relatives aux provinces possédées en France par le chef de la dynastie des Plantagenets. La chancellerie de ce prince était admirablement organisée: mais les actes qui en sont sortis se distinguent par une singulière particularité; ils sont systématiquement dépourvus de toute indication chronologique. On a bien essayé de suppléer à l'absence des dates à l'aide des noms des personnages qui figurent dans les actes; mais c'était là un moyen bien insuffisant. M. Delisle, frappé d'une particularité que présente la souscription des actes de Henri II, s'est demandé si on ne pouvait pas s'en servir pour éclaircir la chronologie de ces actes. Henri II, en tête des actes, s'appelle tantôt *Henricus rex Anglorum*, tantôt *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Cette diversité ne tient-elle pas à la différence des époques auxquelles les actes ont été expédiés? M. Delisle, en soumettant un grand nombre de pièces à un examen rigoureux, est arrivé à prouver que le protocole de la chancellerie a été changé entre le mois de mai 1172 et le printemps de 1173. Les actes expédiés jusqu'à la première de ces dates contiennent la formule *Henricus rex Anglorum*; ceux qui ont été expédiés depuis le printemps de 1173 sont au nom de *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Le changement a coïncidé avec l'absolution de la complicité de Henri II dans le meurtre de Thomas Becket. On ne saurait dire s'il y a là simplement coïncidence. Ce qui est certain, c'est que toutes les chartes où Henri II est appelé *Henricus rex* sont des 18 premières années du règne: celles où il est qualifié *Henricus Dei gratia rex* sont des 17 dernières. L'application de cette règle de critique, combinée avec les autres particularités que présente le corps des actes, permettra de fixer avec plus de rigueur que par le passé la date de beaucoup de chartes de Henri II, aussi précieuses pour l'histoire de France que pour celle de l'Angleterre.

Léon Dorez.

---

1. Pour *trocken*, de même que *trutzen* (430) pour *trotzen*, toujours comme en Alsace. Les dialectes méridionaux forment encore une unité imposante contre la langue du Nord qui les opprime.

2. Car *säen* est un ancien verbe fort. Il est vrai qu'il ne l'est déjà plus en moyen-haut-allemand: mais le participe a pu se conserver, comme *gesalzen*, dans une locution toute faite. L'objection, c'est qu'il faudrait *gesân* ou *gesäjen*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 27 août — 1906

Fr. Thureau-Dangin, Les inscriptions de Sumer et d'Akkad. — Breasted, Histoire d'Égypte. — Borchardt, La construction du temple d'Abusir. — Gruppe, Mythologie grecque. — Verrall, Quatre pièces d'Euripide. — P. Foucart, Le Sénatus-consulte de Thisbé. — Lygdamus et Panégyrique, p. Némethy. — Deux traités de Tertullien, p. Labriole. — Muellenhoff, Antiquités germaniques, II, 2e éd., p. Roediger. — Horn, Recherches de phonétique anglaise. — C. Grimm, Le Glossaire Vespasien. — Van Zandt, Les noms anglo-saxons des insectes. — Sir Eglamour, p. Schleich. — Suchier, Les voyelles toniques du vieux français, trad. Guerlin de Goer. — Bastin, Précis de phonétique française. — Patelin, trad. Holbrook. — Bigot de Monville, Recueil des officiers du parlement de Normandie, p. Prévost. — Poulet, Le sans-culotte Philip. — Sarolea, Essais de littérature et de politique. — Schiemann, L'année politique 1905. — Schmoller, Principes d'économie politique, II, 3, trad. Polack. — Académie des inscriptions.

Les inscriptions de Sumer et d'Akkad, transcription et traduction par François Thureau-Dangin. Paris, Leroux, 1905, gr. in-8°, 352 pages.

Les travaux de M. F. Thureau-Dangin sont hautement appréciés par tous les assyriologues de l'étranger. Ils se recommandent en effet par une rigueur de méthode et une prudence de jugement qui en font la sûreté, en même temps que par un caractère original que relève la difficulté particulière de leur objet. Le présent volume ne pourra qu'affermir et accroître la réputation de son auteur. Publié simultanément en français et en allemand, il contient un recueil complet des plus anciennes inscriptions babyloniennes actuellement connues et dont plusieurs sont traduites pour la première fois. La plus grande place est occupée par les rois et *patésis* de Lagash (Tello), au nombre de vingt-et-un, entre lesquels Gudéa se distingue par la quantité et l'étendue de ses inscriptions. On voit défiler ensuite les rois et *patésis* de *Gish-hu*, Shuruppak, Kisurra, Kis, Akkad, etc., les plus anciens rois de Shumer et d'Akkad (rois d'Ur, d'Isin, de Larsa). La traduction de tous ces textes a été méticuleusement soignée. Pour les passages dont le sens n'est pas fixé, l'auteur s'est abstenu des conjectures faciles et il a mieux aimé laisser quelques bouts de ligne en blanc que de faire illusion au lecteur sur les ressources actuelles de la science assyriologique. En résumé, œuvre de haute science et base solidement préparée par la reconstitution de l'histoire de la Chaldée dans la période obscure des origines.

Alfred Loisy.

James Henry Breasted, **A History of Egypt, from the earliest Times to th Persian Conquest,** New-York, Charles Scribner's sons, 1905, in-8°, xxix-634 p et 200 illustrations et cartes.

Cette histoire d'Egypte présente un intérêt particulier en ce qu'elle est comme le manifeste d'une école : M. Breasted se rattache par ses origines scientifiques à l'école de Berlin, il en a épousé les doctrines et c'est elles qu'il expose avec ardeur dans ce gros volume. Nul ne rend plus que moi hommage à ses qualités et n'est plus reconnaissant des services qu'elle rend, mais l'à-priori de beaucoup de ses conceptions, et l'intransigeance avec laquelle elle les défend compromettent dès maintenant son succès et, je le crains, nuiront dans la génération prochaine à la juste appréciation de sa valeur. L'histoire de Breasted, rédigée d'après les dernières théories qu'elle a mises en circulation, est bien faite pour montrer le mélange de conceptions vraies et de partis-pris justifiés insuffisamment qui forment son bagage historique.

Il va de soi que pour la chronologie M. Breasted adopte l'échelle de dates établie par Ed. Meyer d'après l'observation du lever de Sothis découverts par Borchardt. On ne saurait trop le répéter, lors même qu'on admettrait l'authenticité des calculs élevés sur cette observation, la réduction systématique du nombre de siècles assignés aux dynasties antérieures à la xviiie n'est qu'une affaire de sentiment. M. Borchardt ayant à choisir pour l'époque de la xiie dynastie entre deux périodes sothiaques dont l'une le reportait au début du troisième millénaire avant J.-C. et l'autre au début du quatrième, a choisi la première à priori parce que l'autre ne lui convenait pas et Ed. Meyer s'est rangé à cette façon de penser sur l'autorité de Borchardt : en bonne critique ils auraient dû se borner à poser l'alternative et à indiquer leur opinion personnelle sans l'ériger en axiome *ne varietur* M. Breasted l'accepte les yeux fermés sans apporter les preuves qui manquaient aux autres ; je serai plus prudent. J'ai trop vu de dates qu'on prétendait certaines parce qu'elles étaient soi-disant déduites de documents astronomiques être remplacées par d'autres dates non moins certaines et tirées des mêmes documents, pour ne pas être devenu sceptique en pareille matière. Je continuerai donc à ne pas admettre de chiffres absolus pour les dynasties antérieures à la xviiie. Je m'efforcerai jusqu'à nouvel ordre de laisser assez de jeu dans la chronologie relative de l'Egypte pour que nous y puissions ranger les faits nouveaux sans être obligé à démolir et à reconstruire un système rigoureux à chaque découverte d'un règne inconnu. Le cadre adopté par M. Breasted est trop inflexible : il cassera bientôt s'il n'a point cassé déjà.

Les époques les plus anciennes ont été traitées avec le développement qui leur convient, mais M. Breasted insiste trop à mon gré sur les hypothèses relatives à la co-existence, après Ménés, de deux

grands royaumes à peu près indépendants et souvent en lutte l'un contre l'autre, celui du Nord et celui du Sud. Il a par suite le tort de croire que la liste de noms par laquelle la *Pierre de Palerme* débute, représente des Pharaons de la Basse-Egypte, parce que les déterminatifs y portent la couronne de la Basse-Egypte : à ce compte tous les Pharaons de la Table d'Abydos, depuis Ménés jusqu'à Ramsés Ier, n'auraient régné que sur la Haute Egypte parce que leurs déterminatifs portent la couronne de ce pays. Il fait également beaucoup d'honneur à Bouto et à El-Kab en les considérant comme les capitales très anciennes des deux royaumes : tout ce qu'on peut dire d'elles actuellement, c'est qu'elles marquaient les frontières extrêmes de l'Egypte et qu'elles avaient alors, en tant que marches, une importance qui leur échappa par la suite. De manière générale avouons que M. Breasted est plus affirmatif qu'il n'est prudent de l'être sur bien des points de cette très vieille histoire. On a beaucoup cédé à l'attrait de la conjecture pendant ces années de découverte, et on a tiré des documents plus qu'ils ne renfermaient. Sans doute l'avenir justifiera certaines de ces conjectures; encore convient-il de ne pas les présenter toutes comme autant de certitudes, dès à présent.

Les parties plus récentes sont exposées avec moins de témérité et de fait le terrain y est plus solide grâce aux efforts de trois générations d'Egyptologues. Je fais naturellement toutes mes réserves sur la manière dont la succession des premières dynasties thébaines et des dynasties Hyksôs est exposée : je ne vois pas comment il est possible de les comprimer dans un espace de deux cents ans entre 1800 et 1600 avant J.-C. De même, il me paraît difficile qu'on accepte encore après les découvertes faites à Karnak le très ingénieux et très compliqué engrenage de révolutions que Sethe a construit de toutes pièces afin d'expliquer la succession des trois premiers Thoutmôsis. Il y aurait, comme de juste, beaucoup de menues critiques à indiquer çà et là dans le récit des conquêtes thébaines et l'on ne voit pas aussi nettement qu'il se devrait comment Thèbes, la capitale guerrière des Ramsés, se transforma sous les Ethiopiens et sous les Saites en une principauté théocratique régie par des femmes. Tout cela n'empêche pas l'histoire de M. Breasted d'être un livre utile et intéressant. Utile, elle l'est parce qu'elle nous expose, ainsi que je l'ai dit en débutant, la doctrine historique d'une de nos grandes écoles égyptologiques : c'est une mise au point qui nous permet de juger l'aspect que l'histoire de l'Egypte prend ainsi reconstituée. L'intérêt résulte du grand nombre d'observations ou de découvertes personnelles que M. Breasted y a insérées généreusement et de la façon brillante dont les événements sont racontés : il y a là de quoi lui pardonner la ténacité parfois aveugle avec laquelle il a épousé toutes les idées de ses maîtres.

G. Maspero.

F. W. de Bissing et L. Borchardt, **Das Re-Heiligtum des Königs Ne-woserre (Rathousés)**, herausgegeben von F. W. von Bissing. — Bd. I : der Bau, von L. Borchardt. Berlin, Duncker, 1905, petit in-f°, vi-89 p. 62 vignettes et 6 pl. dont une en couleur.

C'est au cours d'une excursion de Dörpfeld en Égypte, que M. de Bissing résolut d'entreprendre à ses frais le déblaiement de l'un des édifices dont on distinguait les restes au pied de la montagne d'Abusir. Les fouilles commencées en 1898 furent achevées en 1901, après avoir passé des mains de Schæfer à celles de Borchardt, qu'aidèrent successivement Thiersch, Lindl et Rubensohn : le site a été mis au jour complètement, et s'il demeure encore quelques points obscurs dans la reconstitution qui a été faite des constructions, des explorations nouvelles ne pourraient guère les éclaircir. De même qu'il avait payé les travaux, M. de Bissing a voulu prendre la publication des résultats à sa charge. Le premier volume est dû à Borchardt, comme il était naturel, puisqu'il contient la description des ruines et qu'il traite surtout des questions d'architecture.

Il serait difficile de le suivre dans le détail des recherches techniques auxquelles il a dû se livrer pour s'acquitter de sa tâche. Elles ont été d'autant plus ardues que le temple découvert dans ces conditions est d'un type entièrement nouveau pour nous. Nous savions par les inscriptions que les rois des dynasties memphites avaient bâti dans leur résidence favorite des chapelles consacrées à Râ le Soleil vivant. Elles jouaient dans leurs cités éphémères le même rôle que la *Ziggourat* dans les cités royales de la Babylonie ; le roi y rendait le culte à son ancêtre divin, en attendant que, promu dieu lui-même, il allât reposer dans la pyramide qu'on lui préparait à quelques kilomètres de là sur les premiers ressauts de la montagne libyque. Toutefois, l'image, telle qu'elle nous était fournie par les hiéroglyphes, ne nous aidait guère à en comprendre le plan ; c'était une pyramide tronquée, chargée d'un obélisque sur la pointe ou à côté duquel un disque solaire se tenait en équilibre, mais on ne saisissait pas bien le principe qui avait présidé à l'agencement de ces éléments disparates. Abousir nous l'a appris et il nous a permis de rétablir à coup sûr une des formes d'édifice les plus originales qu'il y ait eu dans l'ancien monde.

Ce temple s'élevait sur un terreplein en briques sèches de figure irrégulière placé à cheval sur le mur d'enceinte de la cité royale. C'est d'abord une enceinte rectangulaire orientée dans son grand axe de l'Est à l'Ouest. Dans la moitié occidentale, un massif rectangulaire s'étale, dont le grand axe coïncidait avec celui de l'ensemble, et dont les parois montaient nues jusqu'à la hauteur de vingt mètres. Un second massif, simulant la partie supérieure d'un obélisque, jaillissait de la plateforme du premier, haut d'environ trente-six mètres.

C'était, non pas à vrai dire le sanctuaire du dieu, mais le dieu lui-même sous l'image agrandie de la pierre droite où la haute antiqutié se complut longtemps à le manifester. L'intérieur de la pyramide était presque plein, et il ne renfermait d'espace vide que le couloir ou l'escalier montant qui menait au pied de l'obélisque. L'aire qui précédait ces constructions était la cour d'honneur, celle où l'on accomplissait les cérémonies religieuses et les sacrifices. Elle était bordée sur ses trois côtés de chambres fermées ou de magasins pour le matériel et les provisions du culte. Vers l'extrémité Ouest de l'espace resté libre, dans une sorte de courette rectangulaire close de murs bas, une énorme table d'offrandes était posée à terre : c'était sur elle qu'on versait les liquides et qu'on accumulait les dons solides réservés au dieu. Ceci n'est qu'une description en gros; les fouilles ont révélé pour le détail toute sorte de dispositions souvent très ingénieuses et de décors très pittoresques. A ne tenir compte que de l'ensemble, on se rendra compte que j'ai eu quelques raisons de rappeler la *Ziggourat* babylonienne, non que les deux monuments répondent à des concepts identiques ou simplement analogues, mais il y avait de la ressemblance dans l'aspect extérieur, et la silhouette d'une ville égyptienne de l'âge memphite ainsi dominée par son temple de Râ devait à distance ne pas différer beaucoup de celle d'Our ou d'une ville babylonienne de même époque.

En dehors de l'enceinte au Sud et dans le désert, les fouilles ont amené la découverte d'un objet tout à fait extraordinaire, une bâtisse en briques sèches, qui simule une barque, longue de trente mètres. C'est l'une des deux barques du Soleil, mais pourquoi n'en a-t-on trouvé qu'une ici et laquelle est-ce? Voici, je pense, la réponse à ces questions. Nous sommes ici sur la rive Ouest du Nil, près de l'endroit où le soleil terminant sa course journalière va se plonger dans la nuit, et le temple de la ville royale est le sanctuaire où le soleil d'abord, puis le roi identifié au soleil reçoit son culte en attendant qu'il disparaisse dans sa pyramide. La barque est donc la Saktît, Samaktît, la barque du Soir, et elle est unique, parce que nous sommes dans la région du soir. Si le temple s'élevait sur la rive Est, près de l'Orient, la barque unique serait de droit la barque du matin, la Mânazît. Ceci posé, avons-nous ici une fantaisie du roi Naousirrî, qui voulût donner ainsi à son dieu ou à lui-même quelque chose d'indestructible, ou une dépendance obligatoire des sanctuaires de Râ, au lieu des barques en bois qui faisaient à l'ordinaire partie du mobilier sacré? Les fouilles aux autres villes royales de la plaine memphite apporteront la solution de ce problème.

Il faudrait un long article pour rendre justice à l'ouvrage ; le peu que j'ai dit suffira, je l'espère, à marquer l'importance de la découverte. L'exécution matérielle est fort bonne, le texte est clair et les illustrations s'y adaptent exactement. L'initiative généreuse de

M. de Bissing, l'habileté de son collaborateur Borchardt ont produit un ouvrage excellent.

G. Maspero.

O. Gruppe. **Griechische Mythologie** (**Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft**, t. V.) Munich, Beck, 1906, 2 vol. in-8, xiv p. et 1-718; viii p. et 719-1923.

« Il est impossible, pour le moment, qu'un manuel de l'histoire religieuse des Grecs apporte seulement des faits sûrs et reconnus, car ce qui est reconnu est en partie peu sûr et ce qui est sûr n'est pas généralement reconnu. » M. Gruppe a eu pleine conscience de l'immensité et des périls de sa tâche; plusieurs savants lui ont déclaré qu'elle était prématurée. Il ne faut que le remercier davantage d'avoir donné plus de dix ans de sa vie à la publication d'un ouvrage qui, quelles qu'en soient les imperfections, quelque incertaine qu'en soit la doctrine, sera consulté et exploité pendant un demi-siècle comme un inépuisable magasin de documents et de faits. Parmi les anciens travaux consacrés à l'ensemble de la mythologie grecque, aucun n'approche de celui-ci pour l'abondance des matériaux; tous, sauf le *Lexikon* de Roscher et les articles de la nouvelle édition de Pauly, deviennent négligeables. M. Gruppe a écrit en pleine crise d'exégèse mythologique; l'école de Kuhn est à peu près morte, celle de Mannhardt se transforme, celle d'Usener en est presque encore à ses débuts et promet de renouveler la science. Même si son génie était égal à sa patience, l'auteur ne pouvait que subir les contre-coups de toutes ces doctrines contradictoires qui s'agitent et se combattent autour de lui. Il reconnaît très franchement (p. vii) que sur nombre de questions importantes il a dû changer d'avis au cours de sa laborieuse rédaction. Ceux qui lui reprocheront ses variations seront mal inspirés; ceux qui lui feront un crime d'erreurs de détails, d'omissions, d'une connaissance parfois bien imparfaite des travaux anglais et français, manqueront d'équité et de bienveillance. Un usage presque continuel de ce livre, depuis que nous avons le bonheur de le posséder, de ses admirables, de ses incomparables index, m'a convaincu qu'aucune expression n'est à la hauteur de la reconnaissance que nous devons à M. Gruppe. A une époque où il ne pouvait être question de donner à la science une œuvre définitive, il a créé, au prix de difficultés affrontées avec une sorte d'héroïsme, un instrument de travail comme l'étude de la littérature byzantine était seule encore, grâce à M. Krumbacher, à en posséder.

S. R.

A. W. Verrall. **Essays on four plays of Euripides.** Andromache, Helen, Heracles, Orestes. Cambridge, Univ. Press, 1905, XII-292 p.

Les quatre pièces d'Euripide étudiées dans ce volume par M. Verrall sont *Andromaque*, *Hélène*, *Héraklès furieux* et *Oreste;* elles forment autant de chapitres auxquels l'auteur a donné ces singuliers titres : *Un Borgia grec*, *Apologie d'Euripide*, *La tragédie d'une âme, Un feu de l'enfer*. Ceux qui connaissent les travaux et la haute compétence de M. V. en matière de littérature grecque, et spécialement de littérature dramatique, retrouveront dans ce livre les principales qualités du distingué professeur de Cambridge : l'art d'exposer un sujet, la fine appréciation des caractères, la profonde connaissance de la scène grecque. L'étude d'*Héraklès furieux* me semble la plus remarquable; M. V. y montre de la manière la plus précise que pour bien suivre le développement de la pièce il est indispensable d'en considérer le héros, ainsi que l'a voulu certainement Euripide, comme un personnage purement humain, dont l'histoire n'a rien de surnaturel; le rôle de Mégare, celui de Lykos, et mieux encore celui d'Héraklès lui-même indiquent nettement au spectateur athénien comment Euripide a compris son drame. Non moins fouillée est l'analyse d'*Oreste*, bien qu'ici M. V. fasse preuve de moins d'originalité; il faut dire aussi que le drame est l'un de ceux qui sont le plus lus et le plus étudiés. « Dans l'*Oreste* d'Euripide », dit Weil, « la mythologie s'est transformée en psychologie »; et encore : « Si la cité se croyait déjà alors le droit de connaître des meurtres et de les punir,... l'oracle d'Apollon et l'action d'Oreste ne se comprennent point... Mais Euripide ne se soucie pas de se conformer dans ses fictions aux mœurs de l'âge héroïque;... c'est aux hommes de son temps que se rapportent ses pensées ». L'essai de M. V. n'est, dans ses grandes lignes, que le développement de cette opinion, à travers l'étude des personnages et des scènes où ils paraissent. On y verra cependant une appréciation toute nouvelle à laquelle je donne volontiers mon assentiment. La scène du Phrygien, dit-on couramment, provoque le rire. Sans doute, dit aussi M. V.; mais pour le lecteur. Les spectateurs riaient-ils? Non, parce qu'ils entendaient à peine le dialogue, subjugués par l'horreur de l'action et l'attente d'une catastrophe. Les deux autres études de M. V. ne sont certes pas inférieures en intérêt; les caractères créés par le poète, par exemple Ménélas et Théonoé, sont mis en pleine lumière et appréciés avec une clairvoyante finesse, et les défauts d'Euripide, comme ses qualités, sont soulignés dans une juste mesure. Mais dans le jugement d'ensemble qu'il porte sur l'*Andromaque* et sur l'*Hélène*, je ne puis faire autrement que de trouver M. V. trop ami du paradoxe. Ces deux pièces ne peuvent être bien comprises, selon

lui, que si l'on considère *Andromaque* comme une suite, comme la seconde partie d'un ensemble dont la première aurait fait le sujet d'un drame antérieur, et *Hélène* comme une pièce composée pour une représentation privée et jouée dans une demeure particulière à l'occasion de circonstances spéciales. Je ne puis exposer dans le détail les arguments invoqués par M. V., qui semblent, dans les deux cas, reposer sur des données textuelles, mais qui au fond sont d'ordre purement subjectif; la critique littéraire me paraît ici singulièrement dépasser les limites de nos connaissances formelles. Nous pouvons tout au moins nous demander comment il se fait qu'aucun renseignement positif, qu'aucune allusion même ne nous ait été conservée sur une première représentation de l'*Hélène* dans l'île d'Hélène, à l'occasion des Thesmophories; car les parodies d'Aristophane dans les *Thesmophoriazousæ*, pour transparentes qu'elles soient, ne vont pas jusqu'à autoriser des conclusions sur l'origine de la pièce. Qu'Euripide ait voulu faire oublier, par une sorte de palinodie à la Stésichore, son attitude à l'égard des femmes, en faisant l'éloge d'Hélène, c'est possible (de là le titre ambigu de *Euripides' Apology*); mais je voudrais être sûr que les Athéniens ont ainsi compris la pièce, et je crois bien plus volontiers que, sous son air de faire une vertu de la femme de Ménélas, Euripide a voilé une nouvelle satire. Quant à l'*Andromaque*, je ne veux relever qu'un des arguments de M. V.: il interprète les mots de l'hypothésis, τὸ δὲ δρᾶμα τῶν δευτέρων, dans le sens de « cette pièce est une de celles qui sont des suites, qui ont été précédées par une première » (p. 22). Alors que ferons-nous de τὸ δὲ δρᾶμα τῶν πρώτων, dans l'argument d'*Hippolyte*? Entendrons nous « une pièce qui eut une suite, qui fut suivie d'une seconde »? On explique ordinairement « de celles qu'on met au premier rang; » mais l'expression est alors plus que vague. M. V. repousse le sens « cette pièce (Andromatique) fut la seconde dans le concours », sous prétexte que la formule doit être « Euripide fut le second avec cette pièce; » mais il ne faut pas oublier que la mention complète est « fut le premier, ou remporta le prix, avec telle, telle, telle tragédie et tel drame satirique » que par conséquent il y avait trois tragédie πρῶται, resp. δεύτεραι, et qu'à une formule générale comme δεύτερος Εὐριπίδης Κρήσσαις, Ἀλκμαίωνι τῷ διὰ Ψωφῖδος, Τηλέφῳ, Ἀλκήστιδι (argument d'*Alceste*), correspondent très exactement en parlant d'une seule des quatre pièces, quelle qu'elle soit, les mots τὸ δρᾶμα τῶν δευτέρων, « la pièce fait partie de l'ensemble qui obtint le second rang ». Mais comme dit quelque part M. Verrall, I speak for myself, et ces observations n'empêcheront pas les hellénistes de se complaire à la lecture de l'ouvrage.

MY.

Paul Foucart. **Sénatus-consulte de Thisbé (170)** (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres.*, t. XXXVII (2me partie). Paris, Impr. Nationale, libr. Klincksieck, 1905 ; 42 p. in-4°.

Le texte du sénatus-consulte de Thisbé peut être considéré comme certain en toutes ses parties, après l'heureuse lecture d'un dernier passage qui restait encore indéchiffrable. M. Foucart a reconnu en effet, sur un estampage que lui a procuré M. Wilhelm, les mots certains ταύτας ἐκ τούτων πόλεων à la ligne 48. Le savant membre de l'Institut a publié dans le présent mémoire le texte du document en entier, avec la traduction ; et dans un commentaire très serré il étudie, point par point, les décisions du sénat romain relatives aux réclamations des Thisbéens. On partagera son avis lorsqu'il considère Q. Mænius, qui présidait le Sénat en cette affaire, comme le préteur pérégrin, et non urbain ; et si l'on conserve quelques doutes sur l'interprétation de certains détails, vers la fin, on reconnaîtra d'abord que la rédaction du texte est trop peu claire pour permettre autre chose que des hypothèses, et ensuite que celles de M. F. se présentent avec un grand caractère de vraisemblance. Je fais allusion aux deux paragraphes qui concernent les femmes de Thisbé et l'affaire des vases contenant de l'argent. Il est cependant un point sur lequel je ne puis me ranger à l'opinion de M. F. Dans la phrase l. 18 et svv. ἃ αὐτῶν ἐγεγόνεισαν, ταῦτα ἡμῶν μὲν ἕνεκεν ἔχειν ἐξεῖναι ἔδοξεν, il réunit ἡμῶν μέν ἕνεκεν à ἔχειν et traduit « il a été décidé qu'il leur sera permis de posséder, en notre nom, ce qui leur avait appartenu », cf. p. 24 : « Le sénat accorde aux Thisbéens... non comme propriétaires, mais comme représentants du peuple romain ». Ce sens me paraît inadmissible et ne correspond à aucun des usages de ἕνεκα. Il n'y a pas à s'appuyer sur le latin dont la locution serait une traduction, car en admettant même un texte comme *nostri quidem causa* (p. 24), il reste à prouver que ces mots signifient bien « en notre nom » de la manière dont l'entend M. F. L'emploi de ἕνεκα dans notre texte est en réalité conforme à l'usage grec, cf. Xén. *Cyrop.* III, 2, 30 ἐξέσται ἡμῖν ἐκείνου ἕνεκα πρὸς τὸ ἡμέτερον συμφέρον πάντα τίθεσθαι ; Arr. *Anab.* VII, 9, 1 ἔστι γὰρ ὑμῖν ἀπιέναι ὅποι βούλεσθε ἐμοῦ γε ἕνεκα ; Isocr. *Antid.* 163 ἀσφαλῶς ἂν ἔζων ἕνεκά γε τῶν συκοφαντῶν, etc. On voit que les mots ἡμῶν μὲν ἕνεκεν doivent se rattacher à ἐξεῖναι ; le sénat permet aux Thisbéens, pour autant que cela dépend de lui, de posséder, etc. ; en d'autres termes, tout en leur accordant l'objet de leur réclamation, il leur donne à entendre qu'il n'interviendra pas en cas de contestation entre les partis ou avec des voisins. Le traduction du Corpus *per nos quidem* est très exacte ; et au fond M. Foucart a si bien compris que telle avait été l'attitude du sénat romain — qui avait d'ailleurs l'habitude de laisser les gens se débrouiller tout seuls, quitte à tout prendre plus tard — qu'il a voulu retrouver cette restriction dans les mots ἃ αὐτῶν ἐγεγόνεισαν.

My.

Lygdami carmina. Accedit Panegyricus in Messalam. Edidit, adnotationibus exegeticis et criticis instruxit Geyza Némethy, Academiae litterarum Hungaricae sodalis. Budapestini. Sumptibus Academiae litterarum Hungaricae MCMVI. 179 p. gr. in-8°, 3 kr.

Nous avons ici le complément du Tibulle, dont j'ai rendu compte récemment [1]; même cadre, mêmes qualités et aussi mêmes faiblesses ou lacunes. Sur celles-ci il est inutile d'insister.

L'attention se portera surtout sur le Panégyrique que M. N. veut attribuer à Properce comme une œuvre de jeunesse. L'idée peut paraître étrange, et pour nous convaincre, il faudrait d'autres arguments que ceux que propose M. Némethy. Des ressemblances d'idées et de style prouvent peu et s'expliquent aisément chez des poètes du même temps et du même groupe [2]. De même les passages « parallèles » qu'accumule M. N. pour soutenir sa thèse ou pour défendre des conjectures personnelles très risquées sont des plus contestables. Où M. N. ne voit qu'une occasion de rapprochements avec Properce (193 et s. surtout 197) tout lecteur non prévenu pensera à d'autres poètes, avant tout à Horace. Surtout M. N. n'a pu citer ni une expression, ni une idée qui fût vraiment caractéristique de Properce.

A la fin, des *Addenda* qui portent sur Virgile, Ecl. IV, 47; sur sept passages de Tibulle, six de Lygdamus, et trois du Panégyrique.

É. T.

Textes et documents pour l'étude historique du christianisme publiés sous la direction de Hippolyte Hemmer et Paul Lejay. **Tertullien**. *De paenitentia. De pudicitia.* Texte latin, traduction française, Introduction et Index par Pierre de Labriolle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). Paris, Alph. Picard, 1906. LXVII-237 p. in-12.

Premier ouvrage latin de la collection qui fait bien augurer de la suite. La traduction est soignée (je n'y ai relevé que quelques tours équivoques); les titres courants sont commodes; l'introduction pleine, plutôt trop pleine de renseignements bibliographiques de tout genre. Par contre les « notes explicatives » seraient, à mon sens, incomplètes et trop rares; dans les notes critiques, la rédaction est équivoque et obscure et pourquoi s'appuyer toujours sur des leçons d'éditeurs, et non sur la donnée des manuscrits [3].

E. T.

---

1. Revue du 8 janvier, p. 7.

2. Cf. ici même Lygd. 3, 37-8 la rencontre de ce poète et de l'auteur du Culex 372.

3. L'impression est soignée; mais p. 32, au milieu, écrire evaden*di*. — D'une manière générale pourquoi ces renvois continuels innombrables à des livres qu'aucun lecteur n'aura sous la main, et aussi cet abus des parenthèses qui s'entassent, s'allongent sans fin, et vraiment plus d'une fois sans utilité : ainsi p. XXIII ?

Deutsche Altertumskunde von Karl Müellenhoff. Zweiter Band. Neuer verbesserter Abdruck besorgt durch Max Rœdiger, mit vier Karten von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1906, gr. in-8°, XVIII-416 p.

Le volume de Müllenhoff dont M. d'Arbois de Jubainville a rendu compte ici au moment où il a paru d'abord [1], reparaît en réimpression plutôt qu'en nouvelle édition. Il me suffira de le signaler par quelques mots, d'une part parce que l'article cité de l'écrivain le plus compétent en France sur le sujet est très développé. M. d'Arbois y a donné l'analyse de plusieurs chapitres et il a relevé dans l'ouvrage les remarques et les théories qui peuvent particulièrement nous intéresser, surtout en tout ce qui regarde les noms de villes ou de rivières et ce qu'on en tire ; d'autre part parce que, de l'aveu de M. Max Rödiger, le nouveau livre n'est, à très peu près, que la reproduction de celui de 1887 [2] ; les changements ont été peu nombreux et n'ont porté que sur des détails. Quelques remaniements visent des polémiques dont il n'importe guère de nous préoccuper. Pour prévenir toute déception, avertissons le lecteur français que le livre, touffu et rébarbatif dans la forme, est dur à lire et que, de ce côté-ci, il ne sera lu, ou je me trompe bien, que par les personnes qui, assez peu nombreuses, pour leurs études, croiront indispensable d'en dépouiller au moins quelques chapitres [3].

É. T.

Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte, von Dr. Wilhelm Horn, ao. Professor der englischen Philologie an der Universität Giessen. (*Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der Germanischen Völker*, hggb. von A. Brandl, E. Martin, E. Schmidt. Heft 98.) Strassburg, K. J. Trübner, 1905. In-8°, 105 pp. Prix : 2 mk. 50.

Quiconque étudie l'Anglais a été arrêté maintes fois par les inconséquences de l'orthographe anglaise et par les difficultés gratuites dont elle hérisse la prononciation de cette langue ; et il s'est posé cette question : « Pourquoi avoir rendu par les mêmes signes des sons aussi différents actuellement que ceux des mots *poor* et *door*, *talk* et *calf*, *daughter* et *draught* ? » S'il a des notions d'histoire de la langue, il ne s'est pas pour cela mieux expliqué comment un même son primitif avait pu, dans deux mots aussi voisins que *but* et *put*, aboutir à

---

1. Voir la Revue du 6 août 1888, p. 102 et s.

2. P. x, au bas : « Die zweite auflage dieses bandes bietet im wesentlichen den ersten druck abermals dar...; bessern durfte ich nur mit leiser hand und in nebendingen. » Je dois avertir que je n'ai pas sous la main le volume de 1887 et que je n'ai pu personnellement comparer les deux livres.

3. Je relève (p. IX) ce détail que les papiers et livres laissés par Müllenhoff ont été achetés par l'État pour le « Germanisches Seminar » nouvellement fondé à l'Université de Berlin.

des résultats différents en anglais moderne. Bien souvent aussi il a hésité sur la prononciation, sur celle des dentales, par exemple, dans *nature*, *soldier*, et des sifflantes dans *assure*, *assume*.

Mr. Horn, dans la présente étude, s'est adressé, pour la solution d'un grand nombre de ces questions, à des sources trop négligées jusqu'ici par les phonétistes : non content d'enregistrer les prononciations établies par les grammairiens et lexicographes les plus connus, il recherche à dessein et interprète des témoignages moins autorisés, des particularités d'orthographe non normalisée empruntées à des documents privés (correspondances ou mémoires), des prononciations dialectales. A l'aide de ces données, il étudie successivement « l'influence des dialectes sur la langue littéraire », « l'influence de la langue littéraire sur les dialectes », et « l'influence de la graphie sur la prononciation ».

L'effort de son interprétation porte, dans la première partie, sur les sons ou groupes de sons qui, partis d'une origine identique, ont abouti dans la langue littéraire à des résultats différents; pour chaque forme et pour chaque prononciation, l'auteur nous soumet le témoignage des grammairiens anglais ou étrangers, de la graphie, de la rime, des dialectes actuels, et il en dégage le développement historique des sons en question : les divergences mentionnées plus haut sont expliquées par des influences dialectales et analogiques.

La seconde partie de l'étude met sous nos yeux une série de formes et de prononciations semi-dialectales, résultant de l'effort des provinciaux pour parler la langue de la capitale : d'où corruption des dialectes par la langue officielle, et répercussions analogiques subies par cette dernière.

La troisième partie étudie le cas d'un certain nombre de sons qui, après avoir cessé de se prononcer, reparaissent sous l'influence d'une orthographe conservatrice.

L'intérêt de la présente étude est donc de rendre compte des bifurcations phonétiques causées par la coexistence plus ou moins longue 1° d'une forme dialectale et d'une forme littéraire, 2° d'une prononciation populaire et d'une prononciation savante refaite sur l'orthographe. Ajoutez à cela les effets de l'analogie dans un sens ou dans l'autre, et vous ne vous étonnerez plus de trouver dans l'orthographe et la prononciation de l'anglais des particularités très capricieuses.

Nous pouvons être reconnaissants à Mr. Horn de nous avoir donné, dans ces recherches de détail patientes et méthodiques, un exemple d'utilisation judicieuse de toute une catégorie de témoignages auxquels on n'avait pas encore accordé l'attention qu'ils méritaient.

P. Doin.

Glossar zum Vespasian-Psalter und den Hymnen, von Conrad Grimm. In-8, viij-220 pp. Prix : 4 mk. — **Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen-und Krustentiere,** von John van Zandt Cortelyon. In-8, viij-124 pp. Prix : 3 mk. 60. (= *Anglistische Forschungen* herausgegeben von Dr. Johannes Hoops, Heft 18-19. Heidelberg, Winter, 1906.)

Trop rares sont les documents et les travaux relatifs au dialecte de Kent pour qu'on n'accueille pas avec faveur et reconnaissance le *Glossaire Vespasien* laborieusement compilé par M. C. Grimm. Tout relativement récent qu'il est (fin du xe siècle) et contaminé de dialecte de Wessex, le texte sur lequel il a opéré n'en demeure pas moins la base presque unique de notre connaissance de la langue jute, qui fut un des trois éléments linguistiques de la colonisation de la Grande-Bretagne et se survécut jusqu'en plein moyen âge. L'auteur a eu la patience de relever, non seulement tous les mots et toutes les formes des mots, mais encore toutes les références d'un seul mot cent et cent fois répété : excès de zèle qu'on peut plaindre, mais qu'on serait mal venu à lui reprocher. Parmi les caractéristiques connues du dialecte, aucune n'est plus constante ici que la graphie *e* pour *ae* anglo-saxon : on lit partout *feder* « père », *weter* « eau » (ainsi dans toute la déclinaison), *deg* « jour » et même pl. *degas* (mais aussi *daegas*, jamais pourtant *dagas* avec l'*a* pur). Inversement, la voyelle de métaphonie de l'*ô* est restée ou devenue labiale, comme en haut-allemand actuel : *doeman* « juger », *foedan* « nourrir ». Quant à la vocalisation de *g* en *i* et de *w* en *u*, si l'écriture n'en montre pas trace, ce n'est sans doute pas à dire qu'elle ne s'effectuât point dans la prononciation.

M. van Zandt Cortelyon est professeur au Collège agronomique du Kansas. Pour analyser dignement son mémoire, qui est d'un naturaliste et d'un linguiste, il faudrait sa double compétence. Je me borne donc à constater qu'il a colligé les noms anglo-saxons de 114 insectes, arachnides et crustacés, autant que possible sous leurs diverses formes dialectales, qu'il les a classés, selon que ces noms sont attestés en indo-européen, en germanique primitif, ou seulement en germanique occidental, a cité in extenso les passages de référence et joint à chaque mot une brève notice étymologique où le discernement le plus judicieux préside au tri des certitudes et des hypothèses. On n'imaginerait pas, avant de l'avoir lu, ce que recèle de curiosités philologiques le monde des infiniment petits.

V. Henry.

Sir Eglamour, **eine englische Romauze des 14 Jahrhunderts**, herausgegeben von G. Schleich. (*Palaestra*, LIII). Berlin, Mayer et Müller, 1906. In-8°, 160 pp. prix : 4 mk. 50.

Sir Eglamour est une chanson de gestes en strophes de 12 vers, dont la langue appartient par des caractères très nets aux dialectes de

l'Angleterre du nord. Comme approximation plus précise du lieu et de la date de composition de ce poème, M. Schleich croit pouvoir indiquer la région intermédiaire entre l'Angleterre septentrionale et centrale, et la deuxième moitié du XIVe siècle.

La présente édition paraît épuiser toute la documentation ancienne du texte et donne, dans un apparat critique très complet, toutes les leçons qu'elle n'adopte pas. Un appendice important expose et discute la généalogie des manuscrits et des premières éditions et se termine par des remarques sur la langue.

Peut-être le lecteur désirerait-il pouvoir se reporter à un lexique des formes rares, dialectales ou déformées par une graphie capricieuse; peut-être aussi trouvera-t-il excessif le scrupule d'exactitude qui a empêché M. Schleich de corriger certaines formes évidemment fautives des manuscrits par exemple : 412, *s[q]wyere*; et 974, *bayne* [1].

Nous sommes heureux, malgré ce défaut et cet excès, de posséder un texte dont l'éditeur a eu pour unique souci la reproduction fidèle et complète des originaux.

P. Doin.

H. Suchier. **Les voyelles toniques du vieux français, traduction de l'allemand, augmentée d'un Index et d'un Lexique**, par Ch. Guerlin de Gaer, Paris, Champion, 1906; in-18 de 230 pages.

J. Bastin. **Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français**, 2e édition. Paris et Saint-Pétersbourg, 1905; in-8° de 228 pages.

Il est parfaitement inutile de louer le petit livre de M. Suchier, que connaissent depuis longtemps tous ceux qui s'occupent de l'enseignement scientifique du français, et qui est de reste, il faut bien le reconnaître, plutôt destiné aux maîtres qu'aux étudiants. Aussi précis, aussi clair que la partie correspondante du *Manuel* de M. Nyrop, il est moins élémentaire et a sur elle l'avantage de renvoyer plus souvent aux textes et de tenir un plus grand compte des nuances dialectales. Réjouissons-nous que, grâce à cette excellente traduction, il soit mis à la portée de tous les lecteurs français, et saisissons cette occasion d'exprimer le vœu que M. Suchier trouve bientôt le temps de le compléter et de nous donner ainsi le traité de phonétique le plus approfondi que nous ayons encore possédé.

On ne trouvera pas au même degré, tant s'en faut, ces mérites scientifiques dans l'ouvrage, ou plutôt dans les deux ouvrages juxta-

---

1. Deux manuscrits sur trois donnent ici la très claire variante *fayn*, ainsi que toutes les impressions du XVIe siècle ; M. S. a sans doute ses raisons pour préférer *bayne*, que je ne comprends pas : il nous devait au moins un éclaircissement à ce sujet.

posés, de M. Bastin [1]. On sent que l'auteur n'a pas la même pratique des habitudes rigoureuses ni la même familiarité avec les textes. La « Phonétique » en particulier, pèche sur bien des points. D'abord M. B. y traite constamment des questions d'orthographe et fréquemment de morphologie et de syntaxe; ainsi, à propos de *s* finale, il parle (p. 87) de l'addition de cette lettre à certaines formes verbales et, à propos de l'*a* (p. 30) des différents emplois de l'imparfait du subjonctif dans l'ancienne langue. Les impropriétés d'expression, les énoncés inexacts, les erreurs proprement dites ne sont pas rares. Que peut bien être ce « patois belge » dont l'auteur parle à plusieurs reprises? La forme *péchon* (pour *poisson*) attribuée au dit patois, (p. 5, n.) n'est nullement due à l'influence de *pécher*, mais conforme à la phonétique wallonne. Le tableau des p. 23 ss., où l'auteur résume sa doctrine, distingue les voyelles protoniques des entravées, comme si, dans les premières, il ne fallait pas distinguer les libres des entravées. Il ne faudrait pas (p. 23) tirer *cheït* de *cadedit*, et c'est une idée tout à fait singulière (p. 11) de voir dans *Floride* une forme de participe disparue depuis le XIe siècle. L'explication des formes *déjeuner*, *dîner* (p. 111) est incompréhensible; etc. — Il y a du reste, à côté de ces faiblesses, une foule de remarques ingénieuses et intéressantes sur l'orthographe, la prononciation et l'emploi des mots; ces remarques sont fréquentes surtout dans la seconde partie, où sont énumérées et correctement expliquées un plus grand nombre de formes verbales que dans la plupart des traités similaires, et même que dans celui de M. Chabaneau. C'est surtout cette partie qui rendra des services, et non pas seulement aux débutants. Malgré ses défauts, cet ouvrage témoigne en somme d'une connaissance de notre langue, aux diverses périodes de son histoire, que l'on souhaiterait volontiers à tous ceux qui l'enseignent, non pas seulement à l'étranger, mais aussi, — et peut-être surtout — chez nous.

A. JEANROY.

The farce of master Pierre Patelin, ..englished by Richard HOLBROOK, illustrated with fac-similes of the woodcuts in the edition of Pierre Levet, Paris, ca. 1489. Boston and New-York, Houghton, Mifflin and C°. 1905; in-8° de XXXVIII-116 pages.

Cette traduction de *Patelin*, artistement imprimée et ornée de bonnes reproductions des bois de l'éd. Levet, est écrite dans une langue vive et pittoresque qui rend bien la couleur et la saveur de

---

1. C'est sans doute ce qui explique quelques défauts de plan : les remarques (p. 10-1) sur la « tendance des consonnes fortes (médianes) à s'adoucir » (outre qu'elles sont souvent inexactes), se retrouvent ailleurs. Celles sur les hésitations dans la prononciation de *cèderai* etc., sont présentées jusqu'à trois fois (p. 20, 109 et 199, note).

l'original ; elle est précédée d'une intéressante préface, rédigée surtout pour le grand public, mais où l'on trouve néanmoins quelques renseignements de première main sur les imitations anglaises et américaines de *Patelin*. Malheureusement elle est faite sur une copie de l'éd. G. Le Roy, dont il ne reste qu'un exemplaire qui n'a jamais été reproduit : il est donc impossible d'en contrôler l'exactitude dans le détail [1]. Il est fâcheux que le traducteur n'ait pas fait connaître en quoi le texte qu'il a suivi s'écarte des éditions courantes. Il annonce la publication prochaine d'une édition critique : c'est, si je ne me trompe, la troisième qu'on nous fait prévoir. N'est-ce pas beaucoup ?

A. Jeanroy.

Recueil des présidents, conseillers et autres officiers de l'Echiquier et du Parlement de Normandie par Bigot de Monville, 1499 à 1550, publié par M. G. A. Prévost, Rouen, Lestringant, 1905, in-8 xv-355 pp.

Ce volume publié par M. Prévost pour la *Société de l'Histoire de Normandie*, n'est pas un de ceux dont puisse s'honorer la docte compagnie. Tout d'abord, le texte du *Recueil* n'offre pas le caractère définitif d'une œuvre achevée : il se présente sous l'aspect de simples notes, mises en ordre il est vrai, mais attendant toujours la dernière main, la véritable mise en œuvre. Il y a dans cette compilation beaucoup de choses intéressantes, des détails qu'on chercherait vainement ailleurs, mais encore faut-il les y chercher au prix d'un lecture quelque peu fastidieuse.

L'auteur de ce *Recueil*, le président Alexandre Bigot, baron de Monville, a fourni à M. le vicomte d'Estaintot le thème d'une savante notice placée en tête de l'édition d'un autre ouvrage de cet érudit magistrat (*Mémoires du président Bigot de Monville sur la sédition des Nu-Pieds et l'interdiction du Parlement de Normandie en 1639*. Rouen, 1876, in-8), M. Prévost s'est contenté de la résumer en trois pages (viii-x). Le Recueil manuscrit de Bigot, conservé aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Rouen, est divisé en dix parties, comprenant, successivement, par ordre chronologique, les premiers présidents, les présidents à mortier, les conseillers, les procureurs généraux, puis toute la série des officiers du parlement jusqu'aux receveurs des amendes et payeurs des gages. L'uniformité la plus stricte règne dans les notices du président Bigot : notice du personnage avec ses armoiries ; ce qu'il a pu recueillir sur des homonymes, parents ou non ; presque toujours la généalogie de la famille, ainsi que des notes ou observations sur diverses personnes mentionnées en la généalogie.

---

1. J'ai néanmoins présenté quelques observations sur ce point dans un compte rendu que publieront prochainement les *Modern Language Notes*.

Il eût été intéressant de rechercher et de rétablir la bibliographie de l'œuvre de Bigot qu'il indique lui-même un peu sommairement dans sa préface (p. 2-4) et que M. P. résume encore plus sèchement (p. XI). On possède encore ces « *Registres du Parlement* »; mais qui sont ces « autres registres, titres et contrats » dont parle Bigot? (p. 2). Il eût été facile de les retrouver en parcourant le Recueil; ainsi on rencontre le registre d'audience du Parlement (p. 13); le livre rouge de la Tournelle et le livre noir des privilèges du Parlement (p. 23); registres de la cour des aides, 1526, (p. 26); de 1438 (p. 35); charte d'érection de l'Echiquier, en 1499 (p. 71); registre de l'Echiquier, 1497 (p 107) etc.

Pour conserver à l'œuvre de Bigot son caractère original, il eût fallu s'en tenir à une publication intégrale du manuscrit, l'accompagner de notes suivant le cas et le faire suivre d'une table détaillée. De cette façon, nous aurions possédé, non pas une « galerie complète des portraits des parlementaires normands » (p. XIV), mais des notes précieuses permettant de les reconstituer.

Malheureusement la Société de l'Histoire de Normandie en a jugé autrement. Cédant à une considération d'intérêt, « l'impression de l'ouvrage entier dépasserait peut-être quatre volumes » (p. XIV), elle a chargé M. P. d'extraire des manuscrits, dans chacune des dix parties, tout ce qui avait trait à la période la plus ancienne, 1499-1550. C'est donc ce tronçon de texte que la Société a mis au jour, condamnant pour ainsi dire le reste à l'oubli. M. P. s'est acquitté consciencieusement de cette tâche, et ce qu'il a publié fait regretter le reste qui ne verra probablement jamais le jour. Si encore ces extraits avaient été publiés intégralement! Les généalogies ont été supprimées ainsi que les notes qui les accompagnaient, « très rarement, on a donné quelques-unes de ces notes lorsqu'elles offraient un réel intérêt » (p. XIII). Voilà une singulière façon d'éditer un texte! Quant à l'annotation, elle est sobre, un peu trop peut-être, et pas suffisamment personnelle à l'auteur qui, d'ailleurs, l'avoue en toute sincérité, (p. XV).

Ce Recueil, tel que l'a compris et exécuté la Société de l'Histoire de Normandie, par l'intermédiaire de M. Prévost, « après mûr et sérieux examen de la question » (p. XII) ne se recommande donc pas par sa valeur scientifique, et la Société nous avait accoutumés à des publications bien autrement remarquables.

Etienne DEVILLE.

Henri POULET. **Le sans-culotte Philip**, président de la Société populaire de Nancy, 1793-1794. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, 116 p.

M. Poulet, dont nous avons annoncé déjà une solide étude sur la petite ville de Thiaucourt pendant la Révolution, fait revivre en ce nouveau et consciencieux travail un curieux personnage, le sans-

culotte Philip qui fit trembler Nancy. Il a pénétré dans le détail de cette existence ignorée jusqu'ici. Grâce aux brochures du temps et aux documents qu'il a trouvés aux archives nationales, il nous renseigne aussi complètement que possible sur ce jacobin de province que nous ne connaissions pas et dont le nom passionnait en 1793 et en 1794 la capitale de la ci-devant Lorraine. D'abord officier de la marine marchande et un peu pirate, franc-maçon, poète, dramatiste — M. Poulet pouvait le comparer à Ronsin — employé à la Guerre dans les bureaux de Pache, délégué à l'armée du Rhin pour l'habillement des troupes, puis pour l'organisation des magasins, luttant à Strasbourg avec une superbe audace contre le commissaire ordonnateur Prieur et contre les représentants du peuple, surtout contre Ruamps, Philip s'établit à Nancy en septembre 1793 et se signale par les violences de son langage à la Société populaire dont il devient le principal meneur. Il en fait tant que le représentant Faure, d'abord son commensal et ami, l'incarcère. Mais un autre représentant, Lacoste, rival de Faure, obtient la libération et la réintégration de Philip. Par malheur pour notre homme, qui de nouveau, est le maître du club, le maître de la ville, le dictateur de Nancy, comme dit M. Poulet (p. 61), il se rend à Paris à la fin de juin 1794 pour mieux affermir sa puissance, et là, en pleine Convention, Mallarmé, son adversaire, le fait arrêter. Philip échappe à la guillotine et au bout de quinze mois sort de prison. Il reparaît dans l'affaire Babeuf; détenu comme babouviste, il fut acquitté par la haute cour de Vendôme; on ne sait ce qu'il devint ensuite [1].

A. C.

Ch. Sarolea, **Essais de littérature et de politique,** Bruxelles. Londres, 1905. 391 p. in-8°.

Dans le premier volume de ces « Essais » de M. Sarolea, Belge d'origine, mais professeur à l'Université d'Édimbourg, on trouvera des articles assez disparates, — il y en a même un qui est rédigé en anglais. Ce qui en forme l'unité est un intérêt vif pour les questions les plus différentes, une grande expérience des livres, des pays et des hommes, et une sincérité d'impression absolue. Ce sont pour la

1. Lire p. 36 Renkin (et non *Renking*). — P. 37, Villemanzy émigra, non dans les premiers mois de 1794, mais dès le mois d'octobre 1793, après le désastre de Wissembourg — P. 46, il y avait plus à dire sur le rôle de Mallarmé, d'ailleurs député de la Meurthe — P. 55, au 8 avril 1794, Pflieger se garda bien d'avouer, comme prétend M. P., sa haine contre le parti montagnard. Ce jour-là même, ne conseillait-il pas au Comité d'envoyer à Nancy un « bon montagnard » ? C'est qu'il voyait dans Philip un intrigant qui voulait « gouverner Nancy. » — P. 70 Bréard n'est pas du tout « un obscur député. » — P. 107 quoi qu'en dise l'auteur, les représentants n'ont pas « tremblé devant Philip », qui, en somme, succomba parce qu'il eut contre lui et Faure et Pflieger et Mallarmé.

plupart des pages provoquées par l'apparition d'un nouvel ouvrage concernant le sujet. Ainsi Ch. S. donne d'abord un jugement sur l'effort d'énergie dont s'est montrée capable l'Écosse dans les temps modernes ; suit une étude très intéressante et vraiment nouvelle sur le grand historien anglais Froude, personnalité complexe et pleine de contrastes qui méritent d'être étudiés dans leur origine ; l'article sur Saint Simon est d'une plus grande sérénité. On s'arrêtera aussi sur les esquisses consacrées à M. Chamberlain et à son antagoniste M. Balfour. Les quelques pages qui fixent les caractères distinctifs de la presse anglaise et française contiennent maint point de vue très juste. La préface de M. Faguet, tournée avec beaucoup d'élégance et empreinte d'une ironie facile, ne renseignera pas beaucoup sur l'écrivain lui-même ou sur son ouvrage.

N. Jorga.

Th. Schiemann. **Deutschland und die grosse Politik anno 1905**. Berlin, Reimer. 1906, in-8°, p. 418, Mk. 6.

C'est le 5e volume de la série que M. Th. Schiemann publie depuis 1900 sous ce titre. Les qualités ordinaires dont l'auteur a fait preuve dans ses comptes-rendus hebdomadaires de la *Kreuzzeitung* qui forment régulièrement la matière d'un livre à la fin de l'année, se retrouvent dans le nouveau recueil. La part de beaucoup la plus large a été faite dans cette revue de 1905 à la Russie et à sa situation intérieure. Sur ce mouvement si complexe de la Révolution russe, sur les nombreux partis qui y jouent un rôle, les caractères spéciaux qu'elle a revêtus dans les différentes régions de l'Empire, en particulier dans les provinces voisines de l'Allemagne, les plus familières à l'auteur, sur l'accueil et la résistance qu'elle a trouvés dans le gouvernement et les diverses classes de la nation, le livre de M. Sch., s'il ne peut sans doute tenir lieu d'une étude complète, fournira du moins une ample information au lecteur en lui apportant un commentaire suggestif. Les autres événements politiques saillants de l'année, la paix russo-japonaise, le renouvellement du traité entre l'Angleterre et le Japon, le triomphe du parti libéral dans le Parlement anglais, l'entente anglo-française, et surtout la question marocaine, ont donné lieu à d'intéressantes discussions dont il nous est aisé de reconnaître la modération de ton pour ce qui nous concerne. Peut-être M. Sch. se laisse-t-il çà et là entraîner par le souci de citer et de confondre de trop tendancieux journalistes. Pareille préoccupation qui ne surprend pas dans le journal où collabore l'auteur, paraît dans le recueil excessive et souligne outre mesure l'importance de polémiques éphémères [1].

L. R.

---

1. P. 304, le fameux mot, « Vous avez débauché l'Italie » est inexactement interprété. P. 321 et 415, lire Sarraut et non *Sarrot*.

Principes d'économie politique, par Gustave Schmoller, 2e partie, tome III; traduit de l'allemand par Léon Polack, 1 vol. in-8°, 1 fr. Giard et Briere, éd. 1906.

Le tome III de la traduction du grand ouvrage de M. Gustave Schmoller continue le magistral exposé des principes d'économie politique dû à l'éminent professeur de l'Université de Berlin. Comme les précédents volumes, celui-ci est rempli d'une quantité prodigieuse de faits et de documents, fruits d'une érudition hors ligne, et clairement rangés dans des chapitres longuement développés. L'auteur a toujours le mérite de voir et de montrer l'histoire réelle et les hommes réels derrière les théories, et d'expliquer ainsi la genèse, le fort et le faible de ces dernières. Il n'a pas abandonné cette méthode en traitant des questions compliquées de la valeur, de la concurrence, de l'intérêt, du crédit, qui figurent parmi celles dont s'occupe son tome III. Il en résulte en général beaucoup de clarté et de vie dans son exposition, avec une certaine incertitude dans les conclusions, où le point de vue éthique est souvent mêlé au point de vue économique. Je suis surpris que le sens du réel, si prédominant chez M. S. semble l'abandonner presque constamment quand il aborde le rôle de l'État en matière économico-sociale. Au lieu d'apercevoir ce qu'est l'État dans la vérité contingente des choses, une réunion d'hommes — ou un homme — avec des intérêts, des passions, des instincts, des préjugés à satisfaire, il le pose trop souvent en arbitre nécessaire et impartial des prétentions économiques des individus ou des corporations. Tout en concédant que dans le passé l'État « a souvent été vicié par des abus fiscaux de toute sorte », il proclame « qu'il a peu à peu subordonné toutes les entreprises économiques au bien public, au véritable intérêt général ». N'est-ce pas prendre son désir pour une réalité? Si l'on admettait la prémisse posée par M. S. comme un fait accompli, on n'aurait évidemment aucune bonne raison pour repousser l'*Etatisme*. Mais c'est résoudre la question par la question. Et les faits, nous le voyons trop, sont loin de s'accorder avec l'affirmation de l'auteur des *Principes*.

Il est regrettable que l'auteur ou le traducteur n'ait pas poussé les renseignements statistiques au delà de l'année 1900 (ou exceptionnellement 1901).

Eugène d'Eichthal.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 août 1906.* — M. Léopold Delisle termine la lecture de son mémoire sur les chartes de Henri II d'Angleterre.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 3 septembre. — 1906

Wissowa, Dissertations sur l'histoire de la religion et de la ville de Rome. — Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, IV. — P. Thureau-Dangin, La Renaissance catholique en Angleterre, III. — Citoleux, La poésie philosophique au XIX° siècle ; Madame Ackermann.

Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religions-und Stadtgeschichte von Georg Wissowa. Munich, 1904 ; C. H. Beck (Oskar Beck), VII-329 pp, in-8°. Prix : 8 Mk.

Ce volume se présente comme un supplément du livre de M. Wissowa sur la religion romaine. Il contient quinze dissertations. J'en indique ci-dessous le sujet, plus brièvement pour celles qui sont faciles à trouver dans des recueils connus.

I. *De Veneris simulacris romanis* (1882). — Si l'on met à part Murcia, Cloacina et Libitina, identifiées sans motif sérieux avec Vénus, le premier temple dédié à cette divinité est celui du *lucus Libitinae ;* la déesse est purement italique et honorée comme protectrice des jardins. Le deuxième, de 459, fut dédié à Vénus Obsequens avec l'argent des amendes versé par les matrones convaincues d'adultère. Pour M. W., la déesse est encore ici une déesse italique. L'Aphrodite grecque apparaît à Rome avec l'expédition de Sicile d'où les soldats rapportent le culte de Vénus Erycine : on lui élève successivement deux temples, au Capitole (539) et à la porte Colline (573). Ce culte va jouer un grand rôle, dans la littérature comme dans la vie; avec lui, la légende d'Enée se propage et s'établit. C'est Vénus Erycine qui est probablement la patronne des Jules et des Memmii ; elle est accompagnée d'un Eros, ce qui explique les vers d'Horace, *Od.* I, II, 33 suiv. Dès lors, l'histoire du culte de Vénus est marquée par l'intervention des grandes familles, surtout par celle des dictateurs qui se succèdent dans le gouvernement de la république. Sulla introduit Vénus Félix et traduit son surnom par ἐπαφρόδιτος. Pompée est le dévot de Vénus *Victrix*; César, de Vénus *Genetrix*. M. W. discute longuement l'aspect que présentait ces divinités, surtout celui de la Vénus *Genetrix*, exécutée par Arcésilas pour le temple dédié par César. Il est à noter, pour l'histoire religieuse, que Pompée associe à Vénus *Victrix* la déesse *Felicitas*, César à Vénus *Genetrix* la déesse *Victoria*, relevant en quelque sorte l'attribut honoré par son devancier. P. 26, Appien rapporte que César prie et fait des vœux à Vénus *Victrix*, la veille de Pharsale : n'est-ce pas une dernière survivance de

l'ancienne coutume d'appeler dans son camp les divinités de l'ennemi?

II. *Monumenta ad religionem romanam spectantia tria* (fig.). — 1° Scène bachique sur un vase de bronze de Corneto; 2° bas-relief du musée Torlonia, représentant Vesta, assise, tenant un pain et une patène, à côté un âne et une truie; 3° chapiteau avec l'image de la Terre et d'un sacrifice à la Victoire. Les deux premiers sont surtout intéressants; l'un nous montre Bacchus dans le costume et l'attitude des Lares; l'autre, Vesta avec les attributs qu'on lui voit quand elle est associée aux Lares.

III. *Silvanus und Genossen.* — Bas-relief à Florence représentant dans trois niches, Silvain, au milieu, un satyre, à sa gauche, un jeune Pan, à sa droite. On a là réunis les diverses formes sous lesquelles les Romains se représentaient les *di agrestes*, avec un costume emprunté à l'art grec. M. W. fait l'histoire, dans la littérature, des identifications de Silvain avec Pan et avec Silène, de Faunus avec Pan et avec les Satyres. Le type spécial de Silvain, dans l'art romain, paraît à M. W., comme à M. von Domaszewski, une adaptation de l'Hercule grec à la double nature, sauvage et rurale, du dieu qui vit dans la forêt et garde les limites des champs.

IV. *Die Ueberlieferung über die römischen Penaten* (*Hermes*, XXII, 1886). — Les renseignements donnés par Macrobe, Arnobe et l'interpolateur de Servius remontent à Cornelius Labeo. Partant d'une classification des sources. M. W. montre comment les Pénates romains ont pu, à l'origine, être identifiés avec les grands dieux de Samothrace, puis avec les Pénates troyens, et comment Varron a concilié les deux théories en les mélangeant. Il y eut de même deux croyances sur leur aspect : on avait d'abord pensé que c'étaient les Dioscures du temple situé sur la Velia ; plus tard on les enferma loin de tous les regards avec d'autres *sacra* dans les *doliola* du temple de Vesta : beau prétexte pour que les imaginations du peuple et des savants se donnent champ.

V. *Römische Sagen.* — Légendes nées de l'interprétation erronée de monuments (grecs) : les *Nixi di* sont des télamons; Vénus *Calua* a pour origine une statue qui, par suite d'un accident ou pour une cause quelconque, donnait l'impression de la calvitie. Les *lares alites*, Genucius Cipus, la nymphe Canens s'expliquent de même. Il faut se défier beaucoup des récits d'Ovide ; plusieurs sont inventés de toute pièce, autour de personnages connus (Janus et Cardea); parfois, il dédouble les divinités : Tacita et Muta, Cardea, Carna et Crane; ailleurs, il en réunit plusieurs en une seule, pour corser la légende : Hora et Hersilia. La plus grande partie de ce mémoire est consacrée àOvide. La doctrine des anciens sur les *Nixi di*, deux dieux à genoux assistant une déesse accouchant à genoux, a été défendue récemment et, semble-t-il, avec succès contre M. W., par M. Basiner, *Rh.*

Museum, LX (1905), 614-623. La découverte dans le Péloponnèse d'un monument antique tout à fait semblable rend très acceptable les données de Festus. M. W. a été trompé par le masculin synthétique *di*.

VI. *Der Tempel des Quirinus in Rom* (*Hermes*, XXVI, 1891). — L'*aedes Quirini* a remplacé le vieux *sacellum Quirini*, dans le voisinage du Quirinal, au pied des jardins du palais impérial, à peu près à l'angle nord-ouest de la ville de Servius. La *porta Salutaris* doit être cherchée au débouché de la via della Dataria; la *porta Sanqualis* se trouve déterminée par le temple de Semo Sancus Dius Fidius, près du couvent de Saint-Silvestre (cf. *C. I. L.*, VI, 568). La procession des Argées venait du Viminal, non par la vallée, mais en suivant la crête qui relie les deux collines, et traversait le Quirinal du nord-est au sud-ouest, en passant par les temples de Quirinus, Salus, Dius Fidius; elle descendait par le *uicus Insteius*.

VII. *De feriis anni Romanorum uetustissimi obseruationes selectae.* — 1. Ops ne doit pas être associée à Saturne, comme on l'a cru longtemps, mais à Consus, dont la fête est séparée de celle d'Ops par un intervalle de trois jours, suivant un usage fréquent de l'ancien calendrier romain. M. W. réunit sept ou huit exemples de cet usage. Le nom des *Quinquatrus* (19 mars) n'a pas d'autre explication, car elles sont le renouvellement des *Equirria* dont M. W. fixe la date ancienne au 15 mars. Pour le dire en passant, cette explication est un nouvel exemple de la manière de compter des Romains, qui est souvent méconnue : ils comprenaient le point de départ et le point d'arrivée. Les noms en *-atrus*, d'une manière générale, désignent un quantième, non seulement par rapport aux ides (Varron, *L. L.*, VI, 14), mais par rapport à un jour fixe quelconque. — 2. Dans les anciens calendriers, une seule fête est indiquée, celle qui donne le nom du jour. — 3. L'ancien Vulcain des Romains est très différent de l' Ἥφαιστος grec. C'est le dieu qui protège les moissons et les maisons contre l'incendie; il est appelé à cause de cela *Mulciber*, c'est-à-dire *qui mulcet ignem*. L'idée d'un Mulciber qui amollit le fer est une altération due à la science grecque. De même le *Tubilustrium* de mai est une fête de Mars, comme celui du mois de mars. Ce sont des savants qui l'ont attribué à Vulcain, sous l'influence des conceptions grecques.

VIII. *De dis Romanorum indigetibus et nouensidibus disputatio.* — M. W. maintient, malgré l'article postérieur de M. Stolz (*Archiv für lat. Lexikographie*, X (1896), p. 156), la séparation de *indigitamenta* et de *indigetes*; les *indigetes* et les *nouensides* s'opposent comme les dieux nationaux et les dieux importés ou récents. Ce dernier point me paraît seul acquis. Les étymologies de *indigetes* sont aussi nombreuses qu'incertaines. Le mot a pu prendre le sens de national quand on a dû opposer les *di nouensides* aux *di indigetes*. Son usage premier remonte donc à une époque qui est au-delà, antérieure à tout

emprunt de culte étranger. On peut mesurer cette antiquité, en se rappelant que la distinction des *indigetes* et des *nouensides* disparaît elle-même bien avant le temps de Varron.

IX. *Die Saecularfeier des Augustus.* — Excellent article de vulgarisation provoqué par la découverte de l'inscription des jeux séculaires.

X. *Argei.* — Réimpression de l'article donné à la *Real-Encyclopädie*, t. II.

XI. *Septimontium und Subura.* — Dissertation insérée dans la *Satura Viadrina* dont nous avons rendu compte autrefois.

XII. *Analecta romana topographica.* — 1. Les anciens parlent de deux temples ou oratoires de la Pudicité, l'un de la Pudicité patricienne, l'autre de la Pudicité plébéienne (cf. T.-Live, X, 23, 3). En réalité, il y avait sur le forum boarium, dans le temple de la Fortune, une statue voilée, au pied de laquelle les jeunes filles, au moment du mariage, venaient déposer leurs prétextes. Les uns croyaient que cette statue était celle de Servius Tullus, fondateur du temple, les autres celle de la Pudicité. D'autre part, sur le *uicus longus* se trouvait un oratoire privé dit de la Pudicité plébéienne (Juv., 6, 308; Prop., II, 6, 25). Ce surnom, quelle qu'en soit l'origine, conduisit à donner l'épithète de *patricia* à la statue voilée. Cette statue vint aux mains de Séjan; après sa mort, Néron la reçut ou la prit et construisit pour elle un édicule dans la Maison d'or (Pl., *N. H.*. VIII, 197). — 2. En revanche, il a existé réellement deux temples d'Hercule, l'un dit *Aemiliana aedes* (Festus, 242), qui doit être le temple rond situé près de Sainte-Marie in Cosmedin; l'autre, d'un style particulier (*tuscanico more*, Vitr., III, 3, 5), restauré par Pompée (*aedes Herculis Pompeiani*), mais plus ancien, dédié à Hercule invaincu, près du grand cirque (*Herculi Inuicto ad circum maximum*, disent les calendriers). C'est ce temple dont on a retrouvé des débris sous Sainte-Marie in Cosmedin. Mais le plus ancien sanctuaire de cette religion grecque se trouvait ailleurs, comme le prouve l'indication des calendriers : *Herculi Magno Custodi in circo Flaminio.* Cet édifice a dû son origine aux livres sibyllins, tandis que le culte de l'*ara maxima* a été importé des bourgs latins voisins, Tusculum et Tibur. P. 262. La forme *Aemiliana* ne me paraît pas primitive; elle a pu être substituée à *Aemilia*, soit par Festus, soit par l'usage récent. J'en dirai autant de *Mariana*, cité en note. *Metellina* est dans un tout autre cas. — 3. M. W. défend contre Mommsen son opinion sur les deux *natales* du temple de Quirinus; celui du 29 juin se rapporte au vieil édifice, celui du 17 février, à la restauration d'Auguste.

XIII. *Römische Götterbilder.* — Les anciens Romains n'avaient pas de statues des dieux; c'est sous l'influence de la Grèce qu'ils commencèrent à en avoir. A partir de l'expulsion des rois, on taille des statues. Pour les anciennes divinités, on prend le type grec le plus voisin. Alors l'image grecque vide pour ainsi dire le dieu de son

concept romain ; au moins dans la poésie du temps d'Auguste, même dans Horace, le poète le plus romain de tous, les dieux italiques ont disparu et fait place aux dieux grecs auxquels on les avait assimilés.

XIV. *De equitum singularium titulis romanis obseruatiuncula.* — Contrairement à l'opinion de M. von Domaszewski, *Salus* et *Felicitas* sont bien des divinités romaines, non pas le nom romain de divinités germaniques.

XV. *Echte und falsche « Sondergötter » in der römischen Religion.* — Ce sont les dieux fort improprement appelés dieux des *indigitamenta*; car les *indigitamenta* présentaient une liste complète de tous les dieux alors honorés à Rome. Comme M. W. ne leur a pas consacré un chapitre particulier dans son manuel, il profite de la publication des *Abhandlungen* pour combler cette lacune. Les termes par lesquels on a désigné ces dieux, *indigetes*, *proprii*, *certi*, ou ne sont pas techniques ou ont un autre sens. Cependant l'existence de ces dieux est bien attestée, indépendamment des listes de Varron, par deux relations liturgiques, la description du *sacrum Ceriale* par Fabius Pictor (Servius, *Géorg.*, I, 21), et les procès-verbaux des Arvales pour 183 et 224 après J.-C. L'ordre et la classification sont l'œuvre de Varron et ne permettent de rien conclure pour les livres pontificaux. La collection est disparate, comprend des divinités qui ont un culte plus large, et ne peut correspondre ni à une notion précise ni à une désignation antique. Une partie de ces dieux ne sont certainement pas spécialisés; ils doivent à Varron ce caractère, comme aussi l'explication souvent invraisemblable de leur nom. Il ne faut pas oublier que Varron n'avait pas pour but d'écrire un traité d'histoire religieuse, mais un manuel pratique de « théologie civile ». La distinction entre les dieux spéciaux et les grandes divinités existe cependant ; les grandes divinités sont des individualités définies, des personnes *sui iuris;* ; les dieux spéciaux ne sont que certaines formes données à l'invocation de la puissance divine, du *numen*. Il faut ajouter qu'ils apparaissent, non dans la prière du particulier, mais dans la prière liturgique du prêtre d'État; ils sont la conséquence de l'exactitude minutieuse requise dans les formules liturgiques, aussi bien que les alternatives circonspectes *siue deo siue deae, hic lucus locusue*, et autres bien connues. Par suite, il faut désigner l'objet de la prière par ses moments successifs (*Adolenda*, *Commolenda*, *Deferunda*), ou par ses deux termes (*Anna Perenna*, de *ut annare perannareque commode liceat*). Beaucoup de ces désignations se sont fixées comme épithètes à des divinités individuelles; d'autres sont restées des invocations impersonnelles. Mais il n'y a pas eu d'époque où le paysan latin ne connaissait que ces dieux spéciaux et invoquait Vervactor, Sarritor, etc., au lieu de Tellus et de Cérès. Les plus anciennes divinités romaines portent le nom même de leur objet : Ianus, Vesta (le foyer), Tellus, Ops, Fons, Terminus, etc. Le temps

où l'on divinise les choses est antérieur à celui où l'on abstrait des choses les forces qui agissent en elles et par elles.

Cet excellent mémoire termine dignement le recueil de M. Wissowa. On a pu voir que ce livre comble en partie une lacune volontaire du Manuel. Celui-ci n'a pour sujet que les divinités vraiment romaines; leur culte est séparé avec soin des altérations hellénisantes. Mais il faudrait un second volume pour l'étude des dieux grecs à Rome. Pour n'être pas romains, ils ont pris dans la vie et dans la littérature une place importante; ils ont modifié le culte national. Dans ces mélanges, plus d'un point de ce vaste sujet est élucidé. Nous espérons cependant que ce sont des préparations et une sorte d'acompte. Les discussions ne sont pas toujours aisées à suivre; elles ont trop l'allure de la recherche, avec ses zigzags et ses extensions inattendues. Un ouvrage complet, écrit d'après un plan logique, peut seul satisfaire notre attente et répondre aux besoins de notre outillage scientifique.

Paul Lejay.

Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors, IV. Helsingfors, Imprimerie centrale, 1906; un vol. in-8°, de 409 pages.

Ce tome IV des Mémoires de la Société d'Helsingfors renferme cinq études distinctes, toutes d'une certaine étendue, soigneusement conduites, et qui font honneur assurément à leurs divers auteurs. Les plus importantes ont trait à la philologie romane. Dans la première (p. 1-50), M. Oiva J. Tallgren a repris cette question du *z* et du *ç* en ancien espagnol, dont se sont occupés déjà dans ces dernières années MM. Cuervo, Ford et Sarohïandy : je ne dirai pas qu'il ait abouti à des conclusions nouvelles et définitives, mais il a du moins apporté des matériaux précieux en dépouillant attentivement un manuscrit de la fin du xve siècle, et qui n'avait pas été utilisé jusqu'ici à cet égard, la *Gaya ó Consonantes de* [*Pero Guillén de*] *Segovia*. On sait que la *ceta* castillane actuelle représente originairement un double son qui ne s'est uniformisé que depuis la fin du xvie siècle : les manuscrits du moyen âge et les plus anciennes impressions tiennent compte de cette dualité en employant le signe *ç* pour rendre le phonème sourd, tandis qu'ils réservent *z* au sonore. Mais la difficulté est d'établir comment ces règles orthographiques concordent avec les lois de la phonétique espagnole, et ce que nous savons de la transformation des sons latins dans la péninsule. Comme entre voyelles *ty* et *cy* paraissent aboutir régulièrement à *z*, il y a certains mots évidemment populaires qui font difficulté et constituent des exceptions délicates à expliquer : tels sont par exemple *cabeça* et *coraçon* (toujours orthographiés ainsi dans les manuscrits). Je ne pense pas que la théorie, esquissée ici (p. 34) par par M. T. à propos du nom géographique étranger *Pruça*, ait une bien grande portée ni qu'elle soit très bien convaincante. Pour ma

part, je ne recule pas devant le type *capreia* déjà proposé par M. Sarohïandy pour expliquer *cabeça*. Et j'irai plus loin. Puisqu'il est certain que *braço* représente *braccium*, pourquoi ne pas admettre aussi un type *coraccium* + *onem*, qui rendrait bien compte de *coraçon?* J'ajoute cependant qu'il peut y avoir eu à l'origine, dans la répartition des formes, des divergences dialectales qui nous échappent encore.

La Mémoire de M. Torsten Söderhjelm, qui a près de deux cents pages (p. 51-233), est consacré à étudier la langue de Péau Gatineau, chanoine de la basilique de Saint-Martin de Tours, qui vivait dans le premier tiers du XIIIe siècle, et qui nous a laissé en dix mille vers octosyllabiques une *Vie de Saint-Martin*, traduite et amplifiée de celle de Sulpice Sévère. L'œuvre de Gatineau est d'un mérite littéraire plutôt médiocre, mais elle est très intéressante ou point de vue linguistique : elle avait été publiée déjà il y a près d'un demi siècle par l'abbé Bourassé, d'après l'unique manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale; tout récemment (1896 et 1899), M. Wester Söderhjelm en a donné une édition infiniment plus correcte, et c'est celle-là naturellement qui a servi de base au travail de M. S. Ce travail est fait d'une façon intelligente, et minutieuse comme il convient dans les matières de ce genre. L'auteur s'est attaché à distinguer ce qui représente la véritable langue de Péau Gatineau de ce qui est un apport fait par différents copistes (il est arrivé à en discerner au moins quatre) : le résidu doit évidemment nous donner dans toute sa pureté l'usage tourangeau vers le commencement du XIIIe siècle. Ce sont des statistiques patientes qui permettent de mener à bonne fin des enquêtes de ce genre, et surtout une comparaison attentive des rimes : de là vient que des considérations sur la versification précèdent ici l'étude linguistique proprement dite. On arrive à constater alors que, vers 1220, le suffixe *-ellus* était représenté à Tours non par *-iaus* (dont il n'y a que sporadiquement de rares exemples), mais par *-eau* tendant déjà à se réduire à *-au* (comme le prouvent des rimes *chateau : metau*, etc.), Je ne cite ceci qu'à titre d'exemple, bien entendu, et ne puis entrer dans le détail : mais l'étude de M. S. m'a paru d'un bout à l'autre conduite d'après une méthode sûre. Elle est accompagnée d'un petit lexique des mots les plus intéressants du poème, et c'est en somme un utile complément aux données que nous avons déjà sur les anciens dialectes de la région de la Loire.

Je signale seulement le Mémoire de M. Hugo Pipping, intitulé *Zur Theorie der Analogiebildung* (p. 235-318), dont les exemples sont empruntés aux langues scandinaves, et qui m'a semblé d'ailleurs important. — M. Artur Langfors a publié à la suite (p. 319-362) un *Ave Maria* de Huon Le Roi de Cambrai, que Dinaux avait déjà mentionné jadis dans ses *Trouvères Cambrésiens*, mais sans le connaître. Depuis, ce petit poème de 312 vers octosyllabiques avait été signalé simultanément en 1872, d'après deux manuscrits différents,

par G. Paris et par M. P. Meyer, mais sans que l'auteur en fût identifié : G. Paris notamment ne s'était pas douté que le vers 289 du ms. B. N. f. fr. 12471 : *Li rois recorde de Cambrai*, contient le nom véritable du trouvère. Après avoir restitué l'œuvre à qui de droit, M. L. donne du texte intégral une édition critique, et la fait précéder de quelques observations sur la langue.

Enfin, dans le cinquième et dernier Mémoire, M. J. Poirot traite une question de phonétique expérimentale. J'ai déjà signalé et loué ici même (voir *Revue Critique* du 8 sept. 1902) la méthode pénétrante de l'auteur à propos d'une contribution à l'étude de l'*e* muet français. Aujourd'hui, sous le titre de *Quantité et accent dynamique*, M. P. aborde une question d'ordre général, et qui est assez discutée depuis trois ou quatre ans, surtout parmi les phonéticiens suédois : il s'agit de savoir si ce que nous appelons *accent* est dû à l'intensité expiratoire, comme on le croit généralement, ou bien à la quantité, c'est-à-dire en somme à un allongement syllabique. Contre cette dernière théorie, celle que M. Rosengren se flattait d'avoir démontrée, M. P. apporte quelques objections et le résultat de certaines expériences personnelles, qu'on ne peut guère vérifier naturellement, et dont on ne suivra même le détail qu'à la condition d'être assez versé dans les sciences exactes. Mais en fin de compte, il ne conclut point, il fait certaines concessions à l'adversaire, et termine en disant que cette question de la nature de l'accent n'est pas encore mûre. Arrivera-t-on, à force de la reprendre, à la solutionner dans un sens ou dans l'autre ? Je l'espère; mais, quoique je sois loin pour ma part de nier l'utilité de la phonétique expérimentale et les résultats auxquels elle a déjà abouti, il faut bien que je dise une fois pour toutes ce qui me paraît contestable ou même périlleux dans ses méthodes. Ce danger, c'est qu'on n'arrive pas suffisamment à opérer sur des phonèmes émis dans des conditions normales : tantôt on met le sujet parlant à la torture; tantôt, et c'est ici le cas, on se contente de prononcer devant le phonographe des syllabes artificielles, et qui n'appartiennent à aucune langue, comme *ápa*, *áppa*, etc. Mais qui me dit que l'expérimentateur ne les a pas prononcées d'une façon inconsciemment voulue, et comme suggestionné par sa propre recherche? On aura beau dépenser ensuite beaucoup de peine et de science à analyser les empreintes laissées sur le cylindre, on aura beau multiplier les calculs et les chiffres, je n'ai pas la sensation d'être en face d'un vrai mot, extrait d'une phrase vraiment vivante, et je me demande si l'on peut en somme tabler là-dessus pour arriver à déterminer la nature intime de l'accent ? — Ce tome IV des Mémoires d'Helsingfors est clôturé par une liste des « travaux sur les langues et littératures modernes publiés en 1902-1905 » : cette liste offre un ensemble de 130 études ou articles, dûs à 54 auteurs. La Finlande, en fait de linguistique, n'a rien à envier aux autres régions de l'Europe.

E. Bourciez.

Paul THUREAU-DANGIN. — **La Renaissance catholique en Angleterre** au XIXe siècle. Troisième partie 1865-1892. Paris, Plon. 1906, 543 pp.

M. Thureau-Dangin est arrivé au terme d'un long et beau travail qu'il est indispensable d'étudier si l'on veut comprendre les complications politiques provoquées en Angleterre par la crise ecclésiastique. Le troisième et dernier volume de la *Renaissance catholique* renferme deux parties distinctes : les cinq premiers chapitres comprennent le cardinalat de Manning et de Newman ; à la période de luttes a succédé enfin une période plus calme, espèce d'intervalle entre la vie et la mort, pour les deux cardinaux, et pendant laquelle ces champions que le mouvement d'Oxford a donnés au catholicisme, vont pouvoir jeter un coup d'œil en arrière et tracer pour leurs successeurs le plan des batailles futures. Toute la matière de ces premiers chapitres est connue en France au moins en gros, on ne connaît pas aussi bien l'histoire du ritualisme qui suit. On appelle « ritualisme » une attention minutieuse apportée dans l'Église anglicane à restaurer les cérémonies du culte catholique, jointe à une croyance en la divine institution de l'épiscopat. Bien qu'on trouve aux XVIIe et XVIIIe siècles des exemples de « ritualisme », il faut entendre par ce mot la tendance « prélatiste », nous dirions « cléricale », qui se manifeste depuis une cinquantaine d'années au sein de l'anglicanisme. Sans doute le ritualiste est le successeur des tractariens restés anglicans, des Liddon et des Pusey, mais combien ne diffère-t-il pas de ses prédécesseurs ! La sensibilité, l'imagination ont pris la place de la raison absorbée dans des spéculations dogmatiques. Les vêtements des prêtres, leurs gestes au moment de célébrer le sacrement de l'Eucharistie ont plus de signification pour lui que l'opinion d'un Père sur le divin sacrifice.

Le livre de M. T.-D. mérite de retenir l'attention non seulement par ses remarquables qualités littéraires mais par sa valeur comme œuvre d'historien. Ainsi M. T.-D. n'a pas cédé à la tentation de pallier les défauts de Manning. Grâce à l'impartialité de l'auteur, la supériorité de Newman s'affirme. Ce n'est pas en vain que Manning regrettait la carrière parlementaire à laquelle ses talents le destinaient. Quand il faisait amitié à Newman tout en le dénonçant à Rome, ne montrait-il pas l'aptitude d'un Disraeli à se dédoubler de façon à conformer sa conduite aux opinions contraires qu'il professait en même temps ? A côté de ses calculs, de sa recherche de la popularité, de ses avances au parti ouvrier — avances qui scandalisent un peu M. T.-D. — combien le caractère de Newman paraît noble et grand ! Newman, c'est le solitaire, étranger au découragement parce qu'il possède la vérité absolue, en apparence une machine à raisonner, en réalité une âme d'où l'inspiration poétique jaillit à l'occasion et donne naissance à un chef-d'œuvre comme le *Songe de Gerontius*.

La lecture du volume de M. T.-D. provoque non pas des critiques, mais des réflexions. Par exemple M. T.-D. trouve naturelle la con-

duite des tractariens dans l'affaire du Symbole (pp. 528-529). A l'examiner froidement, elle paraît au moins inconséquente. Le parti « large » (broad) ou « libéral » demandait qu'on cessât de considérer le Symbole d'Athanase comme une partie de la Confession de foi ou que du moins on rendît facultative l'obligation d'y souscrire exigée de tout pasteur. C'était une vieille querelle qui avait déjà échauffé les esprits au XVIIIe siècle quand l'archidiacre Blackburne publia son fameux *Confessional*. Aussitôt les tractariens prennent feu, déclarent qu'ils quitteront l'Église si l'Église cesse d'exiger de ses ministres l'adhésion au Symbole. Or, vers le même temps, ils se plaignaient d'être persécutés parce que les piétistes leur déniaient le droit d'importer dans l'anglicanisme les pratiques du catholicisme. Demander pour soi, la tolérance qu'on refuse aux autres, cela serait puéril si ce n'était affligeant. Mais les « libéraux » sont assez maltraités par M. T.-D. qui n'hésite pas à accuser de restriction mentale des hommes d'un caractère aussi élevé que Stanley et Jowett (p. 391). Si c'était un crime pour eux de rester dignitaires de l'Église anglicane tout en repoussant le Symbole, c'en est un au moins aussi grave pour un ritualiste d'accepter un bénéfice, de monter en chaire le jour de son installation et de déclarer devant Dieu qu'il adhère à une confession de foi où son enseignement est formellement condamné.

En réalité les ritualistes se trouvent dans une situation fausse. On s'est moqué à bon droit en France de ceux qui prétendent ignorer tous les événements antérieurs à 1789. Les ritualistes ont fait mieux que nos Jacobins : d'un trait de plume ils rayent de l'histoire d'Angleterre la Réforme et trois siècles d'érastianisme. Les discours de Disraeli et de Sir William Harcourt, que cite M. T.-D. (pp. 419-420), définissent exactement le caractère de l'Église anglicane. Elle est une création de la loi, son chef est le roi, son législateur le Parlement; en d'autres termes l'Église n'est devenue officielle qu'à la condition d'accepter la tutelle de l'Etat. A cette argumentation qui repose sur des faits, les ritualistes répondent par des considérations d'ordre métaphysique : l'Église anglicane fait partie de l'Église universelle, l'autorité de ses évêques a été établie par Dieu, ses lois sont décrétées par des conciles dont le Saint-Esprit dicte les décisions. A la vérité il existe en Angleterre une Église qui répond à la définition des ritualistes, c'est l'Église catholique. Pourquoi donc n'en font-ils pas partie? Parce qu'en réalité ils sont restés protestants. M. T.-D. a très finement mis en relief leur caractère dominant ; qui est un individualisme extrême ; ils sont capables de se plier à la règle ; c'est leur caprice qui est l'arbitre de leur foi. Le jugement si profond de Sully sur les Anglais revient à la mémoire : « si on les en croit, l'esprit et la raison ne se trouvent que chez eux; ils adorent toutes leurs opinions et il ne leur vient jamais en pensée ni d'écouter les autres, ni de se défier d'eux-mêmes ».

On peut se demander si le catholicisme les attirera un jour ; *spero fore* ; dit M. T.-D. avec Newman. En France, catholiques et protestants se méprennent peut-être sur l'avenir du mouvement ; depuis longtemps les uns et les autres guettent chez les ritualistes l'abjuration imminente. Elle ne vient que pour le petit nombre, la grande masse s'accommode de « l'établissement d'Elisabeth ». Cependant leurs croyances dogmatiques, quoique reléguées au second plan, ont évolué. A propos de *Lux Mundi*, l'ouvrage édité par l'évêque Gore, M. T.-D. fait allusion à la hardiesse des chefs du parti, il n'a pas jugé bon d'aller plus loin. Cependant, si le ritualisme est devenu « latitudinaire », comme il y a apparence, si surtout il subit l'influence de la « haute critique », n'aboutira-t-il pas à un résultat bizarre, mais non pas absolument inattendu : à l'intransigeance sur la question ecclésiastique s'ajoutera une grande indépendance dogmatique ; à côté des Laud modernes surgiront de nouveaux Chillingworth, et, si le malheur des temps veut, pour compléter le parallèle, qu'un Parlement non-conformiste, comme le Parlement actuel, dépossède l'Église de ses privilèges, ne faut-il pas craindre que les ritualistes « latitudinaires », à l'exemple de leurs devanciers, aillent grossir les rangs de la libre-pensée [1] ?

Ch. Bastide.

---

1. On nous permettra quelques misérables remarques : M. T.-D. est bien sévère pour le malheureux Kensit, le petit libraire de Paternoster Row qui fut tué dans une bagarre au cours de sa campagne antiritualiste. Un homme qui meurt pour une cause, quelle qu'elle soit, est au moins étymologiquement un martyr. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la défaite des conservateurs aux dernières élections est surtout la défaite du « prélatisme » et que le réveil de l'anti-cléricalisme anglais date des manifestations de Kensit et de ses amis dans les Eglises ritualistes. Son action ne fut donc pas absolument inefficace. — Quelques traductions sont à relever : P. 49 : « le clerc de la paroisse » est une expression bien obscure en français : *the Parish clerk* c'est le « répondant », le « lecteur » des Eglises protestantes françaises du siècle dernier. P. 420 : « la loi commune » s'oppose mal aux « statuts », on attendrait plutôt « droit coutumier », ou, comme traduit M. Boutmy, « droit prétorien ». P. 439, à la place de « l'ignorer », il faut évidemment lire : « affecter de l'ignorer ». P. 447, la lettre de Halifax renferme quelques anglicismes : « il était justifié » pour « il était dans son droit », « provocante » pour « irritante », « le fait historique » pour « l'histoire ». — Çà et là des fautes d'impression sautent aux yeux : *adresses*, 111 ; *Pysey*, 96 ; *Norforlk*, 171 ; *occasionnal*, 240 : *Saint-Georges in the East*, 310, 340, etc ; *lawlesness*, 516 ; *Glastone*, 537. Les majuscules sont souvent omises, dans les titres d'ouvrages (*passim*), dans les adjectifs dérivés de noms propres (p. ex. *catholic Revival*, p. 111 ; p. 121 ; *english churchman*, p. 221, etc.), dans les mots considérés comme faisant corps avec le nom propre qui suit (*dean Church*, 91 ; *lord Acton*, 143 ; *dean Lake*, 449 ; etc. — A un ouvrage de ce genre un index semble le complément indispensable qu'une table des matières même développée ne remplace pas.

Marc Citoleux. **La Poésie Philosophique au** xixe **siècle**, Lamartine. Paris, Plon, 1906, in-4° xi-400 p.

Id. Madame Ackermann d'après de nombreux documents inédits. Ibid. in-4° xiii, 252 p.

M. Citoleux, dans ses deux volumes, épuise ce qui restait inédit du sujet général qu'il s'était proposé d'abord : la poésie philosophique en France au xixe siècle. Vigny, Hugo, Leconte de Lisle même, sans parler du philosophe Guyau, ont eu des exégètes de leur pensée; Sully-Prudhomme et les autres, fort heureusement, ne sont pas encore des sujets de thèse. Même, une Introduction sur la poésie philosophique avant Lamartine remonte jusqu'à Ronsard. Intéressante, elle est, à mon gré, superflue s'il s'agit de définir le genre, que l'étude de Lamartine illustre suffisamment; elle est incomplète s'il s'agit d'expliquer les antécédents du poète. C'est la poésie du xviiie siècle et de ses survivants, dont, jeune homme, il s'est nourri avec une naïve admiration (cf. Nouv. Confid. XXX) qui vaudrait, mérite poétique à part, d'être énumérée dans son ensemble, depuis Louis Racine (on peut faire passer, par jeu, tels de ses vers contre le matérialisme pour des vers lamartiniens) puis les didactiques (l'*Imagination*, *le Génie de l'Homme* etc.) et les odes philosophiques et morales (cf. celle de Thomas sur *le Temps* où on lit : « O Temps, suspends ton vol... » et « l'océan des âges »).

D'omissions, même si peu importantes, nous n'en relèverons pas dans l'ouvrage lui-même [1]. Avec une conscience et une sagacité louables, l'auteur a dépouillé l'amas de l'œuvre en prose et en vers pour y surprendre la trace des lectures et des variations de la pensée du poète. Surtout le *Voyage en Orient* et le volumineux *Cours familier de Littérature* — ce *Pourana* tardif de toute la vie intellectuelle de Lamartine, ressouvenirs, palinodies, érudition récente, fatras dédaigné par la pitié et la tristesse des lamartiniens — ont été scrutés avec un zèle heureux. Dans ces enquêtes, M. C. excelle à marquer le commencement, au sein de la pensée actuelle du poète, d'un mouvement de pensée encore indécis que la poésie ne sacrera que plus tard quand « l'idée aura plongé ses racines dans l'homme tout entier » (cf. aussi la conclusion du chapitre Ier de la 2e partie,

1. M. C. — ses listes bibliographiques en font foi — a également utilisé l'immense littérature que L. a inspirée et celle qui a inspiré L. Il aurait pu répartir ces livres en deux groupes. On peut regretter qu'il n'ait pas mentionné les articles de J. Lemaître (*les Contemporains*, *6e série*) qui embrassent l'œuvre du poète dans son entier avec le souci d'en marquer la richesse et la puissance de renouvellement. Dans le même esprit citons une dissertation remarquable de M. Joseph Hansen : *Le Sentiment de la Nature dans la Poésie de L.* (Justin Schroell, Diekirch 1901). Cette étude qui montre ce sentiment évoluant parallèlement au sentiment religieux est une des premières qui ait tenu compte des progrès philosophiques de L. et de l'influence des voyages en Italie et en Orient, en protestant, avant M. C. contre l'habitude paresseuse « de ne chercher dans la poésie de Lamartine que l'amant d'Elvire ».

p. 261). D'où cette loi que chez Lamartine et sans doute chez tout poète philosophe, la prose précède la poésie, essaie et mûrit les idées pour elle, — loi qui confirme celle indiquée par M. Lanson (*Hist. de la litt. franç.*) que la poésie de Lamartine est plus sincère que sa prose; par une nécessité impérieuse de sa nature, elle retient de sa vie ce à quoi vraiment il tient. Même s'il n'est pas tout à fait « l'ignorant qui ne sait que son âme » — et les recherches de M. C. le montrent bien, — il reste surtout et admirablement lyrique. Chez Lamartine, le philosophe, comme l'orateur, le sociologue et le politique, travaillent à grandir le poète. Mais le lyrisme vraiment humain est d'essence philosophique, sociologique ou métaphysique; le lyrisme de Lamartine s'est élargi et renouvelé avec sa pensée.

Cette pensée, M. C. montre bien comment, dans son ensemble, elle forme un système complet, mais un système vivant dont l'évolution, les fluctuations plutôt, suivent l'histoire sentimentale, les expériences sociales, les déceptions de l'auteur qui, avec son tempérament d'orateur autant que de poète et dans son besoin de communion avec le public, se laisse entraîner au mouvement du siècle qu'il semble parfois diriger. Pour chaque théorie de ce système — éclectisme idéaliste et religieux, avide de résoudre, par une méthode pseudo-hégélienne au service d'une sympathie ardente, les plus difficiles antinomies — M. C. marque les bornes extrêmes entre lesquelles oscille le poète, de la « pensée toute faite », traditionnalisme et catholicisme de son enfance, jusqu'au panthéisme allemand et au pur rationalisme cartésien. Si le « Dieu de son berceau » fut à peu près « celui de sa tombe », il s'en éloigne plus d'une fois aux jours de sa maturité de pensée et d'action. La loi de ces oscillations est très bien établie mais non pas mise assez en lumière. Elle est expliquée incidemment (p. 256 n. et p. 280) : la douleur intime, personnelle, conduit chaque fois Lamartine au pessimisme et par là au scepticisme et au christianisme. Le bonheur le ramène à l'optimisme, au rationalisme de la religion naturelle, qui est sa tendance profonde, qui dissipe toutes les ombres et change son pessimisme en adoration. Il chante alors ses cantiques éperdus, tels, par exemple, que les Harmonies écrites après son mariage, entre 1822 et 1828. Les plus chrétiennes, celles qui marquent un retour à la « pensée toute faite » datent de 1828 à 1830, d'une nouvelle crise de tristesse et d'ennui. Cette élégante théorie que bien des textes et des dates confirment, pouvait ordonner et éclairer tout le développement.

En général, on souhaiterait plus d'ordre et de proportions dans cet ouvrage exact et riche. Précédant l'étude directe des œuvres, une première partie plus considérable établit l'inventaire de la lecture de Lamartine, découvre les sources non pas seulement de sa poésie philosophique, mais absolument, de sa pensée [1]. Cet inventaire n'est

1. M. C. assez souvent a procédé par élimination des lectures antérieures ou

pas biographique; il suit l'ordre, arbitraire ici et purement didactique, de l'histoire des doctrines. La pensée de L. parfilée brin à brin, fiche à fiche, à travers tous ses ouvrages est rendue à chaque case étiquetée : Orient, antiquité gréco-latine, Renaissance, XVIIIe siècle, écoles contemporaines. Mais Lamartine ainsi scrupuleusement disséqué n'est plus assez Lamartine. L'or de la pensée ainsi séparé de la trame de la vie et de l'alliage précieux des vers prend parfois l'aspect de médiocres paillons. L'incohérence, les contradictions et l'origine étrangère de tout cela risquent de nous frapper davantage. Et tout cela, en outre, formulé abstraitement, en allusions concises à l'histoire de la philosophie, opposant les majuscules des systèmes au lieu des images du poète, est plus difficile à suivre chez son interprète que chez lui. Il eût fallu, sans doute, restituer l'ensemble, retisser l'étoffe et vous dire par exemple, puisqu'il s'agit de philosophie vécue et de poésie : « En telle année, Lamartine vivait en tel lieu, avec tels amours, tels regrets, quand il eut tels entretiens et lut tels livres; à cette date, telles idées commencent dans son esprit à éliminer telles autres ». Ainsi eût été constituée une biographie morale et intellectuelle du poète chez qui les lectures et les conversations, dominées par ses aspirations et ses sentiments qu'elles vont modifier et préciser, forment avec eux une suite de vivantes et mouvantes synthèses où est à chaque époque — et non pas dans les lectures seules — la véritable source des poésies. Cette œuvre synthétique, M. C. a craint peut-être qu'elle ne fût touffue et confuse ou ne reproduisît en partie d'autres études biographiques. Mais l'inconvénient de sa méthode analytique est dans des redites inévitables; quand il s'agit de doctrines analogues, anciennes ou modernes, l'attitude de Lamartine se répète et on repasse à chaque fois toute l'évolution de sa pensée. Nombreux aussi sont les renvois et les redites d'une partie à l'autre, les théories ébauchées ici et développées là [1].

---

tardives qui n'ont pas profité à l'œuvre du poète. Mais il fallait avoir plus de résolution dans le sacrifice et rayer ou écarter d'un mot, par exemple, l'article de l'inventaire qui concerne la philosophie chinoise, que L. n'a connue qu'en 1858, pour le Cours — sacrifier même, pour les mêmes raisons, l'élégante étude de textes qui montre dans les entretiens avec le baron d'Eckstein l'origine de sa connaissance de l'Inde, et beaucoup de ce qui est dit de la philosophie allemande qu'il détestera dès que Quinet lui en fera connaître la véritable portée. Pourquoi insister sur les jugements, curieux sans doute par leurs divergences, que l'*Histoire des Girondins* et le *Cours* portent sur Voltaire, s'il est vrai que Lamartine l'a lu surtout avant et après avoir fait son œuvre? etc. — Supposé l'utilité de cette recherche, on pouvait noter que Lamartine, qui écoutait et lisait Quinet, conçoit le rôle de Voltaire, impie et religieux, comme Quinet dans une page fameuse de l'*Ultramontanisme* (œuvres, tome II, p. 256) : « Il bafoue, il accable l'Eglise infidèle par les armes de l'esprit chrétien ».

1. Par exemple, c'est surtout l'approfondissement platonicien de sa théorie de l'amour qui a rendu impossible à Lamartine la réalisation du plan des *Visions*, « le poème sans fin ». C'est très bien marqué par M. C. Mais cette explication,

La seconde partie, en effet, à côté des œuvres poétiques, fait encore une grande place à l'étude des sources, c'est-à-dire aux ouvrages en prose de L. où s'élabore et se traduit d'abord sa pensée. On ne recherche encore ici que les idées successives de L. et non vraiment le secret et le prix de sa poésie pensante, les arguments personnels, l'accent, les images dont il a soutenu, embelli, transformé ses idées, comment elles tiennent en lui à ce qui le fait poète et comment, par lui, elles deviennent poésie. L'auteur a laissé à d'autres le soin de le faire voir, le pouvant très bien lui-même. Il s'est trop défié des ressources de la critique littéraire, et ayant fort justement expliqué (p. 395) pourquoi les littérateurs, selon la remarque de M. E. Dupuy, n'ont pas su rendre justice à l'originalité des poètes philosophes tandis que les philosophes se sont montrés plus équitables, il s'est donc fait philosophe pour traiter son sujet, trop exclusivement philosophe. Il dit pourtant (p. 338), une fois dégagés les éléments de la doctrine de la VIIIe vision de la *Chute d'un Ange* : « Quelque conforme que soit à l'électisme de Cousin la doctrine de Lamartine, elle contient des arguments ingénieux et personnels. L'originalité de la forme est surtout incontestable.. etc. ». Il dira dans son livre sur Mad. Ackermann : (p. 247) « Assurément nous ne trouvons pas dans les *Poésies Philosophiques* ni l'harmonie, ni l'abondance, ni la sensibilité des *Méditations*. Nous n'y trouvons pas non plus cette sûreté d'instinct, cette puissance créatrice qui fait que le poète des *Révolutions* et d'*Utopie* non seulement comprend son époque mais l'incarne et la transfigure ». C'est fort bien dit. Mais est-ce assez de l'affirmer? Le montrer sortait-il du sujet de ce livre qui traite de la *poésie* philosophique et non de la philosophie de Lamartine? L'étude de quelques textes, qu'il aurait pu présenter comme seconde thèse n'en eût-il pas formé un excellent complément? [1] Risquait-elle d'être vague et d'une rhétorique justement déconsidérée, venant après un tel effort d'information et de précision? Ainsi, bien que sa conclusion précise le prix et l'originalité de la poésie philosophique quand elle emprunte et même si, d'aventure, elle créait ses idées; malgré les résumés fermes et clairs dont il jalonne pour la commodité de nos esprits l'aridité de ses analyses; malgré quelques essais de jugements littéraires, très heureux mais trop généraux, M. C. n'a pas fait précisément la synthèse qu'il nous promettait dans sa seconde partie. Mais le travail qu'il s'est

---

nette aux pages 319-320 où il étudie la *Chute d'un Ange*, est obscure et incomplète aux p. 256 et 269 (étude sur le plan des *Visions*). Un exposé unique s'imposait.

1. On peut rappeler ici comment le regretté P. Couvreur, avec trop de dédain pour cette « métaphysique de poète » et avec ses exigences d'helléniste esquissait l'étude d'une page de la *Mort de Socrate* dans l'Intr. à son édition du *Phédon* (2e éd. Hachette 1896). Lamartine pouvait sortir, moins durement mais exactement défini, de quelques études de la sorte portant sur *Novissima Verba*, la VIIIe vision, ou bien sur ces deux poèmes tardifs dont il faut grandement louer M. C. d'avoir

imposé, l'étude des sources et le bilan de la pensée lamartinienne, est aussi pénétrant que complet [1] et servira d'une base sûre aux futurs et nécessaires commentaires sur Lamartine [2].

---

fait un groupe spécial à leur date et à leur rang : *la Vigne et la Maison* et *le Désert*. Cette dernière œuvre surtout, le modèle le plus achevé, peut-être, de la poésie philosophique dans notre langue, il aurait pu l'étudier dans la perfection de ses symboles et de ses formules.

1. On pourrait cependant contester l'excès de quelques affirmations, de peu d'importance d'ailleurs. M. C. en croit trop facilement les *Commentaires* d'après lesquels L. n'aurait jamais cru qu'en un christianisme rationnel et aurait éprouvé toujours la même horreur des sacristies, du culte visible et, sans doute, des sacrements. Ce n'était pas l'avis des auteurs de *Némésis*. Mais surtout Lamartine avoue bien que la strophe suivante (et l'*Ode* tout entière, dans les *Méditations*) a été conçue dans un accès de « fanatisme » qui ne fut pas long, dit-il. Soit, mais il fut sincère :

... Lévites montez à l'autel.
Au son des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes mains,
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre
Qui gronde encore sur les humains.

Pareillement, quand M. C. dit de la pièce *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* que c'est « presque l'hymne voltairien de la tolérance », songe-t-il que toutes les hautes pensées de cette pièce et dont doit s'accommoder tout esprit vraiment religieux, sont par L. mises sous le patronage, non pas d'un vague déisme, mais précisément du Christ et de ses exemples, et qu'il confond absolument sa cause avec celle des chrétiens fidèles :

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême... etc ?

De plus, il y parle des Juifs « ce peuple déicide » avec un véhémence suffisamment orthodoxe.

Enfin, loin de juger avec M. Doumic (Revue des D.-M. 15 mars 1906) que M. C. n'a pas assez marqué l'influence du voyage en Orient, je ne puis guère admettre que ce voyage ait suffi à détacher L. du christianisme parce qu'il vit en Syrie voisiner des cultes très divers et qu'il trouva des vertus chez les musulmans. N'avait-il de tout cela aucune idée antérieure ? Mais M. C. attribue à Lamartine (p. 289) une incapacité de réfléchir ou de raisonner que je ne trouve guère dans les raisonnements très suivis des *Méditations*. Ici encore il suffirait de constater qu'une évolution anciennement commencée s'achève alors et que L. lit hors de lui ce qu'il est préparé à lire. En général, parmi des exposés excellents des doctrines, il y a parfois quelque dureté, quelque exagération, dans le résumé de certains systèmes ou de certaines attitudes philosophiques.

2. La correction matérielle laisse parfois à désirer dans l'abondance des citations et la profusion des majuscules (pp. 228 et 229 : l'homme, au lieu de l'*Homme* et pan au lieu de Pan). — Les titres des ouvrages sont assez arbitrairement imprimés tantôt en italique et tantôt en romaine. (Ex. : en trois lignes de la page 164 : la Chute d'un Ange est plus explicite..... Le poète des *Recueillements*. — Que signifient ici les italiques : Les Entretiens du Cours sont le *Commentaire* de la Mort de Socrate ? — Dans les citations en vers, des points de suspension ne marquent pas toujours la lacune qui sépare des rimes féminines d'autres rimes féminines, par exemple (p. 255 course — éperdues ; p. 263 animés — en tout lieu). D'autres vers sont défigurés : *Voir* mourir ce qui t'aime. Elvire et réponds-moi. p. 255. Lire : Vois mourir... — Et vous vous demandez *vraiment* sous quel signe... p. 283. Lire : vainement — *Un* automate trompeur de vie et de tendresse. p. 306 — Sur

L'ouvrage sur Mad. Ackermann apporte une confirmation aux lois de la poésie philosophique que l'auteur a établies dans sa première étude. Il marque le progrès accompli au cours du siècle vers une poésie qui serait originale par la pensée en même temps que par la forme et le sentiment. Plus ou moins justement, il conclut, songeant à Lamartine, que Mad. A. s'est abstenue plus que lui du vague, du convenu, et que, manquant encore à exposer des idées originales, elle n'exprime plus d'idées communes. Pour approuver ce jugement il faudrait savoir si la philosophie, même celle des systèmes les plus nouveaux, en devenant poésie, en se retrempant au cœur d'un homme, n'y reprend pas nécessairement une teinte d'humanité éternelle et ne redevient pas, au meilleur sens du mot, un lieu commun. Il faudrait aussi discerner, avec précision, ce qui était banal à une époque de ce qui l'est devenu depuis. D'ailleurs, dans ce progrès de la précision, peut-être ne faut-il voir qu'un cas de la transformation du romantisme au réalisme scientifique, que la poésie de Sully-Prudhomme exprimera encore plus complètement.

Mais ces conclusions ne sont pas ce qui nous intéresse le plus. L'étude de l'œuvre poétique, si brève de Mad. A. vaut par elle-même. Ici d'ailleurs sont étudiées, non seulement les doctrines et leur élaboration en un système personnel, mais aussi leur transformation en œuvre d'art; on nous explique les procédés d'imitation et aussi d'invention, les secrets d'un style qui « décolore pour condenser » et réalise « la force par l'abstraction » jusqu'au jour où, appauvri de plus en plus par cette concision abstraite, il réduira une pièce à son idée première et laissera « la formule tuer le développement ». Il y a un effort sérieux, — à la façon d'un commentaire perpétuel portant sur l'œuvre presque entière, reproduite par fragments, — pour définir ce poète, émouvant sans les secours des images (en dehors de quelques symboles et de quelques prosopopées d'origine traditionnelle ou exté-

---

l'herbe, autour du père assis, *soupent* ensemble. p. 314. Lire : rompent. — Je ne leur *compte* pas ce vulgaire prestige p. 431. Lire : Je ne leur conte pas. — Pour qu'une race *sacrée* sur cette terre infâme. p. 325. Lire : au moins. — Lui le maître, lui *le* Dieu, je ne le croirais pas. p. 341.

Cette phrase est incohérente : « A cause de *son* antiquité... ce sont les Védas qui attirent le plus l'attention de Lamartine » (p. 73). Ailleurs, il faut lire, je pense, *souffrance* au lieu de vertu : La Divine Comédie est l'épopée de l'âme qui traverse le vice (enfer), passe du vice à la *vertu* (purgatoire) et purifiée, s'élève jusqu'à la vertu (paradis). p. 106. — « Comme Cousin, il *se* met à la suite du Rationalisme » (p. 292). Lire : il *le* met, le mysticisme. — Au lieu de : « il arriva ce qu'il désirait » p. 139, lire : il *lui* arriva. — La pièce des *Harmonies* : *à Félix Guillemardet* est très indûment intitulée : l'*Epître à Guillemardet* pp. 290 et 164. — Quelles sont ces références : *Ch. Gosselin.* Furne (p. 346) et *W. Schakespeare.* Les Génies (p. 31. n). Dans l'épigraphe, lire *Destinées* et non *Destinée de la poésie.* — Corriger enfin quelques noms propres : le Manfred de Biron p. 208 n; M. de Viirelles, p. 203 n: Psyché*e*. p. 84: M. de Brouys d'Ouilly p. 28 et 30 n; Leconte de l'Isle pp. 23 et 286; et : la demi*e* solitude des champs p. 53.

rieure) et qui fait penser au style pareillement fort et abstrait, avec l'abondance en plus, d'un Corneille [1].

Comme dans l'ouvrage sur Lamartine, une partie de celui-ci étudie les lectures d'une femme qui a passé presque toute sa vie entre les livres, une autre partie étudie ses œuvres. Mais il y a, en tête, une brève étude de la femme. C'est pour cette étude morale et psychologique, sans commérages, très sobre, mais très pénétrante, que l'auteur a utilisé des documents inédits : le *Journal* [2] (d'où fut tiré en 1882 le bien pauvre recueil, bien trop discret et mutilé, des *Pensées d'une Solitaire*); deux cahiers d'extraits de lectures; les *Vers de Pensionnaire;* des lettres de Mad. A. à sa famille et à ses amis. L'intérêt de ces documents est grand, mais je ne craindrai pas de dire qu'il est moindre pour quiconque aura relu l'article de M. d'Haussonville (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1891) que M. C. a cité et discuté à plusieurs reprises. La famille a communiqué aux deux critiques les mêmes papiers et ils en ont extrait, plus ou moins étendues, à peu près les mêmes citations. M. C. s'exagère peut-être même le caractère paradoxal des conclusions qu'il en tire quand il établit, contre les paradoxes de Barbey d'Aurevilly et contre une légende dont Mad. A, sur le tard, fut le premier auteur, que la femme vivait toujours en elle, sous l'apparente impersonnalité du philosophe. Non seulement à M. d'Haussonville, comme le remarque M. C. mais à d'autres encore, cela n'avait pas échappé [3]. Il en

1. Disons que le souci de M. C. d'entrer dans l'intimité de l'œuvre plus avant que les idées doit être, en partie, rapporté à une étude publiée par le père de l'auteur et l'ami de Mme A., M. Pierre Citoleux, dans la *Revue des Poètes* (10 déc. 1904) et à laquelle son fils emprunte plus d'une formule heureuse.

2. Le *Journal* est étudié deux fois, pour caractériser la femme, puis en lui-même (troisième partie, chap. 1). De même l'enquête sur les lectures touche quelquefois, par des parallèles entre le poète et ses modèles, à l'étude des œuvres et reproduit, mais moins sensible, le défaut de composition que j'ai signalé dans l'étude sur Lamartine.

3. Pour montrer que ce jugement était celui d'une bonne partie de l'opinion, je puis alléguer la notice, anonyme mais chaleureuse, parue dans un journal de pure actualité : *l'Illustration*, le 9 août 1890, lors de la mort de Mad. A. M. C. ne l'a pas relevé dans sa liste d'articles et de jugements. On y lit que ses poésies et pensées sont d'un « pessimisme bien féminin ». Puis : « on a dit assez souvent de Mad. A. qu'elle n'avait rien aimé, qu'elle n'avait aimé personne. On s'est trompé, etc... » Et l'article allègue la publication future de sa correspondance qui « la présentera un jour sous un aspect tout autre qu'on ne se le figure. » — Ces lignes encadrent la reproduction d'un des deux portraits d'elle qui figurèrent aux Salons de 1882 et de 1884. Il y avait lieu peut-être, dans l'étude de M. Citoleux, à une note iconographique puisqu'il parle du « masque énergique du poète » comme d'une cause qui a pu contribuer à former sa légende, et qu'elle même, persuadée qu'elle était laide, a pu subir l'influence pessimiste de cette pensée.

Dans la liste bibliographique mentionnée plus haut on voudrait voir citée la notice de Sully-Prudhomme sur Mad. A., publiée du vivant de la poétesse dans l'*Anthologie* Lemerre. C'est une de celles où, de son consentement, son impersonnalité est le plus nettement affirmée. Par contre, elle n'est pas l'auteur, du moins

fait seulement — et avec raison — son idée maîtresse et directrice [1].

La contribution propre de M. C. est dans les lettres et renseignements qui lui furent communiqués par M. Louis Havet et Mlle Read sur les relations de la poétesse avec Ernest Havet, son directeur spirituel. Les longs extraits des lettres d'E. Havet font estimer en lui un critique littéraire très fin et un conseiller très respectueux de la pensée d'autrui. Ces lettres éclairent la discussion autrefois soulevée à propos de la composition et des états successifs du poème de *Pascal*. M. C. rectifie, remet au point et au ton juste, mais n'infirme pas absolument les imputations de M. d'Haussonville qui faisait d'E. Havet le mauvais génie, à son gré, de la poétesse incrédule. M. C. en prend occasion pour montrer finement et dans les résistances, et dans la soumission, et dans les excès de zèle de Mad. A. à l'égard de son directeur, le même caractère bien féminin qu'il a marqué dans toute son attitude, dans sa coquetterie d'érudition sévère et même dans sa philosophie passionnée.

Il y a peu de choses à relever et moins encore à reprendre dans l'exposé des lectures, de l'évolution philosophique de Mad. A. La part qui revient aux poètes [2] et aux philosophes, les lectures antiques, étrangères, scientifiques, religieuses, sont démêlées avec précision, classées aussi avec plus de méthode que les lectures de Lamartine. On suit dans ces chapitres l'élaboration d'une philosophie dirigée par les aspirations et les regrets du cœur, par une impérieuse passion d'irréligion, par force lectures faites avec cette préoccupation dominante. Cette philosophie « aboutit au pessimisme parce qu'elle en est partie ». Au point

---

unique, de la notice sur Sully-Prud'homme dans la même Anthologie. Cette notice est d'André Lemoyne qui cite un jugement de Mad. A. Fut-il rédigé pour cette circonstance, ou publié antérieurement ? Et, à cette occasion, un mot sur son influence qui fut très directe, semble-t-il, surtout sur l'auteur de la *Justice*, du *Prisme*, du *Bonheur*, serait-il prématuré, indiscret ? — Enfin, et ce sont là toutes les omissions, très secondaires, qu'il faut signaler, Mad. A. figure avec une notice dans les *Morceaux choisis des Auteurs français* (classes supérieures) de M. Cahen (Hachette).

1. A l'égard des doctrines M. d'Haussonville a noté aussi que les deux inspirations panthéiste et positiviste se contrarient, avant de se réunir, chez Mad. A. et que la première, presque optimiste, est beaucoup plus sereine que l'autre. L'étrangeté de l'hypothèse du « Dieu Mauvais » est aussi un des points sur lesquels M. d'Haussonville, avant M. C., insiste le plus. Il signale aussi la rigidité de sa morale et même la timidité de sa conduite. Mais M. C. d'après le *Journal* (p. 170 sqq.) établit, autant que possible, la suite et la cohésion de cette morale déterministe.

2. A l'égard de Musset, signalons l'inadvertance qui fait écrire à M. Citoleux, après une citation d'une pièce écrite par la jeune pensionnaire en 1829 : « Elle s'inspire de *Lucile* (*sic*) et du *Souvenir* de Musset etc. (p. 192) *Lucie* est de 1835 et *Souvenir* de 1841.

Peut-être M. C. n'a-t-il pas assez insisté sur ce que doit Mad. A. à la partie sceptique de l'*Espoir en Dieu* (Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.. etc.) dans le *Dernier mot*. ou au début de *Rolla* dans son apostrophe à la Foi « Mais ton triomphateur expiera ta défaite (*Le Positivisme*).

de vue dogmatique, elle oscille entre le panthéisme et son dogme optimiste du progrès, d'une part, et d'autre part le positivisme avec le désenchantement de l'absolu inconnaissable mais aussi les hypothèses métaphysiques que son demi-scepticisme autorise. Entre les points extrêmes de ces doctrines, par un jeu de bascule bien féminin, elle va de la thèse à l'antithèse, mais aussi, parfois, en philosophe qui unit dans ses méditations Hegel à Spinoza, elle ne néglige pas de tenter des synthèses (*les Paroles d'un Amant*, au point de vue sentimental et *l'Homme*, au point de vue de la connaissance).

En général, cette recherche des sources, cette analyse de la pensée est très concluante et il faut savoir gré à l'auteur de l'impartialité sympathique avec laquelle il l'a conduite, alors qu'il ne peut tout à fait dissimuler sa répugnance personnelle pour les violences et même les convictions impies de Mad. A. [1]. Ce livre est donc l'étude complète d'une œuvre intéressante et surtout d'une physionomie originale, tandis que l'étude sur Lamartine ne présente qu'un aspect de son génie. Pour n'être pas entièrement nouvelle, cette étude-ci tiendra pourtant lieu de tous les travaux antérieurs. Il est peu probable qu'on y puisse ajouter [2]. Cependant le premier ouvrage de M. C. est plus important et je dirai plus nécessaire. Tous deux, œuvres de patience, d'érudition philosophique et de goût, sont une contribution sérieuse à l'étude approfondie de notre poésie lyrique.

J. Bury.

---

1. Il y paraît à la façon dont il traite Voltaire, au passage. Il prend même, un instant, parti contre Mad. A. et trop vivement, quand il dit de ses cris qu'ils sont « forcenés et naïfs (p. 232). Où est la « naïveté » de cette doctrine qu'il montre cohérente, du moins dans chacun de ses états successifs et même quand elle reproche tout ensemble à Dieu, la mort et la réclame comme une délivrance ? C'est surtout, sans doute, à l'hypothèse du Dieu-bourreau qu'il songe et à l'inconséquence de « la femme qui veut croire au diable ». *La femme?* C'est bien plutôt *le poète* qu'il faudrait dire. Car naïf, Vigny le serait pareillement. Son recueil de blasphèmes suppose la même conception d'un Dieu existant sans être bon. M. C. nous répondrait que chez Vigny c'est là un tour de langage, que l'anathème ou mieux, le dédain, n'est qu'une forme de la négation. Mais M. C. ne nous a pas assez convaincus que chez Mad. A. il en aille autrement. Du reste, page 241, il écrit qu'elle « créa un Dieu pour le blasphémer. » — D'autre part, que les cris du poète soient « forcenés » c'est-à-dire, je pense, oratoires avec véhémence auprès de l'amertume grave de Vigny, c'est affaire de tempérament. C'est une partie de l'originalité d'un poète, concentré mais vibrant, et le sujet de ses vers justifie bien, si on y entre, de tels accents.

2. Ce livre est beaucoup plus correct matériellement, que la thèse sur Lamartine. Notons seulement que le fragment célèbre de Pascal (p. 35, etc.) doit s'intituler *le Mystère* et non *les Mystères de Jésus*. Il faut souligner (pp. 36 et 39) le titre de l'*Inconnue*, mais par contre ne pas souligner (p. 27) ces noms de personnages : Amine, Anne, Guillot ; ni p. 147, Deschanel ; ni prêter des majuscules à Vigny : J'aime la Majesté des souffrances humaines (p. 42). La ponctuation rend peu lisibles des vers de *Prométhée* (p. 55) mais surtout, p. 67, un passage est complètement défiguré, qu'il faut rétablir ainsi : « Mais cette poésie ...lui aurait plu davantage si elle y avait trouvé autant d'impersonnalité que M. Aulard. Se laissa-t-elle convaincre ? »

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 10 septembre — 1906

Clemen, L'origine du Nouveau Testament. — Harnack, Luc le médecin. — Bastin, Les voyelles latines. — Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, tables générales par Doutrepont. — Steffens, Les poésies de Perrin d'Angicourt. — André, Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique. — Pillas, Le chimiste Dizé. — Kovalewsky, La crise russe. — Chéradame, Le monde et la guerre russo-japonaise. — Cunningham, La sagesse et les sages. — Ward, Sociologie pure, trad. F. Weil. — Pratava Chandra Roy. — Nicole, Un catalogue d'œuvres d'art de la Rome impériale. — Ferrara, La philologie latine. — Gormond et Isembart, reproduction photocollographique. — Tobler, Mélanges de grammaire française, II, 2e éd. — Thédenat, Pompéi. — Hallays, Nancy. — Riotor, Carpeaux. — P. Gauthiez, Luini. — Uzanne, Les deux Canaletto. — Lami, Dictionnaire des sculpteurs sous Louis XIV. — Cain, Anciens théâtres de Paris. — Le Congrès de Liége pour l'extension et la culture de la langue française.

Die Entstehung des Neuen Testaments, von C. Clemen, Leipzig, Göschen, 1906; in-16, 167 pages.

Lukas der Arzt, der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte, von A. Harnack, Leipzig, Hinrichs, 1906; in-8°, 160 pages.

Le petit livre de M. Clemen appartient à la collection Göschen, sorte d'encyclopédie formée de manuels élémentaires sur toutes les parties du savoir humain. L'auteur y décrit, suivant l'ordre chronologique, l'origine et le caractère des différents livres du Nouveau Testament. Exposé clair, opinions modérées. On retranche à saint Paul l'Épître aux Éphésiens, l'Épître aux Hébreux (censées écrites vers 95) et les Pastorales (vers 110-117), sauf quelques petits morceaux; sont également inauthentiques : la première de Pierre (vers 95), la seconde (vers 130-140), l'Épître de Jacques (vers 120-130), celle de Jude (vers 130); le second Évangile aurait été écrit par Marc, ancien compagnon de Paul, puis de Pierre, vers 67-68 (attribution et date contestables, les relations du rédacteur principal avec Pierre étant plutôt contredites par le livre même, et le discours apocalyptique du ch. XIII se plaçant au moins aussi bien un peu après qu'un peu avant l'an 70); le premier Évangile aurait été composé en Syrie par un judéochrétien, vers l'an 72 (date probablement trop reculée, au moins pour la rédaction définitive du livre, avec les récits de la naissance miraculeuse); le troisième Évangile et les Actes auraient vu le jour en l'an 94 ou 95, et Luc serait seulement l'auteur du document exploité dans la seconde partie

des Actes ; l'Apocalypse aurait paru sous le nom de l'apôtre Jean, après la mort de celui-ci (très contestable cependant que l'auteur se donne pour apôtre et que l'apôtre Jean ait terminé ses jours à Éphèse); l'apôtre Jean serait également le disciple bien aimé dont parle le quatrième Évangile, mais ce livre aurait été composé de même par un disciple de l'apôtre, dans les premières années du second siècle (hypothèses admises par beaucoup de critiques, mais qui, sauf en ce qui concerne la date, pourraient fort bien être purement gratuites).

M. Harnack s'est prononcé récemment, dans une étude spéciale, pour l'attribution à Luc du troisième Évangile et des Actes des apôtres. Grande joie chez les défenseurs de la tradition. On en a parlé jusque dans *la Croix*, dans les *Semaines religieuses*. Et voilà que le plaidoyer très ingénieux, très érudit, très minutieux, du savant historien ne m'a pas convaincu. Mais je ne suis pas le seul critique endurci dans l'erreur. Le même numéro de la *Theologische Literaturzeitung* (7 juillet 1906) où M. Harnack présentait son œuvre, contenait un article de M. Schürer où la thèse était combattue par d'assez bons arguments. M. H. insiste sur l'unité du style dans les passages des Actes qui sont empruntés au journal de voyage (*Wirquelle*), et dans le reste du livre. M. S. répond que le fait s'explique tant par l'analogie de formation dans les deux auteurs, que par les retouches pratiquées sur le document original, selon le procédé que l'hagiographe a suivi dans l'emploi de ses autres sources. Il est admis, en effet, par M. H. et par la plupart des critiques, que le rédacteur du troisième Évangile a incorporé dans son œuvre la majeure partie du second. Or les morceaux de Marc qui sont entrés dans le troisième Évangile ont été travaillés au point qu'ils ne sont plus dans le style de Marc mais dans celui du rédacteur, en sorte que l'influence littéraire du second Évangile sur le troisième ne pourrait plus être déterminée et pourrait même être supposée tout à fait nulle, si Marc ne nous avait pas été conservé.

Les arguments que l'on oppose à l'authenticité subsistent intégralement. Après avoir lu M. H., on ne comprend pas mieux comment un compagnon de Paul aurait pu exposer d'une façon si différente (et c'est le moins qu'on puisse dire) de ce que Paul lui-même raconte dans l'Épître aux Galates, l'espèce d'arrangement conclu avec les anciens apôtres touchant l'admission des gentils dans la nouvelle religion. M. H. admet que la lettre de l'assemblée apostolique (*Act.* xv, 23-29) a été inventée par Luc (ceci est un point dont ni *la Croix* ni les *Semaines religieuses* n'ont entretenu leurs lecteurs, non plus que de la façon dont Luc, médecin, et concevant le Christ comme un parfait guérisseur, aurait parachevé certains récits traditionnels, par exemple celui de l'oreille coupée dans le jardin de Gethsémani, que l'évangéliste de son propre chef suppose avoir été restaurée à l'instant même). Et M. Schürer de trouver la liberté bien grande et le

procédé bien surprenant chez un homme instruit par Paul lui-même de ce qui s'était réellement passé en cette occasion. L'auteur de cette lettre, dit-il, était préoccupé de ménager la fusion dans les communautés entre les chrétiens d'origine juive, libérés de la Loi mais non de tous les scrupules qui se rattachaient à ses observances, et les chrétiens issus de la gentilité ; telle n'est pas la question que Paul eut à débattre avec les apôtres galiléens. Il y aurait là un art dans la pratique du faux qui dépasserait toutes les vraisemblances et qui ne se laisserait même pas soupçonner. On conçoit qu'un homme de la génération suivante ait été dans des conditions tout autres et que le souci d'édifier les communautés n'ait pas été gêné en lui par un souvenir vivant et personnel des choses qu'il devait raconter.

En définitive, les deux écrits attribués à Luc sont bien de la même main et d'un style caractéristique ; mais l'unité en est tout extérieure, superficielle, et ce sont des compilations dont le fond est loin d'être homogène. Si le rédacteur emploie des termes propres en matière de médecine, à la différence de Marc, cela prouve en faveur de sa culture générale ; cela ne suffit pas à prouver qu'il ait été un médecin, le médecin Luc, disciple, ami et compagnon de l'Apôtre des gentils.

Alfred Loisy.

J. Bastin, **Les Voyelles latines** dans leur passage comme sons en français. — Saint-Pétersbourg, A. Zinserling, 1906 ; un vol. in-8° de 23 pages.

On ne trouvera dans ce petit opuscule ni prétentions scientifiques, ni théories nouvelles : les faits y sont exposés d'après une méthode généralement correcte ; je ne crois pas cependant que, malgré les artifices typographiques, ils soient groupés de façon à se classer facilement dans l'esprit. L'auteur, bien connu déjà par d'utiles grammaires françaises, avoue lui-même en terminant son étude que « les questions de pure phonétique » s'y trouvent « souvent mêlées aux questions de graphie et de prononciation » : c'est en faire un peu par avance la critique. En somme les lois qu'il expose ne feront jamais partie d'un « enseignement pratique » de notre langue, surtout en Russie : on peut très bien se dispenser d'en parler à la jeunesse, mais si on veut arriver à les lui faire connaître, il faut procéder d'une façon rigoureuse. Pour ne prendre qu'un exemple, il est bien plus simple d'attribuer tout d'abord à *ē* et *ī* la valeur d'un *e* fermé, à *ō* et *ū* celle d'un *o* fermé, que de répartir comme ici des transformations identiques sous des rubriques et dans des paragraphes distincts. — Il y a certains points que je ne concéderai pas non plus à M. Bastin. Ainsi, lorsqu'il croit expliquer notre ancienne forme verbale d'imparfait *chantoe* par un changement de *cantabam* en *cantauam*, on pourrait lui demander pourquoi *faba* n'est pas devenu *foe* : la question est plus complexe que cela.

E. Bourciez.

Grammaire des langues romanes par W. Meyer-Lübke, Tome quatrième: tables générales par Auguste et Georges Doutrepont, avec la collaboration de M. A. Counson. Paris et Leipzig, 1905-6; grand in-8° de VIII-499 pages.

Voilà donc enfin terminée cette œuvre monumentale, qui témoignera éloquemment des progrès accomplis par la science des langues romanes dans l'espace d'un demi-siècle. Sans doute la *Grammaire* de Diez (qui parut, comme on le sait, de 1836 à 1843) conservera toujours le mérite d'une parfaite lucidité d'ordonnance et d'exposition et celui d'avoir ouvert, par des vues vraiment géniales, de vastes et lumineuses perspectives. Chez l'émule du maître, on admirera l'immense étendue de l'érudition et la subtilité pénétrante de la pensée. Mais ce sont ces qualités mêmes, ainsi que certains flottements dans les détails du plan, qui rendent assez laborieux l'usage du livre de M. Meyer-Lübke. Aussi peut-on dire que nul ouvrage autant que celui-là n'avait besoin d'être complété par de copieux *Index*. Ceux qui remplissent ce volume sont aussi, dans leur genre, un véritable monument, — monument d'abnégation et de conscience. La table que l'auteur lui-même avait dressée pour l'édition allemande ne comprenait que les formes « principales ». Mais l'importance de chacune ne dépend-elle pas de la nature de la recherche? Les auteurs du présent travail, déférant à un désir de G. Paris, ont donc relevé toutes les formes alléguées, qu'elles appartiennent au latin classique, au latin populaire ou à l'un quelconque des idiomes ou dialectes romans [1]. Les renvois sont faits, non pas aux pages, mais aux paragraphes; ce procédé n'a rien d'incommode, car le numéro des paragraphes est indiqué au haut des pages, et il a l'avantage que la présente table peut être utilisée aussi par les possesseurs de l'édition allemande. L'occasion offerte par cette publication a été saisie pour rectifier quelques erreurs et surtout pour renvoyer aux travaux parus depuis 1900. Les renvois ont été faits, je dois le dire, avec quelque parcimonie : c'est sans doute que M. M.-L. ou ses collaborateurs n'auront voulu signaler que les solutions qui leur paraissaient tout à fait sûres.

J'avoue que, à mesure que se succédaient les premiers fascicules, j'avais craint que les auteurs, justement effrayés par l'immensité de la tâche, ne se bornassent à ce relevé des formes: j'avais compté, heureusement, sans leur inlassable patience. A l'Index des formes, qualifié à tort « alphabétique », — car cette épithète le distingue mal de l'autre, — fait suite un Index « idéologique » (p. 433-499) ou des matières, analogue à ceux que M. A. Schulze a pris la méritoire habitude de dresser pour les *Vermischte Beitræge* de M. Tobler, et qui permet de se documenter en un instant sur la question même dont l'étude a été le plus éparpillée.

1. Pour donner une idée de la richesse de la table des formes, il suffira de dire que chaque page en contient environ 150 et que les pages sont au nombre de 431.

On ne saurait à cet excellent ouvrage adresser qu'un reproche, c'est l'élévation de son prix (32 fr. 50 pour les souscripteurs, 40 fr. pour les autres). Deux fois le prix de chacun des volumes de la *Grammaire*, c'est beaucoup. Plus cet instrument de travail est utile et commode, plus il est fâcheux qu'il ne puisse être entre toutes les mains capables de le manier.

A. Jeanroy.

G. Steffens. **Die Lieder des troveors Perrin von Angicourt, kritisch herausgegeben und eingeleitet.** Halle, Niemeyer, 1905 ; petit in-8° de XII-364 p. (*Romanische Bibliothek*, tome XVIII) (Prix : 8 mark).

Comme toute édition critique vraiment soignée, celle-ci donne, outre le texte (p. 183-302), une Introduction sur la biographie du poète (p. 1-80), sa versification (p. 117-46), sa langue (p. 147-82) et les manuscrits (p. 81-116), le tout suivi de notes explicatives (p. 303-54). On peut regretter l'absence d'un petit Index des mots étudiés dans ces notes. J'ai examiné ailleurs (*Romania*, XXXV, 125-30) la constitution et l'interprétation du texte, et M. Fœrster, qui s'est livré au même travail (*Zeitsch. für franz. Sprache und Lit.*, XXVII, 291-301), a ajouté quelques remarques sur la partie grammaticale de l'Introduction. Je puis donc me borner à rendre compte ici de la partie de cette Introduction consacrée à la biographie de Perrin d'Angecourt.

Les lecteurs pressés (et il y en a beaucoup aujourd'hui) ne manqueront pas de remarquer que M. Steffens eût pu sans dommage l'abréger sensiblement en supprimant les recherches étymologiques sur les noms de lieux (p. 9-15) [1], les digressions sur des personnages ou événements historiques bien connus (p. 18-20 ; 39-43), une ou deux hypothèses hasardées et surtout en se bornant à analyser les documents d'archives (p. 44-74) dont le texte eût été avantageusement relégué en appendice [2]. Je crois rendre service à ces lecteurs en condensant ici cette dissertation fort érudite, mais un peu touffue.

Tout d'abord c'est en faveur d'Achicourt (près d'Arras) que M. St. (p. 24) tranche la question du lieu de naissance du poète. Je crois qu'il a parfaitement raison, Perrin ayant eu avec Arras des relations nombreuses et sa langue portant des traces de picardisme. Il y a une autre raison, que M. St. a oublié d'invoquer : dans un des mss. (*a*), dont l'original était artésien et auquel il faut, en conséquence, reconnaître une autorité particulière, le nom de son lieu de naissance est écrit *Auchicourt*, *Aucicourt*, *Hacecourt*, ce qui se rapproche sensi-

---

1. Il n'y a qu'une des localités, en tout cas, qui eût dû retenir son attention, celle où il fait naître le poète.

2. Il y a dans ces documents un assez grand nombre de leçons fautives, qui les rendent parfois inintelligibles.

blement des autres formes médiévales de ce nom (mentionnées p. 14)[1].

Si l'on s'en tient uniquement aux œuvres du poète (et nous verrons qu'il est prudent d'agir ainsi), il en résulte que Perrin eut deux chansons couronnées au puy d'Arras, qu'il séjourna en Provence et à Paris, qu'il fut en relations avec Charles d'Anjou avant que celui-ci ne devînt roi de Naples (1266), avec un duc de Brabant qui doit être Henri III (1248-61) et avec un comte de Flandres qui doit être Gui de Dampierre (1252-1305). M. St. veut que Perrin se soit rendu en Provence pour y suivre Charles d'Anjou (en 1245-6), ce qui l'amène à le faire naître vers 1220, se créant ainsi à lui-même, comme on le verra, une difficulté considérable. Mais Perrin a pu aller en Provence pour un autre motif ou y retrouver plus tard son protecteur, dans un des séjours temporaires qu'y fit celui-ci[2]. Le seul fait absolument assuré par les textes que je viens de rappeler, c'est qu'il poétisait avant 1261 (date de la mort de Henri III); rien n'empêche donc de placer sa naissance entre 1230 et 40.

Mais ne pourrait-on pas enrichir les maigres données fournies par les vers de Perrin? Les archives françaises ne fournissent absolument rien. M. St. a trouvé dans le fond angevin de celles de Naples de nombreuses mentions de deux Pierre d'Angecourt, dont l'un était mort en 1274. La tentation d'identifier l'un des deux avec le trouvère (qui aurait suivi à Naples Charles d'Anjou) était bien forte. M. St. écarte le premier (dont le nom est ordinairement écrit *Petrus de Angicuria*), qui fut « recteur » de la chapelle de Saint-André à Vairano (près Naples). En dépit de cette concession d'un bénéfice ecclésiastique, ce devait être un laïque, car il avait au moins un fils légitime (p. 48). Rien n'empêcherait en somme de voir en lui le poète. Néanmoins M. St. préfère identifier celui-ci avec un *Petrus de Angicourt*[3], qualifié *protomagister operis* (ou *operum*) *curiæ* à partir de 1271, *miles* en 1288 et qui fut chargé de nombreuses constructions militaires jusqu'en 1282; d'autres documents, datés de 1279-84, paraissent bien concerner le même personnage, que nous retrouvons gouverneur du Château de l'Œuf en 1300. On voit combien il est peu vraisemblable que notre poète ait exercé les fonctions d'ingénieur

1. Aussi se demande-t-on pourquoi M. St. inscrit sur son titre, au risque d'égarer le lecteur, le nom d'une localité différente (Angicourt, Oise) : le témoignage des manuscrits, qui seul pouvait être invoqué ici (cf. p. 24) devait lui faire écarter cette forme, qui ne se trouve que deux fois, l'une dans un des plus mauvais manuscrits.

2. On sait que Charles d'Anjou séjourna trois ans en Hainaut (1253-6), où il guerroya pour le compte de Marguerite de Flandre (voy. Sternfeld, *Karl von Anjou als Graf der Provence*, p. 94-111). Ses relations avec Perrin pourraient tout aussi bien se placer à ce moment.

3. On trouve aussi, mais moins souvent, la graphie *P. de Angicuria*. Les autres (*de Angiorie*, etc.) sont certainement fautives.

militaire et surtout qu'il ait été chargé, dans un âge aussi avancé (quatre-vingts ans, selon M. St.), de garder une importante forteresse. J'ajoute que s'il se fût agi de lui, le nom de son lieu de naissance n'eût sans doute pas été écrit constamment *Angicourt* ou *Angicuria*, graphie qui ne se trouve pas dans la liste dressée par M. St. lui-même, des formes anciennes du nom actuel d'Achicourt [1].

Il est impossible en somme dans l'état actuel des recherches, de rien ajouter de sûr aux renseignements fournis par les pièces mêmes, renseignements recueillis soigneusement par M. Steffens, mais qui l'avaient été déjà, à peu près complètement, il y a un demi siècle, par Tarbé [2] et P. Paris [3].

A. Jeanroy.

Louis André, **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique.** (Thèse de doctorat ès-lettres Paris), Paris, Alcan. 1906. In-8°, 714 p. 14 fr.

Jusqu'ici, Louvois était considéré comme le grand organisateur de l'armée de Louis XIV. L'ouvrage de C. Rousset avait fondé cette opinion, et faisait autorité. M. André vient de démontrer, avec une grande abondance de preuves, que cette organisation est due en réalité au père de Louvois, Michel Le Tellier, qui fut secrétaire d'État de la guerre d'avril 1643 à 1677, avec une courte interruption pendant la Fronde (juillet-déc. 1651) [4].

La base de cette étude est formée par les papiers inédits de Michel Le Tellier, qui sont en partie à la Bibliothèque nationale, et en partie au Dépôt de la guerre. C'est un fonds extrêmement abondant, qui a été soigneusement dépouillé par M. A. [5]. Il a passé en revue méthodiquement les différentes parties de l'administration de la guerre : la hiérarchie, le recrutement, la solde, l'habillement, l'équipement, l'armement, le logement, les vivres, les hôpitaux, les armes spéciales, l'organisation du service (c'est-à-dire les fonctions des officiers et des

---

1. J'ai reproché plus haut à M. St. des hypothèses hasardées. J'en citerai au moins une. L'exhortation adressée à Charles d'Anjou de haïr les *jangleors* (p. 30) est un simple lieu commun de la langue courtoise et il est très aventureux d'y voir une allusion à des envieux qui auraient essayé de nuire au poète dans l'esprit de son protecteur. — Du document cité p. 73 il ne ressort nullement que le mystérieux *Petrus de Angicuria* prit part à une expédition militaire en 1291, mais qu'il fut alors chargé de percevoir l'amende sur les chevaliers réfractaires à la « semonce ».

2. *Chansonniers de Champagne*, p. x, ss.

3. *Histoire littéraire de la France*, XXIII, 664-9.

4. L'ouvrage de M. A. s'arrête à 1666, date où Le Tellier céda la survivance de sa charge à son fils; mais il est surtout riche en documents pour la période 1643-1661. M. A. annonce son intention de continuer son étude jusqu'à l'année 1677.

5. Les nombreux ouvrages existant déjà sur l'histoire militaire de la France (que M. A. cite scrupuleusement en tête de son livre) ne lui ont fourni qu'un médiocre secours : à la vérité, le sujet était presque entièrement neuf.

soldats), la justice militaire, l'administration civile de l'armée. Dans chacune de ces branches, il montre que l'activité réformatrice de Le Tellier fut considérable, au moins à partir de la fin de la Fronde. Voici quelques-unes de ces réformes. Établissement d'une discipline sévère, répression des fraudes et des passe-volants (règlement du 28 avril 1653). Fourniture des habits et équipements par le Roi (règl. du 5 déc. 1666) qui amènera nécessairement l'établissement de l'uniforme, projeté par Le Tellier dès 1647. Règlement des préséances entre régiments (ord. du 1er avril 1654), et de la hiérarchie des grades d'officiers (ord. du 28 juillet 1661). Organisation du service de ravitaillement des armées, qui est alors une grande nouveauté (Jacquier, commissaire des vivres, est employé dès 1651). Les calibres des armes sont réglés, la fabrication et la fourniture des munitions sont assurées (François Berthelot est nommé commissaire général des poudres et salpêtres en 1658). Le corps de l'artillerie se constitue à part de l'infanterie. Enfin, fait essentiel, l'armée est remise sous l'autorité directe du roi ou plutôt du secrétaire d'État de la guerre : la charge de colonel-général de l'infanterie est supprimée (juillet 1661), le grand-maître de l'artillerie, après 1648, perd toute son autorité; les gouverneurs des places fortes se voient enlever la libre disposition de leurs troupes, de leurs armes et de leurs munitions; le contrôle des civils sur les militaires est assuré par l'accroissement des pouvoirs des commissaires des guerres et des intendants d'armées.

En somme, dès 1667, avant l'intervention de Louvois, Louis XIV est en possession de l'armée hiérarchisée, bien armée, bien habillée, bien approvisionnée, que nous lui connaissons dans la suite. Cette armée est très différente de celle de la guerre de Trente Ans; les perfectionnements qu'y apportera ensuite Louvois seront minimes; et encore il est bien probable que son père n'y sera pas complètement étranger [1].

Voilà ce qu'établit la thèse de M. André. Voici maintenant quelques observations qu'elle suggère :

M. A. a utilisé surtout les documents législatifs émanant de Le Tellier. Il en a tiré un tableau qui semble un peu théorique, et ne met pas toujours le lecteur en contact avec la réalité concrète. Il donne l'impression, par la multiplicité des ordonnances et des matières qu'elles traitent, que rien n'était fait avant Le Tellier, que rien ne restait à faire — ou presque rien — après lui. Mais ceci ne peut être affirmé que si l'on prouve d'abord que les ordonnances étaient efficaces; et l'on touche ainsi à une question générale, qui se pose

1. C'est sans doute ce que montrera M. A. dans l'ouvrage qu'il annonce pour continuer celui-ci, et qu'on ne saurait trop l'engager à entreprendre. Cf. les Mémoires du jeune Brienne (II, 277) à propos des instructions et manuels remis par Le Tellier à son fils : « Il eût fallu, avec ces secours, être plus que bête pour ne pas bien faire le département de la guerre. »

pour toutes les institutions politiques du XVIIe siècle. Dans quelle mesure les ordonnances étaient-elles suivies d'effet? M. A. l'a résolue tantôt dans un sens, et tantôt dans l'autre, sans donner nettement ses raisons [1], et il est certain que souvent des prescriptions royales furent vaines : M. A. en cite des exemples copieux et indiscutables. La répétition des ordonnances en est aussi une preuve, quoi qu'on en dise (p. 250, n, 1), surtout quand, dans le préambule, le roi constate l'inexécution de ses édits antérieurs. Enfin la très abondante correspondance administrative du temps donne de multiples preuves que le gouvernement, même après 1661, était très mal obéi. Il est donc nécessaire, pour chaque ordonnance, d'examiner comment elle a été mise en pratique. A elle seule, elle fait connaître les intentions du gouvernement, mais non l'action réelle de ce gouvernement sur les sujets. Heureusement on trouve — en général — la matière de cet examen dans les notes qu'a multipliées M. A., et l'on peut, avec ses propres matériaux, mettre au point ses conclusions qui sont trop absolues [2].

Les *Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin* ont été largement utilisés par M. André [3]. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces mémoires ont été composés par des secrétaires, et ne donnent pas nécessairement la pensée intime du Roi (cf. l'introduction de l'édition Dreyss). Il est même possible que Le Tellier, comme Colbert, ait fourni des notes pour la rédaction. Dès lors ils perdent beaucoup de leur valeur comme témoignage des réformes de Le Tellier. Il serait bon également que l'on cessât de citer deux mauvaises langues du temps, Guy Patin et Tallemant des Réaux, sans contrôler leurs dires.

Quoique l'étude de M. A. soit très longue, il est regrettable qu'il ait été trop bref sur deux points : tout d'abord l'exposé des circonstances politiques générales dans lesquelles Le Tellier eut à faire ses réformes. Il n'y est fait que des allusions passagères. Or elles donnent la solution de bien des problèmes : l'abondance ou le manque d'ar-

1. Ex. p. 216, M. A. traite un réglement du 24 déc. 1654 de « pure et vaine phraséologie, trop souvent employée dans les édits royaux ». P. 259 : « La répétition des ordonnances prouve que le mal sévit toujours ». P. 250, n. 1 : « D'après lui [M. Dussieux] la répétition des ordonnances sur un même sujet prouve que le roi n'était guère obéi : c'est une conclusion hasardée ».

2. Par ex. sur la discipline des soldats logés chez l'habitant : Multiples ordonnances, vaines, avant 1643, M. A. le constate (p. 28). Plusieurs réglements de Le Tellier interviennent (notamment celui du 4 nov. 1651, publié p. 667 et suiv.). Du fait qu'après 1652 les ordonnances de Le Tellier sur la matière sont rares, M. A. conclut que les abus aussi deviennent rares. En réalité les brigandages des troupes durent jusqu'au licenciement de 1659 (cf. Feillet, *La Misère au temps de la Fronde*), et reprennent pendant la guerre de 1668 et pendant la guerre de Hollande : les rapports des intendants à Colbert le prouvent.

3. M. A. même quand il renvoie à l'édit. Dreyss, cite toujours le texte de l'édit. de 1806. Ce dernier est le plus incorrect des deux.

gent, la présence de Mazarin ou du Roi au gouvernement, par ex. ont gêné, ou favorisé, ou modifié, l'action de Le Tellier. Il eût été facile à l'auteur de les mettre en relief, s'il eût adopté un plan chronologique, au lieu d'un plan méthodique, qui est fatigant, et entraîne à des répétitions.

Un second point, que M. A. n'a touché qu'accidentellement, est la vénalité des grades. C'est un fait capital, qui donne à l'armée de ce temps un caractère très spécial, qui explique la difficulté de faire des réformes, et justifie bien des mesures prises par Le Tellier (ex. les pouvoirs de contrôle donnés à des civils dépendant du secrétaire d'État). Il était nécessaire d'y insister, d'étudier le prix des charges, leur mode de transmission, les droits des titulaires. Il serait à souhaiter que M. A. reprit cette question dans un prochain travail [1].

Malgré ces observations [2], il faut retenir que la thèse de M. A. est un ouvrage considérable, indispensable désormais à tous ceux qui étudieront l'histoire militaire de la France au XVIIe siècle. Il est à souhaiter que M. A. ne s'en tienne pas là, et que son exemple amène des travailleurs à exploiter encore l'admirable collection du Dépôt de la guerre.

Ed. Esmonin.

Le chimiste Dizé. Sa vie, ses travaux, par A. Pillas et A. Balland. Paris, librairie J. B. Baillère, 1906, in-12 de 268 pages.

M. A. Pillas a été bien inspiré en publiant à nouveau l'article biographique, qu'en 1845 Saint-Maurice Cabany avait consacré à son grand père, le chimiste Dizé, et en l'enrichissant et le complétant par

---

1. Voici quelques autres points négligés par M. A. L'armement (données vagues; voir les ouvrages spéciaux sur l'histoire des armes à feu). Attribution des grades : beaucoup ne sont pas précisées. Question de l'uniforme; des régiments étrangers. L'autorité de Boutaric, Susane, Mention, est insuffisante en ces matières. On désirerait aussi une liste des régiments, et des tableaux des effectifs de troupes à différentes dates.

2. Voici quelques autres observations ou corrections de détail. P. 15-16. Ajouter que les manuscrits indiqués de la Bibliothèque nationale sont tous du *fonds français*. — P. 192. Le passage des *Mémoires de Louis XIV* paraît parfaitement clair. — P. 213, n. 2 et ailleurs. Pourquoi écrire, hors d'une citation, sol au lieu de sou? Au XVIIe s. même on prononçait sou (cf. Thurot, *De la prononciation française*, à ce mot). — P. 249, dernière ligne : « qui » est pour « qu'ils », cela est conforme à la syntaxe du XVIIe siècle (cf. La Bruyère : « depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent » = et qu'ils pensent). — P. 551, 552, 563, etc., écrire lieutenant de roi, ou lieutenant pour le roi, mais non lieutenant *du* roi. Ecrire : Colbert de Terron et non Colbert *du* Terron; Boislisle et non *Boillisle*; Praslin et non *Praslain*; à Hesdin, non *au* Hesdin (p. 550). — P. 417 (au bas) la division du royaume en « brisées », telle qu'elle est expliquée, ne me parait pas intelligible. — P. 340. On ne voit pas d'après la citation de l'*Etat de la France* de 1661, que les autres corps n'aient pas eu d'uniforme.

des documents retrouvés dans les papiers de sa famille ou tirés de publications contemporaines, aujourd'hui difficilement accessibles.

S'il est aujourd'hui bien oublié, Michel-Jean-Jérome Dizé (1764-1852) n'en a pas moins sa place marquée dans l'histoire de la science; élève et collaborateur de Darcet, chargé à 29 ans, en pleine Terreur, d'organiser la « Pharmacie centrale des armées », toute sa vie a été consacrée au bien de ses semblables et aux progrès de la chimie. La découverte du procédé de la fabrication de la soude brute à l'aide de la décomposition du sel marin suffirait pour le rendre à jamais célèbre; mais il a attaché son nom à bien d'autres travaux utiles: préparation de l'acide nitrique cristallisé, rectification de l'éther sulfurique, purification du muriate (chlorate) d'ammoniaque, séparation par voie humide du zinc uni au cuivre, préparation d'une encre indélébile ou de sûreté, expérience sur la coloration du pain par la graine du mélampyre, dessication et conservation des viandes, fabrique de biscuits composés de farine de blé et de poudre de viande, etc., montrent à quel point il fut un laborieux et un chercheur. M. A. Pillas a rempli un devoir filial et rendu un véritable service à l'histoire des sciences, en rappelant l'attention sur ce savant modeste, qui fut en même temps un homme de bien.

Ch. J.

La crise russe. Notes et impressions d'un témoin par Maxime Kovalewsky. 1906, 181-304 p. Giard et Brière, éd. 1906.

« Un choc violent se produit en Russie entre le passé et le présent, les idées et les intérêts d'un autre âge et la civilisation moderne. L'enfantement de la liberté a toujours été douloureux : mais nulle part il ne s'est présenté avec un caractère de crise plus aiguë, car la révolution russe est un bouleversement d'idées et de sentiments aussi bien que d'intérêts ».

Ainsi s'exprime M. Kovalewsky dans son Introduction. Il aborde de front le terrible problème qu'est la Révolution russe; il l'analyse dans ses multiples données; il montre par où elle diffère et par où elle se rapproche des révolutions d'autres pays. Il a vu lui-même un bon nombre des incidents ou des évènements qu'il raconte, ayant pris une part importante au mouvement d'où est sortie la Douma, et y ayant été nommé lui-même dans des conditions qui prouvent les défectuosités de la loi électorale actuelle. On sent à son récit combien les événements ont marché vite depuis qu'il l'a écrit. Beaucoup des symptômes qu'il indiquait comme visibles, mais qui pouvaient rester au second rang, le simplisme des masses, les cupidités agraires des paysans, l'idéologie des classes intellectuelles, paraissent actuellement jouer un rôle essentiel en Russie, et déborder singulièrement ceux qui réclamaient seulement « les libertés nécessaires » et un organisme

représentatif. Le livre de M. K. jette en tous cas un jour précieux sur les débuts des événements qui se déroulent sous nos yeux et dont l'issue n'est pas aisée à prévoir... même pour un observateur aussi sagace qu'est l'ancien directeur de la *Revue critique* russe. Quant aux observateurs d'Occident, ils ne sauraient trop étudier dans des témoignages compétents et autorisés comme celui-ci, la mentalité des compatriotes de M. K. et se rendre compte combien elle diffère de celle des Français et des autres peuples qui ont déjà fait leur révolution.

E. D'E.

André Chéradame. **Le Monde et la Guerre russo-japonaise.** Paris, Plon, 1906. In-8° p. 581. Fr. 9.

Le moment n'est certainement pas encore venu d'écrire une histoire de la guerre russo-japonaise : aussi dans celle qu'il nous donne déjà, ce sont moins les faits militaires que M. Chéradame a voulu examiner que les causes et les conséquences du conflit. Quand il était à la veille d'éclater, un voyage autour du monde et un séjour de plusieurs mois en Extrême-Orient ont permis à l'auteur de s'entourer sur place de précieux documents dont son étude a profité. Quelques pages d'introduction sur la situation intérieure, les qualités et les forces des deux adversaires préparent le lecteur à trouver moins surprenant le dénouement de la lutte. Les causes en sont ensuite abordées. M. Ch. fait l'historique de l'expansion des Russes en Asie et pour le dire de suite, la faute initiale du gouvernement de Saint-Pétersbourg a été de précipiter cette pénétration, en méconnaissant les ressources de son ennemi. Il est vrai que la Russie fut dans sa politique asiatique la dupe du cabinet de Berlin qui l'a poussée à l'occupation de la Mandchourie pour l'écarter de la politique européenne. C'est là une idée favorite du livre de présenter le conflit comme une machination de la diplomatie prussienne. Je crois que c'en est aussi l'idée faible : car malgré le rôle attribué à M. de Brandt et l'affaire de Kouldja en 1880, l'auteur n'apporte aucun argument sérieux à sa thèse, et l'explication si naturelle de l'expansion économique de la Russie suffit de reste à interpréter les derniers événements d'Extrême-Orient. D'ailleurs ce nouveau volume de M. Ch. comme tous ses précédents ouvrages est franchement hostile à l'Allemagne et à son chef qu'il ne voit que « rêvant d'une hégémonie napoléonienne ».

La seconde partie de l'étude qui traite en particulier de la guerre est la moins personnelle : elle contient surtout des documents diplomatiques, comme la correspondance échangée entre le baron Komura et M. Kurino, ambassadeur du Japon à Saint-Pétersbourg, puis un résumé succinct des faits militaires, pour lequel l'auteur a souvent emprunté le récit de M. L. Thiriaux, un officier belge qui a publié une histoire militaire de la guerre. Au reste ce n'est pas celle-là qu'a

voulu écrire M. Ch. ; son intention a été avant tout d'analyser les nouvelles conditions qu'elle a créées pour la plupart des grandes puissances. Cette étude de politique extérieure fait l'objet de la dernière partie. Successivement le Japon, la Russie, la Chine, les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre et la France sont passés en revue ; et pour chacun de ces États l'auteur envisage les conséquences nées du conflit russo-japonais. Elles se résument en un nouveau système d'alliances et un nouveau groupement des puissances, depuis qu'une des plus importantes se trouve si compromise comme État militaire et paralysée en outre par sa révolution intérieure. C'est vers une entente avec l'Angleterre et le Japon en Asie, avec l'Angleterre et la Russie en Europe que la France doit orienter et qu'elle a en fait déjà orienté sa politique. Quant aux pronostics de tout genre que l'auteur établit pour chacun des États dont il lui a plu de discuter la politique ultérieure, il faut lui en laisser la responsabilité. Si son livre doit être lu avec précaution, s'il n'est pas exempt d'un certain parti-pris, les lecteurs y trouveront beaucoup à apprendre sur la dernière phase de l'évolution qu'a suivie la politique étrangère [1].

L. R.

The Wisdom of the Wise, Three lectures on free trade imperialism by W. Cunningham. Cambridge, 1 vol. in-18, 125 p. At the University press. 1906.

Sous ce titre ironique (La sagesse des sages) M. Cunningham réunit trois conférences qu'il a faites à la suite de la campagne Chamberlain, en réponse à des économistes libre-échangistes et en même temps partisans de l'impérialisme.

Les titres de ses conférences sont : *M. Haldane et la science économique* (sur la définition de l'économie politique) ; *M. St. Loe Strachey* (le rédacteur économique du *Spectator*) *et le sentiment impérial* (pour essayer de prouver que le libre échange est contraire à la réalisation de l'impérialisme); *M. Roseberry et les ouvriers sans emploi* (il faut assurer par des tarifs le maintien ou le développement de certaines industries nationales, sans quoi le nombre des travailleurs en chômage ira toujours en augmentant) — : un appendice contient deux études, sur la religion et la vie politique, et sur l'Impérialisme de Cromwell. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les idées économiques de M. C. qui n'accepte pas la défaite de la *Tariff reform* aux dernières élections, et qui préconise la politique des

---

1. P. 5, l'expédition de Perry est de 1854 et non *1851* ; p. 80, le bouddhisme pénétra au Japon 600 ans après et non *avant* J. Ch. ; p. 94, le grand ouvrage de Richthofen (et non *Richtofen*), *China*, est antérieur à 1880 et ses premiers voyages en Extrême-Orient remontent même à 1860; p. 543, la population de l'Allemagne n'est plus de 52 millions, elle les avait déjà dépassés en 1895 ; p. 544, écrire les *Grenzboten* et non le *Grenzbote*.

représailles pour conserver des marchés ouverts, et des tarifs préférentiels pour resserrer les liens avec les colonies. Ses conférences sont claires et instructives ; mais elles n'ajoutent pas d'arguments nouveaux à ceux qui ont été échangés dans ce long débat. Elle ne tranchent pas surtout la question de savoir comment l'Angleterre pourrait conserver un marché universel en enchérissant ses prix de revient, ni comment elle pourrait persuader à des colonies ultra-protectionnistes d'abaisser leurs barrières douanières devant les produits anglais. En n'examinant les questions que d'un côté, on arrive trop aisément à se convaincre qu'elles sont aisées à résoudre dans le sens qu'on désire.

E. d'E.

Sociologie pure par Lester F. Ward, trad. de l'anglais par Fernand Weil. 2 vol. in-8°. I-III, 1,365 et 1,381 p. Giard et Brière, éd. 1906.

Il faudrait souvent un lexique spécial pour comprendre les ouvrages sociologiques écrits en français. Il en faudrait un encore plus complet et plus étendu pour comprendre les ouvrages étrangers traduits (?) en français. Celui que nous avons sous les yeux est de terminologie particulièrement obscure. Il est plein de mots d'étymologie grecque ou latine non expliqués, comme « faculté conative », « développement sympodial », « karyokynèse sociale », etc., etc., qu'on pourrait essayer de remplacer par des locutions plus usitées. L'auteur américain, connu par de nombreux travaux qu'il rappelle dans son livre, semble, d'après le titre, avoir revu cette traduction : je suis surpris qu'il ait donné au mot *achievement* qui joue un grand rôle dans ses premiers chapitres le sens d'*achèvement*, qui en français n'a pas la même signification. Le titre même de *Sociologie pure* ne dit pas grand'chose à l'esprit. A propos de sociologie l'auteur parle d'ailleurs de tout, de la méthodologie, de la classification des sciences, de la matière, de l'origine de la vie, du sentiment, etc., etc. Aug. Comte et Spencer ont donné l'exemple. Je ne sais s'il est bon à suivre. En tous cas M. L. W. a sur ces obscures questions des idées intéressantes. Il les groupe autour d'une hypothèse générale sur la fin de la nature, à savoir l'augmentation de la vie. C'est un simple moyen de mettre un peu d'unité dans les phénomènes biologiques : mais cela ne mène pas très loin dans l'analyse du pourquoi des choses. L'auteur n'échappe pas d'ailleurs plus que ses prédécesseurs en général à la tentation et au péril des métaphores et de la mythologie, ce grand écueil de la sociologie. Citons au hasard : La nature devient une personne comparable à une mère de famille qui nourrit d'elle-même ses enfants jusqu'à l'âge du protoplasme — puis qui les intéresse individuellement à l'économie de l'univers en les douant du sentiment. Celui-ci s'est dressé « comme un géant », ce fut un véritable « sympode (?).. l'aurore de l'esprit dans le monde, etc. Tout cela n'est pas

très précis. Quand dans sa *Métaphysique* Hamilton définissait le sentiment une « subjectivité subjective », il n'était pas plus clair. Mais est-ce bien la peine de changer d'obscurité ?

La partie vraiment sociologique de l'ouvrage commence avec le chapitre sur la mécanique sociale. Là l'auteur est sur un terrain plus circonscrit et mieux défini, et sauf la difficulté de lecture, son livre abonde en points de vue originaux — bien que plusieurs discutables — sur la formation et le jeu des divers organes sociaux. Ses distinctions entre le statique et le dynamique ne sont pas toujours très claires. Mais peut-il en être autrement dans une science qui n'a de vocabulaire que celui qu'elle emprunte aux autres sciences, et pour qui ce vocabulaire n'a pas encore été consacré par l'expérience ? Quand par exemple M. L. W. déclare que « le sexe est un moyen de conserver une différence de potentiel » il est — il le déclare lui-même — obligé de supposer le lecteur familiarisé avec la distinction entre l'énergie potentielle et l'énergie cinétique : il l'est peut-être ; mais quelques lignes plus loin il devra être familier avec des termes de chimie, puis de géologie, puis de botanique, puis de biologie, etc., et qui seront pris dans un sens plutôt métaphorique que précis au point de vue scientifique habituel. De là de grandes obscurités.

La sociologie sortira-t-elle de ces difficultés de vocabulaire qui la paralysent ? Il faudrait peut-être qu'elle attendît que les sciences elles-mêmes aient classifié et unifié leur terminologie en élucidant ce qu'elles ont de commun et par où elles diffèrent. Jusque-là elle doit pâtir de l'incertitude de leurs conclusions générales, et de celle de la langue qui en résulte. Elle fera des essais d'unification intéressants comme l'ouvrage que nous analysons, mais où on sentira forcément l'hypothèse et le provisoire sous la puissance d'esprit et l'érudition, si considérables qu'elles soient.

Et on trouvera même de l'inexact quand, entraîné par de fausses ou incomplètes analogies, le sociologue n'analysera pas suffisamment dans leur réalité certains faits sociaux et se contentera de dangereuses assimilations. M. L. W. me paraît être tombé plus d'une fois dans cette erreur, notamment en ce qui concerne l'État, à la fin de son 2e volume. Il y voit une entité, bien plus que ce qu'il est en fait, c'est-à-dire une réunion d'hommes, ayant des intérêts et des ambitions comme les autres hommes. Tout en repoussant le rapprochement complet avec le cerveau, il semble dominé par cette assimilation biologique qui a induit en erreur tant de sociologues.

Avant ce chapitre final, l'auteur s'est livré à de longs développements sur la gynécocentrie sur laquelle il a, en l'opposant à l'androcentrie généralement acceptée, des idées originales et ingénieuses, mais encore bien paradoxales dans l'état actuel de la science. La genèse des facultés de l'esprit en partant du principe d'utilité, théorie qui remplit une portion du 2e volume, est la partie de l'ouvrage qui est

la mieux déduite et offre le plus d'intérêt par l'enchaînement des idées et des faits.

E. d'Eichthal.

— Nous avons reçu de Calcutta une courte biographie de feu Pratava Chandra Roy, à qui l'on doit la traduction anglaise du Mahābhārata. Ce petit volume, première œuvre de son petit-fils par alliance, donne un récit fidèle et bien documenté de la vie du généreux Hindou, de ses très humbles débuts et des longs labeurs par lesquels il réussit à vaincre la fortune. On y voit comment peu à peu germa chez lui le projet de cette œuvre vraiment colossale de la traduction de tout le Mahābhārata, comment, seul et sans protecteurs, avec de très modestes ressources, grâce à d'ingénieuses combinaisons, au prix surtout d'une indomptable énergie, il réussit à la réaliser, en y sacrifiant, il est vrai, sa fortune et sa santé. Une juste part est faite au dévouement de ses collaborateurs à qui est dû le travail de la traduction et au désintéressement de sa veuve qui consacra ses dernières ressources à en assurer l'achèvement. La plaquette se vend au bénéfice de l'œuvre. Les demandes doivent être adressées au *Dātavya-Bhārata-Kāryālaya*, Rāja Gooroo Dass Street, Calcutta. — A. Barth.

— M. Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève, publie un Catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale; texte du papyrus latin VII de Genève, transcrit et commenté avec un fac-similé (Genève, librairie Georg et Cie 1906, 34 p. in-8°, 5 fr.). Les papyrus latins sont rarissimes et l'on ne parle guère que du Tite-Live d'Oxyrrinchos. Aussi, la publication du papyrus nouveau dont le déchiffrement était des plus difficiles, sera bien reçue du monde savant. Le commentaire est sobre et judicieux, dans une rédaction élégante et d'une lecture agréable; le rapprochement avec Pline pour le fragment IV (p. 27) est des plus heureux; mais avouons franchement que, pour le résultat, nous restons en fin de compte plutôt déçus. M. N. place la publication du catalogue aux environs de l'an 225 ap. J.-C. De la forme *Fersefonen* (l. 21, p. 24) il conclut que l'œuvre remontait au ve ou au ive siècle avant J.-C; l'argument est certainement des plus fragiles, comme aussi l'hypothèse par laquelle l'Hercule nommé ici, suivi de la capitale G, serait l'Hercule de Glycon, donc l'Hercule Farnèse (p. 16). — E. T.

— M. Giovanni Ferrara, qui professe un cours libre de littérature latine à l'Université de Pavie, publie une conférence qu'il a donnée le 18 janvier dernier sur « La Filologia latina nel più recente movimento scientifico » (Loescher, 1906, 48 p. in-8°). L'auteur essaie de résister « alla fiera tempesta che infuria contro il classicismo »; à ceux qui affirment que notre travail est vain, notre champ épuisé, il oppose un résumé (très bien informé) de l'état présent de la philologie latine, en laissant de côté le grec et aussi l'énorme production qui s'accumule autour des grands écrivains. On trouvera dans cette brochure beaucoup de savoir, aussi beaucoup de sens et de fines remarques. Mais j'ai peur qu'aucun de « nos adversaires » ne lise pas une de ces pages. Il est trop sûr que leur siège est fait. A relever (p. 9 note) cette ligne à propos d'un article de Faguet : « un po'stucchevole per forma paradossale ». — E. T.

— Par la haute antiquité des événements auxquels il se rapporte, par sa date reculée, par les particularités de sa langue et de sa versification, par les discussions passionnées qu'il a soulevées et soulèvera sans doute encore, le fragment de *Gormond et Isembart* (ou du *Roi Louis*) est un des monuments les plus précieux de

notre ancienne littérature épique. Néanmoins, nous n'avons pas encore d'édition satisfaisante, celle même de Heiligbrodt (1878), malgré l'épithète de « critique » qu'elle s'attribue, ayant été faite sans une nouvelle collation du manuscrit. Comme ce manuscrit est unique, il était vraiment urgent de le soustraire aux chances de destruction sur lesquelles le lamentable incendie de Turin a enfin ouvert les yeux. La reproduction que nous en donnent les éditeurs Mosch et Tron, sous les auspices de la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique* (*Gormond et Isembart, reproduction photocollographique du ms. unique II, 181 de la Bibliothèque royale de Belgique, avec une transcription littérale, par* A. Bayot; Bruxelles, 1906; in-4° de XXIII pages et 8 planches) est excellente et elle y joint l'avantage très appréciable d'un très bas prix (4 fr.), qui peut en faire un commode instrument de travail pour les conférences de philologie romane. La transcription de M. Bayot, dont l'objet « est de lever les doutes qui pourraient se présenter à la lecture des phototypies », m'a paru parfaitement exacte. L'introduction, due au même auteur, donne tous les renseignements nécessaires sur le manuscrit et son histoire et sur les travaux dont le texte a été l'objet. Cette publication forme le premier fascicule d'une collection de *Codices belgici selecti*, où seront reproduits dans les mêmes conditions de fidélité et de bas prix, les manuscrits les plus précieux conservés en Belgique. Six autres publications sont dès à présent annoncées. (*Homélies* de saint Césaire, *Jean de Dommartin*, *Chronique* de Gille le Muisit, le *Cicéron* des ms. 5348-5362, la version latine de l'*Épître* de saint Clément aux Corinthiens et la *Chronique* de Sigebert de Gembloux). Applaudissons à l'intelligente initiative prise par nos voisins et... imitons-la. — A. J.

— M. A. Tobler vient de publier une nouvelle édition de la seconde série de ses célèbres « Mélanges de grammaire française » (*Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik;* zweite Reihe, Leipzig, Hirzel, in-8° de VIII-289 pages. La première avait paru en 1894 (voy. la *Revue Critique* du 2-9 sept. 1895). L'auteur a saisi cette occasion de faire çà et là des rectifications ou additions, de mentionner et de discuter les objections faites à ses théories. Bien qu'il se soit, selon son habitude, borné au strict nécessaire, comptant sur l'intelligence du lecteur pour tirer du texte tout ce qu'il contient, ces additions n'en ont pas moins porté le volume de 243 à 266 pages. Quant au précieux « Index » méthodique, son auteur, le Dr A. Schulze, ne s'est pas borné à le mettre au courant de la nouvelle édition, mais il l'a si complètement remanié et amplifié qu'il compte maintenant 23 pages au lieu de 7. Le livre est donc non point fort amélioré, ce qui eût été difficile, mais considérablement augmenté. Nous avons des raisons d'espérer qu'il sera bientôt, comme son aîné, mis à la portée de tous les lecteurs français par une bonne traduction. — A. J.

— Deux nouvelles monographies, en 4 vol., à ajouter à la collection des *villes d'art célèbres* : *Pompéi*, par l'abbé Henry Thédenat et *Nancy*, par André Hallays. (Paris, Henri Laurens éd. vol. pet. in-4° à 4 fr. avec une centaine de reprod. chacun). L'étude sur Pompéi, très complète, très expressive, très vécue en quelque sorte, est bien ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de cette autre monographie du Forum Romain, non moins éloquente évocatrice de la vie et de l'art antique. Elle est divisée en deux parties et forme deux volumes, et personne n'aura la pensée que c'est trop, tant les mystères de la vie romaine révélés par ces fouilles souvent si prestigieuses gardent d'attrait pour les lecteurs. Un excellent plan, muni d'une table de renvois, permettra d'ailleurs toutes les références, soit de recherches archéologiques, soit de souvenirs visuels. La première partie, après une introduc-

tion historique (Pompéi avant, pendant et après la catastrophe) est consacrée à la *Vie privée*, telle que nous la reconstituent les restes des monuments, des maisons surtout, et de leur décoration comme des objets ou des meubles qu'on y a pu retrouver, telle que nous la content les témoins authentiques, contrôlés d'ailleurs par les inscriptions, les lettres et l'histoire. Naturellement toute une histoire spéciale de la peinture décorative, de la sculpture, de l'architecture, de l'orfèvrerie, découle de ces recherches, et celle du commerce de l'époque, et des relations privées. M. Thèdenat a présenté toutes ces considérations avec autant de tact que d'érudition. La *Vie publique*, c'est-à-dire les temples, les forums, les thermes, les boutiques, les rues, interrogés pour leur construction et pour leur emploi, pour les scènes probables ou certaines qu'ils racontent, n'est pas moins intéressante à suivre ici et décrite avec moins de charme. Une abondante illustration directe et une bonne bibliographie achèvent heureusement l'ouvrage. — Avec Nancy, nous sautons de nombreux siècles et une série de civilisations, mais nous restons dans l'art. Le cachet d'art qu'a conservé Nancy, sans parler des recherches plus étranges qu'heureuses qui se manifestent dans certains travaux nouveaux, range de droit la grande ville lorraine parmi les plus nobles et les plus grandioses de France. Et, comme le fait justement remarquer M. Hallays, (qui cette fois a *flâné* un peu plus longtemps au même endroit que d'habitude et nous donne une étude très approfondie), c'est bien des hommes qui l'ont construit et orné que Nancy a reçu toute sa beauté. Il n'y a point de ville dont le plan soit mieux dessiné, « dont les édifices présentent des dehors plus harmonieux. Aujourd'hui l'on parle souvent de l'art de bâtir les villes : en voici le modèle ». Aussi a-t-il pris le soin, dont on lui saura gré, de faire reproduire un plan de 1758, avec sa légende, d'autant plus utile que d'excellentes photographies nous font apprécier aussi la plupart des monuments inscrits sur le plan. L'histoire de Nancy, la ville du moyen âge et la ville moderne, puis l'église des Cordeliers et la chapelle funéraire des ducs de Lorraine, puis les rues et les maisons, les églises et les palais, les portes et les grilles, les sculptures et les tapisseries de la ville-vieille et de la ville-neuve des ducs de Lorraine, puis les bâtiments du roi Stanislas, enfin l'actuel Musée et les actuelles tentatives d'art, telles sont les grandes divisions de cette étude, qu'on ne peut guère recommander autrement qu'en deux mots, mais qui fait honneur à la collection comme à l'écrivain. — H. DE C.

— La série des *Grands artistes*, d'autre part (H. Laurens, éditeur, vol. pet. in-8° avec 24 phot. au prix de 3 fr.) s'est augmentée de trois unités : *Carpeaux* a été étudié par M. Léon RIOTOR, *Luini* par M. Pierre GAUTHIEZ, et *les deux Canaletto* par M. Octave UZANNE. Antonio Canal et Bernardo Bellotto, l'oncle et le neveu, nous ont légué une véritable monographie pittoresque de la Venise du XVIIIe siècle ; c'est leur principal titre de gloire. Ils ont d'ailleurs erré tous deux un peu partout en Europe et travaillé considérablement. On ne sait pourtant pas grand'chose de leur vie, mais leurs œuvres parlent encore et M. Uzanne a su en évoquer l'éloquence en homme qui les connaît bien et les aime passionnément ; son livre est documenté avec soin. Plus spécialement artistique encore est l'étude que M. P. Gauthiez a consacrée à Luini, dont pour le coup on ne sait vraiment rien, que le talent si pur qu'il a répandu sur ses fresques et ses toiles. A Milan, à Brera, à Legnano, à Lugano, Luini est étudié sur place, dans ses œuvres harmonieuses et d'une grâce séduisante, et analysé avec délicatesse et goût. Le Carpeaux de M. Riotor est naturellement d'un tout autre style : c'est la même ardeur dans le travail, mais dans la fièvre moderne, dans l'angoisse de la lutte incessante. Cette

étude est des plus attachantes, comme l'artiste même, et comme son œuvre, dont il reste si peu, autrement saine, et expressive et forte, dans sa grâce libre et souple, que telle dont il est de mode aujourd'hui d'admirer la profondeur de pensée : Carpeaux, c'est la fête de la vie, comme on l'a dit, c'est l'air et la lumière ; et M. Riotor en a bien rendu l'impression. — H. DE C.

— M. Stanislas LAMI, statuaire et érudit, a entrepris, comme on sait, une véritable encyclopédie historique de la sculpture et déjà un premier volume a paru, un dictionnaire des sculptures de l'antiquité jusqu'au VIe siècle de notre ère, puis un second, pour les sculpteurs de l'Ecole française, du moyen âge au règne de Louis XIV. Voici un nouveau tome, *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française sous le règne de Louis XIV* (Paris, H. Champion, 1 vol. gr. in-8° de 500 p. Prix 15 fr.) qui aura lieu d'intéresser davantage encore et méritera d'autant plus de remerciements qu'il sera d'un usage plus fréquent. Chaque nom d'artiste (par ordre alphabétique) est suivi d'une courte biographie, puis de la liste chronologique de ses œuvres, avec indication des lieux où elles se trouvent, des anciennes gravures qui les reproduisent, au besoin des Musées qui contiennent leurs moulages, enfin d'une bibliographie précise et détaillée. Tel de ces articles constitue une vraie monographie, claire, sans phrases et copieusement documentée (Girardon, par exemple, ou Puget, ou bien d'autres). C'est du bon travail et des plus méritoires. Un prochain volume comprendra tout le XVIIIe siècle. — H. DE C.

— Les curieux de l'histoire anecdotique littéraire de Paris feuilleteront avec plaisir et profit le volume que M. Georges CAIN, peintre et écrivain, vient de publier sous ce titre : *Anciens théâtres de Paris* : le boulevard du Temple et les théâtres du boulevard (Paris, Charpentier, 1 vol, in-12 de 390 p. prix : 5 fr.). Depuis la Révolution, et même un peu plus haut, car le boulevard qui fut aménagé le long de l'Enclos du Temple remonte à 1670, jusqu'à nos jours, les aspects successifs de la rue, de la foule et des spectacles sont peints ici avec esprit et vie, avec force indications aussi, pour ceux qui voudraient pousser plus avant cette étude, d'amusants détails, et, par dessus tout, une documentation graphique des plus copieuses. Le volume ne contient pas moins de 376 reproductions de gravures, portraits, photographies, vues et scènes de toute sorte ! On lui reprochera seulement un peu de décousu dans certaines parties du récit, un peu de confusion, surtout pour la première moitié du volume, où l'on a quelque peine à retrouver le fil souvent cassé de la chronique des différentes salles. Quant à la seconde, elle semble annoncer une suite, car deux des théâtres annoncés sur le titre sont entièrement omis : espérons que nous les retrouverons dans quelque volume à venir. — H. DE C.

Le Congrès de Liège pour l'extension et la culture de la langue française.

— Il s'est réuni à Liège, du 10 au 14 septembre 1905, à l'occasion de l'exposition universelle belge, un Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, dont la préparation fut surtout l'œuvre de l'habile et inlassable organisateur qu'est M. Maurice Wilmotte. Des cinq cents adhérents inscrits, un bon nombre a suivi les séances, qui ont souvent présenté un intérêt exceptionnel. Les communications, toutes inspirées par un ardent amour de notre langue et un zèle éclairé pour sa propagation, ont donné lieu à des discussions et à des observations parfois non moins intéressantes que les communications elles-mêmes et qui ont été fidèlement résumées dans le compte-rendu des séances qui ouvre le gros volume récemment publié par la librairie Champion (*Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française* : Paris, Bruxelles et Genève, in-8° de 111 p., plus quarante mémoires paginés séparément). Le congrès, divisé en quatre sections

(littéraire, pédagogique, philologique et historique, sociale et juridique), a abordé les questions les plus variées; je grouperai dans l'ordre où les sections viennent d'être énumérées les communications imprimées dans le volume (où elles sont rangées dans l'ordre alphabétique des auteurs) en regrettant de devoir me borner à mentionner les plus importantes.

La section littéraire s'est occupée surtout de questions pratiques et professionnelles. E. Gilbert, R. de Gourmont, G. Harry, J. E. Charles ont recherché les causes de l'avilissement de la critique dans les revues et surtout les journaux quotidiens; Van Montagu a fait une virulente critique de la façon dont sont distribuées les primes officielles aux œuvres dramatiques en Belgique; H. Krains et H. Albert ont étudié la littérature française en Belgique et en Alsace, Dufour-Wilden le rôle du roman dans la culture française, G. Kahn et Van Hamel la question du vers libre et le parti qu'on peut tirer pour l'enseignement du français des récitations poétiques, F. de Nyon le « problème du style ».

La section pédagogique a fait naturellement une large place, dans les questions d'enseignement, à celles qui intéressent surtout la Belgique. O. Pecqueur a montré les progrès qu'a réalisés l'enseignement du français dans les athénées et collèges belges, et proposé quelques réformes; M. Blondiau a tenté de déterminer en quoi l'enseignement primaire pouvait contribuer à la diffusion de notre langue; S. Reinach a vivement attaqué la tradition qui met au premier rang dans l'enseignement les prosateurs du XVIIe siècle et proposé de leur substituer ceux du XVIIIe. La question, toujours passionnante, de la réforme orthographique a été traitée, devant cette section réunie aux autres, par G. Cohen et P. Meyer.

La section historique et philologique a entendu la lecture d'intéressants travaux de J. Feller sur le français et les dialectes romans du nord-est, de G. Cohen sur les patois belges et les curieux archaïsmes qui s'y conservent, et du même auteur sur la possibilité d'une organisation rationnelle, qui serait en effet bien désirable, de la bibliographie dans le domaine historique et philologique. C'est à cette section qu'a dû, je suppose, être soumise la collection, due à H. Vaganay, de « deux mille mots français inconnus à Cotgrave » et recueillis dans deux dictionnaires flamands de la fin du XVIe siècle.

La section sociale et juridique a entendu des rapports de M. Ansiaux sur la pénétration allemande en Belgique, Van Montagu sur « l'association flamande pour la vulgarisation de la langue française » et Mme Poirier sur la décroissance du français dans le Grand-Duché de Luxembourg. Plusieurs autres communications se rattachant au même ordre d'idées ont été faites à cette section ou à d'autres sur la question inscrite en tête de l'ordre du jour, du progrès ou du recul de notre langue sur les divers points du globe. Parmi les lectures, toutes intéressantes, faites sur ce sujet, il faut particulièrement signaler celle de A. Métin, très solidement documentée, sur la « langue française et l'enseignement du français hors de France ».

Ce Congrès a été en somme fort intéressant : on y a remué beaucoup d'idées et émis un grand nombre de vœux d'une réalisation souhaitable, sinon immédiatement possible. Cette expérience sera du reste renouvelée ; une commission permanente a été nommée, chargée de proposer une nouvelle réunion, dont le siège est dès à présent fixé à Genève.

A. J.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 17 septembre — 1906

Tallqvist, Onomastique assyro-babylonienne. — Prince, Matériaux d'un lexique sumérien. — Muss-Arnolt, Dictionnaire assyrien. — Meissner, Idéogrammes assyriens, I. — Delitzsch et Haupt, Contributions à l'assyriologie, V, 4-5. — Hirschfeld, Les fonctionnaires impériaux jusqu'à Dioclétien. — Ferrero, Grandeur et décadence de Rome, III. — Sainéan, Le chat. — Ecorcheville, De Lulli à Rameau ; Le manuscrit de Cassel. — Ricaud, Les pays qui ont formé le département des Hautes-Pyrénées. — Lort de Serignan, Correspondance de Lauzun-Biron. — Chevillet, La vie militaire de 1800 à 1810. — Lumbroso, Revue napoléonienne, IV. — Joran, Choses d'Allemagne. — A. Picard, Le bilan d'un siècle. — Trübner, Minerva, XV. — Lettre de M. Malet. — Académie des Inscriptions.

1) **Neubabylonisches Namenbuch** zu den Geschäftsurkunden aus der Zeit des Samassumukîn bis Xerxes von Knut L. Tallqvist. Helsingfors, 1905, xlii-338 p. in-4°.

2) **Materials for a Sumerian Lexicon,** with a grammatical introduction, by John Dyneley Prince, Part I. Leipzig, Hinrichs, 1905, xxxvi-109 p. in-4°.

3) **Assyrisch-englisch-deutsches Handwörterbuch** herausgegeben von W. Muss-Arnolt, Lieferungen XII — Schluss. Berlin, Reuther und Reichard, 1905; p. 725-1202 grand in-8.

4) **Seltene Assyrische Ideogramme** gesammelt von Bruno Meissner; Lieferung I; Leipzig, Hinrichs, 1906, 80 p. in-4.

5) **Beiträge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft** herausgegeben von Friedrich Delitzsch und Paul Haupt, V, 4, 5; Leipzig, Hinrichs, 1906, pp. 413-716. in-8.

1) L'onomastique assyro-babylonienne est depuis peu l'objet de travaux spéciaux. Après M. Ranke qui a publié une étude sur les noms propres de la première dynastie babylonienne, M. Tallqvist vient de réunir dans un gros volume de plus de 300 pages in-4° les noms fournis par les textes appartenant à la période s'étendant de Samassumukîn à Xerxès. Les listes onomastiques dressées par M. T. sont précédées d'une introduction très complète où l'auteur examine successivement les questions relatives à la lecture des noms propres, à leur formation et à leur abréviation. M. T. insiste à bon droit sur le caractère profondément religieux de l'onomastique sémitique en général et babylonienne en particulier, et conclut que, si l'impression qui ressort de l'étude des noms propres n'est pas trompeuse, aucun peuple de l'antiquité, pas même les Israélites, n'a surpassé les Babyloniens pour la profondeur et la force du sentiment religieux. Le volume

se termine par l'énumération des noms divins, noms de lieux, de temples, de canaux, etc., figurant parmi les éléments des noms de personne et enfin par un lexique (cette partie du travail de M. T. suit trop servilement le dictionnaire, sans doute excellent, mais déjà ancien de Delitzsch et retarde peut-être un peu sur quelques points; ainsi M. T. traduit *abkallu* par « Machthaber », *ṣînu* par « gut », *talîmu* par « Zwillingsbruder », etc.). Ce beau volume pourra sans doute dans la suite être complété, mais tout fait croire qu'on n'aura pas à le refaire. Il restera sur la question le travail capital et fondamental.

2) Le premier fascicule des *Materials for a sumerian lexicon* par J. Dyneley Prince énumère dans l'ordre alphabétique les valeurs sumériennes de *a* à *e*. Chaque valeur est rapprochée du signe ou groupe de signes qui l'exprime, ainsi que de son équivalent assyrien et est accompagnée d'une étude sur l'origine et le développement des sens qui y sont attachés [1]. Si j'entreprenais de suivre M. Pr. dans toutes les conjectures souvent ingénieuses qu'il propose, je serais sans doute obligé de me séparer de lui en plus d'un endroit. J'aurais surtout des réserves à faire sur certaines parties de l'introduction grammaticale qui précède son travail. Ainsi je conçois d'une façon assez différente le système des préfixes verbaux. Ces préfixes se composent, autant qu'il me semble, d'éléments en petit nombre dont les uns (*mu*, *ni*, *bi*, etc.) ont une valeur pronominale et sont les substituts du sujet ou des objets, d'autres expriment la négation (*nu*, *na*, etc.), ou le souhait (*hu*, *he*, *ga* [2], etc.), d'autres enfin (*ra* « à, pour », *šu*, *ši* « vers »; *da* « avec, dans »; *ta* « dans, hors de ») correspondent aux postpositions exprimées ou sous-entendues au cours de la phrase. Le verbe sumérien avec ses préfixes est comme un miroir où se trouvent réfléchis les divers éléments de la phrase entière.

3) Commencé en 1894 le dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt vient d'être terminé en 1905. L'auteur mérite d'être cordialement félicité pour l'achèvement de ce grand travail qu'il a su mener à bien avec une louable ténacité. Que cette œuvre ne prête pas à la critique je n'oserais le soutenir : il serait aisé de signaler, même dans les derniers fascicules — les seuls qui nous occupent ici — des parties déjà caduques. Mais il serait fort injuste de ne pas tenir compte à l'auteur de l'extrême difficulté de sa tâche : la lexicographie assy-

---

1. M. Pr. reproduit les formes les plus anciennes et cherche à dégager l'image primitive d'où elles procèdent. Il me semble certain que *a* (p. 2) composé de deux lignes ondulées représente l'eau courante, *ub* (p. 37) une étoile à 5 branches, *dug* (p. 89) un cercle, *egir* (p. 96) un homme marchant de gauche à droite (l'image est sectionnée au dessus de la taille).

2. Pour la distinction à faire entre *ga* d'une part et *he*, *hu* de l'autre, très intéressants sont les textes votifs de Nifler, publiés OBI, II : *ga-ti(l)-la-šu* et *he-ti(l)-la-šu* y signifient « afin qu'il vive », mais la première expression est employée lorsqu'il s'agit du consacrant lui-même, c'est-à-dire du sujet de la phrase principale et la deuxième lorsqu'il s'agit d'un tiers.

rienne est une terre encore mal explorée et le voyageur qui s'y aventure risque assez souvent de s'égarer. En somme, ce dictionnaire est un très utile instrument de travail et un précieux répertoire. Le soin scrupuleux avec lequel l'auteur cite les diverses opinions même contradictoires, dont l'interprétation d'un même terme a pu être l'objet, ne saurait être trop approuvé : le lecteur a ainsi les pièces mêmes du procès sous les yeux et peut prendre parti par lui-même. Une chose est franchement critiquable, c'est l'emploi simultané des deux langues anglaise et allemande : l'ouvrage en est bien inutilement alourdi. Mais cette superfétation aurait, paraît-il, pour cause une exigence de l'éditeur On ne saurait donc en rendre l'auteur responsable.

4) Le livre de M. Meissner vient à son heure : conçu à peu près suivant le même plan que la *Classified list* de Brünnow, il est destiné à compléter ce célèbre recueil qui a rendu et rend encore de très grands services, mais est devenu à la longue manifestement insuffisant. Le premier fascicule, seul publié jusqu'ici s'étend jusqu'au signe *gi*. Je ne ferai pas l'éloge de ce travail : il me suffira de dire qu'il répond pleinement à ce qu'on pouvait attendre d'un assyriologue aussi autorisé que M. M. Sur un petit nombre de points cette nouvelle liste d'idéogrammes pourrait être complétée : ainsi M. M. utilise le texte publié ZA X, 198 sqq. par exemple pour le n° 1505 et corrige très judicieusement la fausse lecture *hu-us-su-tum* en *hu-us-su-su* [1]; mais par contre il omet de citer les valeurs nouvelles données par ce texte au signe *gir;* on peut aussi regretter que l'auteur ne cite pas la « tablet of grammatical forms » publiée par Bertin dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XVIII, part. 1. — Nous souhaitons vivement le prompt achèvement de cet important et excellent travail [2].

5) Deux nouveaux fascicules des *Beiträge zur Assyriologie :* l'un (V, 4) contient une étude de M. Th. Friedrich sur des contrats de l'époque de la première dynastie babylonienne, trouvés par Scheil en 1894 à Abu-habba, mais laissés par lui de côté dans la publication de ses fouilles : travail consciencieux et, malgré le caractère secondaire des textes, d'une réelle utilité. — L'autre (V, 5) donne sous la signature de M. Macmillan un certain nombre de textes religieux du British Museum, pour la plupart inédits, quelques-uns fort intéressants. La traduction témoigne par endroits de quelque inexpérience [3].

---

1. J'ai pu vérifier la conjecture de Meissner sur l'original : ce texte (moins un fragment) a été en effet récemment acquis par le Louvre (il est inventorié AO 3555).

2. L'idéogramme, classé sous le n° 114 est formé comme celui du nom de pays *subartu*. On n'a pas encore remarqué que ce dernier idéogramme devait probablement être lu *su-bir* (comparer la forme *su-gir*); voir pour la valeur *bir* du second élément 93042 (CT XII, p. 27)

3. Ainsi n° 1[b] (K 2004) l. 13 au lieu de *(dimmer)-ki-a*, lire *Kes-(ki)-a*; l. 15 *u-sa-ab* est la lecture d'*ud-nun-(ki)* (cf. Jensen ZA XV, p. 210, note); *šu-ma* indique que [*šukkal*]*-mah* se répétait sans changement; l. 18 au lieu de *ma-rat rabitu* lire *ma-rat rubê*; l. 25 *giš* est à supprimer, lire *kad* (premier élément du signe *akkil*).

En somme, utile contribution. — Le fascicule se termine par un court article de M. Ungnad, où l'auteur, dont les récents travaux ont renouvelé sur plus d'un point notre connaissance de la grammaire assyrienne, complète fort heureusement les vues qu'il avait précédemment émises sur le sens de la particule *ma*.

F. Th.-D.

O. Hirschfeld, **Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian,** Zweite neubearbeitete Auflage. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905, VII-515 p.

La première publication de ce volume date de 1876 et tous ceux qui se sont occupés de l'antiquité dans ces trente dernières années ont pu apprécier les services que le livre de M. Hirschfeld a rendus. Il faut donc remercier vivement le savant auteur de nous avoir donné une seconde édition d'un ouvrage aussi utile.

C'est une édition *neubearbeitete* et ce mot a ici toute sa valeur. Les nombreuses découvertes épigraphiques et papyrologiques survenues pendant le dernier quart du XIXe siècle ont notablement accru nos éléments d'information et permettent de suivre aujourd'hui avec beaucoup plus de détail et de précision qu'autrefois l'histoire des agents impériaux dans les différentes branches de l'administration; aussi chaque chapitre a-t-il dû être et a-t-il été radicalement refondu.

M. H. ne s'est point contenté de cette mise au point nécessaire; il a ajouté plusieurs exposés à ceux qu'il remaniait, entre autres une étude sur les fonctionnaires de rang équestre chargés d'administrer l'Égypte et certaines provinces (p. 343 à 409).

C'est donc dans son ensemble un livre entièrement nouveau que nous offre M. H.; il convient aussi de dire que c'est un livre excellent. Les problèmes, relatifs au personnel employé par l'empereur afin d'assurer les services qui lui incombaient, sont particulièrement délicats; on ne saurait prendre un guide meilleur, plus sûr et plus autorisé que M. H. pour connaître les titres, les attributions, les transformations successives de ces diverses charges; grâce à un bon index, il est très aisé de trouver rapidement les renseignements cherchés.

Il serait trop long, et d'ailleurs superflu, de rappeler, en indiquant les titres des articles, toutes les questions traitées : d'un mot, toutes les fonctions civiles de la carrière équestre, qu'elles soient d'ordre financier ou administratif, qu'elles s'appliquent à la chancellerie impériale ou au gouvernement des provinces, sont envisagées, définies, classées. Des chapitres généraux sur le fisc, le *patrimonium* et la *res privata*, la carrière des procuratèles considérée dans son développement et ses caractères, — avec des théories personnelles, — sont à signaler à côté de ceux qui sont réservés aux institutions alimentaires, à la poste, à tel ou tel autre rouage spécial.

Bien des idées intéressantes se dégagent du volume de M. Hirschfeld. Lui-même a pris soin de les rassembler et de les résumer dans sa conclusion (*Rückblick*, p. 466 à 486) : ce sont des pages à lire pour quiconque veut se faire une notion exacte de ce que furent l'histoire intérieure de l'empire romain et l'évolution des institutions impériales [1].

A. MERLIN.

G. FERRERO, **Grandeur et décadence de Rome.** Tome III. *La fin d'une aristocratie* (trad. franç.). — Paris, Plon-Nourrit, 1906. In-16 de 334 p.

Ce volume raconte les événements qui se sont accomplis depuis la mort de César jusqu'à la bataille de Philippes et à la guerre de Pérouse. On trouvera que c'est beaucoup pour une période aussi courte. Mais l'auteur a pensé sans doute que, pour être clair, il fallait ici entrer dans le détail. Ces deux ou trois années sont en effet très obscures. On a quelque peine à s'orienter au milieu de tant d'intrigues, où l'antagonisme des principes se complique des rivalités de personnes. Le point essentiel que M. F. s'efforce de mettre en lumière, c'est que le parti républicain était encore vivace au lendemain de la mort du dictateur. Il montre également qu'Antoine ne paraît pas avoir eu l'ambition de succéder à César, comme on est tenté de le croire. Enfin il relève tout ce qu'il a y eu souvent d'indécision dans la conduite d'Octave. D'une façon générale on peut dire qu'il a le sens de la réalité, et qu'il se rend compte de ce qu'est un parti ou un homme politique.

On lui a parfois reproché de ne pas se tenir toujours assez près des textes, d'ajouter à ce qu'ils disent et de suppléer arbitrairement à leur silence. Peut-être adressera-t-on la même critique au présent volume. Il semble qu'il ait voulu se prémunir là-contre en écrivant l'Appendice A, où il étudie d'après les documents les faits qui se passèrent à Rome les 15, 16 et 17 mars 44. Alors même qu'on n'adopterait pas toutes ses conclusions, on est obligé d'avouer que ce petit travail dénote une connaissance très précise des textes et une grande habileté dans la manière de les interpréter. Il serait à souhaiter que chacun des chapitres de l'ouvrage reposât sur un fondement aussi solide. Le malheur est que l'érudition de l'auteur se dissimule d'ordinaire au bas des pages dans des notes un peu brèves. Le récit y gagne en agrément, et on conçoit qu'il plaise au public. Mais les historiens de profession ont peut-être lieu d'être moins satisfaits. Après tout, ils peu-

---

1. Les inexactitudes de détail sont rares; tout au plus y a-t-il utilité d'en relever quelques-unes : p. 77, lig. 5 : lire A. 3 au lieu de A. 2; — p. 83, n. 4, fin : p., IX renvoie au tirage à part du *Bull. arch. du Com.*, c'est la page CLII du volume; — même page, n. 5, lig. 3 : la référence est omise; c'est le n° 12655 du *CIL* auquel il faut se reporter.

vent vérifier eux-mêmes, en se reportant aux sources, la valeur des affirmations de l'auteur, qui du reste leur en fournit à peu près les moyens.

Paul Guiraud.

L. Sainéan, **La création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques : le chat, avec un appendice sur la fouine, le singe et les strigiens.** Halle, Niemeyer, 1905 : in-8° de VI-148 pages (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, I*).

M. Sainéan part de cette idée juste que les dénominations des animaux domestiques et les métaphores employées pour les désigner, eux et les divers aspects de leur caractère ou de leur vie, ont fourni aux langues romanes un apport considérable. Mais cette idée, appliquée sans discernement ni mesure, le conduit à des conclusions bien faites pour inquiéter l'esprit le moins critique et le moins timoré. Ce n'est pas seulement dans les mots commençant par *ca*, *cha*, *ga* que M. S. est enclin à retrouver le nom latin du chat (*cattus*), mais, se fondant sur ces principes que les noms hypocoristiques de l'animal remontent à une onomatopée (dont la forme primitive est *miau*) et que « l'alternance vocalique » est une des lois essentielles qui gouvernent les créations populaires, il rattache encore à la notion « chat » une quantité énorme de mots commençant par *ma*, *mi*, *mo*, *mou*. Et ainsi se trouvent expliqués plus d'un millier de mots français ou patois (dont 300 environ commencent par *ca*, *cha* et autant par *ma*, *mi*, etc.). Peu lui chaut au reste que le sens de ces mots n'ait rien à voir avec la notion primitive. Que les substantifs désignent les degrés de parenté les plus divers (grand-père, grand'mère, oncle, tante), les métiers les plus variés (revendeur, chaudronnier, chiffonnier, usurier, souteneur) ou les objets les plus hétéroclites, que les adjectifs s'appliquent aux façons d'être les plus éloignées l'une de l'autre, il n'y a rien là qui l'étonne. Sur la façon dont les noms ou surnoms du chat entrent dans ces innombrables formations, M. S. ne s'embarrasse pas non plus de scrupules exagérés, ni ne juge utile de nous fournir des explications précises [1]. Il explique hardiment *marsault*, « variété de saule » par « chat-saule » [2] (*mar* étant « le nom patois (?) du chat mâle »), *margoulette* par « museau de petite chatte » (de *mar* + *gueule* probable-

---

1. Il y a çà et là des insuffisances ou des obscurités de rédaction. Que signifie (p. 41) « *chat-pard*, c'est-à-dire chat léopard, à côté de *guépard*, variante d'origine dialectale (*gaipard* pour *gapard*) répondant à l'it. *gattopardo* » et le premier élément du mot est-il rattaché à *cattus* ou à *gai*, it. *gaio*, au sens de « tacheté » ? — Qu'entend M. S. par *estegne-gat*, « qui engoue les chats » (p. 43), par « it. *bugigatto*, bouge, qui répond au prov. *bousigadou*, boutoir, de *bousigá*, fouger, à l'instar du génois *burdigottu* (= *bugigatto*) de *burdigá*, fouger » (ibid., note); par « chenet, pièce de fer à tête de chat » (*sic*) ?

2. Pour les passages allégués, voy. l'Index des noms.

ment), *cafiò* (prov.) par « chat de feu », *chagrin* (pour *chagrain*) par « chat grenu », *cornemuse* « par chatte (?) qui gronde », *camaïeu* par « chat qui miaule » (prov. *catamaio*), *cauchemar* par « chat (*mar*) qui foule (*cauche*) le dormeur », sans se demander comment dans les premiers exemples les deux substantifs, comment dans les derniers le substantif et le verbe se rattachent entre eux. Le fameux et hypothétique préfixe *cal., cali- cari-*, qui intéressa si vivement Darmesteter, c'est encore au chat que nous le devons [1]. L'onomatopée joue dans les explications de M. S. un très grand rôle. Soit. Mais que tant d'onomatopées, et si diverses, viennent de l'imitation du cri du chat, c'est ce qui me confond. Quand M. S. aura écrit les deux ou trois fascicules qu'il nous annonce « sur le chien, le cochon, le bétail et la volaille de basse-cour », on ne voit pas bien quelles obscurités pourront encore subsister dans le domaine de l'étymologie française. Ce sont précisément ces merveilleux résultats qui devraient le faire réfléchir et l'induire à chercher encore « le garde-fou contre les rapprochements imaginaires » (p. 27), qu'il s'imagine trop aisément avoir trouvé. Il restera de ce livre une très riche collection de mots curieux empruntés aux sources les plus diverses; je crains bien qu'il n'en reste guère autre chose.

A. Jeanroy.

Jules Ecorcheville. **De Lulli à Rameau (1690-1730), l'esthétique musicale**, 1. vol. 159 p. (Paris, impressions artistiques Marcel-Fortin); *Vingt suites d'orchestre du* XVII*e siècle, d'après un manuscrit de Cassel*, photographies du texte original, transcription en notation moderne, réduction pour piano et commentaire historique (2 vol., *ibid.*).

Le second de ces deux ouvrages, qui vient d'être présenté comme thèse « complémentaire » de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, est certainement le plus considérable, le plus utile, et le plus original. Comme nous voilà loin de l'ancienne thèse écrite en latin! M. Saint-Saëns — appelé dans le jury — a déclaré « admirablement faites » les transcriptions de M. Écorcheville qui, en publiant le manuscrit de Cassel, a enrichi, d'un document très important — bien que sa valeur artistique soit plutôt médiocre — notre connaissance de la musique instrumentale française au XVIIe siècle. La « Suite », prototype de la Sonate, est un enchaînement de danses (allemande, courante, branle, gigue.....) qui s'est formé au moment où la guerre de Trente ans faisait naître une sorte de cosmopolitisme musical. M. Ecorcheville, qui a une très sérieuse compétence technique, peut heureusement contribuer à mettre notre XVIIe siècle musical dans la même lumière que notre XVIIe siècle littéraire. Son

---

1. Comment ce préfixe reste *ca-* au lieu de devenir *cha-*, en dehors du domaine picard, c'est ce qui n'est pas expliqué.

travail appellerait à peine, çà et là, au point de vue de la stricte exactitude, quelques observations qui trouveraient difficilement ici leur place, et qui, d'ailleurs, n'ont pas de sérieuse importance.

Le livre sur l'*esthétique musicale de Lulli à Rameau* provoque au contraire de nombreuses réserves. D'une façon générale, le point de vue dogmatique de l'auteur est bon; il dit par exemple avec beaucoup de justesse, que le mépris de l'intuition et de la métaphysique, « la crainte de tout ce qui ne s'explique pas par des mots ou ne se représente pas par des formes visuelles, est une disposition d'esprit hostile à l'étude du phénomène sonore, ainsi qu'à la *compréhension* (sic) de la musique »; mais, ni dans la critique des idées, ni dans l'exposé des faits, M. E. n'a montré l'ampleur, la clairvoyance et la précision nécessaires. Il prend pour des systèmes et des doctrines arrêtées de simples opuscules de polémique. Il n'est pas assez historien; dès l'« avant-propos », il déclare qu'il ne faut attendre de lui « ni documentation biographique, ni chronologie, ni description ou analyses d'ouvrages », et cette précaution ne suffit pas à justifier les graves lacunes de son livre. Sa bibliographie (dans laquelle il fait entrer un peu pêle-mêle des ouvrages dont beaucoup devaient être négligés) est peu exacte : il ne craint pas de citer une Lettre de Fénelon « sur les *opérations* (sic) de l'Académie (p. 165); il introduit dans certains titres des altérations qui dénaturent le sens de l'ouvrage (ainsi, p. 163 : Baillet, *Jugement des Savants*, etc., au lieu de *Jugements*, etc...); il attribue (p. 164) à un seul et unique Boissy, deux ouvrages qui sont de deux Boissy différents, etc.... Enfin, au risque d'encourir le reproche de snobisme, et sous prétexte de donner à son travail une forme « artistique », il a eu la malencontreuse idée de faire imprimer cette étude d'esthétique avec des caractères bizarres d'une lecture souvent difficile, de l'encre violette, et un papier qu'on appelait autrefois « couleur caca du roi de Rome ». Il faut souhaiter que cette innovation désagréable n'ait pas d'imitateurs!

Jules Combarieu.

L. Ricaud, **Un Régime qui finit.** *Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées.* Paris, Champion. Tarbes, Croharé, 1905. In-8° de 182 pages.

Sous un titre un peu inattendu, M. le chanoine Ricaud, déjà connu par de bonnes monographies locales, apporte une contribution très précieuse à la géographie et à l'histoire politique, administrative, financière, judiciaire des différents territoires qui ont formé en 1789 le département des Hautes-Pyrénées. Avec une précision minutieuse appuyée sur une érudition de bon aloi, il trace successivement les limites si enchevêtrées des pays d'États (Bigorre, Quatre-Vallées, Nébouzan) et des pays d'Élection (Armagnac, Astarac, Rivière-Ver-

dun, Comminges, Tarasteix), donne la liste complète des lieux et communautés qui les composaient, reconstitue les circonscriptions financières (généralités, subdélégations) et décrit le fonctionnement de la répartition et de la levée de l'impôt; — résume tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur les diverses assemblées locales, assemblées d'États, assemblées provinciales et d'élections, assemblées municipales, donne la liste des membres des plus importantes et dénombre en même temps les fiefs nobles ; — passe enfin à la justice, à la maîtrise des eaux et forêts, à la maréchaussée, au clergé séculier et régulier, en dernier lieu aux élections aux États-Généraux de 1789, donnant toujours chemin faisant des nomenclatures exactes et complètes avec des éclaircissements nombreux sur les institutions.

On voit immédiatement l'utilité d'un pareil recueil qui est un instrument de travail indispensable pour toute recherche historique un peu approfondie dans cette région à la fin du XVIIIe siècle. Il serait à souhaiter que tous les départements aient leur chanoine Ricaud ! Que celui-ci me permette pourtant, dans le but de faciliter la tâche à ses émules, d'exprimer quelques critiques ou plutôt quelques regrets. M. R. n'a utilisé que les archives locales. Il ignore l'existence du grand répertoire de M. Armand Brette, *Documents relatifs à la convocation des États-Généraux de 1789* et ce répertoire aurait abrégé et contrôlé ses recherches patientes.

Il ignore surtout le précieux atlas des bailliages que M. Brette vient de joindre récemment à sa publication déjà ancienne. Je suis sûr que M. R., avec son érudition si étendue et si précise, aurait trouvé matière à rectifier ou à compléter sur certains points les indications de cet atlas. En tout cas, c'est à cet atlas que le lecteur doit forcément recourir pour lire un livre qui manque de cartes. M. R., qui nous promet ces cartes indispensables, ne peut manquer de tirer profit de celles de M. Brette.

Albert Mathiez.

Un duc et pair au service de la Révolution. **Le duc de Lauzun (général Biron)** 1791-1792. Correspondance intime, publiée par le comte de Lort de Serignan. Paris, Perrin. In-8°, 329 p., 5 francs.

M. de Serignan a bien fait de publier entièrement, d'après le manuscrit original, le cahier des archives de la guerre qui renferme la Correspondance intime et politique du général Biron, ci-devant duc de Lauzun, du 9 décembre 1791 au 10 décembre 1792. Ce cahier nous donne une année complète de la Révolution, et quoiqu'on y constate bien des lacunes et des interruptions, il traite de sujets variés et intéressants. Pour plus de clarté, M. de S. l'a divisé en deux parties, dont la première finit au 26 mai 1792. Cette première partie est de beaucoup la plus importante; elle contient 95 lettres, et ce qui lui

donne une valeur particulière, c'est qu'on y trouve, outre les lettres de Biron, celles de ses correspondants, notamment de Dumouriez et de Talleyrand. M. de S. ne s'est pas contenté de reproduire le document. Il l'a fait précéder d'une introduction sur Biron et il commente et annote la plupart des lettres. Il est très sévère pour le personnage. Il nous montre dans Lauzun un esprit que séduisaient surtout les intrigues clandestines (p. 62). De là, les relations de Biron avec Talleyrand et Sainte-Foy, ses projets de mission en Prusse, ses négociations avec le gouvernement de Frédéric-Guillaume dont il tâche d'obtenir la neutralité, ses pourparlers avec la cour de Londres : « il songeait, dit M. de S., à attirer à nous un autre pays dans lequel il avait vécu davantage qu'en Prusse, un pays où il avait des relations qu'il croyait puissantes, un pays enfin où ses succès galants lui faisaient augurer des victoires diplomatiques » (p. 64). M. de S. a d'ailleurs bien vu que Biron était très infatué de lui-même, très plein de ses mérites : « Biron se croyait partout l'homme nécessaire, l'homme indispensable ». De Valenciennes où le retenaient ses fonctions militaires, Biron mène de front une quantité d'affaires différentes : composition et organisation des trois armées, formation des corps belges, solde des troupes, nouveau règlement sur la cavalerie, nouvelle ordonnance sur le service intérieur, projets de politique et de diplomatie étrangère. Mais ce qui le préoccupe avant tout, dans les premiers mois de 1792, c'est une mission en Angleterre; il l'obtient; il est chargé d'acheter des chevaux; il s'abouche avec des maquignons, entre autres le fameux Tattersall; par malheur, le but de son voyage a été éventé par les éleveurs anglais et la hausse sur le prix des chevaux est telle que Biron n'a pas assez d'argent. Pour comble, sa mission n'est pas officielle, l'immunité diplomatique ne le couvre pas, et ses créanciers de jadis, sourds à ses bonnes paroles, le font mettre sous les verrous : grâce à l'amitié de M. de Courchamp et de lord Hawson, il sort de prison et regagne son poste de Valenciennes. On le voit alors, comme dit M. de S., se rapprocher de la Gironde : Narbonne, ami de Biron et que Biron tutoyait, avait résisté à ses sollicitations et tout en lui témoignant une vive et réelle affection, l'avait tenu à distance. Biron est plus heureux avec Dumouriez : il fait modifier le plan d'opérations; il représente au nouveau ministre que l'armée doit envahir le Brabant, et non le pays de Liège; il lui jure que les Belges sont prêts à passer en masse la frontière pour se ranger sous nos drapeaux, que les soldats autrichiens eux-mêmes viendront se joindre à nos troupes. Dumouriez écoute Biron; il le nomme « le plus ferme appui de sa machine politique et militaire »; il lui promet « le bâton qu'ont honoré ses pères »; il change le plan de campagne après une conversation avec Beauharnais que Biron lui envoie de Valenciennes; il élabore — tels sont les mots de M. de S. — une conception nouvelle dont le seul but est de faire exécuter par Biron une opération générale, néces-

sairement victorieuse, et tout cela est fait en cachette, à l'insu du commandant en chef Rochambeau et par dessus sa tête. C'est là le point le plus remarquable de la publication, et M. de S. a très habilement montré la façon d'écrire de Biron, louvoyant sans cesse, entourant de circonlocutions sa pensée, s'exprimant surtout dans les incidentes et les post-scriptum, entre les lignes (p. 151). Mais Rochambeau comprend qu'il a été joué : il devine que le coup vient de Biron; il fait entendre à son lieutenant des paroles sévères, et pourtant, si froissé qu'il soit, en soldat obéissant et discipliné, il se prépare à exécuter loyalement les ordres qu'il a reçus. Il met sur pied au jour convenu les trois détachements dont le principal, commandé par Biron, doit se diriger sur Mons... Et Biron essuie une terrible déconvenue. Pas de déserteur autrichien, pas de Brabançon qui vienne à sa rencontre. A la vue des ennemis qui lui semblent nombreux — et qui ne l'étaient pas — il songe à la retraite. Et cette retraite s'impose bientôt. Dans la nuit, les dragons sont saisis de panique, et Biron, entraîné dans leur course affolée, apprenant qu'ailleurs, à Baisieux, les soldats ont fui également et massacré leur chef Théobald Dillon, Biron rentre à Valenciennes. Le voilà dégoûté. Rochambeau, irrité de rester, comme il dit, un être passif et de voir le ministre « jouer toutes les pièces de l'échiquier », a donné sa démission : Biron essaie de changer sa résolution et le proclame l'homme nécessaire. Dumouriez offre l'interim du commandement à Biron : Biron refuse cette « extravagante responsabilité » en disant qu'il aime mieux se faire tuer comme soldat que de se faire pendre comme général. « L'impression de sa défaite, dit M. de S., l'a ramené pour l'heure à un sentiment plus exact de la médiocrité de ses moyens » (p. 260). Quelques semaines plus tard, Biron accepte le commandement de l'armée du Rhin et après avoir assisté aux opérations de la fin du mois de juin, à cette pointe sur Courtrai que M. de S. nous a déjà contée, il se rend à Strasbourg. Ici commence la seconde partie du carnet de correspondance; elle ne contient que sept lettres, et M. de S., rappelant avec brièveté les actes de Biron en Alsace, en Italie et en Vendée, conclut que Biron a été un de ces hommes funestes qui portent malheur à tout ce qu'ils touchent. N'est-ce pas trop dire? Certes, et M. de S. l'a prouvé, lors de l'affaire de Mons, l'ingérence de Biron a compromis de la façon la plus grave les débuts militaires de la Révolution. J'admets même qu'en Vendée, Biron « essaya de jouer au plus fin avec des hommes qu'il ne pouvait manquer de mépriser profondément ». J'admets qu'il aurait mieux fait de se condamner à la retraite, qu'il eut de l'ambition, de la faiblesse, de l'aveuglement, Je ne puis pourtant m'empêcher de trouver M. de Serignan trop rigoureux. D'abord, il a tort de dire qu'en Italie les combats de Moulinet et de Sospel furent des « sanglants échecs », des « défaites » : il y a eu, sous le commandement de Biron, deux combats du Moulinet le 9 et le 12 mars; les Français

ont perdu dans le premier une vingtaine, dans le second une trentaine d'hommes; ce ne sont pas là de « sanglants échecs » et « des défaites », et le brillant combat de Sospel, livré le 14 février, ainsi que l'expédition de la Vésubie (ce que M. de S. appelle Lantosca) font honneur à Biron : c'est Biron qui, avec son lieutenant Brunet, envoie le 13 février, à Dagobert, l'ordre de marcher sur le col de Braus; c'est Biron qui organise, dans les premiers jours de mars, l'expédition de la Vésubie, et il faut reconnaître qu'à l'armée du Var ou d'Italie, il s'est très bien comporté : il a voulu, lui-même le dit, tenir les clefs du pays et il a, durant deux mois, exécuté son programme : agir offensivement tout en gardant une défensive solide; pour parler comme lui (dans une lettre du 4 mars à Beurnonville), ses succès ont été grands, mais on n'en a pas senti le prix, parce qu'ils manquaient de ces accessoires qui éblouissent, pas de drapeaux à envoyer à la Convention, pas beaucoup de prisonniers, pas beaucoup de canons capturés; mais son armée, bien que désorganisée et désordonnée, avait montré une « miraculeuse valeur ». Même en Alsace, bien qu'il n'ait pas combattu, Biron a rendu des services. N'était-ce rien que de maintenir la tranquillité dans la province, que d'envoyer à Kellermann des renforts qui décidèrent Valmy, que de préparer l'expédition de Custine, que de calmer les emportements de Hesse, et que de sagesse, que de bon sens dans certaines de ses lettres au ministre! Camille Rousset a cité avec raison le témoignage de Biron et l'a jugé « remarquablement calme et impartial » (*Les volontaires*, p. 102-108). M. de S. reproche à Biron d'avoir renié son roi, son ordre, ses croyances, mais combien d'autres ont fait comme Biron et que l'histoire ne traite pas avec cette sévérité ! Biron a été sincère. Il était de très bonne foi quand, après le 10 août, il assurait aux commissaires que l'armée du Rhin était absolument dévouée à la cause de la liberté, quand il écrivait qu'il resterait inébranlable à son poste et qu'il n'abandonnerait pas la patrie à l'invasion des despotes, ses ennemis (lettres du 14 août). On ne peut oublier que Camille Desmoulins l'a nommé un excellent patriote, un preux, un loyal chevalier (*Révol. de France et de Brabant*, V, 206, XI, 487), que l'Alsace le demandait instamment « pour soutenir ses espérances » (lettre des administrateurs du Bas-Rhin à M. de Grave, 9 mai) et que Savary, l'auteur des *Guerres des Vendéens et des Chouans* (I, 375-376) a dit que Biron montra dans toute sa conduite un caractère de franchise et de dévouement à sa patrie. Son existence n'a donc pas été aussi vide, futile et inutile que dit M. de Serignan. Ce qui ne nous empêche pas de remercier le laborieux chercheur de sa publication : c'est une contribution importante à l'histoire de la Révolution, et, selon son expression, une pièce originale de valeur [1].

A. C.

1. P. 2, M. de S. n'a pas connu le *Curieux* de M. Nauroy où l'on trouve déjà

La vie militaire 1800-1810, par J. Chevillet, trompette au 8e régiment de chasseurs à cheval, publiée d'après le manuscrit original par Georges Chevillet, petit-fils de l'auteur, avec une préface par Henry Houssaye, Paris, Hachette, 1906. In-8°, xv et 330 p., 3 fr. 50.

Le trompette Chevillet vit la capitulation d'Ulm, les affaires de la Piave et de Raab, la bataille de Wagram où il eut le bras brisé par un éclat d'obus, et il quitta l'armée. Ses Mémoires qu'il a rédigés sous forme de lettres, sont intéressants. Chevillet raconte l'existence du soldat dans ses garnisons, dans ses marches, dans ses cantonnements. Il nous donne de copieux détails sur l'administration des troupes, sur leur discipline ou plutôt sur leur indiscipline. Il nous dit comment les Français se conduisirent en pays ennemi, tantôt bien, tantôt mal, et plutôt mal que bien : chose inévitable. Il nous initie, de la sorte, aux moindres particularités de la vie quotidienne des « grognards » en temps de guerre et d'occupation, et il peint ses camarades au naturel dans leurs faits et gestes et, selon son mot, dans leurs espiègleries et leurs farces. Aussi ses souvenirs méritent-ils une mention spéciale parmi les mémoires militaires, et quiconque voudra connaître le soldat impérial, devra les consulter. Dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Houssaye s'est attaché à faire connaître la destinée ultérieure de Chevillet qui

---

(n° 28) les lettres du 11 et du 13 mai; — p. 28. De Lessart a été massacré à Versailles le 9 septembre, et non à Orléans, le 20 septembre; — p. 54-57 trop long développement sur les Rose-Croix: — p. 62, il fallait rappeler le livre de Welschinger, *La mission secrète de Mirabeau à Berlin;* — p. 105 on lit que l'auteur de *Valmy* « a l'air de dire que Sheldon mourut en septembre »; l'auteur de *Valmy* a écrit simplement que Sheldon fut « frappé d'apoplexie et ramené sans connaissance à Wissembourg »; mais Sheldon (malgré la lettre p. 303, et non p. 266) ne reparut plus aux armées; — p. 242 lire évidemment « le concert » (lettre du 18 avril) et non *le couvert*; — p. 292 le Le Brun cité est, non pas le futur duc de Plaisance, mais le journaliste Le Brun qui fut guillotiné l'année suivante; — p. 296, puisque Biron écrit que le Directoire est composé de trois personnes, pourquoi dire en note que ce Directoire est un « groupe » et pourquoi ne pas nommer les trois administrateurs (Bidermann, Cousin et Marx-Berr)?; — p. 297 Pache n'avait pas été administrateur de la marine à Toulon; il avait eu une mission dans ce port; — p. 300 Le Du Teil auquel écrit Biron, est, non pas l'aîné, comme croit l'éditeur, mais le cadet, et la preuve se trouve dans la lettre même; l'aîné était alors lieutenant-général et le cadet, maréchal de camp; or, le Du Teil dont il s'agit, craint de commander l'armée du Rhin en l'absence de Biron, et Biron lui dit de ne pas craindre « puisqu'il y a trois lieutenants-généraux dans l'armée »; du reste, nous savons que l'aîné, nommé à l'armée du Rhin en avril 1792, ne put rejoindre pour raisons de santé, et que ce fut le cadet qui alla à Strasbourg, par décision du 25 août 1792; — p. 308 lire sans doute « au Layon » ou sur le Layon » au lieu de *à Trayon* (il n'y a pas de lieu ni de combat de ce nom); — lire p. 24, 133, 237, 261, 263, 275, 285, 289, 290, 293, 301, Carové, d'Arblay, Comeyras, Vonck, Bouvignes, Pusy, Petion, Frundeck, Coustard, et non pas *Carowe, d'Arbelay, Commeyras, Wonk, Bouvigne, Puzy, Pétion, Frunduck, Constant, Constard*; — p. 31 la véritable orthographe du nom de l'aventurier polonais est, non *Miewskowski* ou *Mieżskowski*, mais Mieszkowski.

fut garde champêtre et receveur d'octroi, mais qui se qualifiait toujours, jusque dans son épitaphe rédigée par lui-même, de « vétéran de la Grande Armée ». Toutefois, et comme M. Houssaye le remarque avec raison, Chevillet n'était pas un déclassé, un fainéant, un conspirateur ainsi que le furent quelques uns de ses compagnons d'armes ; il « porta dans la vie civile l'esprit de devoir pris au régiment » [1].

A. C.

Revue napoléonienne, dirigée par Albert Lumbroso. Quatrième année, Volume complet. Octobre 1904-septembre 1905. Rome, Palais Roccagiovine (Foro Trojano). Paris, 7, rue de Bourgogne. 1906. In-8°, 467 p. 14 francs.

Voici la quatrième année de la *Revue napoléonienne*. Comme les trois volumes précédents, le volume que nous annonçons, contient deux parties. La première renferme des documents originaux ; la seconde, des reproductions ou résumés d'articles et de conférences, des comptes rendus originaux ou empruntés à d'autres revues, des nouvelles, etc. Il y a dans la première partie quelques pièces intéressantes : des lettres du secrétaire de légation Favi sur la conspiration de Georges, un article de M. Léher sur le séjour de Napoléon à Poitiers le 31 octobre 1808, une lettre du sous-lieutenant Bevilacque sur la campagne de 1809, la relation d'une audience donnée en 1813 par l'Empereur aux magistrats de Breslau, des documents sur la spoliation du Louvre en 1815. La seconde partie, de beaucoup la plus fournie (p. 107-461) pourrait être, ce nous semble, mieux divisée, et l'éditeur devrait, dans les prochains volumes, répartir plus strictement la matière. Ne serait-il pas plus aisé et plus profitable de reproduire sous des rubriques spéciales et en des chapitres bien tranchés, comme *lectures, comptes rendus, nécrologie, nouvelles*, tout ce que le directeur a recueilli de divers côtés et ce qu'il ajoute de son cru à cette glane copieuse ? Quoi qu'il en soit, nous avons trouvé dans cette masse de matériaux bien des choses curieuses, bien des choses utiles qui nous auraient échappé si M. Lumbroso n'avait pris la peine de les rassembler. C'est ainsi qu'il a réuni tout le dossier de l'affaire Léonard. On le remerciera surtout de la bibliographie napoléonienne qu'il a dressée à la fin du volume ainsi que de son propre apport, notamment de ses articles sur certains livres français qu'il apprécie avec une juste sévérité [2].

A. C.

---

1. Lire p 13, Arlon, Saint-Trond, Tirlemont ; p. 14. Turnhout ; p. 56, Ehrenbreitstein, Rheinfels, etc., etc., et non *Arloy, Saint-Tron, Tirlimont, Thurnout, Herenbreistein, Reinfelds*, etc., etc., etc. ; on a changé parfois des fautes d'expression, on a toujours corrigé les fautes d'orthographe, pourquoi ne pas corriger les fautes dans les noms de lieux ?

2. P. 122, M. Lumbroso aurait dû rectifier l'erreur de M. de Fourcaud qui attribue à la *Convention* un décret de la Législative, et p. 145 une autre erreur de

Choses d'Allemagne, par Théodore Joran, directeur de l'Ecole d'Assas. Deuxième édition, Paris, Rudeval, 1906. In-8°, 260 p. 3 fr. 50.

Ce livre est l'œuvre d'un homme d'esprit, d'un observateur pénétrant, et on le lit avec un vif intérêt. L'auteur a commis quelques lapsus. Il nous dit, par exemple, (p. 49) qu'il ne veut pas nommer l'instituteur de Wildbad dont il était l'hôte et il nous donne plus loin (p. 118) le fac-similé de sa carte de baigneur où on lit, en haut, dans un coin, le nom du personnage [1]. Mais il fait sur la vie, sur le caractère, sur les mœurs des Allemands une foule de remarques piquantes, vraies, exprimées avec verve et humour. Il connaît la langue et la littérature du pays. Ses études sur Schiller historien et sur le voyage de Gœthe en Italie sont intéressantes, justes et, par endroits, originales. Il critique de façon spirituelle et amusante la méthode directe employée dans le nouveau régime scolaire et le rôle des domestiques étrangers dans l'enseignement d'une langue vivante. L'étude sur le féminisme en Allemagne qui clôt le volume, n'est que l'analyse de deux romans récents.

A. C.

Le bilan d'un siècle. par Alfred Picard, commissaire général. Tome Ier. Paris, Imprimerie nationale, 1906. In-8°, IV et 530 p.

C'est le premier volume de la préface des rapports sur l'Exposition universelle en 1900, et M. Picard s'est cru obligé de la faire. Il y montre les faits saillants du XIXe siècle, il en fournit le bilan, et on louera sa concision, sa clarté, la belle ordonnance dans laquelle se succèdent les exposés et aperçus de l'auteur, ses vues philosophiques, son vaste savoir. Dans ce volume, il passe en revue l'éducation et l'enseignement, les lettres, les sciences et les arts, — sans oublier les instruments, imprimerie et librairie, photographie, topographie, instruments de précision, de médecine, de chirurgie, de musique — et il traite non seulement de la France, mais des pays étrangers qu'il

---

M. Rousset qui fait du Franc-Comtois Malet un gentilhomme « périgourdin ». — P. 154, le « confrère compétent » n'est ni Sorel, ni moi, mais Gabriel Monod. — P. 201 « La *Revue historique* de MM. Farges et Monod »; M. Farges ne dirige pas ce recueil. — Lire p. 214, Kalkbrenner au lieu de *Kalhebrenner* et p. 288 d'Andigné au lieu de *Daudigné* (comme p. 112 et 113 Reynier au lieu de *Regnier*]. — P. 379, il nous paraît invraisemblable que Napoléon qui savait très peu de latin, ait relu à Auxonne, entre deux manœuvres, les *Géorgiques* et les *Bucoliques*. — P. 442 (et 467) l'auteur de cet article a fait une étude, et non un *livre* sur Gœthe.

1. P. 152, Schiller a sûrement (et non *peut-être*) conçu l'idée de ses *Brigands* à l'Ecole de Stuttgart; — p. 163, cette Ecole n'était pas un « orphelinat »; — p. 164, la Mme de Wolzogen qui a écrit la vie de Schiller, n'est pas la même que celle qui recueillit le poète à Bauerbach (c'est la Caroline de Beulwitz citée plus loin, p. 171); — p. 221, l'œuvre de M. Cart sur Gœthe en Italie est un livre, non une *brochure*.

énumère l'un après l'autre selon l'ordre alphabétique. Quiconque lira ou même feuillettera l'ouvrage, y trouvera plaisir et profit. L'auteur a du reste le bon goût de reconnaître que l'universalité des connaissances et des aptitudes est impossible et qu'il ne possède pas un génie encyclopédique. Aussi, en ce qui concerne les lettres, — et il avoue qu'elles ne peuvent figurer dans le programme des expositions — a-t-il évidemment pris des collaborateurs, consulté des spécialistes. Il doit, nous dit-il, à M. Edm. Picard les éléments de son étude sur la littérature belge, et, pour la Chine, il a résumé un travail de M. Henri Cordier dans la *Revue encyclopédique Larousse*. Je ne sais qui l'a aidé à composer les dix pages qu'il consacre à la littérature allemande. Elles forment un précis rapide, assez exact, mais qui tourne à l'énumération et où il y a quelques taches. On lit (p. 40) que les *Élégies romaines* de Gœthe sont nées de l'amour qu'inspirait au poète sa « modeste fiancée » et que l'idylle de *Hermann et Dorothée* « puise sa source dans l'*Odyssée* ». — On lit (p. 41) que Novalis montra une sensibilité profonde ; puis vient cette phrase : « Après avoir exalté le moyen âge, puis traduit sur la scène de vieux contes populaires, ajouté au répertoire de fines comédies, il s'adonna aux nouvelles » ; il, c'est évidemment Novalis, cité dans la phrase précédente, et, en réalité, il s'agit de Tieck qui n'est pas nommé. — On lit (p. 48) que Stifter (qui n'est que romancier et nouvelliste), a composé des chants, et que Hebbel est « Prussien d'origine ». — Les autres parties du volume échappent à notre compétence, et nous ne pouvons d'ailleurs qu'admirer cet immense travail qui nous fait connaître dans l'ensemble et les très grandes lignes toutes les branches de l'activité humaine durant le XIXe siècle. L'auteur est pénétré de cette idée qu'il faut reculer les bornes du domaine scientifique et grossir incessamment le legs des futures générations ; il regarde avec raison le siècle qui vient de s'écouler comme le siècle de la science, comme un de ceux qui auront le plus de titres à la reconnaissance de l'humanité.

A. C.

Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, hrsg. von Dr K. Trübner. 15e année. 1905-1906, Strasbourg, Trübner.

Ce nouveau volume de la *Minerva,* publié il y a quelques mois [1], témoigne, comme les précédents volumes, de la régularité, du zèle consciencieux et de l'ardeur chercheuse, investigatrice de M. Trubner qui fait une sorte de chasse aux professeurs et aux instituts du monde et qui s'est juré, semble-t-il, de les découvrir, de les dépister, fussent-ils au bout du monde et jusque dans l'*ultima Thule*. Le volume —

1. On nous pardonnera d'annoncer si tardivement cette publication ; notre article, rédigé il y a plus de huit mois, a été égaré.

orné du portrait d'un des plus éminents savants du Danemark, M. Sophus Müller, directeur du Musée national de Copenhague — comprend 1272 pages de texte (noms et notices) et 206 pages de tables. On y trouvera, en plus des années antérieures, l'état complet des sociétés savantes de Grande Bretagne et de Belgique. M. Trübner exprime dans sa préface sa reconnaissance pour ses collaborateurs et pour les administrateurs d'universités et instituts savants qui ont facilité son travail ; mais lui, plus que tout autre, lui, *dux facti,* mérite toute notre gratitude.

A. C.

Lettre de M. Malet.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien faire à mes Manuels d'histoire en les signalant dans la *Revue Critique* (n° 31). Je remercie votre collaborateur M. N. des choses obligeantes qu'il en dit, et plus encore de la peine qu'il a prise de relever une série d'erreurs qui disparaîtront à la prochaine édition. Quelques-unes, par exemple celle relative à l'Alsace (p. 176), proviennent de la volonté de faire court dans une sorte de rapide résumé des événements, et sont rectifiées, au moins en ce qui concerne l'Alsace, dans le livre même (p. 190) quand les événements sont étudiés avec plus de détails.

Il est une partie des observations présentées par M. N. auxquelles je vous demande la permission de répondre, sans plus de préoccupation confessionnelle que M. N., et comme lui avec l'unique souci de la vérité historique. Pour être bref et clair, je citerai le texte de M. N. et je répondrai point par point.

1° « Quand il parle successivement d'Édouard VI et de Marie Tudor, c'est au premier de ces deux souverains (qui ne fit brûler personne), qu'il applique l'épithète de *tyrannique*, infiniment mieux méritée par la seconde.

J'ai terminé le paragraphe consacré à Édouard VI par ces mots : Ce fut la période de la « tyrannie protestante ». L'expression est entre guillemets, parce qu'elle est celle que les historiens anglais, le pasteur Green en particulier, emploient à propos de la politique religieuse au temps d'Édouard IV. — Quant à Marie Tudor pour laquelle M. N. me suspecte d'indulgence, j'ai dit que « ses violences lui méritèrent d'être appelée *Marie la Sanglante.* »

2° « Il affirme à ses élèves que « la Réforme protestante profita non pas à la liberté, mais à l'absolutisme. »

Cette phrase résume un paragraphe consacré aux résultats politiques de la Réforme en Allemagne, dans les États scandinaves, en Angleterre. Elle est, je crois, l'expression de la vérité. Je ne pense pas que le principe « cujus regio, hujus religio », auquel aboutit politiquement la Réforme, soit un principe de liberté. Cette opinion ne m'est pas particulière. Green, déjà cité, la professe pour l'Angleterre et M. Lavisse a écrit que « le premier effet politique de la Réforme a été d'accroître d'une force nouvelle les monarchies. »

3° « On a beau condamner énergiquement l'attitude de Calvin vis-à-vis de Servet, on ne peut s'empêcher de reprocher à l'auteur une calomnie gratuite quand il raconte que le réformateur « l'amena par de secrètes manœuvres à se réfugier à Genève »; chacun sait que le malencontreux passage de Servet par cette ville fut fortuit.»

Chacun sait aussi que Servet vivait à peu près en sûreté à Lyon quand, au commencement de 1553, Calvin le dénonça secrètement comme hérétique au cardinal de Tournon. Cette dénonciation contraignit Servet à quitter Lyon, à chercher un asile de gauche et de droite : il échoua finalement à Genève.

« 4° Que dire surtout de la déclaration que le massacre de Vassy fut « une véritable bataille ». C'est abuser de l'ignorance d'enfants de 12 ou 13 ans. »

J'ai donné sur le *Massacre de Vassy* -- c'est le titre même du paragraphe — assez de détails précis pour que le lecteur, enfant de 13 ans ou autre, ne puisse se méprendre sur la nature de la « bataille » : des pierres d'un côté; des arquebuses de l'autre; 23 calvinistes tués, 100 blessés, aucune mention des rares blessés catholiques. Que M. N. trouve impropre l'expression « bataille » je l'admets volontiers. « Une rixe qui tourna au massacre » eut en effet été plus exact. Mais d'une impropriété de style, à la volonté « d'abuser de l'ignorance des enfants », il y a peut-être une certaine marge.

« Quand l'auteur dit qu'Élisabeth fit décapiter Marie Stuart, « sous prétexte qu'elle conspirait contre elle », est-ce qu'il ne croirait pas par hasard, à la réalité de ces complots ? »

Je ne sais rien et je ne crois rien à propos de Marie Stuart, parce que son histoire ne m'ayant jamais attiré, je ne la connais que par des résumés de quatrième ou de cinquième main. Au tome V de l'Histoire Générale Lavisse-Rambaud, M. Filon ne paraît nullement convaincu de la culpabilité de Marie Stuart : de là ma formule. Je suis prêt à la changer si un plus récent historien est arrivé à une autre conclusion.

6° « Enfin si M. M. avait jamais ouvert le grand ouvrage si admiratif de M. Fagniez sur le Père Joseph, il ne pourrait affirmer que ce grand et ardent convertisseur des hérétiques, de Saintonge, du Poitou, du Languedoc, a prêché le « respect de la conscience de ses compatriotes protestants. »

Je n'ai rien écrit de semblable à propos du père Joseph, dont il n'est question que dans une citation, empruntée à M. Fagniez. J'ai écrit, à propos de Richelieu, au lendemain de la grâce d'Alais : « Aussi s'opposa-t-il à toute violence et força-t-il les catholiques intolérants à respecter la liberté de conscience de leurs compatriotes protestants. » Il n'y a rien là qui ne soit conforme à la vérité.

J'ai rédigé tout ce cours d'histoire sans autre souci que le *religieux* respect de la vérité et, en ce qui concerne les affaires religieuses, avec la pensée d'éveiller chez l'enfant, par l'horreur du fanatisme, le sincère amour de la tolérance. Aussi ai-je montré le fanatisme partout où il s'est rencontré, sans me préoccuper de la couleur de son chapeau, ni du costume de ses prêtres. « L'esprit des manuels de l'enseignement clérical » n'a rien à voir là-dedans, et qu'on l'ait évoqué à propos de cette petite histoire des Temps Modernes, cela ne laissera pas de surprendre qui y aura lu l'histoire des premières persécutions contre les calvinistes, et celle de l'édit de Nantes et de sa révocation.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Albert Malet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 août 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres, du 14 et du 17 août, adressées à M. le duc de Loubat par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. M. Holleaux annonce une série d'importantes découvertes faites au cours des fouilles de Délos : six grands lions archaïques en marbre, ornant une esplanade, dans le voisinage du Lac sacré; quelques maisons excellemment conservées, dans

le quartier du Théâtre, avec une inscription donnant la date précise de ce quartier; une statue de la Muse Polhymnie dont la draperie est d'un travail admirable; une magnifique tête de Dionysos, dont le type rappelle l'art de Scopas; une statue de femme; des bijoux d'or, des monnaies, etc.

M. Georges Perrot présente les photographies d'une statuette de marbre qui appartient à M. le Dr Perrod, de Turin, et qui a été trouvée en 1902, en Cyrénaïque, près de Benghazi. Elle représente l'Aphrodite Anadyoméne. La figure est brisée au milieu des cuisses; la partie inférieure n'a pas été retrouvee. M. Furtwaengler a publie deux figures qui reproduisent le même type et dans lesquelles il croit reconnaître, au caractère du visage et de tout le modelé, des réductions d'une statue célèbre qui aurait été exécutee par Euphranor ou par quelque autre artiste du même temps, dans un style qui se ressentirait encore des traditions de l'ecole péloponnésienne du ve siècle. Ce qui fait l'originalité de la jolie statuette de M. Perrod, c'est qu'elle diffère sensiblement, à certains égards, des marbres de Munich et de Rome qui ont été étudiés par M. Furtwaengler. Les formes sont ici plus amples, plus courtes et plus grasses, non sans quelque mollesse. Mais ce qui fait surtout la différence, c'est le visage. L'œil, en particulier, n'a plus le même dessin que dans les têtes modelées par les continuateurs de Polyclète et de Phidias. La paupière supérieure paraît se fondre avec une arcade sourcilière dont la saillie très marquée baigne d'ombre le globe oculaire, et cette ombre donne au regard que l'on y cherche ce je ne sais quoi d'*aphrodisien*, comme on disait, qui était pour beaucoup dans le charme du chef-d'œuvre de Praxitèle. Enfin, la partie de la chevelure qui encadre le front est traitée de la même manière que dans les figures où l'on s'accorde à reconnaître l'imitation des types praxitéliens. Ce sont, indiquées d'une façon sommaire, les mêmes ondes légères et souples. C'est dont l'influence du style de Praxitèle que l'on croit reconnaître ici.

M. Henri Dehérain communique et commente, d'après des photographies publiées par M. Bland, des inscriptions du XVIIe siècle relevées à Malacca sur des pierres tombales. Ces épitaphes donnent des détails biographiques soit sur les fonctionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales résidant à Malacca (gouverneurs en second, officiers, chapelains), soit sur leurs familles, soit sur des colons libres. Elles contribuent à éclairer l'histoire de l'occupation des Hollandais dans la presqu'île malaise. En terminant, M. Dehérain insiste sur l'utilité qu'il y aurait à recueillir les textes épigraphiques dispersés depuis la fin du XVe siècle sur les rivages des pays exotiques par les marins et par les agents des puissances européennes colonisatrices.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Audollent, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, une note sur une statuette de Mercure, en bronze, découverte au sommet du Puy-de-Dôme le 1er août 1906. Plusieurs photographies de M. Marcel Lamothe permettent d'apprécier l'intérêt de ce petit monument qui mesure 0 m. 18 c. Le dieu est debout et nu; un manteau attaché sur l'épaule droite couvre seulement la partie gauche de la poitrine et le bras du même côté; il porte une bourse dans la main gauche et tenait le caducée dans la droite. Abondante chevelure, tête jeune, physionomie pleine d'intelligence et de malice, vigueur physique très marquée, tels sont les traits caractéristiques du dieu honoré dans le célèbre temple du Puy-de-Dôme.

M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, directeur des fouilles d'Alise, annonce la découverte, sur le Mont-Auxois, d'un monument de dimensions considérables qui pourrait être un forum et qui daterait du temps d'Auguste. Il a constaté la destruction prématurée de tous les grands monuments construits à Alésia au lendemain de la conquête; il en croit en avoir trouvé les causes dans les guerres intestines qui précédèrent l'affermissement du pouvoir de Vespasien. Le nombre de ces monuments publics fait croire à M. Espérandieu qu'Alise a été de tout temps un centre religieux et un marché et que les Romains, au lieu de la faire évacuer comme Bibracte et Gergovie, préférèrent y accumuler les édifices religieux et profanes, afin d'y attirer périodiquement, dans un but de surveillance plus facile, les indigènes du pays et des cités voisines. M. Espérandieu signale ensuite la trouvaille, parmi les ruines du grand monument, d'un bas-relief représentant un Dioscure. Il montre enfin les photographies d'un très grand nombre d'objets provenant des fouilles.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 août 1906.* — M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, annonçant que l'on a commencé le déblaiement d'un petit temple, entre le théâtre et l'édifice qui pourrait être un forum. Parmi les trouvailles il faut signaler de nombreux fragments d'une inscription celtique en lettres grecques, un bas-relief représentant Jupiter entre Minerve et Junon, un Jupiter gaulois *à la roue*, un torse d'Amazone, et surtout une applique en bronze, d'un admirable travail, représentant un Gaulois mort.

M. S. Reinach lit ensuite un mémoire d'Edhem-bey sur la seconde campagne de fouilles poursuivie par ce savant à Alabanda en Carie, aux frais du gouvernement

ottoman. Edhem-Bey a découvert un grand temple ionique qu'il identifie à celui que Vitruve signale à Alabanda. Les fouilles ont encore donné des fragment d'un autel ionique de beau style et trois plaques d'une frise représentant une bataille d'Amazones et de Grecs.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur la découverte d'un cimetière chretien au point nommé Mcidfa, à Carthage. Parmi les épitaphes mises au jour, on remarque celle de *M. Val(erius) Petao* qualifié *i(mmuni)s alae Gemellianae*. L'*ala Gemelliana* est connue par un diplôme militaire. Il est assez rare de rencontrer des *immunes* appartenant à des troupes auxiliaires. — Un sarcophage orné de six Amours est aussi très digne d'attention. On sait combien les artistes de l'antiquité aimaient à représenter les Amours se livrant aux besognes les plus diverses, tantôt imitant les travaux multiples des hommes, tantôt s'adonnant à des jeux enfantins. Sur le nouveau sarcophage de Carthage, l'un des enfants a recouvert sa tête d'un énorme masque de Silène; les attributs que portent les autres Amours sont, comme le masque, des attributs bachiques.

M. Salomon Reinach aborde l'explication du mythe d'Hippolyte. Le nom de ce héros signifie « déchiré par les chevaux »: la légende primitive comportait donc un dépècement rituel, comme ceux dont Actéon, Adonis, Orphée, Penthée, etc., auraient été les victimes. L'analogie de ces mythes autorise à croire que le prototype d'Hippolyte est un cheval sacré, victime d'un sacrifice annuel de communion. Les fidèles qui déchirent le cheval et le dévorent cru se revêtent de peaux de cheval et s'appellent eux-même des *chevaux*, pour mieux marquer l'assimilation au dieu qui est le but même du sacrifice; c'est pourquoi le nom d'Hippolyte signifie « déchiré par des chevaux ». Ainsi s'expliquent aussi, dans la tradition littéraire, la résurrection d'Hippolyte, le culte dont il est l'objet, et les manifestations annuelles de deuil que lui prodiguent les filles de Trézène, pareilles aux femmes de Byblos pleurant Adonis.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur le notariat dans l'Egypte ptolémaïque.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 septembre 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres adressées à M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, par M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes. A ces lettres, qui contiennent de nouveaux renseignements sur les récentes découvertes faites à Délos, sont jointes quelques photographies. M. Holleaux se propose d'ailleurs de lire prochainement devant l'Académie un rapport sommaire sur les résultats obtenus dans l'année au cours de ces fouilles.

M. Chavannes signale dans le soutra bouddhique des rêves du roi Prasenajit, tel qu'il existe en pâli et en chinois, un récit étroitement apparenté à la légende grecque relative à Oknos : un homme assis tresse une corde pendant qu'un animal qui est derrière lui dévore la corde à mesure qu'il la tresse. C'est l'image d'un homme laborieux qui a une femme dépensière. M. Chavannes croit retrouver là une de ces devinettes qui sont parmi les plus anciennes inventions de l'esprit humain.

M. Merlin, directeur du service des antiquités de la Tunisie, étudie un sénatusconsulte relatif aux marchés du *saltus Beguensis*, découvert il y a plus de 45 ans en Tunisie par V. Guérin. Des lectures nouvelles de plusieurs passages de ce document fournissent les noms de quelques-uns des sénateurs romains qui vivaient en l'an 138 p. C., lors de l'avènement de l'empereur Antonin le Pieux.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture d'une étude sur le notariat dans l'Egypte ptolémaïque. Entre autres particularités, il relève le fait que, d'après les papyrus actuellement connus, on ne rencontre de notaires officiels ou « agoranomes » qu'en Thébaïde, c'est-à-dire dans une région où, le clergé étant puissant et hostile, le gouvernement des Lagides avait intérêt à faire concurrence au monopole effectif des notaires ou « monographes » sacerdotaux. Il s'occupe ensuite de l'enregistrement des contrats, constitué dans un but fiscal et effectué d'abord dans les banques royales et plus tard dans des bureaux spéciaux.

M. Cagnat présente une observation au sujet d'une inscription récemment trouvée à Carthage et commençant ainsi : *D. M. S.* || *IS. M. Val. Petao. IS. alae*, etc. Il n'y a pas de grade ni d'office militaire qui corresponde au groupe *IS*, à moins de supposer quelque chose comme *i(mmuni)s* ; mais ce genre d'abréviation appartient à l'épigraphie des bas temps, surtout à l'épigraphie chrétienne. M. Cagnat croit que l'on doit voir là non pas un groupe de lettres, mais des chiffres. Dès lors, il faudrait traduire *IS* par « un et demi ». Or il y avait, parmi les cavaliers des ailes, des soldats d'élite appelés *sesquiplares* ou *sesquiplarii*, parce que, dit Végèce, *sesquiplares unam semis consequuntur annonam*. On aurait abrégé *sesquiplaris* en *IS* pour indiquer que la solde du personnage valait une fois et demi celle de ses compagnons d'armes moins favorisés. — MM. Perrot, Lair et Viollet présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 24 septembre — 1906

W. B. Smith, Le Jésus préchrétien. — A. Schweitzer, De Reimarus à Wrede. — Schmiedel, Les problèmes de la vie de Jésus. — Filow, Les légions de Mésie. — Hoops, Les arbres et plantes dans l'antiquité germanique. — Reuss, Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un Strasbourgeois. — Sadi Carnot, Les volontaires de la Côte-d'Or. — Wirth, L'évêque Colmar. — Mémoires du baron Sers, p. Sers et Guyot. — Lunet de Lajonquière, Ethnographie du Tonkin ; Siam et les Siamois. — Académie des inscriptions.

Der vorchristliche Jesus, von W. B. Smith. Giessen, Töpelmann, 1906, in-8, xix-243 pages.

Von Reimarus zu Wrede, eine Geschichte der Leben-Jesu-Forschung, von A. Schweitzer. Tübingen, Mohr, 1906; in-8, xii-418 pages.

Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung, von O. Schmiedel. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1906; in-8, viii-124 pages.

Après avoir essayé de reconnaître presque tous les éléments du christianisme dans les autres religions de l'antiquité, tentative raisonnable en soi, pourvu que l'on procède avec méthode et qu'on n'oublie pas de remarquer la transformation que le christianisme a fait subir à ces éléments préexistants, l'on devait trouver que le culte même de Jésus est antérieur à l'apparition historique de son personnage. C'est la découverte qu'a faite M. Smith : au siècle qui a précédé l'ère chrétienne, il y avait, chez les Juifs et surtout dans le monde grec, une religion, secrète mais très répandue, du dieu Jésus le Nazaréen, c'est-à-dire « le protecteur » ou « le sauveur », Nazareth n'ayant jamais existé..... On peut regretter que cette thèse, plus que paradoxale, sur les origines du christianisme n'ait pas été régulièrement développée. L'auteur donne cinq études séparées (sur le Jésus préchrétien, sur le sens du mot « nazaréen », sur celui du mot *anastasis*, sur la parabole du Semeur, qui serait une allégorie concernant le Logos, sur l'authenticité et la date relativement récente de l'Epître aux Romains) qui ne laissent pas au lecteur une idée bien nette de ce que devient, en l'hypothèse, le rôle historique de Jésus, dont on ne va pas jusqu'à contester l'existence, celui de Paul et des premiers disciples. Tant s'en faut, d'ailleurs, que l'argumentation de M. S. soit un défi au sens commun ; elle est plus ingénieuse que capricieuse et plus subtile qu'arbitraire, mais elle se fonde sur un petit nombre d'indices et de faits secondaires, plus ou moins obscurs, pour en déduire toute une histoire

nouvelle en contradiction avec le gros des témoignages et la masse des vraisemblances. C'est surtout le livre des Actes qui est exploité en faveur du Jésus préchrétien, et il faut avouer, par exemple, que le cas d'Apollos (*Act.*, XVIII, 24-28), qui était « instruit dans la voie du Seigneur » et « enseignait exactement les choses de Jésus », tout en « ne connaissant que le baptême de Jean », est au moins singulier. Les explications des commentateurs sont peu satisfaisantes. L'hypothèse d'une altération dans le texte est trop commode et peut paraître invraisemblable. Reste à supposer que les conditions et les formes de l'évangélisation primitive ont été plus complexes et plus variées qu'on ne l'admet communément. Mais inférer de là que le Jésus dont il s'agit n'est pas celui de l'histoire doit être plus que hardi. Les autres particularités que l'on signale sont encore moins probantes. M. P. W. Schmidel, qui a écrit pour ce livre un avant-propos, dit que de telles publications, même quand la science n'en ratifie pas les conclusions générales, obligent du moins à contrôler sévèrement les opinions reçues, à justifier et à rectifier les positions que l'on regarde comme acquises. En ce sens, M. S. n'aura sans doute pas travaillé inutilement.

Rien de plus instructif, je dirais volontiers de plus attachant que le travail de M. Schweitzer, si l'on fait abstraction des idées personnelles que l'auteur a cru devoir émettre pour clore son analyse critique en esquissant une vie de Jésus qui soit conforme à l'histoire. L'analyse est excellente en général, à la fois suffisamment développée et minutieuse, complète, exacte, menée avec ordre, intelligence et finesse. Reimarus est, à le bien prendre, le premier qui ait essayé d'écrire l'histoire de Jésus. M. Wrede est l'auteur d'une tentative récente (voir *Revue* du 28 décembre 1902, pp. 502-504) et qui a fait assez de bruit, pour démontrer le caractère artificiel du second Évangile, que les critiques inclinaient à regarder comme l'expression suffisamment sûre de la primitive tradition apostolique. Entre ces deux termes on voit défiler Paulus. Schleiermacher, Strauss, Renan, etc. M. S. montre fort bien ce qu'il y avait de remarquablement entrevu dans l'œuvre de Reimarus, et aussi tout ce que la critique contemporaine doit à Strauss, un peu oublié pendant qu'une bonne partie de ses conclusions se vulgarise ; il fait ressortir ce qu'il y avait de vérité dans l'extrême radicalisme de Bruno Bauer. Peut-être est-il moins heureux dans son jugement sur Renan : celui-ci aurait été déjà presque oublié quand il mourut, en 1892 ; cependant sa *Vie de Jésus* ferait encore obstacle à toute intelligence profonde de la religion en France. Certes, la *Vie de Jésus* est très loin d'être un monument définitif, et M. P. en a bien relevé les défauts, que nombre de gens connaissent, même chez nous ; mais je ne sais si on la lit encore beaucoup ; ce qui subsiste de son influence n'est pas dans les conclusions particulières ni dans l'esprit de sceptique religiosité qui la caractérise, mais dans l'impulsion

donnée à la recherche scientifique en une matière où il était presque admis, même par notre monde savant, qu'elle n'avait pas à s'exercer. A la plupart des Vies de Jésus écrites par des protestants libéraux, M. P. reproche, et je crois avec raison, une tendance à moderniser le Christ en considérant comme accessoire, dans sa doctrine et son action, ce qui n'agrée pas à notre culture, et en retenant seulement, sauf à en changer plus ou moins la forme historique, ce qui peut convenir à notre temps. Il loue beaucoup M. J. Weiss d'avoir fait valoir la nature essentiellement eschatologique de l'Evangile. Là serait le vrai point de vue de l'histoire. Mais on n'aurait pas tiré de ce principe les conséquences qu'il doit légitimement comporter. Et c'est ici qu'intervient le système particulier de l'auteur, comme un moyen d'échapper aux conclusions négatives de M. Wrede.

On a le droit d'être surpris que M. S., après la patiente étude qu'il a faite des critiques anciens et nouveaux, écarte ou essaie d'expliquer les incohérences du récit de Marc par les circonstances réelles de la carrière de Jésus et par le caractère de sa conscience messianique, sans tenir compte du travail de la pensée chrétienne sur les données primitives ni de l'élaboration rédactionnelle, qui n'est pourtant pas plus difficile à discerner dans le second Evangile que dans les deux autres Synoptiques. L'eschatologie conséquente devrait admettre que Jésus, au moment où il envoya les Douze prêcher l'avènement du royaume, pensait que cet avènement se produirait avant la fin de la tournée apostolique (cf. *Matth.*, x, 23); trompé dans cette espérance, il se serait soustrait à l'empressement de la foule pour entreprendre ce voyage vers le nord que les critiques ont voulu expliquer par le déchet qu'avait déjà subi sa popularité. Mais il faut trop de bonne volonté pour interpréter le discours de mission qu'on trouve *in extenso* dans *Matth.*, x, comme une allocution réellement tenue par Jésus, non comme la paraphrase de quelques sentences authentiques, en vue des conditions de l'apostolat au temps de la première génération chrétienne. Wellhausen a été beaucoup mieux inspiré en supposant que le récit de la mort de Jean-Baptiste, véritable hors-d'œuvre, recouvre maintenant dans Marc une simple indication sur l'attitude d'Hérode à l'égard de Jésus : averti du mouvement, le tétrarque songeait à l'arrêter ; Jésus aurait pris alors le parti de s'éloigner, mais les évangélistes ont voulu trouver un autre motif à sa retraite. Jésus, nous dit-on, croyait être le Fils de l'homme qui devait venir : rien de mieux. Il pensait entrer dans sa fonction par un changement subit de son être, et, au besoin, s'il devait mourir, par une prompte résurrection : cela encore est vraisemblable. Mais cela n'explique pas suffisamment, cela ne prouve pas réellement l'authenticité rigoureuse des paroles sur la nécessité de porter sa croix après Jésus (*Matth.*, x, 32), sur la passion et la résurrection au troisième jour ; cela ne prouve pas que Jean-Baptiste ait supposé que Jésus pouvait être Élie, ni que la parole de Jésus identi-

fiant Jean lui-même au prophète du grand avènement soit authentique dans *Matth.*, xi, 14; cela ne prouve pas que le récit de la multiplication des pains corresponde à une circonstance où Jésus aurait rompu le pain à la foule comme en gage et en sacrement du festin messianique, bien qu'il en soit ainsi, dans une certaine mesure, pour la dernière cène; cela n'oblige pas à recevoir le tableau de la transfiguration au même titre que la confession de Pierre, et cela n'autorise pas à transposer celle-ci après celle-là, pour expliquer l'une par l'autre. Que Jésus, ne voyant pas venir les tribulations annoncées par lui dans le discours de mission apostolique (*Matth.*, x), ait compris que lui seul devrait mourir pour assurer promptement le royaume aux prédestinés, c'est une idée tout artificielle et sans fondement réel dans les textes. Le soir de son arrestation, le Christ gardait encore une espérance d'échapper à la mort, et ce n'était pas précisément pour mourir qu'il était venu à Jérusalem. La perspective de la mort était une éventualité; le prochain avènement du royaume, une assurance de foi. Puisqu'il voulait être le critique des critiques, M. S. aurait peut-être mieux fait de s'enfermer dans son rôle.

La brochure de M. O. Schmidel paraît, dans sa seconde édition, avec quelques retouches et suppléments en rapport avec les travaux qui ont été publiés en Allemagne au cours des dernières années (voir *Revue* du 22 septembre 1902, pp. 224-226). L'auteur n'a rien trouvé en français qui fût digne de citation; mais on peut douter qu'il ait cherché. Il a connu l'ouvrage de M. Schweitzer et il reproche à celui-ci l'exclusivisme (pour ma part, je lui reprocherais seulement la forme spéciale) de son point de vue eschatologique.

Alfred Loisy.

Bogdan Filow, **Die Legionen der Provinz Mœsia, von Augustus bis auf Diokletian,** Leipzig, 1906, in-8° x-96 pages et une carte; chez Dietrich.

L'étude de l'occupation militaire d'une province romaine a un double intérêt pour l'histoire locale de cette province et pour l'histoire générale de l'Empire : la quantité et la composition des troupes appelées à la défendre sont la conséquence des événements qui s'y passent et permettent, d'autre part, d'en comprendre la portée. A ce double point de vue, le livre de M. Filow mérite d'être signalé. Il est divisé par périodes : la Mésie jusqu'à la bataille de Crémone, période de conquête et d'organisation; — la Mésie de la bataille de Crémone à la division en deux parties de la province, période de trouble, par suite des événements qui agitent l'Italie et dont le contre-coup se ressent dans toutes les armées — règne de Domitien où la guerre contre les Daces nécessite un grand mouvement de troupes de ce côté — règne de Trajan où les expéditions contre les Daces agitent de nou-

veau la contrée — période s'étendant entre Hadrien et Dioclétien, où les guerres du IIe siècle et, au IIIe l'abandon de la Dacie nécessitent, des changements dans les garnisons de Mésie. Pour chacune de ces périodes, l'auteur examine quelles furent les légions qui séjournèrent dans le pays ou qui y vinrent en expédition. Il est impossible de le suivre dans les détails d'une étude toute technique, toute de détail; qu'il suffise de dire que M. F. est parfaitement au courant des documents, comme aussi des écrits modernes relatifs aux légions de l'époque impériale, et qu'il fait un usage excellent des inscriptions; les notes sont pleines de remarques épigraphiques intéressantes.

La portée historique du travail est indiquée dans la conclusion. On remarque dans les effectifs de l'armée d'occupation un accroissement continu. Il y avait sur le Bas-Danube deux légions au temps d'Auguste; on en trouve quatre à partir de Domitien et huit sous Dioclétien. Les Romains furent donc obligés de multiplier leurs efforts militaires, de ce côté, au lieu de les ralentir comme cela se passait ailleurs. La cause en est, suivant l'auteur, dans la nature des habitants, assez réfractaires à la domination romaine et dans l'état d'insécurité des frontières toujours exposées à de nouvelles poussées des Barbares voisins du Danube. Il est encore un autre motif que M. F. a signalé. Le royaume des Parthes a toujours été, on le sait, une menace pour l'Empire romain et la guerre n'a presque jamais cessé sur cette frontière. Or les légions de l'Asie n'étaient ni assez nombreuses ni surtout assez disciplinées pour être employées avec sécurité contre ces redoutables ennemis. Les légions de Mésie, placées au centre des possessions romaines et composées de soldats éprouvés, furent très souvent appelées à soutenir leurs collègues asiatiques, ce qui nécessitait de les maintenir nombreuses et fortes. Leur fidélité à l'empereur et leur esprit guerrier les faisait envoyer sur l'Euphrate comme il fit choisir dans leur sein, au IIIe siècle, les recrues destinées à garnir les rangs de la garde prétorienne.

R. C.

Johannes Hoops, **Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum.** Strassburg, K. J. Trübner, 1905, XVI, 689 pages. Prix : 15 m.

L'ouvrage que M. J. Hoops vient de publier offre un intérêt que le titre fait déjà pressentir ; sans se laisser arrêter par l'immensité et les difficultés de la tâche, le savant professeur de Heidelberg a entrepris de faire l'histoire des plantes dans les pays habités par les diverses peuplades germaniques, depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du moyen âge ; et grâce à une information toujours sûre, à l'érudition la plus variée et la plus étendue, il est parvenu à mener à bien ce travail, devant lequel un chercheur moins courageux et

moins bien préparé eût vite reculé. C'est un tableau complet de la flore industrielle et alimentaire de l'Europe septentrionale et centrale, en même temps que de la vie économique — ou au moins d'un des côtés de la vie économique — des habitants de cette région depuis l'époque la plus reculée qu'il nous offre. Ce tableau n'avait pas encore été fait d'une manière aussi complète [1]; on ne saurait aussi être trop reconnaissant à M. J. H. d'avoir essayé de le retracer.

Son livre se compose de deux parties; la première qui comprend cinq chapitres, est consacrée aux arbres sauvages; la seconde, avec neuf chapitres, traite des plantes cultivées. Quelles transformations se sont produites dans la flore arborescente de l'Europe septentrionale — il s'agit ici des pays scandinaves — et de l'Europe centrale — l'Allemagne actuelle, — depuis la fin de l'époque glaciaire ? Telle est la première question, et on en sent l'importance, que M. J. H. examine. Les travaux des savants scandinaves [2] ont permis d'y répondre sans peine pour la région septentrionale. Sur le sol dévasté par les glaces apparait, après leur retrait, d'abord une flore arctique, caractérisée par le bouleau nain et le saule herbacé, puis vient le pin, accompagné du bouleau ordinaire et du tremble; le chêne leur succède, et lui-même est supplanté ou refoulé par le hêtre et le sapin élevé ou épicéa. Le problème est plus compliqué pour l'Allemagne; dans la partie septentrionale, recouverte jadis par les glaces, les choses se sont passées à peu près — plus tôt seulement — comme dans la Scandinavie; mais dans l'Allemagne méridionale et la Bohême, dont toutes les parties ne furent pas couvertes de glaciers, la végétation arborescente ne s'est pas succédée dans un ordre aussi régulier, et l'on trouve dans les tourbières les plus anciennes des débris d'arbres à feuilles les plus divers et même du hêtre.

Dans un second chapitre, M. J. H. étudie la flore arborescente de l'âge de pierre, et ici se présente la question de l'existence de l'homme et de sa première apparition dans la région qu'il examine; postérieur de milliers d'années à l'époque glaciaire dans les pays scandinaves, l'homme n'y est point non plus contemporain de l'époque du pin, comme l'avait prétendu J. Steenstrup; il n'y apparaît que pendant celle du chêne, au temps des Kjökkemöddings, ce qui nous reporte à l'âge paléolithique de l'Europe septentrionale, séparé de la culture paléolithique de l'Allemagne méridionale et de la France par de longs siècles. A cette époque, le hêtre n'existait pas encore en Scandinavie; le chêne dominait dans ses forêts, en compagnie de l'aune, du saule, du bouleau, du tilleul à petites feuilles. Ce n'est qu'à la fin de cette période que le hêtre fait son apparition dans la région de la Baltique, avec le charme, le mérisier et peut-être même l'épicéa. Ces arbres, au

1. En 1895, M. Georg Buschan l'avait essayé dans sa *Vorgeschichtliche Botanik*.

2. Il faut citer d'abord les études de Japetus Steenstrup sur les tourbières de l'île de Seeland, qui remontent à 1841.

contraire, et presque tous ceux de la flore actuelle, à l'exception du mélèze, existaient déjà à l'époque, plus récente il est vrai, — c'est l'âge néolithique — des habitations lacustres de la Suisse, de la Hongrie et de la Bosnie.

Après un court, mais utile chapitre — le troisième —, où M. J. H. examine dans quels rapports la forêt et les steppes sont avec les établissements préhistoriques, et montre fort bien que ces établissements n'ont pu se faire que dans les espaces libres laissés entre elles par les anciennes forêts, il aborde la question aussi séduisante qu'insoluble du séjour primitif des Indogermains [1]. C'est à la comparaison des noms d'arbres — bouleau, saule, chêne, conifères, frêne et tremble, surtout hêtre et if — dans leurs différents idiomes qu'il en demande la solution. Avant leur séparation, les Indogermains ont habité, dit-il, une contrée où se rencontraient ces diverses espèces d'arbres ; mais le hêtre et l'if, dont les noms n'existent pas d'ailleurs dans les langues slaves et hindoues, sinon iraniennes, ne croissent pas, en Europe, à l'est d'une ligne qui va des environs de Kœnigsberg à Odessa; donc la résidence primitive des Indogermains se trouve à l'ouest de cette ligne, et comme les tribus du rameau baltique ont dû émigrer d'une région couverte de chênes, la région du nord-ouest, dans une contrée où abondaient surtout les conifères, celle même des provinces baltiques, c'est dans cette région du nord-ouest de l'Allemagne actuelle qu'ont dû par suite résider les Indogermains avant leur séparation en Européens et Asiatiques. C'est ainsi que M. J. H. a ajouté une nouvelle hypothèse à celles déjà si nombreuses qu'on nous a offertes en ces dernières années sur la patrie primitive des Indogermains, hypothèse ingénieuse sans doute, mais qu'il est permis de trouver aussi peu acceptable que les précédentes.

Avec les deux chapitres suivants — les V et VI —, nous abordons un terrain plus solide et plus sûr. Dans le sixième, M. J. H. traite de la flore arborescente de l'Angleterre à l'époque anglo-saxonne, sujet qui lui est familier depuis longtemps [2]; dans le cinquième, il passe en revue, à l'aide des textes et des documents contemporains, les divers arbres de l'Allemagne à l'époque romaine et pendant les premiers temps du moyen âge; il en étudie avec soin la distribution géographique d'après les noms divers qui en sont tirés, leur prédominance relative ou variable dans la composition des forêts des différentes provinces, enfin les changements que le climat ou la main de l'homme a pu amener dans leur répartition sur le sol germanique. Il y a là un résumé excellent de l'histoire forestière de l'Allemagne. Le

1. Il faut dire que M. J. H. n'a eu en vue que la résidence des Indogermains au moment de leur séparation, et qu'il s'est gardé d'examiner la question de leurs séjours antérieurs, encore moins de leur origine véritable.

2. Vers 1883, M. J. H. a publié une dissertation curieuse *Sur les noms de plantes en ancien anglais*.

tableau de la flore arborescente de la Grande-Bretagne après l'invasion anglo-saxonne n'offre pas un moindre attrait. Avec lui se termine la première partie du bel ouvrage de M. J. H.; le résumé que je viens d'en faire montre quel intérêt elle présente; la seconde partie, pour l'importance et la nature des questions qui y sont traitées, en offre un plus grand encore.

Le chapitre VII, par lequel s'ouvre cette seconde partie, traite des plantes cultivées dans l'Europe centrale et septentrionale durant l'âge de pierre. Une question se pose tout d'abord : à quelle époque remonte la culture du sol, en particulier celle des céréales? Les découvertes, bien faites pour déconcerter, de MM. Piette et Nelli dans la région pyrénéenne, sembleraient la reporter à l'époque paléolithique, ou du moins à la période de transition entre les époques paléolithique et néolithique. Mais d'où venaient les céréales dont ils ont cru retrouver les débris ou les représentations? M. J. H. n'hésite pas à admettre, quelque incertaine qu'elle soit, l'hypothèse de M. de Solms-Laubach, d'après laquelle nos céréales seraient originaires de l'Asie centrale, et auraient de là pénétré, à travers la Perse, jusque dans la région méditerranéenne. Mais l'orge est indigène dans l'Asie antérieure; on trouve, dans la même région et le Sud-Est de l'Europe, à l'état spontané, le *Triticum ægilopodioides*, qui paraît être le type de notre froment, pourquoi faire venir cette céréale et l'orge d'une contrée si éloignée et où on ne les a pas rencontrées d'ailleurs à l'état sauvage? Quoi qu'il en soit de cette hypothèse et de l'ancienneté prétendue de l'agriculture dans la France méridionale, à l'époque néolithique, les céréales étaient déjà cultivées dans l'Europe centrale et même septentrionale; M. J. H. en suit les traces, en Bosnie, dans la Hongrie et la Haute-Italie, le versant septentrional des Alpes, la Bohème, l'Allemagne tout entière et les pays scandinaves; il énumère les diverses espèces retrouvées: blé, amidonnier, locular, orge et millet, et se demande naturellement, toutefois sans pouvoir y répondre, puisqu'on les rencontre toutes également, laquelle de ces céréales fut le plus anciennement cultivée; mais il rejette avec raison l'hypothèse de M. Hahn que le millet l'aurait été avant l'orge et le froment [1].

Les premiers habitants ariens des pays scandinaves paraissent n'avoir cultivé que les céréales; ceux de l'Allemagne, au contraire, cultivèrent aussi les lentilles et les petits pois, ainsi vraisemblablement que les panais et les carottes. M. J. H. incline à y joindre les diverses espèces d'aulx, encore qu'on en ait trouvé ni débris, ni graines

---

1. La présence de graines de Bluet et de *Silene cretica*, mêlées aux grains de froment et d'orge, dans les stations de l'Allemagne méridionale, fait supposer à M. J. H. que les céréales y avaient vraisemblement été importées de la région méditerranéenne, pays d'origine du Bluet et peut-être aussi du *S. Cretica*.

dans les tombes explorées [1]. Enfin ces mêmes populations connurent le lin et peut-être le pavot sétigère; mais ils ignorèrent la culture des arbres fruitiers; M. J. H. toutefois voudrait faire une exception pour une espèce de pommier dont on a trouvé des fruits dans la station lacustre de Robenhausen; mais rien ne prouve que ces pommes étaient indigènes ou même qu'elles appartiennent à une espèce incontestablement cultivée.

Après avoir ainsi essayé de refaire l'histoire de l'agriculture de l'Europe centrale et septentrionale aux temps préhistoriques, M. J. H. recherche — c'est l'objet du huitième chapitre — quelles furent les plantes cultivées par les Indogermains avant leur séparation. Réunis jusqu'à l'âge du cuivre, tandis que les commencements de la culture du sol remontent aux premiers temps de l'âge de pierre, ces peuples se sont, pendant la dernière période de leur vie commune, livrés à l'agriculture, comme à l'élevage du bétail; ils connurent aussi la charrue; mais à l'époque de leur réunion, ils ne paraissent avoir cultivé que les céréales — orge, froment, millet —, celles mêmes que connurent les premiers habitants des pays scandinaves et du nord-ouest de l'Allemagne, les seules aussi dont les noms se retrouvent dans tous les idiomes ariens [2]. Enfin, du rôle considérable qu'il a joué dans la vie et les usages des divers peuples ariens aux temps historiques, M. J. H. en conclut, et cela paraît assez légitime, que l'orge fut la céréale la plus importante des Indo-européens à l'époque de leur réunion, et il a cru trouver dans ce fait une indication sur la patrie commune de ces peuples. L'orge n'a besoin que d'un petit nombre de mois pour se développer et mûrir, donc le pays où elle fut la principale culture des Indo-germains réunis, était une contrée à étés de courte durée, comme c'est le cas pour l'Allemagne septentrionale et la Scandinavie; mais celle-ci, étant encore couverte de glaces à l'époque de la première apparition des Indo-européens, est par là même hors de cause; il en résulte que la patrie primitive de ces peuples ne peut se trouver que dans l'Allemagne septentrionale. L'argument est spécieux, mais il ne saurait convaincre, puisque de tout temps l'orge a été cultivée dans des pays à étés de longue, aussi bien que de courte durée.

Après ce retour sur la question de la patrie commune des Indogermains, M. J. H. poursuit, dans le chapitre X, l'histoire des plantes cultivées dans l'Allemagne centrale et septentrionale, à l'époque du bronze et dans les premiers temps de l'âge du fer. Outre les anciennes

---

1. M. J. H. explique l'absence de graines par le fait que les aulx se reproduisent uniquement par des boutures ou des bulbilles; cela est vrai de l'ail, de la ciboule et de la rocambole; mais l'oignon et le poireau se reproduisent uniquement par semis.

2. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'on ne peut rien conclure d'absolu de l'absence d'un nom, puisque nous ignorons quels changements ou quelles confusions ont pu se faire dans l'appellation des diverses plantes.

plantes qui persistent, à l'exception du millet qui disparaît dans le Nord, de nouvelles espèces végétales sont maintenant cultivées, telles que la fève, l'avoine, l'épeautre et le seigle. M. J. H. a consacré à ces dernières des monographies excellentes, où l'on trouve résumé et discuté tout ce que l'on sait sur chacune d'elles; le paragraphe de l'épeautre — *spelta* — en particulier, cette céréale dont le nom paraît germanique, si la plante est exotique, est un modèle d'exposition scientifique. On ne peut aussi que souscrire à ce qui est dit de l'avoine et du seigle, originaires sans doute de la région caspienne, mais ces céréales n'étaient pas les seules plantes que lés Germains connussent et cultivassent avant d'entrer en rapport avec les Romains; dans le onzième chapitre, M. J. H., en comparant les noms qu'elles portent dans les différents dialectes, — procédé linguitisque que complètent les données fournies par les recherches archéologiques, — a essayé de déterminer quelles espèces de légumes, de plantes industrielles ou médicinales, ces peuples connaissaient et employaient alors. Il trouvait là un domaine qui lui est familier, et il a déployé dans ses recherches une grande perspicacité; mais elles ne pouvaient, il l'avoue lui-même, le conduire qu'à des résultats incomplets et parfois même incertains [1].

L'incertitude disparaît presque en entier, au contraire, dans les deux chapitres suivants, où M. J. H. aborde les temps historiques; le douzième, dans lequel il recherche la place que l'agriculture occupait dans la vie économique des Germains, et le treizième, où il traite de l'introduction de l'arboriculture par les Romains au nord des Alpes. L'examen et la discussion des témoignages des auteurs, en particulier de César et de Tacite, lui permet d'affirmer à nouveau que les anciens Germains n'étaient rien moins qu'un peuple nomade, qu'ils se livraient à l'agriculture, en même temps qu'à l'élevage du bétail, qu'ils se servaient déjà de la charrue, comme le montrent plusieurs représentations scandinaves, et qu'ils connaissaient dès longtemps la vie sédentaire. Dans le chapitre XIII, à l'aide de renseignements fournis par les fouilles pratiquées dans la région occupée ou colonisée par les Romains, et les documents de l'époque mérovingienne, M. J. H. nous fait connaître les divers arbres fruitiers qui furent successivement introduits ou cultivés au delà des Alpes et du Rhin, depuis la première apparition des cohortes romaines dans ces contrées : poirier, prunier, mérisier, cerisier, dont les noms indigènes ont été l'occasion d'une savante dissertation, pêcher, abricotier [2], coignassier, néflier,

1. Il est de tout évidence, par exemple, que les anciens Germains connaissaient d'autres plantes médicinales que la jusquiame et le vermouth, les seules dont la comparaison des noms constate l'existence. J'ajouterai que si on lit avec grand intérêt tout ce que M. J. H. dit du pommier, il n'est pas parvenu ici plus que dans le chapitre VII à prouver que cet arbre fruitier était cultivé dans l'ancienne Germanie.

2. L'abricotier n'est pas originaire de la Chine, comme le dit M. J. H., mais du Turkestan.

sorbier, chataignier, noyer, espèces exotiques de noisetier, amandier, murier et vigne. Le sujet n'était pas nouveau ; il a été traité, il y a plus de vingt-cinq ans, par A. de Candolle et V. Hahn, puis revu en partie, dans les savantes notes ajoutées par Engler et Schrader aux dernières éditions des *Culturpflanzen ;* M. J. H. a su, après G. Buschan, le renouveler grâce à la richesse de son information.

On trouve encore plus à apprendre, car le sujet a été moins étudié, dans les chapitres XV et XVI, où, après avoir cherché — c'est l'objet du chapitre XIV — à déterminer quelle partie de l'Allemagne habitaient les Anglo-saxons et à quel point ils avaient subi l'influence de la culture romaine, avant de coloniser la Grande-Bretagne, M. J. H. passe en revue, pp. 590-616, les plantes cultivées dans ce pays à l'époque de la royauté anglo-saxonne, et pp. 617-651, celles qui le furent dans les pays scandinaves durant les premiers siècles du moyen âge. Ce sont les derniers traits du tableau aussi instructif que complet que M. J. H. nous a donné de l'agriculture des peuples germaniques depuis l'époque paléolithique jusqu'au XIIIe siècle de notre ère, tableau dont on ne saurait exagérer les difficultés et dont il faut oublier quelques erreurs de détail [1], pour ne se souvenir que de la haute valeur de l'ensemble [2].

Ch. J.

Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un commis-négociant strasbourgeois (extraits des mémoires inédits de Jean-Everard Zetzner), par Rodolphe Reuss. Strasbourg, Noiriel (Staat), 1905. In-8°, 33 p.

On se souvient peut-être que M. Reuss avait raconté il y a deux ans l'idylle amoureuse d'un Strasbourgeois, Everard Zetzner, jeté par la tempête sur les côtes de Norvège et gagnant à Arendal le cœur d'une jeune fille (cf. *Revue critique*, 1905, n° 40). Ce Zetzner, désespérant d'obtenir et le consentement de ses parents au mariage et le petit capital qui lui aurait permis de s'établir en Norvège, se rendit à Londres en 1700, et ce sont ses impressions de voyage que M. Reuss nous traduit ou nous analyse dans la présente brochure. Zetzner décrit le parc de Saint-James et la plupart des établissements de Londres, la *Folie*, bateau ancré sur la Tamise où des femmes donnent au visiteur l'adresse du logis où il pourra les retrouver le soir, les *Jardins de Cupidon* où se rencontrent pareilles donzelles, Lambeth Wells où, de même, les filles « discutent le prix de leur peau », les tavernes, les gargotes, les cafés, les théâtres, les foires et un curieux assaut d'armes entre deux artistes féminins qui se battent nues et le sabre en main. Il assiste à des exécutions (par exemple à celle de Kidd) et visite Bedlam. Il voit au Parlement Guil-

---

1. On s'étonne que M. J. H. accorde tant de crédit à Fraas, si souvent inexact, et qu'il ne cite guère pour l'Inde que Lassen, autorité bien vieillie aujourd'hui.

2. Un index alphabétique de 33 pages permet de se retrouver au milieu de la foule des renseignements, qui nous sont si libéralement offerts.

laume III, revêtu de tous les atours royaux. Ses jugements sur le caractère anglais sont intéressants : « Ils ont un esprit pénétrant... ils sont agiles, musculeux, aptes à tous les exercices corporels. Ils peuvent être aimables, et s'ils veulent faire honneur à quelqu'un, ils n'épargnent aucuns frais. Au fond de l'âme, ils sont fiers, outrecuidants et se considèrent comme supérieurs aux autres nations. » Zetzner aime les Anglaises, et en faisant un jeu de mots, il les nomme « angéliques » (on sait qu'*englisch* signifie à la fois « anglais » et « angélique »); il les met au-dessus de toutes les autres femmes d'Europe; elles lui semblent parfaites et « le chef-d'œuvre de la création ». Pourtant, quelques lignes plus loin, il avoue qu'elles ont des vices, qu'elles sont coquettes, sensuelles, joueuses, paresseuses. Il ne se contente pas de décrire Londres; il a vu Exeter, Bath, Bristol, York, Newcastle, Edimbourg; il assure qu'on trouve en Angleterre « les paturages les plus riches et les plus attrayants », des moutons gros comme des veaux allemands, et les plus beaux chevaux du monde. Zetzner regagna le continent en 1702; mais peut-être le suivrons-nous une fois encore, avec M. Reuss, dans de nouveaux voyages qui le menèrent, à travers la France et l'Espagne, jusque sur les côtes de l'Afrique musulmane.

A. C.

Sadi Carnot, **Les volontaires de la Côte-d'Or. Origines historiques. Formations de 1789 et 1791. Veillée des armes.** Paris, Hachette, 1906, in-4°, x et 232 p.

Ce superbe volume, orné de planches et d'estampes, est le premier d'une publication que M. Sadi Carnot consacre aux volontaires de son département, aux volontaires de la Côte-d'Or, et, dès le début, il indique l'idée qu'il mettra d'un bout à l'autre de son ouvrage en une vive lumière, cette idée qu'un lien étroit rattache les gardes nationales aux anciennes gardes bourgeoises, les volontaires de 1789 aux anciennes Compagnies de Garçons, les procédés de recrutement de 1792 à ceux du XVIIe siècle, la levée en masse de 1793 aux anciennes levées en masse des provinces envahies. M. Sadi Carnot, d'ailleurs, n'a pas ménagé son temps et sa peine. Il a consulté tout ce qu'il a pu consulter, archives du ministère de la guerre, archives nationales, archives départementales et communales, bibliothèques de Dijon et de Beaune, archives de familles — et c'est surtout dans celles-ci, particulièrement dans les archives Pille, qu'il a fait le plus de recherches et de trouvailles [1]. L'auteur commence par exposer ce qu'étaient

1. Aussi faut-il mentionner les pièces annexes et parmi elles, tout ce qui se rapporte aux milices bourgeoises, les notes sur les gardes nationales de la Côte-d'Or à la fédération provinciale de Dijon, à la fédération martiale de Dijon, à la fédération nationale de Paris, la notice sur le Père Eugène, les cadres des deux bataillons, la biographie de Pille, le mémoire de Cazotte sur les emplois vacants dans les bataillons de volontaires, etc.

avant 1789 les milices communales et les gardes bourgeoises en Bourgogne, et il y a dans ce premier chapitre une foule de détails peu connus ou inédits sur les compagnies des Paroisses, des Nobles Jeux et des Garçons ou Enfants de la ville, sur les circonstances où cette force militaire intervint pour maintenir l'ordre et faire respecter dans Dijon la loi et le roi, sur la vitalité persistante des traditions militaires dans les communes, sur la rentrée en scène des gardes bourgeoises en 1789. Nous abordons alors l'époque révolutionnaire et nous voyons se former et à Dijon et dans les villes de la Bourgogne une garde citoyenne qui sous l'énergique impulsion des comités locaux supplée à la faiblesse du pouvoir central ; nous voyons s'organiser les fédérations. Mais en même temps que les gardes nationales, s'étaient montrées en 1789 les anciennes Compagnies de Garçons qu'une occasion faisait jadis naître et disparaître ; elles avaient reparu à Dijon sous le nom de « volontaires »; il y avait des volontaires chasseurs à cheval et des volontaires artilleurs ; leur existence était illégale, mais le Directoire départemental les maintint provisoirement, et ils eurent pour commandant, après le Père Eugène (son vrai nom était Desmurs et après avoir été sous-officier, il était devenu capucin), Louis-Antoine Pille, le futur général, homme intelligent, remuant, qui saisit toutes les occasions de mettre sa troupe en évidence et de la « poser en soutien de l'ordre public et en rempart de la Constitution, par opposition aux bataillons des Paroisses dont l'aristocratie était suspecte aux exaltés » (p. 96). Aussi, à la voix de Pille, les volontaires dijonnais étaient-ils, selon l'expression de notre auteur, en activité permanente, et le 27 mai 1791 Pille offrait à l'assemblée constituante de partir pour le Haut-Rhin : démarche éclatante qui entraîna le Directoire départemental à prier l'Assemblée de lui laisser désigner au sort parmi les volontaires de la Côte-d'Or 200 hommes destinés à se rendre sur les bords du Rhin, et ainsi « le département de la Côte-d'Or peut revendiquer l'honneur d'avoir créé la première troupe de volontaires nationaux prêts à partir pour défendre les frontières de France. » (p. 106). Mais le roi fuit, la loi supprime les corps spéciaux pour mobiliser toutes les gardes nationales, puis pour créer les gardes nationaux volontaires des départements. Ici, M. Sadi Carnot, en des pages intéressantes, nous montre quelles furent, selon leur origine, les différences entre les volontaires des districts, jeunes pour la plupart, ardents, ouvriers des champs ou de la ville : dans les districts de Saint-Jean-de-Losne, de Dijon, de Chatillon, d'Is-sur-Tille, de Semur, se manifeste l'enthousiasme de la jeunesse, mais le pays de vigne et le Morvan, les districts de Beaune et d'Arnay-le-Duc, ne font pas preuve du même zèle. Quoi qu'il en soit, la Côte-d'Or forme en 1791 deux bataillons de volontaires, le premier commandé par Pille, le deuxième, par Cazotte, et sur leur moral, leur instruction, leur habillement, leur armement et leurs der-

niers préparatifs l'auteur nous donne de précieux détails : nos Bourguignons se conduisent très paisiblement — c'est le procureur-syndic de la commune de Dijon qui en témoigne — ils s'instruisent lentement et ils font de leur mieux, ils sont à peu près habillés, ils sont armés... de bonne volonté, et ils partent, après avoir entendu au club le récit de Marathon et reçu d'un maître de rhétorique le nom de modernes Cynégyres, et — un trait qu'il ne faut pas oublier — Guyton de Morveau avec ses canonniers accompagne le 2e bataillon jusqu'à la ferme de Pouilly où il embrasse pour la dernière fois son ami Cazotte (p. 130). Voici la *veillée des armes* (c'est ainsi que M. Sadi Carnot intitule son cinquième chapitre). Les volontaires sont en route; ils commettent quelques désordres, et le ministre et leurs députés les leur reprochent sévèrement, tout en convenant qu'il faut excuser des jeunes gens « qu'un mouvement d'ardeur emporte »; ils complètent et leurs cadres et leur matériel; ils tiennent à Reims, durant trois jours d'insurrection, une très bonne conduite, et, cette fois, le ministre loue leur courage et leur sagesse; ils reçoivent en récompense des cartouches et la poudre qu'on leur refusait jusque-là; ils méritent les éloges de M. de Boissieux qui déclare, après avoir passé en revue le 1er bataillon, qu'il n'a pas encore vu de bataillon si beau et si bien tenu; ils organisent leur conseil d'administration; ils s'instruisent de plus en plus; ils changent de garnison; ils se rapprochent de la frontière du Nord; ils vont à Mézières où ils sont casernés; enfin, ils entrent en campagne, ils campent à Rancennes, près de Givet; « c'est un nouveau chapitre de leur histoire qui s'ouvre » [2].

A. C.

Joseph Wirth, **Monseigneur Colmar, évêque de Mayence, 1760-1818.** Paris, Perrin, 1906. In-8°. 269 p. 3 fr. 50.

Le public français, quelles que soient ses opinions religieuses, remerciera M. Wirth de lui faire connaître, d'après les publications de Sausen, de Selbst et du chanoine Guerber, Mgr Colmar, cet enfant de l'Alsace, qui fut évêque de Mayence sous le premier Empire et de lui révéler l'influence exercée alors en Allemagne, sur les bords du Rhin, par les prêtres alsaciens. Il est curieux que dans cette région et à cette époque les trois représentants les plus remarquables de l'Église aient été trois Alsaciens, l'évêque Colmar, son ami Liebermann qui dirigeait le grand séminaire, et son secrétaire particulier et parent l'abbé Humann. M. Wirth raconte d'abord ce qu'il nomme un peu pompeusement la genèse d'un grand évêque : études de Colmar, son dévouement pendant la Terreur, son héroïque courage, les travestis-

2. Lire, p. 105, le margraviat, et non le *duché* de Bade; p. 160, Vietinghoff et non *Wietinghoff*; p. 160, Launoy et non *Lannoy*; que l'auteur se défie de Grille qu'il cite p. 132 et 159.

sements qu'il adoptait pour visiter les malades et administrer les sacrements. Puis il retrace la fin de la persécution religieuse et la nomination de Colmar à l'évêché de Mayence; ce fut l'abbé d'Astros qui le recommanda à son oncle Portalis, et le premier consul dit à Colmar : « La patrie et l'Église vous appellent. » M. W. expose ensuite la situation du diocèse et les efforts que fit Colmar pour relever ses ruines : restauration de la cathédrale, fondation du grand séminaire et sa direction confiée à Liebermann, que Colmar fait sortir de prison, tournées pastorales, correspondance avec les curés, sermons — car l'évêque prêchait fréquemment et avec un égal succès dans les deux langues — œuvres de charité, visites aux malades et aux prisonniers, sollicitude pour l'enseignement populaire et l'éducation des jeunes filles, création de l' « Institut de Joséphine », instructions sur la manière de donner l'enseignement religieux et de faire le catéchisme. Enfin M. W. nous fait voir avec quel dévouement, quelle abnégation Colmar soigna les soldats français pendant le terrible typhus qui sévit sur Mayence durant plusieurs mois, de 1813 à 1814; il montre quelles furent les préoccupations de l'évêque après la paix qui donna Mayence à Hesse-Darmstadt et lorsque les deux tiers du diocèse furent réunis à celui de Spire. Colmar mourut le 15 décembre 1818, au milieu des regrets universels, d'une maladie contractée près du lit d'un mourant. Mais M. Wirth ne termine pas son livre à la mort de celui qu'il appelle un homme vraiment apostolique et le modèle d'un évêque, d'un saint pasteur (p. 206). Il nous présente ses deux collaborateurs Liebermann et Humann (qui fut, lui aussi, évêque de Mayence), ainsi que Mlle Louise Humann, la fille spirituelle de Colmar, qui le secondait à Strasbourg pendant la Terreur et qui dirigeait l'Institut de Joséphine. En somme, — malgré des gaucheries, des lacunes, des erreurs, et bien que l'auteur ne semble pas très bien connaître l'époque à laquelle vécut son héros — le livre de M. Wirth est intéressant et instructif non seulement pour les fervents catholiques et pour les Alsaciens, mais pour ceux qui veulent connaître d'un peu près l'histoire de la domination française dans la vallée du Rhin [1].

A. C.

---

1. P. 21, l'auteur cite parmi les Allemands que Schneider aurait décidés à venir « un prince de Hesse, Stamm et Dorsch » ; mais ce « prince de Hesse » n'est autre que Charles de Hesse, général au service de France, qui vint commander à Lauterbourg, Stamm était fils d'un tonnelier d'Epfig, et Dorsch avait quitté Mayence, non à la voix de Schneider, mais à cause des hardiesses de son enseignement et parce qu'il prêchait la philosophie de Kant avec trop de zèle et de succès. — *Id.*, M. W. cite parmi ces mêmes Allemands *Hammerer;* il veut parler sans doute de Kämmerer, professeur à Heidelberg, lequel, du reste, paraissait le 6 juin 1791 au club de Strasbourg lorsque les journaux n'annonçaient que le 30 juin l'arrivée de Schneider. — P. 39, l'armée du Rhin n'était plus alors (au mois d'octobre) « l'armée de Custine », lequel était guillotiné depuis le 28 août. — *Id.*, pourquoi

Souvenirs d'un préfet de la monarchie. Mémoires du baron Sers, 1786-1822, publiés d'après le manuscrit original avec une introduction et des notes par le baron Henri Sers et Raymond Guyot. Paris. Fontemoing, 1906. in-8° xv et 337 p. 7 fr. 50.

L'auteur de ces mémoires naquit en 1786 à Bordeaux dans la religion protestante. Il n'a pas vu la Révolution et il ne se souvient que de la proscription de son père. Ce père était ami de Jeanbon Saint-André, et grâce à l'ancien membre du comité de salut public, devenu préfet du Mont-Tonnerre, le jeune Sers fut employé à Mayence en 1805 et c'est là sous un homme qu'il juge « un administrateur consommé » qu'il prit le goût de l'autorité et l'amour de l'ordre. En 1810, il fut nommé auditeur au conseil d'Etat après un examen facile : il eut simplement une conversation avec Defermon, et à la fin de l'année il était sous-préfet de Spire. Il trace un saisissant tableau de la retraite de l'armée en 1813 et du typhus qui fit alors de si terribles ravages. Sous-préfet de Wissembourg à la première Restauration, de Saverne et de Lille sous les Cent Jours, de Nancy et de Wissembourg sous la seconde Restauration, il eut durant l'occupation étrangère à subir d'incessantes exigences et, comme il dit, plus d'une aventure désagréable, plus d'une tribulation. En 1819, il obtint la préfecture du Haut-Rhin, mais il avoue qu'il manquait d'expérience et qu'il fut accablé d'affaires arriérées, que la tradition des faits lui manquait, qu'il se trouva dans des embarras inextricables (p. 177). Du reste, il était libéral : il fit entrer dans le conseil général du département des industriels protestants et il défendit ouvertement contre le fanatisme des

---

dire la bataille de Lembach au lieu de bataille du Geisberg qui d'ailleurs se livra, non pas *deux* jours, mais quatre jours après celle de Frœschwiller ? — *Id.*, on lit « c'était la fin de la dictature de Saint-Just et de Le Bas. En janvier 1794 ils étaient de retour à Paris. Leur mission avait donc duré trois mois. » Mais l'auteur n'a pas parlé plus haut de cette mission, ni écrit qu'elle avait commencé en octobre 1793, ni cité le nom de Le Bas; il dit simplement, p. 29, qu'espions et propagandistes étaient « tous aux ordres du dictateur Saint-Just ».— P. 63, lire, au lieu de l'archevêque de *Mecheln*, l'archevêque de Malines. — P. 74 on lit : « Lorsque les alliés entrèrent en 1793, la cité (de Mayence) n'offrait plus que des ruines. Il en fut de même à Worms et à Spire.. »; cela est bien exagéré, même pour Mayence, et ni Worms ni Spire n'avaient été bombardés. — *Id.*, « Les derniers princes-électeurs s'étaient laissés séduire par la doctrine des illuminés » : assertion vague et inexacte. — P. 81 et 82 nous lisons par deux fois que Jeanbon Saint-André était pasteur et conventionnel. — P. 106, il fallait citer le *Duc d'Enghien* de Welschinger (p. 378) qui n'a trouvé aucun grief, aucune charge grave contre Mme de Reich et Liebermann. — P. 184, l'auteur cite des *Études sur le préfet Jeanbon Saint-André* par Lévy-Schneider; l'indication est peu précise. — On s'étonnera qu'il n'ait pas connu l'ouvrage de Bockenheimer, la *Geschichte der Stadt Mainz während der französischen Herrschaft 1798-1814* où il aurait trouvé un précieux jugement sur son héros, et des indications sur le rôle de Colmar au concile national de Paris (p. 255-256 et 267). — Lire p. 21, Dereser, Schwind, p. 77, Erthal, p. 89 (au bas), 1797, p. 171, Boucly au lieu de *Deresser*, *Schwend*, *Erbtahl*, *1794* et *Boekly*.

paysans et du bas clergé les communautés juives du Sundgau. Il eut contre lui les catholiques qui avaient pour eux le ministre, M. de Serre, et l'intime ami de M. de Serre, M. Millet de Chevers, procureur général et l'homme important de la Cour royale [1]. Au bout de vingt mois, Sers fut envoyé à Aurillac, il perça des routes, il acquit l'affection des habitants du Cantal, et en 1828, huit ans après, les députés du Puy-de-Dôme, cherchant un administrateur, le demandèrent au ministre. Les éditeurs des *Mémoires* nous communiquent la lettre d'un député qui écrit à Sers qu'il connaît sa paternelle administration, que la réputation du préfet a franchi les bornes du Cantal, que « les vertus et l'amabilité de Mme Sers sont venues retentir aux oreilles et plus encore aux cœurs ». A Clermont-Ferrand, Sers connut maints personnages, Montlosier, Barante, Chabrol, Castellane; il gagna la confiance du Conseil général et mérita celle du pays; il ménageait d'ailleurs tous les partis et il allait à Vichy saluer la Dauphine et à Randan faire visite à la famille du duc d'Orléans. Lorsque parurent les ordonnances de juillet, il envoya sa démission; mais il resta en fonctions dans l'intérêt de son département pour empêcher les troubles inséparables de l'absence d'autorité [2]. Il fut alors appelé à la préfecture de Metz, et les pages qu'il consacre à son séjour dans la Moselle sont les plus curieuses et les plus instructives de ses Mémoires : elles mettent en relief l'anarchie qui suivit la révolution de 1830 dans certains départements. Les généraux pactisent avec les hommes du *mouvement;* les soldats sont, selon l'expression de Sers, en complète orgie; le secrétaire général Dornès, plein d'une froide violence et ne rêvant d'autre rôle que celui de représentant en mission, contrecarre son préfet; un comité constitutionnel qui comprend le maire, le procureur général, l'avocat général, prétend dominer la ville; ce n'est qu'à force de prudence et de patience, après avoir laissé le *mouvement* s'user en manifestations désordonnées, que Sers parvient à remonter les ressorts détendus de l'autorité. Mais lorsque Louis-Philippe passe en revue la garde nationale de Metz, certains officiers et notamment Bouchotte, le neveu du Bouchotte de 1793, ne saluent pas le roi de leur épée, et le 5 juin 1832, lorsqu'éclate une émeute, deux maisons de marchands grainetiers sont pillées devant la troupe qui reste l'arme au bras. A partir de cet endroit des Mémoires, le récit de Sers ne se compose plus que de fragments. Les plus intéressants sont relatifs au duc

1. On eût aimé à lire le témoignage de Puymaigre, son successeur (*Souvenirs*, p. 220) : « Sers, posé, grave, méthodique, connaissant bien tous les rouages d'une administration dont il avait monté tous les degrés, me laissait des bureaux bien composés auxquels je dus mon salut ».

2. A propos du suicide du général Sainte-Suzanne, (p. 240) on lit dans les *Souvenirs intimes et notes du baron Mounier*, p. 267, que Sers croyait inutile de tirer, que les meneurs avaient promis de ne rien faire d'hostile, mais que les fleurs de lys ayant été arrachées, « le général se crut déshonoré, s'effraya de l'idée d'être jugé lâche ou traître, et pour se tirer d'embarras, eut recours à ses pistolets ».

d'Orléans : le prince raconte à Sers, alors préfet de Bordeaux, comment a manqué son mariage avec la fille de l'archi duc Charles et il lui avoue qu'il ne peut parler religion avec sa femme (Hélène de Mecklenbourg), qu'il perd alors son sang-froid, que le vieux levain catholique se réveille en lui lorsqu'elle discute à ce sujet (p. 322). Tels quels, et bien qu'inachevés, ces *Mémoires* comptent parmi les plus attachants souvenirs que nous aient laissés des administrateurs ; ils prennent place à côté de ceux de Puymaigre et de d'Haussez. Sers a vu bien des choses, et il faudra lire, il faudra consulter ce qu'il dit de la vie des fonctionnaires français à Mayence sous l'Empire, de l'invasion de 1814, de l'entrée des alliés dans Paris et du gouvernement provisoire, des journées de 1830 à Clermont-Ferrand et des émeutes républicaines à Metz. Tous les gouvernements l'ont employé parce qu'il était loyal et exempt d'intrigue. Au fond, il n'aime pas les Bourbons et les « revenants de Coblenz » : il n'a pas servi impunément sur les bords du Rhin. Il est orléaniste, et comme le remarquent les éditeurs, il reste toujours protestant; il a toujours, disent MM. Sers et Guyot, « une espèce de fierté secrète d'être né dans une religion qu'il tient au fond du cœur pour supérieure aux autres ». Cette introduction, si courte soit-elle, se lit avec beaucoup de profit et d'agrément : on y trouve des vues justes et fines, notamment celle-ci qu'un préfet de ce temps-là était un administrateur bien plus qu'un agent politique, qu'il pouvait s'élever au-dessus des coteries, qu'il survivait aisément aux destins d'un ministère. Les notes, mises au bas des pages, seront utiles : ce sont, pour la plupart, des indications biographiques, tirées parfois de documents d'archives, et on remarquera particulièrement les notes empruntées au dossier de Sers, celles qui concernent Bouthillier, Salamon, Sainte-Suzanne, Onslow, Barante, celles qui reproduisent une lettre de M. de Panat sur la politique de Charles X (p. 225) et deux lettres de Barante des 7 et 9 août 1830 (p. 242), celles que M. Guyot a prises dans le recueil manuscrit de Kühlmann [1].

A. C.

---

1. Il y a toutefois des notes sur des personnages comme Lefebvre, Kellermann, Victor, Marmont, Savary, de Serre, Gourgaud, qui nous semblent inutiles ou trop longues, et, en revanche, on aurait aimé à trouver une note sur Daigrefeuille, sur Colmar, sur Lorge, Schulmeister, Rumigny, Atthalin, Picquet, etc. etc. — P. 8-9 il fallait signaler une erreur de Sers qui a écrit *Treilhard* au lieu de Tallien. — P. 40 ce Boyer dit Pierre le cruel, était, non *Jean-Baptiste* Boyer, mais Pierre Boyer. — P. 48 Rapp était alors général, et non colonel. — P. 50 on pouvait citer sur le vieux Petersen notre *Mayence*, 50, et notre *Hoche*, 81. — P. 70 pourquoi mettre l'initiale V... lorsqu'on voit p. 127 que ce nom est celui de Verny (voir du reste sur ce Verny notre *Alsace en 1814*, p. 301 et 463). — P. 118 le Lambert ici cité était de Lauterbourg et avait été député à la Législative. — P. 122, On est intrigué par ces mots « le général Gérard (Jacobi) » ; ce *Jacobi*, ne serait-ce pas Joseph, car il y avait deux Gérard, Joseph ou le baron Gérard, et Maurice ou le comte Gérard, et il s'agit p. 122 et 127 de Joseph Gérard qui commandait à Landau et la note de la p. 127 sur Maurice Gérard est, par suite, à supprimer. — P. 137 et 142 Bou-

Commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE : **Ethnographie du Tonkin septentrional,** Paris, Leroux, 1906. 1 vol. in-4°, 384 p., 20 planches, 1 carte.
— **Le Siam et les Siamois,** Paris, Colin, 1906, 1 vol. in-18 jésus, 358 p., 3 fr. 50.

M. Lunet de Lajonquière, connu pour ses estimables ouvrages sur l'Indo-Chine, nous donne aujourd'hui dans l'*Ethnographie du Tonkin septentrional*, rédigée sur l'ordre du gouverneur général, M. Beau, une nouvelle édition remaniée et très augmentée d'un livre qu'il publia à Hanoï en 1904. Il ne parlait dans ce livre que des territoires militaires; il étend maintenant son sujet à toute « la région hors delta du Tonkin septentrional » (p. 7), c'est-à-dire au bassin du Fleuve Rouge et de quelques cours d'eau côtiers, et à la partie française de la vallée du Tso-Kiang, affluent de droite du Si-Kiang, soit environ 54,700 kilomètres carrés peuplés par 374,538 âmes. A côté des documents qu'il a recueillis lui-même, M. de L. a utilisé ceux que lui ont fournis les administrateurs civils et militaires. Malheureusement ces fonctionnaires, novices dans l'ethnographie, n'ont pu réunir de données exactes sur l'anthropologie, et beaucoup d'entre eux ont employé dans la rédaction des vocabulaires annexés aux notices des méthodes de transcription inconnues ou erronées. Une étude ethnographique, privée de ces deux bases primordiales, perd beaucoup de sa valeur, et on ne peut accepter que comme hypothèses les conclusions de l'auteur, qui d'ailleurs reconnaît très loyalement ces lacunes et est le premier à faire des réserves (p. 37-38). Il croit pouvoir ranger les habitants du Tonkin septentrional en cinq groupes principaux, dont trois, les « Thai », les « Man » et les « Méo », constituant les 83,4 o/o de la population totale, se rattacheraient aux races originaires du sud-ouest chinois, tandis que les « Muong » seraient apparentés aux Annamites, et les « Lolo », présentant certaines analogies avec les « Gurka », viendraient de la vallée du Brahmapoutre. La science confirmera peut-être un jour ces théories présentées d'une façon claire et logique. L'ouvrage contient, en outre, des détails très précis sur les mœurs, les coutumes, les croyances des indigènes, ce qui le rendra curieux pour tous, et utile à ceux qui voyageront dans ces contrées ou qui seront appelés à les administrer.

Dans *le Siam et les Siamois* le commandant de L. nous narre un voyage qu'il entreprit, en octobre 1904, avec M. Finot, ancien directeur de l'école française d'Extrême-Orient, pour aller visiter les anciennes

---

thillier a deux notes biographiques, c'est une de trop. — P. 154 cet évêque se nommait La Fare et non *La Force*. — P. 251 et ailleurs, le général *Duchaud* est le général Duchand, un des amants de Pauline. — Lire p. 50 Petersen, p. 68 Verny, p. 120 Tirant, p. 157-159 Woellwarth, p. 177 Patocki et Catoire, p. 214 et ailleurs Beker, au lieu de *Pettersen*, *Vernes*, *Lyrant*, *Wæhlwarth*, *Patocky*, *Cattoire* et *Becker*. — P. XII, ces quatre membres étaient-ils *calvinistes?* Ou luthériens? Mieux vaut dire, comme Sers (p. 189), « protestants ». — Enfin, pourquoi écrire toujours Lezay avec un accent aigu?

capitales des « Thai ». Chemin faisant, il nous peint les Siamois sous des couleurs flatteuses, et nous les montre s'élançant dans la voie de la civilisation européenne sous la direction intelligente de leurs princes, comme naguère les Japonais. D'après lui, l'influence anglaise ne serait pas aussi prépondérante qu'on l'a dit, mais en revanche l'influence française serait absolument nulle, et notre langue presque universellement ignorée. On retrouve (p. 202), comme dans le précédent ouvrage, l'hypothèse relative à la parenté des « Lolo » avec les « Gurka » et on fait plus ample connaissance avec la race « thai », dominante au Siam comme dans le Tonkin septentrional. Les voyageurs franchirent la frontière birmane et poussèrent jusqu'à Rangoon ; il y aurait donc lieu de critiquer le titre trop restrictif de l'ouvrage, comme de déplorer l'absence de cartes. Toutefois, comme le récit est simple et sans prétention, on le lit avec facilité et agrément. En racontant « cette tournée de 1800 kilomètres accomplie en deux mois », M. Lunet de Lajonquière a fait plus et mieux « qu'aplanir la route aux touristes en quête de chemins nouveaux ».

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 septembre 1906.* — La séance publique annuelle est fixée au vendredi 16 novembre.

M. Ernest Babelon commente deux passages de l'historien Polybe, dans lesquels il est parlé du prix des voyages dans la haute Italie au IIe siècle avant J.-C. et de la solde des légionnaires romains. M. Babelon s'attache à démontrer que dans Polybe comme dans Plutarque le terme *obole* a le sens d'*as libral* ou as pesant une livre de 327 grammes. De là il résulte que le voyageur séjournant dans une hôtellerie de la haute Italie payait une somme équivalant à 25 ou 30 centimes pour sa nourriture et son logement. Quant à la paie des soldats, M. Babelon l'évalue à 2 deniers et demi environ pour le fantassin, à 4 deniers et demi pour le centurion, à 7 deniers et demi environ pour le cavalier. Mais le soldat était tenu de payer sur cette solde sa nourriture, son entretien et son équipement : le questeur en retenait l'évaluation.

M. Cagnat commente une inscription de Carthage relative à un personnage nommé Sex. Appuleius; il admet que ce personnage est le mari d'Octavie, sœur aînée d'Auguste, qui aurait succédé à son beau-frère Antoine comme *sacerdos* ou *flamen Julialis;* ce dernier mot se trouve pour la première fois dans l'inscription en question. Les Carthaginois avaient élevé à Appuleius, peut-être dans le Capitole, une statue qui portait sur son piédestal l'*elogium* étudié par M. Cagnat et récemment signalé par le R. P. Delattre.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une notice sur l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

A la fin de la séance du 7 septembre, M. Clermont-Ganneau a présenté quelques observations au sujet d'une inscription néopunique récemment découverte, dans la région d'El-Kef (Tunisie), par le capitaine Benet et publiée par M. Ph. Berger dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* 16 juillet 1906).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 1er octobre. — 1906

De La Grasserie, De la catégorie du genre. — Wilmanns, Grammaire allemande, III, 1. — Lettres à Lessing, p. Muncker. — Abeken, Gœthe dans ma vie. — Correspondance de Catherine II et de Zimmermann, p. Bodemann. — Bliard, Prieur de la Marne. — Correspondance du duc d'Enghien, I, p. Boulay de la Meurthe. — Correspondance de La Forest, I, p. G. de Grandmaison. — Guillaume de Bade, Mémoires, I, p. Obser. — Boissy d'Anglas, Boissy d'Anglas et les régicides. — Shelley, Hellas, trad. Castelain. — Andrieux, La Commune à Lyon. — Regnault de Beaucaron, Souvenirs d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes. — Michel, La loi Falloux. — Jones, Le service consulaire des États-Unis. — Pirquè Aboth, trad. Fiebig. — Zapletal, Samson. — Venetianer, La vision d'Ezéchiel. — Dard, Chez les ennemis d'Israel. — Du Tholonet, L'incessante évolution. — Garrod, La religion des braves gens. — Hesselmeyer, Annibal et le passage des Alpes. — Pisacane, Le guerre italienne de 1848-49.

Raoul de la Grasserie, **De la catégorie du genre.** Paris, Leroux, 1906. in-12, 256-v p.

Un livre aussi court où la catégorie du genre est étudiée à tous les points de vue et dans toutes les langues ne peut être évidemment qu'une esquisse sommaire. Toutefois il pourrait faciliter l'étude des diverses parties de la question s'il résumait les travaux antérieurs et orientait sur les sources. Mais, à part un ou deux cas où il cite, on ne sait pourquoi, des auteurs français, M. de la G. omet toute bibliographie; et il parle de toutes les langues sans jamais citer ses sources, comme s'il les avait toutes observées par lui-même. Si l'auteur avait beaucoup de soin et de sûreté, le procédé serait encore inquiétant; mais il est trop facile de voir que le soin et la sûreté manquent également; p. 178, M. de la G. parle des langues slaves en général, et cite du russe, sans avertir; p. 188 et suiv., on trouve des déclinaisons sanskrites très fautives; p. 190, une opposition russe de masc. *liobil* (sic), fém. *liobila*, n. *liubilo*, qui pourrait faire croire que c'est par le radical que le neutre se distingue en russe des autres genres; p. 213, on apprend que l'adjectif prédicat est invariable en slave, etc. L'ouvrage ne pourra donc guère servir qu'aux personnes désireuses d'avoir un aperçu très général de la question du genre. Encore l'auteur a-t-il eu le tort de mélanger les faits de vocabulaire et ceux de grammaire; autre chose est d'avoir des formes grammaticales pour des genres divers, autre chose d'avoir des mots distincts

pour le *père* et la *mère*, le *taureau* et la *vache*, pour *qui* et *quoi*. Quant aux causes réelles, on ne devra pas les chercher; M. de la G. n'en signale que d'idéologiques (ce qui ne veut pas dire psychologiques), et, là même où les causes sont le plus apparentes, il ne veut pas les apercevoir : si les noms des animaux domestiques comportent une distinction de genre, par opposition à ceux d'animaux sauvages, c'est que « les premiers seuls sont assimilés à l'homme » (p. 95)! La question générale du genre mériterait assurément d'être traitée à fond; mais il y faudrait un examen attentif et minutieux de chaque type de langues; une classification abstraite fondée sur l'examen superficiel d'un certain nombre de grammaires ne suffit même pas à poser les problèmes.

A. Meillet.

Deutsche Grammatik, Gotisch, Alt- Mittel- und Neuhochdeutsch, von W. Wilmanns, III, 1. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, x-315 pp. Prix : 6 mk.

Les deux livraisons du tome II de la *Grammaire* de M. Wilmanns s'étaient suivies de très près; mais il ne s'est pas écoulé moins de dix ans entre la dernière du tome II [1] et la première du tome III. Celle-ci est entièrement consacrée à la grammaire et à la syntaxe historiques du verbe allemand, extrêmement développées, poussées même jusque dans le dernier détail, et souvent entremêlées de remarques très délicates, confinant à la psychologie du langage (p. 107, 129, 179, 189, etc.), dont seul était capable un linguiste doublé d'un éminent praticien. On ne saurait donc trop recommander la lecture assidue de ce livre, non seulement aux germanistes de profession ou aux étudiants qui aspirent à le devenir, mais encore et surtout aux professeurs d'allemand de nos lycées et collèges, qui y trouveront tout ce qu'il faut pour mettre au point leur enseignement et le vivifier par les considérations historiques sans lesquelles une grammaire, aussi exacte qu'on la suppose, n'est que vulgaire et rebutant empirisme.

J'ai déjà exprimé le regret que M. W. ait cru devoir (p. 25) substituer un classement de son crû à la classification des verbes forts, telle qu'on la trouve dans la plupart des grammaires scientifiques : non que je réprouve la sienne, et au contraire je serais tout disposé à la juger meilleure en principe; mais, en matière de pédagogie, rien ne déconcerte un débutant, comme de voir les formes, qu'il a déjà quelque peine à retenir, classées sous des rubriques et des numéros différents dans les divers ouvrages auxquels on le renvoie [2]. — P. 5, l. 6, la proposition que « le parfait prend au duel et au pluriel les

---

1. Cf. *Revue critique*, XLII (1896), p. 122, et les références y indiquées.

2. Dans mes cours, je me vois constamment obligé de dire que tel verbe fort est de la classe I Streitberg et de la classe II Wilmanns, etc.

désinences secondaires » est vraie du germanique, mais non de l'indo-européen, et c'est de l'indo-européen qu'il est question dans cet alinéa. — P. 32 Anm., j'imagine que *Pura* est une faute d'impression pour *Präsentia*. — P. 40, l. 13 du bas, *gibet*, lire *gibst*. — P. 45, la vraie raison de l'abandon de la forme *ich gibe* pour *ich gebe* me paraît être la conjugaison parallèle *ich fare*, etc. : là, la 1re personne du sg. était indemne de l'apophonie, contrastait avec la 2e et la 3e, et avait le même vocalisme que la 1re du pluriel; *gebe* a été refait sur *geben* d'après *fare* et *faren*. — P. 81, ne fût-ce que pour l'illustration même de la règle formulée, l'auteur aurait dû ajouter aux types de parfaits et participes faibles *ratta giretit*, etc., le type de participe fléchi *girattér*. — P. 88, l'identité séduisante, mais douteuse, du latin *habêre* et de l'allemand *habên* devrait être présentée avec plus de réserve. — P. 96, l. 4, étant donnée la racine *skel*, base supposée du prétérito-présent *skal sal soll*, ce n'est pas quand l'*l* était voyelle, comme le suppose la graphie, que le *k* a pu disparaître; mais au contraire c'est quand l'*l* était consonne que le *k* a été comme écrasé dans un groupe consonnantique difficilement prononçable. — P. 139, le passage d'Isidore aurait gagné à être accompagné d'une traduction plus littérale que l'original latin : le novice croira que le datif *chiscribe* est traduit par *tempus*, qu'il prendra pour un accusatif.

Si complète et touffue même que soit cette excellente grammaire, il y avait moyen, je crois, de la faire plus complète encore, et cela sans la grossir beaucoup. A voir et admirer le soin minutieux avec lequel M. Wilmanns collige les thèmes de comparaison dans tous les auteurs du moyen âge allemand, on se demande pourquoi il est si chiche d'exemples tirés des dialectes contemporains qui lui auraient fourni tant et de si précieuses survivances de formes et de constructions tombées en désuétude dans la langue classique. Du moment que l'on constate le maintien en allemand de l'antique distinction des verbes en *-ô* et en *-mi*, il n'est pas indifférent de constater aussi que nombre de patois du sud disent encore *ich hân* « j'ai ». En ce qui concerne l'emploi de l'infinitif en fonction de participe passé (p. 161) et la curieuse interversion syntaxique à laquelle cet emploi donne lieu (p. 163), une phrase telle que *t' müeter hèt mi lêre stréke* (alsacien, au lieu de *stréke klêrt*), « ma mère m'a appris à tricoter », est d'une singularité instructive et frappante. Et n'y a-t-il pas toute la théorie de la distinction du verbe imperfectif et du verbe perfectif, dans le contraste des deux locutions alsaciennes : *er sêt* (= er sihet) *nêt haiter*, « il ne voit pas clair = il a mauvaise vue »; mais *i ksê* (= ich gesihe) *ti wôl*, « je te vois bien » (en ce moment-ci, à quelqu'un qui se cache, qui ne veut pas être aperçu, etc.)? C'est par ces minuties qu'un humble parler local se rattache à ses origines cinquante fois séculaires et s'en éclaire pour les éclairer à leur tour.

V. Henry.

Briefe von und an Gotthold Ephraim Lessing in fünf Bänden, hrsg. von Franz Muncker. Vierter Band. Briefe an Lessing aus den Jahren 1771-1773. Leipzig, Göschen, 1905. In-8°, VI et 296 p.

C'est le quatrième volume des *Lettres de et à Lessing*. Il renferme des lettres adressées à l'écrivain, de 1770 à 1773, surtout par Gleim, Nicolai, Charles Lessing et Eva König. (nos 356-554). Comme dans les précédents volumes, l'éditeur, M. Muncker, a publié ces documents, autant que possible, d'après les originaux, et, à leur défaut, d'après les plus anciens imprimés. On remarquera quelques inédits, peu importants d'ailleurs, (indications de Lessing relatives à une demande du duc Charles de Brunswick qui désirait de son bibliothécaire l'*Alsatia* de Schöpflin, deux billets du même personnage priant Lessing de faire remettre certains manuscrits à un professeur Schmid, deux lettres du conseiller Höfer et une lettre du recteur Richter). L'impression est toujours très nette, très soignée, très agréable à l'œil. Les notes ne contiennent que l'indispensable. Encore deux volumes, et cette belle publication sera terminée.

A. C.

Gœthe in meinem Leben, Erinnerungen und Betrachtungen, von Bernhard Rudolph Abeken, nebst weiteren Mitteilungen über Gœthe, Schiller, Wieland und ihre Zeit aus Abekens Nachlass hrsg. von Adolfe Heuermann. Weimar, Böhlau, 1904, in-8°, VII et 278 p. 5 fr.

L'ouvrage comprend trois parties 1° *Gœthe dans ma vie*, ce que Gœthe a été dans la vie d'Abeken. C'est une autobiographie d'Abeken. Il nous raconte les années qu'il passa dans l'Osnabruck d'autrefois, semblable aux villes des vieilles chroniques et où vivait Möser : les émigrés le frappèrent par leur adresse et leur activité (« sehr anstellig und industriös », p. 20) et il vit l'un d'eux charger du fumier pour un petit bourgeois [1] : il lut alors Bürger et le recueil de Percy, Thomson, don Quichotte, *Werther* que son père regardait comme un livre dangereux, *Götz*, *Wilhelm Meister*. A l'université d'Iena, il fut, comme tous les jeunes gens, « entraîné » par Schelling, il se passionna pour Tieck et Frédéric Schlegel, il applaudit les drames de Schiller; mais Gœthe régnait sur lui; il savait le *Faust* par cœur, et lorsqu'il rencontrait Gœthe, il ne pouvait se lasser de regarder « ce superbe visage et ces yeux puissants ». A Berlin où il fut précepteur, il fréquenta des cercles où Gœthe était souvent « le thème de l'entretien ». Enfin à Weimar, sur le sol sacré (p. 73) il s'entretint avec Gœthe et sa passion pour le grand écrivain ne fit que croître (p. 78); il rapporte

1. Un autre émigré, un prêtre, qu'il voit à Wernigerode en 1804 (p. 252) lui raconte qu'il est d'Arras, qu'il a été condisciple de Robespierre, qu'il était assis sur le même banc, que Robespierre était un garçon méchant et perfide (*böse und tückisch*).

plusieurs des conversations et des propos de Gœthe ; il décrit Christiane qui aimait surtout à se trouver avec des acteurs et des étudiants, mais qui avait quelque chose de la Thérèse de *Meister*; il juge que Mme de Stein ne fut pas « grande dans sa douleur » (p. 89); il voit Gœthe au théâtre de Weimar le 6 octobre 1808 au milieu des souverains, des maréchaux, des ministres, et Gœthe lui semble « le plus grand de tous» (p. 101). Une autre fois il l'entend crier à la jeunesse qui demande à grand cris le lever du rideau: *Wird's bald still* et tout se tait, comme devant le lion de la ballade (p. 105). 2° *Entretiens de Schiller avec Christiane de Wurmb* (dans le texte original) et *particularités sur Schiller et sa famille*. 3° *Communications sur Gœthe*, *Wieland*, *Voss* (tirées du journal que tenait Abeken et de sa correspondance). L'ouvrage est, en somme, intéressant; il renferme nombre d'anecdotes, de détails curieux, d'appréciations parfois dignes d'un philistin, parfois aussi débordantes d'enthousiame, souvent justes et attachantes (cf. sur les *Affinités électives* p. 167 et 131); les amis et admirateurs de Gœthe trouveront plaisir et profit à le lire.

A. C.

Der Briefwechsel zwischen der Kaiserin Katharina II von Russland und J. G. Zimmermann, hrsg. von Dr. Ed. Bodemann. Hannover u. Leipzig, Hahn. 1906. In-8° xxv et 157 p. 5 fr.

Cette correspondance entre Catherine et le médecin Zimmermann est fort intéressante et instructive. Elle était connue; Marcard avait publié en 1803 les lettres de l'impératrice, mais très inexactement et en omettant d'importants passages. M. Bodemann nous donne aujourd'hui ces lettres de la tsarine, au nombre de 35, en leur entier, et il y joint 44 lettres de Zimmermann. Il a reproduit les textes d'après les originaux qui sont à la bibliothèque royale de Hanovre dans les papiers du célèbre docteur, et il nous dit qu'il les reproduit avec exactitude, qu'il n'a fait de corrections que là où le sens l'exigeait, qu'il a rectifié l'orthographe de la tsarine et ajouté les accents et signes de ponctuation qui manquaient. A notre avis, il n'a pas procédé assez radicalement; de deux choses l'une, ou bien il fallait reproduire tels quels les originaux, — mais que nous importe l'orthographe de ces deux étrangers et quel intérêt ont pour nous leurs fantaisies graphiques qui ne font que retarder, gêner et agacer le lecteur ? — ou bien il fallait les publier comme voulait, ce semble, M. Bodemann, en faisant les corrections qu'exigeait le sens, en « changeant l'écriture très souvent phonétique », en ajoutant signes et accents. Il a suivi les deux méthodes, tantôt l'une, tantôt l'autre, et il a laissé ou commis des fautes et rendu la lecture des lettres parfois malaisée [1]. Mais trève de

1. J'admets que l'éditeur ait reproduit scrupuleusement les manuscrits et je ne corrige que des fautes évidentes — pas celles de ponctuation, d'accent, et celles d'im-

critiques, et remercions ce glorieux vétéran, l'éditeur de tant d'attachantes correspondances, de cette nouvelle publication. Il a, du reste, dans une introduction solide et soignée, analysé les lettres qu'il édite et mis en lumière leur valeur et importance. Peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur le ton flatteur et vraiment servile de Zimmermann (il dit à la Voltaire que « des bords de la Neva nous arrive la lumière » et il « adore » Catherine, il lui voue « un enthousiasme qui surpasse tous les enthousiasmes », il tombe « enchanté et stupéfait » aux pieds de son portrait, il baise sa main « si divinement bonne », il admire ses charmes et ce qu'ils ont de majestueux). Aussi préférons nous de beaucoup les lettres de la tsarine à celles du médecin. Elle décrit son voyage en Tauride; elle se glorifie de ses victoires sur la Turquie et la Suède et des ressources immenses de la Russie; elle assure qu'elle ne fera rien contre l'intérêt de son empire et la dignité de sa couronne; elle dit déjà quelle sera sa politique durant la Révolution, penser à ses propres affaires et puisque, par métier, elle est royaliste (p. 115), laisser le roi de Prusse, l'empereur et autres rétablir en France le gouvernement monarchique. Elle aime d'ailleurs les lettres et les arts : tout ce que demande Zimmermann en faveur des médecins engagés par le gouvernement russe, en faveur de Forster et de Kotzebue, il l'obtient. Toutefois elle refuse absolument de prendre Lucchesini à son service.

A. C.

Pierre Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest (1793-1794). D'après des documents inédits. Paris, Emile-Paul, 1906. In-8°, 450 p., 5 fr.

Ce livre sera utile. Il est comme on dit aujourd'hui, très documenté. L'auteur n'a rien négligé comme source d'information; il ne s'est pas

---

pression, il y en a trop (p. 7, *aver*; p. 11, ligne 2, *que*, p. 17 *d'ate*, p. 35 *aide*, p. 56, ligne 2 *el*, p. 61 *enloyé*, p. 83 *récu*, p. 135 *be Sischtoura*, p. 137 *aocorde*, p. 138 *faire*, p. 146 *sanguinaise*, p. 149 *dont*, p. 154 *fairot faire*, p. 155 *compratiote*, p. 157 *faisois*, etc. pour « avec, qui, date, aide, et, employé, vécu, de Sischtowa (cf. p. 139) accorde, faira, sanguinaire, donc, fairoit faire, compatriote, fairois », etc.; mais des fautes réelles : P. 14 m'anime (*s'anime*) — p. 45 osé (*usé*), — p. 49 modérément (*modernement*) — *Id.* manque un mot après *assez* (*si Nicolai sera assez pour réimprimer*). — P. 65 la chérissent (*les* chérissent) — p. 66 parce qu'il ne serait pas juste, vous en conviendrez, de déplacer (*parce qu'il ne serait pas juste. Vous en conviendrés de déplacer*) — p. 68 très égale (*très légale*) — p. 71 ces procédés (*les procédés*) — p. 74 des bateliers de cette nation, enragés contre leur maître, (*De bateliers de cette nation enragée contre leurs maître*) — p. 82 capitaine du corps du génie (*capitaine de corps de génie*) — p. 98 c'est une mer à boire (*c'est une mer à brise*) — p. 132 n'ont fait autre chose qu'aguerrir nos troupes (*qu'à guérir nos troupes*) — p. 137 me pénètre pour V. M. de reconnaissance, (*me pénètre par V. M.*) — p. 147 passé le Sund (*parti le Sund*), etc. Morale : ces publications de textes historiques en notre langue faites par un étranger, devraient être revues par un Français instruit, ou du moins, être modernisées, imprimées dans notre français d'aujourd'hui, ce qui éviterait bien des fautes d'impression et de sens.

contenté de fouiller dans les cartons des archives nationales et des archives de la guerre; il est allé dans les villes où a séjourné Prieur de la Marne et il a cherché et longuement étudié les pièces qui y sont conservées. Il nous raconte donc dans le plus grand détail la mission de Prieur dans le Morbihan, et il montre que le représentant recourut à la violence plutôt qu'à l'adresse. Nous ne pouvons insister sur les détails amassés par l'auteur; tout ce qu'il dit est étayé de preuves, et le tableau qu'il trace est, comme il s'exprime, bien sombre, parfois même taché de larges traînées de sang. En dix mois, trois mille citoyens au moins furent incarcérés dans le Morbihan (p. 167). M. Bliard a d'ailleurs fait revivre notre proconsul; il le représente justement comme un homme d'une infatigable faconde, qui prodigue les mots sonores et vides, les discours déclamatoires et boursoufiés (p. 44). Lorsque Prieur félicite le club de Rostrenen, ne dit-il pas qu'il ne peut « se défendre d'un mouvement de sensibilité bien délicieuse », et qu'il n'était jusqu'alors qu' « environné de la fange fédéraliste et fanatique »? « Vous verrez, conclut-il, par mon arrêté que je suis un enfant de la Montagne et je ferai l'impossible pour me rendre digne de ma mère » (p. 227). Ce qu'il y a de plus intéressant dans le volume, c'est la partie consacrée à la Vendée. Le représentant se bat bien; il gourmande les lâches; il prend d'utiles arrêtés pour réorganiser les troupes; mais il s'est entiché de Rossignol; il le sait incapable, mais Rossignol est à ses yeux l'honneur de l'égalité, l'enfant chéri de la Révolution, le fils aîné du Comité de salut public; peu importe que Rossignol perde encore des batailles; Rossignol restera général en chef, et les généraux qui l'entourent, seront responsables! (p. 275). En revanche, Prieur dira qu'il y a peu à compter sur Kléber, que c'est un Allemand, qu'il a des talents militaires, mais que sa conduite n'inspire pas la confiance (p. 278); il menace même de traduire Kléber devant un tribunal qui le fera guillotiner (p. 289). D'ailleurs, implacable envers les Vendéens vaincus : « ce ne sont plus, dit-il, des ennemis à combattre, mais des gredins à assommer « (p. 307). M. Bliard a essayé d'être impartial, il y a très souvent réussi, et bien qu'il nomme le Comité une « néfaste réunion », on le remerciera d'avoir établi les responsabilités de Prieur, d'avoir exposé d'après les pièces authentiques les actes du fougueux montagnard [1].

A. C.

---

1. P. 1-2, il eût fallu montrer que Prieur avait déjà, au camp de la Lune, exercé sa faconde et d'une voix stentorienne proclamé la République — p. 42 il y avait alors presque partout des « bataillons scolaires » — p. 69 le chapitre est inexactement intitulé « la levée des 300,000 hommes »; il ne s'agit plus de cette levée décidée le 24 février, nous sommes en novembre, et il s'agit de la levée des citoyens de la première réquisition — p. 93, « les députés du Morbihan, Gillet et Merlin »; il n'y a pas de Merlin, député du Morbihan.

Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804), et documents sur son enlèvement et sa mort par le comte Boulay de la Meurthe. Tome I. Portrait en héliogravure. Paris, Picard, 1904. In-8°, LXVII et 521 p.

Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1803-1813, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison. Tome I, avril 1808-janvier 1809. Paris, Picard, 1905. In-8°, XLV et 456 p.

Voici deux volumes publiés par la Société d'Histoire contemporaine avec le soin admirable qu'on lui connaît.

L'un est le premier tome de la *Correspondance du duc d'Enghien* de 1801 à 1804. Il est édité par M. Boulay de la Meurthe ; ce nom suffit. L'introduction, écrite en excellent style, est une étude de soixante pages sur Georges Cadoudal et le duc d'Enghien. L'auteur montre comment la conspiration de Georges a causé la mort du jeune duc. Le dernier des Condé fut saisi en territoire neutre, jugé de nuit et fusillé sur l'heure dans les fossés de Vincennes parce qu'on le regardait comme l'auxiliaire de Georges, comme le prince qui devait autoriser Georges et l'assister de sa présence. Mais, ainsi que le prouve M. Boulay de la Meurthe dans son magistral exposé, le duc d'Enghien est demeuré étranger au complot, et il n'aurait pu y trouver place sans manquer à son caractère, à l'opinion qu'on avait de lui, et « sans sortir des cadres et de l'organisation du parti royaliste ». Après ce bon et beau morceau d'histoire, viennent les documents, tirés de diverses archives, des archives nationales, des archives étrangères, des archives de Chantilly, des State Papers, etc. Ce ne sont pas seulement des lettres du duc d'Enghien, ce sont toutes les pièces qui se rapportent au sujet, qui est, dans ce livre, le licenciement de l'armée de Condé et la conspiration de Georges. Les notes que l'éditeur a mises au bas des pages, sont instructives, pas une n'est inutile, et beaucoup renferment sur des personnages du temps des renseignements qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs. Bref, on retrouve d'un bout à l'autre du volume, dans l'annotation comme dans l'introduction, le savoir, l'exactitude, le scrupule que M. Boulay de la Meurthe met dans tout ce qu'il publie [1].

Le tome premier de la *Correspondance* de La Forest est précédé d'une très solide et utile introduction. La Forest, comme disait Napoléon, était un homme de mérite et propre à tout. M. de Grandmaison voit en lui très justement un de ces diplomates dont Talleyrand a tracé le portrait dans l'éloge funèbre de Reinhard, un de ceux qui traversèrent la Révolution en gardant des traditions de l'ancien régime dont l'Empire bénéficia. Il raconte comment l'expérience technique de La Forest aida Joseph Bonaparte, homme d'État improvisé, dans les négociations avec les États-Unis et à Lunéville. Puis nous suivons

1. P. 365, Miranda fut dénoncé, mais non arrêté par Dumouriez; p. 371, lire Lostie de Kerhor au lieu de *L'hostis Khor*.

La Forest à Munich, à la diète de Ratisbonne, à Berlin. Enfin, nous voici en Espagne, « point culminant de la carrière de La Forest » ; il y a séjourné cinq années consécutives comme porte-paroles de Napoléon et conseiller de Joseph, et, s'il fallait l'accompagner pas à pas durant ces cinq ans, on devrait narrer par le détail tout le règne de Joseph. Il s'est d'ailleurs acquitté de sa mission avec adresse, composant, comme il disait, son maintien et ses discours en raison des vues de son souverain, se munissant, selon le mot de son biographe, d'un optimisme inaltérable, convaincu qu'on arrive à tout concilier avec beaucoup de zèle et un peu de sagesse. M. de Grandmaison a très joliment montré sa position entre les « injonctions impérieuses » de l'empereur et les « résistances énervées » du roi. A-t-il raison de le comparer à ces proconsuls qui transmettaient aux rois d'Asie les ordres de Rome ? Les proconsuls avaient-ils la tenue et l'impeccable urbanité de La Forest ? Quoi qu'il en soit, cette notice, répétons-le, est excellente, et elle nous conduit jusqu'aux derniers jours du diplomate, qui fut, comme on sait, ministre des affaires étrangères sous le gouvernement provisoire et pair de France. La correspondance de La Forest à Madrid va du 22 avril 1808 au 2 mai 1813 et comprend, en dépêches et bulletins, plus de neuf cents numéros adressés à Champagny et à Maret. Le volume que nous annonçons va jusqu'au mois de février 1809 et comprend trois divisions précédées chacune d'un sommaire : I. La nomination du roi Joseph. II. La retraite du roi Joseph. III. La campagne de Napoléon en Espagne. M. de Grandmaison reproduit intégralement les textes (sauf quelques dépêches de peu d'intérêt qu'il analyse). Il a rédigé sur chaque personnage cité une notice biographique, et ses notices sur les Espagnols seront d'autant mieux accueillies qu'il n'a pu les composer qu'après des recherches très longues dans des ouvrages rares, dans les almanachs de la cour, dans les livres généalogiques. Il complète du reste la correspondance de La Forest en reproduisant les passages des lettres et journaux auxquels le diplomate fait allusion. Tout dans ce volume, introduction et annotation, mérite donc les plus grands éloges.

A. C.

Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden, hrsg. von der Badischen Historischen Kommission, bearbeitet von Karl Obser. Erster Band. 1792-1818 (avec un portrait et deux cartes). Heidelberg. Winter. 1906. In-8°, xv et 560 p.

L'auteur de ces *Mémoires* dont nous annonçons le premier volume, est le prince et margrave Guillaume de Bade, fils cadet du margrave et plus tard grand-duc Frédéric Guillaume et de la comtesse d'Empire Louise-Caroline de Hochberg. Il porta dans sa jeunesse le nom de comte de Hochberg et c'est sous ce nom qu'il est désigné dans notre *Alsace en 1814*. Ce fut, dès sa jeunesse, un homme intelligent, éner-

gique, résolu. En 1809, à dix-sept ans (il est né en 1792), il est aide-de-camp de Masséna ; en 1812, à vingt ans il commande les troupes badoises dans la campagne de Russie; en 1813 il couvre la retraite de Leipzig et il est fait prisonnier ; en 1814 il est à la tête du corps de la Confédération qui bloque les forteresses d'Alsace ; en 1815 il mène une division sous les ordres de l'archiduc Jean et il assiste aux sièges de Neufbrisach, de Schlettstadt et de Huningue. C'est tout cela que nous trouvons dans le premier volume de ses *Mémoires*, et l'éditeur, M. Obser, nous raconte en son introduction comment l'ouvrage fut composé. Hochberg ne s'est pas contenté de tenir un journal. Il a composé de 1847 à 1854 des « contributions » ou *Beiträge* à l'histoire de sa maison. Puis, et dès 1851 jusqu'à 1859, il a écrit ses *Mémoires*, ses *Denkwürdigkeiten* qui vont de 1792 à 1847 et, pour les écrire, il s'est servi de son journal et de toutes les sources imprimées et manuscrites dont il disposait. Mais ce texte de ses *Mémoires*, il l'a vu et revu, — au moins en ce qui concerne les années 1792-1814 — et il remania complètement en 1855 la partie relative à la campagne de Russie, parce qu'il voulait la publier à part ; on a trois textes différents de ce travail sur l'expédition de 1812. Il avait même l'intention de publier ses *Mémoires* en leur intégralité, mais l'âge et les maladies l'en empêchèrent. Ce fut le général Roeder de Diersburg qui après la mort du prince, publia ses souvenirs. Ils parurent en 1864. Mais Roeder ne donna que les chapitres où Hochberg traitait des campagnes de 1809 à 1815 ; il laissa de côté beaucoup de passages importants sur certains personnages et événements ; il modifia plusieurs endroits où l'auteur critiquait l'armée badoise ; il fit de très longs « raccords » et inséra des pages entières de son cru. Aujourd'hui, avec l'autorisation de la maison de Bade, et au nom de la Commission de l'histoire de Bade, M. Charles Obser dont on connaît toute l' « acribie » et l' « accuratesse », publie le texte complet des *Mémoires* de 1792 à 1818. Il a toujours, nous dit-il, préféré la deuxième ou troisième rédaction à la première. Il a fait de légers changements qui s'imposaient, supprimant les détails insignifiants, effaçant les répétitions, corrigeant les fautes de style, donnant à l'œuvre une forme lisible, et se croyant d'autant plus obligé à ce remaniement que Hochberg aurait, s'il avait vécu plus longtemps, soumis son manuel à une dernière revision. Un point arrêtait toutefois l'éditeur. Dans le chapitre sur le congrès de Vienne, Hochberg s'était borné à retracer les fêtes et il parlait à peine de sa mission politique qu'il avait exposée déjà dans les *Beiträge*. Pour ne pas omettre un des épisodes les plus intéressants de le vie du margrave et ne pas laisser une lacune dans le récit, M. Obser a intercalé un extrait des *Beiträge* qui renferme tout l'essentiel. Il a d'ailleurs contrôlé avec le plus grand soin, non seulement d'après les imprimés, mais d'après le journal de Hochberg et les documents des archives

de Karlsruhe, bulletins, rapports, journaux et historiques des régiments, le texte des *Mémoires*, et il a constaté que le récit est partout « sûr et objectif ». Quand il y a de légères erreurs, il les rectifie dans les notes, et il a eu soin de donner au bas des pages une foule d'informations qui, sous une forme très brève, nous renseignent sur les personnages cités dans le texte ou nous indiquent les livres et articles à consulter[1]. Citons enfin des appendices contenant des pièces justificatives (lettres à et sur Hochberg) ainsi qu'un index des noms de personnes, rédigé par M. Sapp.

A. C.

Boissy d'Anglas et les régicides, par Boissy d'Anglas, sénateur, ancien ministre plénipotentiaire, son petit-fils. Paris, Champion, 1905, gr. in-8°, 58 p.

Cette plaquette, très bien éditée, précédée d'un beau portrait commenté par Jouy et d'une chaude préface du regretté Albert Le Roy, a été composée, comme l'indique le titre, d'après des documents officiels et des papiers de famille. On y trouvera la preuve des généreux efforts que fit Boissy d'Anglas sous la Restauration en faveur des « régicides », et son petit-fils a le droit d'être fier de l'énergie, de la persévérance (p. 51) que Boissy déploya pour arriver au succès. Boissy, écrit l'auteur, « suivait le penchant de sa nature qui le portait à s'intéresser à toutes les causes où l'humanité était en jeu et il avait la pitié et le besoin de venir toujours au secours de l'infortune ». La catégorie des 46, dont la mort réduisait peu à peu le nombre — les 46 étaient, comme on sait, ceux qui avaient prononcé le mot de mort dans leur vote bien que ce vote eût compté contre la mort — durent leur retour à Boissy, et il rendit le même service à d'autres encore, dont les lettres de remerciement se trouvent dans les archives de l'auteur. M. Boissy d'Anglas

---

1. On le félicitera surtout d'avoir identifié la plupart des noms russes, et, pour notre part, nous le remercions d'avoir cité si souvent notre *Alsace en 1814*. P. 6, lire sans doute « le vidame de Vassé » au lieu de *Le Vidame, de Vassé* et « chevalier du Cheyron » au lieu de *Chevalier Duchegron*. — P. 96, Lazowski pour *Lazousky*. — P. 105, Paars et non *Paar*. — P. 129, Mcrio et non *Mario*. — P. 131, au service et non *en service*. — P. 245, il y a *Desfolle* dans le texte, et l'éditeur conjecture *Lefol*; il a raison, mais l'auteur avait écrit « Dessolle » (il avait sûrement vu ce général en 1812 à Smolensk) — P. 411, Abbatucci est tombé, non à la tête de pont de *Kehl*, mais à celle d'Huningue, et c'est pourquoi il a son monument près d'Huningue. — P. 438, le nom de ce *Bétancourt*, né à Ténériffe, doit s'écrire plutôt Béthencourt. — P. 488 (lettre de Victor qui signe Bellune et non *Belluno*, lire « ainsi que » et non » *ainsi, que* »; (lettre de Daendels) « distinguées » et non *distingués*. — P. 560, index, lire Yorck von Wartenburg pour *York von Wartenberg* et à la page précédente, rectifier l'indication relative à Wimpfen qui, en tout cas, n'est pas général français. Dans ce même index, le général Schramm est qualifié de chef de bataillon et Vandamme renvoie à *Hüneburg;* mais c'est Clarke qui était comte d'Hunebourg et Vandamme était comte d'Unsebourg.

nous donne encore dans son travail d'autres détails et témoignages intéressants — par exemple, une lettre de Barnave (p. 56) et la virile réponse de la citoyenne Boissy (p. 57) — et on le remerciera d'avoir mis en son vrai jour, comme il dit, une figure trop oubliée [1].

A. C.

Shelley, **Hellas,** drame lyrique traduit en prose française avec le texte anglais en regard et des notes par Maurice Castelain, maître de conférences à l'Université de Poitiers. Paris, Hachette, 1906. In-8°, XXII et 186 p.

M. Castelain nous renseigne dans l'introduction de cet excellent travail sur la composition de *Hellas* — qui, dit-il avec raison, ne compte pas parmi les meilleures œuvres de Shelley — et il nous montre comment Shelley emprunta aux *Perses* d'Eschyle les principaux éléments de son petit drame. Il a reproduit le texte de l'édition de 1822, de l'édition princeps qui fut la dernière publication de Shelley, mais il rétablit et imprime entre parenthèses certains passages que l'éditeur avait supprimés avec l'autorisation du poète, et il a corrigé les erreurs que Shelley signale dans une lettre à Ollier. La traduction de M. Castelain est très exacte, bien supérieure à celle de Rabbe, et elle est toujours claire. Les notes qui se trouvent à la fin du volume seront utiles. Les unes éclaircissent le texte. Les autres ont un caractère purement historique : Shelley a dit qu'il puisait ses renseignements dans les journaux; M. Castelain a consulté le *Journal des Débats*, et il y a trouvé les faits et les bruits auxquels Shelley fait allusion [2].

A. C.

Louis Andrieux, **La Commune à Lyon en 1870 et 1871.** Paris, Perrin, 1906. In-8°, 297 p. 3 fr. 50.

Le livre est plein d'esprit et de verve, et on devait s'y attendre, puisqu'il a pour auteur l'ancien préfet de police Andrieux; mais il est, en outre, très clair, très intéressant, et fort bien informé. Un des personnages cités dans l'ouvrage et qui jouèrent alors un rôle à Lyon, nous affirme l'exactitude du récit, et d'ailleurs, M. Andrieux, procureur de la République à cette époque, ne se borne pas à

---

1. Lire p. 55 Voulland au lieu de Vouland. — P. 54 Legendre n'alla pas à Lyon, avec Boissy et Vitet; il refusa et fut remplacé par Alquier; on trouve du reste la correspondance des trois commissaires dans le premier volume du Recueil Aulard.

2. P. 18, pourquoi traduire *without a breath* par « pâmée? » ; — v. 336, lire « short » au lieu de *sbort* et v. 1027 « freedom » au lieu de *freedon;* — v. 990 « à travers bien des anarchies hostiles » est obscur, et le traducteur aurait dû, comme ailleurs (cf. sa note de la p. 151), rendre *anarchy* par « despotes » ; — p. 169, le mot « l'ordre règne à Varsovie » est, non de Souvorov, mais du ministre Sebastiani dans la séance de la Chambre du 16 septembre 1831.

fouiller dans sa mémoire qui est excellente ; il indique ses sources, il reproduit et analyse des documents ; il a voulu faire œuvre d'historien et il a joint à son texte un index des noms cités. On approuvera la plupart de ses jugements. Il blâme sans hésitation, sans circonstances atténuantes, les arrestations et les détentions arbitraires des premiers jours, l'envahissement et le pillage des couvents et des séminaires, la gestion des finances municipales — qu'il qualifie de folle — les émeutes en face de l'invasion allemande, l'assassinat du commandant Arnaud qui lui semble horrible et qu'il raconte de la plus saisissante façon (p. 147-157). Mais, s'il ne cache pas l'indignation que doivent soulever ces crimes et ces attentats, il remarque que Lyon échappa néanmoins à des périls plus graves, que Lyon ne connut pas les massacres et les incendies de Paris. Que Challemel-Lacour ait commis des fautes; qu'il ait été, à certains moments, comme énervé, comme exaspéré ; qu'il ait eu tort d'arrêter le général Mazure et de l'exposer aux excès de la foule; qu'il ait eu « d'étranges façons pour ordonner une enquête [1] » ; sa politique de temporisation ne fut pas stérile; il louvoya avec habileté (p. 112) ; il sut fortifier peu à peu son autorité ; il put, tout en maintenant l'ordre tant bien que mal, contracter des marchés pour armer et équiper les troupes qui se formaient à Lyon ; il créa les légions du Rhône et celles d'Alsace-Lorraine. Même le Conseil municipal, même le Comité de salut public eurent, en somme, leur heure, leur raison d'être. Le Conseil municipal put, grâce à la confiance qu'il inspirait par les écarts de son intransigeance autonomiste, « remplir l'utile office de tampon » et « amortir le choc de l'insurrection contre l'autorité régulière. » Quant au Comité de salut public, ne peut-on dire qu' « au lendemain d'une révolution, il y a quelque chose de pire qu'un mauvais gouvernement, l'absence de toute direction, l'anarchie »? C'est, en somme, un tableau complet du Lyon de 1870-1871 qu'a tracé l'auteur. Il n'oublie personne, ni le Polonais Malicki qui créa un *Corps de vengeurs* pour fuir ensuite avec la caisse, ni Mierolawski et son fameux « camp roulant », ni le citoyen Paul, inventeur d'une « fusée-satan » capable de consumer toute une armée. Remercions-le de l'hommage qu'il rend, en passant, à M. Bérenger, le sénateur et académicien actuel, qui, pendant que d'autres cherchaient dans les fonctions publiques un refuge contre le devoir militaire, quitta sa robe de magistrat pour s'engager dans la 1re légion du Rhône, reçut une blessure à Nuits, et « modestement, sans grade ni galons, pendant cette dure campagne d'hiver, donna l'exemple du patriotisme et de l'honneur ». Remercions-le aussi des lignes qu'il a consacrées à Valentin, le successeur de Challemel-Lacour, et à Hénon, maire de la ville. « Valentin, dit M. Andrieux, était intrépide avec

1. Il s'agit du fameux mot *fusillez-moi ces gens-là* qui était d'ailleurs, comme le fait observer l'auteur, une annotation, et non un ordre.

simplicité, il n'avait ni la haute culture ni la supériorité intellectuelle de son prédécesseur; mais sa nature bonne et loyale, sa figure ouverte, son regard ferme, sa rude et sincère poignée de main lui conciliaient les sympathies ». Pour Hénon, il « montra pendant toute la durée de sa magistrature beaucoup de courage et de sang-froid. » M. Andrieux mérite le même éloge que Hénon : il a relâché les victimes des arrestations arbitraires ou aidé à leur évasion ; il a forcé Malicki à quitter Lyon ; il a présidé le Comité qui pourvut aux besoins de l'armée des Vosges ; il a pris la part la plus active aux mesures qui rétablirent l'ordre après le 22 mars pendant que Valentin était prisonnier de la Commune ; il a fait arrêter les émissaires venus de Paris à Lyon pour soulever les départements contre Versailles ; il a, le 30 avril, à la tête des troupes sommé les insurgés qui le saisirent et faillirent l'écharper [1].

A. C.

Regnault de Beaucaron, **Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes.** 1175-1906, par un de leurs descendants. Paris, Plon. 1906. In-8°, 619 p. 7 fr. 50.

M. Regnault de Beaucaron possède dix-huit volumes manuscrits, avec pièces, autographes et portraits, qui relatent les principaux événements de sa famille, et il sait par de nombreux arbres généalogiques toutes ses parentés ascendantes, descendantes, collatérales. C'est ce qu'il a voulu faire connaître à ses enfants. Non qu'il entre dans l'aride détail des multiples filiations. Mais il a une belle mémoire et une vaste lecture, il raconte des anecdotes, il accumule les citations, et, si gros qu'il soit, son volume se laisse feuilleter et lire. Il l'a du reste divisé, pour plus de clarté, en quatre parties : avant la Révolution, de 1789 à 1800, de 1800 en 1850, depuis 1850. Il suffira de dire, pour donner une idée de l'intérêt que présentent certaines pages, que les Regnault sont apparentés au chevalier d'Eon, à Buffon, à Alfred de Musset, à nombre de maisons tonnerroises, aux Azéma dont un était gouverneur de l'île Bourbon au moment du naufrage du *Saint-Géran*. C'est surtout lorsqu'il traite des années 1789-1900 que l'auteur sème les témoignages à pleine poignée. Un Regnault de Beaucaron était membre de la Législative et François Hue, valet de chambre de Louis XVI, ainsi que l'avocat Chauveau-Lagarde, lui étaient alliés. On trouvera même que l'auteur a trop souvent puisé dans les *Souvenirs* de Hue. Mais on parcourt avec intérêt les pages qui terminent le volume et qui ont trait aux Meurville et à leur vie au Mexique, à certains épisodes de la révolution de 1848 dans le département de l'Yonne, à l'occupation de Blois pendant la guerre de 1870 (le journal des enfants Meurville est assez curieux), au siège

1. P. 163, lire Seré et non *Serré*.

de Paris où le père de l'auteur était intendant militaire de la garde nationale, à l'assassinat du capitaine Roze au Tonkin. Un index utile est consacré aux noms de familles cités dans le volume [1].

A. C.

Henry Michel, **La Loi Falloux**. Paris, Hachette, 1906. In-8 de 524 p.

Une histoire complète de la loi Falloux embrasserait toute l'histoire de l'enseignement public et privé en France dans la seconde moitié du XIXe siècle. Disons tout de suite que tel n'est pas l'objet de ce livre posthume auquel M. Charléty a mis la dernière main. Le regretté H. Michel ne s'est proposé — et la tâche était déjà suffisante — que de retracer, avec une précision minutieuse, l'histoire assez compliquée de l'élaboration et du vote de cette loi fameuse. Nous assistons à la conception du projet par de M. de Falloux sous la Constituante, nous en suivons la discussion dans la commission extraparlementaire instituée par le ministre, dans les diverses commissions parlementaires nommées par la Législative, devant le Conseil d'Etat qui réclama son droit d'être consulté et qui obtint satisfaction, en dépit du ministre, devant l'opinion et la presse, à l'Assemblée elle-même enfin qui vota la loi, quand M. de Falloux n'était déjà plus au pouvoir.

Bien composée, écrite d'un style clair et sobre, vivante parce que de nombreuses figures la traversent, cette étude pourrait bien être définitive. M. M. n'a négligé aucune source d'information et il en a découvert de nouvelles et d'importantes. On ne connaissait les débats de la commission extraparlementaire que par les comptes rendus d'un des secrétaires, Hausset, partiellement publiés par M. de Lacombe en 1879, à la veille du dépôt des lois Ferry, dans un but de parti. Les notes inédites de Paul-François Dubois, qui fut, au sein de la commission, un des rares défenseurs de l'Université, ont permis à M. M. de compléter et de rectifier la publication de M. de Lacombe. On ignorait complètement ce qui s'était passé au Conseil d'Etat M. M. a retrouvé aux archives de la Chambre des députés le procès-verbal officiel des séances que le Conseil a consacrées à la loi Falloux. Les archives nationales enfin lui ont fourni de nombreuses lettres intéressantes émanées d'évêques et de consistoires. Aussi sur bien des points importants son livre apporte-t-il de vives lumières.

Il apparaît d'une façon indiscutable que le véritable père de la loi Falloux, c'est beaucoup moins M. de Falloux lui-même que M. Thiers. Dès le premier jour, M. de Falloux s'assura le concours de M. Thiers. Il le lui demanda avant d'être ministre et Thiers le lui promit tout

---

1. Lire p. 181 Henry, p. 178 et 188 Becquey, p. 190 Froudière, p. 258 Sorèze, p. 275 Blankenbourg, p. 304 Hotelans au lieu de *Henrys*, *Becquet*, *Frondière*, *Sorrèze*, *Blenkembourg*, *Hotland;* il fallait dire p. 154 que Dampierre est le futur général et p. 184 que Huguenin était secrétaire du district d'Ervy, ce qui explique l'intérêt que prend à lui Beaucaron (juge, comme on sait, au tribunal d'Ervy).

entier, en confessant qu'il « avait fait fausse route sur le terrain religieux ». Avec une franchise méritoire, Thiers écrivait déjà, en mai 1848, à Madier de Montjau dans une lettre rendue publique : « Quant à la liberté d'enseignement, je suis changé, je le suis, non par une révolution dans mes convictions, mais par une révolution dans l'état social » (p. 99). S'il pensait ainsi avant les journées de juin, on devine avec quels sentiments il présida la commission extraparlementaire instituée par Falloux! Il s'y montra plus clérical (c'est le seul mot qui convienne) que les ecclésiastiques qui y siégeaient, au point qu'à plusieurs reprises Dupanloup dut le ramener à la modération. Contre la gratuité de l'enseignement, il invoqua cet argument qu'elle était une application du communisme. L'instruction, disait-il, est un commencement d'aisance, l'aisance n'est pas réservée à tous. Dans sa fureur de réaction, il dénonçait les instituteurs, tous les instituteurs comme des socialistes, des « anticurés ». Il réclamait la suppression absolue des écoles normales et voulait remplacer partout les instituteurs par des congréganistes. « Je suis prêt à donner au clergé tout l'enseignement primaire » (p. 108). Bref, Thiers ne vit dans la loi qu'une mesure de police, un acte de défense sociale. Il le disait brutalement à la commission extraparlementaire, où il semble avoir singé le langage et l'attitude de Napoléon au Conseil d'Etat, il le répéta avec plus de formes, mais avec une égale netteté, à la commission parlementaire qu'il présida également et à la Législative enfin où son intervention fut décisive. Si le projet primitif de M. de Falloux fut aggravé, c'est en grande partie à Thiers qu'on le doit. Si les congrégations non autorisées furent intentionnellement oubliées dans la loi, ce fut encore son œuvre. Il alla jusqu'à se faire longuement à la tribune le défenseur de ces mêmes jésuites qu'il avait ardemment combattus sous Louis-Philippe !

Il est donc hors de doute que Thiers est l'auteur responsable de de la loi Falloux, mais il n'est pas moins évident aussi que cette loi exprime bien toute la pensée des gouvernants d'alors. Thiers n'a été que l'organe approprié de tout un parti ou mieux de toute une classe. Si j'avais une critique à formuler contre ce livre si riche et d'ailleurs inachevé, je reprocherais à l'auteur de n'avoir pas suffisamment dégagé et mis en relief ce caractère de mesure de classe qui est le caractère essentiel de la loi Falloux. M. M. s'étonne que le côté gauche ne lui ait fait qu'une opposition timide, indécise, incohérente, maladroite. Il s'étonne que les orateurs et les journaux républicains n'aient même pas signalé le péril, tant de fois dénoncé depuis, que la loi allait faire courir à l'unité morale de la nation, qu'ils n'aient pour ainsi dire pas prévu la coupure prochaine des deux jeunesses. Il s'étonne plus encore que cette loi, qui devait être si profitable à l'Eglise, ait rencontré à droite, chez L. Veuillot, chez la plupart des évêques une hostilité violente et irréductible.

Étonnement quelque peu naïf qui disparaît dès qu'on se replace dans la pensée des contemporains, ce qui est le devoir de l'historien. La loi Falloux ne fut pas en effet pour ses auteurs une loi de principe, mais une loi de classe. Elle ne fut pas faite par des catholiques — Thiers n'avait pas cessé d'être sceptique [1] — mais par des cléricaux, ce qui n'est pas la même chose. Quoi de surprenant alors que les catholiques purs l'aient trouvée insuffisante ? Rendait-elle à l'Église le droit exclusif d'enseigner dont elle était en possession avant 1789 et qu'elle considère comme une fonction primordiale ? Œuvre des cléricaux, la loi n'a pas été combattue surtout par des incrédules, par des laïques, comme nous dirions aujourd'hui. L'opposition d'un journal comme la *Liberté de penser* est négligeable. Le plus résolu des adversaires de Thiers et de la loi fut M. Wallon, un catholique très sincère, qui était en même temps un universitaire convaincu. Des républicains, qui composaient la gauche de la Législative, la grande majorité ne pensaient pas autrement que M. Wallon. Il y avait à leur tête ce même général Cavaignac, dont le P. de Ravignan, S. J., dirigeait la conscience et à qui M. de Falloux lui-même avait donné sa voix pour la Présidence de la République. Les républicains de 48 étaient à cent lieues de l'idée de laïcité. Si M. H. Michel leur avait prédit que l'Université deviendrait un jour neutre en matière religieuse, absolument neutre, d'horreur ils se seraient voilé la face et certains, qui survécurent, se la voilèrent en effet, comme plus tard Jules Simon, lors du vote des lois Ferry. Comment auraient-ils prévu le conflit des deux jeunesses et comment s'en seraient-ils affligés ? En 1850 l'opposition n'était pas entre des laïques d'une part, des catholiques de l'autre, mais entre des partisans et des adversaires du monopole de l'Université. Voilà la vérité ! Les partisans de l'Université n'étaient pas plus des laïques à notre sens que l'Université elle-même n'était alors laïque. Une des lacunes de ce livre, c'est justement qu'il ne nous dit pas nettement jusqu'à quel point les craintes de Thiers et des réactionnaires étaient fondées, jusqu'à quel point le personnel des instituteurs était socialiste et « anti-curé ». Sans doute, M. M. cite les dépositions que firent devant la commission extra-parlementaire quelques universitaires et ecclésiastiques de marque et ces dépositions s'accordent pour traiter d'exagérations manifestes les reproches d'athéisme et de socialisme formulés contre le corps enseignant, mais il y avait peut-être moyen d'en savoir plus long ! Ce que disent en termes généraux et vagues les dépositions citées pouvait être précisé et éclairé par les rapports ordinaires des inspecteurs et des

1. Le même Thiers qui voulait confier tout l'enseignement primaire au clergé, se refusait au contraire avec la dernière énergie à étendre la surveillance du clergé dans l'enseignement secondaire, parce que l'enseignement secondaire, c'est l'enseignement de la bourgeoisie et que « les classes moyennes veulent comme un droit la libre discussion philosophique » (cf. p. 144-145).

recteurs, rapports qui existent quelque part, soit au ministère de l'instruction publique, soit aux archives nationales. C'est seulement au prix d'une pareille recherche qu'on pourra déterminer exactement les effets de la loi de 1850 et la comparer avec la loi de 1833 qu'elle a remplacée.

Quoi qu'il en soit, il ressort dès maintenant de l'étude de M. M. cette conclusion très nette, encore qu'implicite, c'est que la préoccupation essentielle d'où est née la loi Falloux, c'est-à-dire la pensée de soumettre l'enseignement à la direction de l'Église dans un but de sauvegarde sociale, cette préoccupation était à peu de chose près partagée également par les adversaires comme par les partisans de la loi. Le seul désaccord irréductible entre les uns et les autres, entre M. Wallon et M. Thiers, entre M. de Falloux et M. Barthélemy Saint-Hilaire, c'est que ceux-là faisaient crédit à l'Université et lui maintenaient leur confiance, tandis que ceux-ci au contraire la rendaient responsable de la propagande des idées subversives et entendaient la faire surveiller de près par l'Église et lui enlever son monopole. Ce n'est pas la loi Falloux qui a fait les deux jeunesses, ainsi que le répète M. M. après tout le monde. La coupure a des causes plus profondes et plus générales, des causes sociales. Une simple loi n'est pas capable à elle seule de produire de telles conséquences sur la vie d'un grand pays! Si Cavaignac avait gouverné à la place de Louis-Napoléon, je ne crois pas que le cours des choses aurait beaucoup changé. Nous n'aurions pas eu la loi Falloux, soit! mais nous aurions eu une loi Wallon ou une loi Barthélemy Saint-Hilaire qui aurait sans doute maintenu une Université plus forte, mais une Université toute imprégnée de catholicisme. Ce n'est pas l'Université, c'est le Parlement qui a fait l'enseignement laïque. M. M. me paraît l'avoir trop oublié. C'est l'écueil des travaux de détail que la perspective leur fait facilement défaut.

Albert Mathiez.

The Consular Service of the United States, by Chester Lloyd Jones (Publications of the University of Pennsylvania, Series in political economy and public law n° 18), Philadelphia, John C. Winston C°, 1906, 1 vol. in-8°, 126 p.

« L'objet de la présente monographie, dit M. Jones (p. v), est d'esquisser l'histoire du service consulaire des États Unis et de signaler spécialement le développement de ses rapports avec le commerce ». Il se fait surtout l'écho d'un mouvement datant de 1897, et qui s'est traduit par de nombreuses pétitions demandant au Parlement la réorganisation du corps consulaire (p. 30). Après un historique abrégé, M. J. insiste sur la transformation du commerce américain qui, sous l'influence de l'augmentation de la production industrielle, se tourne de plus en plus vers l'extérieur en quête de marchés à conquérir, et qui a

besoin en conséquence des conseils et de l'aide des consuls. Il passe en revue les services consulaires européens pour y trouver des enseignements, et ce serait un exemple à suivre en tout pays. Ce rapide examen n'est pas défavorable aux agents français; pourtant on pourrait dire d'eux, comme de la majorité de leurs collègues étrangers, que leur utilité, au point de vue commercial, est « grandement limitée par leur instruction première et l'organisation défectueuse du service » (p. 107). Dans un appendice, on lit une loi, votée par le Sénat américain le 30 janvier 1906, qui accorde satisfaction à l'auteur sur quelques points. L'ouvrage est très documenté et M. Jones termine chaque chapitre par une bibliographie qui pourra être précieuse à ceux qui voudront approfondir le sujet.

A. Biovès.

— Le traité *Pirqué 'aboth*, de la Mischna, offre un intérêt particulier à raison des rapprochements que l'on peut faire, soit pour ce qui regarde le fond, soit pour ce qui regarde la forme, entre certaines sentences des anciens docteurs juifs et divers passages du Nouveau Testament, spécialement des Évangiles. C'est ce qui a déterminé M. P. Fiebig a en donner une traduction accompagnée de notes critiques (*Pirque 'aboth, Der Mischnatractat, « Sprüche der Väter », ins Deutsche übersetzt*, Tübingen, Mohr, 1906; in-8° 43 pages). Très utile publication. — A. L.

— Nouvelle et intéressante étude du P. V. Zapletal sur l'histoire de Samson (*Der biblische Samson;* Fribourg, Gschwend, 1906; in-8°, 80 pages). Bonne traduction; remarques originales sur le caractère métrique des discours; scepticisme assez justifié à l'égard des interprétations mythologiques tentées jusqu'à ce jour sur cette curieuse légende. — A. L.

— M. L. Venetianer propose une nouvelle explication de la fameuse vision d'Ézéchiel (*Ezechiels Vision und die salomonischen Wasserbecken*; Budapest, Kilian, 1906; in-8°, 40 pages). Il entreprend d'abord de rectifier le sens du mot *ofan* dans la description des récipients qui étaient adjoints à la mer d'airain dans le temple de Salomon. On croyait ces récipients montés sur roues; mais *ofan* signifierait « rigole »; les récipients auraient été rattachés au grand réservoir et entre eux par des rigoles. Par suite, il n'y aurait pas non plus de roues dans la vision d'Ezéchiel, mais un seul être à quatre têtes, entouré à mi-hauteur d'une rigole en demi cercle figurant l'eau vive du temple, et surmonté d'un autre demi-cercle figurant le firmament. Comme tout cela ne va pas sans d'assez nombreuses corrections dans les textes et ne donne pas, pour finir, une représentation bien satisfaisante, on peut craindre que l'hypothèse de M. V., nonobstant certains rapprochements ingénieux, ne trouve pas beaucoup de crédit. — A. L.

— Dans son livre : « *Chez les ennemis d'Israël* (Paris, Lecoffre, 1906; in-12, 331 pages), p. 242, M. A. Dard vante « la savoureuse amertume du frais breuvage que les fils de la blonde Germanie fabriquent à la perfection ». Souvenirs de voyage écrits dans le même style que cet éloge de la bière. Défiance insuffisante à l'égard des traditions légendaires. Détails archéologiques intéressants, L'auteur aurait dû se borner à dire, sans affectation littéraire, les remarques et impressions qu'il a recueillies « dans la terre de Huss » et « au pays des Philistins ». — A. L.

— Il faudrait une compétence à peu près universelle pour critiquer l'ouvrage de M. *Victor du* Tholonet sur *L'incessante évolution* (Paris, Revue *les idées et les livres*, 1905; in-12, VII-344 pages). Mais il aurait fallu sans doute, et à plus forte raison, une telle compétence pour l'écrire. M. du T. n'a pas du reste pris le sujet dans toute sa largeur; il entend surtout par évolution le progrès matériel et l'influence plutôt fâcheuse qu'il lui attribue sur les mœurs; il touche un peu à toutes les questions d'ordre pratique, mais non au mouvement des idées, au progrès scientifique; sans qu'il le dise expressément, on voit qu'il admet que certaines choses, la religion par exemple, ne doivent jamais changer; il voudrait qu'on rajeunît « quelque peu l'enseignement »..., en accordant « plus de place au romantisme »; il est partisan de l'expansion coloniale et met son espoir dans la sociologie. Plus de bonnes intentions que de profondeur. — Z.

— Le livre de M. H. W. Garrod sur la religion des braves gens (*The religion of all good men;* London, Constable, 1906; in-8°, XI-229 pages) est une collection d'articles sur divers sujets d'histoire religieuse et de philosophie morale, qui sont dominés par la même idée d'une religion naturelle. Le principal a pour objet la mission de Jésus, qui ne se serait pas présenté comme le Messie d'Israël, mais seulement comme le précurseur du Messie. Thèse déjà soutenue en ces derniers temps, mais qui ne s'appuie guère que sur des présomptions indémontrées ou des inductions hâtives. M. G. allègue l'emploi impersonnel de la formule « Fils de l'homme », sans avoir peut-être examiné d'assez près la question de son authenticité dans les divers passages où elle se rencontre. — Z.

— La librairie Mohr (P. Siebeck) de Tübingen vient de publier une dissertation de M. E. Hesselmeyer intitulée *Hannibals Alpenübergang im Lichte der neueren Kriegsgeschichte.* La théorie de l'auteur est une conciliation entre les partisans du Mont Cenis et ceux du Petit Saint-Bernard. Le gros de l'armée avec Hannibal aurait traversé le premier, Magon avec la cavalerie, le second. Il est des questions qui feront couler encore beaucoup d'encre. — R. C.

— La très active *Biblioteca storica del risorgimento italiano* de MM. Cusini et Fiorini donne une nouvelle édition de la *Guerra combattuta in Italia negli anni 1848-9* (Rome-Milan. Albrighi, Segati et Cie; 3 fr. 50). Cet ouvrage de Carlo Pisacane est curieux par la discussion des opérations militaires, par l'esprit dans lequel il est écrit; l'auteur y soutient que l'affranchissement de l'Italie avait pour condition nécessaire la conversion préalable de la nation à la république et au socialisme. Mais la nouvelle édition n'est qu'une reproduction du texte auquel on s'est borné à joindre le testament politique écrit par Carlo Pisacane au moment d'entreprendre la malheureuse expédition de Sapri en 1857. Mais on cherchera en vain une note sur les faits et les jugements énoncés par Pisacane ou simplement un résumé de sa biographie. — Charles Dejob.

— Notre collaborateur M. Charles Joret, préparant depuis plusieurs années une biographie du botaniste et traducteur *Auguste Duvau*, prie les érudits, qui connaîtraient quelques documents relatifs à cet écrivain ou à sa famille, de vouloir bien les lui signaler.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 8 octobre — 1906

Faddegon, Le commentaire de Çamkara. — Brugmann, Morphologie. 2e éd. — Marie Loke, Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban. — Lavisse, Histoire de France, IV-VI, p. Coville, Petit-Dutaillis, Lemonnier, Mariéjol. — Vermale, Les biens ecclésiastiques nationalisés du Rhône. — Colmo, Principes sociologiques. — Waxweiler, Esquisse d'une sociologie. — Prins, L'esprit du gouvernement démocratique. — Doflein, En Extrême-Orient. — Bourget, Études et portraits. — Fuchs, Le bien et le mal. — W. Monod, Aux croyants et aux athées. — Giran, Paroles de sincérité.

Çamkara's Gitâbhâshya toegelicht en beoordeeld..... door Barend Faddegon. — Amsterdam, Faddegon, 1906. In-8, 116 pp.

Cet estimable ouvrage est une thèse de doctorat de l'Université d'Amsterdam. En vue de préciser le caractère et la méthode du commentaire que Ça*m*kara, le grand maître du théisme hindou, a superposé au vague et splendide panthéisme de la Bhagavad-Gîtâ, l'auteur collationne avec une analyse rapide du texte les points qu'il envisage comme essentiels dans l'exposé philosophique du commentateur. En somme, l'impression qui se dégage de ce travail est bien celle qu'on éprouve dès la première lecture de l'œuvre elle-même, à savoir que la Bhagavad-Gîtâ est un admirable poème, — qui gagnerait à être écourté de moitié, — mais enfin un poème et non pas un traité technique, et que, en le commentant comme un traité technique, en s'efforçant de pallier les antinomies échappées à l'inspiration poétique, qu'aurait exclues un sévère exposé doctrinal, Ça*m*kara a nécessairement donné dans les subtilités et les interprétations forcées dont est coutumier l'esprit hindou et dont un esprit occidental même n'aurait pu se garder dans l'accomplissement d'une tâche aussi désespérée.

V. Henry.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von K. Brugmann und B. Delbrück. Zweiter Band : Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch, von K. Brugmann. Erster Teil : Allgemeines, Zusammensetzung (Komposita), Nominalstämme. Zweite Bearbeitung. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, xvj-688 pp. Prix : 17 mk. 50.

Comme la seconde édition de la *Phonétique* de M. Brugmann, l'édition refondue de sa *Morphologie* est à tous égards un livre nouveau : non pas seulement en ce que l'ordre des matières y est entièrement changé, et en ce que — cela va sans dire — tous les progrès

accomplis depuis quinze ans par la linguistique indo-européenne y sont consignés et appréciés avec la haute compétence d'un savant auquel en revient d'ailleurs la plus large part; mais nouveau vraiment par l'esprit de synthèse qui le domine tout entier et y apparaît comme la récompense de trente ans de patiente analyse. Cet esprit s'accuse dès le début par une magistrale introduction de 50 pages, où les principes généraux de l'étude de la dérivation, tels qu'ils se déduisent des faits observés en morphologie indo-européenne, et tels aussi qu'ils peuvent s'appliquer à celle de toute langue humaine, sont exposés et justifiés avec une précision et une lucidité auxquelles aucun linguiste n'était encore parvenu. L'idée dominante, qui n'appartient pas en propre à l'auteur, mais qu'il a le mérite de poursuivre avec une impeccable logique d'un bout à l'autre de son exposition, c'est que les mêmes forces productives que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre dans le langage y ont été, identiques à elles-mêmes, de tout temps, et que, par ainsi, des formations qui nous apparaissent primaires, — suffixes [1] *-o-*, *-á*, *-yo-*, etc., — furent en indo-européen, pour la plupart, aussi nettement secondaires que le sont en français ou en allemand des mots tels que *vendable* [2] ou *lesbar*. Dès lors, si le nom du « thème » (*Stamm*) continue à subsister, la notion abstraite que ce nom représente, — et dont, il y a près de vingt ans déjà, avec une prescience singulière, M. Havet réclamait la disparition [3], — s'efface dans le flottement de la limite indistincte où s'agglutinent et se confondent des éléments à la fois thématiques et suffixaux : ce n'est plus sur un « thème » que se construisent les dérivations même les plus primitives, mais souvent sur une forme casuelle ou adverbiale, sur un mot tout fait; et ainsi, sans le moins du monde verser dans la « glottogonie », M. B. nous fait pénétrer la genèse des atomes crochus du langage beaucoup plus loin que nul autre avant lui.

Soit, par exemple, un rapport aussi simple que celui de sk. *svápnas*, gr. ὕπνος, lat. *sòmnus*. Depuis qu'il existe une linguistique méthodique, il a déjà passé par quatre étapes successives. Au temps de Bopp et même encore de Schleicher, on ne se serait pas fait trop de scrupule

1. On sait que M. B. proscrit ce terme et le remplace par le mot « Formans » que M. Meillet a heureusement traduit par « morphème ». Le suffixe, en effet, en tant qu'opposé à la racine, est comme elle une abstraction pure; le morphème, une réalité concrète et saisissable, un *conglutinat* d'éléments d'origine diverse, dont seule l'analogie créatrice a fait un tout en les transportant en bloc, arbitrairement, d'une formation à une autre : dans l'anglais *read-a-ble*, *-ble* est, si l'on veut, suffixe, en tant que nous envisageons comme tel le latin *-bili-*, mais *-a-* est un élément emprunté au type *amia-ble*, et l'ensemble constitue le morphème *-able*.

2. Il est regrettable que les exemples que M. B. tire du français ne soient pas tous aussi sûrs que ceux que sa vaste érudition demande à d'autres langues : le mot *finable*, qu'il semble reproduire avec quelque complaisance (p. 123, etc.), n'a jamais eu beaucoup de vie et n'en a plus du tout aujourd'hui, et « *envoi* de *envoyer* » aurait avec avantage remplacé « *renvi* de *renvier* » (p. 18).

3. Cf. *Revue critique*, XXVII (1889), p. 48.

d'insérer le signe = entre ces trois quantités. Plus tard, on y sut distinguer deux ou peut-être trois états de la racine; mais lequel, en l'espèce, était indo-européen? Car enfin il n'était pas vraisemblable que nos premiers parents, pour dire « sommeil », eussent trois mots presque pareils : **swépnos*, **súpnos*, **swópnos*. Et, s'ils n'en avaient qu'un, comment deux langues issues de la leur avaient-elles créé les deux autres? La théorie des apophonies de déclinaison et de conjugaison a surgi à point pour niveler ces dualités raboteuses. Et maintenant, voici que la théorie des « bases » radicales, beaucoup moins élastique et aventureuse — je m'empresse de le dire — chez M. Brugmann qu'elle n'apparaît chez M. Hirt, concilie en une synthèse supérieure nombre d'antinomies superficielles notablement plus choquantes que celle de la triade ci-dessus. Ce qu'y gagne la vue d'ensemble du domaine indo-européen, le lecteur le pressentira mieux que je ne saurais le définir. Quelles clartés nonvelles en rejaillissent sur chaque détail, il le constatera avec admiration presque à chaque page, et surtout lorsqu'auront paru les index alphabétiques, qui feront de ce livre — tant les exemples y sont multipliés — une sorte de lexique d'étymologie indo-européenne [1].

Mais l'étymologie comporte, parallèlement à la filière des formes, celle des significations, et l'auteur ne l'oublie jamais : non seulement, dans tout le cours de sa morphologie, il prend soin de subordonner la fonction à la forme; il consacre en outre les cent dernières pages de son livre à une sorte de revision en sens inverse, où il reprend chacun des morphèmes au point de vue de sa signification, subordonnant ici les formes à la fonction [2], et jette les premières assises d'une sémantique vraiment scientifique, dont les principes pourront avec les progrès de la linguistique générale s'étendre à d'autres domaines moins explorés [3].

La correction matérielle est, comme toujours, irréprochable : à peine pourrait-on çà et là relever quelques lapsus insignifiants, qui eussent échappé à la chasse aux *errata* [4].

L'adultère du mari ne comptant pas dans les sociétés primitives, il n'y a pas lieu de croire que ce soit au masculin (p. 18 et 74) que l'adjec-

---

1. Obligé de me borner, je cite cependant, à titre d'illustration typique (p. 526), la double énigme du lat. *anser* — absence d'*h* initial et syllabe *er* finale — qui se résout avec une élégante aisance.

2. On s'étonne de ne pas rencontrer dans cette section nn paragraphe qui traite de la numération; les numéraux sont pourtant bien des thèmes nominaux. M. B. a eu sans doute ses raisons pour les rejeter ailleurs, mais il nous les devait.

3. Je signale notamment : à titre de généralité, les pages 582 à 598; à titre d'application à un cas donné, la p. 657, dont toutefois la délicate psychologie ne me paraît pas exempte de quelque subtilité.

4. Il manque parfois un trait d'union que le lecteur suppléera sans peine : p. 34, l. 16; p. 66, l. 2 du bas; p. 84, l. 14 du bas, etc. P. 127, l. 12 du bas, lire « rauschend ». P. 221, l. 1, lire *sêd-ium*. P. 333, l. 4, lire ** swésor*. P. 334, l. 7, lire

tif *adulter* ait fait sa première apparition [1]. — L'acception locale de *ob* n'a pas « disparu à l'époque classique » (p. 39) : il signifie encore « devant » dans Cicéron. — Un *ultra*, en français, n'est pas « un ultra-libéral », mais tout le contraire (p. 41). — P. 66 ou 78, on attendrait, sinon une explication, au moins une mention du type gr. ἀρχι-. — P. 88, l'explication de *ciniflô* par *qui cinerem flat* me semble trop accorder à l'étymologie populaire : je ne doute pas que les Romains ne l'entendissent ainsi ; mais en réalité *ciniflô* « coiffeur » est une corruption d'un emprunt grec dont le premier terme était κίκιννο-. — P. 123 (et cf. p. 273), la contre-partie du lat. *pôpulneus* à double suffixe méritait d'être citée : c'est *fraxinus*, adjectif de matière sans suffixe (*fraxina virga* Ov. Her. XI. 76). — A propos du passage de la déclinaison consonnantique à la déclinaison vocalique (p. 130), conjecturé en arménien, germanique et balto-slave, il y avait lieu de montrer le procédé en œuvre dans les prâcrits, et notamment en pâli, où il se laisse saisir à vue d'œil. — P. 158 et ailleurs, l'auteur ramène assez fréquemment le lat. *triduom* sans nous éclairer sur la cause de la longueur de l'*i*. — P. 206, πρῶτος et πρᾶτος, contractés de * *prowatos*, tandis que dans sa *Phonétique* (p. 843) M. B. pose * πρωατος : il faudrait concilier cette contradiction. — Il n'y a aucun argument à tirer de l'adjectif *mahishvant* (p. 218) : dans toute la littérature sanscrite, il ne se présente qu'une seule fois, au masculin en épithète à un substantif neutre, dans de telles conditions, dès lors, qu'une correction, d'ailleurs très simple, semble irrésistiblement s'imposer [2]. — Le substantif féminin *krmî* (p. 219) existe autrement que comme nom de rivière [3]. — On regrette de voir abandonner (p. 237) la séduisante équation lat. *flâmen* = sk. *brahman-*. — Les noms du fer diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre, mais il y en a un qui est commun au celtique et au germanique, et l'on demeure d'accord que les Germains ont appris des Celtes à forger le fer (p. 281); néanmoins M. B. n'estime pas que le nom du métal ait passé de ceux-ci à ceux-là. On conviendra que c'est du moins le plus probable. — P. 321, sk. *atharyûs* « flamboyant » sens purement hypothétique [4]. — Même observation pour *bharítram* « bras » (p. 341), qui, dans l'unique passage védique où il figure (R. V. III. 36.7), doit bien plutôt, vu l'antithèse qu'il fait à *pavítram*, désigner un instrument quelconque [5]. — P. 371, en dépit de l'étymologie, la seule forme attestée est lat. *curûlis*. — P. 393, φέριστος rattaché à la racine de φέρω ?? — Si l'on restitue ὀροτῆτα « virilité » (p. 418), que je

φρήτηρ. P. 394, l. 3 du bas du texte, « adjektivischer ». P. 621, l. 5 du bas, je suppose que le mot « wieder » ne devrait pas être en italiques.

1. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 448.

2. R. V. VII, 68. 5, et cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 90.

3. Sous la graphie *krimi* (oxyton) « ver femelle », opposé à *krimi* « ver mâle », A. V. V. 23, 13 a-b.

4. Cf. P. W. et p. w. s. v.

5. Le mot revient encore p. 590.

juge, comme l'auteur, être la forme phonétiquement correcte, les deux vers de l'Iliade (II 857 = X 363) offrent une coupe tout à fait insolite qui offense l'oreille : je croirais volontiers que dès le temps d'Homère le mot correct était devenu * ἀδροτῆτα par semi-contamination de ἀνδρός. — De propos délibéré (p. 440), M. B. place sous une seule et même rubrique les thèmes grecs en -τυ- (υ long et féminins) et les latins en *-tu-* (*u* bref et masculins). On ne saurait pourtant se défendre du soupçon qu'ils relèvent de deux catégories phonétiques et morphologiques sensiblement différentes, et que les thèmes latins en *-tût-* (cf. p. 453) offriraient une corrélation plus approchée. — Un *yájus* (sk. véd.) n'est pas « une oblation » (p. 534), mais exclusivement « une formule sacrificatoire ». — La forme μάλιον, au moins la première fois qu'elle se rencontre (p. 557), ne devrait-elle pas être notée comme dialectale (laconienne)? — Si les noms indo-européens du « père » et de la « mère » avaient été tirés des vocables enfantins *pa* et *mâ* par addition du suffixe de * *bhrâter* (p. 588), ne devraient-ils pas être paroxytons comme ce dernier mot? — P. 618, σπενδόνη « fronde » est sans doute une faute d'impression. — P. 639, l'on nous avertit qu'on néglige l'infinitif gaélique, parce qu'il n'a point dépouillé sa nature nominale; mais je ne pense pas qu'il en soit de même de l'infinitif brittonique, auquel on eût pu consacrer un bref alinéa. — Bien avant M. Pischel (p. 646), Bergaigne avait revendiqué pour le védique *vrá* le sens de « femelle »[1]; et, du moment que ce sens est admis, il n'y a vraiment aucune raison, sous prétexte qu'il existe un mot *vrâtam* « troupe », de supposer que *vrá*, lui aussi, a désigné une collection avant de se restreindre à une acception d'individualité : *vrá* peut fort bien relever de la même racine que son masculin *varás* « épouseur »[2]. — Le *tablînum* romain (p. 649) n'est pas « une galerie de tableaux », mais « un hangar en planches »[3] disposé à l'arrière de l'atrium. — P. 669, à propos de παχυλός, etc., on attendrait un rappel du comparatif atténuatif. — La discordance grammaticale par accord logique (allemand *die Fräulein*, p. 672) est courante chez les comiques latins pour les noms de courtisanes : *mea Planesium*.

Les lecteurs de ma génération, témoins jadis de la levée de boucliers qui salua les premiers essais de l'école soi-disant néo-grammaticale, ne fermeront pas ce livre, avidement parcouru, sans une impression de soulagemént, et presque de fierté : quand la linguistique, désormais consciente de sa méthode, déclara vouloir s'attacher rigoureusement au principe de la constance des lois phonétiques, de bonnes âmes la plaignirent de s'être coupé les ailes ; on peut voir aujourd'hui

---

1. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 306, et *Quarante Hymnes du R. V.*, p. 14 i. n. (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 14).

2. Quoique le *Lexique* de M. Uhlenbeck soit muet sur cette étymologie.

3. Mau, *Privatleben der Römer*, p. 220.

que, si elle s'est interdit les volètements papillonnants, c'était pour s'enlever d'un essor plus puissant et plus sûr.

V. Henry.

Les Versions néerlandaises de Renaud de Montauban, étudiées dans leurs rapports avec le poème français, par Marie Loke, professeur à l'école secondaire de jeunes filles de La Haye. Thèse de doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. Toulouse, Privat, 1906.

Mademoiselle Marie Loke, qui a déjà rendu service aux études françaises en Hollande par une traduction, excellente sous tous les rapports, du beau livre de M. Bédier sur *Tristan et Iseut*, aborde dans sa thèse un problème qui intéresse la littérature hollandaise autant que la littérature française. Quelle est la place qui revient au *Renaud de Montauban* hollandais dans l'histoire de la légende de Renaud ? Jusqu'à présent les versions néerlandaises de *Renaud* avaient été étudiées en elles-mêmes, on avait fait quelques rapprochements plutôt timides et isolés entre les textes néerlandais et le texte français, mais les rapports entre les différentes versions néerlandaises n'avaient pas encore été solidement établis, et on n'avait pas même essayé de les comparer point par point avec le poème français. Voilà ce que Mlle Loke a entrepris de faire avec une précision et une sûreté de méthode qui méritent des éloges.

La première partie, qui s'occupe de la filiation des versions néerlandaises, a sans doute demandé beaucoup de travail. En effet, il a fallu une attention soutenue pour découvrir les fils ténus qui relient entre eux ces différents textes. Ce qui augmentait la difficulté des recherches, c'était l'état fragmentaire du texte néerlandais en vers ; le terrain de la comparaison était par là devenu très restreint. Aussi les rapports qui existeraient entre ce texte et le poème allemand sont-ils moins assurés que ceux que Mlle Loke a établis entre les livres populaires. Ainsi, elle est obligée d'admettre que le texte en vers « a utilisé un texte français antérieur à celui qui nous a été conservé, mais qu'il a fait aussi des emprunts à celui-ci » ; ce qui en soi n'est pas impossible, mais cependant ne laisse pas de surprendre un peu. Pourtant on reconnaîtra que l'auteur a su rendre très probable la généalogie qu'elle propose pour les versions néerlandaises. Grâce à elle, nous savons avec une quasi-certitude que les fragments en vers et la traduction allemande du poème néerlandais remontent à une source commune (x), que d'autre part les livres populaires néerlandais et allemand ont également une même origine (y), et que x et y proviennent d'un même texte primitif, qui a dû être traduit du français. Tout en rendant hommage aux travaux de ses prédécesseurs, MM. Matthes et Pfaff, Mlle Loke les complète et quelquefois les corrige. Je signale ses recherches sur les différents poèmes français que

l'auteur de la traduction allemande a dû connaître, qui sont intéressantes pour connaître l'expansion de la littérature épique française à l'étranger. Elle a, en outre, relevé avec soin les formes, parfois assez bizarres, sous lesquelles le texte allemand cite des noms propres. (Il me semble que *Bolloys* pour *Blois*, p. 48, est simplement une orthographe phonétique). Enfin, elle a établi que la traduction qui est à la source des versions néerlandaises, a dû être écrite en picard.

C'est cette traduction hypothétique qu'elle compare avec le texte français publié par Michelant, et la partie de son livre qu'elle y consacre a donc une portée plus grande que la première. Nous retrouvons ici le soin du détail significatif et la sûreté d'information qui caractérisent cette première partie. L'auteur commence par une comparaison détaillée des épisodes, qu'elle fait suivre d'une comparaison générale, et voici comment elle résume les résultats auxquels elle aboutit : « En résumé, je crois avoir démontré que, si la comparaison détaillée des différents épisodes des deux versions rend probable l'antériorité de la rédaction néerlandaise, l'analyse littéraire conduit au même résultat ». Ce résultat, je crois qu'on peut le considérer comme définitif, en le restreignant un peu ; d'ailleurs, Mlle L. reconnaît elle-même que certaines parties du récit néerlandais sont jeunes. Indiquons brièvement les arguments sur lesquels l'auteur s'appuie : 1. Le récit néerlandais est plus voisin de la donnée historique découverte dans le temps par M. Longnon, et, à moins de révoquer en doute le bien fondé des rapprochements faits par ce savant, on sera d'avis que cette ressemblance plus grande entre l'histoire et le récit, est une présomption en faveur du caractère plus primitif de celui-ci. Ce qui distingue surtout la version néerlandaise du poème français, c'est l'absence de l'épisode des Ardennes ; or justement il n'y a, dans le récit historique, pas de place pour le séjour que les héros auraient fait dans les grandes forêts légendaires des Ardennes. 2. Le début néerlandais, contrairement au début français, présente une unité fondamentale avec la suite du roman ; comme, en outre, il contient des traits qu'on retrouve dans la traduction italienne, on peut supposer que la rédaction néerlandaise est la traduction d'un texte français qui traitait aussi les Enfances de Renaud. Enfin, les traits de folklore qu'on trouve dans les rédactions néerlandaise et italienne corroborent l'hypothèse d'après laquelle elles ont été traduites d'un texte français antérieur à celui publié par Michelant. 3. L'épisode de Saforet que connaissent seules les versions néerlandaises, ne saurait être considéré comme une interpolation du traducteur néerlandais, d'autant moins que le texte français ne l'ignore pas tout à fait.

Mlle Loke m'a fait l'honneur de mettre mon nom en tête de son livre ensemble avec celui de l'éminent savant qui a été son président

de thèse. Je suis sûr que, comme moi, M. Jeanroy suivra avec grand intérêt la carrière scientifique de Mlle Loke, qui a si bien débuté.

J.-J. Salverda de Grave.

Ernest Lavisse, Histoire de France (Hachette et Cie). T. IV, I, **Les premiers Valois et la guerre de Cent ans (1328-1422)**, par A. Coville, 1902, 448 p. — IV, II : **Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492)**, par Petit-Dutaillis, 1902. — V, I : **Les guerres d'Italie, la France sous Charles VIII, Louis XII et François Ier (1492-1519)**, par H. Lemonnier, 1903, 394 p. — V, II : **La lutte contre la maison d'Autriche. La France sous Henri II (1519-1559)**, 1904, 380 p. par le même. — VI, I : **La Réforme et la Ligue. L'Édit de Nantes (1598-1559)**, par J.-H. Mariéjol, 1904, 429 p. — VI, II : **Henri IV et Louis XIII (1598-1643)**, par le même, 1905, 493 p.

Ces trois tomes (divisés en six demi-tomes) embrassent trois siècles, les plus importants de notre histoire. Ils s'ouvrent avec l'avènement d'une dynastie féodale, chevaleresque et batailleuse, qui faillit compromettre, à plusieurs reprises, les résultats politiques obtenus par la sagesse avisée, par l'âpreté quasi-bourgeoise et l'économie mesquine des Capétiens; ils se ferment à l'heure où le premier roi Bourbon et le ministre de son fils ont enfin réparé les fautes de leurs prédécesseurs, pansé les plaies, plié la nation à l'unité et à l'obéissance. Entre ces deux dates s'intercalent les épisodes d'un des drames les plus angoissants que jamais peuple ait vécu : l'invasion anglaise, avec ce terrible problème de savoir si la France, ou une partie de la France, ne deviendra pas une dépendance d'une île perdue dans les brumes du Nord; contre une royauté incapable, gaspilleuse et parfois démente, le soulèvement des masses populaires qui tâchent, mais sans assez de suite dans leurs velléités fébriles, de se gouverner elles-mêmes; le déchirement en deux camps d'une noblesse trop nombreuse; contre l'étranger et contre les partis, l'admirable floraison du patriotisme; le lent travail de reconstitution de l'institution monarchique, mené de pair avec une extension démesurée de la puissance française au dehors; la découverte de l'Italie, l'émerveillement éprouvé par nos barbares d'outre-monts devant les palais de Venise et les ruines augustes de la Ville Éternelle; cet admirable renouveau de l'humanité qu'on a si bien baptisé du nom de Renaissance; puis l'universel ébranlement des consciences et, au milieu des luttes pour les saintes libertés de l'âme, le subit et sauvage réveil des passions féodales; enfin le retour de l'ordre : la lassitude et la misère engendrant le loyalisme, une royauté absolue qui fonde sur la fidélité laborieuse de ses sujets une puissance sans précédent, les débuts de l'hégémonie française sur le continent européen. Au milieu de tout cela, ou plutôt sous la chatoyante broderie où se dessinent les évènements et les personnages, la trame serrée d'une évolution sociale qui de la France féodale fait lentement sortir un peuple de robins et de bourgeois, qui commence l'émancipation

du paysan et l'enracine à la terre, qui ruine les institutions industrielles médiévales et prépare l'avènement du capitalisme.

Quatre auteurs seulement se sont partagé cet immense sujet, d'un intérêt aussi européen que français. Ce nombre relativement restreint de collaborateurs permet à l'*Histoire de France* de M. Lavisse d'unir deux mérites en apparence inconciliables : la spécialité des compétences, l'unité de composition et de ton. Ce livre « à consulter » est en même temps un « livre de lecture ». D'autant plus que, malgré les diversités inévitables, on sent circuler à travers ces volumes le souffle d'une même volonté maîtresse. Le choix des larges divisions ; le soin apporté aux indications bibliographiques, sommaires, mais suffisantes et parfois même critiques ; une place égale toujours réservée à l'exposé narratif des faits et à la description des états sociaux ; tout, jusqu'à la façon dont sont conçus et rédigés les titres marginaux, montre que les auteurs ont dû obéir aux lois d'une unité supérieure. Là est le principal mérite de cette collection, ce qui la distingue heureusement de plusieurs entreprises similaires.

La tâche qui s'imposait à M. Coville était des plus délicates : dans un livre destiné au grand public et d'où est banni tout appareil de références, aider le lecteur à se retrouver au milieu des intrigues dynastiques et diplomatiques, des expéditions et des batailles, de la guerre de Cent ans. L'auteur n'a pu éviter tout à fait ni les longueurs ni les sécheresses. On ne trouvera ni les unes ni les autres dans sa description de l'état économique de la France au début du XIVe siècle. Son petit diptyque de la vie rurale normande alors et aujourd'hui (p. 21), sa description de Paris, sont d'excellents morceaux. Tout au plus leur reprochera-t-on leur nuance un peu optimiste. Si la France de 1328 était à ce point prospère, comment comprendre (p. 131) que « la guerre, bientôt, avait tout changé » ? Comment expliquer la Jacquerie ? Comment rendre compte des efforts de ce Marcel sur lequel M. Coville porte un jugement modéré, net et ferme, et qu'on peut croire définitif : « Pour condamner Étienne Marcel, il faudrait approuver tout ce régime de gouvernement, toutes ces mauvaises mœurs contre lesquelles il s'est révolté » [1].

Le demi-tome de M. Petit-Dutaillis s'ouvre par une description du gouvernement anglais dans la France du Nord de la Loire : la plupart des historiens qui l'ont précédé s'en tenaient presque exclusivement au « roi de Bourges ». On verra chez celui-ci comment la sagesse de Bedford (était-ce vraiment sagesse, n'était-ce pas plutôt simple incapacité d'une âme féodale de s'élever au dessus du concept de transfert de suzeraineté ?) laisse intacts les organes administratifs, abandonne

1. L'extrême correction des volumes de cette collection nous autorise à signaler, p. 186, un lapsus qui s'explique par une imprudente modification sur épreuves : « il apportait en ces matières un esprit... et comme *par* un instinct... », et p. 365 : un « tâche-t-il » qui n'est pas français. En 400 pages, c'est peu.

les fonctions civiles à des Français, d'ailleurs « Bourguignons » ; ce n'en est peut-être pas assez pour ruiner (p. 6, n. 1) l'hypothèse de Stubbs, à savoir que la victoire définitive des Anglais aurait changé le sort de la France.

« Ce que pensaient les Français de la domination anglaise », M. Petit-Dutaillis le demande au *Bourgeois*, à Robert Blondel, à Alain Chartier, à des opuscules anonymes. Sur la radieuse apparition de Jeanne, il dit excellement ce qu'il y avait dire, démêle avec soin l'histoire et la légende, quoique son parti-pris d'impassibilité le défende mal contre toute émotion.

Mais ce qu'il y a encore de meilleur dans l'œuvre, c'est, en 100 pages, le tableau de la société après la guerre de Cent ans : « la misère et le travail » ; les gueux et les étudiants ; les paysans, la constitution des petits domaines et des parcelles, les friches qui ont besoin de bras, la hausse des salaires et des fermages, les affranchissements ; les métiers libres et corporatifs, l'extension de la jurande ; le commerce et la formation de la bourgeoisie ; ce que deviennent la noblesse, l'Église ; le mouvement intellectuel ; et comment la royauté canalise toutes ces forces vives : cette synthèse est un morceau de tout premier ordre, après lequel le « Louis XI » paraît un peu rapide. Le sujet y est comme étriqué et même morcelé par la réapparition des mêmes rubriques, « politique économique, lettres et arts à la veille des guerres d'Italie ». Il semble que cette fois on ait voulu décidément faire tenir trop de matière en un seul volume, et que l'auteur en ait été gêné.

Je serais plus à l'aise pour parler des deux tomes confiés à MM. Lemonnier et Mariéjol si je ne l'avais fait ailleurs. Je ne pourrais que me répéter, louer l'harmonieux équilibre qu'établit M. Lemonnier entre ses récits et ses tableaux. Il résume fort bien l'état actuel de nos connaissances sur les débuts de la Réforme, encore qu'il indique insuffisamment le rôle qui revient aux influences du dehors. Il nous donne de multiples raisons de ne pas croire, avec de Luynes, Muntz, Delaborde et L.-G. Pélissier, que les guerres d'Italie étaient dans la vraie tradition française, et de juger, avec Courajod, qu'il y a dans la Renaissance française autre chose qu'une importation italienne. Spécialiste de l'histoire de l'art, M. Lemonnier semble avoir été comme écrasé sous le poids de ses richesses : ici, et dans ses chapitres d'histoire littéraire, plus de noms, de titres et de dates que de ces idées qui illuminent une évolution intellectuelle.

Comme celle de M. Petit-Dutaillis, l'œuvre de M. Mariéjol se détache, sur l'ensemble, avec un vif éclat. Ce n'est pas que M. Mariéjol se dépouille de ses préoccupations d'homme du xxe siècle et s'installe dans l'âme même de ses personnages : sa verve quelque peu ironique l'entraîne plutôt à les regarder du dehors. Mais comme il les fait bien comprendre, comme il nous en donne la pleine et claire intelligence ! C'est avec des phrases des pamphlets, des mémoires, des correspon-

dances, des documents officiels qu'il les peint et qu'il les juge; et ces extraits, choisis avec bonheur, soulignés d'un sourire qui est à lui seul un commencement de critique, donnent à son récit une saveur piquante. Il nous conduit d'une main sûre à travers le dédale des guerres civiles et l'on s'étonne, après l'avoir suivi, de trouver le chemin si facile. Son impartialité, qui n'est peut-être pas absolument exempte d'un certain mépris gouailleur pour les théologastres de tout acabit, lui a valu les attaques des catholiques et des protestants. Son Henri IV est dessiné d'une main fine, sympathique et pourtant sévère. De Richelieu il nous donne, non un de ces portraits en pied qui ne sont fidèles pour aucune date, mais une série d'esquisses où l'on voit « l'évêque le plus crotté de France » s'acheminer à la vraie grandeur. Son goût pour l'histoire politique, plus exactement pour la psychologie politique, ne l'empêche pas de nous exposer congrûment l'histoire économique, commerciale, coloniale, industrielle — si féconde en ces temps qui préparent et annoncent Colbert — et l'histoire intellectuelle.

Tels quels, ces trois tomes forment un tout excellent qui ne fait pas moins d'honneur au directeur de l'entreprise qu'aux quatre bons ouvriers auxquels il a confié cette part du travail. On remarquera que, sur eux quatre, il y a trois professeurs de nos Universités provinciales : cela n'empêchera pas le bon public de continuer à croire et à dire toute science et tout talent exclusivement et à toujours enfermés entre les murailles d'une seule ville de France.

Henri Hauser.

François Vermale. **Essai sur la répartition sociale des biens ecclésiastiques nationalisés (département du Rhône).** Paris. F. Alcan. 1906. In-8 de 146 pages.

Cette thèse de doctorat en droit, annoncée dans le recueil Charléty, dont il a été rendu compte ici même, ne remplit qu'imparfaitement l'attente du lecteur. Ce qu'une étude de ce genre doit se proposer avant tout de mettre en lumière, c'est 1° quelle était, avant la vente, l'importance territoriale et la valeur approximative (capital, revenus) de la propriété ecclésiastique, par rapport aux autres propriétés, seigneuriales, roturières, domaniales, etc.; 2° quelle fut, après la vente, la répartition sociale des biens d'Église, dans quelle mesure ils augmentèrent la grande, la moyenne, la petite propriété, la propriété paysanne, la propriété bourgeoise, quelles classes et même quelles professions bénéficièrent de l'opération et à quel prix?

Le recueil de M. Charléty permettait de répondre à la plupart de ces questions, mais pas à toutes et bien souvent, il ne fournissait que des réponses indirectes qui demandaient à être interprêtées.

Pour connaître l'étendue territoriale de la propriété ecclésiastique, il suffisait de convertir les chiffres des mesures anciennes donnés dans le recueil en chiffres des mesures modernes. Le travail sans

doute fastidieux mais nécessaire, devait être fait d'abord pour chaque commune, ensuite pour chaque district, enfin pour tout le département. Il y avait lieu ensuite, pour connaître l'étendue de la propriété roturière, de consulter les rôles des tailles. M. V. avait un modèle à suivre, l'étude de M. G. Lecarpentier parue dans la *Revue historique* de mars 1898 (*la propriété foncière du clergé et la vente des biens nationaux d'origine ecclésiastique dans la Seine-Inférieure et spécialement dans le district de Caudebec*). Mais M. V., ignorant l'existence de ce travail, ne s'est pas posé une des questions capitales de son sujet.

M. V. a essayé de répondre aux autres questions. Il a recherché comment la propriété ecclésiastique avait été allottie pour la vente par les administrations de district ou de département et par les municipalités, si elle avait été partout partagée en petits lots, conformément aux intentions du législateur et dans quelle mesure. Il a montré facilement que si dans la ville de Lyon et dans le district de la campagne de Lyon, le morcellement aurait pu être poussé plus loin, en revanche dans le district tout rural de Villefranche, la division en parcelles fut intensive. Il aurait été intéressant de savoir par qui les petits lots furent achetés de préférence. M. V. a dressé pour chaque district deux tableaux, d'une part celui des acquéreurs, profession par profession, d'autre part celui des lots vendus rangés par catégories de valeurs (tant de lots de 1000 à 2000 livres, tant de 2000 à 3000, de 3000 à 4000 etc.). Par malheur, ces deux tableaux ne correspondent pas et par conséquent ne servent pas à grand'chose. Il nous importe peu d'apprendre que dans tel district il y eut 9 lots vendus de 0 à 100 l. 73 de 100 à 500 l., 93 de 500 à 1000, etc., si on ne nous dit pas immédiatement dans quelles classes de la société, dans quelles professions, ils sont passés en totalité ou en partie.

Il était indiqué de rechercher quelle fut l'étendue territoriale en même temps que la valeur globale des acquisitions de chaque catégorie d'acheteurs (paysans, citadins, commerçants, industriels, hommes de loi, etc.). Il y avait pour cette statistique des calculs assez nombreux mais assez simples à faire. M. V., qui ne doit pas aimer beaucoup l'arithmétique, se borne la plupart du temps à compter le nombre des lots acquis *grosso modo* par les ruraux ou par les citadins. Il n'entre dans aucune précision. Il constate par exemple que dans le district de Villefranche « les acquéreurs habitant Lyon deviennent propriétaires de 277 lots, les acquéreurs habitant le district deviennent propriétaires de 662 lots » (p. 102), et c'est tout. Il n'a pas eu la curiosité de calculer la superficie globale de ces lots, et de détailler leur composition en forêts, vignes, prés, etc., ni la valeur respective de chaque groupe d'acquisitions. L'unité de comparaison est pour lui le *lot*, ce n'est pas le franc ou le mètre. Veut-on savoir si les 277 lots acquis par les Lyonnais ont été payés plus cher ou moins cher que les 662 lots achetés par les indigènes du district, il faudra se reporter au

recueil Charléty et faire soi-même tous les calculs. M. V. recule devant les additions.

S'il lui arrive de se demander combien la vente des biens ecclésiastiques a produit dans le département, il se borne à additionner tels quels les chiffres des adjudications, sans les corriger chaque fois par le calcul de la dépréciation des assignats, si bien que ses totaux globaux ne représentent rien de réel.

Il était impossible d'apprécier les effets de l'agiotage sur l'opération en s'en tenant aux seuls actes de vente. Il fallait, de toute évidence, se reporter aux journaux du temps, aux papiers des administrations, aux dossiers judiciaires, etc. M. V. n'y a pas songé. Aussi a-t-il laissé dans l'ombre tout cet aspect de la question.

On conçoit mal enfin qu'une semblable étude ne se réfère pas de temps en temps aux études analogues dont d'autres régions ont été l'objet (Legeay pour la Sarthe, Rouvière pour le Gard, Forot pour Tulle, etc.). Il y avait là, semble-t-il, matière à des comparaisons instructives. Ces comparaisons ne sont même pas amorcées.

Est-ce à dire que M. V. ait perdu complètement son temps et sa peine? Ce serait injuste de le laisser croire. M. V. a établi avec plus ou moins de précision que, dans le département du Rhône, les biens ecclésiastiques se sont vendus très vite (l'opération était presque terminée avant le 1er janvier 1792); — que les enchères furent très fréquentées et animées; — que dans le district de Lyon-ville et de Lyon-campagne, la classe ouvrière n'acheta qu'un nombre de lots infime; — qu'ici la plus grosse part des biens ecclésiastiques fut acquise non pas, comme on aurait pu s'y attendre, par la « Fabrique » lyonnaise, mais par le moyen commerce; — que dans le district de Villefranche les acquéreurs furent presque tous des gens du lieu et en grande majorité des ruraux. C'en est assez pour que cet « essai », malgré ses lacunes et ses insuffisances, émerge du fatras ordinaire des thèses de droit.

Albert Mathiez.

Alfredo Colmo. **Principios sociologicos**. Buenos Aires, Biedma é hijo, 1905. In-8°, 379 p.

E. Waxweiler. **Esquisse d'une sociologie,** Bruxelles et Leipzig, Misch et Thron (Notes et mémoires de l'Institut de sociologie, fasc. 2), 1906. In-4°, 306 p.

Professeur à l'Université de Buenos Aires, M. Colmo a voulu mettre ses concitoyens au courant des progrès de la sociologie. Dans un exposé clair, et que même un lecteur étranger peut lire agréablement, il étudie le contenu de la sociologie, la définition de la société, les relations entre la sociologie et les sciences sociales. Puis il passe en revue les diverses écoles sociologiques et termine en nous faisant connaître ses tendances personnelles.

C'est surtout à la science française que M. Colmo a demandé des

inspirations; comme son livre est vraisemblablement destiné à un légitime succès non seulement dans sa patrie, mais dans tous les pays de langue castillanne, nous ne pouvons que nous en féliciter. C'est surtout l'influence de M. Durkheim qu'il a subie, encore qu'il conserve, à l'égard de ce profond et impérieux penseur, une certaine indépendance. Non seulement il fait état des atténuations que, sous l'aiguillon de la dialectique de Gabriel Tarde, le chef de l'école objective a apportées à la rigueur de sa conception primitive, mais encore n'est-il pas loin de dire que la définition durkheimienne du *social* est un cercle vicieux.

Si le livre de M. C. est, par nature, quelque peu éclectique, celui de M. Waxweiler est, au contraire, une tentative violemment originale. Le savant directeur de l'Institut de sociologie de Bruxelles est aussi éloigné qu'on peut l'être de la conception durkheimienne. Tandis que le sociologue français (qu'on s'étonne de ne pas voir même mentionné dans la bibliographie de l'*Esquisse* [1]) semble avant tout préoccupé d'affirmer l'autonomie de sa science, de lui découvrir non seulement un objet propre et une méthode propre, mais un système propre et fermé de causalités spécifiques, M. W. fait effort pour rattacher la sociologie à la biologie, pour en faire une branche, non seulement de l'anthropologie, mais de la biologie animale, et même de l'énergétique générale. Les faits sociaux lui apparaissent comme un ensemble de phénomènes « d'adaptation des êtres à leur milieu »; la sociologie, c'est, en dernière analyse, une éthologie. Prenant à la fois aux *Colonies animales* de M. Perrier et aux *Sociétés animales* de M. Espinas, à Groos et à Brehm, à Delage et à Frazer, à Tarde comme à M. Giard, M. W. met dans sa bibliographie autant de naturalistes que de sociologues. Il étudie « le social » chez l'animal avant de l'étudier chez l'homme. Chez l'homme même, c'est surtout l'animal-homme qu'il envisage, ses réactions à l'égard du milieu, en tant que ce milieu est constitué, non seulement par les choses, mais par les autres hommes. C'est une physiologie et une pathologie, c'est aussi une embryogénie des sociétés qu'il a tenté d'écrire, en un style dur, hérissé de mots barbares [2], plus belge que français, mais d'une main singulièrement puissante.

Ce n'est pas un de ces livres qui séduisent par l'harmonieuse rigueur de la composition, mais c'est un livre qui fait penser. C'est, comme dit l'auteur, un « recueil de problèmes sociologiques, accompagnés de quelques indications pour leurs solutions, en vue de les ramener à un point de vue commun ». De ce point de vue, qui est celui des

---

1. Malgré la précaution prise (p. 12) contre toute accusation d'omission : le nom et la doctrine de M. Durkheim ne sont pas de ceux dont on puisse se dispenser de parler.

2. Je cueille : actualiste; synéthie; polymorphisme social; potentialité sociale; activités conjonctives, compétitrices, divulgatrices; idiotropisme, allophilie; impulsion catéthique, palinéthique, etc. Tout ce jargon est-il indispensable?

sciences physiques et naturelles, M. W. s'exerce à démolir les « grandioses constructions sociologiques », à enlever aux mots « leur valeur de symbole magique », à bannir de la science « toute téléologie », à ne voir que des « choses banales », c'est-à-dire de simples manifestations de la vie, là où des philosophes, qui étaient en même temps des poètes, ont vu des entités mystérieuses. A la sociologie objective, il oppose la « sociologie positive » [1].

Henri HAUSER.

De l'esprit du gouvernement démocratique. Essai de science politique par Adolphe PRINS, professeur à l'Université de Bruxelles. Collection de l'Institut Solvay. 1 vol. in-8°, 1-294 p. Bruxelles, 1905.

M. Prins a trouvé une belle définition de la démocratie moderne, ou plutôt de ce qu'elle devrait être : « De nos jours la démocratie n'est pas et ne peut pas être un état social. Elle est une pensée de justice. Elle est, dans une société d'inégaux, la protection des petits contre les grands ; elle représente, sous le contrôle de tous, la garantie des droits, des libertés et des intérêts de chacun, et la participation du maximum possible de citoyens à la réalité de la vie publique. Elle doit aussi répondre à cette idée qu'il y a dans les couches inférieures de la société des trésors de vertus, de talents et de supériorités qu'il faut attirer vers la chose publique. »

Belle définition, mais qui est singulièrement peu d'accord, tout le monde le sent, avec ce qu'est devenue la démocratie niveleuse, égalitaire, incohérente ou corrompue dans les deux mondes. M. P. emploie à démontrer et à analyser dans ses causes ce désaccord, quatre grands chapitres qui semblent être le résumé d'éloquentes leçons, chapitres où l'histoire moderne et même l'histoire antique est sommairement passée en revue et rappelée dans ses principaux faits d'organisation politique plus ou moins populaire. L'auteur en tire de sages avertissements pour nos sociétés contemporaines : il ne dissimule aucune de leurs erreurs ou de leurs défectuosités, tout en proclamant que le XIXe siècle est un des grands siècles de l'histoire, mais à côté ou en dépit de la démocratie « classique », conforme aux idées de Rousseau.

Si je suis généralement d'accord avec M. P. sur la critique, je le serais peut-être moins, ou moins constamment, sur les remèdes qu'il propose. Pour lui la décentralisation est le véritable frein nécessaire à l'omnipotence des majorités parlementaires ou des referendum plébiscitaires qui tendent à tout envahir. Il distingue avec raison dans

---

1. J'avoue ne pas très bien apercevoir l'intérêt que présente le *Lexique sociologique* qui occupe les p. 279-295 : l'auteur (M. Chr. Beck) a dépouillé le dictionnaire en retenant les « mots susceptibles de suggérer directement un phénomène sociologique ». Je ne vois pas trop ce qu'on gagne à aligner en colonnes les mots « s'abandonner, apôtre, cacochyme, pique-nique, sbire, tutoyer », etc. — Comme dans tout recueil de faits sociaux, il y a chez M. Waxweiler quelques « histoires de sauvages » qui auraient besoin d'être soumises à une plus sévère critique.

cette décentralisation trois catégories : gouvernement local, associations, individus ; mais il enferme l'étude du développement contemporain de chacune de ces formes de l'activité sociale en un seul chapitre, et il y faudrait des volumes. Le seul sujet du gouvernement local soulève des problèmes multiples et complexes qu'un coup d'œil sommaire sur l'Angleterre, les États-Unis et la Suisse ne suffit pas à résoudre. Les généralisations d'un Tocqueville ne sont plus aujourd'hui de mise. Nous sommes plus exigeants sur le détail des faits et des points de vue. De même l'auteur fournit des indications bien insuffisantes sur les réformes désirables ou possibles du suffrage universel « inorganisé ». Sa conclusion se ressent du vague des derniers chapitres : « Essayons d'obtenir une société raisonnable, humaine et généreuse, qui trouve des conditions de pondération, d'harmonie et de justice dans l'accord, la coopération et l'équilibre des forces dont elle dispose ». On voudrait un peu plus de précision dans un « Essai de science politique ».

E. d'E.

Franz Doflein. **Ostasienfahrt.** Erlebnisse und Beobachtungen eines Naturforschers in China, Japan und Ceylon. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, gr. 8°, pp. XIII, 511. Mk. 13.

Des notes et des souvenirs recueillis au cours d'une exploration en Extrême-Orient, dont le principal but était d'étudier les couches profondes des eaux japonaises avec leur faune et la distribution géographique des différentes espèces sous-marines, M. Doflein, maître de conférences à l'Université de Munich, a fait un très attachant volume. Les résultats proprement scientifiques de son voyage ont trouvé ou trouveront place dans des monographies spéciales, et si les observations et les expériences du naturaliste ont rempli, même dans le présent ouvrage, d'abondantes pages qui ne relèvent guère du cadre de la *Revue*, l'ensemble du livre, par le mérite et la variété de sa documentation, intéresse un public plus vaste que celui des zoologistes de profession. D'ailleurs les profanes eux-mêmes auront plaisir à lire et suivront sans peine ces détails d'ordre surtout biologique, très agréament présentés, avec beaucoup d'heureuses formules.

Parti en juillet 1904, M. D., après une traversée non exempte d'incidents, a touché quelques points de l'Indo-Chine et de la Chine : Saïgon, plus occupée de plaisirs que d'affaires, station élégante de fonctionnaires et de militaires oisifs ; Hong-Kong, le joyau d'une Riviera asiatique ; Macao, où les Chinois même se sont romanisés ; Canton qui évoque le souvenir des cités des contes arabes ; Shanghaï, demi-européenne et demi-américaine. Son rare talent de coloriste a su nous donner l'impression du décor tropical et mieux encore nous faire sentir le prodigieux affairement des grouillantes villes chinoises. Il a regardé avec une vive curiosité et beaucoup de finesse ces civilisations

étrangères; il les rapproche de certaines phases de la culture occidentale et cherche toujours à les pénétrer par une clairvoyante sympathie. C'est le Japon naturellement, but de son expédition, qui occupe dans le volume de ses souvenirs la place la plus considérable. Il l'a vu autrement que la plupart des touristes, ses travaux scientifiques l'ayant amené sur des points reculés, au milieu de pêcheurs et de paysans. Au bord de la baie de Sendaï et de celle de Sagami, dans la station zoologique d'Aburatsubo, il a eu l'occasion d'étudier un Japon qui n'est pas encore le Japon d'emprunt des grandes villes, déguisé sous un vernis européen. C'est cet ancien Japon, encore tout pénétré de culture chinoise, qu'il a en très haute estime, pour son labeur, son génie industrieux et son spartanisme, plus peut-être que l'autre, le Japon moderne et belliqueux, qui est plus généralement admiré et qu'il lui a été donné d'ailleurs d'observer aussi, son séjour ayant coïncidé avec la première année de la guerre contre la Russie. En dehors de l'information scientifique, le lecteur trouvera dans ce volume sur l'organisation de l'enseignement, l'Université, les écoles, l'éducation, les enfants, dont l'auteur a toujours aimé s'entourer en leur qualité de « naturalistes nés », sur l'art ancien et contemporain, sur le sentiment de la nature des Japonais, sur leurs méthodes agricoles, etc., d'excellentes pages où le biologiste qu'est avant tout M. D. a semé plus d'un curieux aperçu. Dans sa conclusion, il ne pouvait éviter de parler du péril jaune; mais s'il le fait, c'est pour dire qu'il n'y croit pas. Il attend au contraire de ce réveil du Japon, dont les destinées ne sont pas sans analogie avec celles de l'Allemagne, un précieux bienfait pour l'Occident : « la dure et saine concurrence » qui empêche les peuples de s'énerver dans une activité trop facile.

Au retour, M. D. s'est arrêté à Ceylan dont il a exploré le nord et le centre. Son itinéraire l'a conduit à travers la ville ruinée d'Anuradhapura, près de laquelle s'élève le figuier sacré, vénéré des bouddhistes. Pendant de longues journées il a parcouru la jungle, dont la flore, les oiseaux et les papillons sont abondamment et pittoresquement décrits. Des observations de caractère très spécial mais curieuses sur certaines variétés de termites et de fourmis terminent le volume. L'auteur dans sa préface déclare s'estimer satisfait, s'il parvient à faire éprouver à ses lecteurs un peu de cette joie dont un voyage dans les tropiques remplit le savant. Il y aura, je crois, réussi : son admiration si sincère et si chaude, sa perspicacité si éveillée à découvrir les liens qui unissent par tout pays un peuple et une civilisation au monde où ils se développent, son inlassable et joyeuse ardeur au travail font que le lecteur le suit partout avec intérêt, depuis la traversée du canal de Suez jusqu'aux dernières heures qu'il passe, quelques moments avant de s'embarquer, sur la cime d'un arbre pour y observer le manège de *fourmis-tisserands*. Quatre cartes et une illustration abondante et très soignée, dûe en grande partie à des clichés ou des dessins originaux,

augmentent l'attrait du livre dont l'exécution matérielle fait le plus grand honneur à l'éditeur.

L. R.

Paul Bourget. **Etudes et Portraits.** Sociologie et Littérature. Paris, Plon, sans date (1906), in-16, p. 382. Fr. 3,50.

Une moitié des morceaux de cette troisième série des *Études et Portraits* sont des *Notes sociales*, l'autre moitié de brefs articles, consacrés à des romanciers et à des poètes, les uns et les autres écrits à des dates et à des occasions diverses. Les premiers, malgré la variété des titres et des circonstances qui les ont provoqués, sont étroitement reliés entre eux; et non pas seulement par des redites et des reprises de développements et de formules, mais parce qu'ils offrent dans l'ensemble une doctrine chère à l'auteur et pour laquelle il a trouvé d'illustres représentants avant lui ou autour de lui. Bonald, Balzac, Taine, M. Maurice Barrès lui ont tour à tour donné prétexte à exposer divers aspects de sa thèse du « traditionalisme par positivisme ». Ce n'est pas ici le lieu de la discuter, non plus que d'ouvrir un débat sur certaines interprétations un peu trop absolues des idées ou des faits qui forment la matière intéressante de ces neuf chapitres.

L'accord sera plus facile sur les morceaux d'ordre exclusivement littéraire, bien que, dans chaque groupe, littérature et politique se pénètrent souvent. Je leur trouve d'ailleurs plus de variété et même plus de vérité, plus de souplesse aussi et de profondeur dans l'analyse. Quelques-uns, ceux sur Barbey d'Aurevilly et Guy de Maupassant, ont en outre le mérite d'apporter des souvenirs personnels et des remarques où la pénétration du psychologue s'est trouvée encore servie par l'intimité de la fréquentation. Les autres, sans offrir l'attrait de cette observation directe, n'en présentent pas moins beaucoup d'intérêt. L'évolution du talent poétique de Sainte-Beuve; la technique des nouvelles et des romans de Balzac; la facture des *Misérables* de Victor Hugo et leur influence sur la mentalité de certains milieux sociaux contemporains; la passion de George Sand et de Musset, qu'il faut juger comme un cas littéraire et qui ne pouvait être que malheureuse entre « cette sœur cadette de Goethe et ce petit-cousin de Byron »; la qualité de la vision chez Pierre Loti, la manière sobre dont elle s'exprime, et à propos de ses voyages en Terre-Sainte, son scepticisme religieux — pour m'en tenir aux chapitres essentiels — ont fourni à M. Bourget l'occasion de courtes études, volontairement limitées, mais néanmoins poussées, riches en rapprochements et en souvenirs, d'un dessin net et d'une forme limpide [1].

L. R.

---

1. Les articles sur *Heine et Musset* et sur la *Maison de Goethe* renferment de légères inexactitudes : l'auteur connaît, il semble, mieux les œuvres des poètes allemands que les circonstances de leur vie: encore conviendrait-il, en citant des vers de Heine, de laisser de côté sa propre traduction si peu fidèle. P. 30, Bonald est né au Monna et non à *Millau*; p. 380, un mot de Pascal est mal cité.

Gut und Böse, Wesen und Werden der Sittlichkeit, von E. Fuchs. Tübingen, Mohr, 1906, in-8, VI-308 pages.
Aux croyants et aux athées, par W. Monod. Paris. Fischbacher 1906; in-12. 320 pages.
Paroles de sincérité, par E. Giran. Paris, Fischbacher, 1906; in-8, 260 pages.

L'ouvrage de M. Fuchs mériterait une discussion plus étendue et plus approfondie que ne le permettent les conditions du présent compte-rendu. Analyse méthodique et fine du sens moral dans ses diverses manifestations; effort pour donner à la morale une base inébranlable en l'appuyant sur la conscience individuelle; synthèse de la morale et de la religion dans une interprétation de l'Évangile censé contenu essentiellement en la foi au Dieu-Père; remarquable construction philosophique où l'on a peut-être envisagé trop exclusivement la psychologie de l'homme moderne, du chrétien éclairé, sans avoir suffisamment égard à l'histoire même de la moralité, à ce que l'on peut savoir de ses origines, à l'importance essentielle du facteur social, de la raison collective dans l'évolution de la morale et dans la formation de l'individu moral : telle est l'impression que donne ce livre à un lecteur arrivant de l'histoire ou de la vie commune. La morale, pas plus que la religion, ne repose uniquement sur le sentiment individuel; elle ne se fonde pas seulement sur le désir de communion spirituelle avec les autres hommes, mais aussi sur les nécessités de la vie sociale telles que les perçoit la raison plus ou moins cultivée des individus et des groupes humains.

M. F., qui traite de l'essence et du développement de la vie morale dans l'humanité, puis de la formation de la vie morale dans l'individu, a surtout exposé ce qu'on pourrait appeler la psychologie de la morale et esquissé une théorie particulière de la morale chrétienne dans le sens du protestantisme libéral.

Le livre de M. W. Monod est moins didactique; peut-être est-il plus original en son fond, et, si ce n'est pas une œuvre de science, c'est un document de premier ordre sur la crise religieuse du temps présent. Nombre de croyants voient tous les problèmes, sentent les embarras, souffrent le travail que l'évolution de la science et de la société contemporaine suscite à la foi traditionnelle; mais beaucoup ne savent, ou ne veulent, ou ne peuvent dire ce qu'ils éprouvent et dans quelle direction ils se trouvent emportés. La question fondamentale est évidemment celle de Dieu. M. M. la traite ex professo dans une des cinq études ou conférences (*Que faire ? — Comment lire l'Évangile? — L'athéisme moderne est il irréligieux ? — Un athée. — Le problème de Dieu*) qu'il a réunies en ce volume, mais il y revient volontiers ailleurs et elle est sous-entendue partout. La solution qu'il propose n'est pas au-dessus de toute objection. L'idée d'un Dieu qui ne serait pas tout-puissant, indépendamment des difficultés qu'elle pourrait soulever dans l'ordre métaphysique, semble en contradiction

avec le postulat de la prière ; « l'autonomie relative » du monde introduit dans la conception générale de l'univers un dualisme qui paraît difficile à justifier rationnellement ; enfin, vouloir démontrer ce Dieu par la seule affirmation de la conscience morale, c'est-à-dire, au fond, renoncer à le démontrer, est un procédé que beaucoup refuseront d'adopter, une foi qui se met elle-même en dehors de la raison courant grand risque d'être de l'illuminisme ou une sorte d'attitude héréditaire qu'un peu plus de culture ferait disparaître ; et s'il est vrai, d'une certaine manière, que l'on n'a pas besoin, pour prier, de savoir « dans quel sens Dieu est un être personnel et dans quelle mesure il est omnipotent », il est sans doute plus vrai encore que l'idée commune de la personnalité divine, sans laquelle on ne conçoit pas la prière, dans l'acception propre du mot, paraît de plus en plus n'être qu'un anthropomorphisme traditionnel sans aucun rapport, et c'est le moins qu'on puisse dire, avec l'expérience scientifique, avec la théorie générale de l'univers qui tend à résulter de celle-ci, et avec l'évolution de l'histoire humaine, même dans l'ordre religieux.

Les « paroles » de M. Giran sont des sermons presque laïques. Théorie de la foi libre; interprétation bienveillante du scepticisme et de l'incrédulité. Tendances analogues à celles de M. Monod ; style plus soigné ; originalité peut-être moindre dans la pensée. « La Religion, nous dit-on, ne voit la vérité qu'à travers l'intuition morale, la Science ne la saisit qu'au moyen de la raison ». Je veux bien que l'intuition morale se distingue du raisonnement pur ; mais qui dit intuition dit exercice de l'intelligence. Appliquée aux matières morales, l'intelligence est soutenue par une sorte de tact, par un sentiment plus ou moins affiné. Mais jusqu'à quel point doit-on admettre la certitude d'une intuition morale que la raison n'a point contrôlée ? Cette intuition morale est en somme la foi, la vieille foi, dont on essaierait vainement de contester le rôle nécessaire dans le développement humain, mais qu'il serait pareillement vain et dangereux de considérer comme une source de connaissances indépendante de la raison. M. G. est, d'ailleurs, loin de le contester : « C'est, dit-il, dans la relativité en la connaissance que doit se faire l'accord... Les églises... seront des associatious fraternelles de libres chercheurs et de libres croyants groupés selon leurs affinités ». Reste à savoir si ces « affinités » donneraient aux groupemenis dont il s'agit une cohésion suffisante pour qu'on puisse encore parler d'églises, et si le maintien de la tradition, considérée comme un moyen pédagogique, non comme une autorité absolue, c'est-à-dire d'une tradition toujours critiquée et améliorée, n'est pas une condition indispensable du progrès.

A. B.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — **15 octobre.** — **1906**

Kittel, Bible hébraïque. — Cowley, Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodleienne, II. — E. Meyer, Les Israélites et leurs voisins. — Thieme, L'humilité dans l'Évangile. — Les Regestes des papes, I, p. Kehr. — Baumstark, La liturgie romaine. — Beowulf, p. Holthausen. — Pierre Champion, Guillaume de Flavy. — Cestre, John Thelwall. — Pollio, Waterloo. — Longfellow, Evangeline, p. Sieper. — Debidour, L'église catholique de l'État sous la troisième République. — Académie des inscriptions.

Biblia hebraica edidit R. Kittel. Pars. II, Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8, pp. 553-1320.

Catalogue of the Hebrew Manuscripts in the Bodleian Library. Vol. II by A. Neubauer and A. E. Cowley. Oxford, Clarendon Press, 1906; in-4, xvi-544 pages.

Die Israeliten und ihre Nachbarstämme. von E. Meyer. Halle, Niemeyer, 1906; in-8, xvi-576 pages.

Die christliche Demut, von H. Thieme. 1 Hälfte : Wortgeschichte und die Demut bei Jesus. Giessen, Töpelmann, 1906; in-8, xvi-258 pages.

L'excellente édition de la Bible hébraïque publiée sous la direction de M. Kittel est maintenant complète (voir *Revue* du 26 août 1905, p. 141). La seconde partie contient les derniers Prophètes et les Hagiographes. Bonne distribution du texte dans les livres prophétiques et poétiques; annotation soignée : très utile publication.

Le premier volume du catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne mentionnait les acquisitions faites par la Bibliothèque jusqu'en 1886. Depuis ce temps, le trésor s'est accru dans des proportions considérables, spécialement depuis 1890, par de nombreux fragments provenant de la *geniza* d'une ancienne synagogue, au Caire. Parmi ces fragments, il n'est pas superflu de le rappeler, s'est retrouvée la majeure partie du texte hébreu de l'Ecclésiastique. D'où opportunité de compléter le catalogue en dressant l'inventaire de ces richesses. M. Neubauer s'appliqua d'abord à ce travail, mais il fut empêché par sa santé de le continuer. M. Cowley lui fut adjoint comme auxiliaire, en 1895, et le remplaça définitivement au terme de l'année 1899. C'est par les soins de ce savant que paraît le nouveau catalogue, qui, par ses notices succinctes mais complètes et détaillées, avec son copieux index général et son index hébreu-arabe, fournit aux travailleurs une mine de renseignements et un précieux instrument de recherches.

Nouvel examen des sources de l'histoire israélite pour la période des origines; critique très pénétrante de leurs données; conclusions très probables en un grand nombre de points particuliers; remarques très satisfaisantes sur les conditions et le développement de la conquête de Canaan : tel est, semble-t-il, le jugement qu'il convient de porter sur l'important ouvrage que M. E. Meyer vient de publier, avec le concours de M. B. Luther. Les deux auteurs réagissent, non sans quelque raison, contre la tendance, assez commune en ces derniers temps, à interpréter les légendes patriarcales comme de purs mythes ethnographiques; mais ce n'est pas pour y faire plus grande la part de l'histoire, c'est pour faire plus large la part des principaux rédacteurs (J, E) dans la façon de traiter et de combiner les anciennes traditions. Grande réserve sur la question de l'exode et sur le rôle historique de Moïse; le souvenir de ce personnage se rattache originairement à l'oracle et au culte de Iahvé à Cadès ou Meribat-Cadès. Interprétation originale du curieux passage : *Ex.* IV, 24-26, où Iahvé apparaît se battant avec Moïse, comme il s'est battu avec Jacob, pendant la nuit : circonstance à noter pour le caractère primitif du dieu. On sait que Sippora sauve son mari de l'agresseur en *lui* jetant aux jambes (euphémisme) le prépuce qu'elle vient d'enlever à son fils et en disant : « Tu es mon fiancé sanglant ». Il est admis généralement que le geste et les paroles s'adressent à Moïse; selon M. M., ils concerneraient Iahvé, et le texte ne répugne nullement à cette explication; en tout cas, la circoncision est considérée comme un moyen magique d'écarter la colère de Iahvé; c'est Sippora qui est censée l'avoir inventé, et il n'est pas autrement certain que l'anecdote ait pour objet de légitimer la circoncision des enfants en tant que substituée à celle des adolescents pubères. Moïse était-il, d'après J., fils d'Éphraïm et petit-fils de Joseph, comme le croit M. M., en s'autorisant de l'intérêt que J. porte à Éphraïm? Il est permis d'en douter. La légende de l'enfant abandonné suggèrerait une autre hypothèse : comme les héros sur la naissance desquels on fait de semblables récits, Moïse pouvait fort bien être censé issu d'un être céleste, « un fils de Dieu », et d'une fille de Lévi; le récit de *Gen*, VI, 1-2, 4 *b*, favorise cette supposition, et l'on peut conjecturer qu'une origine semblable était attribuée à Noé, inventeur de la vigne, qui se rattachait sans doute à la lignée de Lamek (caïnite) par Naama, sœur de Iabal, Iubal et Tubal. Les tribus du désert auraient eu pour centre de culte la tente de Iahvé : l'arche, originaire de Canaan, n'aurait été réunie à la tente que par David : hypothèse vraisemblable. La légende de Joseph doit beaucoup à J., son premier rédacteur; l'élément historique y est en faible quantité; ce n'est pas à dire que l'interprétation mythologique de M. Winckler soit acceptable; M. M. trouve même risquée l'identification de Joseph à El-berith, dieu de Sichem : cette identification a néanmoins quelque probabilité, le sanctuaire d'El-berith comprenant une caverne qui a

toute chance d'être le tombeau de Joseph, et « l'arche » qui avait, disait-on, rapporté d'Égypte les ornements du patriarche, pouvant être devenue, à la faveur du temps et des circonstances, l'arche de Iahvé (voir *Revue* du 7 mai 1906, p. 295). Les *Habiri*, mentionnés dans les documents cunéiformes de Tell-el-Amarna, seraient les Hébreux, et les débuts de l'invasion israélite en Canaan remonteraient aux environs l'an 1400; la tradition réellement historique d'Israël ne commence qu'à la fin du XIIe siècle, avec les exploits de Débora et de Gédéon. Il faudrait citer presque toutes les pages de ce livre, qui est moins un essai d'histoire qu'un recueil de matériaux concernant les origines d'Israël et des peuples palestiniens, une série de discussions érudites, sans beaucoup d'unité ni de vues d'ensemble. On pourrait assez aisément résumer en quelques pages les conclusions de M. M. sur l'histoire primitive d'Israël; mais l'auteur lui-même aurait accru la valeur et l'utilité de son ouvrage en le complétant par ce résumé.

C'est une question bien délicate que celle qui est traitée par M. Thieme : analyser la nature de l'humilité dans l'Évangile, et, à ce propos, tout naturellement, essayer d'entrer dans les sentiments les plus intimes de Jésus, analyser sa conscience. La matière fait un peu défaut pour une telle entreprise; on a des textes, mais peu considérables par l'étendue et d'une authenticité relative, quand elle n'est pas douteuse ou tout à fait contestable. M. T. a fait œuvre méritoire en scrutant les sentences évangéliques qui se rapportaient à son sujet; et, de manière ou d'autre, elles s'y rapportent à peu près toutes. Sa critique est très prudente, disons même conservatrice —, mais peut être conduite involontairement, en certaines occasions, par l'idée qu'il s'est faite de Jésus serviteur de Dieu et impeccable représentant du Père céleste. S'il a des doutes, au fond très justifiés, sur la discussion concernant la rémission des péchés dans l'histoire du paralytique (*Marc*, II, 1-12, où tout ce qui est inséré entre la formule : « Il dit au paralytique », dans le v. 5, et la même formule répétée à la fin du v. 12 est comme superposé au simple récit du miracle), on peut se demander si ce n'est point parce que l'attitude de Jésus en cette circonstance ne lui paraît pas exempte d'une certaine ostentation peu compatible avec l'humilité du serviteur de Dieu; et quand on le voit faire grand état de la prière d'action de grâce contenue dans *Matth.*, XI, 25-30, on est tenté de penser que les efforts qu'il fait pour interpréter *humblement*, je veux dire en un sens purement moral et sans aucune idée de relation transcendante, les paroles : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, ni le Père si ce n'est le Fils », tendent à sauvegarder l'authenticité de la déclaration, pour lui capitale, puisqu'elle lui fournit le thème de son livre : « Instruisez-vous près de moi, parce que je suis doux et humble de cœur. » Il est telles de ces conclusions sur lesquelles un historien ne peut pas se prononcer, par exemple, celle qui concerne le sentiment que Jésus avait de son impeccabilité, senti-

ment auquel M. T. n'attribue pas d'ailleurs un caractère absolu. Exposition bien ordonnée, mais un peu touffue. Travail utile.

Alfred Loisy.

Regesta pontificum Romanorum; Italia pontificia, siue Repertorium priuilegiorum et litterarum a Romanis pontificibus ante annum MCLXXXXVIII Italiae ecclesiis, monasteriis, ciuitatibus singulisque personis concessorum. Iubente regia societate Gottingensi congessit Paulus Fridolinus Kehr. Vol. I, *Roma*. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCCVI. xxvi-201 pp. in-4°. Prix : 6 Mk.

En 1898, la Société royale des sciences de Gœttingue chargeait M. Kehr de préparer une édition critique des privilèges et lettres pontificaux jusqu'à Innocent III. Ceux qui ont suivi les recherches de M. Kehr depuis ce temps savent avec quelle conscience et quel bonheur il accomplit cette tâche. On n'a qu'à parcourir les *Nachrichten* de Gœttingue pour y retrouver, tantôt la preuve de falsifications, tantôt le texte de documents inédits découverts dans les bibliothèques et les archives.

Mais M. K. n'a pas tardé à se convaincre qu'un travail préliminaire s'imposait, la refonte complète de Jaffé. Même sous sa dernière forme, ce recueil ne répondait plus aux exigences et aux acquisitions de la science. Un grand nombre de pièces avaient été analysées d'après des éditions plus ou moins exactes et plus ou moins sincères, sans recours aux originaux. M. K. essaie de remonter aussi haut que possible dans la tradition et de faire un départ plus sévère des pièces authentiques et des pièces fausses.

Jaffé suivait l'ordre chronologique. On avait ainsi une vue générale de l'activité dispersée de chaque pape. M. K. suit l'ordre des destinataires; on a donc les documents de chaque institution. Il est intéressant pour l'histoire des méthodes de constater que l'ordre géographique s'impose aussi dans ce domaine. Une table chronologique par pontificats sert à la fois de guide historique et de concordance avec Jaffé.

Le premier volume paru a pour unique objet Rome. En voici les grandes divisions : I. Église romaine (cardinaux, clergé) ; II. Patriarcat du Latran (primicier et notaires, défenseurs, *schola cantorum*, vestiaire, *praepositus coquinae dominicae*, portier) ; III. Églises et monastères de Rome par régions ; IV. *Vrbs Roma* (sénat et peuple, cité Léonine, cité Johannine, *schola piscatorum stagni*, familles patriciennes, particuliers). En tête de chaque paragraphe, une notice précise et nourrie résume les faits acquis ; elle est précédée d'une bibliographie parfois fort longue (plus d'une page de petit texte pour l'histoire du cardinalat) et suivie d'une liste des manuscrits connus. Chaque pièce vient ensuite, représentée par un numéro d'ordre, sa date, un résumé, l'*incipit*, les indications chronologiques reproduites textuellement, la référence aux manuscrits, aux éditions et à Jaffé. Quelquefois une note soulève ou résoud une difficulté particulière.

L'utilité du recueil de M. K. ressort de ces indications. Il fournit la documentation de l'histoire ancienne de l'Église romaine. Il se range à côté du *Liber pontificalis*, annoté et en quelque sorte complété par M. Duchesne, à côté aussi de l'ouvrage excellent d'Armellini sur les églises de Rome. M. Kehr cite d'ailleurs souvent les livres de M. Duchesne et d'Armellini. Comme eux, ses regestes seront constamment consultés par tous ceux qui s'intéressent au passé ecclésiastique de la ville de Rome.

Paul Lejay.

Liturgia romana e liturgia dell' esarcato; il rito detto in seguito patriarchino et le origini del « Canon Missae » romano; richerche storiche del Dott. Antonio Baumstark. Roma, Pustet, MDCCCCIV; VI-192 pp. et 4 pl. in-8°.

M. Baumstark veut surtout expliquer la formation du canon romain de la messe. Il suppose qu'il a été d'abord réduit, puis étendu. Cette question a été soulevée par M. Drews en Allemagne et a déjà provoqué d'autres travaux. On ne peut faire que des hypothèses, bien fragiles dans notre pénurie de documents. Voy. l'article de M. Funk, *Theologische Quartalschrift*, t. LXXXVI (1904), p. 600.

La liturgie qui aurait prêté une partie de son texte à celle de Rome, serait celle de Ravenne. Nous n'avons aucun renseignement étendu sur cette liturgie. Mais M. B. essaie d'en savoir plus long, principalement par l'étude de trois sources : l'écrit faussement attribué à saint Ambroise *De sacramentis*, les mosaïques de Ravenne, un missel de Brescia. Or le missel de Brescia et le *De sacramentis* représentent l'usage milanais plus ou moins modifié, non pas, comme le veut M. B., je ne sais quel rit indépendant importé d'Orient. Les mosaïques révèlent un fait intéressant. Le canon romain, tel que nous le connaissons, mentionne les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech comme les figures de celui du Christ. A Rome, ces sacrifices sont employés dans les monuments surtout avec une signification funéraire. A Ravenne, les mosaïques semblent bien en faire des symboles du sacrifice eucharistique. Mais nous n'avons pas l'équivalent romain des basiliques ravennates. Les mosaïques sont déjà du VIe siècle, d'un temps où bien des mélanges ont été produits. D'autre part, la liturgie ambrosienne connaissait aussi ce symbolisme. Je crois qu'il n'y a rien à conclure. L'hypothèse la plus vraisemblable est que les Églises du nord de l'Italie, Milan, Aquilée, Ravenne avaient des rits étroitement apparentés, de bonne heure altérés par la contagion du rit romain. C'est l'inverse de la thèse de M. Baumstark.

En tout cas, il me semble risqué d'exposer l'histoire du canon romain, que nous ignorons, d'après le rit de Ravenne, que nous ne connaissons pas. L'ouvrage contient, ainsi qu'on l'a vu, quelques indications accessoires qui peuvent être utiles.

Paul Lejay.

Beowulf nebst dem Finnsburg-Bruchstück, mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen herausgegeben, von F. Holthausen. I-II. (Alt- und Mittelenglische Texte herausgegeben von L. Morsbach und F. Holthausen. Bd. 3.) — Heidelberg, C. Winter, 1905-06. In-8, 2 vol., l'un de viij-112 pp. à 2 mk. 40 (relié 2. 80), l'autre de xx-160 pp. (cotées 113-272) à 2 mk. 80 (relié 3. 20).

Le *Beowulf*[1], à coup sûr, n'est point un chef-d'œuvre; mais enfin il vaut la lecture, et surtout il est un spécimen unique de cette antique poésie anglo-saxonne que jadis on a très fort admirée sur parole. Maintenant donc que le diplôme d'études supérieures laisse à nos candidats à l'agrégation une certaine latitude de se tracer à eux-mêmes leur programme, il se peut — mais je n'y compte guère — que l'un d'eux ait la curiosité d'aborder ce domaine plus célèbre que connu. A ce vaillant je ne souhaite pas de meilleur guide que M. Holthausen, de meilleure initiation que le texte critique auquel il a apporté tous ses soins.

Du texte même, il n'y a, naturellement rien à dire, sinon qu'il repose sur les principes grammaticaux et métriques mis en lumière par les travaux de M. Sievers. L'éditeur l'a même fait suivre (p. 104-105) d'un essai de restitution des 52 premiers vers de l'archétype, qui suffira à donner aux débutants une idée sommaire de l'effrayant arbitraire de l'orthographe du vieil-anglais. Un résumé du poème et une ample notice bibliographique précèdent le glossaire, aussi complet que possible dans sa brièveté relative : toutes les formes n'y sont pas relevées, mais tous les mots, bien entendu, et sous chaque mot tous les numéros des vers où il revient sous une forme quelconque. Soixante pages de notes en petit texte éclaircissent les difficultés d'histoire, de syntaxe et de style, ou renvoient aux ouvrages spéciaux; et, si un lecteur désire, par exemple, être renseigné rapidement sur les divers types d'ellipse parsemés dans le poème, l'article « Ellipse » d'un répertoire alphabétique spécial le renverra à onze passages, parmi lesquels il remarquera notamment la fréquence de l'omission du verbe « être ». Rien enfin n'est oublié de ce qui peut orienter l'étudiant même autodidacte, pourvu que la pratique d'un ouvrage plus varié et plus élémentaire, tel que l'excellent *Reader* de M. Bright, l'ait rompu aux premières exigences d'une entreprise beaucoup moins malaisée qu'elle ne semble au premier abord.

V. Henry.

---

1. On sait que MM. Bülbring et Holthausen préconisent une graphie, qui consiste à laisser sans signe la diphtongue longue et à marquer de brévité la diphtongue brève : amélioration théorique, c'est possible, mais enfin simple affaire de convention.

Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et à l'étude de la vie militaire et privée au xve siècle, par Pierre Champion, archiviste-paléographe. Paris, Honoré Champion éditeur, un vol. de xix-304 p.

Le nom de Guillaume de Flavy n'est pas inconnu, même du grand public. Deux circonstances, fâcheuses toutes deux, mais à des titres différents, lui ont acquis une notoriété au moins relative. Il n'est guère de manuel d'histoire où il ne figure, mêlé au récit du dernier exploit militaire de Jeanne d'Arc : tout le monde sait que Flavy était « capitaine » de Compiègne lorsque la Pucelle y fut prise, dans une sortie, pendant le siège de 1430 ; on a même voulu parfois le rendre responsable de ce funeste événement. D'autre part sa mort fut tout un abominable drame de famille : mari brutal et infidèle, odieux tyran domestique, il périt assassiné par sa femme, Blanche d'Overbreuc, au château de Nesles en Tardenois, et ce meurtre, accompli en des conditions toutes romanesques, donna lieu à un procès qu'on cite parmi les causes célèbres de l'époque. Mais si l'on connaissait communément l'épisode de Compiègne grâce à l'illustration de celle qui en fut la victime, il restait encore quelque obscurité à dissiper touchant le rôle qu'y avait joué Guillaume, et si l'on savait à peu près comment ce dernier était mort, on était moins fixé sur ses débuts et sur l'ensemble de sa carrière. Le personnage valait la peine qu'on l'envisageât de tout près, qu'on le reprît de toutes pièces, qu'on le remît tout entier sur pied. Telle est l'entreprise qui tenta la jeune érudition de M. Pierre Champion, alors élève de l'École des Chartes, lorsqu'il eut à choisir son sujet de thèse : il l'a exécutée le plus heureusement du monde, avec un succès consacré déjà deux fois officiellement : à l'École par le diplôme d'archiviste-paléographe, à l'Institut par une part à la dernière répartition du prix Bordin. Nous savons maintenant tout ce qu'on peut savoir et tout ce qu'on doit penser de Guillaume de Flavy.

L'homme de guerre, en Flavy, ne fut pas sans valeur, à condition, bien entendu, que l'on commence, pour le juger, par se reporter au xve siècle. Quoique ayant pris des grades dans l'Université, quoique attaché à la personne de Regnault de Chartres, son parent, lors des missions diplomatiques de ce prélat en Savoie, à Rome et en Écosse, il fut avant tout un soldat. Son grand mérite aux yeux de la postérité, c'est d'avoir toujours gardé son épée au service de la cause nationale alors que tant de ses compagnons d'armes ne se faisaient faute de passer d'un parti à l'autre selon leur intérêt du moment. Avant de devenir capitaine de Compiègne, il l'avait été de Beaumont en Argonne et, en cette qualité, avait pris une part active à la campagne de 1427-1428 dont le sens spécial, pense M. Ch. après Siméon Luce, fut de déterminer « le milieu d'exaltation naturelle qui décida de la

mission de Jeanne d'Arc ». Capitaine de Compiègne, son intelligence et sa vigueur comptent pour beaucoup dans l'insuccès final des Bourguignons devant la place en 1430; quant à l'accusation qu'on a fait peser sur lui, plus ou moins vaguement, à l'occasion de la prise de l'héroïne, son biographe la combat point par point dans un long appendice et il semble bien qu'elle doive être décidément écartée. Dans le corps de son livre, M. Ch. donne un récit très détaillé, très précis et sans doute définitif, de la malheureuse affaire du pont de Compiègne; mais telle n'est pas, à beaucoup près, la seule « contribution » apportée par lui à l'histoire de Jeanne : nous citerons, entre autres, de curieux renseignements sur les partisans qui composaient la petite troupe de la Pucelle à Compiègne et, plus particulièrement encore, l'identification, jusqu'alors incertaine, de l'un d'eux, l'italien Barthélémi Baretta. Non moins habilement que M. G. Lefèvre-Pontalis dans son commentaire de Morosini, M. Ch. a mis aussi en lumière tout ce qu'eut de déplorable cette « politique des trêves » tant prônée par les conseillers de Charles VII et dont s'irritait si fort la clairvoyance de Jeanne d'Arc.

Pour tout le reste, Flavy fut un personnage fort peu sympathique, fort peu estimable. Pillard sans pitié, la Picardie et l'Ile-de-France ressentirent douloureusement les effets de sa tyrannie. Ambitieux sans vergogne, d'esprit processif et de conscience nulle, sa fourberie ne le cédait pas à sa cruauté. L'une et l'autre apparaissent à peu près égales au cours de son existence mouvementée et surtout de la sinistre aventure qui commença avec son mariage, voire avec ses fiançailles, et dont on ne peut pas même dire qu'elle prit fin avec sa mort, celle-ci ayant été suivie de représailles tardives. Nos auteurs de mélodrames n'ont jamais rien imaginé de pire que les péripéties de cette histoire et la légendaire tour de Nesle de Paris n'a guère à envier, en fait d'horreurs, à son homonyme du Tardenois. M. Ch. consacre à ces lugubres tragédies presque toute la seconde moitié de son travail et l'on peut dire, sans faire tort à l'autre moitié, que c'est celle-là qui se lit avec le plus d'intérêt. Non que l'auteur ait essayé de dramatiser les faits à l'aide d'artifices littéraires : nullement; il s'est contenté de les exposer tels qu'ils lui apparurent à mesure qu'il dépouillait les longues et innombrables pièces d'archives judiciaires qui les lui fournissaient et il a pu avec raison, dans sa préface, promettre à ses lecteurs qu'ils éprouveraient « combien toute littérature est vaine auprès de la terrible concision et de l'inimitable couleur d'un simple procès-verbal ». La documentation de M. Champion, aussi judicieuse qu'abondante, constitue d'ailleurs un des mérites les plus saillants de son ouvrage; outre une infinité de notes, de citations, de références, de discussions critiques au bas du texte, les deux cents dernières pages sont remplies de pièces justificatives très étendues et généralement importantes, nouvelle et précieuse mine où viendront certainement puiser désor-

mais les historiens de la fin de la guerre de Cent ans et ceux de la société française au xve siècle.

Que M. Ch. nous permette toutefois trois modestes remarques — 1° Pure inadvertance sans doute s'il nous montre (p. 42, n. 4) Jeanne gagnant directement, de Soissons, « Crépy-en-Valois, puis Compiègne », contrairement au récit de Berri, non controuvé que nous sachions, d'après lequel elle retourna tout droit de Soissons à Compiègne. C'est deux ou trois jours plus tard qu'elle est allée à Crépy. — 2° La plupart de ses historiens racontent qu'un certain matin, très peu de temps avant sa prise, le jour même peut-être, et dans l'église Saint-Jacques de Compiègne où elle venait de communier, Jeanne fit part au peuple et à une centaine d'enfants qui l'entouraient, des pressentiments de trahison dont elle se sentait envahie ; Flavy serait le traître qu'elle avait en vue. M. Ch., qui discute longuement l'origine de ce récit (p. 283-286), le regarde comme « fort inexact » et, en admettant que la scène ait eu lieu, il ne croit pas possible de la placer au jour de la prise de Jeanne (23 mai), ni que Jeanne ait suspecté les sentiments du capitaine. L'anecdote en elle-même nous paraît au moins vraisemblable et nous ne voyons pas pourquoi elle ne serait pas du 23 mai : Jeanne, qui partit de Crépy-en-Valois dans la nuit, pouvait fort bien être à Compiègne assez tôt pour assister à la messe, l'affaire du pont ne s'engagea que vers le soir. L'affluence des enfants autour de la Pucelle en prières s'accorde d'une façon frappante avec ce que nous savons de ses pieuses et naïves habitudes (v. la déposition de son aumônier Pasquerel au procès de réhabilitation) et la petite allocution à elle attribuée sur la foi de deux vieillards qui disaient l'avoir entendue de leurs oreilles en leur jeune temps rentre assez, si nous pouvons ainsi parler, dans sa manière. Quant à Flavy, il nous semble bien qu'il faut le mettre hors de cause, les paroles de Jeanne ne l'incriminent point ; mais n'avait-elle pas rencontré, et tout récemment encore, tel ou tel autre personnage dont la conduite était de nature à justifier ses appréhensions ? Par exemple : cinq ou six jours auparavant, exactement le 18 si nous adoptons une conjecture très plausible de M. Ch. (p. 168, n. 2), cherchant à faire une diversion sur les derrières des troupes bourguignonnes, elle avait vu l'entrée de Soissons refusée à ses troupes par le picard Guichard Bournel qui commandait cette place au nom de Charles VII et par les bourgeois soissonnais que ce « capitaine » avait induits en erreur sur les véritables intentions de l'héroïne, en sorte qu'elle avait dû rebrousser chemin, bien malgré elle. Le ressentiment de cet échec et ce qu'elle savait probablement des accointances de Bournel, plus bourguignon que français comme la suite allait le prouver, pouvait bien, même sans compter d'autres indices inquiétants, lui avoir inspiré les angoisses qu'elle manifesta de façon si touchante au petit peuple de Compiègne. A la rigueur, si l'on tient à écarter le 23, on peut mettre

la scène de Saint-Jacques au lendemain du retour de Soissons, c'est-à-dire le 20. — 3° Un peu plus tard ce Bournel vendit au duc de Bourgogne la place qui lui avait été confiée par le roi de France. M. Ch. a eu la bonne fortune, méritée par ses scrupuleuses recherches, de découvrir dans les archives de la Chambre des Comptes de Lille le montant (4.000 saluts d'or) du honteux marché. Mais il nous semble qu'il a eu tort (p. 168, n. 2), parlant incidemment de la reddition de Soissons, de la dater du mois de mai : le passage de la chronique anonyme sur lequel il se base (Bibl. Nat., fr. 23018, f° 499, r°) vise seulement un armistice expirant le 24 juin. D'autre part il résulte d'un autre fragment des mêmes comptes (Arch. du Nord, B 1942) qu'un certain Jean de Ternant, envoyé par Philippe-le-Bon pour « requerre l'obéissance de ladite ville », ne s'acquitta de cette mission qu'à partir du 5 juillet. C'est donc postérieurement à cette date que la reddition, vraisemblablement déjà négociée sous main entre Bournel et les gens du duc de Bourgogne, aurait été réellement conclue et cela concorderait avec les dires de Le Fèvre de Saint-Remi et de Chastellain qui la placent après celle de Crépy-en-Laonnois. Sans doute Berri dit que Bournel vendit Soissons « incontinent » après l'infructueuse tentative de Jeanne : on concilierait ce texte avec les autres en observant qu'il doit s'agir seulement, dans Berri, des pourparlers de Bournel avec les Bourguignons, non de la reddition officielle acceptée par les bourgeois soissonnais. La distinction présente quelque intérêt quant à ces derniers : ne pouvant exposer ici les diverses circonstances, plus ou moins atténuantes, de leur reddition, nous leur devons au moins de constater qu'ils eurent la pudeur de la faire attendre. Reconnaissons en même temps que le biographe de Flavy est très excusable de n'avoir pas traité tout à fait à fond un épisode qui ne se rattachait qu'indirectement à son sujet et sur lequel, d'ailleurs, son livre nous fournit, nous venons de le dire, une importante donnée.

Fx. Bn.

Charles Cestre. — **John Thelwall, a Pioneer of Democracy and Social Reform in England during the French Revolution.** London. Sonnenschein. 1906. 204 pp.

Fils d'un petit boutiquier de Londres, Thelwall appartenait par ses origines à cette race turbulente des « apprentis » où le Long Parlement avait autrefois recruté ses premières troupes; à la fin du XVIIe siècle, il se serait enrôlé dans les bandes de « brisk boys » soudoyées par le Comte de Shaftesbury; on l'aurait retrouvé peut-être dans la plaine de Sedgemoor combattant aux côtés du duc de Monmouth. Mais sous le règne de George III, un Thelwall trouvait difficilement à satisfaire son besoin d'agitation; loin d'être d'humeur

frondeuse, l'Angleterre paraissait fière de son gouvernement ; les classes populaires elles-mêmes, bien que tenues en tutelle par l'oligarchie, ne souhaitaient point de changement ; elles avaient montré pendant la guerre d'Amérique de quel côté exagérément conservateur penchaient leurs préjugés.

Lorsque vers 1790 Thelwall commença à se faire connaître comme agitateur, il n'aurait pas fallu être très perspicace pour lui prédire l'insuccès. Et Thelwall n'était pas du tout perspicace. Il était plus impulsif que réfléchi. Son enthousiasme, sa foi dans la valeur de ses théories faisaient de lui un meneur ; son manque de souplesse d'esprit et les lacunes de son instruction le rendaient impropre au rôle plus complexe d'homme politique. On se le figure en d'autres temps composant un roman à thèse, quelque chose dans le genre de la *Case de l'oncle Tom* ; car il cultivait les lettres et a laissé d'abondants écrits. Son style correspond bien à l'idée que nous nous faisons de son caractère. On y trouve du trait, de la force, mais ces qualités sont gâtées par l'enflure et l'obscurité.

Vers 1790 donc, sous l'influence des grands événements qui se passaient en France, nombre de jeunes Anglais songeaient à émanciper le genre humain, et, en attendant de réaliser leur rêve, attaquaient le ministère. M. Pitt était naturellement leur adversaire. Les orateurs de clubs ne l'épargnaient pas, pas plus qu'ils n'épargnaient l'aristocratie, la Chambre des Communes réactionnaire et le clergé anglican. Thelwall et ses compagnons organisèrent bientôt une campagne de conférences et de réunions publiques dont la violence alarma les autorités. A la réflexion on comprend la nervosité excessive du gouvernement. Burke avait appelé le jacobinisme « la révolte du talent contre la propriété ». La propriété eut peur de ces journalistes audacieux, de ces pamphlétaires en communication constante avec les révolutionnaires de France ; elle se tourna vers ses protecteurs naturels, les gens de la police et les juges. Conspirateur un peu malgré lui, Thelwall se trouva impliqué dans un procès de haute trahison qui faillit le conduire à la potence. L'éloquence du grand avocat Erskine et le bon sens d'un jury le sauvèrent.

Sa carrière politique était terminée. Le mouvement de réformes auquel il s'était mêlé, échouait devant de nouvelles lois répressives. Tout rentrait dans l'ordre. Abandonné de ses amis, Thelwall dut mener la vie obscure et inquiète d'un suspect. Il se retira à la campagne, y végéta durant les guerre du Premier Empire. En 1818 il reparut un moment à Londres, mais ce fut pour ne rien comprendre aux changements qui s'étaient produits. Sa prédication sur la fraternité universelle ne trouvait plus d'écho. Un journal qu'il fonda disparut faute d'abonnés. Personne ne venait écouter ses conférences. Il était définitivement oublié même de la police. Nul ne remarqua sa mort qui survint en 1834.

Ce n'est pas une biographie de cet agitateur que M. Cestre a voulu écrire, c'est une étude de l'influence de la Révolution française sur un Anglais de talent et de condition moyens. Grâce à des documents inédits, M. C. a accompli sa tâche avec une précision qui ne laisse rien à désirer. D'une façon générale la Révolution inspira à chacun le désir d'assurer plus de justice et de bonheur à ses semblables. Thelwall était naïvement convaincu que l'application intégrale du programme contenu dans la Déclaration des Droits de l'Homme amènerait l'âge d'or. Ces aspirations sentimentales devaient, et ceci est plus intéressant, prendre corps et provoquer différentes manifestations dans le domaine pratique. Elles auraient dû renforcer le courant philanthropique et humanitaire que l'Angleterre connaissait depuis le méthodisme. Mais, comme elles ne correspondaient à aucune idée religieuse, elles ne reçurent de la majorité qu'un accueil hostile. D'accord sur le terrain de la sensibilité, Thelwall et les philanthropes piétistes restaient des adversaires intellectuels. Peut-être M. C. aurait-il dû insister sur ce point. Les réformes que réclamaient les révolutionnaires anglais effrayaient moins que les principes au nom desquels ils les réclamaient. Ce qui faisait le plus de tort à Thelwall, c'était sa « philosophie ». Elle venait de France, elle était « laïque », l'idéalisme démocratique qu'elle inspirait, en parut d'autant plus menaçante pour la sécurité nationale. Ainsi l'un des articles du programme révolutionnaire anglais, c'était la réforme parlementaire ; or les conservateurs s'y intéressaient avant 1789, et leur théoricien Blackstone la justifiait en invoquant l'esprit même de l'antique constitution du pays. La réforme parut séditieuse quand Thelwall voulut la motiver par des raisonnements empruntés au « Contrat social » de Rousseau.

C'est dans ses projets de réformes sociales que Thelwall se montre le plus original. M. C. donne des détails curieux sur les enquêtes auxquelles l'agitateur se livra dans les manufactures. Thelwall avait beau se proclamer disciple de Rousseau, il garda les qualités pratiques de sa race et chercha plus d'une fois à trouver dans la réalité où faire atterrir ses théories absolues. Par là il mérite le nom de « précurseur » que lui a donné son biographe.

Cette analyse, nous l'espérons, a permis d'entrevoir les solides mérites du livre. Félicitons M. C. d'avoir su, en tirant de l'oubli une figure curieuse, dominer son sujet par des considérations générales d'une haute portée. Sachons-lui gré aussi de la sympathie qu'il a montrée pour son infortuné héros. Des préjugés de toute sorte ont empêché jusqu'à présent les Anglais de rendre justice à leurs révolutionnaires de 1790. Un Français est mieux placé pour mesurer la part d'un Paine ou d'un Thelwall au développement de la civilisation anglaise. Il y a plus d'un demi-siècle que l'Angleterre a réhabilité ses Cromwell et ses Ireton ; il est temps qu'elle révise l'arrêt de condamnation dont elle frappa autrefois des révolutionnaires moins illustres et moins heureux.

Grâce à des travaux comme celui dont nous rendons compte aujourd'hui, ces précurseurs méconnus du xxe siècle devront trouver même dans leur pays des juges éclairés et équitables [1].

Ch. Bastide.

Général Alberto Pollio. **Waterloo (1815), Con nuovi documenti.** Roma, Casa editrice italiana, 1906. In 4°, VII-571 p. avec 5 cartes.

Cet ouvrage se signale d'abord à l'attention par son étendue, par la nationalité de son auteur — il n'appartient à aucune de celles qui furent représentées sur le champ de bataille de Waterloo — enfin par le sous-titre qui annonce des documents nouveaux. A la lecture le volume du général P. réserve quelque désillusion. On n'y relève, en effet, comme documents non encore utilisés dans des travaux antérieurs, que les pièces suivantes :

1° (p. 40 et 41). Quelques renseignements empruntés aux Archives de la Guerre permettant de constater que les vivres et le matériel sont insuffisants ou de mauvaise qualité dans un certain nombre de corps français au moment de l'entrée en campagne;

2° (p. 130). Un rapport de Lefebvre-Desnoëttes, daté de Gosselies le 15 juin à 9 heures du soir, donnant la composition (connue par ailleurs) du détachement ennemi qui occupait les Quatre-Bras et annonçant l'intention de s'y porter le lendemain à l'aube;

3° (p. 226). Une lettre envoyée par le maréchal Ney au major-général le 16 juin à 10 heures du soir [2]. Dans ce compte-rendu assez incolore de la bataille des Quatre-Bras, le prince de la Moskowa attribue le faux mouvement du comte d'Erlon à un malentendu et ne fait pas mention de l'ordre donné au général Delcambre de rappeler le 1er corps à Frasnes. C'est ce rapport qui a provoqué l'objection que M. Houssaye se fait à lui-même dans l'appendice de la 51me édition.

A ces quelques documents se réduisent les nouveautés promises par l'auteur : assez mince bagage, fort insuffisant, semble-t-il, pour justifier le sous-titre du volume. Mais si le général P. ne nous fournit que peu de renseignements inédits, en revanche il fait de larges emprunts à

---

1. M. C. nous pardonnera les quelques remarques qui suivent : P. 16, la phrase est construite de telle façon qu'on croit à l'existence de deux collections séparées de *State Trials*. P. 72 : A propos de la gallophobie de la populace anglaise, l'expression a trahi la pensée de l'auteur. On trouve au cours du XVIIIe siècle de nombreuses preuves de gallophobie dans l'attitude et le langage de la canaille de Londres. Faut-il rappeler le fameux « French dog » ? P. 155, lisez : Thelwall could draw (up) the following table, et p. 158 n.: leaped up to, au lieu de: jumped to P. 181, par suite de faute d'impression sans doute : he battered *down* the *deep*-rooted prejudice.

2. Cette lettre est également reproduite in-extenso — avec quelques inexactitudes d'ailleurs — dans la 51me édition du Waterloo de M. Houssaye, contemporaine de l'ouvrage du général Pollio.

des ouvrages déjà connus, particulièrement à celui de M. Houssaye. Il le suit presque pas à pas, le citant quelquefois, le traduisant plus souvent encore sans en aviser le lecteur. Les deux plus beaux chapitres de M. Houssaye, celui qui dépeint l'esprit de l'armée française et celui qui raconte la poursuite des Anglais dans l'après-midi du 17 juin, sont presque textuellement reproduits. Fréquemment, dans le cours du récit, on retrouve des épithètes, des membres de phrase, des paragraphes même de M. Houssaye. En voici quelques exemples : P. 517, l'infatigable division Teste ; p. 39, jamais Napoléon n'avait eu dans ses guerres un instrument plus redoutable et plus fragile à la fois ; p. 235, ce « très peu de temps » fut au moins une heure et demie, etc. On ne s'étonnera pas, après avoir vu le général P. utiliser si souvent le livre de M. Houssaye, de trouver dans son ouvrage des opinions très voisines de celles de l'auteur français et des jugements presque toujours identiques. Ardent panégyriste de l'Empereur, il fait retomber sur ses lieutenants la responsabilité de toutes les fautes commises et ne lui reproche que son inaction de la matinée du 17, pendant laquelle il aurait dû se rendre à Frasnes au lieu de perdre un temps précieux sur le champ de bataille de Ligny. Les opérations des armées alliées sont également appréciées de la même manière que dans l'ouvrage de M. Houssaye. On ne peut guère relever que deux divergences de vues entre les auteurs : l'une porte sur la position prise par le comte de Lobau pour faire face à Bülow le 18 juin, l'autre sur l'ordre de retraite donné par Gneisenau le soir de Ligny.

Le général P. n'admet pas le blâme infligé par M. Houssaye à Lobau pour ne s'être pas établi au delà du bois de Paris afin de disputer au 4me corps prussien le débouché du défilé de Lasne. Il soutient son opinion par des raisons qui nous paraissent indiscutables. Appuyée à gauche à la division Durutte, dominant à sa droite la vallée de la Lasne, renforcée par les constructions de Frichermont et de Hanotelet, la position choisie par le commandant du 6me corps est la seule qui garantît les ailes d'un mouvement enveloppant et permît d'exécuter sans danger les contre-attaques dont le résultat fut de retarder le plus qu'il était possible la marche de Bülow.

En ce qui concerne l'ordre donné par Gneisenau près de Bussy le 16 juin à la tombée de la nuit, le général P. l'admire sans réserve, tandis que M. Houssaye prétend qu' « il faut en rabattre ». L'opinion du général P. est ici d'autant plus surprenante qu'il reproduit dans son ouvrage l'aveu du général Lettow-Vorbeck, lequel constate, d'après l'examen des documents officiels, que la retraite fut ordonnée, le 16, non sur Tilly et Wavre, mais simplement sur Tilly : « L'essentiel, dit l'auteur italien, est que le général Gneisenau n'a pas ordonné la retraite vers la base d'opérations des Prussiens, c'est-à-dire vers le nord-est et l'est, mais vers le nord, certainement avec l'idée de reprendre les opérations et de les reprendre de concert avec les

Anglais ». Il parait pourtant impossible de prêter, le 16, au comte de Gneisenau la vaste conception qui lui a toujours été attribuée. Il suffit, en effet, d'avoir été mêlé une fois à la déroute d'une armée — et j'ai été soumis plusieurs fois à cette triste épreuve — pour savoir que les hommes saisis de panique se dirigent toujours instinctivement à l'opposé de l'attaque ennemie et ne peuvent plus en être écartés, — autrement dit, ils tournent le dos à l'adversaire et courent droit devant eux. C'est précisément ce qui s'est passé au centre de la ligne de Blücher après l' « effet de théâtre » produit par la manœuvre de l'Empereur sur Ligny. L'infanterie en désarroi, protégée par les contre-attaques de la cavalerie, s'est précipitée perpendiculairement à la direction Bussy-Sombreffe ; le maréchal Blücher a été emporté par les fuyards d'une traite jusqu'à Mellery, bien au delà de Tilly. L'ordre donné par Gneisenau, posté près du moulin de Bussy, ne pouvait concerner que les corps de la droite qui tenaient encore entre Saint-Amand et Wagnelée, menacés d'être enveloppés par leur gauche s'ils ne se retiraient immédiatement. Or, ces corps ne pouvaient être dirigés que sur Tilly 1° parce que, en se dirigeant vers l'est, ils abandonnaient à l'ennemi les troupes qui s'étaient enfuies vers Tilly ; 2° parce que le flot des fuyards leur barrait la route de l'est ; 3° parce que, en s'engageant soit sur la route de Namur, soit sur la voie Romaine, ils s'exposaient à une marche de flanc devant un adversaire victorieux. La même observation s'applique au 3me corps qui formait la gauche de la ligne de bataille prussienne. Le général Thielmann qui le commandait s'est retiré sur Gembloux, non par ordre, car il était hors de portée de Gneisenau à la suite de la déroute du centre, mais parce que la route de Namur était oblique à sont front de défense et qu'elle était menacée par les cavaliers du général Burthe qui avaient dépassé Tongrinne. Il faut donc, non seulement *en rabattre*, comme dit M. Houssaye, mais bien constater que rien n'explique les grands éloges donnés depuis 1815 à Gneisenau et que le général P. exprime à son tour en termes enthousiastes.

Ces réserves faites sur le livre du général P., il convient de louer la clarté de l'exposition et la justesse de presque toutes les considérations dont il fait suivre chaque chapitre. On doit citer particulièrement les observations qui concernent la défectuosité du service d'exploration des trois armées, la mauvaise qualité des attelages de l'artillerie française, le peu d'empressement de Gneisenau à secourir les Anglais, l'invraisemblance du fameux ordre de Wellington « *Up Guards and at theme* », etc.

Ecrit par un militaire et pour des militaires, le récit des opérations est présenté dans un style simple et précis, qui en rend la lecture facile. S'il n'apporte guère d'éclaircissements aux divers problèmes qui demeurent non résolus, il n'en constitue pas moins le meilleur ouvrage que puissent consulter sur cette campagne les officiers italiens, à l'intention desquels il parait avoir été écrit.

Il convient d'ajouter que le volume du général Pollio est accompagné de plusieurs cartes excellentes et maniables, tandis que le plus important des ouvrages français sur la matière en est arrivé à la 52me édition sans que l'auteur ait jugé utile d'y joindre les plans des batailles de Ligny et des Quatre-Bras ; d'autre part, les trois cartes du *Waterloo* de M. Houssaye n'ont pas de talon, ce qui oblige le lecteur à imprimer au livre un mouvement de rotation fort désagréable chaque fois qu'il a besoin d'y recourir.

Réginald Kann.

Longfellow's Evangeline, Kritische Ausgabe mit Einleitung, etc., von Ernst Sieper. Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, VII et 177 p. 2 mark 60.

M. Ernest Sieper, professeur à l'Université de Munich, publie dans ce volume une édition fort bien faite du poème d'*Évangéline* de Longfellow. Le texte est donné d'après la dernière édition revue par le poète. Les variantes données au bas des pages montrent combien Longfellow a changé de vers pour mieux attraper le rhythme. Les notes, à la fin du volume, sont utiles. La dissertation sur l'hexamètre anglais — c'est le mètre d'*Évangéline* — rendra des services, et on lit avec intérêt le chapitre sur l'accueil que l'œuvre reçut de la critique contemporaine. Quelques fautes d'impression ont échappé à la vigilance de l'éditeur (par exemple *aux* pour *eaux*, p. 154, l. 8.).

B. C.

A. Debidour, **L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1889).** 1er vol. Alcan, 1906. XI et 468 pages in-8°.

En donnant à son grand ouvrage aujourd'hui classique sur les *Rapports de l'Église et de l'État en France au* XIXe *siècle* ce complément attendu, M. Debidour n'a pas seulement rendu à la cause qu'il a toujours défendue un grand service, il a mieux mérité encore de la science historique, de la science qui dit la vérité aux hommes de tous les partis. La séparation, qui vient de s'accomplir, donnera sans doute à ces pages presque contemporaines un brûlant intérêt d'actualité, les républicains, à qui elles sont plus spécialement destinées, y trouveront matière à d'utiles réflexions, mais l'actualité aura passé depuis longtemps que le livre continuera de s'imposer à l'attention des historiens, parce que la documentation en est aussi solide que neuve, la méthode irréprochable, le récit d'un mouvement entraînant, les jugements enfin d'une impartialité entière, d'une indépendance souvent courageuse.

L'histoire des temps contemporains n'est difficile à écrire que pour deux raisons, l'une d'ordre matériel, l'autre d'ordre moral. Les

sources d'information les plus précieuses sont d'ordinaire inaccessibles. Ensuite les acteurs vivants occupent encore de hautes situations et leur passé, leurs services rendus les entourent d'une auréole et d'une sorte de légende qu'entretiennent les partis. M. D. a réussi à triompher, dans la mesure où la chose était possible, des difficultés inhérentes à sa tâche. La République n'a pas eu pour lui de secrets d'État. Elle lui a ouvert toutes grandes les portes de ses archives. Il y a puisé à pleines mains dans la correspondance de Rome, dans les dossiers de la direction des cultes. Ses relations personnelles avec beaucoup d'hommes qui ont marqué au Parlement lui ont permis de compléter, de rectifier des documents inédits dont il est inutile de souligner l'importance. Son livre a par endroits la valeur de mémoires ou de témoignages directs. Sans doute, les archives du Vatican lui sont restées inconnues, il n'a pas eu la naïveté de chercher à y pénétrer. Mais, si on songe que les ambassadeurs que la République accrédita au Vatican étaient tous des catholiques très fervents, en possession de la confiance du Saint-Père, très bien places par conséquent pour recevoir ses confidences, on s'accordera peut-être à admettre que leurs dépêches suffisent à nous renseigner, au moins provisoirement, sur les intentions de la Cour romaine.

Il n'est pas besoin de dire d'ailleurs que M. D. n'a négligé aucune des autres sources qui s'offraient à lui pour combler les lacunes des documents officiels. Journaux, pamphlets, mémoires, sa lecture est immense. S'il met en scène les catholiques, c'est le plus souvent leurs propres témoignages, leurs propres paroles qu'il reproduit ou qu'il invoque. Quant à l'autre difficulté de sa tâche qui consistait à apprécier des personnages vivants, dont plusieurs étaient des amis politiques, M. D. l'a regardée en face et résolue avec une fermeté tranquille. « Pour juger les hommes, dit-il, je n'ai pris d'autre règle que la loi morale ordinaire... Je leur ai distribué l'éloge ou le blâme sans m'inquiéter du drapeau qu'ils servaient. Et l'on me rendra, j'espère, cette justice que je n'ai pas été moins sévère pour mon parti que pour les autres... Je ne me dissimule pas que la liberté de mes jugements peut m'attirer de redoutables inimitiés ou m'aliéner des bienveillances auxquelles j'attache le plus grand prix. Mais cette considération ne m'a pas arrêté quand j'étais jeune ; au déclin de ma vie elle ne me fera pas reculer... » (x-xi). Ces nobles déclarations ne sont pas des précautions oratoires. M. D. a tenu parole. Il a jugé avec une sévérité justifiée les faiblesses, les capitulations trop nombreuses des dirigeants de la République.

Mais ce livre n'est pas seulement un livre de science et de bonne foi. C'est aussi une œuvre littéraire. Le récit vivant et complexe comme la réalité vient cependant s'organiser sans effort autour d'une idée centrale qui l'éclaire : « La France a rompu le Concordat à son corps défendant et parce qu'elle n'a pas pu faire autrement ». Cette

idée sort des faits comme une conclusion naturelle. Les gens prévenus, il n'en manque pas, pourront la contester, mais ils devront fermer les yeux devant l'évidence des preuves que M. D. accumule. Je considère pour ma part qu'il a pleinement démontré que les différents gouvernements, républicains ou conservateurs, qui se sont succédés de 1870 à 1889 se sont tous efforcés, à des degrés divers, de contenter ou de ménager l'Église, sans jamais réussir soit à la satisfaire, soit à prévenir ses attaques. Dès qu'ils furent au pouvoir, les hommes du 4 septembre, anticléricaux à tous crins sous l'Empire, « s'attachèrent scrupuleusement à bien mériter de l'Église ». Ils mirent à la tête de leur gouvernement Trochu « catholique et breton », ils offrirent au pape de lui donner la Corse comme refuge, ils mirent l'*Orénoque* à sa disposition, ils montrèrent de la mauvaise grâce à recevoir le secours de Garibaldi que le pape haïssait, ils comblèrent en revanche de récompenses et de médailles les Charette et les Cathelineau et ainsi préparèrent sottement les élections cléricales de 1871. L'un d'eux, le juif Crémieux faisait de l'archevêque Guibert son confident et son ami et confiait la direction des cultes au clérical Silvy. — La Commune elle-même ne fut pas aussi irreligieuse qu'on le dit. Plusieurs de ses membres, comme Régère, faisaient profession de catholicisme. Le culte ne fut supprimé que dans 12 églises sur 70 environ. Si les otages ont péri, le vrai coupable fut Thiers. S'il est vrai que le fanatisme a joué un rôle dans la guerre civile, c'est plutôt du côté de la répression qui fut horrible. On ne lira pas sans émotion les souvenirs personnels que rapporte ici M. D. — Le gouvernement de M. Thiers fut rempli de tendresse pour l'Église romaine. Il ne songea à réprimer la violente campagne des évêques pour le rétablissement du pouvoir temporel que sur les représentations de l'Allemagne et de l'Italie. Malgré la loi, il interdit aux officiers de l'état civil de procéder au mariage de l'ex-père Hyacinthe. Ses magistrats condamnèrent à six mois de prison l'abbé Junqua qui avait continué à porter l'habit ecclésiastique contrairement aux ordres de son évêque. Jules Simon, commençant ses palinodies, frappait à tour de bras sur les instituteurs qui déplaisaient à leurs curés. — Puis ce fut l'Ordre Moral. L'évêque Lavigerie conseillait alors au comte de Chambord de tenter un coup d'État et de ne pas reculer devant la guerre civile... Les républicains vainqueurs au 16 Mai auraient été dans leur droit en usant de représailles contre l'Église qui les avait partout combattus. Gambetta, Ferry, Grévy, Freycinet, Paul Bert lui-même, reculèrent cependant devant une lutte ouverte. Ils s'ingénièrent à porter au clergé des coups indirects par les lois scolaires et du divorce. Ils n'appliquèrent leur programme de laïcité qu'en détail, avec d'infinis ménagements. Ils crurent possible de rallier l'Église à la République. Répudiant la séparation qu'ils avaient autrefois prônée, ils s'efforcèrent de maintenir le Concordat et firent le rêve de reconstruire une église gallicane à l'abri des articles organiques!

Volontairement ou involontairement, je n'oserais me prononcer, ils se laissent jouer par le pape adroit qui a succédé au brutal Pie IX. Ils permettent à Léon XIII de peser sur leur politique intérieure au moyen du protectorat des catholiques d'Orient et d'Extrême-Orient qu'il menace d'enlever à la France. A la suite de Spuller ils se réconcilient peu à peu avec l'Église. Ils inaugurent la politique de « l'esprit nouveau » et dans leur trompeuse sécurité germe l'antisémitisme et grandit bientôt l'aventure boulangiste. Le clergé a récompensé les opportunistes de leurs ménagements en continuant à miner la République. M. D. arrête ici son premier volume.

En fermant ce livre si attachant, on peut se poser certaines questions auxquelles il ne donne pas de réponse directe. On peut se demander pourquoi en définitive la droite comme la gauche, qui se sont succédées au pouvoir pendant ces vingt années, n'ont pas réussi à appliquer leur programme religieux. La droite n'a pu restaurer « la monarchie chrétienne », la gauche établir « la République laïque ». A quoi cela tient-il? Il n'en faut pas seulement chercher les raisons dans les circonstances et dans le caractère des gouvernants. Au-dessus des hommes et même des partis, il y a en histoire des forces inéluctables qui les dominent, ce sont les conditions sociales. A notre époque de moins en moins croyante, au sens vrai du mot, les raisons d'agir sont rarement de l'ordre de la foi. Ce sont les intérêts qui gouvernent. L'histoire religieuse ne peut donc pas être séparée de l'histoire sociale. Si les opportunistes renièrent en grande partie leur programme laïque, si, au lendemain de leur victoire, ils ménagèrent tant l'Église, la cause en est que, représentant les intérêts de la grande industrie et du haut commerce, leur potitique sociale ne s'accommodait pas d'une politique religieuse logique et intransigeante. La bourgeoisie républicaine d'alors sentait plus ou moins consciemment que sa puissance était liée au maintien d'une religion officielle. Elle ne demandait au fond qu'une chose au clergé, ne pas intervenir contre elle dans la mêlée électorale. Pour atteindre ce but, le Concordat semblait un meilleur instrument que la Séparation. Inversement, si les conservateurs de l'Assemblée de 1871 ne restaurèrent pas, pendant les cinq ans qu'ils gouvernèrent, « la monarchie chrétienne », c'est qu'ils étaient plus conservateurs encore que catholiques. Ils voulaient moins servir l'Église que s'en servir. Ils n'étaient pas plus résolûment *théocrates* que les opportunistes n'étaient résolûment *laïques*. Les uns et les autres considéraient l'Église, la Religion comme des moyens. Et voilà pourquoi l'histoire religieuse de notre époque est aussi et surtout celle de l'histoire politique et de l'histoire sociale.

Albert MATHIEZ.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 septembre 1906.* — M. G. Perrot continue la lecture de sa notice sur l'histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. Cagnat annonce qu'il a reçu de M. le commandant Guénin, commandant le cercle de Souk-Ahras, trois inscriptions que cet officier a trouvées aux environs de Tébessa. Les deux premières proviennent d'une localité appelée Aïn-Kamellel située à une cinquantaine de kilomètres de Tébessa, vers l'Ouest-Sud-Ouest et dans l'une d'elles est nommé le légat L. Minicius Natalis qui était à la tête de la Numidie en 104-105. La troisième a été trouvée à Ksar-el-Boum (Tasbent), à une quinzaine de kilomètres de Tébessa. Ces pierres marquaient la limite fixée au temps de Trajan entre le territoire abandonné à la tribu des Musulanes au Nord; au Sud, d'une part, une propriété de l'empereur (pierre 1 et 2); de l'autre une peuplade ou une municipalité encore inconnue, les *Tisibenenses ou Tisibennenses*.

A l'aide d'une subvention de l'Académie, M. l'abbé Breuil a étudié six cavernes ornées de peintures et de gravures, de la province de Santander, sous la conduite de M. Alcade del Rio et du R. P. Sierra, leur inventeurs. Ces cavernes sont : 1° Hornos de la Peña, qui présente exclusivement des gravures où se reconnaissent chevaux, bisons, bouquetins et une extraordinaire figure anthropoïde munie d'une queue, peut-être un singe; 2° San Isabel, où se trouvent quelques grossières images, d'une antiquité peut-être moins reculée, faites avec le doigt sur le plafond argileux; 3° Covalanas, à Ramalès, ornée de fresques rouges ponctuées, figurant un cheval, un bœuf, de nombreuses biches; 4° La Haza, toute voisine de la précédente, et contenant des peintures, de la même technique, où l'on reconnaît des chevaux et des canidés; 5° La Venta de la Perra à Molinar (Biscaïe), mais à quelques mètres de la province de Santander, avec des gravures très archaïques de bison et d'ours des cavernes; 6° La grande grotte de Castillo à Puente Viergo, qui est remplie de nombreux dessins gravés ou peints. Les gravures, les unes légères, les autres plus creusées, figurent des chevaux, des cerfs, des biches, des bisons, des bouquetins. Les peintures se subdivisent en : *a*) mains cernées de rouge, comme à Gargas (découverte de MM. Cartailhac et Regnault); *b*) dessins linéaires primitifs noirs ou rouge, des chevaux, bisons, cerfs; *c*) dessins du même genre, mais plus modelés; *d*) fresques polychromes semblables à celles d'Altamira, et figurant exclusivement des bisons; *e*) des figures rouges diverses; disques, figures tectiformes, scaliformes ou scutiformes. La figure la plus remarquable est celle d'un éléphant dessiné en rouge, et qui semble différer du mammouth.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 septembre 1906.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, datée des Laumes, 27 septembre, où sont annoncées de nouvelles découvertes. Parmi les sculptures, il signale une statue qui paraît être celle d'un chef gaulois; les images de trois têtes coupées, aux yeux clos, qui rappellent d'assez loin celles d'Entremont; la tête d'une statue de femme; une figure de cavalier, etc.

M. Perrot continue la lecture de sa notice sur l'Académie.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu du Dr Carron une lettre l'informant d'une découverte faite, il y a quelques jours, à Sousse, par le lieutenant Mellier, chargé de la direction des fouilles en l'absence de l'abbé Leynaud. Au cours de sondages exécutés non loin des galeries déjà déblayées, les tirailleurs ont rencontré une galerie plus large que les autres et dans un excellent état de conservation. On a pu dresser un plan approximatif de huit galeries qui s'étendent sur un espace de 200 mètres environ, Il est possible que ces galeries se relient aux premières; il est possible aussi que l'on se trouve en présence d'un groupe tout à fait différent et offrant d'autres caractères.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une série de commentaires sur quelques passages de la chronique samaritaine publiée par M. Neubauer et de différentes autres chroniques orientales.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 22 octobre — 1906

Sethe, Contributions à l'ancienne histoire de l'Égypte, II. — Davies, Les tombes de Houîya et d'Ahmôsis. — Holtzmann, La vie juive selon le nouveau Testament. — Soltau, Le paganisme dans le christianisme. — Hess, Jésus de Nazareth. — Lietzmann, L'Épitre aux Romains. — Maier, L'Épitre de Jude. — Roger, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. — Morel, Antoine et Cléopâtre, drame de Shakspeare traduit en vers français. — Morel-Fatio, Études sur l'Espagne, II, 2e édition. — Ferrand, Un texte arabo-malgache. — Nau, Lettres de Jacques d'Edesse. — Basset, Le nom du chameau chez les Berbères. — Steuernagel, Grammaire hébraïque. — Jurenka, Chrestomathie d'Ovide. — Rasi, Le carmen de Pascha. — J. Réville, Le prophétisme hébreu. — Küchler, La politique d'Isaïe. — Duhm, Le livre d'Habacuc. — M. Reymond, Verrocchio. — Jadart, Les Remontrances de Rethel et de Vitry ; Le bourg et l'abbaye de Chaumont-Porcien ; Les édifices religieux des Ardennes. — Aulard, Les orateurs de la Révolution, II ; Paris sous le Consulat, II ; Actes du Comité, XVII. — Polack et Rohde, Pages choisies du XIXe siècle. — Heyse, En tiers dans l'union, p. A. Brunnemann. — Idiotikon Suisse, 43-45. — Répertoire Lucien Dorbon. — Académie des inscriptions.

Kurt Sethe, **Beiträge zur ältesten Geschichte Ægyptens**, 2te Hälfte, 1905, Leipzig. J.-C. Hinrichssche Buchhandlung, in-4°, p. 65-147.

L'an dernier j'ai rendu compte du premier fascicule. Il y a dans le second, trois mémoires sur : 1° *le développement de la façon de dater par années chez les anciens Égyptiens*, avec une *Note additionnelle* d'Edouard Meyer ; 2° *la Chronologie de l'histoire la plus ancienne de l'Égypte contrôlée par les données résultant de l'état des eaux et par d'autres renseignements sur les événements qui dépendent des saisons de l'année ;* 3° *Menès et la fondation de Memphis.*

1° La première de ces études contient un relevé minutieux de toutes les expressions graphiques dont les Égyptiens se sont servis pour dater les événements. La discussion est menée très vigoureusement, avec une logique serrée, et il faudrait écrire un véritable mémoire pour en indiquer la marche : je me bornerai à en fournir brièvement les résultats. D'après M. Sethe donc, A, à l'époque thinite on désignait les années par la mention de certains événements qui s'étaient accomplis au commencement ou dans le courant de chacune d'elles ; toutefois chaque deuxième année dans un règne était indiquée par le nom d'une cérémonie spéciale, *le Service d'Horus* de Hiérakônpolis. Au début, aucun des termes employés pour noter l'idée

d'année n'accompagnait la mention de l'événement, mais à partir d'Ousaphais, le cinquième roi de la Ire dynastie, on plaça devant cette mention le mot *haît* « commencement », qu'on exprima dans l'écriture par l'idéogramme de la *pousse*. — B. Pour distinguer l'une de l'autre les années du *Service d'Horus*, il avait fallu ajouter à la mention de ce *service* celle d'un autre événement accompli dans l'année : sous la IIe dynastie, cet événement fut régulièrement un recensement du bétail et de la fortune du Pharaon. Comme ces recensements, se renouvelant de deux ans en deux ans, ne constituaient pas un point de repère suffisant, on les numérota en inscrivant derrière le mot *haît*, le mot *sapou* « fois » et le nombre ordinal correspondant : *année de la seconde fois du cens des bœufs*, *année de la troisième fois du cens du bétail* et ainsi de suite, en égyptien HAÎT SAPOU-*san-nou tonouît ahaou*, etc. Sous Sanofrouî, à la fin de la IIIe dynastie, la mention du *Service d'Horus* disparaît et celle du *recensement* reste seule, mais celui-ci s'opère parfois durant deux années consécutives. — C. A partir de ce moment, sous les IVe, Ve et VIe dynasties, toutes les années à l'exception de la première qui garde son vieux nom de *haît samtaouî* « année de la réunion des deux terres », sont appelées les années où le recensement a lieu *haît sapou N tonouît*... « année de la fois N du cens... » les années où le recensement n'a pas lieu *haît ma-khaît sapou N tonouît* « année après la fois N du cens... », ou bien en supprimant l'expression *tonouît* « cens », *haît ma-khaît sapou N.* « l'an d'après la fois N... ». Pendant longtemps les recensements se reproduisirent tous les deux ans régulièrement et de façon à coïncider avec les années réelles du règne : sous Mésouphis Ier, ils devinrent annuels, si bien que « l'année de la fois N . . . » *haît sapou N*... couvrit forcément « l'année N » du règne. — D. Il en découla naturellement que la vieille façon de désigner l'année par un événement se transforma en une formule qui désigna l'année de règne. On conserva l'expression *haît sapou N* de la XIe dynastie à l'époque gréco-romaine en lui adjoignant le numéro d'ordre de l'année du Pharaon régnant, mais, comme le sens primitif s'en était perdu de bonne heure, on fit de *hait-sapou* un seul mot *hasapoui*[*t*], auquel on attacha les nombres cardinaux avec le genre féminin, et qu'on fixa dans une orthographe spéciale pour le distinguer de *ranpouit*, en copte *rompe-rompi* que marque l'année non chronologique. — E. Sous les Ptolémées, le terme *hasap-ouî*[*t*] fut écrit phonétiquement, et l'on inventa pour l'expliquer une dérivation du mot *haspou* « le quart » qu'Horapollon recueillit dans ses *Hiéroglyphes* (I § 5). Il sortit d'ailleurs de l'usage courant, et le copte ne le connut plus que pour désigner la première année, *asph-oui*.

Quelques signes hiéroglyphiques n'auraient pas été de trop pour éclaircir entièrement ces aphorismes : j'espère pourtant les avoir exposés de façon suffisamment intelligible. Ils marqueraient s'ils

sont exacts une révolution complète dans nos habitudes d'envisager la notation des dates égyptiennes. Certains points me paraissent acquis au débat. D'autres me semblent au contraire devoir soulever des objections graves, sans que pourtant je me croie le droit de les rejeter dès maintenant: il me faudrait pour arriver à des conclusions fermes plus de loisir que je n'en ai eu jusqu'à présent.

2° Dans le second mémoire, M. Sethe cherche à tirer parti pour son système chronologique des renseignements que la *Pierre de Palerme* fournit sur les hauteurs du Nil pendant les cinq premières dynasties et des saisons pendant lesquelles certains travaux étaient exécutés sous des règnes donnés, ainsi le transport des granits de l'Ouady Hammamat sous le premier empire thébain. Exemple : le roi Mété-souphis Ier se trouvait à la cataracte, le 28 Payni dans la cinquième année de son règne, et l'on peut supposer avec toute vraisemblance qu'il choisit pour voyager en ces parages les mois les moins chauds de l'année. Or en l'an 2400 avant J.-C. auquel l'an V de ce Mété-souphis correspond selon le système de M. Sethe, le 28 Payni tombait le 6 février julien, soit vers le 19 janvier grégorien. Donc la date du système est de celles qui conviennent le mieux aux conditions matérielles de l'événement. Ici, M. Sethe raisonne comme un touriste européen vivant dans un temps de bateaux à vapeur, plutôt que comme un indigène égyptien vivant dans un temps de navigation à voile. Le vent jouait un rôle prépondérant dans les questions de voyage sur le Nil, le vent est assez régulier en Égypte et les Égyptiens ne craignent pas la chaleur : un bon moment pour remonter est le temps de la pleine inondation, août et septembre, pendant lequel le vent souffle régulièrement du nord et tout en favorisant la traversée vers le sud tempère de manière fort agréable les ardeurs de l'été. Le mouvement était très actif pendant ces mois il y a vingt-cinq ans, avant que le chemin de fer eût ruiné à moitié la batellerie, et il est relativement considérable encore aujourd'hui. Il serait donc possible que Métésouphis eût choisi pour visiter Éléphantine les mois où l'inondation bat son plein, et alors le fait invoqué par M. Sethe se retournerait contre son système. Je me hâte d'ajouter que M. Sethe n'insiste pas beaucoup sur ce genre d'arguments, et je ferai comme lui : l'hypothèse contre n'a pas ici plus d'évidence que l'hypothèse pour, et c'est d'un autre côté que viendra la preuve décisive.

3° La thèse du troisième mémoire n'est pas nouvelle, mais M. Sethe l'a corroborée et développée d'une façon très personnelle. Il en reprend tous les points l'un après l'autre, et il montre successivement que Ménès, ayant réuni les deux royaumes d'Égypte, fonda, sur le territoire qui servait de marche au Delta contre le Saïd, une forteresse qu'il appela « le Mur Blanc » *anbouit ouaẓit* ou au pluriel « les Murs Blancs » : elle fut l'une des résidences des souverains thinites, avant

de devenir sous l'un des souverains memphites, le centre principal de l'administration. La ville qui se forma alors au sud du « Mur Blanc » autour du temple de Phtah, prit pendant la VIe dynastie le nom de Mannofir-Memphis sous lequel elle est connue. Les faits groupés par M. Sethe autour de cette donnée première nous prouvent que Memphis ou plutôt « le Mur Blanc » et par abréviation « le Mur » ou « les Murs » jouissaient déjà d'une véritable notoriété sous les premières dynasties : c'est par elle que les rois thinites maintenaient leur domination sur la Basse-Égypte. Mais la partie vraiment originale du mémoire est celle où M. Sethe prouve que la fondation de Memphis marque le moment où l'Égypte se constitua telle que nous la voyons à l'époque historique, et que l'opération par laquelle on fondait une ville en en délimitant l'enceinte, « la marche autour du mur », resta toujours unie à celle par laquelle « les deux états furent réunis » *samtaoui*, la ligature du lotus et du papyrus. Jusqu'à l'époque Ptolémaïque, le couronnement de Pharaon comprit, entre autres rites, le *samtaoui* et « la marche autour des murs ». Je ne puis qu'indiquer les conclusions en gros : le détail comprend nombre de notions nouvelles qui auraient mérité un examen sérieux.

Tel est ce très important ouvrage, court mais plein de faits et d'idées. On a vu que je ne suis pas d'accord avec M. Sethe sur beaucoup de points ; ses systèmes chronologiques me paraissent trop étroits et ses conjectures souvent trop hardies. Il faudra peut-être modifier plusieurs des résultats qui y sont présentés comme certains : beaucoup demeureront acquis à la science.

G. Maspero.

N. de G. Davies, **The Rock Tombs of el-Amarna,** *Part III.* — **The tombs of Huya and Ahmes** (*XVth Memoir of the Archæological Survey of Égypt, edited by* F.-Ll. Griffith), 1905, Londres, in-4°, xi-41 p. et 40 planches.

M. Davies continue avec la même patience et avec le même succès la publication des tombes d'El-Amarna : il nous en donne encore deux cette année, celles de Houîya et d'Ahmôsis.

Houîya, — car c'est bien ainsi ou Haouîya qu'il faut vocaliser ce nom, — était attaché à la maison de la reine Tîyi, mère d'Amenôthès IV, en qualité d'intendant du harem, de trésorier et de major-dome. Il vint s'établir à Khouîtatonou avec sa maîtresse, il y mourut et il y fut enterré. Son tombeau, dont les représentations sont d'assez bonne facture, contient deux séries de scènes. Dans la première, qui est la plus développée, les moments principaux de sa vie publique sont figurés, ceux qui, après lui avoir valu la faveur du roi sur cette terre, justifiaient ses prétentions à une position correspondante dans l'autre monde. La seconde nous montre en abrégé ses funérailles et

les scènes d'agriculture et d'industrie domestique qui devaient assurer une existence large à sa survivance. Les tableaux les plus importants pour nous sont ceux de la première série. On y voit en effet comment la reine Tìyi, qui était demeurée à Thèbes probablement après la fondation de Khouìtatonou, vint rendre visite à son fils et se fixa dans la capitale nouvelle, puis comment en l'an XII Houîya présenta au souverain et à sa femme Nofrìteìti, un convoi de prisonniers asiatiques, européens et éthiopiens. La réception de la reine douairière est curieuse, et le détail des scènes où elle est représentée est instructif pour les savants qui voudront étudier l'étiquette de la cour d'Égypte. La famille royale est à table (pl. IV), la vieille Tìyi à la droite et son fils en face d'elle à gauche avec sa bru : le roi est assis sur un fauteuil un peu plus haut que ceux des deux femmes ; mais ils ont tous devant eux un guéridon chargé de fleurs et de victuailles. Khouniatonou, dévore du *kébab* à même un immense tibia de bœuf, Nofrìtéìti attaque une volaille entière à belles dents, et Tìyi leur tient tête résolument, mais on ne voit pas ce qu'elle mange. Les enfants sont assis à côté des femmes, sur des sièges bas, la petite Bakìtatonou près de sa mère Tìyi, qui lui passe un bon morceau, Marouìtatonou et Nofirnofvìouatonou près de leur mère Nofrìtéìti. Un peu plus loin le repas est terminé, les tables ont été enlevées et on s'est mis à boire : Tìyi, son fils et sa bru vident des coupes plus ou moins profondes, tandis que les petites filles mangent des fruits et des gâteaux. Le service est fait dans les deux cas par Houîya qui prend les mets à mesure qu'on les apporte de l'office, les goûte selon l'usage et les présente aux souverains ou les pose sur leurs guéridons. C'est Houìya également qui marche en avant de Tìyi lorsque celle-ci est introduite par Khouniatonou dans le temple d'Atonou. C'est lui encore qui amène les prisonniers étrangers au Pharaon en l'an XII et qui reçoit à cette occasion des colliers d'or et des bracelets. Ce fut le grand événement de sa vie et il dut mourir peu après.

Ahmôsis était scribe royal, porte-flabellum à la droite, surintendant du logis, majordome, et les épithètes qui accompagnent son nom montrent qu'il était fort avant dans l'amitié de son maître : il lui survécut probablement, car son tombeau est inachevé et la décoration n'en a pas été poussée très loin. Elle n'a rien d'original et elle reproduit les thèmes ordinaires aux hypogées d'el-Amarna, la visite au temple de Khouniatonou, et la famille royale dînant avec autant d'appétit que chez Houîya : ici toutefois, c'est la reine qui mange le *kébab* et le roi qui saisit la volaille. Les scènes sont assez fragmentaires, mais on peut les compléter au moyen des scènes figurées aux tombeaux voisins, et elles fournissent quelques détails nouveaux : ainsi, la présence en avant de la montagne céleste de l'un des « sycomores de malachite » mentionnés aux chapitres CIX et CXLIX *b* du *Livre des Morts*. Les hymnes au soleil renferment éga-

lement des expressions assez originales, et ils mériteraient d'être étudiés de très près.

Comme toujours, M. Davies a essayé de reproduire d'abord l'état actuel des murailles, et ses dessins sont aussi exacts qu'on était en droit de l'attendre d'un copiste très habile. Il y a joint, autant qu'il l'a pu, les portions de textes ou de figures copiées, estampées ou photographiées par Nestor Lhôte, par Lepsius et par d'autres et qui ont été détruites vers la fin du XIXe siècle. Le tout forme un ensemble très satisfaisant : donné l'état des originaux, des collations nouvelles n'ajouteront ou ne corrigeront pas grand chose aux reproductions qu'il nous a données.

G. Maspero.

Neutestamentliche Zeitgeschichte, von O. Holtzmann. Zweite Auflage, Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, XII-431 pages.

Das Fortleben des Heidentums in der altchristlichen Kirche, von W. Soltau. Berlin, Reimer, 1906; in-8°, XVI-307 pages.

Jesus von Nazareth, von W. Hess. Tübingen, Mohr, 1906; deux in-8°, XV-77 et VI-126 pages.

Handbuch zum Neuen Testament, herausgegeben von H. Lietzmann. Band III: die Briefe des Apostels Paulus. Lief. I : Der Brief an die Römer, Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8°, IV-80 pages.

Der Judasbrief, von F. Maier (*Biblische Studien*, XI, 1-2). Freiburg. i. B., Herder, 1906; in-8°, XVI-188 pages.

La seconde édition du livre de M. O. Holtzmann peut être considérée comme une œuvre nouvelle. Cadre soigneusement préparé pour l'histoire des origines chrétiennes : ce n'est que le cadre, ainsi que le titre l'indique suffisamment. L'auteur décrit successivement, avec force renseignements bibliographiques et une minutieuse érudition, mais aussi avec ordre et clarté, le terrain historique (aperçu de l'histoire de la Palestine depuis Alexandre jusqu'à l'an 70, géographie politique, expansion du judaïsme, monnaies et mesures, chronologie), la vie juive (service du temple, les synagogues et les docteurs de la Loi, les partis religieux, le sanhédrin, le judaïsme de la dispersion), la religion (la littérature religieuse, la piété, Dieu et les esprits, l'au-delà et le monde à venir). L'ouvrage a son utilité comme manuel à côté de la classique *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, de M. E. Schürer. M. H. croit pouvoir placer le baptême de Jésus en l'an 28, l'arrestation et la mort de Jean Baptiste, la prédication galiléenne de Jésus en l'an 29, la passion le vendredi 7 avril de l'an 30. Trop de précision peut-être, et pas assez de défiance à l'égard du quatrième Évangile. Qu'il y ait eu des rapports suivis entre Jean et Jésus, c'est ce qui paraît contredit par la tradition primitive de l'Évangile. Le séjour du Christ en terre païenne, entre la prédication aux alentours au lac de Gennesareth et le départ pour

Jérusalem, a-t-il duré plusieurs mois? On ne sait, mais M. H. a raison d'en tenir compte, et un intermède assez long avant la démarche finale permet de résoudre certaines difficultés. Seulement, il ne faut pas oublier que la tradition, voyant dans le Baptiste le précurseur de Jésus, a voulu de plus en plus le rapprocher de lui. Peut-être est-il téméraire de fixer la date du baptême. On part toujours des synchronismes indiqués dans *Luc*, III, 1-2, et l'on ne remarque pas assez que l'hagiographe s'est proposé, avant tout, de dater l'Évangile. L'indication qu'il donne est censée valoir pour le Christ comme pour Jean, et l'on peut dire pour le Christ plus que pour Jean ; on peut ajouter qu'elle concerne même plutôt la fin que le commencement de la prédication évangélique, la consommation bien connue que les débuts obscurs du ministère de Jésus. Les anciens auteurs qui rapportaient la passion à la pâque de l'an 29 interprétaient sans doute fidèlement la donnée de Luc. Resterait à savoir, et on ne peut pas le savoir, jusqu'à quel point cette donnée est vraiment traditionnelle, et si elle ne résulterait pas de réflexions et de calculs plus ou moins sûrs. Mais comme elle s'accorde bien avec la chronologie de Paul, il est prudent de s'y tenir.

Ce n'est pas uniquement ni même principalement en historien que M. Soltau expose et résout la question des influences païennes sur le christianisme, c'est en croyant qui a une conviction arrêtée sur la valeur absolue de la religion chrétienne et sur la différence essentielle qu'il suppose exister entre cette religion et les autres. On ne discute pas avec la foi, et la valeur absolue du christianisme est un postulat de la foi, non une conclusion philosophique ou une donnée de l'histoire. Le christianisme a une valeur absolue pour celui qui y croit; mais il en va de même pour les autres religions, en sorte que l'on peut dire de toutes qu'elles ont une valeur absolue pour la conscience de leurs fidèles respectifs, et une valeur relative pour l'intelligence du philosophe et du critique. L'idée d'une religion absolument parfaite semble aussi incompatible avec la condition de l'humanité que celle d'une science parfaite. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que le christianisme de l'Évangile réalise la perfection absolue. Pour la lui attribuer, on est obligé toujours de manipuler son essence, à seule fin d'y trouver l'idéal qu'on y cherche, et qu'on ne saurait imposer à l'avenir ni même au présent. Après bien d'autres, M. S. remonte à l'enseignement personnel de Jésus et explique la notion du règne de Dieu ; il en fait valoir le caractère purement religieux et moral, mais il en néglige la partie apocalyptique, et, en subordonnant à la conversion des hommes l'avènement définitif du royaume, avènement qui impliquait un renouvellement total des conditions d'existence du monde et de l'humanité, non seulement une rénovation morale de celle-ci, il introduit dans l'Évangile, sans s'en apercevoir, une idée étrangère à la pensée du Christ. Jésus demande la conversion, parce

que l'avènement du royaume est imminent; mais, qu'on se convertisse ou qu'on ne se convertisse pas, le Juge va venir; ceux qui ne seront pas sauvés seront condamnés. Cette remarque suffit pour montrer le côté faible du système adopté par M. S. et qui est, au fond, celui de tous les théologiens protestants depuis le XVIe siècle. Pour le critiquer dans les détails, il me faudrait écrire ici de nouveau *l'Évangile et l'Église :* travail aussi encombrant que superflu. Que M. S. veuille bien relâcher quelque chose de l'opposition qu'il institue entre le paganisme et le christianisme, de la distinction qu'il fait entre les éléments venus du paganisme, qui auraient été susceptibles d'adaptation chrétienne, et d'autres qui ne l'auraient pas été, je lui accorderai que toutes les confessions chrétiennes ont des progrès à faire pour accomplir l'idéal que l'esprit de l'Évangile, plutôt que l'Évangile même, encore maintenant, nous aide à concevoir.

Les deux fascicules de M. Hess se complètent l'un l'autre. Le premier est une sorte de concordance des Évangiles synoptiques (en omettant les récits de l'enfance), avec deux ou trois morceaux seulement de Jean (on aurait dû s'en tenir à la péricope de l'Adultère), le tout arrangé de façon à former un récit suivi, sauf pour la résurrection, où les apparitions ne sont pas racontées, mais remplacées par un exposé de la foi apostolique pris dans Luc (récit d'Emmaüs), les Actes, les Épîtres de Paul et la finale de Mathieu. Le second est calqué sur le premier dont il garde les divisions; mais l'auteur y interprète et commente historiquement les textes qu'il a traduits dans le précédent volume. Là il se montre plus instruit que les évangélistes sur beaucoup de points : Jésus aurait toujours joui d'une excellente « santé corporelle et spirituelle » (c'est possible, mais nous n'en savons rien); il aurait longuement étudié la Loi, fait des séjours à Jérusalem, où il avait appris à connaître la doctrine des pharisiens (cela encore est assez conjectural); il aurait moins insisté que Jean-Baptiste sur l'imminence du grand avènement (assertion gratuite); il se serait avoué Messie devant Caïphe et ne se serait pas avoué roi des Juifs devant Pilate (le témoignage concernant l'aveu devant Pilate, aveu qui explique la condamnation, est beaucoup plus solide que celui qui regarde la mise en scène du jugement par Caïphe, conçu pour montrer le « Fils de Dieu » dans le « roi des Juifs », et pour transporter de Pilate sur les autorités juives la responsabilité de la condamnation). Dans cet exposé historique pas un mot de la résurrection, mais épilogue sur l'éminente personnalité de Jésus et sur la révélation du seul dogme vivifiant, la foi au Dieu Père. Vie de Jésus rationalisée, adaptation du Christ historique à un idéal tout moderne de la religion.

A en juger par les fragments qu'offre le prospectus et par le commentaire de l'Épître aux Romains, le manuel du Nouveau Testament dont la librairie Mohr entreprend la publication, contribuera sérieuse-

ment au progrès de la science biblique. Il contiendra une grammaire du grec néotestamentaire, une esquisse de la littérature chrétienne primitive et une autre de la civilisation gréco-romaine, la traduction avec commentaire de tous les écrits du Nouveau Testament, et, comme dernière partie nullement inutile, une explication pratique de ces écrits pour les besoins de l'enseignement chrétien dans le temps présent. La direction générale des travaux appartient à M. H. Lietzmann, qui s'est réservé le commentaire des quatre grandes Épîtres de saint Paul et qui nous donne maintenant la première. La traduction de celle-ci est remarquablement soignée; sans dégénérer en paraphrase, elle contient entre parenthèses les menues additions qui sont souvent nécessaires pour rendre facilement intelligible le langage de Paul. Le commentaire est à la fois concis et abondant ; très clair, avec toutes les références utiles. Pas d'autre introduction qu'une analyse de l'Épître.

L'auteur de la seconde Épître de Pierre a utilisé l'Épître de Jude. Les critiques regardent ces deux Épîtres comme apocryphes, et déjà l'ancienne Église ne les avait pas acceptées sans hésitation dans le canon biblique. Mais comme elles ont fini par y être reçues, les exégètes catholiques en ont jusqu'à présent défendu l'authenticité. Tâche difficile, mais pas au point de déconcerter une bonne volonté que soutient une forte théologie. Comme dans la plupart des cas semblables, l'inauthenticité se démontre aisément; ce que les critiques ne peuvent expliquer avec la même clarté, ce sont les conditions dans lesquelles les documents apocryphes ont réellement vu le jour. L'apologiste de la tradition peut discuter leurs hypothèses, et de l'insuffisance de celles-ci ou de leur incertitude conclure à la nécessité logique de sa propre thèse. M. F. Maier applique ce procédé à la défense de l'Épître de Jude et subsidiairement de la seconde de Pierre. Érudition abondante, presque aveuglante ; argumentation un peu confuse et pas du tout convaincante. On apprend, par exemple, que, si elle eût été apocryphe, l'Épître de Jude n'aurait pas été exploitée dans la seconde de Pierre (?). A ce compte, le livre d'Hénoch, cité dans Jude, serait pareillement authentique. Il est vrai que, selon M. M., Jude, en citant Hénoch, ne se refère pas au livre, mais à la « tradition » (!) Le prétendu Jude écrit (v. 17) : « Quant à vous, très chers, souvenez-vous des choses qui ont été annoncées par les apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ils vous disaient que, dans les derniers temps, il y aurait des hommes moqueurs », etc. Et cela aurait été publié avant la mort des apôtres Pierre et Paul, par un « frère » de Jésus! Et ce serait Pierre en personne qui, paraphrasant dévotement ce passage, aurait dit (II *Pier.* III, 1-3) : « Voici, très chers, la seconde lettre que je vous écris, pour éveiller dans votre mémoire le souvenir des choses prédites par les saints prophètes et les prescriptions du Seigneur et Sauveur enseignées par vos apôtres ; rappelez-

vous d'abord, que dans les derniers temps, il doit venir des moqueurs », etc. ! Vénérable tradition, quelles singulières choses on est obligé d'imprimer pour te défendre !

Alfred Loisy.

L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes par M. Roger. Paris, Picard et fils, 1905; XVIII-359 pp. Prix : 10 fr.

Le problème de la transmission des lettres classiques se pose surtout pour la période qu'a étudiée M. Roger. Limité à la Gaule, il ne peut guère trouver de solution ; car les maîtres et les livres des écoles carolingiennes sont venus du dehors. M. Roger s'est donc vu forcé de le traiter dans son ensemble.

La méthode adoptée est rigoureuse et précise. Rejetant toute idée préconçue, M. R. saisit l'enseignement des lettres au IVe siècle ; puis, de siècle en siècle, de demi-siècle en demi-siècle, il en poursuit la fortune, d'abord en Gaule hors de l'Eglise et dans l'Eglise, puis en Bretagne et en Irlande ; enfin de nouveau en Gaule, quand les moines insulaires viennent s'y établir. Chaque texte, chaque nom propre est classé exactement à sa place. L'auteur se garde de donner à ses conclusions plus d'étendue que ne le comportent les renseignements. Cette rigueur aboutit à des résultats assez neufs.

Les écoles publiques ne se sont maintenues en Gaule que jusque vers 420 ou 430, et encore seulement dans la province romaine et dans quelques grandes villes, Narbonne, Bordeaux, Lyon. Ensuite l'enseignement devient privé ; les maîtres, comme les élèves, se font rares. Sidoine Apollinaire doit son éducation littéraire à des maîtres particuliers. Au VIe siècle il n'y a plus d'enseignement littéraire, bien que peut-être l'enseignement élémentaire n'ait pas été aussi atteint. On savait lire et écrire autant qu'avant, grâce aux écoles cléricales. Mais, dans ces écoles mêmes, les lectures théologiques ont remplacé l'étude des auteurs. Jusqu'au VIe siècle en effet, l'Eglise avait eu vis à vis des lettres profanes une attitude hésitante ; elles étaient dangereuses par tout ce qu'elles recelaient de paganisme et de critique, elles étaient utiles pour soutenir les intérêts intellectuels de la religion dans une société cultivée. Le danger frappait surtout les moines, placés hors du contact avec la vie, en réaction avec elle. Quand la culture disparut de la société, l'utilité qui avait maintenu les études profanes dans les milieux ecclésiastiques cessait d'exister. Dès le IVe siècle, un ascète comme Martin de Tours trouve qu'il y a mieux à faire que d'étudier. A Lérins, vivent des moines lettrés, mais qui doivent leurs connaissances à leur éducation première, antérieure à la profession monastique. La Bible et la théologie sont les seuls objets dont on paraît s'être occupé à Lérins. La règle de saint Benoît prescrit la lec-

ture : ce ne peut être que la « lecture sacrée ». Grégoire le Grand condamne l'étude des lettres chez les évêques. Isidore de Séville réduit toute la culture antique en quelques données positives, desséchées dans son herbier des *Origines* et destinées à empêcher toute recherche ultérieure dans les sources. Seul, Cassiodore dépasse ces vues étroites et laisse ouverte la possibilité d'études plus approfondies et plus libres. Mais il n'est pas suivi.

A ce moment même, c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle, les premiers indices de la culture classique apparaissent en Bretagne; un peu plus tard, à la fin du siècle, on les saisit en Irlande. Dès lors un mouvement de plus en plus intense se manifeste dans les îles. Les Irlandais, d'abord élèves, deviennent maîtres et élaborent une culture que développent les Anglo-Saxons : culture qui met les lettres et les sciences profanes au service de la théologie et de l'exégèse. Dans trois chapitres, M. R. analyse avec précision l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique chez les Anglo-Saxons.

C'est cette culture et cet enseignement que nous retrouvons dans les écoles carolingiennes. Ici encore M. Roger contredit une croyance longtemps acceptée. En passant sur le continent au VIe et au VIIe s., les Irlandais ont eu pour principal but de développer et de conserver la vie religieuse. Ils n'ont rien fait pour les lettres. Si on prend une à une les indications incertaines que nous fournissent surtout les vies de saints, leur portée est singulièrement réduite quand on les serre de près et dans leurs termes. Très ordinairement, s'il est question d'un enseignement, il s'agit de l'Ecriture et de la théologie. Même Columban ne paraît pas avoir organisé les études littéraires dans ses monastères. Les moines irlandais avaient une culture personnelle qu'ils ne cherchaient pas à répandre. Il y a de ce phénomène deux raisons générales. La barbarie était alors trop grande, l'Eglise de Gaule avait trop de chemin à faire pour rejoindre l'Eglise d'Irlande. De plus, les disciples des Irlandais étaient des âmes éprises de rigueur ascétique, qui fuyaient un monde corrompu et cherchaient une vie religieuse et pénitente. La beauté du langage et les cadences des syllabes étaient des attraits frivoles pour de tels esprits. Il faut ajouter que les conditions matérielles des établissements religieux ne permettaient guère une autre étude que celle de l'Ecriture. Nous nous représentons souvent les monastères sous l'aspect des vastes contructions bénédictines du XVIIe et du XVIIIe siècle ou des luxueuses bâtisses des trente dernières années. Alors ce n'étaient guère que de sgroupes de huttes autour d'une petite chapelle.

Ainsi, jusqu'à Charlemagne et Alcuin, il n'y eut pas de rénovation intellectuelle en Gaule. Boniface prépara leur œuvre, surtout, semble-t-il, par l'organisation et la réforme de l'Eglise. Il fallait d'abord sortir du chaos.

Dans cet exposé, il y a maints problèmes particuliers qui ne sont pas

encore résolus. Mais il en est deux d'une portée générale et dont la solution peut modifier les conclusions. D'où les moines irlandais ont-ils pris leur culture profane? N'y avait-il pas, en Gaule et en Italie, des lieux où se conservaient l'étude du latin et la tradition des manuscrits ? La première question a été posée par M. R. (p. 236) et il répond loyalement qu'il n'a pas de solution certaine à lui donner. Il hésite entre deux hypothèses, dont il écarte lui-même la première et dont la seconde n'est pas très satisfaisante : « Les Eglises bretonne et irlandaise auraient bien reçu le germe de la culture classique au IVe siècle, mais ne l'auraient pas développé <tout> de suite, pour des raisons qui nous échappent, peut-être sous l'influence du monachisme occidental, hostile aux lettres ». L'hypothèse plaît d'abord. Cependant, à la réflexion, elle paraît singulière. La culture n'est pas comme ces graines qui se sont conservées dans les tombeaux d'Egypte et que nous pouvons semer après trente siècles. M. R. ajoute : « Au cours de cette période, les deux Eglises ont pu recevoir des appuis étrangers. Des moines pressés par le désir de l'apostolat, des maîtres chassés du continent, ont pu apporter en Bretagne et en Irlande, soit des manuscrits, soit le secours de leurs connaissances. Mais ce sont là des faits accessoires ». Est-il bien sûr que ces faits soient accessoires ? Et alors on sent le lien des deux questions que je posais tout à l'heure : toute culture avait-elle disparu du continent ? Un ensemble de renseignements me paraît donné sur ce sujet par le recueil de M. Chatelain, *Vncialis scriptura*. Je ne crois pas que M. R. l'ait consulté, ou, en tout cas, l'a-t-il cité très rapidement, sans y attacher d'importance. Or ce recueil concerne précisément l'époque obscure du VIe et du VIIe siècle, à laquelle appartiennent beaucoup de manuscrits décrits. Les manuscrits profanes sont peu nombreux, mais il y en a. La copie des manuscrits ecclésiastiques prouve qu'une certaine tradition intellectuelle se maintenait. Car s'il faut avec M. R. distinguer soigneusement la culture profane et les études ecclésiastiques, cependant pour la possibilité d'une renaissance des lettres la persistance des études sacrées était une condition indispensable et suffisante. C'est encore un point sur lequel M. R. ne paraît pas avoir assez insisté. En d'autres termes pour que la renaissance carolingienne se produisît, il était nécessaire que, pendant cent cinquante ans, l'on continuât à copier, lire et gloser l'Ecriture. Qu'on l'ait fait, que l'on ait étendu cette préoccupation à certains Pères et même à des grammairiens, c'est ce qu'il semble que prouve l'*Vncialis scriptura*.

Au surplus, l'apport du continent aux origines de la renaissance carolingienne est maintenant un problème qui préoccupe les historiens de la littérature médiévale. M. R. a pu le voir en lisant le *Sedulius Scottus* de M. Hellmann (voy. surtout p. 103).

Ce sont là des obscurités profondes, qui ne seront peut-être jamais entièrement dissipées. Comme M. R. l'a remarqué, il faudrait d'abord

mieux connaître les textes qui procèdent de l'enseignement insulaire. A défaut de publications intégrales, un catalogue descriptif et analytique, une sorte de regestes de tous les manuscrits et de toutes les œuvres qui ont cette provenance, est une tâche indispensable et tôt ou tard inévitable. Dans l'état de la science, le livre de M. Roger est le meilleur qu'il puisse être. Lui aussi, il prépare l'avenir par une mise au point rigoureuse des faits connus.

Voici quelques observations pour finir. P. 28, et n. 5, sur l'éternité de Rome, voy. Cumont, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, I (1896), p. 435. — P. 35, M. R. est bien sévère pour Ausone; il ne paraît pas s'être rendu compte que c'était un vieux professeur. Ses œuvres n'ont pas d'autre importance. — P. 101, une hymne composée par Chilpéric, a été publiée par M. Krusch, *Vitae sanctorum aevi merovingici*, t. IV, p. 38; cf. P. von Winterfeld, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. XLVII (1903), p. 74. — P. 138 : « L'édit de Julien, qui n'interdisait pas aux fidèles de s'instruire, mais de s'instruire auprès des maîtres chrétiens ». Cf. cependant Bidez et Cumont, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de Julien*, p. 16, n. 5. — P. 144 et 145, M. R. allègue le mépris des lettres dont font étalage Sulpice Sévère et Paulin de Nole. Il eût pu citer le début de l'opuscule de Vincent de Lérins et d'autres passages où les écrivains ecclésiastiques annoncent qu'ils useront d'un style simple et sans ornement. Ces déclarations n'étaient-elles pas de tradition ? sont-elles bien sincères, chez un poète, comme Paulin, chez un écrivain, comme Vincent qui s'astreint aux règles des cadences finales ? ne sont-elles pas encore de la rhétorique ? — P. 180-181. A propos de la critique biblique enseignée par Cassiodore : « Le respect du texte saint impose à la grammaire d'autres sacrifices. Les irrégularités y deviennent sacrées. C'est seulement quand elles sont dues à de fausses corrections que le copiste est autorisé à les faire disparaître. Il doit respecter des constructions comme *uiri sanguinum et dolosi. radetur caput suum*, etc. Soulignons ce conflit de la grammaire avec le texte de l'Ecriture, et remarquons surtout comment il est résolu... Même dans la grammaire, nous voyons apparaître le redoutable principe d'une autorité divine, infaillible non dans la pensée, mais dans la lettre », etc. Je veux bien. Mais ces prescriptions de Cassiodore et la distinction entre les fautes du copiste et les particularités du texte sont aujourd'hui l'abc de la critique verbale. Un philologue qui édite la Vulgate n'a qu'à s'y tenir. — P. 187. Le rôle de Grégoire le grand est exactement indiqué et justement apprécié. On pourrait ajouter que ce pape se conforme à une des traditions les plus anciennes de l'Eglise romaine plus préoccupée de gouvernement et de discipline que de culture, laissant à d'autres, mêmes aux laïques, le soin d'exposer, de commenter, d'éclaircir la doctrine, intervenant par des décisions, non par des spéculations. — P. 195 suiv. et ailleurs, M. R. rattache à une

arrière-pensée religieuse la méthode abréviatrice d'un Isidore : « L'on en vient à se demander si, en compilant les auteurs profanes, Isidore n'a pas voulu permettre aux chrétiens de ne pas les lire » (p. 200). Il faudrait cependant ajouter que c'est un trait caractéristique de toutes les décadences, trait bien plus ancien dans l'Empire romain que l'influence chrétienne. Festus abrège Verrius Flaccus, avant que Paul diacre n'abrège Festus. Dès le 1er siècle, Tite-Live est réduit à une *Epitoma*. L'école a besoin de recueils d'extraits et d'abrégés. Elle est la proie du « primarisme », quand on n'éprouve plus le besoin et que l'on cesse de remonter aux originaux. — P. 238 suiv., excellente étude des *Hisperica famina* : p. 244, *eructo* pour *praedico* est du latin biblique (*Ps.*, XVIII, 3 ; XLIV, 2 ; CXLIII, 13 ; etc.) ; *boetes*, glosé par *stella* : ne serait-ce pas *Bootes*, le Bouvier ? *pernas*, au sens de *membra*, est le mot latin : un des caractères de ce jargon est de donner un sens général à des termes particuliers ; *conis, oculis,* est probablement le produit d'une étymologie fantaisiste de *coniueo*. Les dilettantes de cette littérature artificielle n'ont fait que pousser à l'extrême des tendances qui étaient déjà très marquées dans les œuvres d'une époque plus ancienne. L'habitude de répéter plusieurs fois la même image par des adjectifs et des verbes est prise depuis longtemps dans les écoles. Sidoine ne laisse rien à désirer sous ce rapport. On peut se demander si cette description des ponts est de lui ou de quelque Irlandais : « Peruii pontes quos antiquitas a fundamentis usque aggerem calcabili silice crustatum crypticis arcubus fornicauit » (SID., *Epist.*, I, V). — P. 256, sur la latinité d'Aldhelm, voir maintenant le programme d'EWALD, *Aldhelms Gedicht de uirginitate* (Gotha, 1904; progr. nr. 819). Il y a des fautes d'impression : p. 240, l. 2 du bas, texte, lire : *pas* ; p. 251, l. 9, lire *les théories* ; partout écrire *Nole*, non pas *Noles* ; etc.

Paul LEJAY.

LÉON MOREL, — **Antoine et Cléopâtre, drame de Shakespeare traduit en vers français.** Hachette, Paris, 1905, 121 pp. 2 fr. 50.

C'est une entreprise hardie que de s'attaquer à une pièce de Shakespeare, et il semble que ce soit une témérité de choisir entre toutes une pièce difficile comme *Antoine et Cléopâtre*. Mais M. Morel aime les tours de force : témoin ses traductions en vers d'*In Memoriam* et des *Sonnets du Portugais*. Sa nouvelle traduction rendra un double service : si le lecteur prend la peine de la comparer à l'original, il saura qu'accuser notre alexandrin de manquer de souplesse, c'est le calomnier. Non seulement la version française est exacte, mais à la lire on se sent emporté par le souffle qui anime l'original Ensuite si l'on n'a qu'une connaissance imparfaite de l'anglais, on aura de

Shakespeare une idée différente de celle que l'on peut puiser dans des traductions inexactes et surtout des adaptations infidèles. Avant de représenter Shakespeare sur une scène française, il faudrait demander à des mains pieuses une traduction telle que celle-ci et non se contenter de contrefaçons que rendent tolérables le talent des acteurs, l'art des machinistes et l'ignorance du public.

Ch. Bastide.

Etudes sur l'Espagne, par A. Morel-Fatio. Deuxième série, Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nunez avec le prince de Salm-Salm et la duchesse de Bejar. — Deuxième édition revue et corrigée. — Paris (H. Champion) 1906. in-8° XVI-429 p.

Il a été déjà rendu compte dans cette revue (1891, nouv. série, t. XXI, p. 151) de la première édition de ce livre. C'est avec plaisir que nous voyons paraître la seconde. En l'absence si regrettable de mémoires et d'autobiographies espagnols, cette correspondance de Fernan Nunez, encadrée d'un large et solide commentaire, nous est particulièrement précieuse : elle nous fait connaître la partie éclairée de la Grandesse du XVIIIe siècle, petit groupe singulièrement restreint de la société espagnole d'alors, mais très intéressant dans son effort vers l'air plus libre du dehors, vers l'émancipation de la pensée, vers les idées nouvelles qui passionnaient le reste de l'Europe. Le chapitre sur la Colonie espagnole à Paris reste toujours à lire et à retenir, même après la brillante étude sur les amours du marquis de Mora et de mademoiselle de Lespinasse, dûe à M. de Ségur et à laquelle ces pages de M. Morel-Fatio ont fourni d'utiles indications.

Nous constatons que l'observation faite à M. M.-F., en 1891, sur l'absence de divisions dans son ouvrage, a perdu sa raison d'être. Il a divisé cette fois son livre en chapitres, avec sommaires en tête : le lecteur y trouvera d'autant plus de facilité et d'agrément.

H. L.

— M. Gabriel Ferrand a consacré une étude philologique très approfondie à *Un texte arabico-malgache du XVIe siècle*, transcrit, traduit et annoté d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque Nationale, dans le tome XXXVIII des *Notices et Extraits des manuscrits* (Tirage à part, in-4°, pp. 128). — J.

— M. F. Nau a fait tirer à part, sous le titre de *Lettres choisies de Jacques d'Édesse* (Paris, Leroux, 1906, in-8°, pp. 90), des articles publiés dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, et contenant : 1° le texte syriaque et la traduction d'une lettre de Jacques à Jean le stylite et de deux lettres au diacre Georges; 2° la traduction de deux lettres publiées par Wright en 1876 dans le *Journ. of sacred literature*. Toutes ces lettres ont pour objet des questions d'exégèse biblique. — J.

— Dans une brochure intitulée *Le nom du Chameau chez les Berbères* (Paris, Leroux, 1906), M. René Basset montre que le terme général dans les dialectes berbères pour désigner le chameau paraît être d'origine arabe et signifier « celui

qui écume de la bouche » : le chameau aurait donc été introduit par les Arabes au Maghreb. L'auteur discute les textes historiques, que divers écrivains, notamment M. Flamand dans un récent et intéressant mémoire, ont invoqués à l'appui de la thèse contraire, et il semble bien qu'il en repousse victorieusement l'autorité. Sur le terrain purement linguistique, il reste à étudier l'origine de tous les mots spéciaux que divers dialectes donnent au chameau, selon les divers moments de sa vie, et aussi à étendre, encore plus que ne l'a pu faire actuellement R. B., et à préciser l'aire géographique du nom panberbère du chameau; on peut, je crois, ajouter aux nombreuses indications de M. B. le nom du petit chameau en Teda *erremi* (Barth). — M. G. D.

— La *Porta linguarum orientalium*, éditée à Berlin par MM. Reuther et Reichard, s'est enrichie d'une seconde édition de la grammaire hébraïque de M. Carl Steuernagel (*Hebräische Grammatik mit Paradigmen, Litteratur, Uebungstücke und Wörterverzeichniss*). Ce manuel, concis, mais clair et complet, marque un réel progrès sur les anciennes grammaires hébraïques à l'usage des commençants. L'auteur indique les formes primitives des mots, auxquelles conduit la grammaire comparée sémitique, basée principalement sur l'arabe. C'est une excellente innovation qui met sous les yeux des étudiants les modifications qu'a subies l'hébreu biblique, et qui permet d'expliquer logiquement les règles de la grammaire. Ces règles se fixent facilement dans la mémoire au moyen des nombreux exercices que l'auteur a ajoutés. Dans un appendice séparé (*Methodische Anleitung zum hebräischen Sprachunterricht*), les exercices ont été, en outre, analysés et expliqués à l'usage des professeurs. Le livre a eu un succès mérité; la première édition a été épuisée deux ans après la mise en vente. La seconde édition a reçu de notables améliorations. Sorti des presses de Drugulin à Leipzig, le texte est très correct et bien imprimé. Le prix est modéré : 3 M. 60 pour la grammaire, et 1 M. pour l'appendice. — R. D.

— Nous avons reçu de la librairie Tempsky à Vienne (G. Freytag à Leipzig) : 1° A. Scheindlers Lateinische *Schulgrammatik*, herausgegeben von R. Kauer, 6e éd., 1906; 240 pp. in-8°; 2° *Schulwörterbuch zu Heinrich Stephan Sedlmayers ausgewählten Gedichten des P. Ovidius Naso* von Hugo Jurenka; 3e éd.; 1906; VI-178 pp. in-8° et 52 fig. M. Jurenka a publié en 1898 un lexique scolaire des *Métamorphoses*. Celui que nous annonçons est adapté à une chrestomathie d'Ovide qui comprend aussi des morceaux élégiaques. Les articles sont un peu plus développés et un peu plus élémentaires; ils comportent de nombreux renseignements d'antiquités et de mythologie; ils sont illustrés de bonnes gravures. Peut-être était-il superflu de reproduire la même figure à *caducifer* et à *Mercurius* : à ce dernier mot, le lexique des *Métamorphoses* présente l'Hermès de Praxitèle. L'exécution matérielle est très soignée. — P. L.

— M. P. Rasi nous envoie : *De codice quodam Ticinensi quo incerti scriptoris Carmen « De pascha » continetur ; accedunt ad carmen ipsum adnotationes criticae et appendix metrica* (Estratto della *Rivista di Filologia* XXXIV, 1906, n° 3; 34 pp. in-8°). Le *carmen de Pascha* est une œuvre du IVe ou du Ve siècle publiée en dernier lieu dans le Cyprien de Hartel, III, 305-308. Après une collation de ce manuscrit du XVe s., M. U. fait valoir dans ses notes critiques l'importance des leçons qu'il nous fait connaître. L'étude métrique montre que l'auteur est un versificateur correct et de bonne école. Le texte du manuscrit de Paire se rapproche beaucoup de celui de l'Aldine (Venise, MDII), en même temps qu'il s'écarte des manuscrits connus jusqu'ici. L'article de M. Rasi sera utile. Il prouve, après

d'autres travaux, la nécessité d'une nouvelle édition critique des textes réunis par Hartel dans ses trois volumes. — P. L.

— Les conférences de vulgarisation qui sont faites au Musée Guimet donnent lieu à des publications intéressantes : telle la brochure de M. J. Réville sur *le prophétisme hébreu* (Paris, Leroux, 1906 : in-16, 36 pages). Tout au plus pourrait-on, au point de vue d'une philosophie morale indépendante, baisser d'un cran l'admiration que l'auteur professe pour l'idée de l'expiation par les souffrances du juste, dans le second Isaïe, Reconnaître dans cette idée celle de la solidarité morale est une transposition plutôt qu'une interprétation. — A. L.

— Travail très critique et très soigné de M. F. Küchler sur l'attitude politique d'Isaïe (*Die Stellung des Propheten Jesaia zur Politik seiner Zeit;* Tübingen, Mohr, 1906 : in-8, xii-57 pages). Ce prophète n'a jamais été en aucune façon un agent de l'Assyrie, comme l'a soutenu M. H. Winckler. Ses principes étaient purement religieux, et ses conseils n'étaient pas plus faciles à suivre pour le gouvernement de son pays que ne le seraient les préceptes du pur Évangile pour les hommes politique de notre temps. — A. L.

— Édition critique, traduction et commentaire du texte d'Habacuc, par M. B. Duhm (*Das Buch Habakuk;* Tübingen, Mohr, 1906 ; gr. in-8, 101 pages). Ingénieux essai, plus ingénieux peut-être que convaincant, pour sauvegarder l'unité du livret traditionnel et en rattacher l'origine à la conquête d'Alexandre. Le malheur est que les Grecs n'y sont pas mentionnés, et que M. Duhm est obligé de les substituer aux Chaldéens. Il reste, semble-t-il, plus probable qu'un ancien oracle a été encadré entre deux psaumes, pour lui donner corps, dans le recueil des Douze prophètes. — A. L.

— Le *Verrocchio* de M. Marcel Reymond est le 9e volume de la collection des *Maîtres de l'Art* publiée par la Librairie de l'Art ancien et moderne (in-8° carré, avec 24 reproductions ; prix : 3 fr. 50). Peu de critiques eussent été aussi bien préparés à en parler avec compétence et autorité que l'historien de *la Sculpture florentine* et d'autres si attachantes monographies inspirées du même art. Mais d'ailleurs peu d'études devaient être aussi utiles à publier dans cette collection de vulgarisation documentée : on sait combien peu d'œuvres de Verrocchio possède la France, parmi le si petit nombre de celles qu'a exécutées le sculpteur et le peintre, l'un des plus grands du xve siècle. M. R. n'en a mis que plus de soin à décrire et à étudier ces quelques chefs d'œuvre, à en caractériser l'esprit, à en évoquer l'éloquence ; relativement facile pour les statues ou bas-reliefs que nous connaissons de l'artiste, la tâche était beaucoup plus délicate pour ses peintures et ses dessins, dont l'histoire est assez obscure, dont si peu défient toute discussion d'authenticité. On appréciera très vivement le goût avec lequel toutes ces questions ont été étudiées, ainsi que l'originalité essentielle du talent de Verrocchio, où l'on retrouve toute l'ancienne tradition florentine, affinée par un « spiritualisme » des plus délicats. Verrocchio, manifestement, créait pour le plaisir de créer, pour la beauté, pour l'expression de l'âme, non pas pour quelque raison religieuse ou sociale. Moins énergique que Donatello, il est plus tendre ; surtout il veut la perfection absolue de la facture dans celle de la composition, et s'il met au jour si peu d'œuvres, c'est pour en raffiner l'admirable exécution. C'est un réaliste à sa façon, un réaliste de la beauté. Les reproductions photographiques sont, comme d'habitude, très réussies. — H. D. C.

— Voici trois brochures de M. Jadart, secrétaire-général de l'Académie de Reims, qui sont des tirages à part de la « Revue historique ardennaise » et qui

méritent une mention : 1° *Les remontrances des habitants de Rethel et du baillage de Vitry-le-François aux États-Généraux de Blois en 1588* (43 p. 1). On trouve dans le texte de ces *Remontrances,* en leur expression naïve, originale les aspirations et les vœux du peuple de Rethel et du bailliage de Vitry-le-François. Le cahier des Rethelois insiste sur les dangers de la religion, sur les moyens de ramener les dissidents, sur la nécessité d'appliquer les édits de rigueur contre les huguenots; mais il réclame aussi la « liberté de l'Église gallicane ». Ces bourgeois de petite ville veulent la résidence des membres du clergé, la réforme de la justice et des finances, la diminution des juridictions dans les ressorts judiciaires. Ils veulent l'intégrité des juges. Ils veulent que leur pays ne soit plus « déserté et ruiné par les camps », que l'homme de guerre reçoive une solde et que s'il dérobe, pille ou massacre ou « fait autres méchant cas », il soit puni de mort sans rémission. Ils veulent que les tailles soient « réduites ». Le cahier du bailliage de Vitry est conforme au cahier particulier de Rethel. On y remarquera qu'il impose aux députés de ne rien accepter du roi ou des princes pendant les États ni trois ans après. Il demande « que tous poids et mesures soient réduits aux poids et mesures de Paris » et que le roi ne puisse faire aucune guerre sans le consentement des États. — 2° *Le bourg et l'ancienne abbaye de Chaumont-Porcien* (54 p.) M. Jadart décrit l'ancienne église démolie en 1889 et donne la liste des curiosités et œuvres d'art transférées dans le nouvel édifice; il analyse une histoire manuscrite de l'abbaye écrite au XVIIIe siècle et résume d'anciennes déclarations des biens des religieux; enfin il dresse une bibliographie des sources et des ouvrages à consulter sur le bourg et l'abbaye. — 3° *Les édifices religieux du département des Ardennes* (40 p.). La brochure comprend trois parties : statistique de ces édifices religieux au point de vue du classement des monuments historiques; statistique au point de vue des dates et des styles; bibliographie et iconographie. « Nous parlons volontiers, dit M. Jadart, de ces édifices que nous aimons et que nous fréquentons, non seulement sous le coup des nécessités du moment, mais sous l'impression de visites faites jadis en beaucoup d'endroits et de recherches déjà longues entamées depuis trente ans ». Et il propose de garder, d'entretenir les églises et les chapelles. Il y a dans les Ardennes cinq édifices religieux classés comme monuments historiques : Mouzon, Rethel, Sainte-Vaubourg, Verpel et Vouziers. M. Jadart voudrait qu'il y ait, en outre, des édifices de second ordre, pour lesquels le département ouvrirait un chapitre de subsides, et des édifices de troisième ordre que les budgets communaux subventionneraient régulièrement. Il fait un éloquent appel aux particuliers : que l'homme ne « néglige pas le vieil édifice qu'il a vu dès l'enfance et que ses aïeux ont bâti; qu'il se rende compte que l'église est l'ornement historique et comme le musée du village;... nous irions volontiers de village en village redire aux habitants que cette église est leur propriété séculaire, leur titre d'honneur, parfois de profit et d'attraction locale ». — A. C.

— Nous n'avons qu'à annoncer en louant, comme toujours, le zèle de l'auteur et en le remerciant du grand et inoubliable service qu'il rend aux études révolutionnaires, trois publications de M. A. Aulard : 1° la réédition du deuxième volume de son remarquable ouvrage sur les *Orateurs de la Révolution* (Paris, Cornély, 1906. In-8, 565 p., 7 fr. 50). Nous disons le deuxième volume; en réalité, c'est le premier des deux tomes consacrés à la Législative et à la Convention; M. Aulard y étudie la Législative, les royalistes constitutionnels, les indépendants, et les Girondins, Girondins de la Législative et de la Convention, Brissot et Condorcet, les

théoriciens du parti, Vergniaud et les Girondins proprement dits (Guadet, Gensonné, Ducos, Boyer-Fonfrède, Grangeneuve) et les amis de Mme Roland, Barbaroux et Buzot — 2° le deuxième tome de *Paris sous le Consulat, recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris* (Paris, Cerf, Noblet, Quantin. In-8°, 849 p.); ce volume a rapport à la période qui s'étend entre le 22 novembre 1800 et le 20 avril 1802 ; on y trouve, comme on sait, des extraits des journaux, ainsi que les rapports de la préfecture de police et les tableaux de la situation de Paris dressés par le ministère de la police. — 3° le tome XVII du *Recueil des Actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission* (Paris, Leroux, 1906. In-8°, 853 p.) : ce tome va du 21 septembre au 6 novembre 1794. — A. C.

— A l'usage des étudiants et des élèves des lycées, MM. C. Polack et E. Rodhe ont publié des *Pages choisies des Grands écrivains du* XIXe *siècle* (Prose, 1re partie. Le Romantisme. 2e partie. Le Naturalisme et l'Époque contemporaine. Lund, Lindstet, 1906, in-8° pp. 112 et 213. Prix : 1 kr. 25 öre et 2 kr.), destinées à leur servir de livre d'étude et de guide dans le choix de leurs lectures. Ces extraits sont bien faits et intéressants; ils se prêteront, comme l'ont voulu les auteurs, à d'utiles rapprochements et ils sont capables de donner à leurs lecteurs une idée assez précise de l'évolution de notre littérature. Il est difficile dans ce genre de publication d'être complet. J'ai été cependant surpris de ne pas y trouver certains noms, comme de Maistre, Lamennais, Thiers, Vigny, Th. Gautier, les deux Dumas, About, etc., pour ne rien dire des vivants; ils avaient à être admis dans un recueil de *Grands écrivains* au moins autant de titres que Fustel de Coulanges. Les *Pages choisies* seront accompagnées de notices biographiques et littéraires et de notes grammaticales qui paraîtront dans un volume séparé. Cette disposition ne me paraît guère pratique; en tout cas pour beaucoup de ces morceaux quelques lignes d'introduction sont indispensables pour les replacer dans l'ensemble d'où ils sont tirés, et pourquoi ne pas mettre directement en tête de chacun cette brève explication? Le texte, là où j'ai pu le contrôler, est en général exact; j'ai relevé seulement quelques erreurs, les plus graves aux pages 11, 49, 53, 54, 58, 60, 61, 91 de la 1re partie et 26, 134, 169 de la seconde. — L. R.

— La « bibliothèque d'exercices français » (*Französische Uebungsbibliothek*) a publié une pièce en un acte de Paul Heyse, *Im Bunde der Dritte*. Le texte a été édité par Mlle Anna Brunnemann qui l'a fait précéder d'une courte notice biographique (Paris, Boyveau et Chevillet; Dresde, Ehlermann, 1906. In-8°, VII et 61 p.). Il est destiné à des Allemands qui le traduiront en français, un très grand nombre d'expressions sont traduites au bas des pages, et un lexique se trouve à la fin du volume. P. 20, note 11 écrire « proposait » et « dévorait » au lieu de *proposa* et *dévora*. P. 28 *helle* traduire par « pure » plutôt que par *vraie*. P. 29 traduire « le repousse vivement » plutôt que *se défend violemment*. P. 59 « gâter avec qn » (*es mit jem. verschütten*) n'est pas français. L'introduction est d'ailleurs agréable, bien qu'elle loue un peu trop ce « lever de rideau », et les notes de l'éditrice témoignent de son savoir. — A. C.

— Nous avons à annoncer trois fascicules nouveaux du *Schweizerisches Idiotikon*, les fascicules 43, 44 et 45, comprenant les feuilles 9-38 du VIe volume de cet important ouvrage (Frauenfeld, Huber). Ils vont de *rechling* à *rodel* et comprennent, entre autres articles importants, *reichen*, *Rich* (Reich), *riechen*, *ruch* (rauh), *ruechen*, *Recht*, *Richt*, *richten*, *richtig*, *Rad*, *grad* (gerade), *Red* (Rede), *redlich*, *Rod*, *Rodel* et leurs composés.

— Signalons en passant un important catalogue, le *Répertoire des livres d'histoire en vente à la librairie Lucien Dorbon* (Paris, rue de Seine, 6). Il comprend, en 422 pages, plus de 8,000 numéros répartis en cinq périodes : 1° jusqu'à 1589; 2° de Henri IV à Louis XV ; 3° Louis XVI et Révolution ; 4° 1800-1830; 5° 1830 à 1900. Tous les amateurs de l'histoire de France auront profit à consulter cette liste; elle est dressée avec soin, avec netteté, avec intelligence, et par le nombre et la variété des indications, elle facilitera sûrement bien des recherches. Le volume cartonné coûte 2 fr. 50 lesquels seront remboursés à qui achètera pour 25 francs de livres.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 octobre 1906.* — M. le Secrétaire perpétuel communique une lettre de M. Holleaux, qui transmet à l'Académie un rapport de M. W. Vollgraff, professeur à l'Université d'Utrecht, ancien membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, sur les fouilles d'Argos qu'il a pu continuer l'été dernier du 10 juin au 1er septembre. M. Vollgraff a déblayé et exploré un bâtiment romain en briques, qui contenait les abreuvoirs où aboutissait l'aqueduc venant du village du Belissi. On a retrouvé la statue du fondateur de l'aqueduc, en marbre de Paros ; cette statue ressemble beaucoup à celle de C. Ofelius Ferus, découverte à Délos par M. Homolle; manquent la tête, les jambes, le bras droit, l'avant-bras gauche. Quelques fouilles pratiquées dans la grande cour du château vénitien, sur la Larissa, ont amené la découverte de nombreux fragments architectoniques provenant d'une ou de plusieurs églises byzantines. Dans un champ situé au centre de la ville moderne, on a trouvé et déblayé en partie le soubassement d'un temple prostyle en calcaire, de l'époque classique. Les murs de l'époque byzantine qui doublent les murs antiques contenaient plusieurs stèles à inscriptions placées autrefois auprès du temple d'Apollon Lyceios ; parmi elles, un fragment d'un traité conclu à Argos, au ve siècle, entre les villes de Knossos et de Tylissos, et un décret du IIIe siècle en l'honneur des Rhodiens, qui avaient prêté aux Argiens cent talents pour leur permettre de réparer les murs de la ville et de réorganiser leur cavalerie.

M. le marquis de Vogué signale une publication récemment parue en Angleterre : *Aramaic Papyri*, par MM. Sayce et Cowley. Elle contient une importante collection de papyrus araméens découverts à Assouan en 1904 et donnés au musée du Caire par Lady William Cecil et M. Robert Mond. Ces pièces proviennent des archives privées d'une famille et constituent une partie de ses titres de propriété. Elles éclairent la vie privée d'une colonie juive établie dans l'île d'Eléphantine (Yeb) et dans la forteresse de Souan située en face sur la rive gauche du Nil, sous la protection du gouvernement perse.

M. Maspero annonce que le service des antiquités de l'Egypte continue à concentrer ses efforts sur la consolidation et sur le déblaiement des grandes ruines de l'Egypte. En continuant le déblaiement de la cour située entre les VIIe et VIIIe pylones et des régions qui l'avoisinent du mur Est jusqu'au Lac sacré, M. Legrain a mis au jour une poterne avec une rangée de cynocéphales. M. Maspero a dû reprendre en sous-œuvre le grand portique attenant au mur ouest du temple d'Edfou, qui menaçait de s'effondrer et dont la restauration a été confiée à M. Barsanti. M. Maspero a continué les fouilles de Sakkara; il en a entrepris de nouvelles à Toukh el Garamous, où M. Edgar a recueilli le complément du trésor d'orfèvrerie découvert en 1905, et à Kom-Tchgaou, où M. G. Lefebvre a découvert d'importants documents : textes coptes du VIIe, testament en grec d'un habitant d'Antinooupolis sous Justin II, et environ 1,200 vers inédits de Ménandre.

M. Senart donne des bonnes nouvelles de la mission de M. Pelliot au Turkestan.

M. Salomon Reinach établit que, dans un passage de Juvénal (XI. 177-180), il n'est pas question d'un parallèle entre Homère et Virgile, comme on l'a cru jusqu'ici, mais entre Virgile et Stace, que Juvénal incline à préférer au poète de l'Enéide. Il qualifie Virgile d'*altisonus*, « pompeux », et se fait ainsi l'écho des critiques qui, dès l'époque de Caligula, reprochaient à Virgile de « manquer d'esprit ». — M. Boissier présente quelques observations.

M. Emile Rivière, directeur de laboratoire au Collège de France, présente une série de reproductions des principales gravures préhistoriques qu'il a découvertes sur les parois de la grotte de La Mouthe (Dordogne). A l'exception d'une seule, ces gravures représentent des animaux : bison, antilope, bouquetin, renne, cheval barbu, hémione, mammouth, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — **29 octobre.** — **1906**

Sethe, Documents sur la XVIIIe dynastie. — Borchardt, Le temple d'Amon ; Les nilomètres. — F. Martin, Le livre d'Hénoch. — Vaganay, Le problème eschatologique dans Esdras. — Galante, Les sources du droit canonique. — Eusèbe, Histoire ecclésiastique, I-IV, trad. Grapin. — Pargoire, L'Église byzantine 527-847. — De Zwaan, Le traité de Bar Salibi contre les Juifs. — Koeppel, L'action de Ben Jonson sur les dramaturges contemporains. — Madelin, La Rome de Napoléon. — Rouquerol, L'artillerie dans la bataille du 18 août. — Halot, L'Extrême-Orient. — Travaux de l'Institut Solvay, 1-7. — Académie des inscriptions.

Kurt Sethe, **Urkunden der 18 Dynastie,** livr. 1-5, 1905-1906, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, in-4°, 391 p. autog.

La publication des *Documents pour servir à l'histoire de la XVIIIe dynastie* a marché rapidement : cinq fascicules ont paru en un an, qui forment un gros volume de quatre cents pages et le commencement d'un second volume. La célérité n'a pas nui à la perfection matérielle; l'écriture hiéroglyphique est toujours d'une netteté remarquable, et les morceaux sont disposés avec la même clarté d'un bout à l'autre. L'ouvrage répond bien au but que l'auteur s'en proposait : il fournit aux commençants une véritable chrestomathie peu coûteuse et de lecture facile, il donne aux Égyptologues de tout âge de bonnes éditions des textes principaux dont ils peuvent avoir besoin pour l'histoire des premiers règnes de la XVIIIe dynastie.

La méthode est identique à celle que Sethe a suivie pour ses documents de l'Ancien Empire. Chaque morceau est précédé d'un titre, d'une indication de provenance et d'une bibliographie courte, qui contient les titres des principaux ouvrages où il a été publié antérieurement. Dans la plupart des cas, il a été collationné sur l'original, sur un estampage ou sur une photographie, par Sethe lui-même ou par un des membres de l'école de Berlin : l'examen de toutes les copies a produit un texte qui n'est pas toujours complet, mais qui du moins est presque toujours correct dans ses parties conservées. Ce texte est divisé en paragraphes d'après l'ordre des matières que le rédacteur de l'inscription y avait traitées, et chaque paragraphe est partagé lui-même en autant d'alinéas qu'il contient de phrases ou de membres de phrase. Quelques notes, reléguées au bas des pages, rappellent les

variantes des copies anciennes qui n'ont pas été incorporées dans le texte ; plus rarement, elles renferment une conjecture grammaticale. Plusieurs des morceaux sont suivis d'observations critiques ; mais le cas n'est pas fréquent, et presque partout M. Sethe s'est borné à livrer le texte sans commentaires. Tout cela est présenté si simplement que l'effort nécessaire pour achever promptement une œuvre aussi complète ne paraît nulle part. Il a été considérable pourtant, et les résultats visibles qu'il a produits supposent une série d'études préliminaires, dont la plupart ont été forcément longues et laborieuses. Un certain nombre des inscriptions éditées ne présentaient plus que des fragments disjoints : M. Sethe a classé ces débris et les a reliés assez souvent par des suppléments qui permettent d'en déterminer le sens et la valeur. Ce n'est là heureusement qu'un fait assez peu fréquent, mais les inscriptions complètes ou à peu près n'ont pas offert moins de difficultés. Il a fallu les analyser de très près et souvent même les traduire longuement, avant de pouvoir choisir, entre les leçons diverses des copistes précédents ou les lectures contradictoires que suggérait un original en mauvais état, celles qui répondaient le mieux à la signification générale du passage. Si la publication a fait des progrès si rapides, c'est qu'elle a été patiemment et minutieusement préparée pendant des années.

Il était impossible qu'au milieu de tant de lignes d'hiéroglyphes, il ne se glissât pas çà et là des fautes. L'œil de M. Sethe et ceux de ses aides l'ont trahi parfois tandis qu'ils collationnaient les textes sur la pierre même, et tout ne m'a point paru également heureux dans la manière dont il a comblé les lacunes. Ce sont là des accidents inévitables dans l'état de nos connaissances, et ici d'ailleurs, l'erreur est réduite à son minimum, au moins dans les quelques morceaux dont j'ai vérifié la transcription. Il est probable qu'un Égyptologue, reprenant chaque pièce et l'étudiant séparément, trouvera çà et là des fautes à corriger : il y a chance pour que ces fautes ne soient jamais graves, sauf peut-être dans les passages où l'auteur se sera laissé entraîner à combiner certains fragments selon les idées particulières qu'il entretient sur la succession des Thoutmôsis.

G. Maspero.

L. Borchardt, **Zur Baugeschichte des Amonstempels von Karnak,** (fasc. 1 du t. V des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*, herausgegeben von Kurt Sethe), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1905, in-4°, 47 p., 20 vignettes et 1 planche en couleurs.

Les déblaiements méthodiques que le Service des Antiquités a entrepris à Karnak depuis 1900 n'ont pas seulement amené de grosses

découvertes de monuments et produit la consolidation de plusieurs parties ruinées, elles nous ont permis de reprendre les recherches de Rougé et de Mariette sur l'histoire du temple d'Amon. En attendant que Legrain publie le résultat des travaux qu'il a été chargé d'exécuter, Borchardt a étudié les restes des édifices les plus anciens et il a essayé de déterminer l'ordre dans lequel ils ont été construits et les surcharges successives de leurs plans plus exactement qu'il n'avait été fait jusqu'à ce jour.

Il est difficile de rendre compte par une simple description sans figures des conclusions auxquelles il est parvenu. Il admet, comme Mariette et Rougé, que le premier Temple, celui de la XIIe dynastie, occupait l'espace aujourd'hui vide situé derrière le sanctuaire restauré par Alexandre. C'était un carré presque régulier entouré de murs que Borchardt suppose avoir été bâtis en briques, et il n'en subsiste plus que trois seuils de granit échelonnés de l'Ouest à l'Est sur le grand axe, ainsi qu'un socle en granit sur lequel le naos du dieu pourrait avoir été posé. Au commencement de la XVIIIe Dynastie Aménôthès Ier ne modifia rien à l'arrangement du sanctuaire de la XIIe, mais il bâtit un peu en avant au Sud Ouest de l'angle Ouest de l'enceinte un temple nouveau, dont l'entrée était tournée vers le Sud et se trouvait dans l'axe des septième et huitième pylones actuels : ce serait le temple détruit par Thoutmôsis III et dont nous avons retrouvé les débris presque complets dans la cour qui sépare les deux pylones. Thoutmôsis Ier n'aurait pas touché au sanctuaire primitif mais il l'aurait enfermé dans une longue enceinte rectangulaire, bordée de portiques et précédée de deux pylones, le quatrième et le cinquième de ceux qui subsistent encore. Hashopsoûitou diminua de moitié l'aire de la cour en construisant contre la muraille en briques Ouest de la XIIe Dynastie, un ensemble de chambres en grès dont les deux ailes seules sont conservées aujourd'hui. Elle transforma aussi les deux extrêmités de la cour étroite en salles couvertes dont le plafond était soutenu par des colonnes, puis elle érigea dans l'espace demeuré ouvert deux grands obélisques dont un seul est debout actuellement. Thoutmôsis III n'élargit pas l'ensemble que son grand-père Thoutmôsis Ier avait établi, mais il altéra gravement les dispositions intérieures. Je renonce à indiquer ici les changements qu'il fit subir à l'œuvre de ses prédécesseurs : un plan seul permet de le constater, et nous le rencontrons en deux fois aux vignettes 15 et 19 du mémoire de Borchardt.

Cette exposition très sèche ne donne pas une idée suffisante de la richesse d'information que Borchardt apporte à l'appui des différentes parties de sa thèse : je crois qu'elle présente exactement l'idée qu'il se fait du développement de Karnak pendant les premiers règnes de la XVIIIe Dynastie. Chemin faisant, il examine diverses questions accessoires. C'est ainsi qu'il propose une solution fort élégante au problème que soulève la présence de rainures à la surface supérieure

des bases d'obélisques : elles auraient servi comme de cran d'arrêt et de pivot au moment de l'érection. Je ne puis pas traiter ici les divers points douteux qui subsistent après sa démonstration ni les objections qu'elle appelle à l'esprit : elle complète et elle corrige heureusement en bien des endroits celle de Mariette. Le programme que je me suis tracé pour le déblaiement et pour la consolidation des édifices de Karnak nous conduira bientôt, je l'espère, dans les régions étudiées par Borchardt et les fouilles nous fourniront au moins partiellement la solution des difficultés présentes. Pour le moment, je répondrai à une question qu'il pose au sujet du pyramidion d'obélisque que j'ai apporté en 1884 au musée de Boulak et qu'on voit aujourd'hui au Musée du Caire. Il était à l'Est du temple, dans le couloir compris entre le grand mur d'enceinte et la muraille qui enferme les édifices secondaires de Thoutmôsis III. J'ai l'impression que l'obélisque auquel il appartenait se dressait au-dehors du grand temple, probablement en avant du portique qui fait face à la porte de Nectanébo. Le mouvement de la chûte porta le fragment à la place où il se trouvait quand je résolus de le prendre. Il semble que l'un des grands marchands d'antiquités qui travaillaient au début du XIXe siècle pour Salt ou pour Drovetti avait eu l'idée de s'en emparer : il avait été taillé par le bas de manière à offrir l'aspect d'une petite pyramide établie carrément sur sa base, et de menus éclats provenant de cette opération étaient épars sur le sol à côté de lui.

G. Maspero.

L. Borchardt, **Nilmesser und Nilstandsmarken** (extrait de l'*Anhang zu den Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften* vom Jahre 1906), Berlin, 1906, in-4°, 55 p. et 5 planches.

Le Nil régit si complètement la constitution agricole de l'Égypte que les souverains ont dû se préoccuper dès les temps les plus anciens de noter ses mouvements, depuis le point le plus bas où il descend à l'étiage jusqu'au point le plus haut auquel la crue puisse atteindre. Les échelles dont ils se servaient pour les mesurer, et les constructions de nature diverse, quais, puits, escaliers, sur lesquelles ces échelles se trouvent, ont été appelés *nilomètres*. Le nilomètre de Rodah en face du vieux Caire donne aujourd'hui la cote officielle des crues, et il a succédé à un nilomètre très ancien que les prêtres d'Héliopolis avaient établi au même endroit pour le même usage. Borchardt a relevé dans les inscriptions les mentions relatives à des nilomètres antiques détruits, et il a étudié sur les lieux ceux qui subsistent encore. Il en a noté quatorze qui s'échelonnent de la Nubie au Delta, à Koubosh, à Tafah, à Philæ — où il en compte deux, — à Éléphantine, à Assouân, à Kom-Ombo, à el-Hôsh, à Edfou, à Esnèh,

à Louxor, à Karnak, à Tehnéh, à Kom-Gizéh. Les uns ont une échelle continue, d'autres portent une ou plusieurs échelles disjointes : plusieurs enfin sont accompagnés d'inscriptions démotiques ou grecques qui commémorent certaines crues.

Je ne suivrai par Borchardt dans la description qu'il en donne, ni dans les calculs auxquels il se livre pour relier l'une à l'autre les données fournies par chacun d'eux : c'est affaire aux ingénieurs de les vérifier. Je ne retiendrai qu'un point de son exposition, celui où il déclare que les Égyptiens opérèrent, dès les temps archaïques, le nivellement de la vallée entière entre la première cataracte et le Delta. C'est en effet la conclusion qu'il tire des passages de *la Pierre de Palerme* où les hauteurs du Nil sont notées pour chaque année, sous des souverains qui appartiennent aux deux premières dynasties. Je n'ai pas les connaissances techniques qui me seraient nécessaires pour décider si Borchardt a raison, mais je signale le fait aux gens du métier : ils trouveront dans Borchardt un guide sûr et auquel ils pourront avoir foi en ce qui concerne les données du problème. Toutes celles que nous possédons jusqu'à présent sont réunies avec soin, exposées clairement, et les vignettes ou les planches permetten de contrôler les descriptions du texte.

G. Maspero.

Le livre d'Hénoch, traduit sur le texte éthiopien par F. Martin. Paris, Letouzey, 1906, in-8, CI-319 pages.

Le problème eschatologique dans le IVe livre d'Esdras, par L. Vaganay. Paris, Picard, 1906; in-8, XII-121 pages.

Sous ce titre général : *Documents pour l'étude de la Bible,* M. l'abbé F. Martin, professeur de langues sémitiques à l'Institut catholique de Paris, entreprend de vulgariser par des traductions françaises accompagnées d'introductions et de notes les textes anciens, epigraphiques et autres, qui peuvent éclairer l'interprétation historique de la Bible. Il commence par les apocryphes de l'Ancien Testament (ceux que l'exégèse protestante appelle communément pseudépigraphes). Les collaborateurs de M. M. offrent toutes les garanties de compétence. Pour la traduction d'Hénoch, il s'est associé ses élèves éthiopisants et il s'est donné la satisfaction paternelle d'imprimer leurs noms sur la couverture du volume qui vient de paraître. Ce volume fait très bien augurer d'une publication qui a son utilité. A l'heure présente, les catholiques ne peuvent plus ou ne peuvent pas encore aborder de front et scientifiquement les principales questions bibliques. Mais des travaux d'approche restent possibles et ne compromettent pas leurs auteurs. En disant beaucoup de choses à côté de la Bible, on finira par mettre les lecteurs en état de comprendre ce qui est

dedans. Le livre d'Hénoch, en particulier, est précieux pour l'intelligence du mouvement messianique et des idées courantes dans le judaïsme palestinien un peu avant l'apparition du christianisme. L'introduction de M. M. contient une bonne étude sur les doctrines et une analyse très attentive de la composition. L'auteur est parfaitement instruit de la littérature, assez abondante, qui concerne son sujet; il discute fort critiquement l'origine de la compilation hénochite, plaçant la rédaction des diverses parties entre l'an 170 environ et l'an 64 avant Jésus-Christ, et il donne un tableau très complet des passages d'Hénoch et du Nouveau-Testament qui présentent une affinité indiscutable. Je ne sais si la traduction n'accuse pas en quelques menus détails un peu d'inexpérience littéraire; peut-être aurait-on pu la rendre plus correcte sans rien sacrifier de son exactitude. On a d'ailleurs eu soin d'y joindre non seulement des notes exégétiques mais un véritable apparat critique : traduction des variantes des manuscrits éthiopiens et du fragment grec de Bouriant. Très utile et très louable publication.

L'étude de M. Vaganay sur le IVe livre d'Esdras est une thèse de doctorat en théologie, présentée à la Faculté catholique de Lyon. Plan régulier, forme soignée. Excellente et pénétrante analyse de la doctrine eschatologique, l'on peut dire de la psychologie du prétendu Esdras; effort méritoire et suffisamment réussi pour dépasser les résultats d'une critique purement littéraire, en entrant dans la réalité de l'histoire et dans la vie des croyances; conclusions personnelles sur l'interprétation du morceau principal, la vision de l'aigle, où l'on peut chercher la date du livre. M. V. s'arrête à l'hypothèse d'une interpolation et considère comme surajoutés IV *Esdr.* XI, 3, 10-11, 22-32, XII, 1-3, 17-21, 29-31*a*, paraphrase d'un rédacteur chrétien, vers l'an 218. Il est fâcheux que cette conjecture ne se puisse autoriser d'aucun témoignage dans la tradition du texte, comme il arrive pour les deux premiers et les deux derniers chapitres de la version latine, dont le caractère adventice ressort à la fois de leur contenu et de leur absence dans les versions orientales. Toutefois l'addition de ces chapitres, qu'on rapporte à la seconde moitié du IIIe siècle, permet de supposer, à une époque antérieure, des remaniements dont on ne peut fournir la preuve extrinsèque. La combinaison de traditions plus ou moins divergentes sur l'eschatologie, l'association d'un messianisme national avec un esprit de religion universaliste, dans un écrit à peu près contemporain des Évangiles, aide grandement à comprendre et le syncrétisme analogue de ceux-ci et l'enseignement de Jésus. M. V. s'est abstenu de toute comparaison et il s'est borné même à un tout petit nombre de références au Nouveau-Testament, mais son œuvre de début ne laisse pas d'être pleine de promesses.

Alfred Loisy.

Fontes iuris canonici selecti. Collegit Andreas GALANTE. (Eniponte, libraria academica Wagneriana. MCMVI. XVI-677 pp. in-8°. Prix : 17 Mk.

Ce recueil comprend 274 documents ou extraits de documents, répartis sous les rubriques suivantes : I. *Ecclesia antiquissima ;* II. *Potestas ecclesiastica et imperium ciuile ;* III. *Ordinatio* ; IV. *Hierarchia ordinis et hierarchia iurisdictionis ;* V. *Pontifex romanus ;* VI. *Cardinales ;* VII. *Curia romana ;* VIII. *Legati pontificii ;* IX. *Metropolitae ;* X. *Episcopi* ; XI. *Capituli* (sic) ; XII. *Vicarii et coadiutores episcoporum ;* XIII. *Parochi ;* XIV. *Ordines et congregationes*. Suivent deux appendices : une liste chronologique des papes et un tableau des titres de la seconde partie du *Corpus iuris canonici*, avec référence des Décrétales de Grégoire IX aux collections subséquentes.

Le but poursuivi par M. Galante est de faciliter l'accès de nombreux documents dispersés aux ecclésiastiques qui étudient pratiquement le droit de l'Église catholique. On aurait donc tort de lui reprocher des omissions qui sont justifiées par son dessein ou le développement donné à certaines rubriques, par exemple à celles de irrégularités en matière d'ordination. D'autre part, il paraît se limiter aux questions de droit public ecclésiastique et à la constitution de l'Église. Il ne donne pas un texte sur le mariage, pas un sur la police des idées : la constitution de Sixte V, *Immensa aeterni Dei*, est publiée en son entier, et avec son chapitre sur l'*Index ;* mais le document rentre dans le cadre que j'indique, puisqu'il est comme la charte constitutive de la curie romaine. Même dans le cadre adopté, on chercherait en vain certains documents importants. Nous n'avons ici que deux concordats, le concordat français (avec les articles organiques) et le concordat autrichien. Sans parler des autres conventions et concordats allemands, la convention de 1904 conclue entre le Saint-Siège et l'Espagne au sujet des ordres religieux eût présenté un certain intérêt. Pour la période ancienne, Galante ne peut suppléer le vieux Bruns, qui donne les conciles en entier.

Ces lacunes étaient inévitables. Malgré tout, le recueil de M. G. réunit des textes fort importants, non seulement pour la pratique du droit canon, mais aussi pour l'histoire. La première section, *Ecclesia antiquissima*, reproduit la *Didachè* (d'après Funk), des extraits de Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, Justin, Irénée, des canons apostoliques, de Tertullien et de Cyprien, de la *Didascalie* (d'après Hauler), les conciles d'Elvire, d'Arles I, de Nicée I. Parmi les pièces postérieures, je cite au hasard l'édit de Constantin et de Licinius, la donation de Constantin, le privilège d'Otton (962), les *Dictatus papae* de Deusdedit, la Paix de Worms, des extraits de Marsile de Padoue, la bulle *In cena Domini ;* les constitutions de Pie IV, Grégoire XV, Clément XII et Pie IX sur l'élection du pape, la règle des frères

mineurs (constitution d'Honorius III), l'approbation de la Compagnie de Jésus par Paul III.

Chaque article est précédé d'une bibliographie assez complète et impartiale. L'édition reproduite est distinguée par une étoile. Il est regrettable que le numéro des textes ne soit pas indiqué dans le titre courant, puisque l'index ne renvoie pas à la page. Le mot *Syllabus* manque à l'index [1].

Paul Lejay.

Eusèbe. Histoire Ecclésiastique. Livres I-IV. Texte grec, et trad. française par Emile Grapin. Paris, Picard; 1905; in-12; pp. VIII-524. (4 fr.)

Le second volume des *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme* de MM. Hemmer et Lejay est consacré aux premiers livres de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*; l'ouvrage complet formera trois volumes. Nous avons eu déjà l'occasion d'exposer le but, les avantages et la méthode de cette collection, et nous n'y reviendrons pas. Le texte donné ici reproduit l'édition de M. Schwartz (1903) dans la série publiée par l'Académie des Sciences de Berlin. Quelques lectures contestables sont signalées, et quelquefois discutées, dans l'Appendice, où l'on a réuni nombre d'observations fort utiles pour l'intelligence des passages difficiles d'Eusèbe, et surtout pour diriger le lecteur dans la voie de recherches plus approfondies. L'éditeur y fait montre d'une érudition de très bon aloi, et il est facile de deviner que les directeurs de la collection ne sont pas étrangers à cette partie de la publication. La traduction est simple, claire, uniforme et, semble-t-il, supérieure à celle des *Apologies de Justin* donnée dans le premier volume. Le sujet, il est vrai, se prêtait mieux à faire valoir ces qualités, qui pourtant ne sont pas celles du style d'Eusèbe. Elle est fidèle sans être servile, et sans s'astreindre à ces tournures quasi barbares que l'usage moderne impose de plus en plus aux traducteurs. Au reste, les nombreux secours externes : version syriaque, version de Ruffin, versions modernes, ne permettent guère à un traducteur attentif de se méprendre sur le sens d'un passage d'Eusèbe : ce qui ne lui enlève pas le mérite de le bien rendre, après l'avoir bien compris. Il y a de légères fautes d'impression. Excusables dans le grec, elles le sont moins dans le français; le prote s'est montré quelque peu négligent. Une meilleure disposition matérielle aurait

---

1. Les titres d'ouvrages français ne sont pas toujours correctement donnés. Lire p. 27, l. 38 : civile; p. 50, l. 10 : chrétiens; p. 59, l. xx : XVI; p. 77, l. 28 : Freppel; p. 274, l. 18 : adresseront; p. 275, l. 20 : collationnée; p. 277, l. 22 : actes; l. 24 : annulé; l. 34 : étendue; p. 409, 5 : son organisation.

facilement permis de réduire le volume d'une cinquantaine de pages[1].

J.-B. Ch.

L'Eglise Byzantine de 527 à 847, par le R. P. J. Pargoire. Paris, Lecoffre; in-12, 1905; pp. xx-404 (3 fr. 50).

L'Eglise byzantine telle que la conçoit l'auteur « c'est, dit-il, l'empire byzantin considéré au point de vue religieux » (p. 7). Ce n'est donc pas une histoire proprement dite de l'Eglise de Constantinople qui nous est présentée dans ce volume, mais plutôt un tableau ou, pour mieux dire, une série de trois tableaux de l'état religieux du Bas-Empire, correspondant à trois grandes périodes historiques : de Justinien à l'écrasement de la Perse[2] (527-628); de l'écrasement de la Perse à l'apparition de l'iconoclasme (628-725); de l'iconoclasme à la mort de S. Méthode (725-847). Pour chacune de ces périodes, d'un siècle environ, l'auteur expose rapidement les rapports de l'Eglise byzantine avec le pouvoir civil et avec les autres communautés chrétiennes, principalement avec l'Eglise Romaine; il passe en revue les détails de son organisation intérieure : hiérarchie, liturgie, législation canonique, institutions monastiques, manifestations du culte public et privé, etc. Ce cadre si vaste a été rempli par le P. Pargoire d'une façon assez heureuse. L'auteur possède fort bien son sujet. Il a puisé aux sources, et il a mis en œuvre quantité de documents, d'une manière qui fait honneur à son érudition. On peut lui reprocher d'avoir voulu faire rentrer trop de choses dans un espace trop res-

---

1. Quelques observations, pour ne pas déroger aux usages : I, xi, 8. Sur le passage de Joseph concernant le Christ, voir un art. de Th. Reinach dans la *Rev. des Études juives*, 1897. — I, xiii, 5. La traduction de τοπάρχης par « souverain » est trop vague; 6. « Abgar fils d'Oukamas » est un contre-sens (déjà commis, si je ne me trompe, par Ruffin); les deux mots sont simplement en apposition et il faut traduire « Abgar Oukama » (=*Abgarus Niger*). II, xii, 3 : « Il y est dit qu'elle (Hélène) a régné sur la nation des Adiabéniens ». Le « *y* » est de trop, car il semble indiquer que cela est dit sur les « stèles » dont on vient de parler; il fallait traduire « on dit qu'elle a régné... » La note qui concerne ces « stèles » (p. 501) manque de précision; elles ne servaient pas de tombeau à Hélène, mais surmontaient l'hypogée (encore existant et vulgairement appelé *Tombeau des Rois*) où la reine était ensevelie. — II, xxiii, 4; les mots ὑπὸ παντῶν, qui ne sont pas rendus dans la traduction, me paraissent avoir le sens de κατ'ἐξοχήν. 5 : Je préférerais « fermentée » à « enivrante » pour traduire σίκερα. 8 et 12 : je doute fort que ἡ θύρα τοῦ Ἰησοῦ soit une allusion à Jean, x, 9. — IV, xxx. A propos de Bardésane, une courte note sur l'état des dernières controverses n'eût pas été inutile. Cf. Rub. Duval, *la Littér. syr.*, 3e éd. § XIV.

2. A vrai dire, ce titre paraît mal choisi; la campagne d'Héraclius ne fut pas l'écrasement définitif du royaume Sassanide, détruit en réalité par les dissensions intestines et l'invasion musulmane. L'apparition de l'islamisme semblait mieux indiquée pour marquer une date mémorable dans l'histoire byzantine.

treint; par suite, dans les chapitres consacrés à l'hagiographie, la biographie de personnages importants se réduit à quelques dates, et les chapitres consacrés à la littérature religieuse ne sont guère que de simples énumérations d'ouvrages. La littérature chrétienne de l'époque byzantine est assez importante pour qu'on lui consacre un volume dans la collection à laquelle appartient l'ouvrage du P. P. L'auteur s'efforce visiblement d'être impartial dans son exposé des rapports de Byzance avec ses adversaires religieux; mais on sent qu'il est naturellement porté à la sévérité pour les empereurs et à l'indulgence pour les papes. On peut encore lui reprocher son style, qui manque de simplicité. Il abuse à chaque page de l'interrogation et de l'inversion, ce qui ajoute à l'aridité engendrée par l'extrême concision et la multiplicité des sujets abordés. Mais ces critiques et quelques petites inexactitudes, inévitables dans un détail si minutieux, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que le P. Pargoire nous a donné un bon livre, et sans aucun doute les deux volumes qui doivent compléter ce travail, ne seront pas inférieurs au premier.

J. B. Ch.

The Treatise of Dionysius Bar Salibhi against the Jews. The syriac text edited by J. De Zwaan. Leide; J. Brill; in-8°.; pp. IV-56 (5 fr.).

Denys Bar Salibi, syrien monophysite, mort évêque d'Amid en 1171, a laissé de volumineux ouvrages qui nous sont pour la plupart parvenus. Parmi eux se trouve un traité contre les hérésies, qui renferme des polémiques contre les Musulmans, les Juifs, les Nestoriens, les Chalcédoniens (Diophysites) et les Arméniens. Dans le traité contre les Juifs, qui fait l'objet de la publication de M. De Zwaan, l'auteur repasse, en neuf courts chapitres, les lieux communs qui forment le fond de toutes ces polémiques. Tantôt il pose des objections, tantôt il répond à celles de ses adversaires; objections et solutions étant, comme de juste, toujours tirées de l'Ancien Testament. Les principaux sujets abordés sont : la nécessité du Temple pour le culte judaïque, le Messie, la venue du Messie, la Trinité, l'accomplissement des prophéties en Jésus qui est le Messie. — L'éditeur n'avait à sa disposition qu'un seul ms. (appartenant à M. Rendel-Harris), et ce ms. est loin d'être correct; il a bien suggéré quelques rectifications, mais il a laissé subsister des formes étranges, qui sont évidemment des fautes de copie ou de lecture, auxquelles il a ajouté un grand nombre de fautes d'impression; de sorte que son travail constitue une assez médiocre publication. Espérons que la traduction que nous promet M. De Zwaan sera telle que nous puissions sincèrement encourager par quelques éloges ses débuts dans la littérature syriaque.

J.-B. Ch.

E. Koeppel. **Ben Jonson's Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker und andere Studien zur inneren Geschichte des englischen Dramas.** Heidelberg, Winter, 1906, In-8°, 238 pp.

M. Koeppel s'est déjà fait connaître par deux volumes de *Quellen-Studien*. Dans son nouvel ouvrage ce sont des questions d'influences qui le préoccupent. La première partie de son travail est une étude des emprunts, des parodies, et même des simples mentions dont Marlorwe, Kyd, Greene, Peele, Lyly, Spenser, Sidney ont été l'objet dans la littérature dramatique de leur temps. Dans la deuxième partie, M. K. passe en revue chacune des pièces de Ben Jonson afin de rechercher quelle a été l'action du grand comique sur les dramaturges contemporains. Deux études plus courtes, l'une sur les romans de chevalerie, l'autre sur Rabelais dans le théâtre anglais du XVIe siècle, complètent l'ouvrage. Chose rare dans un travail de ce genre où l'auteur cherche souvent à trop prouver, les exemples cités sont généralement convaincants. Les notes ont beaucoup d'intérêt, j'en signalerai une en particulier sur l'influence de Chaucer dans Jonson.

Ch. Bastide.

L. Madelin. **La Rome de Napoléon.** Paris, Plon. 1906, in-8° 727 p. 8 fr.

Du 10 juin 1809 au 19 février 1814 l'Etat Romain fut partie intégrante du territoire français. C'est l'histoire de cette *Rome de Napoléon*, le « tête-à-tête de Napoléon et de Rome » comme il l'écrit après Norvins, que M. M a entrepris de retracer. Le choix du sujet se justifie par l'absence d'une étude complète et documentée sur la question. L'auteur en donne d'autres motifs. « J'ai, dit-il, depuis quelques années fait de Napoléon le principal objet de mon étude... Cette physionomie et cette époque m'intéressent passionnément. J'aime plus passionnément Rome et l'Italie... Il était naturel que ce chapitre inédit de l'histoire et de Napoléon et de Rome tentât ma curiosité... » (p. 1).

Ni les raisons militaires, ni l'intérêt économique, ni même la politique proprement dite ne justifient l'annexion de Rome. L'Etat de l'Eglise était à peu près indéfendable, improductif et très difficile à gouverner. De mauvaises frontières, aisément ouvertes aux Napolitains et aux Anglais, peu ou point d'agriculture, industrie nulle, gouvernement anarchique, population paresseuse, indifférente ou hostile, tel est le bilan. Pourtant Napoléon réserve à ce pays une prédilection marquée et des ménagements exceptionnels. C'est que Rome est pour lui la capitale de l'Empire d'Occident qu'il a rêvé de restaurer. On voit qu'ici M. M. est d'accord avec les plus récents his-

toriens de la politique impériale, M. Driault, notamment, que pourtant il ne nomme pas.

Napoléon a sur Rome et les Romains les illusions d'un Français du XVIIIe siècle, nourri de Tite-Live et de Montesquieu : il croit pouvoir ressusciter, en l'affranchissant du « joug des prêtres», le Romain classique qu'il imagine d'après Plutarque. Il est en même temps occupé de se faire aimer de ce peuple dont il se croit et veut se montrer le vrai souverain. De là ses ménagements envers lui. L'Etat Romain n'est d'abord qu'occupé (2 février 1808-9 juin 1809) et on y laisse le pape, avec l'espoir de le gagner. Il faut, pour précipiter l'annexion, le danger d'une conquête napolitaine, méditée et préparée par Murat, qui prélude ainsi, dès 1809, à sa trahison de 1814 (p. 197-99. C'est un des points les plus neufs de l'étude de M. M.). Pour gouverner Rome, Napoléon fait choix d'hommes propres à la séduire plus qu'à la soumettre : le général Miollis, le préfet Tournon, le conseiller d'Etat Norvins. Il y envoie même un « idéologue », Degérando. (V. leurs « portraits », tracés selon le procédé de Taine et de Sorel, p. 210 et suiv.) Une *Consulta* de Gouvernement, qu'ils dirigent, supprime l'inquisition, réforme, réglemente et introduit partout les « lumières ». Mais le clergé romain résiste ; alors Napoléon, poussé par Murat, fait enlever le pape et « déprêtrise » Rome. (Liv. II, ch. II. M. M. attribue dans cet épisode les principales responsabilités à Murat, Saliceti et Radet, non à Miollis).

La bonne organisation donnée au pays, surtout le fonctionnement régulier d'une justice impartiale, gagnent un moment aux Français les sympathies du patriciat et de la population. Neveux et nièces du pape déporté vont danser chez le gouverneur et le préfet. Mais l'établissement de la conscription vient tout gâter. Le brigandage augmente, alimenté par les réfractaires, le clergé refuse le serment, les fonctionnaires démissionnent, le peuple s'agite sans oser s'insurger, l'opposition passive grandit chaque jour. Napoléon s'en irrite. Il en veut aux Romains de répondre si mal à ses attentions. « Je ne leur dois rien que la mort », dit-il au préfet de Rome venu à Compiègne au printemps de 1811, et pour les réduire il emploie la confiscation et la déportation. En même temps Miollis cherche à endormir le mécontentement par le spectacle des grands travaux publics, les faveurs aux artistes, la magnificence des fêtes et des représentations théâtrales (livre III, ch. VI et VII). Au moment où ses efforts vont peut-être produire leur effet, la débâcle de l'Empire commence. Murat profite de la faiblesse des garnisons françaises pour s'emparer de Rome le 19 janvier 1814. Miollis résiste jusqu'au 10 mars dans le Château Saint-Ange, et le 24 mai le Quirinal ouvre ses portes à Pie VII, remis en liberté par Napoléon qui aime mieux lui rendre Rome que de la donner à Murat. La réaction, favorisée par l'enthousiasme qui accueille le retour du pape, n'est cependant pas très violente, et laisse

à peu près intacte une partie importante de l'œuvre des Français. Les cinq ans de la domination napoléonienne à Rome ont eu du moins ce bon effet de faire apprécier à sa valeur le génie organisateur et administratif que l'Empereur communiquait à ses agents, eux-mêmes énergiques, capables et honnêtes.

La documentation du livre de M. M. est de tout premier ordre, surtout en fait de pièces manuscrites inédites. Outre les dépôts publics de la Guerre, des Affaires étrangères, des Archives nationales et vaticanes, de la Bibliothèque Victor-Emmanuel, etc., l'auteur a pu consulter d'importantes archives privées. Il a eu à sa disposition les *Mémoires* inédits de Miollis, ceux de Tournon (publiés depuis), ainsi que leurs papiers personnels, les *Mémoires* de Patrizzi et une note autobiographique du procureur général Le Gonidec. La base de l'ouvrage est donc excellente.

La mise en œuvre sera plus discutée. M. M., il faut lui rendre cette justice, n'y a pas apporté de préjugé, ni de système. Son livre ne tend à rien démontrer — pas assez même — mais seulement à dépeindre. Pas un mot n'est dit de l'influence que l'annexion de Rome a pu avoir sur la politique extérieure de l'Empire. Rien non plus — et ceci était de l'essence même du sujet, — sur l'état économique du pays après 1809 (il y a au contraire, au ch. Ier, un intéressant paragraphe sur la situation de l'Etat de l'Eglise à ce point de vue avant l'occupation française). Rien sur l'application du blocus continental et sur ses effets. On sait, par de récents travaux, ce que l'étude de ces questions peut apporter de lumière dans l'histoire de l'époque impériale. Peut-être au reste sont-ce des lacunes volontaires, car l'histoire diplomatique et l'histoire économique intéressent rarement le grand public, et ce livre est écrit pour lui, dans la forme qui est faite pour lui plaire. Il y a un « prologue » et un « épilogue », des chapitres nombreux et dont les titres piquent la curiosité (*Conscrits et brigands; On « déblaye » les couvents; la Guerre des prêtres; la Rome qui s'amuse*, etc.).

Les sommaires sont établis dans la même intention. Ainsi au livre III, ch. IV : « Des phrases ! — Le baronnage est mal rallié; motifs qu'il a de se gendarmer en secret. — La « conscription dorée »... Ch. VII : « Propos de bivouacs; souvenirs enivrants rapportés de Rome. — Premières déceptions; Cythère boude »... etc. Les descriptions abondent dès les premières pages. L'auteur dit lui-même (p. 7) : « le décor m'intéresse ici presque autant que le drame », et c'est en effet la forme pittoresque qu'il choisit le plus volontiers, avec la forme dramatique, mise en scène et dialogue. (V. p. ex. pp. 20-21, 199-200, 234-42, 302, 307, 510, 552 et tout le chapitre, 602, 640 etc). Le style aussi vise toujours à l'effet, par des procédés de pure rhétorique : la période oratoire (p. ex. p. 179 et 570, phrases de 36 et de 33 lignes) et plus souvent encore l'abondance des épithètes colo-

rées, des périphrases et des métaphores [1] — où parfois une erreur se glisse [2].

Ce livre plaira sûrement à ceux qui cherchent dans l'histoire un divertissement. Les lecteurs sérieux seront mis en défiance par des artifices de composition et de langage qu'ils connaissent trop bien. Qu'ils passent outre à une impression d'agacement inévitable. L'ouvrage de M. M. a un fond très solide et vaut infiniment mieux que tant d'autres, auxquels il a le tort de vouloir ressembler.

R. Guyot.

L'artillerie dans la bataille du 18 août, essai critique, considérations sur l'artillerie de campagne à tir rapide par Gabriel Rouquerol, lieutenant-colonel d'artillerie, sous-chef d'état-major du 6e corps d'armée. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, IV et 7 p. avec croquis panoramiques et 7 plans avec 18 transparents, 12 fr.

C'est une des meilleures études sur le sujet, et elle est indispensable à qui veut connaître à fond la bataille du 18 août 1870. Elle est pleine de détails techniques et l'auteur a pour but d'apprécier les modifications qu'avec le canon à tir rapide l'emploi de l'artillerie subirait aujourd'hui dans une grande bataille. Mais les historiens et amis de l'histoire tireront grand profit de ce travail très solide, très consciencieux, appuyé sur les documents français et allemands. M. Rouquerol montre, par exemple, que notre artillerie ne sut pas profiter dans sa lutte contre l'artillerie prussienne des avantages que lui donnaient sa supériorité numérique et sa position. Il caractérise les diverses attitudes, selon les divers corps, de l'artillerie allemande, ici (au IXe corps) se bornant à rétablir l'affaire mal ordonnée et ne voulant pas s'engager à fond, là (à la garde) coopérant tardivement mais avec énergie à une attaque générale, ailleurs (au XIIe corps) accompagnant dans sa marche l'infanterie qui pouvait cheminer seule avec ses propres forces, tout ou moins dans le mouvement sur Roncourt, et participant ensuite à l'attaque de Saint-Privat. Il expose, au passage, l'importance du rôle que notre infanterie, grâce à la supériorité de son fusil, aurait pu jouer dans le combat contre l'artillerie, si elle avait eu l'esprit d'offensive et

---

1. Napoléon est « le Robespierre à cheval » (p. 261); le prince Gabrielli « un *strugforlifeur* » (*sic*, p. 262); Murat « un Roland, en passe de devenir Ganelon »; le maire et les adjoints de Rome sont « le quatuor municipal ». V. aussi p. 401, par exemple, la métaphore finale du chapitre, et cette phrase, p. 130 : « Sur les ruines fumantes de la Tolfa, c'est le drapeau français qui a été arboré, — dès lors abhorré ».

2. P. ex. p. 172 : « Cacault, encore que conventionnel et régicide, oppose un front de bronze aux démarches des révolutionnaires ». Cacault ne fut nullement régicide. Il appartint, non à la Convention, mais au Conseil des Cinq Cents, et seulement en l'an VI.

si les deux armes s'étaient mises d'accord pour agir ensemble. Il fait voir enfin que si notre artillerie était inférieure à celle de l'adversaire en matériel et en tactique, si elle était sûre d'être plus ou moins rapidement annihilée, elle avait du moins l'habileté manœuvrière et la bravoure; qu'elle ne fut pas à la hauteur de sa tâche, mais qu'elle ne mérite pas les reproches dont on l'accable ; que son intrépidité, son dévouement parfois héroïque au Point du Jour, à Amanvillers et à Saint-Privat ne sont pas du tout des choses négligeables et que sans ce sentiment moral l'armement même le plus perfectionné, la science même la plus consommée ne servirait de rien.

A. C.

L'Extrême-Orient. Études d'hier, événements d'aujourd'hui par Alexandre Halot, consul impérial du Japon, avec une préface de M. Michel Revon. Bruxelles, Falk fils, 1905. 1 vol. in-16, 1 carte, 212 p.

M. Halot, que la plume autorisée de M. Revon nous présente comme un esprit ouvert, connaissant à merveille le Japon qu'il a étudié sans préjugé et qui l'a récompensé en lui confiant le soin de le représenter à Bruxelles, a réuni en un volume quatre articles, parus de 1900 à 1904 dans différentes revues. Il y a ajouté un cinquième chapitre intitulé « Péril jaune » dans lequel il examine les dangers réservés à la race blanche par l'avènement d'une grande puissance en Extrême Orient.

Les quatre articles ont perdu, avec leur actualité, beaucoup de leur intérêt. Le lecteur n'y trouve même pas quelques prévisions sagaces, réalisées par les événements de ces dernières années. Certes, moins que personne nous ne songeons à reprocher à M. H. de ne s'être pas montré prophète ; pourtant, dans certains cas, il l'eût été à peu de risques. Ainsi, lorsqu'à la fin de son premier article (sur la guerre sino-japonaise de 1894-1895), il assurait (p. 111) « qu'il y aura désormais, en Corée, une sorte de condominium russo-japonais », pourquoi ne rappelait-il pas les paroles prêtées à Bismarck vers 1882 : le chancelier allemand, faisant allusion au Sleswig-Holstein, disait qu'il connaissait trop l'issue invariable de pareille situation. D'ailleurs, l'exemple des condominia austro-prussien en Danemark et franco-anglais en Égypte, permettait d'affirmer qu'il en serait de même dans la péninsule coréenne, et que l'une des deux puissances chercherait inévitablement à évincer l'autre. De là à prédire la lutte entre le tsar et le mikado, il n'y avait qu'un pas.

Ceci ôte beaucoup de poids aux conclusions de M. H. Pourtant, son dernier chapitre ne saurait passer inaperçu. L'auteur s'y montre très optimiste. Il ne croit pas au péril jaune à cause du peu d'aptitudes militaires des Chinois (p. 206-207) et des différences essentielles qui ont toujours séparé et sépareront toujours les deux grands

peuples jaunes (p. 207). Sur le premier point, M. H. nous paraît beaucoup trop absolu : des juges plus compétents que lui, par exemple Gordon pacha et M. le général Frey, ont assuré à plusieurs reprises que le troupier chinois, loin d'être méprisable, possède des qualités qui en peuvent faire un excellent soldat. Ce sont l'ignorance, l'incapacité, la lâcheté des mandarins qui ont sans cesse produit les faciles défaites des armées célestes; l'instruction donnera un jour à l'empire du Milieu des officiers, des généraux qui sauront mener leurs hommes, et alors les troupes chinoises, sans égaler celles de leurs voisins dont les qualités guerrières sont aujourd'hui reconnues et admirées de tous, ne seront point dépourvues de valeur. D'après M. H (p. 208) pour éviter le péril jaune, il suffit de faire des Japonais « en quelque sorte les agents de l'Europe » dans l'œuvre de la civilisation en Chine. Passant enfin à la concurrence indigène qui, a-t-on dit, fermera bientôt les marchés de l'Orient à nos produits, M. H. admet que la Chine fabriquera de nombreux articles qu'elle achète aujourd'hui aux occidentaux, « mais son développement même créera chez elle des besoins nouveaux, générateurs de nouveaux débouchés pour les industries d'Europe et de nouveaux échanges commerciaux ». Cet argument est au moins spécieux et digne de remarque.

L'ouvrage a les défauts de forme inhérents à la façon dont il a été composé : M. Halot n'a pas pris la précaution de relire ses articles les uns à la suite des autres et on y trouve de fréquentes répétitions [1]. Nous regrettons aussi d'y relever quelques erreurs matérielles [2] et de nombreuses défaillances de style [3].

A. Biovès.

---

1 : p. 14, 124 et 155 l'idée romaine de « barbarie ». P. 25 et 199 les Japonais comparés à des chevaliers du moyen âge munis d'armes perfectionnées. P. 53 et 159 les premières relations du Japon et de la Corée, en l'an 32 av. J.-C. P. 54 et 160 l'unification de la Corée au VIIe siècle. P. 56, 57 et 160 la conquête de la Corée par les Japonais sous le gouvernement d'Hideyoshi. P. 54 et 165 « les états tampons » constitués par la Chine contre ses voisins, etc.

2. Est-il exact de dire (p. 14) : « Il y a *à peine quelques années* le Bosphore était pour ainsi dire l'extrême limite de l'activité européenne ». P. 20 Ce n'est pas le Sultan qui porte le titre de *Sublime Porte*. P. 22 Les rois de France ont-ils *inspiré* la trêve de Dieu? P. 28 le shogun Yieiasum est-il le même que le Yieiasu de la page suivante? Pourquoi rejeter à la page 56 la note sur Hideyoshi dont il est déjà question p. 26 et 27? Est-il vrai qu'après 1860 les Russes seuls soupçonnaient la faiblesse de l'empire chinois? L'auteur se contredit ailleurs (p. 120) : « Toutes les puissances étaient pleines de hardiesse depuis que la guerre de 1894-1895 leur avait appris la faiblesse militaire du céleste empire dont les Japonais étaient auparavant seuls à se douter ». P. 139 il parle des convictions patriotiques des Chinois », alors qu'à plusieurs reprises il s'est efforcé d'établir que les Célestes étaient dépourvus de patriotisme. Pourquoi écrire p. 146 *Li-Hung-Tchang* quand dans tout le reste du livre on orthographie Li-Hung-Chang ?

3. « P. 39, « *renforcer* l'adoption d'une sage politique ». P. 42 : « la *conser-*

Institut Solvay, Travaux de l'Institut de Sociologie, Notes et Mémoires. Fascicule 1-7.

L'Institut Solvay de Sociologie, établi en 1902 au Parc Léopold, à Bruxelles, constitue un laboratoire de recherches permanentes conduites par le directeur, M. Emile Waxweiler, et ses collaborateurs scientifiques (Ansiaux, De Leener, Des Marez, Houzé, Prins, Pétrucci, Wodon, presque tous professeurs à l'Université), et accessibles à toute personne désireuse d'y entreprendre des recherches indépendantes dans un des cabinets scientifiques de Statistique, d'Anthropologie, de Technologie et d'Histoire. Les travaux de l'Institut comprennent, outre un Bulletin mensuel, trois séries : 1° Actualités sociales ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes sur l'accroissement de la productivité humaine (11 n^os^ parus au 1er juin 1906, le dernier est *ce qui manque au commerce belge d'exportation*). 2° Etudes sociales, 3 parues sur *Les syndicats industriels en Belgique ; L'esprit du gouvernement démocratique* ; *Concessions et régies communales en Belgique*. 3° Notes et Mémoires, études sociologiques originales sans périodicité régulière, grand in-4°, chez Misch et Thron, Bruxelles et Leipzig, sur les sujets suivants :

M. E. Solvay, *Note sur des formules d'introduction à l'Energétique physio-et-psycho-sociologique* (26 p. 2 fr.), donnant les conclusions essentielles du fondateur de l'Institut et montrant les liens étroits entre les phénomènes sociologiques et biologiques, qui émanent également de l'énergie universelle : « édifier une sociologie positive revient ainsi à rattacher l'étude des groupements sociaux à l'Energétique, qui domine aujourd'hui toutes les sciences de la nature ».

M. Emile Waxweiler, *Esquisse d'une Sociologie* (306 p. 12 fr.), destinée non à « engager une controverse nouvelle sur les diverses théories », mais à « donner aux recherches une base... expérimentale », et aboutissant à cette conclusion que le moment est venu de dresser une science nouvelle de la vie, qui étudiera les phénomènes de réactions réciproques des individus, et qui sera une Ethologie sociale cf. *Revue critique*, numéro 40, p. 273).

---

vation d'un pays ». P. 50 « des révoltes provoquées par *l'une ou l'autre* exaction ». P. 65 « ..les Japonais aussi suspects que des Européens, *ceux-ci* (?) avaient ». P. 69 « Le traité de 1876 fut le point de départ de l'établissement de négociants japonais dans tous les ports de Corée ; par *elle* (?) le Japon remplissait à l'égard de la Corée le rôle d'initiateur qu'il avait *subi* lui-même de la part des États-Unis d'Amérique ». P. 87 « la *terminaison* de la ligne ». P. 127 « Si au lieu de contrecarrer les projets des Japonais, les Européens leur avaient permis de profiter il y a cinq ans (en 1895) de la défaite infligée par *eux* (?) aux Chinois. P. 170 « Ce n'est pas cet emploi continuel de la force, qui *puisse* les faire estimer des Chinois ». P. 172 « Elle *songea* depuis quelques années ». Je ne note pas de choquantes répétitions de mots p. 22, 23, 67, 138, 159, 162.

M. R. Petrucci, *Les origines naturelles de la propriété, essai de Sociologie comparée*, qui, considérant la Propriété au point de vue abstrait, la trouve caractérisée par l'exploitation des matériaux du monde extérieur par un individu ou un groupe qui leur confère une productivité durable. Le phénomène de Propriété nait de l'activité même de la vie et se manifeste dès qu'elle apparaît. Passant en revue le monde animal, l'auteur trouve, entre autres faits intéressants, que chez les Insectes, l'évolution sociale supérieure amène la prédominance écrasante du caractère collectif qui pèse jusque sur la structure de l'individu, tandis que la même évolution des vertébrés subordonne les formes individuelles et familiales de la Propriété à la forme collective sans aller toutefois jusqu'à les effacer entièrement. Le chapitre consacré aux hommes ne s'occupe que des primitifs chasseurs et pasteurs sans pousser jusqu'aux formations juridiques de la Propriété, mais en éclairant des points de comparaison précieux pour la Sociologie comparée. Les 6 principes essentiels du phénomène de propriété sont formulés p. 223, puis un paragraphe final montre que la famille n'est pas toujours à la base des formations sociales et qu'on ne peut lier le phénomène social à l'évolution animale ni même intellectuelle, le milieu social retentissant au contraire sur la formation intellectuelle.

M. L. Wodon, *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif, notes critiques* (37 p. 2 fr. 50) dirigées contre K. Bücher, de Leipzig, qui vient d'éditer la *Sociologie* de Schaeffle, et qui ne veut pas rattacher l'activité productrice primitive de l'homme au mobile économique, prétendant que, dans le principe, le travail se confondait avec le jeu et l'activité esthétique. M. Wodon affirme que cete confusion originaire du jeu, du travail et de l'art n'est nullement établie par les observations ethnographiques. Les livres combattus ici sont surtout *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (traduit par Hansay sous le titre d'*Etudes d'histoire et d'économie politique*) et *Arbeit und Rhythmus* de Bücher, puis aussi *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft* et *Les débuts de l'art* (traduit par E. Dirr), de Grosse.

M. E. Houzé, *L'Aryen et l'Anthropo-Sociologie* (177 p. 6 fr.), triple étude critique sur *L'Aryen*, qui, comme type morphologique, n'existerait pas, n'aurait jamais existé et ne pourrait jamais être retrouvé dans le fouillis des types dont le mélange remonte aux temps préhistoriques; sur L'*Anthropologie*, qui veut montrer l'évolution, aidée de la sélection, concentrant sur le système nerveux toute son activité transformatrice et progressive. (L'examen du crâne ne peut servir à déceler la valeur de l'intelligence, et toutes les théories crâniométriques aboutissant à des déductions psycho physiologiques sont fausses); sur L'*Anthropo-Sociologie* ou plutôt contre l'Ecole d'Anthroposociologie, dont les prétendues lois ne reposeraient que

sur des erreurs statistiques, anatomiques, physiologiques, psychologiques, historiques. On sait que les principaux représentants de cette Ecole sont M. M. de Lapouge, Ammon, Collignon, Chalumeau etc., sans oublier Gobineau et, peut-être, Gall le phrénologue, que l'Ecole récuse, mais que ses adversaires persistent à lui attribuer comme ancêtre.

M. Charles Henry, *La mesure des capacités intellectuelles et énergétiques* (75 p. 4 fr.), comprenant trois mémoires mathématiques : 1° *Critérium d'irréductibilité des ensembles statistiques;* 2° *Décomposition des courbes pseudo-binomiales en courbes binomiales;* 3° *Cotes et mesures*; plus une *Remarque additionnelle* de M. E. Waxweiler, faite à propos d'une statistique dressée par lui et utilisée par M. Henry (3e mémoire) dans l'étude de la distribution des salaires chez les ouvriers industriels de Belgique. M. Waxweiler analyse quelques faits importants relatifs à l'évolution contemporaine du salariat industriel et recherche dans quelle mesure les salaires obéissent à des déterminations énergétiques. A noter encore la conclusion de M. Henry : « Les propriétés considérées dans les ensembles binomiaux sont proportionnelles à des quantités élémentaires, temps ou espaces, précisables immédiatement ou non ».

M. R. Petrucci, *Origine polyphylétique, homotypie et non comparabilité directe des sociétés animales* (126 p. 5 fr.), en 3 parties : 1re Etat actuel de la théorie de l'évolution ; points de bifurcation de ses grandes lignes, susceptibles de fournir la base de toute détermination de comparabilité; 2e Position des caractères sociaux dans la série animale; le caractère hérité, reculant de plus en plus vers d'obscures origines, finit par se résoudre en négation; 3e Sujet proprement dit, tel qu'il est formulé dans le titre ci-dessus : La vie en bandes comme terme initial; caractère homotypique et polyphylétique des formes familiales et dans la formation des catégories, constitutives du groupe social; isolement des femelles pleines et rôle des vieilles; lieux de rendez-vous, le phénomène esthétique (pas social dans ses origines); conditions du développement social chez l'homme, pratique du langage et utilisation de l'outil; causes consécutives du groupement; origine de la tendance associative. Conclusion : il est *absurde de considérer l'activité animale comme présociologique* relativement à l'homme, et même d'attendre quoi que ce soit de la Sociologie génétique.

Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 octobre 1906.* — M. Glotz, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, commente une inscription récemment découverte dans les fouilles allemandes de Milet. Cette inscrip-

tion est la suite d'une autre qui figurait sur une stèle perdue. Elle porte un décret de proscription qui met à prix la tête de plusieurs personnages et qui montre avec quelle facilité les cités et les partis ordonnaient de courir sus aux traitres et aux révolutionnaires. Elle révèle en outre la détresse de Milet au milieu du ve siècle, une lutte à mort, où vers l'an 449, les factions ensanglantaient la Grèce asiatique au profit de la domination athénienne. — MM. Haussoullier, Perrot et Babelon présentent quelques observations.

M. Antoine Thomas analyse des documents inédits découverts par lui aux Archives nationales et qui jettent un jour tout nouveau sur la biographie du poète français Henri Baude, sous le règne de Louis XI. Le poète avait obtenu de Charles VIII, en 1458, l'office d'élu sur le fait des aides en Bas-Limousin; ses administrés incriminèrent sa conduite, le poursuivirent d'abord devant le Grand Conseil, puis devant la Cour des aides, et obtinrent finalement, après un long emprisonnement, sa révocation et sa condamnation à une amende de 800 livres parisis, pour « faultes, delictz et abus », par jugement du 5 août 1468. Le jugement fut rigoureusement exécuté, et les biens du condamné mis en décret. Baude semble toutefois avoir profité de la réaction qui se produisit à la mort de Louis XI, si tant est qu'il faille ajouter foi à une pièce publiée par J. Quicherat et qui lui donne de nouveau, à la date du 6 janvier 1487, le titre de « eleu du Bas Pays de Limosin ».

M. Léon Dorez présente les photographies de reliures et de miniatures qu'il a fait exécuter, à l'aide de subvention de l'Académie et de la Société des Bibliophiles français, d'après les manuscrits de la collection de Lord Leicester, à Holkham Hall (Norfolk). Ces 120 photographies, une fois publiées, constitueront de nouveaux et précieux documents pour l'histoire de l'art pendant le moyen âge et les premiers temps de la Renaissance en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie et en Flandre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 octobre 1906.* — M. Homolle communique une lettre de M. Replat, architecte de l'Ecole française d'Athènes, annonçant l'achèvement des travaux du Trésor des Athéniens à Délos. On a employé, pour les très discrètes restaurations, des matériaux qui permettent de les distinguer sans difficulté des parties antiques.

M. S. Reinach communique une lettre où M. Emile Cartailhac, correspondant de l'Académie, signale une nouvelle caverne ornée de figures dans les Pyrénées ariégeoises. Les dessins principaux se trouvent au cœur d'une montagne, à 800 mètres de l'entrée. Ils furent d'abord aperçus par M. le commandant Malard et ses fils. On y trouve une trentaine de bisons, de chevaux, de cervidés, de bouquetins, tous dessinés en noir avec talent, du style de l'époque paléolithique. On remarque surtout les flèches noires ou rouges indiquées sur les flancs de sept bisons; il semble difficile de ne pas les expliquer par la pratique de l'envoûtement.

M. Chavannes annonce, au nom de la commission du prix ordinaire ou du budget et de celle du prix extraordinaire Bordin, que ces prix seront attribués aux études orientales en 1909. Pour le premier de ces prix, le sujet proposé pour 1906 sera maintenu. Pour le second, le prix sera décerné au meilleur ouvrage imprimé ou manuscrit relatif aux études orientales; si l'ouvrage est imprimé, il devra avoir été publié depuis le 1er janvier 1906.

M. Léon Dorez continue la lecture de sa communication sur les manuscrits à peintures de la collection de Lord Leicester, à Holkham Hall. Il avait présenté, dans la dernière séance, les photographies de peintures empruntées à des manuscrits datant des xie, xiie et xiiie siècles. Il montre, cette fois, des peintures des xive et xve siècles, décorant des volumes qui proviennent de divers couvents italiens, d'Alberto d'Este, du roi de Hongrie Mathias Corvin, de Laurent de Médicis, de Charles le Téméraire, de Raphaël de Marcatel, bâtard du duc Philippe le Bon, abbé de Saint-Bavon de Gand, etc. Ces peintures seront très prochainement publiées, ainsi que le catalogue de toute la collection de manuscrits de Holkham Hall.

M. Joulin commence la lecture d'une étude sur les établissements antiques du bassin supérieur de la Garonne.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 5 novembre — 1906

Sayce et Cowley, Papyrus araméens découverts à Assouan. — Skok, Les noms de lieux du Midi avec suffixes acum, anum, ascum, uscum. — Loeseth, Tristan et Palamède. — Golovkine, La cour et le règne de Paul I. — Djuvara, Science et foi. — Grass, Les sectes russes, I, 2-3. — Baentsch, Le monothéisme oriental préisraélite. — Andersen, La cène aux premiers siécles. — Seeberg, Le décret apostolique. — Kaftan, Jésus et Paul. — Brémond, La vie des saints.

Aramaic papyri discovered at Assuan, edited by A. H. Sayce with the assistance of A. E. Cowley and with appendices by W. Spiegelberg and Seymour de Ricci, Text, pp. 1-79; 27 plates. In-f°, London, 1906, Alexander Moring.

La terre des Pharaons, qui nous livre à foison papyrus égyptiens, grecs, latins, coptes, arabes, etc., s'est montrée jusqu'ici singulièrement avare de ce genre de documents pour les vieilles langues sémitiques. Elle ne nous avait guère gâtés sous ce rapport. Tout au plus une dizaine de lambeaux informes de papyrus écrits en caractères araméens, telle était la portion congrue à laquelle nous nous trouvions réduits, il y a encore une trentaine d'années. L'étude de ces débris de textes a exercé en son temps la sagacité de nombre de savants. Tout en différant d'avis, parfois étrangement, sur la lecture et l'interprétation des quelques mots qu'on pouvait y déchiffrer tant bien que mal, ils s'accordaient tous sur un point : c'est que ces papyrus devaient être classés à l'époque ptolémaïque, aussi bien, d'ailleurs, que les quelques ostraca ou inscriptions lapidaires, de langue et écriture similaires, recueillis jusque là en Égypte.

Ayant eu à aborder à mon tour, en 1876 et 1877, à l'occasion du cours de Renan, l'examen de la question, j'aboutis à une conclusion tout autre, à savoir que tous ces documents devaient être reportés à la période perse Achéménide. S'il en était bien ainsi, ils prenaient du coup une signification historique d'un rare intérêt, car ce n'était pas seulement un simple changement de date, mais un changement complet de milieu politique [1]. Le point de départ de cette conclusion,

1. *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, dans *Rev. Arch.*, 1878 pp. 95-107, et 1879, pp. 21-39.

qui allait à l'encontre de l'opinion reçue et pouvait sembler alors bien risquée, me fut fourni par l'interprétation rationnelle du fragment dit papyrus de Turin (*C. I. S.*, II, n° 144), où je proposai de reconnaître le début d'une requête officielle adressée par un certain Pakhîm à un satrape d'Égypte, ou sous-satrape, portant le nom révélateur de Mithrawahicht. Je montrai, d'autre part, que les formules y employées présentaient un rapport saisissant avec celles de la requête adressée au roi Artaxerxès par les autorités du pays de Samarie à l'effet d'arrêter la réédification du temple de Jérusalem entreprise par les Juifs, requête dont le texte araméen nous a été conservé dans le livre d'Esdras (IV, 11-17). Je fis ressortir, à l'appui de cette façon de voir, tous les faits historiques, archéologiques ou numismatiques tendant à établir que l'araméen était la langue officielle de la chancellerie de l'empire achéménide, en particulier dans les satrapies occidentales. Par conséquent, il était tout naturel d'en induire que l'Égypte ne devait pas faire exception à la règle. De là le diagnostic général que je fus amené à poser pour le groupe entier, formant bloc, des documents araméens d'Égypte, tant papyrus qu'ostraca, inscriptions lapidaires, et simples graffiti.

Un commencement de preuve ne tarda pas à se produire, sous la forme d'une stèle funéraire araméenne découverte à Saqqara [1] et datée en toutes lettres de l'an IV de Xerxès. Mais on pouvait encore objecter que cette preuve n'était valable, après tout, que pour les textes lapidaires et que, malgré les analogies étroites de langue et d'écriture, les papyrus constituaient un groupe à part susceptible d'être maintenu à l'époque ptolémaïque conformément à la doctrine reçue.

Ce n'est que beaucoup plus tard que la première preuve directe, en ce qui concerne les papyrus, nous fut enfin apportée par le papyrus Euting [2], où il est question incidemment de l'an XIV du roi Darius. C'est avec une satisfaction bien légitime que j'ai salué l'apparition de ce document qui venait justifier définitivement la solution du problème telle que je l'avais proposée. Peu après, j'eus moi-même la bonne fortune de confirmer la chose en réussissant à déchiffrer, sur un petit fragment de papyrus araméen tout récemment découvert à Saqqara, la date : « an XIX du roi Artaxerxès » [3].

Non seulement le papyrus Euting était explicite sur le fait matériel de la date, mais, par maint détail de son contenu, il nous reporte en

1. *C. I. S.*, II, n° 122. Nous pouvons aujourd'hui enregistrer à côté, grâce à une récente trouvaille, la stèle araméenne d'Assouân, dédicace religieuse mentionnant le commandant supérieur de la garnison perse et datée avec la plus grande précision, « du mois de Siouan (calendrier araméen) correspondant au mois de Mekhir cal. égypt.) de l'an 7 d'Artaxerxès » (Voguë, *Rép. d'ép. sém.*, n° 438).

2. Euting, *Notice sur un papyrus égypto-araméen de la Bibliothèque impériale de Strasbourg*, dans les *Mém. prés. par divers savants à l'Acad. des Inscr.*, 1re série t. XI, pp. 297-311, pl. (1904). — Cf. *Rép. d'ép. sém.*, nos 361, 498.

3. *Rec. d'arch. Orient.*, VI, p. 257.

plein milieu perse : nom du satrape ou gouverneur Archam (Arsamès), titres et qualités de divers fonctionnaires conformes à la hiérarchie perse, mots iraniens transcrits en araméen, etc., autant de rayons convergents qui viennent éclairer le document d'un jour franchement achéménide. Plus d'un point, pourtant, et non des moindres, était resté encore obscur malgré les efforts consciencieux du premier éditeur. C'est ce que j'ai essayé d'établir en reprenant après lui l'étude du document[1] et en rectifiant la lecture et l'interprétation de certains passages qui, entendus comme je l'ai fait, en précisent singulièrement la nature et l'origine. Je soutins alors que nous avions affaire à une plainte adressée au satrape d'Égypte par un groupe collectif non égyptien — peut-être même bien juif, ce que les faits nouveaux dont je vais parler tendent à confirmer — pour protester contre les agissements et les empiétements du collège des prêtres égyptiens desservant le sanctuaire du dieu Khnoum, dans l'île d'Eléphantine. La lecture et l'identification du nom de la localité qui, sous la transcription araméenne de la forme égyptienne *Yeb*, avait complètement dérouté M. Euting[2], étaient un trait de lumière. La provenance, jusque là inconnue, du papyrus acquis de seconde main, se trouvait dès lors fixée avec certitude et, du même coup, le lieu de résidence du groupe collectif de qui émanait la requête : ce ne pouvait être qu'Eléphantine, ou ce qui est pour ainsi dire tout un, l'antique ville de Syène, aujourd'hui Assouân, située à moins de deux cents mètres de l'île, sur la rive orientale du Nil, aux abords de la première cataracte, à la frontière de la Nubie. Cette conclusion, que j'émettais sur la base de ma nouvelle lecture, était bien d'accord avec la provenance avérée de plusieurs ostraca araméens déjà recueillis à Eléphantine même, de la stèle araméenne d'Assouân, datée de l'an VII d'Artaxerxès, dont j'ai parlé plus haut et du fragment de pap. *R. É. S.*, n° 246.

Eléphantine et Syène s'annonçaient donc ainsi comme un centre araméen très important de l'époque achéménide, où il y avait les plus grandes chances de découvrir des documents congénères. Je réitérai alors un vœu, que j'avais déjà autrefois émis sans succès, à savoir que notre pays, qui dispose de tant de moyens d'action en Égypte et qui y fait chaque année, dans l'intérêt de l'archéologie, des sacrifices considérables qu'on souhaiterait moins ostentateurs et plus fructueux, procédât à des recherches et excavations méthodiques dans cette mine pleine de promesses. Malheureusement, je prêchai dans le désert.

L'événement, cependant, allait bientôt montrer que je n'étais pas trop mauvais prophète. Cet événement c'est la trouvaille, je ne dirai pas inespérée, car les considérations exposées plus haut autorisaient tous les espoirs, mais la trouvaille vraiment merveilleuse que nous

---

1. *Id.*, pp. 221-246.
2. Il y voyait seulement un mot qui aurait signifié « aqueduc ».

fait connaître aujourd'hui la publication dont j'ai à rendre compte, après ce préambule peut-être un peu long mais non sans quelque utilité pour la position de la question. Voici les faits. Au printemps de 1904, un riche amateur anglais, M. Robert Mond, occupé à faire des fouilles à Thèbes, fut informé qu'on venait de trouver auprès d'Assouân tout un lot de papyrus « hébreux ». Il se rendit aussitôt dans cette dernière ville et réussit à acquérir la majeure partie du lot. Le reste passa entre les mains de Lady William Cecil. Grâce à une heureuse entente entre leurs détenteurs, les papyrus furent réunis à nouveau et généreusement offerts par eux au Musée du Caire. Ils étaient au nombre de neuf [1] tous à peu près intacts, encore roulés et pliés [2]; deux d'entre eux avaient même conservé les empreintes des cachets qui les scellaient. Ils contenaient des textes d'une étendue considérable, en magnifiques caractères araméens de tout point semblables à ceux des fragments connus jusqu'ici. Avec une munificence qu'on ne saurait trop louer, M. R. Mond décida d'entreprendre à ses frais la publication de ce trésor incomparable auquel son nom restera ainsi, à juste titre, doublement attaché.

La tâche de déchiffrer, transcrire, traduire et commenter ces textes qui forment une masse imposante, fut confiée à M. A. E. Cowley, du Magdalen College d'Oxford. On ne pouvait faire un meilleur choix, comme le prouve la publication magistrale que j'ai sous les yeux et qui fera époque dans l'épigraphie sémitique. M. Cowley y a déployé toutes les qualités qu'on était en droit d'attendre de lui après les beaux travaux dont nous lui sommes déjà redevables. Il y a eu d'autant plus de mérite qu'il avait à frayer une voie nouvelle sur un terrain à peu près vierge, hérissé de difficultés de tout genre. Il a donné de la plupart de celles-ci des solutions aussi satisfaisantes que possible [3]. Sans doute, et M. Cowley est le premier à le reconnaître,

---

1. A ces neufs papyrus (B-K) achetés sur place, il faut en ajouter un dixième, le papyrus A, faisant partie du même ensemble et provenant certainement de la même trouvaille, lequel a été acquis plus tard par la Bodleian Library. Si mes renseignements sont exacts, l'acquisition en aurait été faite à Paris même, où ce papyrus, distrait du lot, était venu s'échouer chez un marchand d'antiquités.

2. Voir la double vignette du frontispice montrant le papyrus A dans son état primitif, avant le déroulement. Le sceau y est encore adhérent ; il est regrettable qu'on ne nous en ait pas donné la description comme on l'a fait pour les sceaux des papyrus H et J.

3. Je ne vois guère à lui reprocher que de n'avoir pas tenu assez compte des éléments de comparaison très importants qu'auraient pu lui fournir les documents égyptiens contemporains. Il a fait bon usage des rapprochements babyloniens, mais un usage trop exclusif. Il ne faut pas oublier que nous sommes en plein milieu égyptien, et c'est de ce côté qu'il aurait dû souvent chercher la lumière Je le montrerai, chemin faisant, dans plus d'un cas. Pour le moment, je me bornerai à un exemple. La formule si fréquente « tu as satisfait mon cœur », est de style dans les actes démotiques. Il en est de même de plusieurs autres qui reviennent à diverses reprises dans nos actes araméens.

nombre de points, quelques-uns très importants, restent encore à discuter et à élucider. Mais le gros du travail est fait, et très bien fait, et la route est singulièrement déblayée pour ceux qui voudront s'y engager après M. Cowley, soit pour le suivre, soit même, à l'occasion, pour s'écarter de lui.

L'ouvrage publié par les soins de M. Mond se compose de deux parties bien distinctes. D'abord un album de 27 grandes planches in-folio, donnant de bonnes reproductions des originaux en gravures simili. Puis le texte explicatif qui contient : 1° une courte note introductoire de M. Sayce, en sa qualité de « editor » de la publication ; 2° un bref avertissement de M. Mond, où il parle avec trop de modestie du service signalé qu'il a rendu à la science ; 3° une introduction étendue dans laquelle M. Sayce indique à grands traits les résultats généraux qui ressortent du contenu des documents ; 4° une excellente étude technique de M. Cowley sur l'écriture, la langue, l'orthographe, la phonétique, la morphologie et la syntaxe de nos nouveaux textes araméens [1], ainsi que sur les précieuses données chronologiques [2] et numismatiques [3] qu'ils nous apportent ; 5° l'explication des noms

1. A signaler entr'autres faits saillants : 1° l'échange de certaines lettres : *U* = *P* = *B*, ʿ = *Q* (= *Ç*) ; *A* = *H* ; *Z* = *D* (= *dh*; phénomène très important pour l'histoire de l'évolution de l'araméen à haute époque) ; 2° les formes féminines du pronom démonstr. *DKY*, *ALKY*, quand on s'adresse à une femme, nous révélant que dans la forme *ZK*, le *K* est proprement le suffixe du pronom 2e pers. masc., ajouté au démonstratif primitif *Z* (conséquence qui s'étend à toute la famille sémitique pour cette catégorie de mots similaires).

2. Les 10 papyrus sont tous datés, avec la plus rigoureuse précision, du règne des rois perses Xerxès, Artaxerxès et Darius, par jour, mois et année. La concordance des calendriers égyptien et araméen est toujours marquée avec l'équivalence des quantièmes. Il y a là des données chronologiques d'un prix inestimable, qui devront être calculées par des mathématiciens. Autant que je puis m'en rendre compte à première vue, ce calendrier araméen est lunaire, ce qui était à prévoir, et fondé, à ce qu'il semble, sur une année lunaire vague, sans artifice de mois intercalaire ou complémentaire (cf. cependant l'observation que je ferai plus loin à propos du pap. G) ; d'où un retard croissant sur la marche de l'année solaire égyptienne de 365 jours, retard qui ressort nettement de la rotation tangentielle des deux calendriers sur la période qu'embrassent nos documents : soit une soixantaine d'années (de 470 à 410 av. J.-C.). Il faudra, bien entendu, faire intervenir maintenant dans cet ensemble, l'indication de la stèle d'Assouân, où le mois égyptien de Mekhir coïncide avec le mois araméen de Siouan, en 458 av. J.-C.

3. Les monnaies de compte employées sont le *KBŠ* (que M. Cowley, par un ingénieux rapprochement sémantique, compare à la *qesiṭah* biblique) ; le *sicle*, le *khallour*, et une autre monnaie divisionnaire désignée seulement par la sigle *d* ou *r*. M. Cowley y ajoute la ʿ*ŠRTA* ; mais je doute que ce mot désigne une espèce monétaire définie, car il n'apparaît que dans l'expression : *2 d.* (ou *r.*) *pour* ʿ*ŠRTA*, laquelle semble n'indiquer qu'un certain taux : *2 d. pour dix*. Cette proportion 2/10 est souvent spécifiée sur les papyrus démotiques de l'époque perse et aussi sur les papyrus grecs ptolémaïques. La valeur intrinsèque et relative de ces diverses monnaies reste encore à déterminer. Nos papyrus araméens contiennent certainement tous les éléments de la solution ; mais ils devront faire l'objet de calculs spéciaux. Il faudra, je crois, tenir grand compte des données égyptiennes

propres égyptiens qui y figurent, travail dû à M. Spiegelberg, spécialement compétent en cette matière [1] ; 6° une bibliographie, dressée avec beaucoup de soin par M. Seymour de Ricci, énumérant tous les monuments araméens d'Égypte connus ou signalés jusqu'ici [2] : papyrus, inscriptions lapidaires et ostraca. Puis vient le travail propre de M. Cowley : traduction des documents, accompagnée de nombreux et savants commentaires; index des noms propres; glossaire [3] extrêmement détaillé, avec renvois à tous les passages où les mots apparaissent ; enfin transcription des documents en caractères hébreux carrés.

Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée de l'intérêt extraordinaire offert par cet ensemble que d'analyser en de brefs sommaires les diverses pièces qui le composent. Chemin faisant, j'indiquerai çà et là quelques observations qui se sont présentées à moi au cours d'une première et rapide lecture, forcément très insuffisante. Je me réserve d'y revenir ailleurs plus en détail, après l'étude approfondie que demande une pareille collection de textes qui, à elle seule, est tout un *Corpus*.

— A. Qonyah, fils de Çadoq, Araméen de Syène, obtient de son voisin Mahseyah, fils de Yedonyah, Araméen de Syène, du quartier de Ouarîzat [4], l'autorisation de construire un mur en briques (?) adja-

---

dont M. Cowley me semble avoir trop négligé la comparaison, notamment du *deben* et de sa subdivision bien connue en sicles et en *qati* ou *qita*. Je ferai remarquer, à l'appui, que plusieurs de nos expressions araméennes : « Monnaie du poids du roi », « du poids de Ptah », « monnaie d'argent fondu » etc., ne sont que la reproduction textuelle de locutions qui apparaissent à chaque instant sur les papyrus démotiques contemporains et même ptolémaïques ; cf. par exemple, « tant de *deben*, de sicles ou de *qati* d'argent fondu de la double maison de Ptah ».

1. Y ajouter le nom de femme *Teṭosiri* (Ostracon M, *b*.) dont M. Spiegelberg a donné entre temps (*Mélanges Noeldeke*) une excellente explication.

Il serait bien désirable qu'un iraniste qualifié entreprît le même travail pour les éléments perses, noms propres et mots, contenus dans nos documents.

2. Y ajouter trois ostraca araméens d'Éléphantine récemment entrés dans le Musée de Berlin et publiés par M. Lidzbarski (*Ephem.*, II, pp. 229 sq., H, J et Q). H et J. correspondent peut-être aux nos 16, 17 de M. S. de Ricci qui dit avoir vu ceux-ci en 1905, au Caire, entre les mains du Dr. Rubensohn.

3. On fera bien de toujours s'y reporter, car M. Cowley y a souvent consigné d'importantes observations qui n'avaient pas trouvé place dans le commentaire, notamment des rapprochements avec les autres documents déjà connus.

4. Le mot lu *RGL* et traduit par « quartier », revient nombre de fois dans ces documents, suivi de divers noms propres d'hommes : *RGL* de Ouarîzat, d'Artabanou, d'Atrôpadan, de Haûmadat, d'Iddin-nabou, dont les quatre premiers sont manifestement perses, et le dernier babylonien. M. Cowley incline à croire qu'il désigne la « clientèle », à laquelle appartiennent les divers habitants tant d'Éléphantine que de Syène, distribués en circonscriptions régionales sous le commandement de certains chefs analogues au *cheikh el-hâra* de nos jours. Vaudrait-il pas mieux opter pour la lecture, également possible, *DGL*, en s'appuyant sur le même mot biblique qui semble répondre à une classification analogue ? (le τάγμα des Septante ; cf. le τάγμα et les *hégémonies* des papyrus ptolémaïques, et la *'nj.t* des Égyptiens). Il peut s'agir ici d'une répartition, d'ordre fiscal, de la population indigène entre divers bureaux.

cent à la porte de sa maison. Tenants et aboutissants de celle-ci [1]. L'an 15 de Xerxès = 470 av. J.-C. — 20 lignes (y compris la suscription).

— B. Dargman, fils de Haršîn, Khorazmien, du temple du feu (?) à Éléphantine, ouvrier (?), [2] se désiste de ses prétentions sur un certain terrain revendiqué par Mahseyah fils de Yedonyah, juif (*Yahoûdî*) d'Éléphantine, celui-ci ayant, avec sa femme et son fils, affirmé son droit devant le tribunal présidé par Damîdatâ, serment décisoire [3] au nom « *du dieu Yahoû* (Jehovah) d'Éléphantine ». L'an 21 (de Xerxès), « qui est la première année de l'intronisation du roi Artaxerxès » [4] = 465 av. J.-C. — 22 lignes.

— C. Mahseyah fils de Yedonyah, juif d'Éléphantine, confirme à son gendre Yezanyah fils de Oûryah la donation d'un terrain [5] et d'une maison, donation par lui faite à sa fille Mibtahyah, femme de ce dernier. L'an 6 d'Artaxerxès = 459 av. J.-C. — 22 lignes.

— D. Le même donne à sa fille susnommée la propriété susdite, en lui transmettant l'acte de désistement de Dargman (papyrus B) concernant celle-ci. Même date (jour, mois, année) que celle de l'acte C. — 36 lignes [6].

---

1. Cf. les délimitations décrites dans des conditions analogues par divers contrats démotiques de l'époque perse (voir, par exemple, Révillout, *La propriété en droit égyptien*, pp. 321-323).

2. *ZY ATRH BYB*. Ne vaudrait-il pas mieux comprendre tout simplement : « dont le lieu (de résidence) est à Éléphantine », ou peut-être même, en rattachant à l'expression le mot *'BYD* (traduit par « workman ») : « dont la résidence, la propriété a été fixée à Éléphantine » ? Cf. les κάτοικοι, κληροῦχοι de l'époque ptolémaïque.

3. C'est le *'ankh* (*sankh*) si important dans le droit égyptien et fréquemment mentionné par les actes démotiques.

4. Inutile d'insister sur l'importance historique de ce synchronisme si explicite.

5. La superficie est évaluée à 12 coudées + 1 palme × 11 coudées. Ce dernier chiffre est suivi d'un mot embarrassant, *B'ŠTA*, que M. Cowley traduit par conjecture : « with the measuring-rod ». Ce serait une verge de métal. Mais il paraît assez difficile de tirer ce sens du mot hébreu rapproché (*'ését*, « lingot, plaque de métal »). Notre mot aurait-il, par hasard, quelque rapport avec l'hébreu *'achteî* qui, combiné avec *'asar*, forme le nom de nombre « onze » ? Nous aurions alors simplement la répétition en toutes lettres du nombre exprimé d'abord en chiffres : « sur 11, sur onze », selon une habitude dont ces papyrus nous offrent plus d'un exemple (entr'autres, pap. B. l. 14 : « la somme de 20 *kebech*, qui sont vingt » ; cf. pap. D. l. 14, et autres). Je dois avouer toutefois que la variante du pap. D l. 5, n'est pas favorable à cette hypothèse dont je ne me dissimule pas le caractère précaire. C'est dommage que la présence de la sifflante emphatique ne nous permette pas de rapprocher l'arabe *'aṣât* « canne ». Phonétiquement, l'arabe *'asî* « branche de palmier », conviendrait mieux, mais le mot en lui-même ne me plaît guère.

6. Le mot *MRḤQ*, et ses congénères, au sens de « cession, aliénation » est à rapprocher du verbe palmyrénien *RḤQ* qui, méconnu pendant longtemps, a, comme je l'ai montré autrefois, la même signification. Ce verbe coexiste peut-être en palmyrénien avec le verbe *RḤM* qui est facile à confondre graphiquement avec lui, et auquel j'avais prêté le sens de « donner à titre gracieux » (cf. le même sens attribuable à *RḤMT* et *RḤMN* sur nos nouveaux papyrus C l. 7 et J l. 11, 14).

— E. Le même, « Araméen de Syène », donne à la même une autre maison, acquise autrefois par lui de Mechoullam fils de Zakkour, « Araméen de Syène », et lui transmet en conséquence l'acte de vente souscrit par ce dernier. Cette donation a pour objet de dédommager sa fille de diverses choses qu'elle lui avait données alors qu'il était *HNDZ* [1] dans la citadelle et qu'il n'avait pu lui rendre en nature ou en argent. Cette maison confine d'un côté au sanctuaire (*egôra*) du dieu Jehovah (*YHH*). L'an 19 d'Artaxerxès = 446 av. J.-C. — 21 lignes.

— F. Pî' fils de Pahî, architecte (?) de la citadelle de Syène, transige avec Mibtahyah fille de Mahseyah fils de Yedonyah (cf. les papyrus précédents), Araméens de Syène, à la cour des Hébreux [2] (??) à Syène, au sujet d'espèces, grain, vêtements, bronze, fer etc., qui avaient fait l'objet d'une contestation entre eux. Il s'incline devant le serment décisoire déféré à la dite Mibtahyah qui a juré au nom de la déesse Sati [3]. L'an 25 d'Artaxerxès = 440 av. J.-C. — 14 lignes.

---

1. *HNDZ*. Mot d'origine évidemment perse. M. Cowley incline à y voir une certaine charge (peut-être « contrôleur du service des eaux ») occupée autrefois par Yedonyah. Le mot avait déjà apparu dans le pap. Euting, avec une légère variante orthographique (*HNDYZ*), et il a été, en son temps, l'objet d'hypothèses très diverses qui se trouvent ainsi remises en question. J'ai peine à me rallier à l'explication de M. Cowley. Il semblerait résulter du nouveau document, qu'en étant *HNDZ*, Yedonyah se trouvait plutôt en mauvaise posture, puisqu'il recevait de sa fille certaines choses qu'il était ensuite hors d'état de lui rendre. Ce n'est guère le fait d'un fonctionnaire plus ou moins grassement rétribué. S'agirait-il, en l'espèce, de quelque chose comme un emprisonnement, une détention à titre d'ôtage? ou encore de la corvée, cette institution si égyptienne dont sûrement les Perses n'ont pas manqué d'user? Dans le pap. Euting, le contexte semble impliquer pour *HNDYZ* l'existence d'une agglomération d'hommes réunis sur un même point pour une raison indéterminée (il s'agit là d'un puits servant aux besoins : 1° de la garnison de la forteresse d'Éléphantine; 2° de ceux qui y sont *HNDYZ*). Cela pourrait se concilier avec l'ordre d'idées que j'indique, bien entendu, avec les réserves vonlues. On pourrait aussi penser à une foire, avec la grande affluence qu'elle entraîne? Aux divers mots iraniens déjà mis en ligne pour l'étymologie (entre autres le rapprochement avec le perse *endâz*, *hendâz* sur lequel insiste M. Cowley et que j'avais suggéré) on pourrait peut-être ajouter, en ce qui concerne le second élément du mot, si c'est bien un composé, le persan *diz*, « forteresse ». Le troisième caractère étant susceptible d'être lu *D* ou *R ad libitum*, on pourrait peut-être aussi penser au perse *riz*, de *rikhten*, « fluere, affluere »; cela nous ramènerait encore, bien que par une autre voie, à l'idée d'une affluence, d'un *concursus* tel que celui que pouvait amener une panégyrie. Tout compte fait, il est sage, jusqu'à plus ample informé, de conclure par un *non liquet*.

2. « Au tribunal des Hébreux », lecture et traduction bien sujettes à caution. Il n'est jamais question d' « Hébreux » dans nos documents, mais de Juifs et d'Araméens. Ne faudrait-il pas lire et comprendre tout simplement : *'al dinâ zi 'aba(d)na be-Souan*, « au sujet du jugement que *nous avons fait* à Syène »?

3. Ne pas oublier que notre Mibtahyah, qui ne se fait aucun scrupule de prêter serment au nom de la déesse Sati, est une Juive, fille de Juif! Voilà bien de quoi faire hurler encore Jérémie, qui n'a pas assez d'invectives contre ses compatriotes d'Égypte faisant des infidélités à Jehovah. Voir entr'autres les chapitre XLIV, où ce sont surtout les femmes juives qui sont prises à partie par le prophète indigné.

— G. As-hor fils de Çeho (Teôs), architecte (?) du roi, déclare prendre comme femme légitime Mibtahyah fille de Mahseyah, Araméen de Syène (devenue veuve, ou divorcée dans l'intervalle), lequel, sur sa demande, lui a accordé la main de celle-ci. Le mari verse à son beau-père 5 sicles à titre de *mohar* et constitue à sa femme une dot en espèces et un trousseau (longue et minutieuse énumération des objets). Clauses diverses en cas de décès de l'un ou l'autre des conjoints, ou de divorce à la requête soit du mari, soit de la femme (restitution du trousseau) ; droits des enfants éventuels etc. [1]. L'an 25 de d'Artaxerxès = 440 av. J.-C. — 39 lignes.

— H. Menahem et 'Ananyah, tous deux fils de Mechoullam fils de Chelomim, juifs d'Éléphantine, ayant obtenu satisfaction, se désistent d'une plainte qu'ils avaient introduite à la cour de Nephâ (?) [2] devant le..... gouverneur Ouîdrang (?), commandant de la garnison, contre Yedonyah et Mahseyah, tous deux fils de As-hor fils de Çeho (Teôs) et de Mibtahyah fille de Mahseyah, Juifs du même quartier, au sujet de divers objets mobiliers, effets de laine et de lin, ustensiles de bronze, fer, bois, ivoire, grains, etc., que As-hor avait reçus en dépôt de Chelomim fils de 'Azaryah et ensuite refusé de rendre. L'an 4 de

---

1. A propos du mot *LANTU* la sagacité philologique de M. Cowley semble avoir été en défaut. Ne pouvant en expliquer la forme grammaticale, il suppose que ce doit être une faute du scribe pour *LANTTI* ou *LANTTH*, « pour ma femme » ou « pour femme ». La forme est parfaitement régulière et encore connue de la langue talmudique; c'est *le-intoû*, à l'état absolu araméen (état construit : *intoût* = hébr. *ichoût*), « en mariage ».

L'expression *BKP ḤDH* « at one time » pourrait être à certains égards rapprochée de l'arabe *kâffeten* « en totalité ».

Si le nom du mois de Tichrî est bien suivi d'un déterminatif exceptionnel, d'ailleurs très mutilé (*ZY MLA* ?), cela pourrait faire penser à un mois complémentaire (cf. Tichrin I et Tichrin II). Mais le calendrier de ce groupe d'Araméens semble reposer sur une année lunaire vague, sans correction intercalaire.

Il faut comparer les contrats de mariage démotiques de l'époque perse (voir, par exemple, ceux cités par Revillout, *Journ. Asiat.*, 1906, mars-mai, pp. 351 et suiv.). Ils présentent avec celui-ci les plus étroites analogies, tant au point de vue des formules que des diverses stipulations elles-mêmes. Voir notamment (pp. 360-361) la description du trousseau de la mariée, description tout à fait dans le goût de celle-ci.

2. J'hésite à croire qu'il faille comprendre comme le fait M. Cowley (*glossary*, s. v.) : « au tribunal de *Memphis* ». Je serais plutôt tenté de voir dans *NPA* quelque mot définissant la nature de l'action judiciaire engagée, à Syène même ou à Éléphantine. Peut-être une sorte d'appel ? Je n'ose penser à l'arabe *nefî* « déni », et *istinâf* « appel » au sens juridique. Peut-être la suite est-elle à entendre à peu près ainsi : « devant le tribunal (*x* + *din* ?) du *prtrk* (gouverneur ? mot perse) Ouidrang (ou *Ouidarnag*) commandant des troupes » ? ou bien : « devant sa seigneurie (ou quelque titre ayant cette valeur) le *prtrk* Ouidarnag etc. », ou encore : « devant le juge gouverneur Ouidarnag, etc. » ?

Nous savions déjà par le pap. Euting, où j'ai réussi à éclaircir ce passage désespéré, que ce même Ouidarnag résidait, en qualité de *prtrk*, à Syène-Éléphantine. La chose est confirmée expressément par le papyrus suivant (J, l. 4). Raison de plus pour écarter la conjecture de Memphis.

Darius = 421 av. J.-C. — 20 lignes. (Le papyrus roulé et plié, était encore entouré de sa cordelette scellée d'un sceau au nom du dieu Amon-Ra [1]).

— J. Yedonyah fils de Hocha'yah fils de Oûryah, Araméen d'Eléphantine, par devant Ouîdrang commandant de la garnison de Syène, déclare se désister de l'action judiciaire engagée par lui contre Yedonyah et Mahseyah, tous deux fils de Natan et de Mibtahyah fille de Mahseyah fils de Yedonyah, au sujet de la possession de la maison de Yezaniah fils de Ouryah. Tenants et aboutissants de l'immeuble décrits en détail (à noter : à l'est, le sanctuaire de Jehovah et la route royale) [2]. An VIII de Darius = 417 av. J.-C. — 21 lignes (ce papyrus était encore roulé, plié et scellé comme le précédent. Le sceau représente cette fois simplement un lion à la queue en trompette).

— K. Mahseyah et Yedonyah, tous deux fils de Natan, Araméens de Syène, procèdent d'un commun accord au partage à l'amiable des esclaves ayant appartenu à leur mère (défunte) Mibtahyah. L'an XIV de Darius = 411 av. J.-C. — 17 lignes [3].

---

1. Remarquer que les quatre parties en présence, le rédacteur lui-même de l'acte, et les quatre témoins sont tous des Juifs avérés. Donc, encore un joli coup de canif dans le contrat d'alliance entre Jehovah et son peuple.

2. Cf. « la rue du roi » dans des contrats égyptiens de l'époque perse (Révillout, *op. c.*, pp. 168, 322, etc.).

3. Je demanderai la permission de m'étendre un peu plus longuement sur cet acte qui clôt la série proprement dite des papyrus nouvellement découverts. Les esclaves à partager entre les deux frères, certainement juifs comme l'indique suffisamment leurs noms caractéristiques, sont une certaine Tebo et ses trois fils : Petosiris, Belo et Lîlo (?). Petosiris est adjugé à Mahseyah, Belo à Yedonyah. Le partage de la mère et du troisième enfant, Lîlo, est renvoyé à plus tard. La raison en est, je suppose, que Lîlo était encore en bas-âge et allaité par sa mère ; on sait qu'en Égypte, encore aujourd'hui, l'allaitement des enfants se prolonge très longtemps.

Ce document offre des particularités à la fois très intéressantes et fort obscures. D'abord, au début (l. 2), le nom de chacune des deux parties en présence est suivi d'une barre oblique sur la signification de laquelle M. Cowley n'a pas d'idée bien arrêtée. Il inclinerait à y voir une sorte de signe d'interponctuation. Je croirais plutôt qu'ici et ailleurs (notamment dans le passage du papyrus L, l. 4, rapproché par M. Cowley), il faut conserver à cette barre sa valeur ordinaire qui est celle du chiffre *1*. C'est pour plus de précision et afin de bien marquer le nombre des parties en présence que le rédacteur s'est servi de cette notation :

Mahseyah fils de Natan 1
Yedonyah fils de Natan 1

Ce qui le prouve c'est que, d'une part, il supprime la conjonction « et » entre les deux noms et, d'autre part, qu'il les fait suivre, aussitôt de la totalisation, également chiffrée :

en tout..... 2

Mahseyah s'adressant à son frère cohéritier dit ensuite :

Voici la part qui te revient, à toi Yedonyah : le nommé Petosiris, ayant pour mère Tebo, esclave ; j'ai tatoué un *yod* sur sa main droite, l'inscription (« writing ») étant tatouée en araméen comme celle de Mibtahyah. Et voici la part qui me revient à moi Mahseyah : le nommé Belo,

— L. Grand fragment d'un papyrus de même provenance, appartenant évidemment au même ensemble. M. Cowley l'avait déja fait antérieurement connaître. Il le reproduit à nouveau, en l'éclairant par la comparaison des documents précédents. *X*... fils de Yatmâ reconnaît avoir reçu de *Y* une certaine somme d'argent qu'il s'engage à rembourser à date fixe, en servant des intérêts mensuels à un taux déterminé. La date manque, le début ayant été détruit. Mais l'époque doit être sensiblement la même, à en juger par la mention, parmi les témoins, d'un Mahseyah fils de Yedonyah, homonyme du personnage figurant à maintes reprises dans les actes analyés ci-dessus et apparemment identique avec lui. — 16 lignes (dans l'état actuel).

---

ayant pour mère Tebo. esclave ; et j'ai tatoué un *yod* sur sa main droite, l'écriture étant tatouée en araméen comme celle de Mibtahyah.

Telle est, du moins la façon dont M. Cowley entend ce passage qui présente plus d'une difficulté. Il n'est pas douteux qu'il s'agit, l'auteur l'a bien vu, de l'usage barbare, si répandu dans l'antiquité, de marquer l'esclave au nom de son maître. C'est ce que confirme l'ostracon araméen M, où il est question d'une femme esclave, Tetosiris, à marquer sur le bras, au-dessus d'une marque antérieure. Mais je diffère d'avis avec lui sur plusieurs points importants. La barre oblique qui, à deux reprises, suit le nom de la lettre *yod*, n'a pas, je pense la valeur du *pesiq* massorétique « calling attention to something unusal ». Ici encore, c'est le chiffre *1*, indiquant qu'il est question d'un seul caractère isolé. Les mots *ŠNYT* et *ŠNYTT* ne me paraissent pas devoir être rattachés à une racine *ŠNY*, à laquelle il est difficile de prêter la signification de « tatouer », signification attendue sans doute, mais non justifiée étymologiquement ; je les rapprocherais plutôt du mot talmudique *ŠNTUT*, « entailles, encoches, traits » qui marquaient les divisions des mesures de capacité telles que le *hin*. Le *T*, par conséquent, serait radical ; cela change du tout au tout les états grammaticaux que M. Cowley attribue à ces deux mots et dont le second, de son aveu même est « very strange ». Le premier, *ŠNYT*, devient ainsi un participe *pe'il* « marqué » se rapportant à l'esclave ; le second, *ŠNYTT*, un nom verbal féminin (peut-être au pluriel), à l'état construit, se rapportant à *MQRA* : « la marque de la légende ». L'expression *'L YDH BYMN* ne signifie pas « on his right hand » ; cette façon de dire serait, en effet, « very strange », comme le reconnaît encore ici M. Cowley lui-même. Je comprends : « sur sa main, à droite de » (cf. l'arabe *béyaman*, *béyâmén*, même sens) ; la main n'est pas spécifiée, pas plus que ne l'est le bras sur l'ostracon précité. *KZNH* ne doit pas être combiné grammaticalement avec *MBṬHYH* « like that of Mibhtahyah », mais traité à part ; c'est l'équivalent de l'arabe *kédhá*, *kezálék*, « comme ceci, ainsi, de la manière que voici » ; l'expression annonce que le mot suivant est une citation textuelle. Sous le bénéfice de ces diverses observations, je traduirais la partie controversée du passage, traduction applicable aux deux phrases littéralement paralléles :

1 *yod* est marqué sur sa main, à droite de la marque (consistant en) une légende en araméen ainsi conçue : « *à MIBTAHYAH* ».

On voit par là la différence. Il ne s'agit plus d'une opération pratiquée par les nouveaux maîtres sur leurs deux esclaves respectifs. Cette opération, ils pourront la faire plus tard, à loisir, s'ils le jugent bon. L'acte de partage n'a pas à s'en préoccuper, et il ne s'en préoccupe pas. Il se borne à donner la description signalétique des deux esclaves *dans leur état actuel*, c'est-à-dire portant déjà marqués

A cette série M. Cowley ajoute de nouvelles reproductions et transcriptions, améliorées sur quelques points, des ostraca araméens d'Éléphantine déjà publiés par lui (M, N, O, P, Q)[1]. Bien que d'un autre ordre, il ne sont pas moins intéressants que les papyrus, car ces billets privés nous font pénétrer encore plus avant peut-être dans la vie intime et journalière de cette communauté juive, de la langue araméenne, fixée au ve siècle avant notre ère à Éléphantine et à Syène. Les noms de ces deux villes y reviennent plusieurs fois ainsi que les noms de personnages homonymes de ceux de nos papyrus.

M. Cowley termine en reproduisant, comme éléments de comparaison, le texte d'un autre fragment de papyrus déjà publié (= (*Rép. d'ép. Sém.*, n° 246) et du papyrus Euting (= id. n°s 361, 498). Dans ce dernier, grâce aux nouveaux documents, il peut introduire, à la l. 5 de la colonne C, une bonne et importante lecture donnant le nom de Jehovah, écrit sous la forme *YHU* comme dans les nouveaux

---

sur une main — peu importe laquelle — le caractère *yod*, suivi (« à droite de ») du nom en toutes lettres, de leur maîtresse défunte, nom précédé du *lamed* d'appartenance. Quant à ce qui est de ce *yod* isolé, il peut représenter l'abréviation de quelque mot qu'il serait téméraire de prétendre deviner (*YHUH*, « il est », ou autre expression analogue? *YB* « Eléphantine »? etc.); mais il peut aussi tout simplement faire fonction de numéro d'ordre ou matricule.

Comme tous les précédents, le document se termine par une sanction matérielle. Celle des parties qui violerait l'engagement souscrit sera tenue de verser à l'autre une somme de tant à titre de *ABYGDNA* ou *ABYGRNA*. M. Cowley, avec toute apparence de raison, soupçonne dans ce mot (qui se retrouve également sur les papyrus H et J) la transcription de quelque terme perse. J'inclinerais à adopter la seconde lecture et à voir dans l'élément *GRNA* le perse et persan *garân*, *gerân* « pesant, poids ». Peut-être est-ce un mot formé un peu comme l'est le latin « com*pensatio* » et rentrant dans le même ordre idées? Ce sens répondrait bien à la nature de la stipulation qui faite ici, comme dans tous les autres documents, au profit de la partie lésée, jamais à celui d'une autorité judiciaire ou administrative, a proprement le caractère d'une indemnité, de dommage-intérêts plutôt que d'une véritable amende au sens légal, ainsi que l'admet M. Cowley en traduisant par « fine ». Resterait à trouver le sens du premier élément *ABY*, qui, phonétiquement, peut équivaloir à *AUY*, voire *APY*. La préposition iranienne *api*, *ave*, *abi*, *bi* « sans » fournirait un composé assez bon matériellement : *abi garân* « sans poids » (cf. le persan *bi-gerân* « sans prix, précieux »). Mais cela conduirait à une signification qui n'est guère en situation. D'autre part, je n'ose penser sérieusement à *âvi* (*apîk*), *âbi* « canard », malgré l'existence bien connue de toute une série de poids babyloniens qui affectent justement la forme de cet oiseau.

1. Pour compléter cet ensemble il convient d'y rattacher les ostraca araméens d'Éléphantine qui figuraient déjà au *Corpus Inscr. Semit.*, et qui s'éclairent maintenant d'un jour nouveau tant pour la lecture que pour l'interprétation. Cf. en outre les deux ostraca de même provenance, publiés tout récemment par M. Lidzbarski (*Ephem.*, II, 229 H, et 234 J; un troisième (*id.*, p. 243, Q) semble appartenir à un groupe différent, géographiquement et, aussi, chronologiquement, si, comme le croit M. Lidzbarski, il contient deux noms grecs — chose possible mais qui ne me paraît pas encore démontrée.

papyrus [1]. C'est un argument de plus, et bien topique, à ajouter à ceux que j'avais déjà fait valoir en proposant de voir dans les auteurs inconnus de cette requête adressée aux autorités perses d'Éléphantine, un groupe de Juifs aramaïsants en conflit avec les tenanciers de « la maison du coin du quai », les prêtres du dieu Khnoum.

Inutile d'insister sur l'intérêt hors ligne de cet ensemble d'actes authentiques dont je viens de donner un faible aperçu et qui, sortis intacts de quelque archive de famille, revêtus des signatures autographes des témoins, nous révèlent l'existence d'un groupe de Juifs aramaïsants fixés à Eléphantine et à Syène, pendant une période continue d'une soixantaine d'années, de l'an 470 à l'an 410 av. J.-C. Ils résolvent de grands problèmes et ils en posent de nouveaux. Celui de l'époque des monuments araméens d'Égypte est définitivement résolu dans le sens que j'avais indiqué, il y a quelque vingt-cinq ans.

La question capitale, devant laquelle pâlissent toutes les autres, c'est celle du rôle joué dans ces documents par le dieu d'Israël. Son nom y est prononcé, sans ce scrupule qui devait plus tard en faire un tétragramme ineffable. On jure par Jehovah, comme on jure par une divinité égyptienne (la déesse Sati). Bien plus, on n'a pas craint de faire concurrence au Temple en ruines de Jérusalem en fondant dans ce lieu d'exil ou de colonisation, un sanctuaire de Jehovah. Où s'élevait cet *egôra*, dont l'existence hétérodoxe était bien faite pour provoquer les fureurs d'un Jérémie? Etait-ce dans l'île même d'Eléphantine, ou bien dans la ville de Syène qui n'en est séparée que par un bras du Nil? Les documents permettent d'hésiter sur ce point. Sans doute, la mention de la « route royale » adjacente au sanctuaire pourrait faire pencher la balance du côté de Syène. Cependant, il ne faudrait pas trop presser cet argument. La « route royale » ne nous reporte pas fatalement sur la terre ferme. Ce pouvait être aussi bien une voie publique sillonnant l'île d'Eléphantine (longue de 1,500 m. environ). La provenance exacte de la trouvaille, si on la connaissait, aiderait à trancher la question. Malheureusement on n'a à cet égard que des renseignements vagues et contradictoires, l'intérêt des auteurs indigènes de la trouvaille étant, comme toujours, pour des motifs faciles à comprendre, d'échapper au contrôle et de dépister les recherches. Les uns disent Eléphantine, les autres Syène. Les uns prétendent que le lot de papyrus était renfermé dans un coffret de bois; les autres, dans un vieux vase de terre cuite [2]. Seule, une enquête

1. Cette partie de la phrase pourrait dès lors être rétablie ainsi : *LM'BD TMH LYHU A[LHN?]*; à comprendre : « afin de faire là, pour Jéhovah notre dieu... ». S'agirait-t-il par hasard de la construction du sanctuaire (*egôra*) mentionné dans les papyrus *E* et *J*, ou bien de quelque cérémonie religieuse à y accomplir ? Qui sait même si le fragment *R. É. S.* n° 249 (espèce de mémoire d'entrepreneur) ne se rapporte pas à cette construction ?

1. Je serais assez tenté de croire à cette seconde version. Elle serait en parfait accord avec ce que nous lisons dans Jérémie, XXXII, 7-14, lorsque le prophète après

approfondie, faite sur place avec les précautions voulues, permettrait de savoir la vérité. Cette enquête devrait être menée concurremment avec une exploration méthodique des lieux et avec des fouilles intensives. Il y a certainement, soit à Eléphantine, soit à Syène, un nid à découvrir. Nous n'avons qu'une faible partie de ce qui doit s'y cacher encore. Espérons qu'on se décidera enfin de notre côté à faire le nécessaire à cet effet. Ce ne sera pas trop tôt ; ce sera même facilement trop tard si, ici encore, nous laissons prendre les devants à d'autres mieux inspirés et plus dégourdis. Qui sait si, dans quelque *genizah* secrète de l'antique *egôra* du Jehovah d'Eléphantine, ne dort pas, attendant quelque coup de pioche heureux, une *torah* du ve siècle avant notre ère, un Pentateuque en caractères araméens qui viendra bouleverser l'exégèse classique, tout en la consolant un peu de l'amère déception qu'elle doit à la Bible Schapira, de falote mémoire ?

CLERMONT-GANNEAU.

Die Mit den Suffixen -acum -anum, -ascum, und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen, von Peter SKOK (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, herausgegeben von G. GRÖBER, 2 Heft). Halle, Niemeyer, 1906. XI-265 pp. in-8°. Prix : 10 Mk.

Le livre de M. Skok embrasse les départements de l'Ain, des Alpes-Maritimes, de l'Ardèche, de l'Ariège, de l'Aveyron, de l'Aude, des Basses-Alpes, des Basses-Pyrénées, des Bouches-du-Rhône, du Cantal, de la Charente, de la Charente-Inférieure, de la Corrèze, de la Creuse, de la Dordogne, de la Drôme, du Gard, du Gers, de la Gironde, des Hautes-Alpes, de la Haute-Garonne, de la Haute-Loire, des Hautes-Pyrénées, de la Haute-Savoie, de la Haute-Vienne, de l'Hérault, de l'Isère, des Landes, du Lot, du Lot-et-Garonne, de la Lozère, du Puy-de-Dôme, des Pyrénées-Orientales, du Rhône, de la Savoie, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, du Var, de Vaucluse, de la Vienne.

M. S. s'est préoccupé d'établir avec précision le sort des suffixes *-acum*, *-anum*, *-ascum*, *-uscum* dans les noms de lieux du Midi. Les conclusions intéresseront les romanistes et seront un apport à la constitution de notre carte linguistique. Mais bien qu'un tel travail n'ait pu être accompli que par un romaniste, ses résultats auront peut-être encore plus de portée pour l'historien, pour le géographe et pour le latiniste. Une des principales difficultés que présente l'onomastique

---

avoir rédigé, dans une forme qui devait singulièrement ressembler à celles de nos papyrus, le contrat d'acquisition d'un champ appartenant à son cousin Hanaméel, enferme les pièces originales « dans un pot de terre (*bi-klei-khârés*), afin qu'elles puissent se conserver longtemps ».

topographique est le choix entre plusieurs formes anciennes possibles ou attestées. Les documents du moyen âge portent des noms latins de lieux qui sont seulement des latinisations de noms romans; on se tromperait en les prenant pour les noms anciens authentiques. D'autre part, des noms latins très voisins ont pu, en diverses régions, aboutir à un même résultat. Inversement, un même nom latin a donné naissance à des formes différentes. Chaque cas doit donc être étudié séparément et cependant l'on n'a de solution sûre que par l'examen des noms répartis sur une aire étendue. M. S. cite quelques exemples de ces méprises inévitables. *Chélieu* ne vient ni de *Calliacum*, ni de *Caduliacum*, ni de *Catulliacum* (Holder), mais de *Catulacum* (*Catlacu*).

Une autre question est celle du cas où s'est fixé le nom de lieu. Pour le suffixe *-acus*, les seuls cas à considérer dans le Midi sont l'ablatif, l'accusatif et le neutre du singulier. Les exemples du pluriel, ablatif ou nominatif, ne se trouvent que dans le nord. Il y a quelques exemples de l'accusatif et de l'ablatif du pluriel pour les dérivés avec *-anus*. Le féminin de ce suffixe est fréquent et s'explique par l'emploi primitif de *uilla*, *colonia*, *terra*. Mais le masculin (*fundus*, *ager*) ou le neutre ne sont pas rares.

La première partie du livre de M. S. traite de ces généralités La deuxième et la plus considérable étudie les noms de lieux ramenés à leur origine : 1° noms propres latins ; 2° noms propres celtiques ; 3° noms propres germaniques ; 4° noms propres chrétiens ; 5° noms communs (de plantes, d'animaux, de produits et de propriétés du sol); 6° adjectifs. Cette partie comprend 764 numéros. Chaque numéro traite d'un mot souche et de ses dérivés latins. Ainsi *Curtinius*, * *Curtenus*, * *Curtellius* (*Curtelia*), *Curtilius* sont rattachés à *Curtius*; à *Gauius*, *Gaïus*, sont rattachés *Gauillius*, *Gauinius*; à *Gaulius*, les dérivés *Gaulinianus*, *Gaulanus*, *Gaulotus*, *Gaulenus*, *Gaulonius*; à *Priscius*, *Priscinius*, *Priscinus*, * *Priscillius*, *Priscillus*. Par ces exemples, on voit que l'étude des noms de lieux en roman peut servir à compléter notre connaissance de l'onomastique latine. Plus d'un nom d'homme, jusqu'ici non documenté, se trouve postulé nécessairement par les noms de lieux usités aujourd'hui. Il y a là une source de renseignement que les latinistes ne sauraient plus négliger, depuis le livre de M. S. Nous désirons vivement que l'on nous donne bientôt un recueil analogue pour le Nord de la France.

Quand on aura un inventaire assez complet, on pourra l'étendre par une étude des noms de personnes. On sait qu'un grand nombre de familles françaises portent des noms qui sont ou des noms de lieux ou des dérivés de noms de lieux. Il suffit de parcourir les listes de M. S. pour s'en convaincre : *Chevillard*, *Landouzy*, *Maillard*, *Magny*, *Julian*, *Messimy*, *Nadal*, *Launoy*, *Loisy*, *Lintilhac*, *Meilhac*, sont des exemples qui se présentent d'eux-mêmes. On trouvera certainement dans cette catégorie des formes nouvelles.

L'ouvrage de M. Skok se termine par un index des noms modernes, classé par département et, pour chaque département, par suffixes. Cette disposition est fort incommode. Il faut de longues recherches pour trouver un mot. Une liste alphabétique unique était moins savante, à coup sûr; mais elle offrait précisément ce que l'on demande à un index. Au lieu de cela, nous avons une centaine de listes alphabétiques (40 départements comportant chacun deux, et souvent trois listes); plus une liste des noms de lieux dont le département est inconnu (?), et une autre de ceux qui sont employés comme termes de comparaison. Cet inconvénient est grave dans un livre de référence, où se trouvent accumulés tant de renseignements précis et sûrs.

P. L.

E. Lœseth. **Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum** (Videnskabs-Selskabets Skrifter; II Hist. filos. klass., 1905, n° 4, Christiania, 1905; in-4° de 38 p.)

M. Lœseth étudie les six manuscrits de *Tristan* et les deux du *Palamède* conservés à Londres et y relève quelques variantes caractéristiques, qui lui permettent de les classer. La conclusion de ce pénible et consciencieux dépouillement est presque entièrement négative : les manuscrits étudiés se rattachent étroitement aux anciens ou accusent « de très forts croisements »; les traits qui leur sont propres paraissent dus à des remanieurs récents. M. L. combat en terminant la théorie de Parodi, d'après laquelle le *Tristan* italien remonterait à une version française antérieure à celles qui nous sont parvenues. Cette dissertation forme un utile complément au grand ouvrage de l'auteur sur les romans en prose de Tristan.

A. J.

Comte Fédor Golovkine. **La cour et le règne de Paul I.** Portraits, souvenirs et anecdotes, avec introduction et notes, par S. Bonnet. Avec cinq portraits. Paris, Plon, 1905, in-8, 448 pages, 7 fr. 50.

C'est une lecture amusante que celle de ces souvenirs du comte Fédor Golovkine, dont le nom n'est point nouveau dans la table de la littérature historique du XIXe siècle. Un éditeur bien renseigné (on aime à dire de nos jours « averti »), et plein de goût, les a publiés d'après les archives conservées, en un château du canton de Vaud, par une famille apparentée au comte. Une notice biographique précède les souvenirs mêmes. Tout au plus pourrait-on lui reprocher trop de développements sur les autres membres de la famille Golovkine, dont l'histoire fait oublier ou se confond avec celle du principal intéressé. Qu'on nous permette de relever aussi certaines négligences de style qui donnent parfois aux phrases un sens peu clair; et, à côté d'anec-

dotes bien connues, celles de la margrave de Bayreuth ou de la grande duchesse Marie, certaines affirmations hasardées qui proviennent d'une grande confiance dans l'œuvre d'ailleurs si considérable de M. Waliszewski. Si nous notons quelques légères erreurs, c'est pour montrer que nous avons tout lu, mot à mot, avec un vif intérêt (ce qui est rare aujourd'hui), c'est encore pour nous mettre en règle avec les exigences de la *Revue critique*.

Fédor Golovkine lui-même est un homme d'infiniment d'esprit, mordant et imprudent, dont la verve sarcastique a mis bientôt fin à une double carrière de diplomate et de courtisan. Il a montré une singulière fantaisie dans sa courte ambassade de Naples, à la fin du règne de Catherine II, et pas mal d'insolence ensuite à la cour de Paul I. La mère le mit aux arrêts, le fils l'exila de Pétersbourg après lui avoir fait inutilement défense d'y dire de bons mots. Aussi Golovkine déploie-t-il une grande sévérité dans ses jugements sur ce Paul I, que Catherine sans doute avait intérêt à faire passer pour son fils naturel, tandis qu'en réalité il ressemblait par le caractère à son légitime père l'empereur Pierre III. Rien à la fois de plus puéril et de plus despotique; nous sommes en Asie et non point en Europe.

D'autres portraits, d'autres scènes sont admirables. Golovkine, devenu une sorte de grand seigneur cosmopolite à la façon de beaucoup de ses compatriotes, observe et juge, une fois ou deux, à la façon de Saint-Simon. Il n'écrit pas bien, et il intéresse. Malgré toute son ironie, il ne laisse pas d'être crédule. Il ne doute pas de l'authenticité des fameuses « Lettres de Sainte Hélène ». Il a grande opinion de lui-même et de ses jugements. Erreurs et vantardises, tel est le lot commun des mémoires historiques. Notre comte prétend avoir fait la fortune de Nesselrode et de Metternich; il assure que c'est lui, Golovkine, qui fit livrer la bataille de Waterloo, en rendant ainsi à l'Europe « un service impayable » (p. 221). Mais il ne vous force pas à le croire. Il abonde en jugements préconçus, en commérages de cour. Si, d'après lui, Paul I n'est pas le fils de Pierre III, le duc de Reichstadt n'est pas non plus celui de Marie-Louise, tandis que le comte de Narbonne est bien celui de Mme Adélaïde. Ce sont là propos d'antichambre sur les secrets de l'alcove royale. Il attribue au prince Henri les calomnies répandues sur la mémoire de la première femme de Paul I. Le partage définitif de la Pologne n'a pas d'autre cause que la nécessité de distribuer quelques terres vacantes à Zoubov et à Markov (p. 240). Voilà bien les jugements sommaires d'un homme du monde.

Très répandu dans la société européenne, à Berlin et à Pétersbourg, puis à Paris et à Florence, pour ne pas parler de Lausanne, qu'il jugeait « bien petite ville » pour lui, Golovkine se trouvait en relations avec nombre de personnages célèbres sur le compte desquels il a recueilli des anecdotes ou avec qui il a été en correspondance :

Mme de Staël, Joseph de Maistre, la comtesse d'Albany, Capodistria, groupe charmant de la société si intelligente du début du XIXe siècle. Anecdotes et correspondance figurent à la fin de ces souvenirs, qu'il eût été grand dommage de laisser enfouis dans un castel vaudois. Et c'est avec reconnaissance envers les propriétaires de ces papiers de famille et envers l'éditeur que l'on ferme le volume qui, tout gros qu'il est, fait bien vite passer le temps [1].

De Crue.

— Si je l'ai bien compris, M. M. Djuvara, dans sa conférence sur la connaissance scientifique et la connaissance religieuse (*Wissenschaftliche und religiöse Weltansicht*; Gœttingen, Vandenhoek, 1906; gr. in-8°, 40 pages), distingue nettement l'objet de la science de celui de la foi, rattache plus ou moins la connaissance religieuse au sentiment esthétique et attribue à toutes les croyances positives un caractère symbolique. Ces conclusions auraient pu se démontrer en termes plus clairs. — A. L.

— M. K.-K. Grass a publié deux nouveaux fascicules de son travail sur les sectes russes (*Die russischen Sekten*, I Band, Lief. 2 : Geschichte und Lehre der Gottesleute oder Chlüsten; Lief. 3 : Kultus und Organisation der Gottesleute oder Chlüsten. Leipzig, Hinrichs, 1906; in-8°, pp. 113-352, 353-496). Cf. *Revue* du 30 décembre 1905, p. 520. Étude minutieuse et très documentée. Détails curieux, dans le dernier fascicule, sur des faits de meurtre rituel, immolation d'enfants, juridiquement établis par une sorte de procès inquisitorial en 1748, et qui semblent dépourvus de réalité. — A. L.

---

1. Quelques exemples de phrases peu claires : p. 14, « l'avènement au trône de Pierre II et de l'impératrice Anne »; p. 37, « l'érudition nécessaire à un chatelain ne comptait guères »; p. 46, « une position onéreuse »; p. 65, n. 1, « Curieusement, le savant écrivain russe donne l'ambassade de Naples », etc. — P. 9, n. 2, Pierre le Grand mourut-il réellement de « la complication d'une gravelle avec le mal qui emporta François I »? P. 26, les « cadeaux d'hommes » sont-ils vraiment la cause des relations russo-prussiennes? P. 24, n. 2, « Espérance du Puy de Ferrassières, marquise de Montbrun », femme du comte de Dohna, porte une série de noms et de titres un peu en désordre; le nom glorieux du Puy-Montbrun est devenu un nom de famille. P. 20, « fille d'un Saltikov » pour fille d'une Saltikov. Je ne crois pas exact d'écrire, p. 39, « Uttins »; p. 46, « Le Catt » (voir, même page, un alexandrin de quatorze syllabes); p. 379, « d'Escars » pour des Cars. Ce ne fut pas seulement à Lausanne que les Suisses reconnaissants firent Capodistria bourgeois d'honneur (p. 414, n. 2). En quoi, p. 77, Rostopchine fut-il plus « vil courtisan » qu'un autre ? « Vil courtisan » est un terme banal; en revanche, p. 165, « faire des caravanes » est une expression exacte pour un chevalier de Malte. P. 112, n. 1, « Joseph II, empereur d'Autriche », et p. 257, François II, empereur d'Autriche « sont nommés ainsi bien à tort pour Joseph II, François II, empereurs des Romains ou, si l'on veut, d'Allemagne. Il serait moins grave de les appeler « l'empereur Joseph II, l'empereur François II d'Autriche », comme l'empereur Frédéric II de Souabe ou l'empereur Henri VII de Luxembourg. Pour François II, ce n'est plus une faute de l'appeler « François I, empereur d'Autriche ». Qu'on me pardonne tous ces pédantismes !

— La thèse d'un monothéisme oriental préisraélite a retrouvé quelques défenseurs en ces derniers temps. M. B. Baentsch (*Altorientalischer und israelitischer Monotheismus;* Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, xii-120 pages) l'expose de nouveau, en s'autorisant des données de l'archéologie. Il ne paraît pas que ces données appuient fortement la thèse. L'auteur lit « entre les lignes » de l'astrologie chaldéenne que les différents dieux sont, au fond, les manifestations d'une puissance unique qui se révèle dans tout l'univers. Mais en attendant que cette doctrine se rencontre exprimée dans les textes, l'on n'a pas à la déduire ni à la supposer; et si elle se montre plus ou moins définie dans un texte récent, on n'en peut conclure qu'elle soit primitive, surtout si ce texte accuse un travail de réflexion sans rapport avec la religion vivante et le culte traditionnel. C'est aller un peu vite en besogne que d'alléguer comme témoins du monothéisme sémitique l'*El-'élion* de Byblos et celui qui aurait été adoré à Jérusalem 2000 av. J.-C. (l'*El-'élion* de Melkisédek!), l'Astarté *shem-Baal* et la Tanit *penê-Baal* de Carthage. A Carthage, la déesse éclipsait le dieu et il est bien difficile d'admettre que sa dénomination la présente comme une simple forme du Seigneur suprême. Conclusions hâtives sur des indications insuffisantes et de sens discutable. Ce qui ferait la différence entre l'ancien monothéisme oriental et le monothéisme israélite, c'est que le premier impliquait (!) le polythéisme et que le second l'a d'abord exclu (?), la divinité, puissance morale, étant détachée du système astral. Que les anciens patriarches aient connu le monothéisme oriental et que Moïse y ait rattaché la religion qu'il fondait, ce sont des hypothèses gratuites; que le caractère de la religion israélite réclame pour celle-ci un fondateur qui ne peut être que Moïse, c'est un raisonnement apporté là où il faudrait un bon témoignage. Inutile de spéculer sur le rapport qu'a pu avoir la foi d'Abraham avec le culte de Sin à Ur et à Harran. En ces matières, il est prudent, pour le moment et sans doute pour longtemps encore, d'ignorer quelque chose. — A. L.

— L'important travail de M. A. Andersen sur la cène dans les deux premiers siècles (*Das Abendmal in den zwei ersten Jahrhunderten nach Christus;* Giessen, Töpelmann, 1906; in-8°, 111 pages) paraît en seconde édition avec quelques compléments, notamment en ce qui regarde la cène dans Justin (sur la première édition, voir *Revue* du 17 octobre 1904, pp. 266-267). Argumentation très subtile pour établir que le récit de la cène dans les Synoptiques n'avait pas encore acquis sa forme actuelle vers l'an 150. Justin cite librement les paroles de l'institution, et il n'est pas trop difficile d'admettre qu'il a volontairement supprimé dans son exposé ce qui concerne l'idée de la rédemption. — A. L.

— Remarquable travail de M. A. Seeberg sur l'espèce de catéchisme qui se trouve au commencement de la *Didaché*, ainsi que dans l'Épître de Barnabé, et sur le rapport du décret apostolique reproduit dans *Act.* xv, 22-29, avec cette catéchèse, dont l'existence traditionnelle et l'origine juive paraissent bien établies (*Die beiden Wege und das Aposteldekret;* Leipzig, Deichert, 1906; in-8°, 105 pages). Mais, si les rapprochements que fait M. S. sont infiniment instructifs, ce n'est pas à dire que toutes ses conclusions s'imposent. Ainsi, le rapport de certains passages des Synoptiques avec la catéchèse en question est très vraisemblable, mais il paraît concerner beaucoup plus la rédaction des Évangiles que l'enseignement même de Jésus. Quant au décret apostolique, dont l'authenticité serait incontestable, sauf pour la prohibition « du sang et des (animaux) étouffés », qui aurait été ajoutée dans une source judéo-chrétienne, il semble que l'on dérange seulement par une hypothèse violente l'équilibre d'un récit artificiellement conçu. On

pourrait supposer qu'il a été conçu tel quel dans un milieu judéo-chrétien où se pratiquait ce que l'on fait ordonner par les apôtres. Ce qui paraît digne de toute considération, c'est l'idée de cette instruction catéchétique, fixée dans ses lignes principales, que Jésus a pu viser quelquefois, que les premiers missionnaires chrétiens auraient adoptée, en la modifiant, et qui aurait laissé des traces dans les écrits du Nouveau Testament, à commencer par les Évangiles synoptiques. — A. L.

— Rien de plus instructif que la critique à laquelle M. J. Kaftan soumet les livres de vulgarisation écrits par M. Bousset sur Jésus, par M. Wrede sur saint Paul (*Jesus und Paulus*. Eine freundschaftliche Streitschrift gegen die religionsgeschichtlichen Volksbücher von D. Bousset und D. Wrede. Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, 77 pages), M. K. n'a pas trop de peine à montrer que les livres en question ne sont pas historiques autant qu'ils le prétendent, mais que les auteurs, en présentant comme la vérité de l'histoire ce qui leur paraît essentiel dans l'enseignement de Jésus et dans celui de Paul, ont tout simplement confondu avec la réalité historique ce qu'ils croient pouvoir retenir de l'Evangile et de Paul lui-même. Impossible de considérer le messianisme comme un accessoire gênant dans la carrière de Jésus, n'en déplaise à M. Bousset; et n'en déplaise à M. Wrede, Paul n'est pas le théologien dont les conceptions dogmatiques ont d'abord altéré l'Évangile du Christ, mais un véritable apôtre et un fidèle interprète de cet Évangile. Jusque-là tout va bien. Seulement M. K. expose ensuite avec beaucoup de gravité que l'existence du pur christianisme se termine avec l'Évangile de Jean; ce qui vient ensuite est la paganisation catholique. Mais, juste ciel! est-ce que le paganisme n'a pas exercé à toutes les époques une influence plus ou moins profonde sur le monothéisme juif et chrétien? Et à qui fera t-on croire que le messianisme et l'eschatalogie, éléments essentiels de l'Évangile primitif, sont l'expression adéquate de la vérité religieuse; que la notion du Logos est sans portée dans l'Évangile johannique; que le mysticisme de Jean, même déjà celui de Paul sont un pur produit de l'Évangile prêché par Jésus? Évidemment, ce n'est pas chose facile à un croyant que d'étudier sa propre religion comme une autre matière d'histoire, en faisant abstraction de sa foi personnelle. Le mieux serait, quand on veut prêcher sa croyance, de ne pas afficher la qualité d'historien; et quand on veut être historien, de ne pas voir autre chose que les témoignages, leur valeur critique et leur signification originelle. — A. L.

— La *Méditation sur la sainteté et la vie des Saints*, de M. H. Brémond (Paris, Poussielgue, 1906; in-16, 52 pages) n'est pas une effusion mystique, mais une série de fines réflexions sur la littérature hagiographique et sur la meilleure façon de raconter la vie des Saints. Avis trop sages peut-être pour être bien suivis. — A. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sucs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 12 novembre — 1906

Sethe, Documents de la 18e dynastie, 6-7. — Breasted, Anciens souvenirs de l'Égypte. — Grierson, Le marâthi. — Jensen, L'épopée de Gilgamesh, I. — Hellmann, Sedulius Scottus. — Cadet de Gassicourt, L'abbaye de Cordillon. — P. de Bouchaud, Jean de Bologne. — Lamprecht, Histoire de l'Allemagne. II, Temps modernes. III, 2. — Sigwalt, L'enseignement des langues vivantes. — Steinmüller, La littérature réformiste des langues. — Farjenel, La morale, chinoise. — Vogt, Le catholicisme au Japon. — Piolet et Vadot, La religion catholique en Chine. — E. Ferry, Le réglement de l'infanterie. — Bodley, L'Église de France. — Niebergall, La prédication, II. — La New-York Review. — Collection Baeumker et Hertling (Wittmann, Hahn, Minges, Krebs, Ostler).

Kurt Sethe, **Urkunden der 18 Dynastie** 6e-7e fascicules, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1906, in-4°, p. 393-548.

J'ai rendu compte récemment des cinq premières livraisons de cet ouvrage important : les deux que voici présentent les mêmes qualités et le même intérêt. Les documents qu'elles renferment appartiennent aux règnes communs de la reine Hatshopsouîtou, de son mari Thoutmôsis II, de son neveu Thoutmôsis III, et quelques uns d'entre eux sont très mutilés : M. Sethe les a rétablis avec beaucoup de hardiesse parfois et avec beaucoup d'habileté toujours. La collection en est d'autant plus précieuse que beaucoup de fragments ou de monuments complets provenant de mêmes personnages étaient dispersés dans les musées divers des trois continents et par suite peu accessibles aux savants. Il en ressortira des détails nouveaux pour l'histoire des souverains et une connaissance plus exacte du rôle joué par les principaux hommes d'État et fonctionnaires de l'époque.

G. Maspero.

J.-H. Breasted, **Ancient Records of Egypt, historical documents from the earliest times to the Persian conquest, collected, edited and translated with Commentary,** Chicago, the University of Chicago Press, 1906, 4 vol., in-8°, t. I, xliii-344, t. II, xxviii-417, t. III, xxviii-279, t. IV, xxviii-520 p. — Prix de chaque volume 15 fr. 75.

C'est une œuvre considérable et qui rendra des services aux Egyptologues comme aux savants qui n'ont pas étudié les écritures et les

langues de l'Egypte. Rien n'était plus difficile jusqu'à présent pour les historiens non déchiffrants que de savoir où trouver des traductions suffisamment claires des documents dont nous nous sommes servis pour établir nos Annales : ils devaient les aller chercher dans des centaines de mémoires isolés, recueils d'inscriptions, revues, journaux qu'il ne leur était pas toujours possible de se procurer, surtout lorsqu'ils travaillaient en province. Les *Records* de M. Breasted les leur donnent pour la plupart, traduits en anglais, annotés et rangés par ordre chronologique depuis les premières dynasties jusqu'à la conquête persane.

Le premier étonnement qu'on éprouve en parcourant cette immense collection, c'est de voir combien peu des textes qu'elle renferme sont traduits pour la première fois. Presque tous, même les moins importants, l'ont été au moins deux fois, et beaucoup quatre ou cinq, en anglais, en français ou en allemand, en latin, en italien. C'est ce dont on ne se douterait pas toujours en lisant les notices que M. Breasted a consacrées à chacun d'eux. Pour ne citer qu'un exemple, il n'indique à propos des inscriptions de Matonou (Amten) que les textes reproduits dans Lepsius, Schæfer et Sethe, tous Allemands [1], sans ajouter qu'il en existe une traduction française avec commentaire qui contient plus de 200 pages : il ne paraît pas en soupçonner l'existence, et c'est fâcheux, car il y aurait trouvé peut-être l'indication du sens de plusieurs passages qu'il n'a pas essayé de rendre. Il semble que, dans bien des cas, lorsqu'il s'agissait d'œuvres déjà anciennes, surtout de celles qui étaient décrites en langue française, il ne se soit pas donné la peine de les ouvrir et d'en examiner autre chose que le titre et les planches. Serait-ce qu'il est moins familier avec le français qu'avec l'allemand? En tout cas, cette négligence l'a exposé à de curieuses méprises. En voici une des plus bizarres. A propos de la grande stèle de Sheshonk, prince des Mashaouàsha [2], il raconte que cette stèle trouvée par Mariette à Abydos a été laissée par lui à sa place antique : Wiedemann dit bien qu'elle a été transportée à Boulak et il mentionne même la Salle, où elle serait exposée, *Salle hypostyle de l'Est*, *n° 93*; mais M. Breasted, qui a visité l'Egypte et le musée de Gizèh, déclare, malgré le témoignage de Wiedemann, que l'endroit où elle est actuellement est inconnu; il lui a été par conséquent impossible d'en établir un texte meilleur que ne l'est celui de Mariette. Or le monument qui n'est pas facile à dissimuler, puisqu'il est en granit rose et qu'il mesure 1 m. 20 de haut sur 1 m. 50 de large dans son état actuel, a été décrit, après Mariette, dans tous les catalogues de langue française, dans le *Guide au Musée de Boulaq* de 1883, sous le n° 491 p. 419, dans la *Notice* de Virey-Morgan éd. de 1897, p. 54, dans le

1. T. I, p. 76, c.
2. T. IV, p. 325, d.

Guide au Musée du Caire de 1902. Si M. Breasted avait consulté les sources françaises avec le même soin qu'il consulte les sources allemandes, il se serait évité cette erreur de bibliographie, et il aurait pu constituer son texte d'après l'original. J'ajoute que si je signale ce genre de fautes et si j'y insiste, c'est que M. Breasted en négligeant toute une partie, — la plus considérable peut-être — de la littérature égyptologique, enlève à des savants qui ont travaillé, et bien travaillé fort souvent, la seule récompense qui puisse leur rester aujourd'hui de leurs peines, la satisfaction de voir reconnus par les générations nouvelles les services qu'ils ont rendus. Si éminents que soient les Egyptologues d'aujourd'hui, j'ai quelque idée que leur bagage scientifique serait réduit fortement si on en retranchait tout ce qu'ils doivent à leurs prédécesseurs.

Je n'ai pas pu encore étudier mot par mot toutes les traductions de M. Breasted : j'en ai examiné assez pour constater qu'elles donnent bien le sens du document dans la plupart des cas, et que les non égyptologues auront le droit de les utiliser sans courir le risque d'être trompés. Il faudra naturellement qu'ils se méfient des tendances par trop *Séthé*-ennes que l'auteur manifeste : ni sa chronologie, ni sa façon de réduire la durée de l'empire égyptien ne me paraissent plus vraisemblables aujourd'hui qu'il y a un an. Si j'avais de l'espace pour un compte-rendu détaillé, j'aurais mille observations de détail à faire : je n'en introduirai ici qu'une seule parce que le point sur lequel elle porte est de nature à intéresser la critique biblique. J'avais transcrit par *Abilim*, pluriel de *Abel* « prairie » la seconde partie d'un des noms géographiques de la liste de Sheshonk à Karnak : M. Breasted déclare cette interprétation impossible parce que, dit-il, le pluriel de *Abel* n'existe pas, et il propose de reconnaître dans le groupe la forme Abram du nom d'Abraham. J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur la transcription *Abilim :* pour le moment, je me bornerai à dire que si l'on veut avoir un nom d'homme en cet endroit, — ce que rien dans l'orthographe égyptienne n'oblige à supposer, — Abiram ferait l'affaire aussi bien qu'Abram. Je ne m'oppose pas à la transcription Abram : mais je tiens à dire qu'elle n'est pas certaine et que les hébraisants seront prudents s'ils ne l'admettent qu'avec toute réserve que de droit.

Il serait injuste de laisser le lecteur sous une impression mauvaise ou simplement douteuse : malgré les défauts que j'ai notés, le livre est très bon et il satisfait à l'un des desiderata de notre science. Je suis sûr qu'il aura du succès et qu'il s'épuisera vite : je souhaite que dans la prochaine édition, M. Breasted comble les lacunes que je lui ai signalées. Ce lui sera peut-être un gros travail, mais il ne craint pas sa peine, et il n'épargnera rien pour rendre son œuvre aussi complète que possible.

G. Maspero.

Linguistic Survey of India. Vol. VII : Indo-Aryan Family, Southern Group, Specimens of the Marâthî Language, compiled and edited by G. A. Grierson. Calcutta, Government Printing, 1905. Gr. in-4°, xij-409 pp. et une carte.

La marâthî est la langue d'un agrégat politique qui eut son heure de brillante célébrité dans les fastes de l'Inde. Elle est aussi, semble-t-il, la continuation de celui de tous les prâcrits dont la littérature du moyen âge hindou fit le plus d'usage, au moins comme langue de la poésie lyrique, parler d'infinie et presque puérile douceur : la mâhârâshtrî. C'est ce qu'implique, en tout cas, la continuité du nom à travers les âges, et ce qu'enseignent unanimement les grammairiens indigènes. Aux raisons d'en douter, qu'on a induites de diverses considérations dialectologiques, M. Grierson, avec la haute compétence qui lui appartient, oppose une argumentation serrée et convaincante, dont la conclusion (p. 12) plaira surtout aux linguistes qui préfèrent à la théorie de l'arbre généalogique la délicate doctrine des ondulations dialectales.

A tous ces titres, la marâthî méritait une étude approfondie, que justifie d'ailleurs amplement son importance pratique actuelle : elle est parlée par plus de 18 millions de sujets sur un espace de 100,000 milles carrés anglais. Cette aire vue sur la carte offre grossièrement l'aspect d'un triangle rectangle très allongé dans le sens de l'ouest à l'est : le petit côté de l'angle droit, c'est la côte, depuis Daman jusqu'un peu par delà Goa, englobant par conséquent Bombay et ses dépendances ; le grand côté atteint et dépasse Nagpur, dont le dialecte subsiste sporadiquement encore beaucoup plus à l'est ; l'hypoténuse rejoint le littoral en coupant à travers le Bérar. A cette jonction, donc à l'extrême S.-O., une aire beaucoup plus réduite, aux alentours de Goa, enferme la kônkanî, la seule variété dialectale de la marâthî qui présente des particularités notablement divergentes et bien à elle. Plus au sud, le monde âryen finit : c'est le domaine des langues dravidiennes.

De tous les sous-dialectes de la marâthî, M. G. nous donne, entremêlés de notices grammaticales et de renseignements statistiques, 94 spécimens, chacun d'eux superbement imprimé en dêvanâgarî et suivi d'une transcription avec traduction interlinéaire ; suit, s'il y a lieu, une « free translation », inutile pour la plupart des morceaux, parce que le texte général de comparaison adopté est la Parabole de l'enfant prodigue [1]. Le livre se termine par un tableau comparatif où 214 mots ou phrases usuelles sont traduits en huit dialectes marâthiques mis en regard les uns des autres.

Les linguistes trouveront à glaner dans les notices mainte observa-

1. Mais il ne manque pas, néanmoins, de morceaux moins conventionnels, types de conversation courante ou de littérature populaire. Les deux contes des pages 90 et 210 débutent assez joliment pour qu'on regrette de n'en pas savoir la fin.

tion intéressante et curieuse. Je n'en veux ici signaler qu'une, parce que, d'une part, elle ne s'applique qu'à la variété konkanaise de la langue, et que pourtant, de l'autre, elle est susceptible d'une portée fort étendue. La marà*th*ì construit sa négation (*nà*) à la suite du verbe. De cette construction la kònkanì a fait sortir un infixe négatif dont la genèse est visible à l'œil nu, soit : *nida-nà* « il ne dort pas » ; puis *nida-nà-nt* « ils ne dorment pas », etc. ; et de même, opposé à *nida-tàlò* « je dormais », *nida-nà-talò* [1] « je ne dormais pas ». Voilà de quoi nous éclairer, s'il en était besoin, sur les origines premières de l'infixation. C'est ainsi, n'en doutons pas, que l'indo-européen a tiré de son apparente racine *yeug* sa flexion **yu-né-g-mi *yu-n-g-més*. Et ce n'est pas autrement, — bien que les germanistes allemands n'en veuillent pas convenir, — que l'alsacien, sur la locution du moyen-allemand *er müeste iht* « il devrait éventuellement », a créé une conjugaison infixante de conditionnel, soit pl. *si müest-it-e* « ils devraient ».

L'ouvrage est établi sur le plan de rigoureuse méthode et édité avec toute la sobre élégance auxquelles nous ont habitués le *Linguistic Survey* et son éminent directeur. De plus, M. Grierson s'est adjoint pour ce volume la collaboration de M. Sten Konow. Je pense que c'est tout dire.

V. Henry.

Das Gilgamesh-Epos in der Weltliteratur, von P. Jensen. Erster Band : Die Ursprünge der alttestamentlichen Patriarchen-, Propheten-und Befreier-Sage und der neutestamentlichen Jesus-Sage, Strassburg, Trübner, 1906, gr. in-8, xv-1030 pages.

Le titre nous avertit que ce gros volume est à thèse. La préface nous fait connaître que, la thèse ayant déjà reçu dans le monde savant, principalement auprès des exégètes, un accueil plus que froid, l'auteur, sans en être autrement flatté ni satisfait, n'en est pas du tout déconcerté ni ébranlé dans sa conviction. Il a fait ses preuves comme assyriologue, et ses travaux lui ont acquis en cette qualité une réputation aussi considérable que méritée. Mais il aborde maintenant l'histoire des religions et l'histoire de la Bible. A mon grand regret, je vais être obligé de me joindre à la foule qui ne sait pas comprendre la thèse et qui ne peut pas l'admettre.

Si M. Jensen s'était contenté de nous dire : « L'épopée de Gilgamesh a été pendant des siècles l'épopée nationale de l'empire chaldéen; elle remonte aux âges les plus reculés, ainsi qu'en font foi les monuments figurés ; elle a donc pu et dû pénétrer partout où sont parvenus les armes et l'influence de Babylone, conséquemment en Palestine,

1. P. 171. Observer les variations de quantité qui résultent de l'agglutination et qui sont les amorces d'une apophonie future et indéfiniment possible.

chez les peuples de Canaan, et aussi en Israël ; elle devait être encore populaire au temps de la captivité ; rien donc d'étonnant à ce qu'on en retrouve des traces dans la littérature biblique ; tout le monde sait qu'on en retrouve d'abord un gros morceau, le déluge, qui se rencontre à la fois dans l'épopée chaldéenne et dans le livre de la Genèse ; mais d'autres débris moins considérables peuvent être signalés, avec quelque probabilité ; de même certaines analogies, où n'apparaît pas suffisamment un indice de dépendance, pourraient s'expliquer encore par une influence plus ou moins lointaine de l'épopée sur la tradition légendaire d'Israël », — personne n'aurait eu lieu de s'étonner, et le savant orientaliste n'aurait été exposé à la contradiction qu'à propos de tel ou tel rapprochement particulier. Mais il ne nous dit pas cela, et il nous dit bien autre chose. A peu près tous les grands personnages de la Bible, y compris le Christ, sont des Gilgamesh, ou des Éabani, à moins que ce ne soient des Xisuthros, ou bien les trois en même temps. Et la base de ces rapprochements échappe à l'esprit le plus bienveillant et le mieux exercé aux comparaisons de ce genre.

Prenons d'abord en exemple la légende de Moïse :

Gilgamesh obligeait les habitants d'Érek à construire les murs de leur ville : Pharaon condamnait les Israélites à faire des briques pour la construction de ses villes. L'oppression des gens d'Érek cesse par la création du pasteur Éabani, qu'une hiérodule va chercher dans la campagne et qui contracte amitié avec Gilgamesh : la servitude des Israélites cesse par l'intervention du pasteur Moïse, qui se rend, avec sa femme, du désert en Égypte, et qui rencontre en chemin son frère Aaron, dont il fait son auxiliaire. Gilgamesh et Éabani s'en vont à la montagne des dieux combattre le roi des Élamites, Humbaba, et, très probablement, ramènent d'Élam la déesse Irnina-Ishtar : Moïse et Aaron viennent avec les Israélites à la montagne de Dieu, Sinaï-Horeb ; ils battent non loin de là les Amalécites ; après quoi le prêtre Jethro ramène à son gendre Moïse Sippora, femme de celui-ci, qu'il avait renvoyée. Quand Gilgamesh et Éabani sont rentrés à Érek, Gilgamesh rejette l'amour d'Ishtar : peu après que les Israélites se sont éloignés du Sinaï, Miriam et Aaron reprochent à Moïse d'avoir pris une femme couschite (*Nombr.* XII). Après avoir dédaigné Ishtar, Gilgamesh tue le taureau céleste : après l'incident de la femme couschite, le livre des Nombres raconte l'immolation de la vache rousse (*Nombr.* XIX)....

Les rapprochements continuent pendant des pages et des pages, sans être plus concluants. On en trouverait tout autant dans n'importe quelle histoire, et les faits divers des journaux en fourniraient des milliers. Qu'est-ce que cela peut prouver ? Absolument rien, et M. J. aurait pu aussi bien rattacher à son Gilgamesh toute la Bible, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Puisqu'il est allé jusqu'aux Évangiles, donnons encore quelque idée de ses explications :

Éabani était dans la campagne, vêtu de peaux, mangeant de l'herbe avec les bêtes : ainsi Jean-Baptiste. Les dieux avaient prescrit à la déesse Aruru la manière de créer Éabani : l'ange Gabriel avait prescrit à Zacharie le régime que devait suivre son fils Jean. Amitié de Gilgamesh et d'Éabani : baptême de Jésus par Jean. Éabani est retourné à sa campagne après s'être lié avec Gilgamesh : Jésus va au désert après son baptême. Le dieu soleil a parlé à Éabani : le diable a parlé à Jésus. Éabani revient à Érek : Jésus retourne en Galilée. Xisuthros a échappé au déluge : Jésus a calmé la tempête. Gilgamesh a reproché à Isthar ses amants : Jean-Baptiste a blâmé Antipas et Hérodiade. Gilgamesh a marché contre Humbaba : Jésus est venu à Jérusalem. Ishtar, devant son père Anu, a accusé Gilgamesh de l'avoir insultée : Jésus, devant le grand prêtre, a été accusé de blasphème. On pouvait imaginer Gilgamesh tué par Humbaba : Jésus a été condamné à mort par Pilate. Après le déluge, Xsuthros a été enlevé par les dieux : après sa mort, Jésus ressuscite et monte au ciel... ...

Ici encore il est inutile d'insister. Le lecteur jugera.

Alfred Loisy.

Sedulius Scottus, von S. Hellmann (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mitelalters*, herausgegeben von Ludwig Traube, Bd. I, H. 1); München. C. H. Beck, 1906; xv-203 pp. in-8°. Prix : 8 Mk. 50 (le vol. complet, 15 Mk.).

Nous avons annoncé l'entreprise de M. Traube. Son recueil sera pour l'étude du moyen âge ce que sont les *Texte und Untersuchungen* pour celle du christianisme ancien. Le caractère littéraire du moyen âge est la conservation de la tradition antique et la transformation de cette tradition par les peuples nouveaux. La littérature, le style, les pratiques et la théorie de la métrique, du rythme et de la rhétorique, l'histoire de la philologie et de la transmission des œuvres classiques, l'histoire de l'écriture, voilà autant de points que contient la formule générale de l'époque. Le besoin de monographies développées et d'éditions critiques était vivement ressenti. La collection de M. Traube va lui donner satisfaction et aider à éclaircir un chapitre important de l'histoire de la civilisation occidentale.

L'action des lettrés insulaires est une des obscurités de cette histoire; on l'a vu, à propos du livre de M. Roger. M. Hellmann a donc choisi heureusement le sujet du premier mémoire. Le sous-titre en indique les trois parties : *Liber de rectoribus christianis; Das Kollektaneum des Sedulius Scottus im dem Kodex Cusanus C 14 nunc 37; Sedulius und Pelagius.*

I. Le *De rectoribus* appartient à un genre qui est la transformation chrétienne du panégyrique. Le changement est complet : à l'éloge officiel s'est substituée la monition. On voit déjà poindre à l'époque mérovingienne cette évolution dans des écrits de circonstance. Mais

on doit aux lettrés de l'époque suivante d'avoir fait de l' « Institution du prince » un genre littéraire bien défini. Outre le *De rectoribus*, nous avons la *Via regia* de Smaragde, le *De Institutione regia* de Jonas d'Orléans, le *De regis persona et regio ministerio* d'Hincmar. Avec les essais d'Agobard et de Florus de Lyon, ce sont les débuts de la littérature politique au moyen âge. La forme est celle qu'imposait la culture contemporaine, un mélange de souvenirs classiques, de pathos ecclésiastique et de définitions pédantes, tirées d'Isidore, le tout uni par un style indigent et barbare.

Sedulius a écrit son livre entre 855 et 859 pour Lothaire II. Dans le problème capital qui agitait les esprits, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, il prend une position intermédiaire. La manière dont il traite le sujet révèle la connaissance étendue qu'il possédait de la littérature classique. Chaque chapitre comprend deux parties, l'une en prose, l'autre en vers de mètres variés.

L'ouvrage avait été publié par Freher (1619) et Mai (1842; d'où Migne, *P. L.*, CIII, 291). M. H. a eu à sa disposition plus de secours que ses devanciers et nous apporte un texte tout à fait sûr. Il a complété sa tâche en déterminant avec soin, dans un second apparat, les sources nombreuses de Sedulius.

II. Le *Collectaneum* de Sedulius a été étudié par divers savants, surtout par J. Klein (1866). C'est une copie de la fin du XIIe siècle, que l'on peut rattacher au monastère de Saint-Jacques à Liège, où séjourna Sedulius. L'original était un recueil d'extraits, qui ne nous a pas été transmis complet ni dans l'ordre primitif. Il n'en est pas moins précieux par le témoignage qu'il fournit des lectures de Sedulius et par les fragments d'ouvrages perdus qu'il a conservés. A côté d'auteurs irlandais ou d'ouvrages vulgarisés en Irlande, comme Priscien et Charisius, nous trouvons Végèce, Valère Maxime, Macrobe et surtout Cicéron (*De inu.*, *Pro Flacco*, *Pro Fonteio*, *Phil.*, *In Pis.*, *Parad.*, *Tusc.*; plus la *Rhét. à Hérennius*).

D'où viennent les textes lus par Sedulius? Ceux de la première catégorie sont d'origine irlandaise, même ceux qui se trouvaient aussi sur le continent, comme Ambroise. Cependant il se sert souvent de l'*Historia tripartita*, de Cassiodore; d'après cet ouvrage, il cite déjà la scène de l'église entre Ambroise et Théodose; ce récit sera fort exploité lors de la querelle des investitures. Or, l'*Historia* était inconnue des sources irlandaises de Sedulius. De plus Sedulius paraît tirer du continent la plupart de ses citations profanes, certainement celles de Valère Maxime et des *Tusculanes*, et aussi celles de Lactance.

Sedulius se proposait de recueillir des pensées morales et des traits brillants. Mais il ne s'astreint nullement à une exactitude rigoureuse. Par une série de textes parallèles, M. H. montre comment il abrège ou modifie son modèle. Cela est de conséquence pour les fragments de Cicéron qu'il a sauvés.

Parmi les livres irlandais de sa bibliothèque se trouvait un recueil, *Prouerbia Graecorum*, qu'il cite aussi dans le *De rectoribus* et qui est utilisé par les collections canoniques irlandaises. M. H. le publie d'après les différentes sources. Il explique le titre par l'hypothèse d'un original grec ou d'une traduction grecque prise pour l'original et incline à attribuer la paternité du recueil aux Irlandais. L'origine celtique est, en effet, très probable. La langue a quelques analogies avec celle des *Hisperica Famina*. La forme de ces sentences me paraît être surtout empruntée à la Bible. Les livres sapientiaux contiennent des accumulations, comme celles de A 36, 62, 74. Les énumérations caractéristiques d'objets ou de personnes qui ont les mêmes qualités se retrouvent dans les *Proverbes de Salomon*. Cf. *Prou Graec.*, A 54 : « Septem sunt ora in quibus nusquam genus misericordiae repertum est : os inferni..., os cupiditatis..., etc. » ; et *Prov. Sal.*, xxx, 15 : « Tria sunt insaturabilia et quartum quod nunquam dicit : Sufficit : infernus et os uuluae et terra... ; ignis uero numquam dicit : « Sufficit » ; on peut comparer tout ce chapitre avec les passages auxquels renvoie M. H., p. 135. On peut aussi comparer A 53 avec *Ps.*, CLXV, 2 ; *Prov.*, XII, 5 ; *Ps.*, CXXXIX, 6 ; CXL, 9. J'inclinerais à croire que le moraliste irlandais a voulu donner une sorte de pendant aux proverbes bibliques. Le titre n'indiquerait pas, dès lors, une origine vraiment grecque, mais seulement une composition profane ; l'épithète de « grec » englobe et oppose toute la littérature séculière à la « vérité hébraïque ».

Un autre appendice traite de la collection canonique irlandaise publiée en 1874 par Wasserschleben. Bradshaw y avait déjà distingué deux recensions. M. H. prouve que la plus ancienne est celle que Bradshaw avait cru la plus récente, celle du Vallicellianus A 18 (xe s.). Une étude de la collection canonique irlandaise au point de vue des principes et des idées serait désirable. M. H. remarque qu'elle servirait à préciser le rapport établi au moyen âge entre le droit et la morale. Cette observation est très juste. L'union des préoccupations morales et juridiques se retrouve dans un personnage qui me paraît avoir eu une certaine influence sur les conceptions ecclésiastiques des Irlandais, Césaire d'Arles ; voy. mon étude sur *Le rôle théologique de Césaire d'Arles*, surtout p. 131 suiv. (*Rev. d'hist. et de littér. religieuses*, X (1905), 468 suiv.).

Un dernier appendice de cette partie complète les renseignements et les textes publiés par Klein relevant de la philologie classique (*Tusculanes*, Valère Maxime, Macrobe).

III. La troisième partie est un supplément et une correction importante aux recherches de M. Zimmer, *Pelagius in Irland*. Le commentaire de Pélage sur saint Paul ne peut être reconstitué que d'une manière approximative et indirecte. M. H. fait entrer en ligne toutes les sources dont quelques-unes ont été signalées après le livre de M. Zimmer. Il faut distinguer deux groupes, Θ et Δ. Au premier appartient θ

et le Pseudo-Primasius (*P. L.*, XVIII, 413); θ se subdivise lui-même en deux familles, le ms. de Würzbourg M. th. f. 12 (voy. Zimmer) et θ', c'est-à-dire Smaragde (*P. L.*, CII, 13), Sedulius (*P. L.*, CIII, 9; cité par M. H. d'après les ms.) et le mss, de Vienne Palat. 1247 (voy. Zimmer). Δ est représenté par le ms. de Saint-Gall 73, dont M. Zimmer a révélé l'importance, et le Pseudo-Jérôme (*P. L.*, XXX, 645). Le ms. de Saint-Gall est contaminé par des corrections prises à θ. Le groupe θ doit jouer un grand rôle, car il décide, en cas de désaccord, entre Δ et le Pseudo-Primasius. Mais la reconstruction du commentaire lui-même reste une tâche impossible; nos sources ne sont que des abrégés ou des gloses extraits de l'ouvrage.

Quatre appendices terminent cette partie : gloses tirées de Pélage, dans le ms. de Munich 9545 (xe s.); Mss. de Sedulius sur saint Paul; Remarques sur les prologues et les arguments de Pélage; La division des Épîtres en chapitres dans Sedulius.

Le livre de M. Hellmann inaugure de la manière la plus heureuse la collection entreprise par M. Traube.

Paul Lejay.

Histoire de l'abbaye de Cordillon, par M. F. Cadet de Gassicourt, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Caen, 1906 (Paris, Champion) in-4 de xxxv-260 pages, illustré de 13 planches hors texte. Tome Ier histoire.

L'histoire de l'abbaye de Bénédictines de Saint-Laurent de Cordillon, au diocèse de Bayeux, est une œuvre consciencieuse, fruit de longues et patientes recherches, apportant de curieux détails sur l'histoire ecclésiastique du Bessin normand. Cordillon ne joua pas un rôle aussi important que la fameuse abbaye de la Trinité de Caen, sa voisine, mais son histoire n'en est pas pour cela moins intéressante à cause des documents qui ont permis à l'auteur d'en reconstituer tout le passé.

L'origine de cette abbaye est très incertaine et a donné lieu à bon nombre de légendes que l'auteur a fort judicieusement exposées (p. 1-12) et que nous avons trouvées aussi ingénieuses que pittoresques, surtout celle rapportée à la page 3, et qui permettent d'en faire remonter la fondation dès le xiie siècle. Il est regrettable que le cartulaire, dont M. de G. prépare l'édition, n'ait pas conservé les chartes primitives qui auraient permis à l'auteur d'être un peu plus affirmatif; mais ceci n'ôte rien au mérite de l'œuvre, conçue et réalisée, nous dirions presque avec élégance de style si la sécheresse du sujet n'était venue parfois jeter une note d'ennui dans ces pages qui sont pourtant le tableau fidèle d'une abbaye bénédictine pendant le cours de son existence.

L'histoire de Cordillon pendant le moyen âge est presque impossible à reconstituer ; elle est à peu près tout entière dans les chartes que l'auteur a analysées, et elles ne sont pas nombreuses, ayant été perdues ou transcrites en petit nombre dans le Cartulaire que conserve actuellement la Bibliothèque du chapitre de Bayeux (p. 16). Le fameux *Regestrum visitationum* d'Eudes Rigaud ne fait aucune mention de Cordillon, nous sommes ainsi privés de renseignements sur l'état temporel et moral de l'abbaye à une période, relativement peu éloignée de la fondation.

Ce n'est guère qu'à partir du XVIe siècle, au moment de la diminution progressive de Cordillon, qu'on peut suivre, d'une manière à peu près certaine, l'histoire particulière de l'abbaye. C'est alors toute une suite de noms de la noblesse normande que nous rencontrons dans les derniers chapitres de cette histoire. Bonne de Harcourt, Jeanne de Bures, Jacqueline de Cornet de Briquessart, Thomine Pigache, que l'auteur semble confondre avec les Pigace (p. 61) ; Guillemette de La Ferrière, Jeanne de Savonnières, Marie de Matignon qui commença la rédaction d'un *Journal* tenu par les dernières abbesses, actuellement conservé dans la bibliothèque du Grand séminaire de Bayeux, et continué, par celles qui lui succédèrent, jusqu'en 1772. Ce manuscrit nous initie, année par année, à tous les travaux, à tous les événements qui se passèrent à Cordillon pendant cette période de cent douze ans (p. XI) ; l'auteur y fait de nombreux emprunts (p. 98 et suiv.)

Dans la liste des dernières abbesses, on trouve les noms de Marie de Matignon de Gacé, Marie de Froullay de Tessé, Marie Le Berceur de Fontenay, Bonne-Eulalie d'Anneville de Chiffrevast. L'auteur a entremêlé les chapitres consacrés au gouvernement de chaque abbesse, de renseignements biographiques sur les religieuses, ce qui a donné à son livre une physionomie particulière, véritable galerie de portraits monastiques, un peu frustes, mais combien réels !

Les amateurs d'anecdotes et de minuties intérieures auront beaucoup à glaner dans ce livre ; mais, par contre, peu de faits saillants relatifs à l'histoire générale de Normandie : l'histoire de Cordillon ne sort pas de l'enceinte claustrale.

La Révolution vint et l'abbaye disparut comme tant d'autres. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une grande maison modernisée dans laquelle l'auteur eut la première pensée de composer son livre (p. V).

M. de G. a, dans une assez longue introduction, (V-XXXIV) examiné et présenté les sources de l'histoire de Cordillon ; il en a tiré tout le parti possible, on doit lui en savoir gré.

Etienne DEVILLE.

Bouchaud (P. de). **Jean de Bologne** (1542-1608). Paris, Lemerre, 1906, in-8°.

M. P. de Bouchaud est un poète et un humaniste. Cette dualité nous explique et la forme et le fond du nouveau volume d'art que nous devons à sa plume érudite. Son *Jean de Bologne* comprend en effet trois parties: d'abord, un chapitre de courtes biographies d'artistes, sans lien entre elles, tels des sonnets, de 116 pages; puis la notice sur Jean de Bologne; enfin, pour terminer, d'autres biographies, brèves et indépendantes. Pour un poète, c'est l'aube, le jour, le crépuscule de l'art italien du XVIe siècle. En résumé, il a voulu, je pense, faire œuvre de vulgarisation, mettant à la portée de tous, des documents, un peu longs et trop disséminés dans la *Fin de la Renaissance* d'Eug. Müntz, trop concis, trop rapides dans la biographie de Jean de Bologne de M. Leprieur; ce dernier d'ailleurs fournissant un cadre parfait. Nous ignorons si M. P. de B. l'a connue.

Les neuf premières pages du volume résument le tableau de la sculpture italienne au XVIe siècle. Ce serait là, vraiment, un tour de force, non sans mérite, si on ne s'y trouvait en présence d'idées, que leur âge, leur respectabilité ont fait pendant longtemps considérer comme de tout repos, mais qui, malheureusement, commencent aujourd'hui à se terriblement démoder. Eug. Müntz ne semble pas avoir écrit: on en parle ici très peu; pour Courajod, suivant la tradition, M. P de B. fait bonne et prompte justice, en quelques lignes sévères, de cet insurgé (p. 118); quant à l'Exposition des Primitifs français de 1904, on ne sait vraiment si elle a été ouverte, car nulle part, ses premières conséquences ne sont signalées. Seul, l'art italien demeure, seule, l'Italie a instruit le monde. C'est là que les Flamands ont appris ce qu'ils savent: « dire le contraire, c'est s'insurger contre un fait », — « c'est ne voir qu'un des côtés de la question et ne pas vouloir comprendre que la vitalité de l'art italien était trop forte pour ne pas s'étendre en dehors de l'Italie. » Le fait, mais où est-il? M. P. de B. l'affirme, c'est parfaitement vrai; mais si d'autres allaient avoir l'audace de prétendre le contraire, en apportant aussi des faits? Car tout est possible. Il ne suffit pas de dire en effet qu'une chose n'est pas, pour qu'elle ne puisse pas être. Voyez la question d'Alesia, sur qui « tout a été dit »: — c'est imprimé, et par un critique historique, non des moindres —; pourtant aujourd'hui, M. Espérandieu ne vient-il pas lui donner une vie toute nouvelle et insoupçonnée hier?

S'il est excellent d'appartenir à une école, décent de s'incliner devant des maîtres expérimentés, facile de suivre des chemins depuis longtemps frayés, il ne faut pas, comme l'écrivait hier le général Libermann, « que l'habitude de ne penser que par autrui, rendit incapable d'idées personnelles », — « il ne faudrait pas non plus que la mémoire fut développée au détriment du jugement ». Le travail de M. P. de B. me semble alors arriver au moment opportun.

Pour lui, en réalité comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs, la Renaissance, me semble demeurer, tout comme une toile de Carrière, dans un brouillard, un peu dangereux.

A propos de mes *Origines françaises de la Renaissance*, le comte de Lasteyrie n'a pas hésité à se prononcer. « C'est bien simple, a-t il dit, toute l'histoire de l'art est à refaire » [1]. Mais en même temps il m'écrivait, et je me garde bien de ne pas répéter ses lignes, car nous ne ferons jamais trop de lumière : « Vous aurez de la peine à vous entendre avec vos contradicteurs, puisque vous ne parlez pas le même langage. »

C'est parfaitement vrai, mais pourquoi ? Parce que jamais on n'a positivement défini ce qu'était la Renaissance artistique — je dis *artistique*. Le *Jean de Bologne* de M. P. de Bouchaud permet de préciser la chose.

Là, en effet, à chaque page, il est question de l'*humanisme* : « son influence sur l'art », — « le subjectivisme qu'il engendre ». Pour M. P. de B. la Renaissance est « l'amour de l'Antique, le culte des belles formes, l'amour des nudités » (p. 115). Et, ajoute-t-il, « il ne s'agit pas de savoir si la concurrence méridionale doit céder le pas à la mentalité septentrionale, mais de constater simplement qu'au XVIe siècle, le monde entier a les yeux tournés vers l'Italie ». D'accord, mais avant le XVIe siècle, avant le XVe, n'y avait-il donc rien ? C'est là où précisément gît l'erreur. Tous ceux qui parlent de la Renaissance, la tiennent pour une, indivisible. Tous unissent dans une pensée unique la Renaissance *artistique* et la Renaissance *littéraire*. M. P. de B. suit la discipline de l'École, dont la formule se résume ainsi : « La Renaissance est le mouvement *intellectuel* et *artistique*, qui, en Europe, substitue aux *idées* et aux *formes* du Moyen Age, des *idées* et des *formes* nouvelles. On attribue son origine et ses caractères essentiels à l'influence des chefs-d'œuvre de la *pensée* et de l'*art* antique, à peu près oubliés pendant le Moyen Age. » (A. M. Berthelot). Or, humanistes et artistes sont-ils donc aussi dépendants l'un de l'autre qu'on prétend le dire, marchèrent-ils donc toujours forcément la main dans la main, les artistes à la remorque des humanistes ? Jusqu'à hier cela ne faisait aucun doute ; mais aujourd'hui ? Si, en effet, nous voyons tous en Pétrarque le premier des humanistes, si son couronnement au Capitole (1431) annonce la venue d'un âge intellectuel nouveau, si même on peut admettre que Dante a préparé le culte de l'Antiquité littéraire, (1321), que pouvions-nous dire de l'histoire de l'art pur ? Rien, puisque « dans leur humilité, les Primitifs n'avaient pas voulu livrer leur nom à la postérité ». Alors, c'était fort simple : l'art et l'humanisme *devaient* avoir une commune origine et, comme nul ne pouvait contredire, la cause était entendue. Mais voilà que tout à coup des

1. *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1906, t. II, p. 62.

signatures indiscutables viennent au jour, que dès 1145, des artistes, comme le peintre *français* Johannes Gallicus, signe à Brunswick, en grosses lettres, une page d'un talent absolument personnel, qu'en 1160, le chartrain Rogerus sculpte et signe les statues du portail royal de la cathédrale de Chartres, que vers 1170, Brunus sculpte et signe le portail de Saint-Gilles du Gard, dont les statues sont aussi belles que les plus belles du XIVe siècle, qu'une foule d'artistes enfin — du XIe au XIVe siècle, on en pourrait citer dès à présent deux cent cinq, qui ont ainsi tracé, souvent orgueilleusement, sur la pierre ou sur le bois leur nom qu'ils voulaient transmettre aux générations futures —, jettent sur la nature « ce regard heureux » qui est la bonne fortune du génie, où trouvons-nous à cette époque l'influence de cet humanisme, dont tous sont d'accord pour constater l'apparition seulement au commencement du XIVe siècle?

Voilà ce que M. P. de B. n'a pas soupçonné, ou plutôt ce qu'il n'a pas encore admis. Pourtant peut-il nier « un fait » contre lequel, il paraît difficile de « s'insurger »? Son *Jean de Bologne* n'était donc pas inutile : car il permet d'attaquer de front une légende qui a fait son temps. Pour finir, en admettant même que sur quelques points nous acceptions ses théories, saurions-nous vraiment partager ses enthousiasmes pour la fin du *Rinascimento,* quand Courajod, dans sa prophétique envolée, qui mit pourtant plus de vingt ans à se faire simplement discuter, montrait déjà, et non sans raison, que l'art d'un Donatello et d'un Ghiberti n'était pas un point de départ, mais au contraire un point d'arrivée?

F. DE MÉLY.

Karl LAMPRECHT, **Deutsche Geschichte.** Zweite Abteilung : Neuere Zeit. Dritter Band, zweite Hälfte. 1. und 2. Auflage. Freiburg i. B., Heyfelder, 1906. In-8°, pp. XIV, 399-873.

La première partie de ce nouveau volume de la *Deutsche Geschichte* de M. Lamprecht a paru l'année dernière et je l'ai annoncée ici même (*Revue* du 3 juin 1905). Elle nous donnait pour la fin de la « période de l'individualisme » un tableau de l'évolution sociale, intellectuelle et artistique de l'Allemagne; la seconde partie est consacrée à son histoire politique, de 1650 à 1750 environ. Par sa matière même l'auteur se trouvait donc ramené davantage dans les voies ordinaires des vastes synthèses historiques et il avait plutôt à utiliser les recherches des autres savants qu'à mettre en œuvre une documentation personnelle. Mais s'il ne pouvait y avoir autant de nouveauté dans les résultats, cette seconde partie n'en conserve pas moins sa valeur propre.

Le premier souci de M. L. a été de ne pas tomber dans une confusion difficile à éviter et de donner au lecteur une vue claire de l'évo-

lution politique de l'Allemagne, en négligeant volontairement tout ce qui s'est accompli en dehors des grands faits qui gouvernent le développement historique de la nation et lui ont imprimé une direction essentielle dans les périodes suivantes. Pour celle qui forme en ce moment l'étude de l'auteur, l'histoire politique de l'Allemagne tient dans l'avènement de l'Autriche et de la Prusse au rang de grandes puissances. Ce rang, elles l'ont conquis à la fois par une extension territoriale et par la transformation de la monarchie en un État absolu ; de plus, en même temps qu'elles s'accroissent, elles deviennent rivales. Les grandes puissances occidentales comme les États du Nord et de l'Est ont été intimement mêlés à ces progrès qu'ils ont tantôt favorisés et tantôt contrariés, et l'histoire de l'Allemagne se confond alors presque avec l'histoire de l'Europe ; quant aux petits États allemands, leur médiocrité leur a imposé un rôle de satellites très varié, mais accessoire. C'est ce jeu d'intérêts politiques si changeant et si complexe que M. L. s'est appliqué à suivre et à démêler, en ne perdant jamais de vue les ambitions des différents États, le programme qu'ils se sont tracé, les succès et les échecs qu'ils ont rencontrés et la nouvelle orientation résultant pour eux des uns et des autres. Son livre a le mérite de coordonner avec beaucoup de lucidité et d'une façon vivante toutes les démarches, tortueuses ou brutales, de la diplomatie allemande et étrangère, d'en expliquer en détail les conflits, mais en se bornant à un résumé succinct, quand le moment est venu d'en suivre les phases militaires. En effet sur les guerres mêmes qui se sont presque succédé sans interruption dans cette période, l'auteur a voulu passer rapidement. Il s'est au contraire attaché à bien marquer l'évolution de la politique intérieure des deux États principaux, l'Autriche et la Prusse. Dans cet effort incessant qu'elles font l'une et l'autre pour devenir grandes puissances européennes, deux facteurs, d'ailleurs connexes, tiennent la première place : le régime financier et l'organisation militaire. M. L. a étudié par le menu les transformations de la politique financière en Prusse et en Autriche, depuis le Grand Électeur jusqu'à Frédéric II, depuis Léopold Ier jusqu'à Marie-Thérèse, en insistant sur la lutte que ces fondateurs d'un État absolu ont dû engager contre la résistance des diètes provinciales. Le nouveau régime militaire qui jette les fondements d'une armée permanente, presque d'une armée nationale, a été, lui aussi, examiné dans le détail, et pour lui, comme pour l'organisation financière et les progrès de la centralisation administrative, un constant rapprochement est établi entre la Prusse et l'Autriche, qui nous permet de saisir à combien d'égards l'État de Frédéric II était en avance sur la monarchie des Habsbourgs et comment l'application ou le génie des Hohenzollern ont lentement préparé une supériorité que les événements devaient consacrer. Ce souci d'une explication interne des progrès extérieurs d'un État n'est pas un des moindres mérites

du volume. Cependant le désir d'insister sur l'organisation intérieure n'a pas fait négliger à l'auteur l'œuvre personnelle des acteurs de cette période historique. La part qui revient au Grand Électeur, à Frédéric Ier, à Frédéric-Guillaume et à son fils a été pesée avec précision : jugeant le premier plus froidement qu'on ne fait d'ordinaire, M. L. a tenu au contraire à souligner les mérites du second et du troisième surtout, auxquels jusqu'à présent on n'avait pas rendu entière justice. Mais par dessus tout il a su donner un vif relief à la physionomie de ses grands premiers rôles : la sympathique figure de Marie-Thérèse se détache nettement dans son récit, et la belle caractéristique de Frédéric II qui le termine se lira avec intérêt, même après tant d'autres.

Ce nouveau volume prend dignement rang dans la série de ses aînés, non pas, à vrai dire, par l'originalité de ses conclusions, mais parce que, conformément au plan général de l'historien, il nous fait bien saisir la relation intime que l'auteur a voulu établir entre l'évolution de la nation pendant la période individualiste, telle qu'il l'a exposée dans ses livres antérieurs, et son développement politique [1].

L. R.

Ch. Sigwalt. **De l'Enseignement des langues vivantes.** Paris, Hachette, 1906, in-16, pp. XIII, 288. Fr. 3,50.

Steinmüller. **Hermann Breymann's Neusprachliche Reform-Literatur,** (Drittes Heft). Leipzig, Deichert, 1905, 8° p. 152. Mk. 4.

I. Un des maîtres les plus autorisés parmi les professeurs de langues vivantes a réuni en volume une série d'articles écrits au cours des vingt dernières années et dont l'ensemble reflète assez fidèlement l'évolution de cet enseignement. Mais le livre n'a pas seulement une valeur documentaire intéressant les historiens de la pédagogie. Les « jeunes », auxquels sont dédiées ces « idées d'un vieux professeur », et aussi leurs aînés, en même temps que le public soucieux d'une information sûre, trouveront profit à lire ces réflexions, fruit d'une longue expérience qui ne s'est fermée à aucune nouveauté, mais ne se paie d'aucune illusion. Les conclusions principales de ces articles — elles reviennent avec une insistance qu'excuse la forme du livre — c'est que le but de l'enseignement des langues étrangères doit être avant tout défini et qu'il faut s'accorder à le trouver dans l'acquisition de la langue usuelle, qui pour l'auteur représente tout le langage commun, à l'exception de toute terminologie spéciale. Quant aux moyens d'atteindre ce but, on est aujourd'hui unanime à reconnaître qu'on n'y réussira qu'avec les procédés inductifs ; mais entre eux M. Sigwalt ne veut pas faire de choix absolu, il reste éclectique et réclame avec insis-

---

1. P. 465, pourquoi ne pas laisser à *Kortrijk* son nom français, puisqu'à côté Lille et Tournai ne s'appellent ni Ryssel ni Doornick ; p. 566, lire le comté de Valengin, au lieu de *Valengis*.

tance la liberté pour le maître. Les dernières réformes ont prôné et imposé une forme de ces procédés, « la méthode directe ». M. S., qui sait la mesure des résultats scolaires, se défie de ses brillantes promesses; il paraîtrait même qu'elle ne les aurait pas toutes tenues et que la traduction chassée à coup de fourche ne serait pas éloignée de rentrer en grâce. Quoi qu'il advienne, un fait est certain, c'est que l'enseignement des langues vivantes se transforme, progresse et évolue franchement dans un sens utilitaire. Telle est du moins l'impression que laissera aux profanes le livre de M. S., écrit avec une réelle liberté d'esprit et plein d'un bon sens aiguisé parfois de beaucoup de malice.

II. La publication de M. Steinmüller est faite pour plaire à M. Sigwalt (son nom p. 100 s'y est déformé en *Siegwart*) : il y trouvera une confirmation de beaucoup de ses prévisions et aussi une orientation de l'enseignement des langues vivantes en Allemagne telle qu'il la souhaite chez nous : l'éclectisme dans la méthode au lieu du dogme. M. Breymann avait fait paraître une bibliographie critique de tout ce que le mouvement réformiste dans l'étude des langues étrangères avait suscité; deux volumes embrassant la période de 1876 à 1899 ont été publiés. Il a laissé le soin d'éditer le troisième à un de ses élèves, M. St., qui s'est acquitté de sa tâche avec la plus grande conscience, en conservant le plan et les divisions de son maître. On pourrait sans doute lui signaler l'oubli de quelques brochures parues chez nous, mais ces lacunes sont de peu d'importance et sa bibliographie reste suffisamment copieuse. Avec les ouvrages de discussions théoriques et les livres destinés à servir dans la classe pour l'enseignement du français, M. St. nous renseigne aussi sur les règlements officiels, programmes, congrès et conférences intéressant la discipline des langues vivantes. Tout ce répertoire sera très précieux à qui voudra en étudier l'évolution. L'auteur l'a déjà esquissée dans un aperçu général à la fin de son volume (p. 103-142) pour la période dont il s'est occupé. Pour résumer d'un mot à mon tour ses conclusions, on peut constater que le mouvement réformiste est en Allemagne en décroissance; un compromis s'est établi entre radicaux et conservateurs : on est convenu de la nécessité de garder dans la classe l'usage de la langue maternelle, de conserver la traduction, version et thème, enfin de ne pas se borner à laisser les élèves *faire leur grammaire*. Les partisans les plus déclarés de la méthode directe ont accordé qu'à l'école on ne pouvait pas apprendre à parler. Il est curieux de comparer l'ardeur présente des réformistes français avec cette prudente retraite de leurs collègues d'Outre-Vosges. Mais pour avouer ses impuissances ou ses erreurs, la réforme n'en a pas été moins utile à l'enseignement des langues étrangères qu'elle a vivifié et mieux armé. M. St., qui comme son maître appartient à ce parti de la conciliation, a eu raison d'en signaler tous les heureux bien-

faits, et l'on peut en espérer d'analogues pour nos propres écoles, lorsque les théories, chez nous comme en Allemagne, se seront mises d'accord avec l'expérience.

L. R.

F. Farjenel. **La morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient** (Études économiques et sociales publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales). 1 vol. in-8°, Giard et Brière, 1906.

Dans cette « œuvre de vulgarisation », l'auteur expose les principes de la société chinoise; avec raison, il y trouve comme idée dominante la piété filiale dont le culte des ancêtres est l'expression tangible. L'exposé est clair et, n'ayant pas de caractère technique, reste un peu superficiel; il est toutefois de nature à donner en somme quelques idées justes au lecteur. On y rencontre malheureusement diverses erreurs, dont les unes sont, je le veux bien, de simples inadvertances, par exemple Confucius vivant de 551 jusqu'après 452 a. C. (p. 58), et aussi l'état de « Tsin qui couvrait le sol du Chen-Si « et du Tchéli » (p. 44) : or Tsin ne comprenait pas le Chen-si ou Chàn-si, mais le Chăn-si, et d'autre part Tshin (que M. F. appelle aussi Tsin) était à l'extrême ouest de la confédération, non pas dans la région de l'est. D'autres erreurs, plus graves, tiennent peut-être à la méthode même : c'est ainsi que dans le chapitre X, *la morale moderne* M. F. ignore les travaux de M. De Groot, et spécialement son *Sectarianism* ; par contre il fait dans *la société primitive* une place bien large et bien nette à l'Assyrie; de même le rapprochement θεός, *tao* (p. 117, note 2) ne relève que de l'imagination.

Maurice Courant.

Science et religion. Études pour le temps présent. Paris, Bloud et Cie.
I. Albert Vogt. **Le catholicisme au Japon.** 1 vol. in-12.
II. J. B. Piolet et Ch. Vadot. **La religion catholique en Chine.** 1 vol. in-12.

I. Ce résumé qui montre une véritable intelligence des choses japonaises, met bien en relief les points principaux de l'histoire du catholicisme au Japon, tant aux XVIe et XVIIe siècles que depuis 1844. Quelques pages, celles par exemple où sont contées la découverte, puis la persécution des vieux chrétiens de Nagasaki, sont émouvantes en leur brièveté.

II. Tableau précis des vicariats apostoliques de Chine : la partie historique est par trop rapidement traitée et par trop sèche. Quelques fautes d'impression sont à signaler : p. 12 *Plichon* pour *Pichon*, p. 26 *Nyan-king* pour *Nganking*. Les notions sur les religions chinoises (p. 5) sont peu exactes.

Maurice Courant.

Commandant Edmond Ferry, **Un règlement moderne.** Essai sur le règlement de l'infanterie du 3 décembre 1904. Paris, Chapelot, 1905, 1 broch. in-18, 84 p.

Aux yeux de M. Ferry le nouveau règlement marque un progrès très sensible sur les précédents. A l'en croire, si le règlement de 1875, inspiré par l'expérience de la guerre de 1870, en particulier par les enseignements tirés de la bataille de Saint-Privat, se trouvait près de la vérité, les règlements suivants commirent la faute de tracer un cadre unique et étroit dans lequel devaient entrer toutes les formes de combat. On en était là quand les campagnes des Anglais contre les Boers vinrent prouver l'inanité de la fiction qu'on voulait prendre pour la réalité. On reconnut alors « que la bataille n'est pas une chose rigide et précise, mais la lutte de deux volontés opposées et également libres » (p. 5). En conséquence, le règlement de 1904 « se borne à faire un exposé de procédés de combat en faisant des énoncés de principes » (p. 23), et il accorde la part la plus grande à l'initiative individuelle, surtout à celle des officiers subalternes qui seuls auront sous leurs ordres des groupes suffisamment restreints pour pouvoir les guider au milieu des projectiles de l'ennemi. M. F. ne formule pas la moindre critique, ne soulève pas la plus petite objection. Il est manifeste qu'à son avis on ne pouvait faire plus et mieux que les rédacteurs du règlement actuel, et il parvient presque à en convaincre le lecteur impartial. Est-ce à dire que nous avons désormais l'Évangile des combats à venir, Évangile dont le colonel Ardant du Picq serait le précurseur, et notre auteur l'exégète ? Pour partager cette foi il faudrait oublier qu'à chaque nouveau fascicule on crut toujours toucher à la vérité. D'ailleurs les perfectionnements de l'armement, les découvertes de la science modifient annuellement les procédés de combat, et ce qui est exact aujourd'hui ne le sera plus demain. Cependant le règlement actuel marque évidemment un retour dans la voie du bon sens. Nous regrettons que M. Ferry n'ait pas accordé plus de place dans son ouvrage à la partie la plus importante pour ses camarades : l'instruction et l'éducation du soldat. Nombre d'entre eux eussent aimé à mieux connaître les idées d'un juge aussi compétent sur les méthodes nouvelles à employer. Néanmoins tous les officiers pourront tirer grand profit de ce petit livre.

A. Biovès.

— M. J. E. C. Bodley publie deux conférences qu'il a données à Londres sur l'Église de France, depuis qu'a été votée la loi de séparation (*The Church in France;* London, Constable, 1906; in-8°, 182 pages); il reproduit en appendice le texte du concordat de 1801, les articles organiques, la loi de 1901 sur les associations, et la loi de 1905 sur la séparation. « Deux choses semblent certaines, écrit l'auteur dans sa préface : la première est que l'abrogation du concordat est la pre-

mière brèche sérieuse faite à la citadelle administrative construite par Napoléon et qui pendant un siècle a préservé la France de l'anarchie, à travers trois révolutions et sept changements de régime; la seconde est que la loi de séparation, bien qu'elle soit l'œuvre d'anticléricaux est un acte d'ultramontanisme, car c'est la première fois, depuis qu'il existe une nation française, que le pape est maître absolu des évêques et du clergé de France ». Cela est vrai, mais peut-être n'est-ce pas toute la vérité. L'auteur lui-même déclare avoir été frappé du caractère tout positif qu'a pris la discussion de la loi devant le parlement et il se propose de revenir sur ce sujet. Dans ses deux conférences, il se montre bien informé de la situation du clergé catholique en France depuis le concordat de 1801, et ses jugements sont d'un observateur aussi clairvoyant qu'impartial. — A. L.

— Nous avons reçu : *Wie predigen wir dem modernen Menschen*, de M. F. Niebergall (Tubingen, Mohr 1906; gr. in-7°, VIII-202 pages). Seconde partie d'un traité de prédication à l'usage des jeunes pasteurs, dont la première partie a paru en 1905. — Z.

— Reçu également le premier numéro d'une revue catholique, *The New York Review*, fondée l'an dernier aux Etats-Unis (Saint-Joseph's Seminary, Yokers, N. Y.). On pourra se faire une idée de son caractère et de son objet par le sommaire de ce premier fascicule : W. Ward, The spirit of Newman's Apologetics; — G. Fonsegrive, Catholicity and free thought; — J. J. Fox, Scotus redivivus; — C. Clifford, Holtzmann's Life of Jesus; — J. M. Sorley, The Church and the Soul; — F. P. Duffy, Man versus the Cosmos; — J. F. Driscoll, Recent views on Biblical Inspiration; — F. E. Gigot, Studies in the Synoptics. — Notes. — Book Reviews. — Z.

— Nous ne pouvons que signaler ici plusieurs travaux importants publiés dans le recueil de MM. C. Baeumker et G. von Hertling; *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters: Texte und Untersuchungen* (Münster, Aschendorff); Band V, Heft I, M. Wittmann, *Zum Stellung Avencebrol's (Ibn Gebirol's) im Entwickelungsgang der arabischen Philosophie* (1905 gr. in-8°, VIII-77 pages), très fine analyse de la doctrine d'Ibn Gebirol, explique avec précision le rapport de celle-ci avec la philosophie grecque, spécialement avec Plotin; — B. V, H. II, S. Hahn, *Thomas Bradwardinus und seine Lehre von der menschlichen Willensfreiheit*, (1905, 56 pages) substantiel et documenté; — B. V, H. IV, P. P. Minges, *Ist Duns Scotus Indeterminist?* (1905; XII-138 pages), ressemble un peu à un plaidoyer, tend à rectifier l'interprétation commune de la doctrine de Scot sur la volonté et le rapport de celle-ci avec l'intelligence; — B. V, H. V-VI, E. Krebs, *Meister Dietrich (Theodoricus Teutonicus de Vriberg), sein Leben, seine Werke, seine Wissenschaft* (1906; XII-230 pages), étude très complète de la doctrine et des écrits avec publication de textes; — B. VI, H. I, H. Ostler, *Die Psychologie des Hugo von St. Victor, ein Beitrag zur Geschichte der Psychologie in der Frühscholastik* (1906; VIII-183 pages), exposé solide, avec référence constante aux sources.— Très recommandable publication. — Z.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 19 novembre — 1906

Nissen, L'orientation chez les anciens. — Mélanges Nicole. — Janell, Inscriptions grecques. — Cavallera, Le schisme d'Antioche ; Une homélie d'Eustathe. Cynewulf, Hélène, p. Holthausen. — Paul Laurent, Souvenirs de Bayard à Mézières. — Saint-Simon, Mémoires, p. Boislisle et Lecestre, XIX. — Martinien, Les généraux du grand-duché de Varsovie. — Tchernoff, Le parti républicain au Coup d'État et sous le Second Empire. — Gontaut-Biron, Mon ambassade en Allemagne, p. Dreux. — Hesseling, La Koiné et les dialectes paléo-grecs. — Diehl, Botticelli. — Febvre, La Franche-Comté. — Chèradame, La colonisation et les colonies allemandes. — Halot, L'impératrice Sy-Tay-Héou. — Schrader, Prudent, Anthoine, Atlas de géographie moderne. — Académie des inscriptions.

H. Nissen, **Orientation, Studien zur Geschichte der Religion,** Erstes Heft, Berlin, Weidmann, 1906, in-8° IV-107 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un vœu exprimé à Strasbourg, en 1899, par le Congrès des Sociétés allemandes d'histoire et d'archéologie a servi de point de départ, non pas aux recherches de l'auteur, mais à la rédaction du livre dont il nous présente aujourd'hui le premier fascicule. L'orientation des édifices sacrés et même de certains édifices profanes d'usage public ne s'est pas faite au hasard, chez les peuples de l'antiquité, ni chez les modernes, mais elle était soumise à des règles étroitement liées à la connaissance de l'astronomie. Ce sont ces règles que M. Nissen s'efforce de déduire des auteurs et surtout des monuments encore existants. Son premier fascicule est consacré à des considérations générales, puis à l'étude de l'Orientation chez les Égyptiens et chez les Sémites, puis chez les peuples classiques lors de la fondation des villes.

C'est naturellement le chapitre relatif à l'Égypte qui a attiré mon attention plus particulièrement. Norman Lockyer avait déjà traité complément le sujet, il y a une dizaine d'années, mais son livre qui renferme une masse d'observations et d'informations précieuses, était plus d'un astronome que d'un archéologue : il tirait des faits constatés des conclusions trop rigoureuses qui, transportées dans le domaine de l'histoire, y transformaient la physionomie de certaines

époques, sans que rien les justifiât du côté de l'archéologie. M. Nissen ne tombe pas dans ce défaut, et ses déductions sont presque toujours très modérées : je regrette pourtant qu'il se soit borné à examiner et à discuter les données de quelques temples sans faire entrer en ligne de compte celles que d'autres lui fournissaient. A Thèbes, par exemple, le groupe de Karnak attire son attention, mais ni Louxor, ni les temples de la rive gauche ne sont pris en considération, et pourtant, tout en étant dédiés à Amon, ils s'étendent dans des directions différentes de celui de Karnak. En fait, lorsque l'on considère la position des temples sans autre souci que de déterminer le rapport dans lequel ils se trouvent avec le Nil, on remarque qu'ils ont tous l'axe principal ou parallèle ou perpendiculaire au courant local, bien entendu par à peu près, car l'exactitude matérielle était impossible aux Égyptiens en pareil cas. Je me suis demandé s'il n'y avait pas là une indication dont il conviendrait de tenir compte pour établir les règles. En théorie, les temples auraient été orientés de deux manières différentes, de Sud en Nord et d'Est en Ouest ou d'Ouest en Est, pour des motifs astronomiques. En pratique, et sans doute pour des besoins de culte, tels que la sortie des barques sacrées par exemple, on régla leur position sur le Nil, les temples du premier groupe étant toujours sensiblement parallèles au fleuve, ceux du second lui restant sensiblement perpendiculaires. Ce n'est là qu'une conjecture, qu'il sera facile à des savants compétents en ces matières de vérifier ou de rejeter.

La brochure de M. Nissen est, on le voit, très suggestive pour les Égyptologues. Elle m'a paru être aussi intéressante en ce qui concerne les Sémites, et les indications qu'elle fournit pour l'orientation des villes des pays grecs ou romains pourraient s'appliquer presque toutes à celle des villes égyptiennes : ici toutefois, je n'ai pas l'autorité nécessaire pour me prononcer, et c'est aux archéologues classiques de rendre le jugement.

G. Maspero.

Mélanges Nicole; Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie offerts à Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève, à l'occasion du XXXe anniversaire de son professorat. Avec un portrait, 19 vignettes et 20 planches. Genève, rue du Vieux-Collège, W. Kündig et fils; 1905, 2 ff. et 672 pp. grand in-8°. Prix : 30 fr.

Ce beau volume s'ouvre sur le portrait du dédicataire. Deux pièces de vers grecs sont signées R. Y. Tyrrell et J. P. Mahaffy. Suivent cinquante-cinq mémoires dont voici brièvement le sujet.

Bauer (Adolf), *Die Chronik des Hippolytos*, étudie le tableau

mosaïque des peuples dans cette chronique (cf. *Genèse* x, et I *Paralip.*, I, 4-24). Hippolyte ajoute à la liste des peuples, des catalogues de leurs prétendues colonies (ἀποικίαι), des douze grandes montagnes et des quarante fleuves, une sorte d'itinéraire de la Méditerranée. C'est une compilation puisée à des sources très modestes, comme des livres de classe (voir les *Laterculi Alexandrini*, publiés par M. Diels, *Abhandlungen der Berl. Akad.*, 1904). — Blass (Fr.), *De personarum distributione in loco Choephororum Aeschyli*, discute principalement les vers 479-509. — Bluemner (H.), *Textkritisches zu Apuleius Metamorphosen :* nombreuses corrections, la plupart très simples et voisines du texte des mss. — Bréal (M.), Αἰσυμνήτης (*Od.*, VIII, 258) : composé de ἀεί (ἀεινάοται, magistrats chez les Milésiens), σύν et un dérivé de μνάομαι ; cf. le participe αἰσυμνῶντες à Téos (*CIG.*, 3044). — Cagnat (R.), *La maison des Antistius à Thibilis :* laraire dressé dans l'*atrium*, en 164, et inscriptions relatives à Q. Antistius Adventus. M. Cagnat rectifie les données de la *Prosopographia imperii romani* sur ce personnage et sa famille. — Comparetti (D.), *Epistolaire d'un commandant de l'armée romaine en Égypte,* fragment d'un copie de lettres sur papyrus ; les lettres sont relatives à une réquisition de chameaux en vue d'une expédition ; fragments en latin concernant les gladiateurs attachés à la légion. — Conybeare, *Pseudo-Hieronymus de christianitate :* exposition du rit baptismal, dans un ms. de Florence du XIIe ou du XIIIe siècle. L'ouvrage est ancien et contient un curieux morceau sur la consécration de Jésus par l'Esprit. — Doerpfeld (W.), *Verbrennung und Bestattung der Toten im alten Griechenland.* Dans Cic., *De leg.*, II, 63, M. D. croit qu'il est question non de l'incinération et de l'enterrement, mais de la coutume de déposer les restes du bûcher dans des *columbaria* opposée à celle de les enterrer. D'après M. D., les Grecs ont toujours brûlé les morts, puis enterré les restes. Les petits enfants étaient enterrés sans être brûlés; c'était aussi l'usage des Pythagoriciens. — Duchesne (L.), *L'Arménie chrétienne dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe :* VI, 46 et IX, 8. — Erman (H.), *La falsification des actes dans l'antiquité :* étude très intéressante sur les facilités de falsification que présentaient les actes et les mesures prises pour y remédier — Francotte (H.), *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques.* — Furtwaengler (A.), *Ein Wirtshaus auf einem Italischen Vasenbilde :* vase messapien du IVe siècle, représentant la cour d'une auberge (ξενών) et la servante occupée à harnacher un cheval. Le mot ξενών est emprunté au grec par le messapien, comme « Hotel » par l'allemand au français. — Girard (Paul), *Thucydide et le siège de Troie.* Dans Thuc., I, 11, 1, lire : ἐκρατήθησαν. L'article contient beaucoup d'observations intéressantes sur l'épopée troyenne. — Goodspeed (E.-J.), *Greek documents in the museum of the New-York historical society :* inscriptions, ostraca, papyrus. — Gradenwitz, Schubart,

VITELLI, *Eine neue διαγραφή aus Hermopolis*. M. Gradenwitz compare ce document avec ceux du même type qui sont connus. — GRENFELL, (B.-P.), *Some classical fragments from Hermopolis :* Aristophane, *Chevaliers,* 37-46 et 86-95, avec scolies; *Lysistrata,* 433-447, 469-484; fragment de comédie grecque; Homère, *Il.*, XVIII, 574-579, 615-618. — HAVET (Louis), *La mise en relief par disjonction dans le style latin.* Exemples tirés de Cicéron, Sénèque, des comiques, de Virgile, Horace, Minucius Félix (5, 3, lire : *crispis torosisque undae horroribus*). — HELBIG (W.), *Der Streitwagen in den jüngeren Schichten der Ilias,* d'après les vases du Dipylon. — HERWERDEN (H. van), *Noua addenda ad Lexicon meum graecum suppletorium et dialecticum* (*Leidae 1900*) *eiusque appendicem* (*ibidem 1902*). — HITZIG (Herm.), *Zur Wertung des Pausanias-codex 1399* (*Pa*) *der Bibliothèque nationale in Paris :* le ms. vaut mieux que sa réputation. — HOLLEAUX (M.), *La première expédition d'Antiochos-le-Grand en Koilé-Syrie :* la bataille de Sellasie est de 222. — JOUGUET (P.) et LEFEBVRE (G.), *Papyrus de Magdola,* pétition relative à une rixe de femmes aux bains. — KOERTE (A.), *Die Entstehungzeit der Hiketiden des Aischylos :* 481. — LATYSCHEW (B.), *Inscriptions métriques de Panticapée.* — LE COULTRE (J.), *La prononciation du latin sous Charlemagne,* d'après le *De orthographia* d'Alcuin. — LUDWICH (A.), *Bemerkungen zu Xenophanes.* Corrections. — MASPERO, *Le début du second conte de Satni-Khâmoîs.* Il faut supposer que la femme obtient du dieu par l'incubation une recette de fécondité. L'incubation était souvent employée dans ce cas. — MILLIET (J.-P.), *Les yeux hagards, note sur une mode artistique de l'époque alexandrine.* — MITTEIS (L.), *Zur Statthalterliste der Thebais,* surtout pour le IVe siècle après J.-C. — MURET (E.), *Glaucus, études d'étymologie romane.* Le héros de l'*Iliade* est devenu le type du fou, de l'homme égaré (cf. Z, 234-236), et son nom a passé avec ce sens en castillan, en portugais, en provençal. Quant aux formes italiennes analogues, *alocco, locco, oloch,* etc., elles se rattachent à un autre mot, *ulŭcus, uluccus,* qui vraisemblablement doit prendre dans les dictionnaires la place de *alucus,* invention de Vossius (Servius, *Buc.*, VIII, 55). — NAVILLE (Ed.), *Un temple de la* XIe *dynastie à Thèbes,* temple de Deir el bahari, en terrasses, édifié par Mentouhotep, avec un cimetière de princesses royales. — NICOLE (G.), *Remarques sur une statue inachevée de marbre pentélique,* ébauche d'un Apollon de type archaïque, trouvée à Dionyso, comparable à l'Apollon de Naxos publié par M. Gardner; *Sur une hydrie à figures rouges du musée d'Athènes,* restitution fragmentaire d'un vase de Meidias. — OLTRAMARE (P.), *L'Epitre d'Horace à Auguste, son objet et sa disposition.* M. Oltramare me paraît faire trop bon marché de l'ordre réel, suivi par le poète. — POTTIER (E.), *Sur le bronze du musée de Naples dit « Alexandre à cheval ».* Ce n'est pas un portrait d'Alexandre. — REINACH (S.), *Un Ganymède de l'école de*

Praxitèle, statuette d'albâtre qui a appartenu à M. de Sartiges, qui prouve que la statue des Uffizi n'est pas devenue un Ganymède par l'unique caprice de Benvenuto Cellini. — Reinach (Th.), *Les Juifs d'Alexandronèse*, d'après le papyrus xxv (*B.C.H.*, XXVII, 199) de Magdola : pétition d'une femme contre un juif qui lui a volé son manteau et l'a recelé à la synagogue avec la complicité du sacristain (mai 217 avant J.-C.). — Robert (C.). *Zu Hesiods Theogonie*. La *Théogonie* n'est pas une épopée, mais un prélude, un hymne, que le rhapsode pouvait faire suivre d'un autre poème. La très remarquable explication de la *Théogonie* par M. R. ne peut être résumée en quelques lignes. — Rzach (A.), *Zu A. von Gutschmid's Sibyllenstudien;* corrections inédites de Gutschmid. — Saussure (F. de), *D' ὠμήλυσις à* Τριπτόλεμος, *remarques étymologiques*. Un cataplasme de farine d'orge s'appelle ὠμήλυσις, décomposé par l'étymologie populaire en ὠμὴ λύσις, mais contenant un radical représentant l'idée de moudre (ὠμ-ήλυσις, ἄλυσις, ἄλευρον). A ce radical, on peut rattacher ὄλυρα, ἔλυμος, οὐλαί, peut-être Ἐλευ-σίς qui cacherait un nom perdu de la meule, enfin le deuxième élément de Τριπτ-όλεμος, modification par l'étymologie populaire d'un primitif * τριβ-όλεμος ou * τριψ-όλεμος. — Smyly (J.-G.), *The employment of the alphabet in Greek logistic :* défense du système de numération grecque et exemples de diverses opérations. — Tsountas (Chr.). Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι θησαυρῶν. — Waltzing (J.-P.), *Un glossaire latin inédit*, Bruxelles, ms. 10615-10729, xiie s.; c'est le manuscrit du *Laterculus* de Polemius Siluius. — Weil (H.), *Observations sur deux odes d'Horace*. Dans I, 1 les deux premiers vers et les deux derniers doivent être détachés, et le reste peut se diviser en strophes de quatre vers (voy. Plessis, *Métrique grecque et latine*, p. 301). IV, iv, 10-22 (*quibus... sed*) ont été interpolés par Horace lui-même. Tibère posait aux érudits des questions embarrassantes. Quand il reçut l'ode, il « demanda au poète de rechercher l'origine de l'armement des Vindélices et d'en toucher un mot dans ses vers : la parenthèse citée contient la réponse d'Horace ». — Wessely (C.), *Instrumentum census anni p. Chr. n. 245*. — Wiedemann (A.), *Die Anfänge dramatischer Poesie im alten Aegypten*, danses figurées, pantomimes, danses funéraires, mascarades, fêtes religieuses, mystères. — Wilcken (U.), *Der Traum des Königs Nectanebos*, d'après le papyrus U de Leyde; nouvelle édition avec discussion. — Wilhelm (Ad.), *Ein Beschluss der Athener*, restitution de *I. G.*, I, *Suppl.*, p. 14, 46 *a*. — Zenghelis (C.), *Sur le bronze préhistorique :* analyse chimique et détermination de l'étain. — Cavvadias (P.), *La tholos d'Épidaure et le peintre Pausias*. Pline, *N. H.*, XXXV, 124, vise la décoration de la tholos. — Gerhard (G.-A.) et Crusius (O.), *Mythologische Epigramme in einem Heidelberger Papyrus :* exercices poétiques d'école; les *Héroïdes* d'Ovide appartiennent à la même catégorie. — Homolle (Th.), *Une inscription liturgique de*

Delphes. — Lambros (Sp. P.), Ἀνέκδοτα ἀπανθίσματα Διογένους τοῦ Λαερτίου, d'après un manuscrit de l'Athos. — Loewy (E.), *Zum Repertorium der spaeteren Kunst :* les représentations du jugement de Paris sur les deux sarcophages de la villa Medici et de la villa Pamphili remontent à un original peint. — Mahaffy (J.-P.), *The Jews in Egypt.*

L'exécution du volume fait honneur aux presses de l'imprimerie Kündig.

P. L.

Walther Janell, **Ausgewæhlte Inschriften griechisch u. deutsch herausgegeben.** Berlin, Weidmann, 1906, un vol. in-8°, p. V-VII, 1-148, avec une vignette et trois figures dans le texte.

Le livre de J. est un ouvrage de vulgarisation, mais qui est très propre à donner aux étudiants le goût de l'épigraphie grecque. Les inscriptions y sont entièrement traduites à la française et l'auteur les a reliées entre elles par un commentaire perpétuel, qui en fait comprendre l'intérêt et qui en rend la lecture à la fois agréable et aisée. Il y manque un choix d'inscriptions juridiques, comme des fragments de la loi de Gortyne, quelques formules hypothécaires et un exemple ou deux de traités d'arbitrage : une vingtaine de textes auraient suffi à compléter le tableau de la vie grecque. La traduction est généralement exacte, mais tend trop à la paraphrase : l'archégète Rexanor y est qualifié d'Herzog, p. 127 ; ailleurs, il est question du Landtag hellénique (p. 81). Dans le commentaire, qui est de seconde main, quoique puisé à de bonnes sources, J., de même, n'a pas craint les allusions modernes : on ne s'étonnera pas d'y rencontrer les noms de Pierre Loti et de Bismarck. Les trois figures représentent trois inscriptions célèbres, un décret d'Athènes, une rhétra en bronze d'Olympie et la stèle peinte de Lyseas.

A. De Ridder.

Le schisme d'Antioche (ive-v^e **siècle),** par Ferdinand Cavallera. Paris, Picard, 1905 ; xix-342 pp. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia christologica, nunc primum e codice Gronouiano edita cum commentario de fragmentis eustathianis ; accesserunt fragmenta Flauiani I Antiocheni ; opera et studio F. Cavallera ; Parisiis, Picard, 1905 ; xiv-132 pp. in-8°. Prix : 4 fr.

En 330, Eusèbe de Nicomédie profitait du revirement de Constantin pour faire déposer par un synode Eustathe, l'évêque nicéen d'An-

tioche. Dès lors, Eustathe disparaît à peu près complètement de l'histoire. M. Cavallera le croit mort avant 337 (p. 65). Les évêques suivants sont eusébiens; mais ils avaient été élus régulièrement et ostensiblement admettaient le symbole de Nicée. Quant à Eustathe, il avait été déposé non comme nicéen, mais comme sabellisant, c'est-à-dire comme favorisant une des hérésies trinitaires que condamnaient les catholiques eux-mêmes. L'accusation pouvait être fausse, mais le débat n'avait officiellement qu'un caractère juridique et disciplinaire. Cependant, dès l'origine une fraction de nicéens se sépara de la grande Eglise sous la conduite d'un prêtre, Paulin d'Antioche. Le reste de la communauté orthodoxe continua de fréquenter les églises, restées en possession de l'évêque. Ses véritables chefs étaient deux laïcs, Flavien d'Antioche et Diodore de Tarse. Ils surent opposer, jusque dans l'église, à la vieille doxologie la doxologie nouvelle qui exprimait la doctrine de Nicée et firent retentir le chant alterné des psaumes sous les voûtes de la basilique, bâtie par Constantin. L'évêque Léonce dut subir ces innovations; il dut même renoncer à maintenir le diacre Aétios, un arien pur, dans ses fonctions. La situation se gâta après l'élection de Mélèce, au commencement de 361. Évêque démissionnaire de Sébaste, ami d'Acace, il fut choisi comme favorable à l'arianisme. Mais devant l'empereur Constance, il soutint la doctrine de Nicée. On l'exila. La mort de Constance rendit à l'orthodoxie la liberté. Un concile se tint à Alexandrie qui recommanda aux Pauliniens l'union avec Mélèce. Malheureusement un évêque exilé, Lucifer de Cagliari, emporté et brouillon, vint à Antioche avant que les décisions d'Alexandrie ne fussent connues et ordonna évêque Paulin. Antioche avait deux évêques : Mélèce et Paulin. Le schisme était consommé.

C'est ce schisme dont M. Cavallera raconte l'histoire. Il est très important, parce que, pendant plus d'un siècle, il complique toutes les querelles ecclésiastiques. Il tient une place considérable dans les œuvres des grands écrivains contemporains, Athanase, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze. Il est impossible d'approfondir un point de l'histoire du IVe siècle sans se heurter à cette affaire.

Elle présente deux difficultés principales que M. C. résoud ainsi : 1° le schisme d'Antioche n'a pas eu un caractère dogmatique; seules, des questions de personnes et de discipline ecclésiastique étaient engagées, car l'ordination de Paulin était canoniquement irrégulière; plus tard, et à la faveur du schisme, une discussion sur la terminologie dogmatique (la querelle des hypostases) s'est greffée sur le différend disciplinaire; 2° jamais l'Église de Rome n'a rejeté positivement la communion de Mélèce. L'étude de M. C. paraît convaincante sur le premier point. La seconde conclusion est moins certaine. La lettre de Damase à Paulin, relative à l'apollinariste Vital (p. 164) reconnaît formellement la juridiction de Paulin comme évêque. Les

deux partis ne s'y sont pas trompés; le désarroi des méléciens et la joie des pauliniens montrent la portée de l'acte pontifical. Il n'est pas tout à fait exact de dire que « l'acte est isolé » (p. 229). Il vient à la suite de toute une série de négociations où Rome se tient sur la réserve. Il est le terme des hésitations du pape; il les commente et en indique le sens. Que Damase ait été, au surplus, fort mal renseigné, il n'y a pas à en douter. Mais là n'est pas la question. Si l'on remonte plus haut, « Mélèce, d'après saint Basile [lettre 67], est reconnu comme évêque dès 366 par le pape Libère dans une lettre que rapporte Sylvain de Tarse » (p. 229). Mais M. C. a pris soin lui-même de ramener à sa véritable valeur l'affirmation de Basile (p. 143, note 1).

Le travail de M. C. est clair et bien composé. Les discussions particulières sont rejetées dans des appendices. Les sources sont consultées et citées. Il est fâcheux que la typographie ne mette pas plus de clarté dans les références. On est un peu choqué par des phrases comme celle-ci : « M. Loofs va même jusqu'à la qualifier de wertlos » (p. 19, sans guillemets ni italiques).

P. 40. M. C. est étonné de la facilité avec laquelle, trois ans après Nicée, on peut déposer les évêques orthodoxes. Il n'y a qu'une explication possible : c'est que la foi proclamée à Nicée n'exprimait pas la croyance générale. Sans parler des ariens purs, bien des gens devaient être au même point que Mélèce, avant son élection à Antioche. Ils s'en tenaient aux expressions de l'Écriture et des anciennes professions de foi (p. 97) et restaient indifférents à une discussion qui leur paraissait métaphysique. Cependant, au moment même de cette élection, trente ans après l'exil d'Eustathe, Acace se trouve obligé d'établir comme évêques les défenseurs du consubstantiel (p. 72). On avait fait du chemin, et il en restait encore à faire. — P. 46, la scission de Paulin soulève un petit problème que ne mentionne pas M. C. Comment sans évêque, les Eustathiens pouvaient-ils célébrer la liturgie? Ils se mettaient certainement hors de l'usage ordinaire des Églises. — P. 53, n. 1 : compléter les indications sur l'antiphone par un renvoi à A. Naegele, dans les *Berichte* de l'académie de Saxe, t. LVII (1905), p. 1. — P. 55 : Eudoxe de Germanicie « ne fut guère présent » à Antioche. Cependant Hilaire de Poitiers se plaint des blasphèmes qu'il profère dans son église (*Contra Const.*, 13; *P. L.*, X, 591-592).

M. C. ne pouvait citer tous ses nombreux devanciers. Cependant il a omis le plus récent et le plus détaillé, le Rev. F. W. Puller, qui donne au schisme d'Antioche une partie importante (pp. 227-376) de son livre, *The primitive saints and the see of Rome* (Londres, 1900). M. Puller est un religieux de l'Église établie. Son thème est que la communion avec Rome n'est pas une condition nécessaire pour faire partie de l'Église véritable. Malgré ce dessein apologétique, son travail

est très consciencieux et vraiment historique. Il est presque aussi détaillé que celui de M. C. On y retrouve un grand nombre d'idées exposées par M. C. M. Puller comme M. C. soutient que Théodoret est très bien renseigné sur l'histoire d'Antioche, beaucoup mieux que Socrate; que Mélèce n'a pas eu à se prononcer à Rimini parce qu'il était encore sans titre épiscopal; que Mélèce a été repoussé par les Eustathiens, non pour des raisons dogmatiques, mais parce qu'il a été baptisé, élu et introduit dans l'épiscopat par des évêques ariens; que Basile, dans la lettre 67 fait « une application particulière des principes généraux » posés par le pape Libère; etc. L'accord des deux auteurs sur quantité de points rend encore plus sûres les conclusions de M. Cavallera. Outre cet avantage, il est utile que, dans notre langue, un livre spécial existe sur cette question.

La thèse latine est un supplément de la thèse française, comme l'indique le titre. M. Cavallera y publie, pour la première fois, une homélie qu'il attribue à Eustathe d'Antioche. Il en donne une édition soignée avec traduction latine. Suivent les fragments d'Eustathe et de Flavien, dont un recueil nouveau était très désirable. Des tables terminent le volume.

Paul Lejay.

Cynewulf's Elene, mit Einleitung, Glossar, Anmerkungen und der lateinischen Quelle, herausgegeben von F. Holthausen (Alt = und Mittelenglische Texte, 4). — Heidelberg, Winter, 1905. In-8, xvj-100 pp. Prix : 2 mk. 20 (cart. 2 mk. 60).

L'esprit et le plan de cette édition de l'*Hélène* de Cynewulf sont exactement ceux de l'édition du *Beowulf* due aux soins du même auteur et publiée dans la même collection [1] : il serait donc superflu d'y insister, et plus encore d'en faire l'éloge. Les débutants qui voudront s'exercer sur ce texte intéressant, qui a été scrupuleusement revisé et césuré, le trouveront sans aucun doute plus aisé que le *Beowulf*, ne fût-ce qu'à raison du texte latin qui lui a servi de canevas et qui l'accompagne au bas de chaque page. Ils auront aussi la ressource de s'aider de la récente traduction de M. Holt [2], et, en la combinant avec le glossaire de M. Holthausen, ils se fortifieront en anglais et allemand en même temps qu'ils apprendront l'anglo-saxon.

V. Henry.

---

1. Cf. *Revue critique*, LXII (1906), p. 286.
2. Cf. *Revue critique*, LVII (1904), p. 286.

Souvenirs de Bayard à Mézières, par Paul Laurent, archiviste des Ardennes. Paris, Picard, 1906, in-8°, 20 p.

M. Paul Laurent examine dans cette plaquette les œuvres artistiques, anciennes et modernes, qui témoignent de la reconnaissance et du culte des habitants de Mézières pour le chevalier Bayard, leur défenseur de 1521. Ce sont : la coupe dite de Bayard, remise en 1626 à un échevin de Mézières par les exécuteurs testamentaires du chanoine Payon ; le portrait de Bayard, exécuté en cette même année 1626 par Laurent Lévesque à la demande des échevins de Mézières moyennant la somme de vingt-sept livres ; l'inscription commémorative du siège en lettres gothiques qui se trouvait autrefois dans l'église de Mézières ; les deux tableaux du siège, exécutés par Dépinois en 1759, et par Hucher vers 1830 ; les deux drapeaux de la garde nationale, dits drapeaux de Bayard (1814 et 1818) ; le portrait en pied du chevavalier, fait en 1819, par Couvelet ; la statue due à Croisy (1893), etc. Tous ces renseignements, patiemment recueillis par M. Paul Laurent, et accompagnés de détails curieux qu'il a tirés des archives communales de Mézières, ainsi que de reproductions intéressantes (la coupe, le portrait de Lévesque, le tableau de Dépinois et de Hucher, car Hucher n'a fait que copier Dépinois) complètent notre travail sur Bayard à Mézières en 1521 (*Études d'histoire*, 1re série) et en forment comme un dernier chapitre, le chapitre iconographique.

A. C.

Saint-Simon. **Mémoires.** Nouvelle édition par A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre. Tome XIXe. Paris, Hachette, 1906, 609 p. in-8. De la collection : Les Grands Écrivains de la France.

Le tome XIX des *Mémoires* de Saint-Simon qui vient de paraître renferme seulement l'année 1710 ; encore ne la comprend-il pas tout entière : car le début de l'année 1710 se trouve dans le tome précédent et la fin ne figurera que dans le tome vingtième. La fraction des *Mémoires* qui forme le tome XIX (p. 1-416) ne contient pas des questions d'un intérêt général, mais beaucoup de ces affaires de détail, où excelle le génie observateur et descriptif de Saint-Simon, et qui sont d'ailleurs si précieuses pour la connaissance vraie de la cour et de l'époque de Louis XIV. Les rapports personnels de Boufflers, de d'Harcourt et de Villars, l'« imposture des Chavignards, dits Chavigny, et ce qu'ils sont devenus », la mort de Fléchier, la mort de l'archevêque Le Tellier, la mort de Monsieur le Duc, les prétentions de la duchesse d'Orléans et de la duchesse du Maine pour des affaires de préséance, la « mécanique des après-soupers du Roi », la mort du duc de Coislin,

la mort de la maréchale de La Meilleraye, le très curieux « Discours sur Mgr le duc de Bourgogne, 25 mai 1710, adressé à M. le duc de Beauvillier, qui me l'avait demandé », les cabales à propos du mariage de Mademoiselle et du duc de Berry, la question épineuse et racontée par le menu de la nomination de madame de Saint-Simon comme dame d'honneur de la duchesse de Berry, la mort de la duchesse de La Vallière, divers épisodes de la guerre de la Succession : tels sont quelques-uns des sujets traités dans cette partie des *Mémoires*.

Le texte des *Mémoires* se continue (p. 417 444) par trente-trois Additions de Saint-Simon au *Journal* de Dangeau. Enfin, les savants éditeurs ont ajouté (p. 445-548) quatorze Appendices, documents inédits ou éclaircissements : Les lettres de pairie du maréchal de Villars; Chauvigny, Chavigny et Chevignard : fragments inédits de Saint-Simon; Le diplomate Chavigny ; Mort et succession de l'archevêque de Reims; La maison d'Orléans et les princesses; Règlement du rang des princesses du sang; Survivances des charges du duc du Maine et rang pour ses enfants; Projet de mariage pour le duc de Vendôme; L'origine des Cossé; Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois; Les Coskaer de La Vieuville, fragment inédit de Saint-Simon; Mariage du duc de Berry avec Mademoiselle; Le duché de Fitz-James, fragment inédit de Saint-Simon; Villars et Heudicourt. L'appendice III sur le diplomate Chavigny (p. 456-493) forme une dissertation particulièrement importante; on y voit que l'accusation portée par Saint-Simon contre ce célèbre diplomate, qui mourut seulement en 1771, d'avoir transformé son nom de Chevignard en Chavigny pour se rattacher à une illustre famille alors éteinte, s'appuie sur des documents authentiques; l'histoire de cette imposture peu banale, à laquelle Louis XIV fut pris pendant quelque temps, est des plus singulières.

Après les Appendices viennent (p. 549-567) les Additions et Corrections, où, comme toujours, il y a beaucoup à glaner. On se borne à signaler une notice sur les gendarmes de la garde du Roi et des documents sur le mariage du duc de Berry et de Mademoiselle.

Les mérites de cette édition sont trop connus et ont été trop souvent rappelés ici même pour qu'il y ait encore à les signaler; mais c'est une vraie joie pour le lecteur de les retrouver à l'apparition de chaque nouveau volume. Pour la pureté du texte, l'abondance et la précision du commentaire, c'est vraiment le modèle des éditions savantes. Saint-Simon méritait un commentaire de cette envergure et de cette richesse ; il a le bonheur posthume de l'avoir trouvé.

G. Lacour-Gayet.

A. Martinien. **Les généraux du grand-duché de Varsovie de 1812 à 1814.** Paris, Leroy. 55, rue du Faubourg-Poissonnière, 1906. In-8°, 34 p.

Ce travail du modeste et consciencieux érudit à qui nous devons les importantes listes des officiers tués et blessés dans la guerre de 1870 et dans les guerres de l'Empire, sera très utile aux chercheurs et amateurs de la période napoléonienne. On sait la part grande et souvent glorieuse que les troupes polonaises prirent aux campagnes de 1812, 1813 et 1814 [1]. M. Martinien nous donne une suite complète de notices sur les généraux qui commandèrent ces troupes : Poniatowski (avec un magnifique portrait reproduit d'après une estampe en couleurs qui parut à Dresde en 1813, et un extrait intéressant de Soltik sur la mort du prince), Fiszer, Zayonschek et Dombrowski (avec leurs portraits, tirés de la Bibliothèque polonaise de Paris), Kamieniecki, Wielhorski, Kniaziewicz, Roznicki, Woyczynski, Kozinski, Hauké, Sokolnicki, Pelletier (qui commandait l'artillerie et le génie), Kamienski, Mielzinski, Potocki, Axamitowski, Paszkowski, Isidore Krasinski, Michel Grabowski, Piotrowski, Zoltowski, Tyszkiewicz, prince Michel Radziwill, Bieganski, prince Antoine Sulkowski, Dziewanowski, Turno, Niemojewski, Pakosz, Kossecki, Laczynski, Pac (avec son portrait et celui de Sokolnicki et de Kniaziewicz), Krukowiecki, Malachowski, Sierawski, Weyssenhoff, Rautenstrauch, Uminski, Tolinski, Kwasniewski, Stephan Grabowski, Vincent Krasinski, Konopka, Kropinski, D'Estko, Klicki, Bronikowski, Chlopicki, Louis et Jean Dembowski (voir sur ce dernier, mari de la belle Mathilde, amie de Stendhal, notre *Stendhal-Beyle*, p. 157 et 528), Lubienski, Kurnatowski, Kossakowski, prince de Giedroyc, Niesiotowski, Stabicki, Martuschewitz, Wasilewski, Grabinski, Jezewski, Hebdowski, prince Sanguszko-Lubartowicz. Il est à souhaiter que M. Martinien continue ses travaux sur ce domaine, et nous l'engageons vivement à composer le livre qu'il projette sur les généraux alliés de 1812 à 1814 et à réunir dans un même volume, avec les Polonais dont il vient d'exposer les services, les Italiens, les Westphaliens du roi Jérôme, les Espagnols du roi Joseph, les généraux des troupes de Berg et les Allemands, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Hessois, Badois, etc. Cet ouvrage, accompagné d'une table des noms, serait d'autant mieux accueilli que nous n'avons pas, dans nos dépôts d'archives, de contrôles exacts et complets pour les généraux étrangers du premier Empire.

A. C.

---

1. Cf. les Mém. de Mme de Chastenay, II, 167 : « L'espérance de leur indépendance avait précipité en foule les Polonais dans l'armée de Napoléon. Leur bravoure était admirable. Aventuriers dans leurs exploits, citoyens dans leur but final, ils périssaient pour s'assurer de revivre, et recevaient, en attendant, des grades et des dignités. »

I. Tchernoff. **Le parti républicain au coup d'État et sous le second Empire.** Paris, Pedone, 1906, in-8°, xi-676 p.

Le précédent travail de M. T., *Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République*, était surtout un recueil de documents, d'un très grand intérêt assurément, mais trop copieux pour ne pas contenir quelque fatras et des redites assez nombreuses. Il faut louer l'auteur d'avoir, cette fois, entrepris lui-même un travail de mise en œuvre que la nature des sources utilisées rendait indispensable.

Pour écrire cet important volume, M. T. s'est adressé d'abord aux pièces d'archives. Le fonds de la police générale aux Archives nationales ne donne à peu près rien sur la période 1848-1870, mais les archives du ministère de la Justice récemment transportées à l'hôtel Soubise, ont conservé tous les rapports des procureurs généraux près les cours impériales, source de premier ordre pour l'histoire du coup d'État et de l'activité des partis d'opposition après 1851. De même la série départementale F1cIII (et non FIII comme l'écrit plusieurs fois M. T.) contient des renseignements importants sur le mouvement républicain, vu du côté du gouvernement. Mais ces documents ne sauraient à eux seuls fournir les matériaux d'une étude aussi développée que celle-ci. Pour les compléter M. T. a fait appel aux souvenirs oraux ou écrits des républicains de toute nuance qui ont pris part à la lutte politique sous l'Empire, par exemple MM. Ranc, Deroisin, F. Buisson, H. Brisson, Ad. Carnot, Adrien Hébrard, Casimir Perier, etc.

Il a eu entre les mains quelques Mémoires inédits et surtout des correspondances émanées de témoins comme E. Picard, Ferry, Laurier, Hérold, Henri Lefort, etc. L'examen de ces différents documents lui a permis de réviser bien des opinions jusqu'ici admises sans discussion sur l'histoire politique intérieure du second Empire. Il s'efforce ainsi d'établir que la résistance au coup d'État de 1851 fut beaucoup plus sérieuse qu'on ne le croit ordinairement, et que la fameuse « opération de police » du 2 décembre « ne réussit que grâce à une surprise et ne se maintint qu'à la faveur d'une véritable terreur. » Il fait remarquer en particulier, à l'encontre de la légende reçue, suivant laquelle les ouvriers auraient accepté la dictature napoléonienne dans l'espoir de voir réaliser plus tôt les réformes sociales, que ce sont les hommes du peuple qui furent de beaucoup les plus nombreux parmi les victimes du coup d'État. Mais les ouvriers républicains n'étaient pas organisés pour une résistance efficace, et c'est après coup, pour justifier et faire accepter l'œuvre des commissions mixtes, que le gouvernement la représenta comme une mesure contre les sociétés secrètes révolutionnaires.

M. T. étudie aussi de très près les résultats des élections et l'organisation de l'action politique parmi les républicains. Il faut signaler

à ce titre les chapitres sur l'influence des proscrits, sur le « réveil du quartier latin », et surtout le chapitre sur « l'Internationale », dont l'auteur a très bien dégagé les origines et l'inspiration primitive, uniquement « solidariste », au début, puis déviée brusquement par l'intervention des communistes et de Bakounine. La dernière partie montre les progrès de l'opposition républicaine et son rôle depuis les élections de 1869 jusqu'à la chute de l'Empire (A signaler un très intéressant passage sur le 4 septembre, p. 600 et suiv.)

On voit l'importance et la nouveauté du travail de M. T. La forme n'est malheureusement pas toujours en rapport avec l'excellence du fond. Elle porte la trace de la hâte avec laquelle le volume paraît avoir été écrit. Il y a des solutions de continuité, des répétitions, des obscurités dans le développement et même dans le style, des fautes d'impression nombreuses. Certains passages tout à fait réussis (ex. : le portrait de Gambetta, p. 380 et suiv.) montrent au contraire ce qu'un peu plus d'application aurait pu ôter d'imperfections à cet utile et important ouvrage [1].

R. Guyot.

Vicomte de Gontaut-Biron, **Mon ambassade en Allemagne** (1872-73), publié par A. Dreux, archiviste-paléographe. Paris, Plon, 1906, in-8°, xi-444 p.

Au mois de novembre 1871, le vicomte de G.-B., membre de l'Assemblée nationale, mais n'ayant rempli jusque-là aucune fonction diplomatique, était désigné par M. Thiers pour représenter la France à Berlin. Le Président de la République avait, pour le choix de son ambassadeur, cru devoir préférer les qualités de sang-froid, de dignité et de tact à la préparation professionnelle. Les circonstances et la personne de M. de G.-B. justifiaient cette manière de voir, puisque le nouvel ambassadeur réussit dans sa mission et ne quitta son poste qu'en 1877, lors de la retraite du maréchal de Mac-Mahon. L'auteur avait commencé, vers la fin de sa vie, d'écrire le récit de cette ambassade. Il ne l'avait poussé que jusqu'à la date de novembre 1873, et c'est ce fragment qui est publié par les soins de M. Dreux. De plusieurs passages il résulte évidemment que l'époque de la rédaction doit être placée aux environs de 1888. (M. de G.-B. était né en 1818 et

---

1. Lire : p. 45. Ten*ot* : p. 60, Lamalg*ue* : p. 43. *le mouvement* fut étouffé ; p. 64, ressort*issait* ; p, 71, mal *leur* en prenait ; p. 278, Go*de*froy ; p. 290, s'éc*r*oule ; p. 359, Mass*in* ; p. 377, *im*popularité ; p. 419, interp*ella*tion ; p. 441, fon*der* ; p. 498, Bar*b*ès ; p. 581, *il*légales ; p. 595, *Pfälzis*cher ; p. 587, Rei*chsho*ffen, etc. La lettre de Karl Marx en anglais, p. 456-57 est remplie de fautes.

mourut en 1890). Une part notable du récit consiste d'ailleurs dans la reproduction de documents diplomatiques ou de notes prises à mesure des événements. Ces notes, et les mémoires eux-mêmes, avaient été communiqués au duc de Broglie, ami de l'auteur, qui en a tiré la matière d'une petite étude parue en 1896 sous le titre : *La mission de M. de G.-B. à Berlin*. Depuis lors la presque totalité des lettres ou dépêches échangées entre G.-B., Thiers et Rémusat et reproduites dans la première partie du volume a été mise au jour par les soins de Mlle Dosne. Ce fait a motivé de la part de l'éditeur des retranchements importants dans le texte du manuscrit.

Il y a néanmoins des renseignements intéressants à glaner dans le récit des négociations relatives à la libération du territoire. Aux pp. 93 et suiv., notamment, l'auteur se défend, avec raison, semble-t-il, du reproche à lui adressé par Saint-Vallier et Manteuffel d'avoir failli compromettre la libération anticipée par une fausse démarche auprès du comte d'Arnim. Il y a là, en tout cas, des éléments d'appréciation qui ne sont pas à négliger. Voir également, p. 310 et suiv., la discussion du témoignage de Thiers sur les péripéties qui ont précédé la signature de la convention du 15 mars 1873. A signaler encore, au chapitre V, les conversations de G.-B. avec Gortschakof lors de l'entrevue des trois Empereurs. Elle sont le prélude de l'intervention russe dans la crise franco-allemande de 1875.

La seconde partie du livre est plus nouvelle, surtout en ce qui concerne la politique intérieure, qui y tient beaucoup de place. Le témoignage de G.-B. est important surtout en ce qu'il nous apprend de l'état d'esprit des monarchistes à l'endroit de Thiers et de sa politique en 1872-73. L'auteur appartient à l'opinion légitimiste, et à ce titre, il hésite longtemps à accepter le poste que lui offre Thiers. (Voy. à l'appendice un récit curieux, mais non daté, des pourparlers qui précédèrent la nomination). Il a moins de préjugés que la plupart de ses collègues de la droite, et infiniment plus de modération et d'esprit politique. Il n'en est pas moins persuadé que si Thiers a penché vers la gauche et « violé le pacte de Bordeaux », c'est « dans la crainte de ne pas trouver de la part des conservateurs la complaisance exigée par ses vues personnelles et ambitieuses » (p. 231). Il insinue assez clairement (p. 412) que Thiers et les Allemands étaient d'accord pour faire échouer la restauration monarchique, et il tient pour « très peu douteux » que Bismarck ait « participé aux intrigues de l'opposition contre le gouvernement conservateur à l'époque du 16 mai 1877. » Il est convaincu, et répète souvent, que l'Allemagne « considérant la République comme le régime le plus capable de satisfaire ses vues », préfèrerait « la France affaiblie par la République à la France restaurée par la monarchie « (p. 401), ce qui ne l'empêche pas de constater à plusieurs reprises combien le roi de Prusse et Bismarck ont peur de voir Gambetta arriver au pouvoir (p. 215, 271, etc.). Il est convaincu

que la France avait retrouvé, grâce aux conservateurs, avant « les mauvaises élections du 14 octobre 1877 » une considération « qu'elle n'a peut-être pas conservée au même degré depuis que le pouvoir et les destinées du pays sont tombés entre les mains des républicains. » Le volume contient aussi plusieurs lettres du duc de Broglie (très remarquables du reste quant à la forme), qui témoignent curieusement de l'état d'esprit du chef des monarchistes à la veille d'une tentative de restauration. Le duc s'y déclare « entraîné à jouer la grosse partie » et ajoute : « j'y ai été incrédule et même résistant jusqu'à la dernière heure, ne croyant pas qu'on obtînt ce qui pouvait calmer les préventions très vives du pays » (p. 403). Il estime que pour communiquer « aux bas-fonds conservateurs du suffrage universel » un peu de « l'entrain des classes intelligentes et éclairées », il aurait suffi que le comte de Chambord « eût dit un mot, un seul qui eût paru démentir ceux qu'il a dits de trop depuis deux ans », (p. 401), et il recommande à G.-B. de venir prendre part au « grand vote » parce que, dit-il, « nous ne serons pas assez sûrs de notre fait pour ne pas avoir besoin de tout le monde » (p. 405).

Ces mémoires ont été édités par M. Dreux avec autant de soin que de compétence. Les notes sont claires, exactes et suffisamment complètes, et il n'y a presque pas une faute d'impression [1]. On regrettera l'absence d'une notice biographique sur l'auteur.

R. Guyot.

— M. D. C. Hesseling a fait, à l'Académie royale d'Amsterdam, sur la κοινή et les dialectes paléo-grecs, une communication qui nous parvient sous forme d'un tirage à part des Compte-rendus de cette Académie (Amsterdam, Johannes Müller, 1906, 37 pages). Voici un extrait du sommaire français mis par l'auteur en tête de cette brochure. « L'origine des dialectes et des langues communes. La Koine écrite et la Koine orale. Observations sur la théorie de M. Kretschmer... Développement des deux κοιναί : l'un a ses origines ἐν ἄστει, l'autre se prépara au Pirée et se développa dans les autres grands centres commerciaux. Opinion de M. Witkowsky sur l'influence de la conquête macédonienne. — Partout dans les grandes villes la langue commune fit disparaître les anciens dialectes ; même à Athènes l'attique pur céda la place à la Koine. Discussion de quelques passages de Philostrate. Les anciens dialectes se maintiennent encore pendant plusieurs siècles dans les villages isolés, ce n'est que par le témoignage de la langue moderne qu'on peut constater qu'ils ont fini par disparaître partout. — Le tsaconien, exception généralement admise à la règle de la disparition des anciens dialectes. Opinions sur le caractère et les origines de ce dialecte; particularités qui le distinguent de

---

1. P. 363, *lire :* Debai*n*s, et p. 397, Vénétie.

tous les autres parlers grecs et dont quelques-unes attestent son origine dorienne, tandis que d'autres nous forcent à rejeter l'hypothèse d'une continuité ininterrompue entre le laconien et le tsaconien. Solution proposée. Le tsaconien est une langue mélangée, produite par la nécessité de communication entre des Grecs parlant dorien et des étrangers d'origine ouro-altaïque. Témoignage de l'histoire et de la linguistique en faveur de cette hypothèse. — La Koine orale ne réussit à triompher définitivement des dialectes anciens qu'à l'époque où, à cause de la stagnation dans la vie littéraire des Grecs, la Koine écrite cessa pour un certain temps d'être le lien intellectuel entre tous les Hellènes. C'est de cette époque (période qui suit la mort de l'empereur Héraclius) que date le grec moderne ». Cette brochure est intéressante. L'hypothèse relative au tsaconien s'appuie sur de sérieuses données et mérite d'être prise en considération. — H. P.

— Quel peintre, quel artiste a plus profité du *snobisme* de notre époque (le mot est de mise, puisque l'élan est parti de Ruskin) que ce *Botticelli* dont M. Charles Diehl nous apporte la première monographie française? (Collection des Maîtres de l'art, librairie de l'Art ancien et moderne, 1 vol. in-8°, av. 24 phot. Prix : 3 fr. 50). Le moment est venu où l'on s'en doute, et l'érudit critique va tout de suite au devant de l'objection. Il est certain que, comme il arrive souvent, et pas seulement en peinture, ce n'est pas toujours par ce qu'il a eu de plus remarquable que le célèbre Florentin a conquis l'admiration des préraphaélites, anglais et autres, et la vogue du public. La fantaisie morbide, l'élégance gracile de certaines scènes et de certains types de femme ont paru séduisantes et originales au possible. La fermeté des types d'hommes, la sincérité des portraits, l'ampleur des compositions de ce « peintre excellent dont les créations ont un air viril » (comme le proclamaient ses contemporains), intéressent davantage tout en donnant d'ailleurs une base plus solide à l'examen des œuvres en vogue. M. Diehl a compris l'importance qu'il y avait à étudier à la fois l'homme dans son cadre historique, ami à la fois des Médicis et des humanistes païens, de Savonarole et des idéalistes, et l'œuvre partagée entre la mythologie symbolique et les mystères du christianisme, sans compter le réalisme actuel : l'artiste comme son talent étaient la souplesse même, la passion aussi. Les inégalités profondes de ce talent ne le rendent pas moins sympathique. Un tableau chronologique des œuvres, et un autre de leur répartition dans les Musées, complètent heureusement le livre, du reste fort bien illustré. — H. de C.

— La quatrième monographie régionale publiée sous les auspices de la *Revue de synthèse historique*, la Franche-Comté, par M. Lucien Febvre (Paris, Cerf, 1905, 76 p.) fera honneur à la collection. Comme ses devanciers, M. Febvre incrimine le manque de méthode, l'étroitesse et la timidité de conception des travailleurs locaux et il trace un programme digne de tenter leur curiosité. Avec un sens géographique très sûr, il décrit les limites quelque peu floues de cette contrée composite, puis il rappelle l'histoire qui s'est déroulée dans ce cadre : les épisodes décisifs sont signalés par l'occupation burgonde, puis par l'occupation française; or sur la francisation, sur les conditions sociales de la province, sur les conséquences de la Révolution, tout est à faire. M. F. n'exclut pas des recherches l'époque contemporaine : il demande qu'avec les « survivances » soient étudiées les « transformations » p. ex. le régime coopératif des fruitières du Jura et l'emploi de la houille verte, et le courant commercial que doit ranimer l'ouverture du Simplon. Ainsi s'annonce le renouveau de l'histoire régionale. — B. A.

— Le gros volume de M. Chéradame (*La colonisation et les colonies allemandes.* Plon, 1905, II et 480 p., 8 cartes en couleurs) n'apportera rien de nouveau ni de suggestif au public français. Tout a été dit en France comme en Allemagne sur les mécomptes des entreprises et des établissements d'outre-mer de l'Empire; mais M. Ch. oublie de signaler l'importance nouvelle qu'ont value aux colonies du Pacifique les derniers événements en Extrême-Orient. L'auteur s'est principalement attaché à la condition juridique et administrative des *Schutzgebiete*; il avait été devancé dans cette voie par M. Pierre Decharme (*Rev. crit.*, 1903, I, p. 497). Les notices relatives à chaque pays de protectorat transcrites ou traduites d'après les publications officielles, et qui ont déjà vieilli, pèchent par un excès de sécheresse et souvent par une insuffisance de critique ou d'information; la construction de tentacules ferrés, la plantation du coton et du cacao méritaient mieux que de simples mentions et chiffres. Pourquoi M. Ch. au lieu de ressasser et de compiler, ne s'est-il pas inquiété, en publiciste averti qu'il est des idées et des choses allemandes, des tendances qui, en matière coloniale, se partagent les esprits à l'heure présente? Les discussions des Congrès coloniaux dont le premier s'est tenu à Berlin en 1902, les efforts du *Kolonial-Wirtschaftliches Komitee*, les ambitions de l'Union pangermanique dont M. Ch. connaît tous les secrets, auraient amplement fourni de quoi intéresser le lecteur — et l'auteur. La meilleure partie de l'ouvrage, c'en sont les cartes. M. Ch. inscrit sur la couverture qu'elles sont de Dietrich Reimer, semblant identifier ainsi l'éditeur et le cartographe. — Une coquille, p. 36, note : guerre *austro*-boer. — B. A.

— M. Alexandre Halot, consul impérial du Japon, publie (Bruxelles, Falk fils, 1905, in-8°, 47 p.) une conférence faite au cercle artistique de Bruxelles en 1902 et parue depuis dans la Revue de l'Université de cette ville. Il nous y retrace les grandes lignes de la vie de *l'Impératrice Sy-Tay-Héou*; c'est le nom ou plutôt l'un des surnoms officiels de la femme qui gouverne la Chine presque sans interruption depuis la mort de l'empereur Hien Foug, son époux, survenue en 1861. Il est difficile de percer les mystères qui entourent l'existence des maîtres du céleste Empire, et le plus consciencieux des historiens aurait à se contenter de documents sans grande valeur. M. H. a sans doute dû se faire souvent l'écho des bruits qui ont circulé dans la capitale du Fils du Ciel, mais on ne saurait lui reprocher de n'avoir pas plus approfondi le règne mouvementé d'une femme qu'il compare à Élisabeth d'Angleterre et à la grande Catherine; s'il eût évité d'inutiles digressions et quelques petites erreurs de détail, on ne pourrait que lui être reconnaissant du portrait équitable, selon toute apparence, qu'il nous peint. — A. Biovès.

— L'*Atlas de Géographie moderne* de MM. Schrader, Prudent et Anthoine, chez Hachette (1 vol. in-folio de 64 cartes; prix, relié : 25 francs) dont nous avons signalé ici avec éloges la première édition en 1890, vient de reparaître, soigneusement revu et mis au jour, soit dans les cartes mêmes, soit dans le texte imprimé au recto et au verso de chacune d'elles. Ces remaniements, cette revision, portent naturellement surtout sur les renseignements économiques et statistiques que comporte ce texte; sur le développement des voies commerciales, des chemins de fer, indiqué sur les cartes. De même, sur les découvertes polaires ou les reconnaissances sur les régions désertes d'Asie ou d'Afrique. Enfin, les changements politiques survenus à la suite de guerres ou de conventions. Pour le texte, les

nouveautés les plus intéressantes ont trait aux colonies françaises, à l'Afrique, à l'Amérique du Sud. Pour les cartes, il faut noter, relativement à nos colonies justement, deux planches toutes remaniées, avec cartes nouvelles pour Madagascar, le Congo et la Nouvelle-Calédonie. La carte de l'Inde anglaise est refaite aussi, et mieux agencée, et bien entendu les trois cartes de l'Afrique. Les corrections les plus importantes portent encore dans les cartes de l'Amérique du Sud et de la Chine. Cependant, d'une façon générale, il n'y a aucun changement dans la disposition et le choix des cartes de cet atlas, et je ne puis m'empêcher d'exprimer à nouveau un regret déjà formulé il y a seize ans. Admettons que certaines cartes, qui paraissent peu utiles, aient néanmoins leur prix; il n'en reste pas moins qu'une *seule* carte pour la Grande-Bretagne est vraiment insuffisante dans un atlas pratique. Il semble qu'on se soit dit que les *guides* et les atlas de nos voisins sont d'une consultation trop commode pour qu'il valût la peine d'insister dans un atlas français : la raison serait insuffisante, comme la carte. Même observation du reste pour l'unique carte d'Italie, cependant comme elle reparaît agrandie, par fragments, dans d'autres cartes, il n'y a pas autant à dire. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS EN BELLES-LETTRES. — *Séance du 26 octobre 1906.* — M. Barbier de Meynard donne des nouvelles de la mission de M. de Motilinsky, auquel l'Académie a accordé 3,000 fr. sur la fondation Benoît Garnier pour recueillir à In-Salah et dans le Hoggar un ensemble de données nouvelles sur la linguistique, l'ethnographie et l'histoire de cette région peuplée par les tribus touareg.

M. Heuzey étudie les origines chaldéennes du monstre à tête de serpent dont une mission allemande a retrouvé les grandes figures, modelées en couleur sur les briques émaillées des murs de Babylone. Cet animal, vraiment apocalyptique, est beaucoup plus ancien que les murailles de Nabuchodonosor. M. Heuzey en avait déjà signalé le prototype, figuré plus de 20 siècles auparavant, sur un vase en pierre et sur un cachet rapportés par M. de Sarzec et portant le nom de Goudéa. Sur ces monuments, le dragon chaldéen est consacré au dieu Nin-ghis-zida, qui était le patron personnel de Goudéa. Le cachet, en particulier, représente ce dieu avec deux serpents qui lui sortent des épaules. M. Heuzey suit les transformations du même type à travers l'époque babylonienne, surtout sur la série des galets de bornage découverts par M. de Morgan. A Babylone, les dragons sacrés formaient une paire d'animaux fantastiques consacrés aux deux grands dieux de la cité, Mardouk et Nébo. Le commandant Cros a retrouvé aussi, dans sa mission en Chaldée, un cachet babylonien, où l'on voit un seul dragon adoré sur un autel et portant à la fois les symboles réunis des deux divinités.

M. J. Carcopino, membre de l'Ecole française de Rome, fait une communication sur nne inscription qu'il a découverte en juin dernier à 6 kil. au S. d'Aïn Tounga, dans le lit de l'oued Kralled, affluent de droite de la Medjerdah, et qui intéresse à la fois l'histoire de la colonisation romaine en Afrique et celle du colonat partiaire dans toute l'étendue du monde romain. Cette inscription, qui date du règne d'Hadrien, débute par une pétition de cultivateurs demandant des terres sur le domaine impérial, et contient la réponse à cette pétition ou *sermo procuratorum imp(eratoris) Caes(aris) Hadriani*, dont l'inscription d'Aïn Ouassel avait révélé un exemplaire postérieur que celle-ci éclaire et complète. Elle se termine par une lettre procuratorienne transmise par un certain nombre de fonctionnaires dont les titres permettent de mieux connaître la hiérarchie procuratorienne en Afrique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 2 novembre 1906.* — M. Cagnat, président, lit une note de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, qui annonce la fin des fouilles de M. le capitaine Benet à Bulla Regia et résume les découvertes dues à cet officier. Dans un angle de ce qui

paraît être le forum de la ville a été déblayé un édifice composé d'une cour dallée, entourée de portiques, et terminé par trois chambres juxtaposées. Dans celle du milieu, on a trouvé trois statues, une d'Apollon, une de Cérès et une d'Esculape; d'autres statues ont été recueillies dans la cour. La chambre de droite contenait de nombreux fragments d'inscriptions; d'où il faut conclure qu'Apollon et les autres dieux étaient adorés en cet endroit comme génies protecteurs de la cité. Ces inscriptions mentionnent un certain nombre d'autres monuments, entre autres les rostres, le tabularium et un temple de Diane.

M. Maurice Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, communique un résumé des découvertes faites à Délos par les membres de l'Ecole, grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat. Ces découvertes ont été, cette année, particulièrement importantes : déblaiement du grand portique nord du sanctuaire, édifié, comme paraît l'attester une inscription de l'architrave, par le roi de Macédoine, Antigone Gonatas; — découverte, dans la même région, d'un tombeau mycénien et de très nombreux débris de vases, appartenant à toutes les séries connues de la céramique archaïque; — dégagement de deux nouveaux îlots du quartier du Théâtre : une inscription monumentale, encore en place, fixe la date de la construction de ce quartier (milieu IIe s. a. C.); plusieurs statues trouvées dans les maisons (notamment celle de la Muse Polhymnie) offrent un grand intérêt archéologique; — mise au jour, au S. du sanctuaire, d'un monument circulaire, consacré, semble-t-il, au culte d'un héros archégète d'une famille athénienne; — découverte, au S. du sanctuaire, d'une esplanade rocheuse où se dressaient cinq lions colossaux, en marbre de Naxos, monuments importants de la statuaire archaïque des îles, des VIIe VIe siècles. — Parmi les inscriptions nouvellement trouvées, il faut signaler une stèle où sont énumérés tous les sacerdoces de Délos à l'époque de la seconde domination athénienne. Des dépôts de monnaies ont été rencontrés en plusieurs points : monnaies attiques en argent du nouveau style dans le voisinage du Portique de Philippe; monnaies de bronze dans le quartier du Théâtre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 novembre 1906.* — M. B. Haussoullier donne lecture de sa notice sur la vie et les ouvrages de M. Jules Oppert, son prédécesseur à l'Académie.

M. Philippe Berger annonce que M. Slouschz, auxiliaire du *Corpus* des inscriptions sémitiques, arrivé à Tanger après une mission épigraphique très périlleuse et très fructueuse en Tripolitaine et en Tunisie, a été atteint de la variole, et qu'il est à craindre que les documents par lui rapportés n'aient péri dans le grand incendie récemment éteint par les marins français. On a d'ailleurs de meilleures nouvelles de la santé de M. Slouschz.

M. Clermont-Ganneau étudie un groupe de légendes antiques relatives à l'alouette huppée, légendes d'origine orientale dont on suit la trace chez Esope, Aristophane, Théocrite, et, plus tard, dans des documents syriaques. L'une des plus étranges est celle d'après laquelle l'alouette aurait été le premier être créé et aurait enseveli son père dans sa propre tête. M. Clermont-Ganneau montre qu'elle a pour point de départ la huppe caractéristique qui se dresse sur la tête de l'oiseau.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — **26 novembre.** — **1906**

NAUSESTER, Penser, parler et enseigner, II. — HEINZE, La technique épique de Virgile. — LEIPOLDT, Didyme l'aveugle d'Alexandrie. — Clément d'Alexandrie, I, Le Protreptique et le Pédagogue, p. O. STÄHLIN. — BOSSERT, Calvin. — Vicomte de NOAILLES, Le cardinal de La Valette. — WALISZEWSKI, Les origines de la Russie moderne, 1585-1614. — DEHÉRAIN, L'expansion des Boers. — M. LEROY, La transformation de la puissance publique. — JESSEN, Manuel historique de la question du Slesvig.

Denken Sprechen, und Lehren. II : das Kind und das Sprachideal, von Dr. W. NAUSESTER. — Berlin, Weidmann, 1906. In-8 (viij-) 246 pp. Prix : 5 mk.

Je me suis expliqué en temps et lieu[1] sur les doctrines pédagogiques de M. Nausester, suivant lesquelles, notamment (p. 243), le thème serait un exercice sans utilité, et sur le dissentiment profond, absolu, irréductible, qui me sépare de lui dans l'appréciation de la valeur psychologique des catégories grammaticales. Bien qu'il ait consacré quelques pages de son nouveau livre (p. 195-202) à la discussion des objections qui lui ont été opposées, et qui, à mon avis, auraient pu être plus topiques, il n'a point visé les miennes et par là m'a dispensé d'y insister davantage. Il a sans doute sagement pensé que, là où les premiers principes sont à ce point différents, il ne saurait y avoir aucun terrain d'entente commun, ni par conséquent de controverse utile. Je ferai donc comme lui, et me bornerai à lui faire observer que l'unique exemple qu'il ait tiré du français (p. 194) est assez malheureusement choisi : il n'est certes pas un Français tant soit peu instruit qui, en lisant le titre bizarre « Religions et Religion », ne fasse sonner l'*s* de liaison, et il n'est donc nullement vrai de dire que la catégorie du pluriel ne soit ici marquée par aucun signe audible. Le fond de l'argumentation de M. N., c'est une collection de proverbes et dictons allemands, qu'il a établie avec le soin le plus scrupuleux et classée avec un rare esprit critique, et d'où il prétend inférer que la langue des proverbes est rebelle à la dérivation, aux formes de déclinaison et de conjugaison, à tout ce qui enfin constitue l'attirail de la grammaire, et que tel est aussi l'esprit de l'enfant et l'esprit

1. *Revue critique*, LII (1901), p. 445.

du langage idéal. Cela est possible, et je ne conteste pas à ce point de vue la supériorité de l'anglais, si aisé à apprendre en tant que langue écrite. Il demeure toutefois que la plupart des langues qui, à un point de vue moral, intellectuel ou esthétique, valent la peine d'être enseignées et apprises, sont des langues à grammaire plus ou moins compliquée, et que dès lors le seul moyen pédagogique de s'en rendre réellement maître est d'acquérir le sens grammatical.

V. H.

Vergils epische Technik. Von Richard Heinze. Leipzig, Teubner, 1903. VIII-488 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

Il n'est pas inutile d'indiquer le sujet de M. Heinze en procédant par élimination. M. H. distingue dans l'œuvre de Virgile *ars* et *ingenium*. Il ne s'occupe de rien de ce qui procède de l'*ingenium*. Il nous dira de quels éléments tel épisode est constitué, mais il néglige volontairement l'esprit qui anime la construction de Virgile. De plus, il laisse entièrement de côté tout ce qui relève de l'élocution, aussi bien le style et la phrase que la versification.

Dans le sujet ainsi délimité, M. H. paraît avoir recherché principalement la réponse aux questions suivantes : Quels ont été les calculs et les intentions de Virgile ? dans quelles conditions Virgile a-t-il dû travailler ? Quels procédés ont servi ces intentions et se sont pliés à ces conditions ?

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première est une analyse détaillée des principaux récits de l'*Énéide* : la chute d'Ilion, les erreurs d'Énée, Didon, les jeux, Enée dans le Latium.

Voici un exemple de la méthode suivie par M. H. Virgile place en Sicile la mort d'Anchise. C'était un point sur lequel la tradition n'était pas d'accord : on trouvait le tombeau d'Anchise à Ænéia, en Arcadie, en Epire. Le poète s'est cru libre d'innover. Il a été amené à une solution inédite par sa conception de l'épopée. Des jeux étaient une pièce indispensable d'un tel poème ; ils s'imposaient même à un Romain, car les *ludi funebres* étaient un usage important de la vie nationale. Or, des jeux ne pouvaient être célébrés en l'honneur d'un mort secondaire ; il fallait un personnage lié intimement avec le héros. Dans l'*Enéide*, Anchise seul répondait à ces conditions. Anchise devait disparaître avant le séjour d'Enée à Carthage ; en sa présence, Enée ne pouvait se laisser entraîner par l'amour de Didon et oublier sa mission divine. Mais les jeux ne pouvaient pas être célébrés avant le séjour à Carthage. Ils auraient fait le début du poème, un début beaucoup trop tranquille, et qui aurait concentré l'attention toute fraîche du lecteur sur un simple compagnon du héros. Les jeux devaient donc

être une cérémonie commémorative. Les Troyens, par suite, étaient forcés de passer deux fois par le même lieu, la première pour permettre à Anchise d'y mourir, la seconde pour donner occasion à des jeux funèbres. Entre les deux escales, se rangeait l'épisode de Didon. Or, un point quelconque de la côte, en Calabre ou en Lucanie, n'eût pas répondu à l'intérêt de l'action. Il fallait quelque endroit célèbre. La Sicile convenait admirablement avec son temple d'Ἀφροδίτη Αἰνειάς. Du même coup l'incendie des vaisseaux par les femmes était rattaché à la trame du poème de la manière la plus naturelle. Les hommes étaient tous allés voir les jeux. Les femmes, comme il était convenable, étaient restées seules. Ainsi Virgile trouvait une solution très élégante au problème complexe que posait l'insertion des jeux dans son poème.

La deuxième partie de l'ouvrage est la mise en œuvre des analyses de la première. M. H. étudie, dans l'*Enéide*, l'invention (méthode de création, personnages, merveilleux, action); l'exposition, « Die Darstellung », considérée dans le récit, dans les descriptions et dans les discours; la composition, dans l'ensemble, dans les scènes particulières, dans les chants du poème; les buts visés par Virgile.

A l'égard de son sujet, Virgile se trouvait dans la situation d'un historien. Outre que les faits les plus importants étaient considérés comme certains, les détails eux-mêmes étaient fixés par la tradition. Virgile n'avait de liberté que dans leur choix et leur combinaison. Il réduisait la tradition; il en comblait les lacunes. Nous venons de le voir fixant la mort d'Anchise en Sicile. Il a aussi inventé des personnages épisodiques, Nisus et Euryale, Androgée, si nos sources nous permettent de l'affirmer. M. H. a parfaitement raison de remarquer que cette dépendance de la tradition n'a rien à voir avec l'originalité ou son contraire (p. 244). L'imitation était considérée par les Romains comme une conquête. La véritable originalité se marquait à l'esprit et au style, c'est-à-dire aux éléments que M. H. a exclus de son enquête.

D'autres éléments du poème sont régis par une tradition littéraire. Les caractères sont plus généraux qu'individuels, comme dans la dernière période de l'épopée grecque, dans Apollonius de Rhodes ou Callimaque. Une réflexion intéressante de M. H. est que le caractère d'Enée se développe sous nos yeux. Lors de la prise de Troie, Enée est un jeune homme bouillant qui court à l'ennemi sans mettre les siens en sûreté. Il manque de confiance dans les promesses des dieux. Il oublie sa mission auprès de Didon comme naguère César auprès de Cléopâtre. Peu à peu sa volonté et son esprit prennent de la fermeté. L'avertissement de Tiberinus (VIII, 532) le laisse plus assuré de la parole des dieux que son entretien avec Vénus au premier livre. La mort de Pallas ne l'affecte pas au point de lui faire oublier ses devoirs. Il est devenu le digne héros de sa destinée.

Le dernier chapitre, sur les buts visés par Virgile, est important. L'*Enéide*, par l'unité d'intérêt, le pathétique des scènes, la soudaineté des péripéties, la profondeur des ressorts psychologiques, se rapproche plus du genre historique que de l'épopée alexandrine. Certains récits de Tite-Live, la guerre de Véïes, l'histoire de Camille, celle de Coriolan, ont une allure et un caractère virgiliens. Ces rapprochements conduisent M. H. à mettre l'épopée virgilienne sous la dépendance de certaines théories grecques sur l'histoire, telles qu'on les trouve exprimées dans le jugement de Thucydide par Denys d'Halicarnasse. C'est l'usage maintenant de montrer que les écrivains ont été les écoliers des théoriciens. Mais l'explication est peut-être plus simple. Il y a beau temps que l'on a remarqué le caractère « épique » de la première décade de Tite-Live. Le style et la langue mêmes sont plus poétiques que dans les décades suivantes. La ressemblance de Virgile à Tite-Live n'a donc rien de surprenant. Il reste à expliquer pourquoi tous deux s'opposent aux Grecs. J'y verrais l'effet de l'esprit romain, qui s'intéresse aux belles histoires morales, à la psychologie des individus, aux traits particuliers, à l'émotion et au pathétique.

Je ferais donc commencer dès ce paragraphe la thése qui remplit la suite du chapitre. M. H. y étudie en effet les qualités qui font de Virgile un Romain et un Romain de l'époque d'Auguste : la haute conception de sa mission, son rôle d'éducateur et de moraliste, sa religion à recueillir les traditions de sa race, la tenue très élevée de sa narration. Ces pages sont les mieux venues de tout l'ouvrage.

M. H., qui a su rendre justice ailleurs à Sainte-Beuve et à M. Boissier, eût pu mentionner Eugène Benoît à propos des origines des cités italiennes dont Virgile se fait l'historien. Je contesterais peut-être l'explication donnée p. 475. M. H. est en train de montrer quelle noblesse est imposée aux personnages de l'*Enéide*. Il le fait avec exactitude et finesse. Il oppose, par exemple, l'Héphaistos d'Homère, forgeron noirci et sali par le travail, au Vulcain de Virgile, qui ne met pas la main à la pâte et se contente de surveiller et de donner ses ordres. Le séjour d'Enée chez Evandre semble faire exception. Nous sommes ici chez de très petites gens. M. H. dit : « Tous ces traits de simplicité sont le contraire de l'élévation; mais ils la suggèrent indirectement par le contraste entre les humbles débuts du *Romanae conditor arcis* et l'éclat brillant de la Rome impériale ». Cela me paraît un peu subtil. D'abord aucun des traits de la description n'est choquant. Evandre est un pauvre homme, mais sa vie patriarcale n'est pas exempte de dignité. C'est un prince de Monténégro. De plus, si quelques détails sont naïfs, la tradition les embellit, la légende les relève. Sur ce dernier chapitre, j'ajoute encore une observation. Il nous fait sortir de la technique et nous aide à pénétrer l'esprit même de Virgile. Ne sommes-nous pas tout près

de l'*ingenium* exclu par M. H. de son programme ? C'est qu'il paraît difficile d'étudier Virgile un peu à fond sans toucher à ce qui fait de lui Virgile et non La Calprenède.

Le livre de M. Heinze, encore qu'un peu trop systématique par endroits, est une excellente contribution à l'exégèse de l'*Eneide*.

Paul Lejay.

Clemens Alexandrinus. Erster Band, **Protrepticus und Paedagogus** (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, herausgegeben von der Kirchenväter-Commission der k. preussischen Akademie der Wissenschaften, XII). Herausgegeben von Otto Stählin, Leipzig, Hinrichs, 1905. LXXXIII-351 pp. in-8°. Prix : 13 mk. 50.

Les conditions du texte de ces deux ouvrages sont simples : un manuscrit unique, quatre copies faites sur ce manuscrit, tous les manuscrits dérivés de ces quatre copies; nous possédons l'archétype et ses copies. Le manuscrit unique est le manuscrit de Paris Gr. 451, copié en 914 par Baanès, pour Aréthas, archevêque de Césarée de Cappadoce. C'est un manuscrit célèbre, souvent décrit, sur lequel M. Stählin donne encore des détails plus précis concernant surtout sa composition et les feuillets perdus, les corrections et les scolies, la distinction des mains. Il résulte de son étude que le manuscrit a perdu 83 feuillets, dont cinq quaternions complets de la fin, et que l'évêque Aréthas s'est servi d'un manuscrit, probablement l'original du manuscrit, pour faire certaines corrections. Cet original paraît avoir été disposé par un grammairien chrétien, peut-être au ve siècle, en vue de l'enseignement; cette intention explique les gloses de mots rares et les notes mythologiques. Du manuscrit de Paris sont dérivées quatre copies : 1° Modène III D 7, x^e-xie s.; 2° Laurentianus V 24, du xiie s.; 3° Gênes Miss. urb. 28; 4° Paris, sup. gr. 254, en partie, du xvie s. Ses deux premiers manuscrits seuls peuvent entrer en ligne, parce qu'ils ont été copiés avant la perte des cinq quaternions de la fin et avant de nombreuses corrections apportées au texte du 451 par une main du xve siècle. Le manuscrit de Modène a passé par la bibliothèque d'Alberto Pio de Carpi et de Rodolfo Pio; il a été consulté par Vettori. Le manuscrit de Florence n'est pas une copie directe du 451. Il repose sur un intermédiaire qui a été corrigé sur un manuscrit indépendant du 451 pour le premier livre du *Pédagogue*; ce texte était souvent meilleur. Cette copie avait, de plus, reçu des changements arbitraires, portant sur l'orthographe, la grammaire et le style. A ces manuscrits, il faut ajouter quelques citations dans les chaînes et les florilèges et d'assez nombreux extraits dans divers auteurs, avant tout dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe.

Les principales éditions précédentes sont celles de Vettori (Florence, 1550), édition *princeps* hâtive et peu correcte; de Sylburg

(Heidelberg, 1592), très améliorée, avec de bonnes observations, des références aux auteurs cités et d'excellents index; de Potter (Oxford, 1715), qui a complété l'œuvre de Sylburg. La dernière édition, publiée par G. Dindorf à Oxford en 1869, ne donne pas ce qu'elle semblait promettre. Mais Clément a été surtout connu par la mauvaise traduction latine de Gentien Hervet (Florence, 1551), souvent réimprimée. Celle de l'édition Potter est bien meilleure, bien que, pour le *Pédagogue* et les *Stromates*, elle repose sur Hervet.

M. S. a eu à sa disposition les corrections et les remarques inédites de savants et d'amis, notamment celles de Theodor Heyse, qui préparait une édition, de Eduard Hiller, de J. Bernays, de M. Joseph B. Mayor. Tous ces secours donnent à la nouvelle édition une valeur durable. La découverte d'un manuscrit indépendant du Paris. 451 pourrait seule modifier un peu profondément l'état du texte. On peut le considérer comme fixé pour longtemps. Un double apparat présente les citations et allusions de Clément et les variantes des manuscrits. Il n'est pas de philologue qui ne sache combien de fragments d'auteurs perdus nous a conservés Clément. L'identification des citations et leur référence aux éditions modernes n'ont pas dû être la tâche la moins longue de M. S. A ce seul titre, son œuvre marque un progrès au moins aussi grand que celle de Potter sur celle de Sylburg. Les variantes orthographiques ont été omises, pour la plupart, dans l'apparat critique; une étude sur l'orthographe des manuscrits, placée dans l'introduction, les remplace avec avantage.

Les scolies sont éditées à la fin et accompagnées de tables particulières. Jusqu'ici elles n'étaient connues que par les éditions insuffisantes de Klotz et de Dindorf. Pour la première fois, se trouvent distinguées celles qu'a copiées Baanès et celles d'Arétas.

L'introduction de ce volume traite de toutes les œuvres de Clément et s'ouvre par une longue liste de *testimonia*. Je n'en ai fait connaître que la partie relative au *Protreptique* et au *Pédagogue*. Puisque M. Stählin a pu écrire une introduction générale, la suite de l'édition doit être en bonne voie; on annonce les *Stromates* comme à l'impression. Nous souhaitons vivement que les occupations du savant éditeur lui laissent assez de loisir pour terminer sa tâche sans trop tarder [1].

Paul Lejay.

1. M. Stählin a fait effort pour rendre l'usage de son édition commode et rapide, Ses indications sont généralement exactes et complètes. Cependant la liste des pp. xxiv-xxv n'indique pas la date des manuscrits, sauf pour un. La cote « Mut. III D 7 » pourra embarrasser; il faut chercher dans une incidente le nom de Modène, p. xxvii. Le lecteur doit aussi savoir que Jérôme Commelin est un imprimeur d'Heidelberg (lieu de l'édition Sylburg). Enfin les dates des manuscrits eussent dû être répétées sur la liste de la p. 2. Ce sont des vétilles. Mais il faut penser que le philologue qui consulte Clément n'a pas tous les détails présents à l'esprit, s'il les a jamais eus.

Didymus der Blinde von Alexandria. Von Johannes Leipoldt (*Texte u. Untersuchungen*, N. F. XIV, 3). Leipzig, J. C. Hinrichs, 1905. 148 pp. in-8°. Prix : 5 Mk.

Didyme, né vers 313, mort en 398, perdit la vue à quatre ans. Fermé désormais à toute une partie du monde extérieur, il se livra avec d'autant plus d'ardeur à l'étude et devint, peut-être sous l'épiscopat d'Athanase, le chef de l'école catéchétique d'Alexandrie. Ascète, il eut surtout des ascètes pour disciples, Ammonius, Palladius, Jérôme, Rufin. Son rôle et ses écrits, jugés d'abord favorablement, furent ensuite condamnés comme entachés d'origénisme.

M. Leipoldt passe en revue ses œuvres. Voici les conclusions de cette enquête qui peuvent modifier les données courantes. A la suite de M. Holl, M. L. lui attribue le traité contre Arius et Sabellius mis sous le nom de Grégoire de Nysse (*P. G.*, XLV, 1281). Cette attribution est importante ; le traité devient un des plus anciens ouvrages de Didyme et il contient pour la première fois la formule : μία οὐσία, τρεῖς ὑποστάσεις. Le *De spiritu sancto* est connu par une traduction de saint Jérôme, généralement fidèle, sauf pour la terminologie trinitaire. Les deux livres du Pseudo-Athanase contre Apollinaire ne sont pas de Didyme, comme l'a cru Dräseke, ni d'Ambroise d'Alexandrie. Leur rhétorique diffère trop du langage simple et négligé de Didyme. Les livres IV et V contre Eunomius, mis au compte de Basile, ne sont ni d'Apollinaire (Dräseke) ni de Didyme (Funk). C'est une macédoine où peuvent se trouver des morceaux, plus ou moins intacts, de Didyme et même d'Athanase.

M. L. attribue beaucoup d'influence à l'infirmité de Didyme sur son caractère et sa théologie. Didyme est placide et circonspect. Ses discussions ont un ton académique et, à le lire, on ne se douterait guère que le sang coule dans les rues d'Alexandrie à propos de la Trinité. Pas de personnalités déplaisantes, à peine quelque petite injure, bien pâle en regard de ce que les théologiens échangent journellement. Il écrit mal et méprise la rhétorique, en bon moine. Dans un passage, il s'échappe et condamne le mariage ; péché tout à fait certain avant le Christ, le mariage, même après le Christ, est un péché en comparaison de la virginité, qui est divine. Il n'est sorti de sa réserve habituelle que sous l'influence de sa conception morale. Il est tout prêt de condamner la matière et le corps.

Les deux traits distinctifs de sa physionomie, d'après M. L., sont l'origénisme et le néonicénisme. Didyme est platonicien surtout à travers Origène. Il accepte quelques-unes des idées les plus risquées de son maître. Cependant il les prend comme au hasard, sans logique et sans suite. Les contradictions ne l'embarrassent pas. A ces vues

décousues, il manque la concentration et la systématisation. Seules, la fermeté de l'esprit et la ténacité de la volonté pourraient les donner. Mais Didyme manque de consistance. Didyme est aveugle.

La nouvelle orthodoxie nicéenne comporte certaines retouches et une terminologie que l'on trouve chez les Cappadociens. La formule citée plus haut, μία οὐσία, τρεῖς ὑποστάσεις, est caractéristique de cette évolution. Didyme a subi l'influence des Cappadociens. Mais il est le premier à énoncer cet aphorisme. Il n'a probablement fait que réduire en théorème les idées nouvelles qui flottaient dans l'air ambiant.

La théologie de Didyme n'est pas exempte d'influences païennes. Il est monothéiste, mais à un moindre degré que plusieurs de ses contemporains. Il est favorable aux dévotions populaires, au culte des anges, dont il nous dit que les chapelles sont parsemées dans la ville et la campagne ; au culte de Marie, qu'il appelle souvent θεοτόκος, ἀειπαρθένος, avec Athanase d'ailleurs.

Didyme est un théologien de transition : transition entre les deux orthodoxies nicéennes, transition entre la christologie anti-apollinariste et la christologie de Cyrille d'Alexandrie. Il n'est donc pas toujours aisé de déterminer sa pensée, qui passe d'un terme à l'autre. Son infirmité semblait l'avoir prédestiné à ce rôle crépusculaire.

Telle est l'idée que M. L. nous donne de son héros. Elle est certainement cohérente et précise dans son incertitude. Peut-être est-il bien hardi de vouloir attribuer définitivement certaines œuvres à un penseur et à un écrivain aussi intermédiaire, et toute la thèse croule si on ne le fait pas. Parmi les discussions du livre, il faut surtout signaler celle de la doctrine trinitaire et des formules de cette doctrine. C'est un travail remarquable et que personne ne devra négliger. Mais la dissertation de M. Bethune-Baker sur l'homoousios et les discussions qui ont suivi sont entièrement ignorées [1].

Il n'y a pas d'index.

Paul Lejay.

Les grands écrivains français. Calvin, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1906, 222 p. in-18. Portrait. (Prix : 2 fr.).

Dans ce volume de deux cents pages, M. Bossert nous offre une biographie, un peu résumée, mais suffisante en somme, d'un homme qui, par ses actes et par ses écrits, exerça l'influence la plus marquée

---

1. P. 98, M. L. cite Alexandre d'Alexandrie (dans Théodoret, *Hist. eccl.*, I, 4, 15) et insiste sur le « son polythéiste » de l'expression πράγματα δύο appliquée au Père et au Fils. Cf. Tertullien, *Adu. Prax.*, vii, viii, xiii.

sur les esprits de son temps, et dont la mentalité s'est imposée aux générations suivantes, longtemps encore après sa mort. Ceux-là même qui le combattent avec le plus de vigueur, sont obligés de reconnaître aujourd'hui sa haute valeur intellectuelle et morale ; d'ailleurs l'étude de la vie et des œuvres de Calvin se recommande, en dehors de toute controverse théologique, à tous ceux qui s'intéressent au développement de la langue et de la littérature française vers le milieu du XVIe siècle.

Ce qui nous a particulièrement plu dans ce nouveau volume de la série des *Grands écrivains*, c'est la prudence avec laquelle M. Bossert, surtout en racontant la première partie de l'existence du futur réformateur, a su se dégager de mainte tradition ancienne ou nouvelle [1], ne donnant que des faits certains — et nous n'en connaissons pas beaucoup de tels — sans se laisser aller à des développements, plausibles peut-être, mais nullement établis, sur la jeunesse de l'humaniste picard, sur ses études à Bourges et Orléans, etc. Une quarantaine de pages lui ont suffi pour retracer tout le développement de Calvin jusqu'à la publication de l'*Institution chrestienne* en 1535. C'est bien peu de chose, quand on compare ces quelques feuillets au monumental in-quarto consacré par M. E. Doumergue [2] à ces premières phases, obscures ou à peu près inconnues de la vie de Calvin. Et cependant il ne manque dans ce résumé rien d'essentiel ; tout ce qu'on sait de positif sur le futur chef de la Réforme à Genève, avant son arrivée dans cette ville, s'y rencontre en un tableau raccourci, mais suffisant pour juger l'homme et son œuvre.

On sera également frappé de la façon lucide et généralement équitable dont M. B. a posé et traité les questions, souvent délicates, qui surgissent naturellement dans la seconde partie de cette esquisse biographique, soit qu'il nous offre le tableau de la vie publique de Calvin, soit qu'il raconte les nombreux procès politico-religieux qui ensanglantèrent alors la cité du Léman, les affaires de Gruet, de Bolsec, de Perrin, de Gentilis, et de Michel Servet. M. B. a gardé de ses premières études la connaissance des problèmes théologiques, tout en se dépouillant — s'il en fut atteint jamais — de la terrible *rabies theologica* (ou *antitheologica*) qui distinguait éminemment les grands controversistes du XVIe siècle, et qui se retrouve encore de nos jours chez bon nombre de leurs disciples de tous les camps, orthodoxes, hétérodoxes ou libres-penseurs. Aussi comprend-il les polémiques du temps et sait-il les exposer — très en résumé, bien entendu —

1. Signalons en particulier la façon dont il s'exprime (p. 21) sur l'influence, trop exagérée de nos jours, que Lefebvre d'Etaples aurait exercée sur Calvin.

2. Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps, par E. Doumergue, professeur à la Faculté de Montauban, Lausanne, Georg, 1899-1905, in-4°. Les tomes I-III de ce grand ouvrage, magnifiquement illustré, ont paru. L'auteur n'en est encore arrivé qu'au second retour de Calvin à Genève, en 1542.

d'une manière impartiale, sans s'y mêler lui-même. Il a d'ailleurs suivi partout les meilleurs guides, Amédée Roget, Abel Lefranc, Kampschulte, Cornelius, M. Doumergue ; il a tout au moins feuilleté les cinquante-neuf volumes des *Opera Calvini*, édités de 1860 à 1900, par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, s'il ne les a lus d'un bout à l'autre [1], et il donne en tout cas une idée très suffisante des principaux écrits du réformateur au public non théologique auquel la collection des *Grands écrivains* est destinée. On ne peut que l'approuver, par exemple, quand il affirme contre M. Doumergue, que le *Commentaire sur le traité de la clémence* de Sénèque, pure œuvre d'humanisme, ne montre encore en rien la *régénération* religieuse du futur dogmaticien. Pour ce qui est du style, M. B. d'accord d'ailleurs avec la plupart des critiques autorisés contemporains, assigne à Calvin, « le moins latinisant des grands prosateurs de la Renaissance », un rang très élevé dans notre littérature ; « au point de vue du développement de la langue, il sort de la suite chronologique et se place immédiatement avant Pascal » (p. 213). L'appréciation générale de l'homme et de son œuvre est historiquement impartiale ; M. B. a bien fait voir que c'est par la force des choses, par l'ascendant naturel de son génie, que Calvin se trouva, entre 1550 et 1560, « investi d'une sorte d'apostolat universel dans les contrées de l'Occident » (p. 185) et non pas par un effort d'ambition égoïste et démesurée, comme certains le répètent encore aujourd'hui. Si sur certaines questions de détail nous différons d'avis, ce n'est que sur des points très secondaires [2] et nous ne croyons pouvoir mieux montrer, en terminant, dans quel esprit de largeur est écrit ce petit volume qu'en citant ce que dit l'auteur à propos du procès de Servet : « aux yeux de l'humanité, ce qui distingue le martyr, quel que soit la cause pour laquelle il se dévoue, c'est l'héroïsme d'une conviction qui va jusqu'au sacrifice de la vie. L'erreur a ses martyrs comme la vérité, l'une et l'autre ont aussi leurs persécuteurs » (p. 172 [3]).

R.

---

1. Nous regrettons que le nom du dernier des éditeurs de Strasbourg, de celui-là même qui a compilé avec tant de zèle et de patience la *Bibliographia Calviniana*, mentionnée à la page 222, M. Alfred Erichson, soit resté dans le casier du compositeur.

2. Ainsi c'est trop peu de consacrer *trois lignes* au rôle que joua Calvin aux diètes et aux conférences de Haguenau, Worms et Ratisbonne, puisque ces voyages lui valurent l'amitié de Mélanchthon et une connaissance assez approfondie de l'Allemagne protestante d'alors.

3. P. 176, lire *Picheral* pour *Picherat*.

Episodes de la Guerre de Trente Ans. Le cardinal de La Valette, lieutenant général des armées du Roi, 1635-1639, par le vicomte de NOAILLES. Paris, Perrin et Comp. 1906, III, 618 p. in-8°, avec cartes et plans. Prix : 7 fr. 50.

On ne peut qu'approuver le projet de M. de Noailles de nous donner une biographie quelque peu détaillée de ce cardinal de la Valette, que la faveur de Louis XIII et la protection de Richelieu mirent à la tête des armées royales, pendant une série d'années de la guerre de Trente Ans. Louis de Nogaret, troisième fils du duc d'Epernon, le fameux mignon de Henri III, fut, il est vrai, un assez singulier archevêque et prince de l'Église, et certainement il a plus fréquenté les camps et les boudoirs que les cathédrales; mais c'était une personnalité intelligente et agissante, qui avait eu de bonne heure le goût des questions militaires [1], et qui ne fit pas trop mauvaise figure sur les champs de bataille, d'où le sort le fit disparaître d'ailleurs avant le moment où se révèlent Turenne et Condé. L'auteur a fait des recherches consciencieuses sur la matière choisie, soit aux Archives étrangères, soit à la Bibliothèque nationale, il a dépouillé soigneusement les mémoires du temps [2]; il est moins bien au courant de la littérature étrangère afférente à son sujet. Ainsi, sur Bernard de Weimar il ne connaît en allemand que l'ouvrage de Roese, (qu'il appelle toujours *Rose*) et semble ignorer les deux volumes bien plus récents de M. Gustave Droysen.

Ce qui manque surtout à l'auteur, c'est une orientation plus précise sur *l'histoire générale* de l'époque; dès qu'il quitte les traces directes de son héros, on voit qu'il n'est plus très documenté; rien que dans les vingt premières pages de son récit, on relève toute une série de ces petites erreurs de détail qui trahissent, pour des yeux exercés, l'absence de connaissances exactes sur les hommes et les choses du temps [3]. Une autre remarque, d'ordre plus général, qu'on ne peut

---

1. C'est d'ailleurs une question très délicate à trancher, que celle des talents militaires de La Valette et je ne me sens pas assez compétent pour le faire. Aussi longtemps qu'il est associé à Bernard de Weimar, il passe à la cour pour un bon général; une fois séparé de lui, à l'armée de Flandre, « son étoile pâlissait réellement », de l'aveu de son biographe (p. 352), et comme cette éclipse continue en Italie, qu'il ne peut y sauver ni Verceil, ni Turin, il est permis de croire que son entrain très réel n'avait pu paraître du génie stratégique que grâce à l'appui du prince saxon, qui fut, sans conteste, un manœuvrier habile.

2. On aurait désiré rencontrer, à ce propos, un paragraphe spécial d'appréciation raisonnée sur la valeur des *Mémoires du cardinal de la Valette*, publiés, dès 1772, à Paris, chez Gobet et rédigés par J. Talon, son secrétaire, plus tard conseiller d'État, et finalement prêtre de l'Oratoire, en 2 vol., petit in-8°.

3. Ainsi, dès la p. 1., à propos de la petite armée de Gustave-Adolphe, débarquant en Poméranie on nous parle d'une « colossale invasion ». — P. 3, l'auteur nous donne une singulière caractéristique de l'Électeur palatin Frédéric V, qu'il appelle « un bon homme État » et un « ardent conjuré »; épithètes bizarres pour

s'empêcher de formuler, c'est celle que provoque une note de la page III : « Les noms propres du corps de l'ouvrage ont été inscrits *tels qu'ils ont été trouvés aux Archives et dans les ouvrages du temps.* » Assurément on fait bien de respecter, en général, les textes documentaires (sauf bien entendu, à corriger en note les fautes commises par l'ignorance ou la légéreté des siècles antérieurs); mais on risquerait de perpétuer indéfiniment les bêtises de ses devanciers en adhérant sans restriction à des principes pareils, et il est absurde d'écrire par exemple de propos délibéré, *Freysingne* pour *Freysingen* (p. 125) ou *Vittersein* pour *Wittersheim* (p. 159), ou *Weteranie* pour *Welteravie* (p. 232), ou *Mulheim* pour *Mullenheim* (p. 263) [1] ? Ce qui est surtout regrettable, c'est que l'auteur, pour une foule de noms de localités d'Alsace et de Lorraine, qui ont des formes françaises parfaitement connues, et qu'on trouve dans tout dictionnaire topographique spécial, voire même dans les dictionnaires de géographie universelle, ait adopté les formes et terminaisons allemandes, remises officiellement en usage depuis l'annexion. On ne s'explique absolument pas pourquoi M. de Noailles écrit *Moehringen* pour *Morhange*, *Freimingen* pour *Freyming*, *Tetingen* pour *Teting*, *Gebweiler et Ruffach* pour *Guebwiller* et *Rouffach*, le *Hohbar* au lieu de *Haut-Barr*, *Obernheim* et *Niedernheim* au lieu d'*Obernai* et de *Nidernai*, *Steinburg* pour *Steinbourg*, etc., etc. [2].

Après avoir signalé en toute franchise certaines défectuosités de l'ouvrage, nous tenons cependant à répéter en terminant, que c'est une contribution utile à l'histoire de la participation de notre pays à la guerre de Trente Ans. L'auteur s'est bien gardé de trop exalter son héros ; il nous le montre « hautain, avide, ambitieux, de mœurs trop

---

ce prince médiocre et phlegmatique. On nous apprend « qu'il avait embrassé la Réforme », alors que sa maison professait les doctrines nouvelles depuis plusieurs générations. — P. 9, on confond *Halle* et *Hall* en Souabe. Au lieu *d'Erfurt*, on écrit *Etford*. — P. 11 il est dit que le roi de Suède fit célébrer le « culte réformé » à Augsbourg, et qu'il le professait lui-même, alors que tout le monde sait que Gustave-Adolphe était luthérien. — P. 12, l'auteur se pose la question : « savait-il (G. A.) au juste lui-même ce qu'il voulait ? » Cela est bien probable, car le roi était un prince ambitieux, opiniâtre et qui voyait les choses de loin; seulement il n'a pas jugé à propos de nous faire la confidence de ses pensées de derrière la tête, masquant son jeu jusqu'à ce que la partie lui semblât gagnée. — P. 20. On ne peut pas dire que Wallenstein « envahit » la Bohême, après Lützen, puisqu'il s'y retira, et que, d'ailleurs, c'était une possession héréditaire de la maison d'Autriche. — P. 32, on voit figurer, au lieu de la *Bergstrasse, le Bergstraat,* comme si l'on parlait hollandais au cœur de l'Allemagne. — etc.

1. Le « sieur de *Ponica* » (p. 228) est l'agent de Bernard de Weimar, M. de *Ponikau*.

2. D'autres *cacographies* proviennent d'erreurs géographiques; ainsi p. 239, on a confondu le château du *Honack* avec le *Honeck*, qui est une haute montagne. P. 212. *Haubondange* (aujourd'hui officiellement *Habudingen*) devrait se lire *Haboudange*.

légères [1] » (p. 107) ; il ne le surfait pas aux dépens de Bernard de Weimar, dont il apprécie assez équitablement la situation vis-à-vis de la France (p. 169), encore qu'il l'appelle à l'occasion un prince « ennuyeux ». Il ne semble revendiquer en définitive pour le cardinal de la Valette que l'éloge, très conditionnel, accordé déjà par le duc d'Aumale, qui l'appelait « l'un des moins malheureux, un des moins médiocres généraux de l'époque [2] », et malgré l'insuccès de ses dernières campagnes, on ne le refusera pas sans doute au prélat qui mourait à Rivoli, en septembre 1639, à peine âgé de quarante-cinq ans, assez à temps à temps pour éviter la disgrâce royale, mais non pas celle du pape Urbain VIII, qui, pour des motifs politiques, bien entendu, refusa de dire pour lui la messe habituellement célébrée pour chaque défunt du Sacré Collège, et marqua de la sorte sa rancune jusqu'au delà de la tombe [3].

R.

Les origines de la Russie moderne. La crise révolutionnaire, 1585-1614, par K. Waliszewski. Paris, Plon-Nourrit et Comp., 1906, IV, 501 p. in-8°. Prix : 8 fr.

M. Waliszewski a rédigé son *Histoire de Russie* d'une façon quelque peu extraordinaire. Il a débuté par Catherine II, a remonté d'un bond jusqu'à Pierre-le-Grand, redescendant à ses successeurs, dans l'*Héritage de Pierre-le-Grand;* puis, dans la *Dernière des Romanow*, nous avons eu l'histoire du règne d'Elisabeth, après quoi l'auteur nous a ramenés aux origines même de la Russie moderne, par sa monographie sur Ivan le Terrible. C'est la suite de ce dernier ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui, dans le tableau de la crise révolutionnaire qui vit sombrer, vers la fin du XVIe siècle, la dynastie de Rurik. Les précédents volumes de M. W. ont tous eu du succès; quelques-uns sont arrivés déjà à une quinzième édition, ce qui est fort beau pour des ouvrages historiques assez volumineux. Le talent très réel du narrateur, le piquant des anecdotes dont il sait entremêler les parties plus sévères de son récit, expliquent d'ailleurs un résultat aussi satisfaisant pour l'auteur. De plus, les sujets russes jouissent de la vogue, à l'heure présente, plus que jamais, et le grand public français n'a pas un choix si considérable d'ouvrages bien faits et

---

3. Le *trop* est d'un joli euphémisme quand on se remémore les galanteries du personnage. Il est vrai qu'on était alors d'une indulgence étonnante pour les grands !

1. Histoire des princes de Condé, III, p. 401.

2. On ne s'explique pas très bien, dans ce livre écrit avec un louable effort d'impartialité, certains échos des luttes brûlantes d'aujourd'hui, comme par exemple à la page 131, la sortie contre « la persécution haineuse qui consiste à chasser le prêtre de partout ».

récents sur la Russie à sa disposition qu'il ne saisisse avec une curiosité empressée l'occasion d'étudier, sous la conduite d'un guide aussi amène, ces *temps des troubles*. C'est ainsi qu'on appelle la période trentenaire, qui s'étend de 1584 à 1614, et qui rappelle singulièrement la tempête révolutionnaire déchaînée dans un pays qui, hier, encore, semblait à jamais rivé dans les chaînes de l'autocratie. On voudra comparer les émeutes et les massacres du XVIIe siècle avec ceux du XXe, et l'on constatera sans peine que la férocité des adversaires d'alors et d'aujourd'hui est à peu près la même, ce qui n'a rien d'étonnant, l'éducation politique et morale des populations n'ayant guère fait de progrès dans les trois siècles les plus récents du passé de l'Europe orientale.

Le livre de M. W. s'occupe surtout de l'extinction de la dynastie de Rurik, quand après Ivan, son fils Féodor occupe le trône, dirigé par son favori tout-puissant, Boris Godounow, devenu son beau-frère. Un frère cadet du malencontreux souverain, un enfant de sept ans, Dmitri, disparaît alors à Ouglitsch, où on l'élevait, le 15 mai 1591, assassiné, selon les uns, se blessant mortellement lui-même, en jouant maladroitement avec un couteau, selon la légende officielle, qui l'a promu bientôt après au rang des saints nationaux. Selon d'autres enfin, Godounow n'est pas coupable d'un assassinat, mais ses adversaires, le craignant, ont profité d'une histoire de blessure, plus ou moins authentique, pour faire disparaître eux-mêmes l'enfant et mettre ainsi l'espoir de la dynastie à l'abri de tentatives de meurtre futures; c'est un cadavre d'enfant quelconque, et non celui de Dmitri, qui fut après la canonisation solennelle, présenté à la vénération des fidèles. Quoiqu'il en soit, ce fut Boris Godounow qui profita de cette disparition quand Féodor eut fermé les yeux, sans désigner son successeur, en janvier 1598. Acclamé, sinon par le peuple, du moins par le *Sobor*, réunion des hauts fonctionnaires sous la présidence du patriarche, il réussit d'abord à faire accepter son autorité; mais, dès 1603, des insurrections éclatent en Ukraine et c'est alors qu'on voit surgir aussi un jeune moine inconnu, le revenant d'Ouglitch. Le roi Sigismond de Pologne l'appuie, pour s'en faire un « instrument de règne »; il le fiance avec Marie Mniszech, la fille d'un riche magnat, et l'envoie à Moscou (juin 1605), où Boris vient de mourir d'une hémorrhagie, qui peut-être fut un assassinat. Dmitri entre en vainqueur dans la Ville Sainte, se débarrasse par le meurtre de Fédor, fils de Boris, qui avait été proclamé son successeur, fait violence à la sœur de son rival qu'il oblige à devenir sa maîtresse, puis célèbre avec pompe son mariage avec Maryna Mniszech, à Cracovie, en novembre 1605. Son règne est fort court; une réaction nationale et spécialement anticatholique se poursuit dans les rangs des boyards et du peuple; dès mai 1606, le jeune souverain (M. W. penche à croire que ce *premier* Démétrius fut le prince disparu authentique, encore qu'on ne puisse

le démontrer absolument) est assommé par la foule en délire, et Vasili Chouiski est élu tsar par les boyards assemblés. Mais le peuple des campagnes n'admet pas cette disparition subite; sous l'attraction du merveilleux, avec le concours intéressé de la Pologne, Dmitri ressuscite une fois de plus; sa veuve Maryna finit par reconnaître le *revenant*, après bien des hésitations et des repentirs pourtant; Chouiski se voit obligé de prendre le froc pour sauver sa tête; les escadrons polonais apparaissent, une fois de plus, à Moscou. Mais ce second prétendant, quel qu'ait été son vrai nom, disparaît à son tour, expulsé de sa capitale, puis assassiné par les Tartares, en décembre 1610; et le grand soulèvement national et religieux de 1611 chasse la garnison étrangère du Kremlin, puis, après de nouvelles agitations, le Sobor de février 1613 appelle à régner Michel Romanow, qui est couronné à la cathédrale de l'Assomption, le 11 juillet de la même année. Ce fut la fin de l' « ère des troubles » et le point de départ d'une époque nouvelle pour la Russie qui avait vécu absolument en dehors de l'Europe civilisée d'alors.

Tel est le résumé sommaire de ce vaste chapitre d'histoire, très brillamment traité par M. W. Inutile de louer le talent de l'écrivain, la vivacité du coloris de ses tableaux, la finesse des portraits de ses principaux personnages, etc. Ses mérites sont connus; ses défauts aussi. Comme toujours, c'est moins l'histoire du peuple dans son ensemble, les grands mouvements généraux, mais plutôt l'histoire de la classe dirigeante, qu'il nous met sous les yeux. Nous aurions aussi voulu qu'il mît un peu plus de netteté et de fermeté dans ses conclusions relatives aux vrais ou aux faux Démétrius [1]. Après avoir étudié si longuement un sujet, délicat et difficile, je l'accorde, il semble qu'on pourrait arriver à des conclusions plus précises sur les destinées du petit prince qui disparut d'Ouglitsch en 1591 ou qui y mourut [2].

E.

Henri Dehérain, **L'expansion des Boërs au XIXe siècle.** Paris, Hachette, 1905, 420 p, 8 cartes.

M. D. s'est proposé d'étudier, non seulement l'expansion des Boers dans leur habitat, mais surtout l'origine de la « nationalité boer ».

---

1. En somme, il ne se prononce *catégoriquement* que contre une des nombreuses hypothèses de l'histoire des Démétrius, celle qui identifie le premier d'entre eux avec le moine Grischka Otrépiew. Pour le second, massacré en 1610, on peut, je crois, le qualifier d'imposteur, avec une certitude presque complète.

2. Ceux qui seraient désireux d'examiner par eux-mêmes, plus en détail, les arguments, pour et contre, sur ce problème historique, trouveront dans le livre de M. D. une *bibliographie* très complète de la matière.

C'est en effet un curieux problème. Cette nationalité aurait-elle pris corps et âme si ceux qui la représentent n'avaient été refoulés sur un territoire vierge de toute occupation européenne, et dotés — en une certaine mesure malgré eux — de l'indépendance politique? En tous cas, le phénomène aura été de courte apparition : les États boërs ont cessé d'exister, et la nationalité sera fatalement absorbée dans un groupe ethnique plus jeune, plus vivace, plus noble, l'afrikander.

Ce bref épisode de la colonisation de l'Afrique australe, — il embrasse de 20 à 30 ans, — ce drame, M. D. l'a raconté avec une impartialité méritoire. Il a puisé aux sources originales et les plus sûres, tout en remarquant que les Boërs n'ont pas laissé de documents sur leurs affaires, ni archives, ni écrits polémiques. N'ont-il point trouvé d'avocats parmi leurs congénères d'Europe?

En réalité, au moment où s'ouvre cette histoire, le lien moral des Boers avec l'Europe est rompu. En 1806, les Anglais se rendent maîtres du Cap, pour rester maîtres de la route des Indes. Au bout de 30 ans, les fermiers d'origine hollandaise avec quelques mélanges de sang huguenot, s'ébranlent hors du territoire britannique. Assurément la domination anglaise les avait exclus de la vie publique en brisant leurs institutions libres et leurs cadres, les *hemraden,* le *burghersenat*, le *landroste;* ces froissements provoquèrent quelques échauffourées comme celle de Slachters Nek, mais non point un exode en masse. Ce n'est point à l'administration, à l'autorité temporelle que les Boërs en eurent ; c'est aux autorités spirituelles, aux Missionnaires. La querelle ne fut pas d'ordre religieux ; rien qui rappelle les controverses de secte. Les Missionnaires — ceux de la Société de Londres notamment — protégeaient les indigènes et prêchaient l'abolition de l'esclavage. Cette mesure, édictée en 1833, lésa les intérêts des fermiers; et, conséquence plus grave, les laissa en proie aux brigandages des Cafres, clients des Missions. L'irruption des Cafres en 1834-5 fut, selon M. D., la principale cause de l'émigration. Bien que le gouvernement colonial ait envoyé des troupes au secours des colons, l'opinion anglaise, travaillée par les Missionnaires, applaudissait aux infortunes des Boërs, et le chef du *Colonial office* justifiait les attentats des Cafres comme des représailles méritées. Les Anglais jouaient un jeu dangereux pour eux-mêmes à surexciter les noirs, à les lancer contre les blancs. Les longues et âpres campagnes qu'ils eurent à mener contre les Zoulous et autres tribus furent la rançon de cette erreur. M. D. montre — et c'est une des parties les plus neuves de son récit — comment se fortifia l'organisation militaire, comment se développèrent les ambitions de ces noirs, soutenus et flattés tant par les agents anglais que par les Missionnaires.

Les Boërs se dispersèrent en plusieurs bandes : l'une, sous Pieter Retief, descendit par les Drakensbergen sur le Natal; elle s'éparpilla dans des fermes tout en créant un lien fédératif sous le nom d'Asso-

ciation Sud Africaine (1838). Les Anglais ne tolérèrent pas ce qu'ils considéraient comme une usurpation : Sir G. Napier vint débusquer les Boërs qui remontèrent sur leurs chariots, à la recherche de terres libres. Le Natal fut annexé au Cap ; bienfait pour ce beau pays, que les éleveurs boërs auraient stérilisé.

D'autres bandes, s'étant répandues entre les fleuves Orange, Vaal et Limpopo, conquirent le sol sur les Griquas ou Bastards et se groupèrent en minuscules républiques de familles ou de clans, Lydenburg, Utrecht, Zutpansberg. Les Anglais les pourchassèrent, et Pretorius eut à défendre contre eux les centres les plus importants, Winburg et Bloemfontein (1848). Mais plus que ces démonstrations militaires, les tendances alors régnantes en Angleterre favorisèrent l'autonomie des Boërs : Cobden, John Bright, Rogers s'élevaient contre l'expansion coloniale indéfinie, contre les idées impérialistes. Ajoutez que le Cap était tombé en discrédit : déjà s'annonçait la fortune de la voie de Suez. On résolut donc d'abandonner les fermiers émigrants à leur sort, de les laisser se débrouiller avec les pillards et vagabonds noirs. La Convention de la Sud River (17 janvier 1852) les affranchit de la souveraineté britannique, incident qui passa inaperçu dans les fastes coloniaux et que l'*Annual Register* de 1852 ne mentionna même point. La République Sud-Africaine ne se constitua pourtant qu'au bout de 8 années, tant l'union fut laborieuse entre les petites individualités. Les Boërs de l'Orange reçurent aussi licence de s'organiser à leur gré.

En somme l'Angleterre se désintéressa de ces rustres, grossiers, sales, voleurs de bestiaux, voleurs d'enfants, bourreaux des noirs, exemplaires d'Européens assauvagis. Sans partager ces préjugés de *gentlemen*, on doit se demander si les Boërs ont été dans l'Afrique australe des agents de civilisation. La réponse ne pourra être affirmative. A tout prendre, ces éleveurs du *veld* rappellent les pasteurs nomades de l'Afrique du Nord, vivant comme eux dans des *gourbis*, hostiles à tout progrès, avec une vie intellectuelle et morale tout entière figée dans le Livre, ici la Bible, là-bas le Coran. Et quand les Boërs s'européanisèrent plus récemment au contact des *uitlander*, ce ne fut pas tout profit pour eux.

B. Auerbach.

La transformation de la puissance publique, Les syndicats de fonctionnaires, par Maxime Leroy, 1 vol. in-8°. 1-287 p. Giard et Brière, éd. 1906.

On pouvait penser que la philosophie politique avait épuisé toutes les conceptions ou définitions de l'État : en voici une nouvelle qui a germé dans un certain nombre d'esprits, et qu'il est intéressant de

signaler. Presque toujours en France les mouvements politiques, qui sont des mouvements de puissance, s'abritent sous des formules de caractère métaphysique qui leur donnent un aspect de profondeur rénovatrice. Il en a été ainsi par exemple du « contrat social » et de la souveraineté du peuple. Le mouvement syndical, qui devrait être un pur groupement d'intérêts économiques, est en train de se bâtir à lui-même une façade philosophique de grande allure, avec la prétention de loger derrière cette façade toute l'activité de l'État. Non seulement la « Confédération du travail » s'y emploie, ce qui serait naturel : mais des publicistes qui n'ont pas de rôle actif dans cette organisation ouvrière cherchent à répandre l'idée nouvelle : et cette idée c'est que l'État doit être tout, mais que l'État sera transformé par le syndicalisme, que l'État sera une confédération du travail agrandie, ce qui conservera les avantages de l'action de l'État, tout en supprimant les inconvénients de l'action de l'État. Voilà une merveilleuse panacée.

« En se développant contre l'État, puissance régalienne, écrit M. Maxime Leroy, le fédéralisme autarchique substituera à ses méthodes des méthodes de liberté et de compétence, fermement maintenues par l'égalité économique. A un moment de cette évolution, la tradition cèdera : alors il n'y aura plus d'État au sens où nous l'entendons, adossé à une tradition plusieurs fois séculaire de monarchie : il y aura un *gouvernement* professionnel du type de celui qu'a prévu Proudhon à la fin de la carrière, pour la plus grande liberté des hommes, enfin égaux en qualité de producteurs, ne dépendant les uns des autres que par les seuls liens de la technique. « C'est ce que l'auteur appelle « l'ordre fédéraliste ». « La classe ouvrière est organisée en fédération. Désormais on peut dire que celle-ci est aussi naturelle à la classe ouvrière que la centralisation l'est à la classe bourgeoise... Son maximum de puissance, la classe ouvrière l'a dans sa Confédération générale du travail, qui vit surtout pendant quelques heures de Congrès tous les deux ans... Rien n'est moins arbitraire que cette organisation fédéraliste : toute l'impulsion est donnée, non par des comités directeurs, des délégués, mais par le bas, par l'assemblée générale de chaque syndicat dont les délibérations sont transmises par mandataires à des congrès fédéraux et confédéraux dont les décisions ne sont, en principe, prises qu'*ad referendum*... Ce fédéralisme c'est dans un certain sens une démocratie; mais à la différence de nos démocraties politiques, la liberté y est attentivement maintenue par l'action directe de chaque individu... »

Jusqu'à quel point ces affirmations de l'auteur sont d'accord avec les faits syndicaux réels, ni s'il y a une direction possible des collectivités humaines dans ces conditions, ce n'est pas ici le lieu de le rechercher ni de le discuter. J'ai voulu seulement signaler son point de vue. Il serait injuste de laisser croire que son livre est tout entier consacré

a l'exposition de cette conception nouvelle et paradoxale de l'État. A côté du sociologue quelque peu nuageux, il y a chez lui un juriste hardi, mais aiguisé qui examine avec soin les rapports de subordination réciproque des fonctionnaires et du gouvernement et qui en tire des vues ingénieuses sur le fonctionnement réel de la machine politique : dépendance de situation des fonctionnaires, dépendance effective du Parlement, qui, comme le dit bien M. L., retire la monnaie de sa pièce, c'est-à-dire recueille les fruits de sa perpétuelle ingérence dans les nominations et l'avancement. Pour résister aux passe droits et aux autres abus qui en résultent, M. L. ne voit pas d'autres remèdes, dans l'état actuel, que les syndicats de fonctionnaires — qu'il s'efforce d'ailleurs de montrer autorisés par la présente législation (lois de 1884 et de 1901 combinées), — mais il sent bien que les menaces de grève ou les grèves de fonctionnaires c'est la décomposition de l'État; et il arrive ainsi à changer l'essence même de l'État en le supposant transformé par le syndicalisme : conception dont il ne se dissimule pas d'ailleurs le caractère hypothétique. On voit en présence de quel mouvement de faits et d'idées nous place le livre de M. L., mal composé et parfois mal écrit, mais où l'observateur politique peut puiser beaucoup de notions positives, et le philosophe beaucoup de matière à penser.

Eugène d'Eichthal.

Franz de Jessen. **Manuel historique de la Question du Slesvig.** Copenhague, 1906, gr. 8°. 473 p. avec cartes. Picard et fils.

I

Ce volume, édité avec luxe, est l'œuvre de plusieurs historiens et savants, qui se sont réunis pour donner un exposé complet de la question tant controversée du Slesvig. L'exposé nous paraît fait avec autant de savoir que d'impartialité. Quand cette question non encore définitivement résolue du Slesvig reviendra en discussion, les hommes politiques trouveront là des renseignements statistiques, historiques, démographiques pris aux sources. Ce qui intéressera plus particulièrement les philologues, c'est une première partie, due à la compétence bien connue de M. Wimmer. La question de l'origine et de l'interprétation des runes y est traitée avec une parfaite clarté. Elle est suivie d'un travail de M. J. Steenstrup sur les noms de lieux du Slesvig considérés comme témoignages de l'histoire et de la nationalité du peuple.

M. B.

II

Le présent volume n'est que la traduction d'un manuel publié en 1901, sous le coup des expulsions en masse de sujets danois, aux-

quelles venait de procéder le gouvernement prussien en Slesvig. Le livre n'est donc pas nouveau, mais, la langue danoise étant difficile et peu connue à l'étranger, il n'avait guère été lu qu'en Danemark. M. de Jessen a été heureusement inspiré en le mettant à la portée d'un plus grand public, et il faut l'en féliciter d'autant plus que le manuel n'est pas seulement une œuvre de patriotisme éminemment respectable, mais aussi un monument de science impartiale, dû à la collaboration de professeurs et de savants particulièrement compétents.

Il nous renseigne exactement, et, en beaucoup de points complètement, sur l'histoire du Slesvig depuis les temps les plus reculés, et sur la situation actuelle de sa population, surtout de la population danoise des districts septentrionaux. Après avoir étudié dans les monuments runiques et dans les noms de lieux les premiers vestiges de la nationalité danoise, il raconte les relations du duché de Slesvig avec la couronne danoise ou l'Empire germanique jusqu'à « l'année terrible » (1864). Il insiste avec raison sur le fait que jamais le Slesvig n'a fait partie, comme le Holstein, de l'ancien empire allemand, dont la limite au nord était l'Eider. Les conditions de la paix de Prague de 1866, et, en particulier, l'article V, qui réservait la faculté pour le Slesvig du nord de redevenir danois par un vote librement émis, sont exposés en détail, ainsi que la convention de Vienne du 11 octobre 1878 où l'Autriche releva l'Empereur Guillaume de l'obligation d'exécuter cette clause libérale. La discussion approfondie de la nature du droit d'indigénat et de l'option pour les Slesvigois est fort intéressante, ainsi que l'étude de leur résistance à la politique de germanisation, dans les églises, les écoles et les journaux. Parmi les instruments de lutte les plus efficaces, je mentionne la ligue pour la défense danoise dans le Nord-Slesvig, fondée en 1880. Les nombreuses cartes et les tableaux qui accompagnent le texte, mettent en évidence l'importance au Slesvig de l'élément danois qui souffre depuis quarante ans sous la rude discipline du vainqueur.

Le manuel historique de la question du Slesvig, luxueusement imprimé, orné de gravures instructives et de poétiques vignettes, agréable à regarder en même temps qu'utile à lire, est un des livres les mieux faits pour attirer l'attention sur le sort misérable des Danois du Slesvig, et réveiller les sympathies qui ne leur ont jamais manqué.

Albert Waddington

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 3 décembre — 1906

Mlle Hartleben, Champollion, sa vie et son œuvre. — Jacoby, La mosaïque de Mâdeba. — Pottier, Catalogue des vases du Musée du Louvre, III. — Bang, Les Germains au service de Rome. — A. Luchaire, Innocent III, la papauté et l'Empire. — Brown, Le chevalier au lion. — Ford, Mordre la poussière. — Lettres de Mazarin, p. d'Avenel, IX. — Driault, Napoléon en Italie. — Villiers du Terrage, Rois sans couronne. — Académie des inscriptions.

H. Hartleben, **Champollion, sein Leben und sein Werk, mit einem Titelbild, einer Tafel und 19 in den Text gedruckten Abbildungen.** Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906, in-8°, 2 vol., xlii-593 et 636 p. — Prix : 37 fr. 50.

Champollion est le premier qui déchiffra les hiéroglyphes avec succès : les Égyptologues le disent et le public les croit sur parole, mais ils ignorent les uns et les autres ce que fut la vie de l'homme et dans quelles conditions il fit sa découverte. Les notices publiées sur lui de son vivant ou après sa mort, par ses amis directs ou par des membres de sa famille, sont très incomplètes : si elles nous renseignent sur les principales manifestations de son activité scientifique, elles ne nous apprennent rien de son caractère ni des épisodes de son existence tourmentée. Il y avait là pourtant une matière admirable, tant pour l'abondance des sources connues que pour l'originalité et pour la certitude des résultats obtenus. Peut-être l'étendue du sujet effraya-t-elle les savants qui furent tentés de le traiter; toujours est-il qu'il fut négligé pendant plus de soixante ans. Une Allemande, Mademoiselle Herminie Hartleben, l'attaqua enfin il y a une douzaine d'années, et elle en a tiré deux gros volumes d'une science très sûre et d'un intérêt soutenu.

En recueillir les éléments n'a pas été mince affaire. Ils étaient dispersés dans vingt lieux différents de France ou d'Italie, et le dépôt qui en contenait le plus, la bibliothèque des Champollions à Vif, était peu accessible à d'autres qu'aux personnes de la famille. Mademoiselle Hartleben a réussi à ouvrir les portes les plus rebelles, et partout où elle est passée, à Figeac, à Grenoble, à Paris, à Turin, à Pise, à Florence, à Rome, lorsque les renseignements écrits lui manquaient, elle s'ingéniait à trouver quelque vieillard qui, dans son enfance, eût aperçu son héros ou qui eût entendu parler de lui par

des personnes qui l'avaient vu et fréquenté. Elle a pu réunir ainsi, à côté des lettres et des mémoires inédits ou imprimés, les restes d'une tradition orale qui était sur le point de disparaître. Que bien des documents lui aient échappé, cela était inévitable et nous en avons la preuve dès à présent, au moins en ce qui concerne les rapports entre Champollion et la poétesse italienne Angelica Palli. Il est probable que l'œuvre de Mademoiselle Hartleben, à mesure qu'elle se répandra, en fera sortir d'autres des archives publiques et privés où ils se cachent. L'attention une fois éveillée ne s'assoupira plus, mais Mademoiselle Hartleben aura le droit de se dire que si beaucoup de faits remontent au jour qu'elle n'avait pas soupçonnés, c'est elle qui en aura suscité l'apparition. Je crois d'ailleurs qu'ils ne changeront rien aux grandes données de son ouvrage. Ils préciseront certains traits anciens d'un tableau qu'elle a tracé ; ils auront de la peine à y ajouter des traits nouveaux.

Jean-François Champollion y est naturellement toujours au premier plan, mais le milieu scientifique et politique dans lequel il se mouvait est rétabli très adroitement autour de lui. C'est d'abord la société littéraire de Grenoble sous le préfet de Napoléon, le célèbre Fourier, et par contraste le Paris scientifique du premier empire, avec ses coryphées Français ou Orientaux, Silvestre de Sacy, Étienne Quatremère, Agoub, Saint-Martin, les uns déjà maîtres de longue date, les autres des élèves qui promettaient des maîtres. A Grenoble, sous la Restauration, Champollion s'affilie aux complots bonapartistes ; il est destitué, relégué, se réfugie en fin de compte à Paris, et, à travers mille obstacles, il poursuit sans relâche la solution du problème qu'il s'est posé, la lecture des inscriptions hiéroglyphiques. Ce sont les années d'apprentissage, années de pauvreté et d'inquiétude, où toujours à la veille de découvrir, il ne découvre rien, mais où il se forge des armes si solides et si efficaces que, le premier obstacle forcé, il peut aller d'un seul élan jusqu'au bout de son idée sans risquer d'échouer au but faute de préparation suffisante. Mademoiselle Hartleben résume les épreuves qu'il subit avant d'en arriver à la *Lettre à Monsieur Dacier*, puis elle raconte très finement comment, la gloire et l'intérêt de la religion aidant, le bonapartiste de 1816 devint sans se rétracter le protégé de Louis XVIII et de Charles X, ses querelles avec des compétiteurs attardés, ses courses à travers l'Europe, sa création du Musée Égyptien au Louvre, son voyage d'exploration en Égypte, enfin, sous Louis-Philippe, sa nomination au Collège de France et sa mort soudaine dans l'instant même que sa fortune était enfin fermement établie. C'est de l'histoire scientifique, exacte dans la forme comme dans le fond, mais sans aridité ni sécheresse : Mademoiselle Hartleben aime son héros, pas assez pour se montrer partiale envers lui, suffisamment pour que la chaleur de son affection pénètre et anime son récit.

J'imagine que, maintenant que Mademoiselle Hartleben nous a donné ses deux volumes, les journées doivent lui paraître longues. Elle aurait un moyen de les remplir sans changer de sujet : ce serait d'entreprendre la publication de la correspondance que Champollion adressait à son frère, de ces lettres interminables qu'on se plaisait à écrire dans le temps que la poste coûtait cher : beaucoup sont d'intérêt médiocre pour nous et peuvent attendre patiemment un éditeur, mais il n'en est pas de même de celles qui datent de ses longs séjours en Italie et en Égypte. Les lettres d'Italie sont presque inconnues, car Champollion-Figeac n'en a inséré que quelques fragments au *Bulletin Férussac :* elles forment pourtant un ensemble à la fois instructif et amusant par la masse de renseignements qu'on y lit sur les monuments égyptiens et sur les personnages avec lesquels Champollion entra en relation. Les lettres d'Égypte sont plus célèbres; mais Champollion-Figeac les a coupées et retouchées à outrance et le volume qu'il en a extrait n'offre qu'une petite partie de ce qu'elles contenaient : les raisons qui l'obligèrent à en agir de la sorte n'ont plus de valeur après trois quarts de siècle, et rien n'empêcherait plus qu'on en donnât une édition définitive. Elles sont conservées en petit nombre à la Bibliothèque Nationale, pour la plupart aux archives de Vif. La famille de Champollion-Figeac qui a autorisé Mademoiselle Hartleben à les consulter, lui permettrait sans doute de les imprimer *in-extenso*. Ce serait une tâche agréable autant qu'utile, et je souhaite de voir bientôt les volumes de la correspondance suivre et compléter les deux volumes de la vie.

G. Maspero.

A. Jacoby, **Das geographische Mosaik von Madaba, die ælteste Karte des Heiligen Landes, mit einem Plan u. 4 Abbildungen.**. — 109 op, in-8°. Leipzig, Dietrich ; 1905 (forme le fasc. III des *Studien über christliche Denkmäler*, publ. par J. Ficker).

La grande mosaïque découverte il y a quelques années à Mâdeba, en plein pays moabite, constitue, on le sait, un document géographique unique en son genre. Elle consiste en une immense carte de la Terre Sainte, carte extrêmement détaillée, historiée et surchargée de légendes grecques rappelant les principaux souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette carte, malheureusement très mutilée, qui formait le pavement d'une église byzantine, paraît remonter au vi^e siècle. Sa nomenclature présente d'étroites affinités avec celle de l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme. Elle a déjà été l'objet de nombreuses dissertations, à la suite desquelles vient prendre place celle que nous offre aujourd'hui M. Jacoby. Son travail, fait avec beaucoup de soin et de conscience, n'ajoute, somme toute, pas grand'chose à ce que nous savions sur cette question. Il vaut surtout

par la diligence avec laquelle l'auteur a colligé et reproduit les divers textes anciens, déjà utilisés d'ailleurs, qui peuvent éclairer le document. Cela nous permettra d'attendre la publication définitive qu'on nous annonce depuis des années en Allemagne et qui, confiée je crois à M. Guthe, doit accompagner la reproduction chromolithographique à grande échelle parue il y a quelques mois. M. J. se contente modestement d'une petite planche en noir, dessinée au trait, avec beaucoup de précision par le lieutenant Brix, d'après les phototypies du P. Germer-Durand. Sans doute, ce n'est pas encore l'idéal, mais c'est suffisant pour suivre les copieux commentaires de M. J.

L'auteur est, en général, au courant des travaux de ses devanciers. Il en use largement et il néglige rarement de le reconnaître par de loyales citations. Mais, il aurait bien dû, pour la commodité des lecteurs, grouper dans une liste d'ensemble toute cette « Literatur », aussi abondante que disséminée. Dans une étude préliminaire, il dresse celle des diverses mosaïques connues jusqu'ici en Palestine et en Syrie. Il en compte cinquante. Comme le fait remarquer avec raison l'auteur anonyme d'une bonne notice sur l'ouvrage de M. J., notice publiée dans le dernier numéro de la *Revue Biblique* (oct. 1906, p. 659), ce chiffre pourrait être considérablement accru.

Il y aurait bien des petites observations de détail à faire au sujet des commentaires de M. J. Je me bornerai à quelques-unes. Le nom de la localité énigmatique lu ΜΩΔ (p. 44) doit l'être en réalité ΜΩΛ ; nous en avons maintenant la certitude, grâce au fragment du grand édit byzantin de Bersabée que j'ai fait connaître tout dernièrement (*Rec. d'Arch. Orient.*, t. VII, p. 279). Le rapprochement du *Salton* Geraritikon avec le *Salton* des Plérophories de Jean Rufus avait déjà été indiqué par moi, il y a longtemps. L'introuvable *Sôbila* ne serait-elle pas à reconnaître dans le toponyme moderne *Choûbâni*, région de Gaza? *Edrain* me semble bien être soit *'Adâr*, soit Oumm *'Adrè*, même région. Même région encore, *Syrkomazôn* est incontestablement le *Soûq Mâzén*, retrouvé par Musil. M. J. aurait pu rappeler (p. 87) que la lecture de la légende *Alôn Atath* etc. et l'identité de ce site biblique avaient été établis par moi dès l'origine. Ce n'était vraiment pas la peine de faire état du rapprochement bien précaire de D. H. Müller entre *Karak Môba* et je ne sais quel nom de dieu (?) d'une inscription sabéenne. C'est à tort qu'est attribuée (p. 59) au P. Lagrange la restitution erronée [Z]ΑΡΕΔ.

Un mot pour terminer. Pas plus que ses devanciers, M. J. ne s'est demandé quelle pouvait être la raison d'être de cette carte de la Terre-Sainte, figurée sur le pavement d'une église perdue au fin fond du pays de Moab. Me sera-t-il permis de rappeler ici une hypothèse que j'ai timidement émise ? C'est à deux pas de là que Moïse a contemplé, du sommet du Nebo, cette Terre Promise dont Jehovah lui-même déroulait le tableau à ses yeux et sous ses pieds, et dans laquelle il ne

devait jamais entrer (Deutér., XXXIV, 1-5). Ne serait-ce pas, par hasard, ce souvenir biblique que la tradition du christianisme local aurait voulu consacrer en fixant pour ainsi dire sur le sol même où l'on croyait qu'elle avait eu lieu, l'image de cette vision grandiose, en y mêlant étroitement la Palestine du passé et celle du présent, avec leurs souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament?

CLERMONT-GANNEAU.

C. POTTIER, **Musée du Louvre. Catalogue des vases antiques de terre cuite.** Troisième partie. L'École Attique. Paris, Motteroz, 1906. Un vol. in-16. p. 601-1133.

L'excellent catalogue de M. P. est en voie d'achèvement. La troisième partie, qui vient de paraître, ne rendra pas moins de services que les précédentes. Le grand public la lira peu, mais tous les curieux d'art pourront beaucoup apprendre d'un guide aussi clair, aussi bien informé et aussi consciencieux : étudiant la plus belle époque de la céramique grecque, P. a le rare mérite de ne négliger aucun problème essentiel, de n'esquiver ou de ne pallier aucune difficulté; là où il ne peut apporter de solution précise, il donne en toute franchise les raisons de son doute. Les opinions n'y sont pas aventureuses, mais personnelles et raisonnées, et l'auteur n'émet une conjecture, qu'après l'avoir longuement méditée et comme mûrie devant les originaux. Aussi les érudits et les spécialistes, même lorsqu'ils seront en désaccord avec P., trouveront grand profit à le lire et à discuter ses arguments, toujours mesurés et précis. Résumer ce catalogue serait inutile et impossible. Je me contenterai d'insister sur les points essentiels.

La première partie (p. 601-816) est consacrée aux vases à figures noires. P. 607, P. croit, à peu près comme Lœschcke, que les Étrusques portaient le bronze en Grèce et particulièrement en Attique. Les vases peints qu'ils en rapportaient auraient servi surtout à transporter l'huile et le vin, d'où (?) la grande quantité d'amphores attiques trouvées en Italie et la préférence que les potiers du Céramique montrent pour cette forme de vase. P. 617, P. insiste, avec plus de raison, sur le caractère industriel des vases anciens : les fabricants ne connaissaient directement ni les auteurs, ni les grandes œuvres d'art ; ils travaillaient, pour la plupart, de deuxième ou de troisième main. Rien de plus vrai et, semble-t-il, rien de plus évident, mais beaucoup d'archéologues ont méconnu ce point et sont tombés par là en d'étranges erreurs. P. 620, l'art ionien ne recherche pas nécessairement la minceur et l'élégance des figures : ce seraient là, au contraire (?), des tendances attiques et que les Athéniens auraient héritées des Mycéniens. L'action des Doriens aurait été surtout morale et leur influence aurait

porté sur la composition, et non sur la technique de l'art. P. 630, P. constate l'avance que la peinture prend sur la sculpture, non sans toutefois profiter de ses progrès. P. 642, remarques ingénieuses sur la naissance du procédé à figures rouges : l'invention était en l'air à la fin du VIe siècle. Les peintures noires ne disparaissent pas d'ailleurs au Ve siècle et on employa en même temps les deux techniques. P. 653, observations sur la fabrication; les formes (p. 657) n'ont pas été encore scientifiquement étudiées ; pas de poncifs (p. 661), mais un modèle donné par le chef d'atelier, et qui est copié librement. P. 663, les peintres à figures noires faisaient un premier tracé au pinceau et leurs croquis ont disparu, tandis que les esquisses gravées à la pointe se sont conservées dans les vases à figures réservées. P. 668, le noir attique est à base minérale ; les instruments dont on se servait pour l'étude sont, quoi qu'on ait dit, encore mal connus, mais les Grecs, comme les Japonais, prenaient parfois leurs pinceaux à pleine main. P. 673, le décor est antérieur au sujet. P. 677, cuisson et accidents divers, comme les coups de flamme oxydante. P. 688, glaçure et vernis. P. 685, marques de potiers, dont beaucoup restent inexpliquées. P. 690, les fabricants sont surtout des étrangers et des métèques. Théorie de P. sur les signatures d'artistes : ἐποίεσεν, au début, désigne indifféremment le travail du potier et celui du peintre; plus tard, c'est la marque du chef d'atelier, attentif surtout au tournassage et à l'exécution matérielle, mais qui ne laisse pas de surveiller et de diriger ses décorateurs. P. 708, chronologie et concordance des noms d'artistes. P. 725, Amasis. P. 734, Exekias. P. 743, ouvriers étrangers, corinthiens et béotiens, installés et travaillant en Attique. P. 751, Nicosthènes : s'il n'invente pas la peinture à figures rouges, c'est un fécond producteur qui aborde tous les genres, essaie de toutes les techniques, emprunte aux Ioniens et à la métallurgie, connaît le trait en relief et use d'une polychromie subtile et variée. P. voit en lui le type le plus complet et le plus intéressant du céramiste grec au temps des Pisistratides. P. 764, les fonds rouge orange. P. 768, coupes ioniennes avec leurs yeux prophylactiques et leur vasque moins profonde. P. 776, cratères à anses en volute (d'origine ionienne). P. 778, Andokidès ; c'est un excellent exécutant, mais il est douteux qu'il ait rien inventé. P. 790, amphores panathénaïques ; à côté des grands vases, série secondaire, dont la destination reste conjecturale. P. 801, on aurait peint en noir l'intérieur des cratères à colonnettes, parce que ce récipient, où l'on ne conservait pas le vin, n'aurait pas eu besoin (?) de garder une certaine porosité. P. 806, il me semble douteux que Lysias puisse être rapproché de Lysiadès.

Les vases à figures rouges (p. 817-1130) sont divisés par P. en deux parties seulement, les peintures de style sévère (520-470 av. J.-C.) et les peintures de beau style (470-404 av. J.-C.). P. 813, importance croissante des palestres et changement du goût public, qui devient

plus simple. L'homme est étudié pour lui-même et en lui-même, sans recherche des personnalités. Le dessin est, plus que jamais, le tout de l'art. P. 828, forme nouvelle de la coupe, dont les dimensions deviennent parfois exceptionnelles. Les représentations de la vie réelle prennent l'avance sur les sujets mythiques qui ne se développeront que plus tard, et lorsque la peinture de style sévère sera près de son apogée. P. 330, l'influence du théâtre est à la fois réelle et limitée : la composition devient plus logique, plus serrée, plus liée, parfois plus expressive. Les groupements par deux et par trois (p. 839). Timide apparition du paysage, p. 842. Les raccourcis et l'invention (?) de Cimon de Cléones. Les peintres savent au besoin être des réalistes, p. 851. Un tableau, p. 855, indique les formes successives qu'a prises le dessin de l'œil ; P. y voit, non seulement un indice chronologique, mais une certaine recherche de l'expression. P. 859, même tableau pour l'oreille. P. 867, les formes nouvelles de vases : P. insiste, avec raison, sur le peu que nous savons sur ce point. P. 870, ornementation ; dans certains cas, assez rares, la disposition des palmettes permet de reconnaître un atelier déterminé. P. 880, Andokidès. P. 881, Panphaios. P. 886, Epictetos. P. 888, légitimes réserves sur les conclusions abusives qu'on a tirées de certains noms historiques. P. 891, Epilycos ; quelques additions de P. à son article des *Monuments Piot* (IX, p. 156). P. 904, Euxitheos. P. 906, Chachylion. P. 911, Euthymidès. Ce serait un admirateur intransigeant des formules anciennes. Il n'est nullement sûr qu'il soit mort jeune et le défi qu'il porte à Euphronios s'expliquerait par le heurt de deux écoles contrairés. P. 916, curieuse faute de dessin. P. 921, amphore à peinture rouge sur fond noir et qui serait italiote. P. 927, la question d'Euphronios. Les trois peintures qu'il a signées sont d'une telle qualité d'art qu'il a dû faire ou inspirer les autres, celles dont sont décorés les vases qu'il a simplement fabriqués. On pourrait objecter que le style de ces derniers tableaux est non seulement plus récent, mais tout à fait dissemblable; les deux célèbres coupes de Douris, que l'auteur a dessinées et signées, diffèrent moins entre elles que, par exemple, le cratère d'Antée et la Dolonie du Cabinet des Médailles. P. fait d'ailleurs admirablement ressortir (p. 931) la rare beauté du cratère. P. 935, la coupe de Thésée : analyse minutieuse et réserves sur l'imitation prétendue de Micon. P. 953, P. se félicite et s'inquiète en même temps du succès qu'a rencontré sa conjecture d'Onesimos. P. 945, Smikros et ses rapports avec Euphronios ; c'en est peut-être le camarade plus âgé. P. 952, Douris, sur lequel P. vient d'écrire un excellent ouvrage de vulgarisation et qu'il tend à réhabiliter. De fait, Douris a signé de son nom des chefs-d'œuvre comme la coupe de Memnon. P. 952, le porte-étendard Perse (?). P. 975, Hiéron, que P. place assez haut, bien qu'il y ait sans doute à distinguer parmi les décorateurs qu'il a employés. Sa fabrique est très éclectique. P. 986,

Brygos, que P. admire autant que personne, mais qui, lui aussi, ne nous est connu que comme fabricant. P. 990, la célèbre Ilioupersis, où il y a moins d'erreurs qu'on ne l'a dit. P. 1003, hypothèse intéressante, d'après laquelle le décorateur de Brygos ne serait autre que le conjectural Onesimos. P. 1021, l'amphore de Crésus. P. 1027, Heraklès et Geras.

Après les guerres Médiques (p. 1040-1130), P. constate le rajeunissement du genre familier et une tendance à montrer la vie de la femme et de l'enfant. Les sujets allégoriques, p. 1045. Polygnote, p. 1047. Symétrie plus raffinée, mais subsistante. La question du théâtre, p. 1053 ; le sujet de quelques vases est emprunté à l'art scénique, mais l'imitation n'est pas servile, quoique rien ne s'oppose à ce que Polygnote ait subi l'influence des dramaturges. Eschyle aussi bien avait eu comme collaborateur Agatharchos. Le costume scénique diffère au ve siècle de ce qu'il sera plus tard et se rapproche plus de la vie courante. P. 1058, les dithyrambes et les trépieds qui décorent le champ. P. 1064, rapports avec la sculpture et influence réciproque. L'expression, p. 1068. La polychromie et le modelé par les hachures, p. 1071. Chronologie, p. 1074. Les noms d'auteurs ne diminuent pas autant qu'on l'a dit, p. 1076. Le cratère d'Orvieto, p. 1082. Les figures deviennent parfois trop grandes pour le cadre. Les vases portant le nom d'Euaion, p. 1098. P. 1114, Ajax et Cassandre. P. 1116, prolongation du style libre, aboutissant à la décadence. P. 1120, graffite intéressant. P. 1126, lecture nouvelle d'une inscription discutée.

P., qui a beaucoup fait pour l'étude des vases peints, nous doit de donner bientôt son troisième album et de terminer à bref délai son œuvre. Il aura, dans son prochain volume, à passer en revue les vases figurés, les peintures sur couverte blanche et surtout les séries italiotes, qui attendent encore leur historien. Ainsi complété, le catalogue sera digne de l'auteur et digne de nos collections nationales.

A. de Ridder.

Martin Bang, **Die Germanen im Römischen Dienst.** Berlin, 1906, in-8°, 104 pages, chez Weidmann. 4 Mks 80.

Dans cette dissertation l'auteur s'est proposé d'étudier la part faite dans les différents corps de troupes romains aux habitants de la Germanie. On voit apparaître des soldats germains pour la première fois dans César ; ils formaient des corps de cavalerie spéciaux que le général employa plus d'une fois en Gaule, notamment lors de la prise d'Alésia. On en trouve également dans les armées de ses lieutenants, par exemple avec Curion, en Afrique.

Lors de la réorganisation de la milice par Auguste, les Germains furent groupés naturellement en cohortes et en aides auxiliaires, l'entrée des légions étant encore réservée à des Italiens ou à des citoyens

romains originaires des pays voisins de l'Italie. Ce n'est que peu à peu, à mesure que les cadres légionnaires se dilataient et que le droit de cité s'étendait que les Germains furent admis dans les légions; ce qui ne les empêchait pas de peupler encore les corps auxiliaires et même de constituer des groupes hors cadre, nommés *numeri* ou *vexillationes*, ceci surtout au IIIe siècle.

D'autre part, à cause précisément de leur demi-barbarie qui les tenait à part des intrigues romaines, les empereurs les enrôlèrent volontiers dans la garde impériale, sous le nom de *Corporis custodes* à l'époque de la dynastie julo-claudienne, parmi les prétoriens et les *equites singulares* après Septime Sévère. Enfin on en trouve, mais en petit nombre, parmi les matelots de la flotte. Tel est le résultat du travail conscienceux de M. B. Les documents littéraires ou épigraphiques ont été relevés avec soin. Un tableau où est relatée la mention de tous les soldats germains connus, répartis par nationalité, par corps de troupes et par siècles, termine et résume la dissertation.

R. C.

Achille Luchaire, membre de l'Institut. **Innocent III. La Papauté et l'Empire.** Paris, Hachette et Cie, 1906. In-16 de 306 pages.

La publication d'un livre de M. Luchaire est toujours une bonne fortune pour les érudits. Ce troisième volume consacré à Innocent III, après l'intérêt qui s'était attaché aux précédents, était d'ailleurs attendu avec impatience. On était curieux de voir exposés par la science profonde de l'éminent membre de l'Institut les rapports qui existèrent sous ce glorieux pontificat entre la Papauté et l'Empire. L'attente n'a pas été déçue, au contraire.

On connaît les deux conceptions « impérialistes » rivales qui divisèrent le monde du moyen âge et amenèrent les guerres si acharnées du Sacerdoce et de l'Empire. Pour les uns, c'était au Pape qu'appartenaient non seulement la suprématie spirituelle, mais encore la domination sur les peuples et la suzeraineté sur les rois. Pour les autres, l'Empereur était à la tête de la hiérarchie sociale; au-dessus des rois, il devait posséder le centre et la capitale de l'Empire romain, l'Italie et Rome; le Pape n'était qu'un prélat de l'Empire et devait lui être soumis. On conçoit combien le heurt de ces deux politiques radicales entraînait de conséquences redoutables. Après plus d'un siècle de luttes, après les règnes éblouissants d'un Frédéric Barberousse et d'un Henri VI, on en était toujours au même point et la Papauté, malgré les revers subis par elle, n'avait pas abandonné ses prétentions de commander au monde des âmes et des corps.

Innocent III, sinon toujours en théorie, au moins en fait, adopta une politique de conciliation : « il y a place pour le Pape et l'Empereur, pensait-il, l'Empire est adjoint au Sacerdoce pour l'aider et non

pour le dominer. Que l'Empereur assure l'indépendance du Pape, en lui laissant Rome et une partie de l'Italie. » Cependant il ne pouvait s'empêcher de proclamer la supériorité au moins morale dont il jouissait : n'est-ce pas Dieu lui-même qui avait institué l'Église et son chef, n'est-ce pas le souverain pontife qui avait seul le droit de donner en la basilique de Saint-Pierre l'onction sainte à l'Empereur et de poser sur sa tête la couronne de Charlemagne? En poussant un peu cette doctrine, on finissait par tomber dans la théorie cléricale et par déclarer que le Pape seul créait l'Empereur, puisque l'élu des princes allemands ne quittait son titre de roi des Romains que lorsqu'il avait été sacré par lui. Mais, si au fond de sa conscience, tel était le sentiment d'Innocent III, il se garda bien de le proclamer en face de ses rivaux.

Les circonstances le favorisèrent. A la mort prématurée d'Henri VI, le collège électoral se divisa, faute de pouvoir porter ses suffrages sur le fils du défunt, alors âgé de trois ans, le futur Frédéric II. Le parti le plus nombreux et le plus attaché aux précédents empereurs, élut le frère d'Henri VI, Philippe de Souabe, qui fut couronné à Mayence le 8 septembre 1198; mais l'archevêque de Cologne et quelques autres prélats et seigneurs laïques choisirent Otton de Brunswick, qu'ils intronisèrent à Aix-la-Chapelle le 12 juillet de la même année. Il est incontestable que l'adhésion donnée par Innocent III à celui-ci ou à celui-là avait une haute importance et pouvait avoir de graves conséquences, non seulement pour l'Empire, mais aussi pour la fortune de la Papauté. Si le prince reconnu par lui triomphait, rien de mieux ; mais dans quelles aventures se précipitait-on, s'il succombait! Il est facile de concevoir que la prudence et la sagesse d'Innocent III furent alors mis à une rude épreuve. Fidèle à une tactique qui a souvent réussi, il entreprit de traîner les choses en longueur et se résolut à déclarer d'abord sa neutralité, en attendant que le bon droit de l'un ou l'autre des concurrents apparût clairement. Mais il ne put se maintenir longtemps dans cette ligne de conduite et son inclination le porta bientôt à réserver, au moins secrètement, sa faveur au guelfe, à Otton de Brunswick. Il ne se prononça pourtant pas ouvertement contre Philippe de Souabe. C'est ce qui lui permit, lorsque les armes et la diplomatie (ou plutôt les intrigues diplomatiques et la corruption) amenèrent le succès de ce dernier, de préparer une volte-face complète. Il n'eut pas le loisir de la faire et là encore il fut favorisé : le 21 juin 1208, Philippe de Souabe était assassiné par le comte palatin de Bavière.

Il semblait, après cela, qu'Otton de Brunswick, reconnu par l'unanimité des princes et prélats allemands, allait inaugurer une ère de paix et d'entente cordiale avec la Papauté. Mais il ne put se trouver sans rival et se garder d'oublier immédiatement les services qu'il avait reçus d'Innocent III ; il essaya donc de faire revivre les prétentions de ses prédécesseurs si opposées aux conceptions de l'Église.

A peine eut-il ceint la couronne impériale qu'il commença les hostilités contre son bienfaiteur : il fut immédiatement excommunié, et le même pape qui l'avait soutenu dans ses difficiles débuts, proclama sa déchéance.

La fortune, décidément, était acquise à la politique du pontife : Innocent III réussit à faire choisir par une partie du collège électoral le jeune Frédéric, roi de Sicile, comme roi des Romains et à susciter ainsi à l'empereur créé en grande partie par lui, un rival d'autant plus redoutable qu'il était le fils d'Henri VI. Puis Otton eut la malheureuse idée de se jeter dans une coalition contre la France et il eut le tort de se faire battre honteusement par Philippe-Auguste à Bouvines. C'en était fait de sa puissance. Frédéric II inaugurait son règne sous les auspices de la Papauté. Ah! si Innocent III avait prévu les amertumes dont il abreuverait ses successeurs !

Lorsqu'il suscita la candidature du nouvel empereur, il semblait bien avoir pris ses précautions ; en se réservant Rome, une partie notable de l'Italie et la Sicile, il avait bien exigé l'abandon par Frédéric du programme de son père ; mais l'expérience que lui avait donnée Otton de Brunswick aurait dû l'avertir que l'appétit du pouvoir et de la domination ne se rassasie jamais. Il ne vécut pas assez longtemps pour voir son protégé franchir les limites qu'il lui avait imposées, et en mourant il put croire que sa politique transactionnelle avait assuré pour longtemps la paix au monde.

Tel est le récit captivant que nous a donné M. Luchaire dans un large et beau style d'historien, avec une connaissance exacte des textes, avec une impartialité digne de lui.

L.-H. Labande.

A. C. L. Brown. **The Knight of the Lion.** [Baltimore] 1905. (Extrait des *Publications of the Modern Language Association of America*, XX, p. 673-706).
J. D. M. Ford. « **To bite the dust** » **and symbolical lay communion** [Baltimore] 1905. (Extrait de la même revue, XX, p. 197-230.)

I. Cette dissertation fait suite à une étude du même auteur sur le *Chevalier au lion*, qui était presque tout entière consacrée à l'examen de la première partie du poème de Chrétien (voy. *Revue critique*, LIX, p. 4-5). M. B. y démontrait que ce poème était fondé sur un vieux conte celtique bien connu, dont le héros, après avoir conquis une maîtresse dans le pays de féerie, la perdait pour avoir désobéi à ses ordres. La seconde partie du poème, composée d'épisodes assez incohérents, était restée jusqu'à présent fort énigmatique. C'est d'elle que s'occupe spécialement M. B. dans ce nouveau travail, où il essaie de montrer (et à mon avis il y réussit) que dans cette seconde partie, le héros refait vers le pays de féerie le chemin qui l'y a conduit une première fois et arrive à reconquérir l'amante surnaturelle qu'il avait

perdue par sa faute. Si la correspondance entre les divers épisodes des deux parties n'avait pas été aperçue jusqu'ici, c'est que Chrétien en a, vers la fin, intercalé de superflus, sans doute parce que cette correspondance lui échappait à lui-même ; mais elle est encore très sensible dans le *Mabinogi*, plus fidèle, selon M. B., au modèle commun. Cette théorie me paraît juste et solide dans son ensemble, mais je crois que M. B. a tort d'essayer d'établir entre les deux parties du roman un parallélisme absolu. Il admet lui-même, sans aucun doute, que ce ne sont pas rigoureusement les mêmes personnages qu'Ivain rencontre au retour et les mêmes obstacles qu'il surmonte : il peut donc y avoir entre les deux récits de légères divergences. Ainsi on n'arrive pas, avec la meilleure volonté du monde, à saisir la moindre ressemblance entre le farouche berger qui, dans la première partie, indique sa route à Ivain et le lion qui, dans la seconde, lui prête un concours si précieux [1].

Selon M. B., ce lion aurait été d'abord pour Ivain non seulement un auxiliaire, mais un guide, chargé de le ramener au pays de féerie : cela me paraît très probable, le thème de l'animal servant de guide à un héros étant très fréquent dans le folk-lore celtique, mais quand M. B. suppose que l'animal en question était déjà un lion dans le conte directement imité par Chrétien, il me paraît sortir de la vraisemblance ; c'est une hypothèse, en tout cas, qu'il n'a pas réussi à démontrer.

Je crains aussi que M. B. ne fasse tort à la méthode qu'il affectionne — et qui a déjà provoqué, en Allemagne, bien des critiques, par des rapprochements forcés ou hors de propos. Qu'il s'appuie sur des contes, même modernes, dont la dépendance vis-à-vis des romans français serait bien invraisemblable, rien de mieux ; mais je ne vois pas ce qu'il peut tirer, dans cette étude des sources de Chrétien, d'œuvres toutes littéraires, comme la *Mule sans frein* ou *Méliador*, qui n'ont peut-être pas de sources celtiques directes et pourraient bien remonter aux romans de Chrétien ou de quelqu'un de ses imitateurs.

II. Dans ce mémoire, où une érudition abondante est mise au service d'une critique fort éclairée, M. Ford prouve par de nombreux exemples que la communion par la terre, le gazon ou des feuilles a été fréquente au moyen âge en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, et que cette coutume a subsisté çà et là jusqu'au XVIe siècle. Il exprime l'opinion, conforme à celle des théologiens les plus autorisés, que cette forme de communion a toujours été considérée comme purement symbolique. Il rappelle que Wackernagel avait voulu voir dans les locutions *mordre la poussière*, *ins Grass beissen*, etc., des

1. Parmi les animaux que garde ce singulier pasteur, les serpents ne figurent pas (au moins dans Chrétien) et ce n'est pas pour frayer un chemin à Ivain que le lion combat un serpent : il ne peut donc s'agir dans les deux parties de la même « vallée des serpents ».

sortes de survivances de cette coutume ; cette théorie, ajoute-t-il, est insoutenable, puisque des locutions analogues sont déjà fréquentes en grec et en latin ; c'est de celles-ci, pense-t-il, que seraient venues, à une époque assez récente, les locutions modernes.

A. Jeanroy.

Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère, recueillies et publiées par M. le vicomte G. d'Avenel. Tome IX, Paris, Imprimerie Nationale, 1906, 1004 pages in-4°.

Cette importante publication, commencée par le regretté Chéruel en 1872, est enfin arrivée à sa fin. Le dernier tome, le huitième, avait paru en 1894; après un intervalle de près de douze ans, M. le vicomte d'Avenel nous donne aujourd'hui ce qui reste de la correspondance officielle du cardinal Mazarin du mois d'août 1658 au mois de mars 1661. L'historien de la première période du règne de Louis XIV y trouvera bien des pièces curieuses inédites; il y en a moins pour la politique générale proprement dite, (beaucoup d'entre les documents de cette catégorie nous étant déjà connus par des travaux antérieurs, et principalement par ceux de M. A. Chéruel lui-même [1]) que pour l'étude de la personnalité si complexe du successeur de Richelieu dont la nature « ondoyante et diverse » et les attitudes plus ou moins félines frappent davantage quand on parcourt ainsi d'affilée des centaines de lettres et de billets contresignés et le plus souvent dictés par lui. Il en est, où l'on se demande si le rusé prélat italien se moque de ses correspondants ou de lui-même, comme lorsqu'il écrit en septembre 1659, à Mme de Venel, la gouvernante de ses nièces, de conseiller à Marie Mancini de *lire les philosophes*, « particulièrement Sénèque, dans lequel elle trouvera de quoy se consoler et se confirmer avec joye dans la résolution qu'elle a prise » (p. 282). Attentif à ne heurter personne, même ses ennemis, prodigue en belles paroles, il est plutôt avare de manifestations palpables de sa reconnaissance [2]. Les pièces les plus intéressantes dans ce dernier volume sont les dépêches échangées avec Gravel sur la politique à suivre en

---

1. Outre sa *France sous le ministère de Mazarin* et son histoire de la *Minorité de Louis XIV*, il faut rappeler surtout ici, les publications sur la paix des Pyrénées, l'histoire de la *Révolution d'Angleterre* de Guizot, l'*Histoire des princes de Condé*, du duc d'Aumale, etc.

2. Ainsi pour Turenne; en annotant, p. 468, la lettre excessivement flatteuse de Mazarin pour Turenne, du 13 janvier 1660, M. d'A. y voit la preuve « combien se sont trompés les historiens qui ont prétendu que M. s'était montré malveillant envers Turenne ». Mais les compliments de cette épître ne *prouvent* rien du tout, puisque le cardinal se refuse absolument à donner au vainqueur de Condé le titre de maréchal-général qu'il sollicitait; c'est de l'eau bénite de cour, et rien de plus!

Allemagne et sur la Ligue du Rhin [1]. En dehors des 363 pièces données *in extenso*, notre volume comprend encore l'analyse de plusieurs centaines d'autres lettres de moindre importance [2]; il se termine par une bonne table des matières. Certaines notes de l'éditeur auraient pu être un peu plus explicites [3]; d'autres, en très petit nombre, comportent quelques rectifications [4], mais, dans leur ensemble, elles répondent à ce qu'on était en droit d'attendre de l'érudition de M. d'Avenel et ce n'est pas faire un médiocre éloge, à notre avis, de son travail, que de dire que les volumes de la collection des *Lettres de Mazarin*, dûs à ses soins personnels, sont dignes de ceux publiés jadis par le savant recteur de Strasbourg et de Poitiers.

R.

---

1. C'est ainsi qu'on dit dans la lettre du 15 juin 1660, adressée au résident français Gravel, que le but de la politique française en Allemagne doit être « d'affermir tellement et à jamais la liberté et les privilèges des princes et Estats de l'Empire... qu'on n'aura plus occasion à Vienne *de qualifier sujets* les dits princes et Estats » (p. 617). On comprend que les principicules du Saint-Empire-romain aient accueilli avec reconnaissance les promesses de cet Evangile nouveau... aussi longtemps qu'il leur fut possible d'y croire. Il explique les succès primitifs, puis, quand la foi s'évanouit, la disparition de la Ligue du Rhin.

2. La dernière lettre, adressée de Vincennes au pape Alexandre VII, est du 6 mars 1661; le cardinal mourait le 9 mars suivant.

3. Ainsi, p. 249, si le « président Morel » est vraiment identique avec Jean Morel, abbé de Saint-Arnoul, M. d'A. aurait trouvé sur lui quelques renseignements supplémentaires dans le livre de M. Max Immich, *Zur Vorgeschichte des Orléans'schen Krieges* (Heidelberg, 1898).

4. Pourquoi le nom de *Boyneburg* est-il partout (p. 305, 434, etc., pas seulement dans les textes, mais aussi dans les notes de l'éditeur, changé en *Berneburg* ? — P. 311. « Cette dépêche a été imprimée »; on a oublié d'ajouter *où*. — P. 290. Il n'est pas exact de dire que les biographes de Wicquefort n'ont rien su de la captivité de l'ex-envoyé brandebourgeois à la Bastille, en 1659; le fait est si peu ignoré qu'on le trouve mentionné même dans le nouveau Larousse. — P. 464, pourquoi l'éditeur appelle-t-il l'évêque de Münster, Christophe-Bernard *van* Galen ? Prince allemand, il a droit au *von* allemand; il serait plus correct encore de l'appeler Ch. Bernard *de* Galen. — P. 465, il y a confusion entre les deux familles de *Hohenlohe*, en Franconie et Souabe, et de *Hollach*, en Westphalie; ce dernier nom n'est nullement « une transformation à la française du nom de Hohenloe ». — P. 567, une *coquille* malencontreuse fait régner (note 5) Ferdinand II, de 1619 à *1635*. — P. 602, il n'est pas question du tout du Congrès de la *Ligue du Rhin*, mais du *Deputationstag* ou *députation* (c'est-à-dire *commission permanente*) *de la Diète impériale*, que l'empereur Léopold désirait avoir plus près de lui, à Ratisbonne. Cela est d'ailleurs expressément dit, p. 618, dans la dépêche à Gravel, du 15 juin 1660, où on lui enjoint « de ne point donner la main autrement à la translation de la *députation de l'Empire* ». — P. 655, Il faut lire en tout cas *Smising*; le nom de la famille existe encore aujourd'hui. — P. 659. Pourquoi écrire tantôt *Ragosky* et *Ragotski*, au lieu de la forme aujourd'hui généralement admise *Racoczy* ? — P. 677. La forme *Snoilsky* est la seule légitime pour le nom de ce diplomate. — P. 793, lire *Firmenich* au lieu de *Firmenisch*.

J. E. Driault, **Napoléon en Italie (1800-1812).** Paris, Alcan, 1906, in-8°, IV-687 p.

Les rapports de Napoléon Ier avec l'Italie tentent beaucoup en ce moment la curiosité des historiens. Il y a peu de temps, M. Madelin étudiait, dans un gros volume dont nous avons rendu compte ici-même, la *Rome de Napoléon* ; le travail de M. D. pourrait s'intituler *le Napoléon de Rome*. Il formule, avec plus de développement et selon un plan plus démonstratif, à peu près la même théorie : « Napoléon fut un empereur romain ... l'Italie, terre classique de l'Empire, devait être une des assises essentielles, l'assise centrale de l'Empire de Napoléon » (p. 30).

On sait quelles ont été les principales interprétations successivement admises de la pensée politique de l'Empereur. La plus ancienne, celle que lui-même avait présentée au public et espéré imposer à l'histoire dans les entretiens de Sainte-Hélène, a encore des partisans. C'est le Napoléon libéral et pacifique, contraint par les coalitions contre-révolutionnaires et la jalousie opiniâtre de l'Angleterre à des guerres sans cesse renouvelées. Les travaux critiques entrepris après 1870, en France et ailleurs, et les publications de textes inédits ont modifié cette idée, combattue seulement jusque-là pour et par des raisons politiques. Alors est apparue la thèse entrevue par les historiens allemands et par Taine, précisée, développée, illustrée comme on sait par Sorel. Elle est rapidement devenue célèbre. Elle a joui jusqu'à ces derniers temps, dans l'opinion générale, du même crédit qui avait été fait d'abord à la précédente. D'après Sorel, dès l'instant où la Convention, reprenant à son compte la tradition monarchique française, a réclamé et conquis la frontière du Rhin, elle entre avec toute l'Europe dans une lutte opiniâtre de vingt-trois ans, dont l'Angleterre est l'âme, et qui ne souffrira jamais que de rares et courtes trêves. « La France, pour compléter, assurer, garantir la conquête des limites, est obligée de conquérir sans fin [1] ». Ces limites, qu'il a reçues de la Révolution avec la charge de les conserver, Napoléon n'a jamais fait que les défendre contre l'effort constant de l'Angleterre, si loin qu'il ait dû aller pour cela, même à Moscou.

Formulée d'abord seulement pour la période antérieure à l'Empire, cette thèse séduisit par sa nouveauté, l'abondance des textes invoqués en sa faveur, le talent de l'écrivain et l'apparente rigueur de sa démonstration. Quand plus tard elle se développa et s'étendit, les études de détail s'étaient multipliées et les différences d'opinion se firent jour. Les historiens anglais soutinrent que leur pays n'avait pas été l'obstacle infranchissable et constant aux extensions de la

1. *L'Europe et la Révolution française*, VII, 324.

puissance française. D'autres s'aperçurent que certains faits, comme la campagne de Russie et la guerre d'Espagne, ne pouvaient s'expliquer par le seul désir d'étendre le blocus continental et de réduire l'Angleterre. De nouveaux essais furent tentés pour mettre au jour la pensée intime de l'Empereur. Au Napoléon de la défensive succéda le Napoléon rêveur, toujours hanté par l'idée de la conquête de Constantinople et du partage de l'Empire turc avec les Russes ; c'est la thèse de M. Émile Bourgeois [1]. M. D. semble y avoir d'abord adhéré, ou à peu près. Peu à peu il la modifia, en vint à penser, après examen des textes, d'abord que Napoléon avait voulu, non partager l'Empire turc, mais l'accaparer pour lui-même, ensuite qu'il n'en avait voulu faire qu'un élément, presque accessoire, du grand empire méditerranéen, à la fois gaulois, germanique et italien, mais romain avant tout, qu'il avait rêvé de restaurer. Le présent volume expose et justifie cette dernière conception. L'ouvrage de M. D. sur la *Politique orientale de Napoléon* tendait, si je l'ai bien compris, à démontrer la précédente [2].

Cette conception romaine de l'Empire, M. D. en observe la formation et le développement progressif à mesure des progrès de la domination napoléonienne, depuis Marengo jusqu'à Moscou. En 1800, Bonaparte ne songe encore qu'à « garder le Milanais, à écarter l'Autriche, à préparer quelque nouvelle entreprise sur l'Orient, sur l'Égypte ». En 1805, « il se contente d'être un nouveau Charlemagne », fondant partout des royaumes vassaux, « organisant son empire en un système fédéral, d'apparence équivoque, romain et féodal à la fois ». Mais de 1810 à 1812, « par son mariage autrichien, par la naissance du roi de Rome, ses idées politiques s'éclairaient de la plus vive lumière. Il renonçait à une fédération où ses frères n'étaient pas suffisamment dociles ; il leur reprenait peu à peu le pouvoir, il concentrait toutes ses affections et ses ambitions sur son fils unique, il concevait l'unité impériale, l'unité romaine ; il était vraiment l'Empereur. » (P. 672-673). Telle est la thèse. J'ai tenu, pour ne pas risquer de l'altérer par l'expression, à en prendre la formule chez M. D. lui-même. L'auteur en a essayé la vérification dans le pays où les traces d'une conception pareille, si elle a existé, ont dû se marquer le plus fortement : l'Italie. Il montre Bonaparte imposant au Directoire, qui n'y est pas enclin, la conservation de l'Italie, la fondation de la Cisalpine, germe des annexions futures ; puis restaurant cette république après son retour d'Égypte, et réservant, pour ses desseins futurs, indécis encore à cette date, la solution du problème italien posé lors du traité de Lunéville. Puis il étudie les rapports de Napoléon avec le nouvel état italien, le rôle de la consulte de Lyon, celui, si

1. *Manuel historique de politique étrangère*, t. II (1900).
2. Voir la *Revue critique*, numéro du 27 juin 1904.

curieux, de ce Francesco Melzi dont l'Empereur ne voulut jamais faire qu'un factotum de sa toute puissance, la réunion du Piémont, les tentatives et les projets sur Gênes, Parme, la Toscane, Naples. De toutes parts, l'Empereur semble assiéger l'État romain, préparer la sujétion morale et matérielle du pape en tant que souverain temporel. La négociation du Concordat, très clairement exposée d'après les sources les plus récemment connues, puis le voyage du pape et le sacre montrent l'usage que Napoléon entend faire de l'Église dans son empire étendu. Il veut être, comme Charlemagne, le protecteur et l'égal du pape, et bientôt le maître de l'Église. Mais, par ambition et par ignorance de l'histoire, Napoléon a fait la faute de relever la papauté en décadence. Il a donné au pape dans l'Église de France, et par contre-coup dans toutes les Églises, un pouvoir énorme, revendiqué inutilement au temps des plus grandes prétentions du Saint-Siège : la domination sur les évêques. Il le comprend après coup, essaie de reprendre par les articles organiques ce qu'il a cédé par le Concordat, mais sans y réussir. L'application du Concordat à l'Italie et la prise de Naples amènent les premières luttes avec le pape, dans lesquelles se formulent les deux doctrines antagonistes : Napoléon se déclare « Empereur de Rome » et Pie VII renouvelle les affirmations théocratiques du Saint-Siège, dans un langage que n'eût pas désavoué Grégoire VII. A ce moment, l'Empereur en est encore à la conception carolingienne de l'Empire. De 1806 à 1810 il passe peu à peu à la conception purement romaine, celle de Dioclétien, ou mieux de Constantin. Les étapes de cette transformation se marquent en Italie. C'est l'occupation du royaume de Naples, le transfert de Joseph en Espagne, l'occupation des Marches, l'entrée de Miollis à Rome, enfin le Sénatus-Consulte du 17 février 1810, établissant le titre de Roi de Rome et le couronnement de la capitale italienne, — acte dont M. D. a raison de faire ressortir l'importante signification.

L'établissement personnel de Napoléon et de son fils à Rome se prépare alors. Le pape écarté, il reste à éloigner ceux à qui l'Italie a été ou a paru promise : Eugène, transféré à Francfort, Murat, tenu pour suspect et emmené, malgré lui, en Russie. Il entrait sans doute dans les plans de Napoléon qu'il y demeurât, comme roi de Pologne. Sans la catastrophe de Moscou, le grand empire romain d'Orient et d'Occident allait se faire.

On ne saurait méconnaître ni l'intérêt de la thèse, ni ce qu'elle a de séduisant. La plupart des grands faits de la politique napoléonienne entrent mieux, semble-t-il, et tiennent plus à l'aise dans ce cadre agrandi que dans celui où Sorel voulait l'enfermer. La partie mystérieuse, difficilement explicable du « secret de l'Empereur », ce sont les entreprises d'après 1808, l'affaire d'Espagne, la guerre d'Autriche, la campagne de Russie. C'est par la nécessité de les expliquer

d'une façon satisfaisante que M. Bourgeois avait été amené à son hypothèse du rêve oriental. M. D., lui, voit dans la guerre de 1812 l'effort dernier de Napoléon pour s'assurer toutes les voies d'accès à la Méditerranée, pour exclure du *Mare nostrum* le seul rival, qu'il eût lieu d'y craindre, le tsar. La campagne de 1809 n'entrait pas dans ses vues. Elle lui fut imposée : « c'est la seule qu'il n'ait pas voulue, où il ait été véritablement provoqué » (p. 577). Cela peut être admis, en effet. Toutefois y faudrait-il une démonstration de détail, que M. D. ne pouvait certes pas entreprendre, mais qui reste à faire, d'autant plus qu'en 1809, c'est M. D. lui-même qui le dit, « l'Autriche avait peut-être raison en se considérant comme menacée dans son indépendance » (p. 579). Restent l'Espagne et aussi l'Allemagne. Que la conquête de la péninsule jadis romaine importe au nouvel empereur romain, cela se conçoit à la rigueur (bien que l'on n'aperçoive guère de projets pour retirer l'Espagne à Joseph). Mais quel intérêt spécialement *romain* trouve-t-il à l'occupation directe de la Hollande et des villes hanséatiques, alors que l'Italie n'est pas encore tout entière en sa main, qu'il y manque la Sardaigne et la Sicile, et, à certains égards aussi, Naples même? Il semble que M. D. ait senti la difficulté, car il ne parle guère de l'Espagne, et pas du tout, si je ne me trompe, des conquêtes sur la mer du Nord et la Baltique. J'entends bien que M. D. n'a écrit son livre que sur *Napoléon et l'Italie*. Mais c'est à la politique impériale tout entière que s'applique son hypothèse, et pour qu'on la préfère à telles autres, il faut qu'elle rende compte des faits plus complètement et mieux qu'elles.

A vrai dire, elle est dans ce cas, et si l'on peut y noter des points faibles, c'est sans doute parce qu'elle est précisément une hypothèse très générale. La vraie réserve à faire ici est une réserve de principe. Si profondément latin et classique qu'ait été le génie de l'Empereur, n'est-ce pas lui demander de l'être à l'excès que de chercher dans sa politique un système parfaitement organique et cohérent de toutes pièces? N'est-il pas admissible qu'il ait eu des hésitations, des variations, des retours, qu'il ait subi des entraînements, cessé quelquefois de faire violence aux événements et aux circonstances? Et encore à certaines époques spécialement fiévreuses de la carrière de Napoléon, ne peut-on pas dire de sa pensée, et de sa correspondance où elle s'exprime, ce que Talleyrand disait de la Bible et de la constitution de l'an III : « on peut y trouver tout ce qu'on veut, il suffit de savoir chercher? »

M. D. entend bien que je ne suspecte ni la sincérité, ni la justesse de son jugement, dont les preuves sont faites. Sa documentation est de premier ordre, et il n'avance rien qu'il n'appuie d'un texte, non de Mémoires, mais d'archives. Au reste, sa façon de travailler est connue, et se passe d'éloges. J'indique seulement, parce qu'il me semble qu'elle sera partagée par d'autres, l'impression que m'a laissé le livre. A la

dernière page de *Napoléon en Italie*, le dicton italien, modifié un peu, vient naturellement à l'esprit : *è bene trovato, ma chi sa s'è vero* [1] ?

R. Guyot.

Conquistadores et Roitelets, **Rois sans couronne**, du roi des Canaries à l'empereur du Sahara, par le baron Marc Villiers du Terrage, Paris, 1906. Perrin et Cie, 1 vol. in-8° jésus illustré de cartes et portraits, 474 pages, 5 fr.

Le titre de cet ouvrage, bien qu'un peu long, ne manquera pas d'allécher quelques lecteurs désireux de partager les émotions des aventuriers dont M. du Terrage conte l'histoire, et il est à craindre que parmi ces amateurs de grands coups d'épée beaucoup ne soient déçus. En effet, l'auteur a résumé la vie de *quarante* roitelets et n'a pu consacrer plus de onze pages en moyenne à chacun d'eux. C'est dire qu'on ne trouvera sur la plupart que les renseignements faciles à découvrir dans toute encyclopédie.

Ajoutons que certains sujets nous semblent mal choisis. Qu'ont de commun par exemple les grands conquistadores espagnols, comme Cortez et Pizarre qui ont donné le Mexique et le Pérou à l'Espagne, avec le roi des Ecréhous, contrebandier alcoolique dont les prétentions se sont bornées à un rocher stérile et inhabité entre Jersey et le Cotentin ? Qu'à à faire le royaume d'Yvetot, auquel M. du T. attribue d'ailleurs l'origine la plus romanesque sans dire un mot de l'hypothèse plus vraisemblable de la survivance d'un franc-alleu, avec l'empire fantasmagorique du Sahara ? Est-il juste de placer à côté de Victor Considérant et de Brigham Young des hommes comme Jules Gros, président de l'état libre de Counani, ou Orélie I, roi d'Araucanie ? Enfin pourquoi s'arrêter à Yakoob Beg, « souverain du Turkestan oriental », si on veut passer sous silence beaucoup d'autres aventuriers orientaux plus connus, comme par exemple Hong-siu-tsuen, le chef des Taïpings, le Mahdi, mort souverain du Soudan, Rabah, marchand d'esclaves devenu monarque du Baguirmi, et tant d'autres [2] ? M. V. du T. semble n'avoir été guidé que par sa fantaisie

---

1. Quelques rares inexactitudes de détail ou fautes d'impression à relever. Il n'est guère exact de dire que le Directoire « ignore la puissance spirituelle du pape » (p. 9), ses tentatives pour obtenir en juillet 1797 un bref de pacification le prouvent assez. — La république napolitaine ne s'est jamais appelée officiellement *parthénopéenne*, et le livre très médiocre consacré par M. Faure aux *Mémoires* de Championnet n'est pas le dernier mot sur la question. — Le résumé donné p. 36 des actes du Directoire en Cisalpine n'est exact qu'à peu près. — Il faut lire : p. 40 Arétins et p. 131 Arezzo, p. 200 année ; il y a p. 223 une phrase inachevée et on regrette de ne pas trouver de référence au curieux propos de Lafayette rapporté p. 197.

2. On pourrait encore citer dans le chapitre « les soldats de fortune aux Indes » l'omission du célèbre capitaine Fanthome, et de la dynastie des Bourbons

dans le choix des roitelets dont il se fait le chroniqueur. Peut-être aussi a-t-il été incité par la découverte de documents, mais sur ce point nous sommes réduits à des hypothèses, car il a absolument négligé de nous indiquer les sources qu'il a consultées, et quand, par hasard, il lui arrive de citer un auteur, le renseignement est toujours incomplet. On alléguera sans doute en sa faveur que, pour des biographies qui ne sont en somme que des articles de dictionnaire, tant de soin était inutile. Mais alors on ne s'étonnera pas que nous ne nous arrêtions pas plus longtemps à l'ouvrage de M. de Villiers du Terrage, d'autant plus que le style a quelques défauts et le récit, des longueurs et des redites.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance publique annuelle du 16 novembre 1906.* — Ordre des lettres : 1° Discours de M. R. Cagnat, président, annonçant les prix décernés en 1906, et les sujets de prix proposés ; 2° Notice sur la vie et les travaux de Raoul Rochette, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel ; 3° Les aventures de la reine Aliénor ; histoire et légende, par M. Elie Berger, membre de l'Académie.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 novembre 1906.* — M. René Pichon, professeur au lycée Henri IV, lit une note sur la légende des origines troyennes dans Virgile. Il montre que Virgile a modifié légèrement la tradition relative aux ancêtres d'Enée, dans le dessein de les rattacher plus étroitement à l'histoire de l'Italie et de donner à son poème un caractère plus national. — MM. S. Reinach et G. Boissier présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach montre la photographie d'un médaillon en mosaïque découvert en Mésopotamie et récemment acquis par le Musée de Berlin, où figure un buste de la Gaule personnifiée, avec l'inscription *Gallia* en lettres grecques. C'est la première et, jusqu'à présent, la seule image certaine de la Gaule que nous ait léguée l'art antique. La Gaule est représentée sous les traits d'une femme robuste, au regard assuré, la tête couronnée de tours. La mosaïque date d'environ 200 p. C. — MM. Babelon, Cagnat, Héron de Villefosse et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

---

de l'Inde descendant de Jean de Bourbon devenu le favori d'Akbar. Ajoutons que dans l'article sur le comte de Boigne, M. du T. n'a pas utilisé les détails intéressants, que l'on trouve dans les mémoires du général Thiébault sur la vieillesse de cet aventurier.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **10 décembre.** — **1906**

Mlle Gaastra, Le Sûtra de Jaiminîya. — Leipoldt et Crum, Vie et œuvres de Chenouti. — Boissier, La conjuration de Catilina. — Reitzenstein, Poimandres. — Chronique d'Hippolyte, p. Ad. Bauer. — Berendts, Les témoignages de la traduction slave de Josèphe. — Collection Bloud, Science et religion. — Marius Roustan, Les philosophes et la société française au XVIIIe siècle. — Maugras, Dernières années du roi Stanislas. — Histoire socialiste, VII-VIII : Viviani, La Restauration ; Fournière, Louis-Philippe. — Canonge, Guerre de 1870-1871. — Académie des inscriptions.

Bijdrage tot te Kennis van het Vedische Ritueel. **Jaimînîyaçrautasûtra.**. Door Dieuke Gaastra. — Leyde, Brill, 1906. Gr. in-8, xxxij-88-60 pp.

Il ne sert de rien, malheureusement, de déplorer l'étrange discrédit où semblent plongées en France les études védiques. Mieux vaut s'en consoler, si toutefois consolation il y a, en constatant les brillants succès qu'elles remportent à l'étranger : ce n'est pas seulement l'Allemagne et les États-Unis, c'est même la petite Hollande, qui laisse bien loin en arrière le pays qu'honorèrent les travaux de Burnouf et de Bergaigne. Le présent livre est une thèse de doctorat de l'Université d'Utrecht et l'œuvre d'une jeune fille qui n'a nul besoin d'indulgence.

Le Sûtra de Jaiminîya est un manuel liturgique qui se rattache à l'Audgâtra, c'est-à-dire à la portion du rituel védique qui est du ressort des officiants chantres. De ces manuels, on en connaît déjà essentiellement deux : celui de Lâ*t*yâyana, depuis longtemps publié, et celui de Drâhyâya*n*a, en cours de publication. Quelques indications assez vagues du *Catalogus* de M. Th. Aufrecht ayant attiré la pénétrante attention de M. Caland, ont procuré la découverte des manuscrits du Jaiminîya, dont il a signalé l'intérêt à son intelligente élève. Elle l'a parfaitement compris, et s'est fort bien acquittée de sa tâche, d'autant plus difficile, par endroits, que le texte n'était accompagné d'aucun commentaire. Tel quel, et malgré sa brièveté et certaines obscurités, ce document, absolument neuf et resté tout à fait inconnu jusqu'à ce jour, sera certainement d'un sérieux secours à tous les védisants qui s'occupent du Sâma-Véda, et plus particulière-

ment à l'école américaine qui explore le monumental fouillis du Jaiminîya-Brâhma*n*a.

Au point de vue de la rédaction, ainsi que le remarque avec justesse Mlle Gaastra (p. xiij), ce Sûtra ne ressemble point à ses devanciers connus, ni en général à ce que l'on sait de la littérature soûtrique, où la brièveté érigée en système est poussée jusqu'à l'outrance : c'est un texte suivi, concis, mais sans ellipses trop artificielles, où l'on rencontre même des aphorismes développés dans le style des Brâhma*n*as, et où l'on peut suivre sans fatigue les opérations principales qui incombent au chœur des chantres durant les diverses phases des trois pressurages de l'Agni*st*oma. Bien entendu, le parallélisme entre ses prescriptions et celles des autres manuels du même chœur a été partout relevé et soigneusement signalé en note par la traductrice.

L'ouvrage de Mlle G. comprend les divisions suivantes : — 1° Introduction (description des manuscrits, authenticité du Sûtra et ses relations avec les textes qui procèdent d'autres écoles, particularités grammaticales et lexiques, sommaire des 26 chapitres du Sûtra); — 2° Traduction commentée; — 3° Liste, par pratîkas, des stances et formules visées dans le Sûtra, avec référence aux livres védiques et brâhma*n*iques qui les donnent *in extenso* ou les prescrivent pour la même phase de la cérémonie; — 4° Liste des noms des *sâmâni* (chants liturgiques) visés au texte ; — 5° Répertoire complet de tous les mots, sauf les pronoms et les copules insignifiantes; — 6° Texte sanscrit, composé avec la netteté et la correction auxquelles nous a habitués depuis longtemps l'excellente imprimerie de Leyde, et accompagné d'un apparat critique.

Il est à souhaiter que Mlle Gaastra continue un genre d'études pour lequel son tout premier essai témoigne d'une si réelle aptitude [1].

V. Henry.

Sinuthii archimandritae vita et opera omnia, ed. J. Leipoldt, adjuvante, W. Crum (*Corpus Script. Christ. Orient.*, Scriptores Coptici, Ser. II, t. II fasc. 1 : *Sinuthii vita Bohairica*), Paris, Poussielgue, 1906, in-8°, 82 p. — Prix : 5 fr. 50.

L'archimandrite Shenoudah est encore aujourd'hui presque populaire chez les Coptes, mais son nom seul est resté : son œuvre est perdue pour eux, et elle le serait encore pour nous, si le hasard ne

1. P. 27, au commencement du chapitre xix (ll. 3-4), au lieu de *maken zij.... spaandervuren gereed*, il faut lire *maakt hij*, etc., conformément au texte sanscrit de la p. 23, où le verbe est au singulier (*upakalpayatê*). Cet apprêt d'un feu de copeaux n'est prescrit ici qu'à un seul des officiants, probablement à l'udgâtar lui-même.

nous en avait conservé des parties considérables parmi les débris de livres et les feuillets épars qui sont sortis, depuis près d'un demi-siècle, du couvent de la Haute-Égypte qui est placé sous son vocable. M. Leipoldt a déjà publié un ouvrage important sur la vie du personnage, et M. Crum les inscriptions de son monastère : ils étaient donc mieux préparés que personne pour établir l'édition de ses œuvres.

Le premier fascicule est une sorte de préface qui contient divers documents relatifs à sa biographie. Le plus considérable est la vie de Shenouti écrite en dialecte memphitique par son disciple Bésa. La bibliothèque du Vatican la possède en entier, et c'est d'après le manuscrit déjà signalé par Zoëga qu'Amélineau en a donné le texte au t. IV des *Mémoires publiés par les Membres de la Mission française ;* trois courts fragments existent à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. C'est la pièce de résistance du volume. M. Leipoldt y a joint quelques textes conçus dans le même dialecte et où il est question de Chenouti : 1° un fragment de Synaxare, déjà publié par Amélineau ; 2° deux passages de l'Histoire de l'eunuque Sisinnius au second desquels sont mentionnés l'apa Victor et l'apa Chenouti ; 3° un fragment incertain, extrait du manuscrit XXV de Tischendorff, déposé à la Bibliothèque de Leipzig ; 4° les *Vers alphabétiques* en l'honneur de Chenouti que Crum avait insérés dans son *Catalogue des manuscrits coptes du Musée Britannique*; 5° un poème en memphitique et en arabe à la louange de Chenouti, que Crum découvrit naguère au Musée Britannique.

Le texte a été constitué avec le soin que M. Leipoldt porte à tout ce qu'il fait. Les variantes et l'indication des corrections sont inscrites en note au bas des pages, avec le relevé des différences entre l'édition d'Amélineau et l'édition présente. Le commentaire et les traductions viendront plus tard. Ce premier fascicule donne une idée excellente de ce que sera l'ouvrage même. M. Leipoldt a la libre disposition et des manuscrits qui sont entrés dans les bibliothèques publiques, et de ceux qui figurent dans les collections privées : il est actuellement le seul savant qui puisse mettre sur pied une édition complète, je ne dirai pas des œuvres de Chenouti, du moins de la partie de ces œuvres qui a échappé au naufrage de la littérature copte.

G. Maspero.

La conjuration de Catilina, par Gaston Boissier. Paris, Hachette, 1905. 261 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Il y a deux manières de traiter un sujet comme la conjuration de Catilina. On peut grouper tous les renseignements, les discuter, les classer chronologiquement, extraire des textes tout ce qu'ils contien-

nent de données positives. Cette méthode, proprement philologique, donne la carcasse de l'histoire. Mais, après avoir fait ce travail, on peut essayer d'entrer dans l'âme des acteurs, d'y démêler leurs calculs, d'en saisir les passions; on peut remettre les événements dans leur cadre. Il s'agit d'élection consulaire : l'écrivain en décrira le mécanisme. L'action se passe au sénat : il exposera la marche d'une séance. Ces questions n'ont pas de secret pour le philologue. Mais le lecteur profane n'est pas fâché qu'on les tire au clair pour lui. Sans ces explications, superflues pour l'homme docte, il risquerait fort de ne rien comprendre ni à l'enchaînement des événements ni à l'attitude des personnes. C'est là proprement l'histoire. Pour l'écrire, il faut avoir fait tout le travail du philologue. Il suffit d'y ajouter du talent. Le *Catilina* de M. Boissier a le mérite d'être comparable et supérieur à celui de Salluste. Il est classique par la composition, par le mouvement du récit, par la psychologie, par le soin du style. Il est moderne aussi et doublement : par l'information exacte et rigoureuse qui lui donne ses fondations ; par la pénétration des âmes des acteurs où l'expérience de la vie contemporaine et de notre ochlocratie permet d'aller plus loin que le président de Brosses. C'est donc une œuvre de science et une œuvre d'art. M. Boissier n'ignore pas les problèmes, dont quelques-uns sont insolubles. Il ne les dissimule pas. Il cherche seulement à combiner avec les données certaines les solutions les plus vraisemblables et à fondre le tout dans l'unité propre aux travaux littéraires. Les savants supérieurs à la littérature peuvent lire le mémoire de John dans le huitième volume du supplément des *Neue Jahrbücher*.

Paul Lejay.

Poimandres, Studien zur griechisch-ägyptischen und frühchristlichen Litteratur. Von R. Reitzenstein. Leipzig, Teubner, 1904; VIII-382 pp. in-8°.

Poimandres est le premier des écrits hermétiques et le nom du dieu à qui est attribué la révélation qu'il contient. M. Reitzenstein analyse l'opuscule et montre qu'il unit deux éléments, d'une part, un fragment de théologie égyptienne, qui, à première vue, paraît néoplatonicien et qui cependant trouve un parallèle dans une inscription du VIIIe siècle avant notre ère ; d'autre part, un mythe hellénisé d'origine orientale. Le document est antérieur au IIe siècle de l'ère chrétienne, bien que le recueil hermétique ait été probablement compilé sous Dioclétien.

L'ouvrage a une grande importance pour l'histoire des idées religieuses et de la littérature chrétienne. Il n'est pas douteux que l'auteur

du *Pasteur* d'Hermas n'ait imité les visions de l'auteur païen. La ressemblance de ton et de formule est plus grande entre eux qu'entre le *Pasteur* et le quatrième livre d'Esdras. Le personnage même du *Pasteur* appartient à la tradition hermétique. Dans *Poimandres*, on trouve sur l'origine du monde et le rôle du Logos le germe des conceptions philoniennes.

Poimandres est apparenté à toute une littérature développée en Égypte et qui est d'esprit hellénistique. M. R. en marque les points de contact et en indique l'influence. Parmi les rapprochements qui peuvent intéresser le théologien, je signalerai les πράξεις de l'alchimiste Zozime (IIIe-IVe s. après J.-C.), qui rappellent les visions d'Hermas (p. 9); les paroles de saint Paul aux Ephésiens (III, 17-19), qui sont une allusion à une formule magique (p. 25); la discussion sur l'ἐξουσία du Christ (Marc, I, 22), autre terme technique (p. 49, n. 3); les phénomènes de glossolalie (p. 57), la langue de la mystique hellénique dans le quatrième évangile (p. 244 suiv.), l'influence des conceptions égyptiennes sur les *Logia* (p. 239); etc. La littérature profane a également subi plus ou moins directement l'action de la littérature hermétique; M. R. explique de cette manière la conception développée par Horace, *Odes*, I, II, 41-52, un certain dieu qui descend sur la terre, prend la forme d'un certain homme, purifie la terre de ses souillures et retourne au ciel.

A la fin du volume, M. R. donne une édition critique d'une partie des livres hermétiques, I, XIII (XIV), XVI, XVII, XVIII. L'édition antérieure de Parthey (1854) est mauvaise. La meilleure était jusqu'ici celle de Candalle (1574).

Les indications précédentes ne donnent qu'une très faible idée de la richesse inattendue de ce volume, des textes publiés et commentés, des conceptions analysées et rapportées à leur origine. Il est une mine pour le philologue et le théologien. Le temps n'est plus où ils pouvaient travailler isolés, chacun dans son domaine, où ils se rencontraient tout au plus dans les parties les plus élevées de leurs études, le platonisme d'un Origène ou d'un Augustin. A côté de ces hautes spéculations, des formes plus humbles de pensée s'imposaient à des milliers de convertis; ils avaient été nourris par une littérature populaire, par ce que M. R. appelle « die hellenistische Kleinlitteratur ». Le christianisme a dû satisfaire ces esprits comme les philosophes. Le livre de M. Reitzenstein aide à mieux comprendre les aspirations religieuses de ces petites gens et à démêler quelques emprunts ignorés de la religion nouvelle aux anciennes manières de dire et de concevoir.

Paul Lejay.

Die Chronik des Hippolytos im Matritensis Graecus 121. Von Adolf Bauer. Nebst einer Abhandlung über den Stadiasmus Maris Magni von Otto Cuntz. Mit 1 Abbildung im Text und 5 Tafeln. Leipzig, Hinrichs (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIV, 1). 1905; 3 ff. et 288 pp. in-8°. Prix : 8 Mk. 50.

M. Bauer a retrouvé le commencement de la chronique d'Hippolyte dans le ms. 121 de la bibliothèque nationale de Madrid. Ce manuscrit a été étudié surtout par M. Albert Martin pour Nicéphore Calliste, et pour un *Stadiasmus* de la Méditerranée, par divers savants. Le *Stadiasmus* a été publié plusieurs fois, notamment par C. Müller dans les *Geographi graeci minores;* on le considérait comme un ouvrage séparé, à la suite d'une erreur d'Iriarte. Le manuscrit est du xe s., du xie au plus tard.

En réalité, le *Stadiasmus* est la dernière partie de ce que le manuscrit a conservé de la chronique d'Hippolyte. Ce manuscrit est en effet incomplet et en assez mauvais état. Il a appartenu à C. Lascaris à qui il a dû venir sous forme d'une liasse de feuillets détachés et sans ordre. Lascaris les a rangés et cotés. Le manuscrit a été relié postérieurement.

La partie centrale, qui est le commencement de la chronique, n'a jamais été étudiée. En voici le contenu : en tête, une table des principaux chapitres, due à l'auteur lui-même et une préface; ensuite, un βίβλος γενεσέως ἀνθρώπων. la succession des patriarches d'après la Bible ; enfin, la dispersion des peuples, διαμερισμός, catalogue géographique très développé, comprenant : 1° les 72 peuples primitifs ; 2° leurs colonies ; 3° les montagnes et les fleuves les plus considérables ; 4° le *Stadiasmos*, instruction nautique comportant l'indication des points de la côte et leur distance ; 5° la liste des villes célèbres d'après Ptolémée. C'est au milieu du *Stadiasmos* que nous laisse le manuscrit. D'après les ouvrages dérivés, on voit que les chapitres suivants donnaient d'autres listes de patriarches, rois et prophètes juifs, les rois d'Assyrie, de Perse et de Macédoine, les olympiades et les empereurs. Le manuscrit de Madrid a sauvé environ la moitié de l'ouvrage.

M. B. publie la partie inédite du texte grec et, sur trois colonnes parallèles, les dérivés les plus immédiats d'Hippolyte, le *Barbarus* de Scaliger (rédaction latine du viie-viiie siècle d'une chronique alexandrine du ve), et les deux chroniques qui ont le même titre, *Liber generationis*. De la comparaison, il résulte que Mommsen avait raison contre Frick et que ces documents ont pour noyau la chronique d'Hippolyte.

Contrairement à l'opinion généralement admise, M. B. ne pense pas qu'Hippolyte ait eu un catalogue des papes. Un seul manuscrit du *Liber generationis I* annonce le chapitre : *Nomina episcoporum Romae et quis quot annis praefuit*. Aucun manuscrit n'a en réalité ce

chapitre. Le catalogue conservé dans la première partie du chronographe de 354 vient d'ailleurs.

La chronique d'Hippolyte est une œuvre médiocre, inférieure à celle de Jules Africain, à plus forte raison hautement surpassée par le travail savant d'Eusèbe. Hippolyte a combiné des listes tirées de la Bible avec des livrets pratiques et des abrégés scolaires. C'est un manuel de chronologie à l'usage des petites gens.

Le succès n'en a pas été moins grand. M. B. suit, chez les imitateurs d'Hippolyte, la fortune du *Diamerismos*. ce catalogue issu d'un chapitre de la *Genèse*. C'est surtout par les chroniques alexandrines, dont le *Barbarus Scaligeri* est une dérivation, que l'œuvre d'Hippolyte a eu une grande diffusion. L'Occident a été plus réservé et ne compte que les deux recensions du *Liber generationis*. M. B. suppose que cette attitude est due au mauvais renom d'Hippolyte, schismatique et antipape. Je ne sais ; car son culte s'est développé; Damase a réconcilié le personnage avec l'Église romaine. Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau qui résume les recherches de M. B., on voit que l'influence de la chronique s'est exercée sur un grand nombre de Byzantins qui dépendent les uns des autres et, tous, des chroniques alexandrines. L'historiographie occidentale a suivi d'autres voies parce qu'elle avait d'autres sources. Il ne faut pas non plus oublier que cinquante ans après Hippolyte, l'Église romaine parle latin.

La découverte de M. Bauer est importante. L'étude qui en a été la suite l'est aussi. Tout fait bien augurer d'une prochaine édition de la chronique.

M. Cuntz ajoute un appendice sur le *Stadiasmus*. Müller avait eu tort de le placer entre 250 et 300 : ses arguments n'ont pas de valeur. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est postérieur à 194, date de la création de la province de Cœlé-Syrie. Mais rien n'oblige à descendre beaucoup plus bas. Comme M. Bauer place la fin de la chronique en 234-235, dernière année d'Alexandre Sévère, rien ne s'oppose à l'attribution du *Stadiasmus*, qui est un peu antérieur. Car Hippolyte s'est contenté d'incorporer à peu près textuellement un document préexistant et dont il n'a pas même modifié les particularités de langue populaire. A ces observations, M. Cuntz joint un grand nombre de corrections.

Paul Lejay.

Die Zeugnisse vom Christentum im Slavischen « De bello iudaico » des Josephus. Von A. Berendts (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIV, 4). Leipzig, Hinrichs, 1906; 79 pp. in-8°. Prix : 2 Mk. 50.

La traduction slave de Josèphe contient huit passages relatifs à Jean-Baptiste, à Jésus et aux apôtres qui ne se trouvent pas dans notre

texte grec. Les manuscrits ne sont pas antérieurs au xve siècle; mais la version est plus ancienne, du xiiie siècle au moins. Les additions diffèrent du récit des évangiles canoniques et parfois le contredisent. Le traducteur slave ne saurait en être rendu responsable. Ces additions ne sont pas comparables aux interpolations sûrement chrétiennes des manuscrits de Josèphe. Un juif seul peut en être l'auteur. Le Pseudo-Hégésippe s'accorde avec elles sur des phrases typiques, mais sans portée spéciale : ce qui exclut l'hypothèse d'un emprunt. Bien plus, cet accord s'étend à Tacite, de sorte qu'il faut supposer une source antérieure à la fin du i^er siècle. Le passage le plus important, n° 4, sur le Christ, donne certains détails que l'on retrouve dans l'apocryphe *Rescriptum Tiberii*, dans un fragment de Jean d'Antioche, dans une vie rythmique de la Vierge (*Bibl. hag. lat.*, 5347). Bien plus, le morceau connu et d'ailleurs interpolé, *Antiqu.*, XVIII, 3, 3, est un résumé du n° 4, sauf pour ce qu'il emprunte aux évangiles. Il y a donc un courant d'histoire dont le Josèphe traduit en slave est le représentant, sinon la source.

M. Berendts, qui publie en allemand les huit morceaux et nous apporte ces renseignements, conclut que Josèphe seul peut être l'auteur de ces textes, après 73, avant la séparation définitive des Juifs et des chrétiens. Josèphe avait d'abord écrit sa *Guerre judaïque* dans sa langue maternelle. Cette première rédaction, substantiellement identique à celle que nous possédons, devait être très différente de forme et de point de vue. Justement les morceaux slaves montrent des préoccupations propres aux Juifs. M. Berendts suppose que cette rédaction, traduite en grec, est devenue l'original de la version slave. En tout cas, la brochure curieuse de M. Berendts nous fait désirer une publication intégrale dans une langue de l'Occident, ou, du moins, une collation soignée avec notre texte de Josèphe.

P. L.

Science et religion, Etudes pour le temps présent. Paris, Bloud. Volumes in-12 de 64 pp. Prix : 0,60 le vol.

La librairie Bloud nous a envoyé depuis l'an dernier un certain nombre de ses petites brochures.

D'abord un lot de brochures sociales : P. Drillon, *Le rôle social de la charité*; G. de Pascal, *Vogelsang*, *Extraits de ses œuvres traduits de l'allemand*, I, *Morale et économie sociales;* et : II, *Politique sociale;* L. Garriguet, *Production et profit;* ajoutons quatre brochures d'apologétique : G. Fonssegrives, *Catholicisme et libre pensée;* A. Leroy-Beaulieu, *Christianisme et démocratie*, *Christianisme et socialisme;* H. Appelmans; *Nécessité philosophique de l'existence de*

Dieu ; R. DE MONTESSUS DE BALLORE, *Le Radium*, brochure qui soulève d'importantes questions de méthode et résume l'attitude des laboratoires scientifiques de la génération actuelle par la formule : « Toute hypothèse, non directement contredite par des faits d'expérience, peut représenter une part de vérité. »

Les brochures qui peuvent être rattachées à l'histoire sont les suivantes : L. LAGUIER, *La méthode apologétique des Pères dans les trois premiers siècles :* il serait intéressant de faire le classement, l'histoire et les sources des arguments mis en ligne par les Pères ; mais ce n'est pas un travail que l'on peut même esquisser en 60 pages. — G. KURTH, *Qu'est-ce que le moyen-âge?* Cette brochure contient quelques données sur l'histoire du terme, avec plus d'un raisonnement équivoque (voy. p. 20, sur les fausses décrétales) ; M. K. allègue comme preuve de l'ignorance des hommes du XVIIe et du XVIIIe s., qu'ils ne distinguaient pas le roman et le gothique : « Le croirait-on ? » Mais le mot « gothique » avait-il le même sens qu'aujourd'hui ? n'était-il pas synonyme de médiéval ? est-il d'ailleurs si bien choisi dans l'usage actuel ? Le *Dictionnaire de Trévoux*, cité à l'appui, par sa distinction de *deux* styles gothiques n'enseigne-t-il pas une doctrine très voisine de la nôtre ? — G. SORTAIS, *Le procès de Galilée, étude historique et doctrine* : « Le Saint-Office n'avait aucune compétence spéciale pour trancher la question de savoir si la terre tourne ou ne tourne pas autour du soleil, tandis qu'il a qualité pour juger si M. Loisy a erré dans la façon de traiter les questions fondamentales du dogme catholique. » Heureusement. — H. MAILFAIT, *La déportation et l'exil du clergé français pendant la Révolution.* — J. AUBÈS, *Le protectorat religieux en Orient.* — L. DE GRANDMAISON, *Le lotus bleu.*

Cinq brochures sur l'histoire de l'art : G. GUILLOT, *Les moines précurseurs de Gutenberg, Étude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre :* en grande partie fondé sur le livre du regretté Bouchot. — Quatre brochures sont signées L. BREHIER, *Les basiliques chrétiennes* : La basilique gréco-romaine ; la basilique orientale ; les constructions à plan central ; la décoration ; le mobilier. — *Les églises byzantines,* aux trois époques caractéristiques, VIe siècle (Sainte-Sophie, Ravenne), XIe siècle (Saint-Luc, Daphni), XIVe siècle (Mont Athos, Mistra, Trébizonde). — *Les églises romanes*, étudiées par régions dans leurs types les plus caractéristiques, abbayes de Caen, Cluny, N.-D. du Port, Saint-Savin, etc. — *Les églises gothiques* : au XIIe siècle, au XIIIe siècle, dans la période de transformation. Les brochures de M. Bréhier donnent, outre les notions générales, une description précise de certains monuments particulièrement représentatifs. Elles sont accompagnées d'une bibliographie.

Lot philosophique : *Pascal, Opuscules choisis*, édition très soignée avec notes par M. V. GIRAUD, des textes suivants : *Le Mémorial*

(*L'amulette* de Condorcet), *Le Mystère de Jésus*, *Prière pour le bon usage des maladies*, *Sur la conversion du pécheur*, *Entretien avec M. de Saci*, *Fragments d'une conférence à Port-Royal*, *Sur la Religion*, *Les deux infinis*, *Les trois ordres*, *Le pari*. — E. Thouverez, *Stuart Mill* : excellente monographie, dont la partie biographique contient plus d'un détail nouveau dû à l'obligeance de M. le pasteur Rey. — J. Laminne, *L'Univers d'après Haeckel; L'homme d'après Haeckel* : pure polémique.

P. L.

Marius Roustan, **Les philosophes et la société française au** xviiie **siècle.** Lyon, Rey. Paris. Picard, in-8, 455 pages.

Dans une série de chapitres, juxtaposés mais non fondus, M. Marius Roustan a entrepris de rechercher quel accueil ont reçu les philosophes et leurs doctrines de la part du Roi, des favorites, de la noblesse, des financiers, des salons, de la bourgeoisie et du peuple. Il a laissé de côté l'Académie française, les cafés et l'Église, l'Académie parce que M. Brunel a déjà traité le sujet, les cafés et l'Église parce qu'il se réserve de leur consacrer des études particulières.

M. R. ne semble pas s'être douté des difficultés très grandes du sujet qu'il a choisi. Un seul des chapitres de son livre exigerait de longues années d'investigations patientes dans les archives publiques et privées et non pas seulement dans les bibliothèques où M. R. n'est entré que pour consulter surtout les écrits littéraires, des mémoires et des correspondances.

Pour déterminer, par exemple, avec quelque précision jusqu'à quel point Louis XV et son gouvernement se laissèrent entraîner par le courant philosophique, il faudrait connaître à fond l'histoire du conseil du roi, des ministres et des intendants. Or cette histoire n'est pas faite et M. R. ignore les quelques ouvrages récents qui ont déblayé le terrain, entre autres le livre de M. Marion sur Machault.

Comment étudier l'action des idées nouvelles sur la société si on ne prend pas la précaution de définir au préalable ces idées nouvelles ? Un gros livre serait à écrire, même après celui de M. Ducros, sur la conception que se faisaient les philosophes de l'État idéal qu'ils appelaient du nom de *Patrie*. Or M. R. n'a pas même tenté d'esquisser dans une introduction et à grands traits le système politique des philosophes. Peut-être pense-t-il qu'ils n'en avaient pas. Encore aurait-il fallu qu'il le dît nettement et qu'il donnât ses raisons.

M. R. passe parfois à côté des questions sans les voir et il ne traite pas toujours avec une critique suffisante celles qu'il retient. Quels étaient les sentiments des philosophes à l'égard du roi et de la

royauté? Question délicate à résoudre ! La simple prudence commanderait de ne demander la réponse qu'aux confidences les plus intimes et les plus authentiques des philosophes et non pas à leurs écrits publics et encore moins à leurs productions officielles. M. R. interroge à ce sujet le discours de réception de Voltaire à l'Académie, une lettre du même Voltaire au roi de Prusse, la dédicace que Duclos fit à Louis XV de ses *Considérations*, etc. ! Sous prétexte que les vers fameux de Diderot

> Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
> A défaut d'un cordon pour étrangler les rois

se trouvent dans un poème intitulé les *Éleuthéromanes ou les Furieux de la liberté* et qu'ils y sont entourés de couplets bachiques ou galants, M. R. n'y attache aucune importance et accuse de mauvaise foi ceux qui en relèvent la brutale hardiesse. Il lui est facile dans ces conditions de conclure que les philosophes étaient tous de fidèles sujets très respectueux du monarque et de la monarchie. Si Raynal proteste contre le despotisme éclairé, Raynal se met par là en dehors des encyclopédistes (p. 86 note). Quant à Naigeon, Silvain Maréchal, le curé Meslier, etc. ; M. R. les considère après Taine comme des enfants perdus dont il n'a pas à s'occuper.

Je ne vois aucun inconvénient à l'emploi des mémoires quand on y met des précautions et quand on les contrôle. C'est ce que ne fait pas assez M. R. Si Duclos raconte que par un article secret du traité de Rastadt, l'Empereur avait pris l'engagement de ne susciter aucune difficulté à la France pendant la minorité de Louis XV, M. R. croit Duclos, sans se reporter au traité lui-même, aux etudes dont il a été l'objet, ou à défaut aux archives des affaires étrangères (p. 31).

Le chapitre sur les favorites est une sorte d'histoire anecdotique de la Pompadour et de la Du Barry où les philosophes n'apparaissent qu'au second plan et même incidemment.

Le chapitre sur la noblesse reproduit, avec beaucoup d'anecdotes aussi, les généralités courantes sur les deux noblesses (de cour et de province) sans distinguer nettement entre les époques et encore moins entre les régions. En face des nobles philosophes il y aurait eu lieu cependant de placer les nobles rétrogrades (il y en avait beaucoup plus que ne croit M. R.), ceux qui reconstituaient leurs terriers sous Louis XVI. M. R. n'y a pas songé.

Aussi général et aussi imprécis est le chapitre sur la magistrature. Il aurait été intéressant de joindre au tableau de la noblesse de robe, un tableau de cette classe si remuante et si avide des « hommes de loi » qui fourniront à la Révolution ses principaux chefs. M. R. n'y a pas songé non plus.

Le chapitre sur les financiers est une défense, d'ailleurs habile, des fermiers généraux. Il aurait peut-être été utile de se demander si les

capitalistes, qui applaudissaient aux idées nouvelles, étaient absolument désintéressés, ou si par hasard leur intérêt bien entendu ne leur commandait pas cette tactique. M. R. ignore sans doute que les rentiers ont contribué plus que quiconque au mouvement de 89.

Le chapitre sur la bourgeoisie est une analyse du journal de l'avocat Barbier. L'avocat Barbier est considéré comme un bon type de toute une classe, à laquelle il n'appartient presque pas puisqu'il est homme de loi. Il ne saurait d'ailleurs représenter que le bourgeois parisien. Les commerçants, les industriels, ceux des grandes villes aussi bien que ceux de la capitale, n'apparaissent pas.

La bourgeoisie lettrée et éclairée se rencontrait, avec l'élite du clergé et de la noblesse, d'une part dans les loges maçonniques, très florissantes et très nombreuses à la fin du siècle, et d'autre part dans les sociétés littéraires et les académies, alors très vivantes. M. R. a négligé d'étudier les unes comme les autres.

Le chapitre sur les paysans et les artisans est tout entier fait de seconde main. Ainsi M. R. ne connaît les cahiers de 89 que par le résumé forcément incomplet et parfois contestable qu'en a fait M. Champion. Sur la vie matérielle des ouvriers, sur l'organisation de l'industrie, sur les corporations, M. R. n'a pas lu les livres spéciaux.

Son enquête à travers la société est donc très rapide et très superficielle. Il n'hésite pas cependant à en tirer une conclusion qui la dépasse singulièrement, c'est que les philosophes furent les véritables auteurs de la Révolution française. Pas un instant, M. R. ne s'est demandé si les philosophes n'étaient pas en quelque manière l'expression, les interprètes de la société de leur temps, si le succès de leurs œuvres ne tient pas par hasard, avant toute autre considération, à la structure interne de cette société, aux besoins économiques et sociaux qui la travaillaient et si les conditions sociales ne suffisent pas à expliquer à la fois et la Révolution et les philosophes.

Je ne voudrais pas cependant exagérer mes critiques. Ce livre, avec tous ses défauts et toutes ses lacunes, n'est pas plus mauvais que bien d'autres thèses *littéraires*. Je trouve ses conclusions relativement aussi fondées que celles de MM. Faguet et Brunetière qui en sont le contre-pied. M. Marius Roustan raisonne aussi bien que ces Messieurs; comme eux, il ne voit guère la société qu'à travers la littérature et il veut résoudre avec la littérature seule des problèmes qui ne sont pas uniquement littéraires.

Il serait grand temps cependant de traiter l'histoire des lettres et des idées avec les mêmes méthodes et dans le même esprit que l'histoire tout court.

Albert Mathiez.

Gaston MAUGRAS. **Dernières années du roi Stanislas.** Paris, Plon-Nourrit, 1906; in-8° de 461 pages, avec un portrait en héliogravure.

Avec son agrément ordinaire et son habituelle indifférence critique, M. Maugras, donnant une suite à sa *Cour de Lunéville*, retrace, de 1750 à 1766, la chronique amusante plutôt que l'histoire du règne finissant de Stanislas. Le comte de Tressan, Mme de Boufflers et ses enfants, Panpan et Mme de Graffigny ont les honneurs de ce volume; et c'est tout au plus si quelques interventions de La Galaizière, quelques manifestations de bourgeois ou de parlementaires lorrains nous rappellent çà et là que le véritable intérêt, et peut-être le vrai pathétique, de cette époque est ailleurs que dans ces gentillesses ou ces gaillardises dont M. M. excelle d'ailleurs à détailler les drôleries ou les élégances. Les rêves impénitents de restauration en Pologne auxquels le roi retraité n'arrivait pas à renoncer, la bienfaisance systématique à laquelle il a dû une tenace réputation, la persistance de ce qu'on a appelé la « légende léopoldienne » dans toutes les classes de la population lorraine, — tout cela donnerait aux « dernières années du roi Stanislas » un autre accent que les aventures du sémillant chevalier de Boufflers ou que les grandes colères du nain Bébé.

Ce n'est pas que M. M., qui voit les choses uniquement du dehors et par leur surface amusante [1] ait dédaigné d'utiliser les nombreux travaux qui ont approfondi sur tant de points l'histoire de ce règne et de cette société. Sans méconnaître tout ce qu'il peut devoir à l'obligeance de l'honorable M. Favier, qu'il remercie dans une note, il est permis de trouver que M. M. pousse jusqu'à la désinvolture la crainte des guillemets et des renvois. Des « stanislaïstes » antérieurs, MM. Boyé, Druon, Pfister, etc., ne sont pas nommés dans un livre dont la documentation leur est due pour une bonne part, ou se rencontre sur tant de points avec leurs propres travaux. Et, pour ne parler que du passé, le rapprochement suivant aidera à montrer quelle fidélité M. Maugras témoigne à ses sources (même lorsqu'il y a, comme ici, deux *états* différents d'une même information) :

---

1. P. 29, Toul capitale du Barrois; est-ce Nancy ou Lunéville, p. 65, qui se trouve situé « aux rives de la Moselle »? L'édit royal qui crée la « Bibliothèque » est de *décembre* 1750 (p. 53); rectifier le rébarbatif *Ober-ker-Ghein* de la p. 121; p. 130 Héré est, sans doute pour l'agrément des contrastes, appelé « apprenti maçon » alors qu'il était depuis longtemps premier architecte de Sa Majesté; c'est à propos de son discours du 8 mai 1752 que les doctrines de Tressan sont signalées à la reine de France par le P. de Menoux (p. 271); quelle est (p. 344) cette première représentation du *Mariage de Figaro* donnée à Plombières, en 1762, par Beaumarchais? La princesse Christine est *élue* le 8 juin 1763 par les dames de Remiremont, *admise* le 29 septembre 1764 (p. 359), etc., etc.

Dernières années, p. 140 :

Le monarque entra à Nancy à deux heures après-midi : une partie du régiment du Roi faisait la haie depuis la porte Saint-Nicolas ; l'autre partie était sur la place Royale. Sa Majesté Polonaise, en arrivant à l'Hôtel de Ville, que gardait un détachement des gardes lorrains, fut complimentée par M. Thibault à la tête des magistrats...

Pendant que le Roi était dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, au premier étage, quelques morceaux de plâtre se détachèrent d'une corniche du vestibule du rez-de-chaussée. Un garde du corps, qui s'en aperçut, s'écria que la salle où se trouvait Sa Majesté allait s'écrouler : la panique fut terrible. On se précipita sur le Roi pour le sauver, mais l'affluence de ceux qui se pressaient aux portes était telle qu'il était impossible d'avancer. Alors le prince de Chimay, capitaine des gardes, mit l'épée à la main pour faire faire place; les personnes plus éloignées, voyant des épées en l'air et entendant grand bruit, crurent qu'on en voulait au Roi et mirent aussi l'épée à la main. Ce n'était que trouble et confusion ; plusieurs personnes, entre autres le marquis de Lenoncourt et Mlle d'Endreselle, faillirent être précipités du haut du grand escalier. On se remit enfin de cette terreur folle et que rien ne motivait, et la cérémonie s'achev^a^ sans nouvel incident.

Durival, *Description*, t. I, p. 226 :

Le roi de Pologne entra à Nancy à deux heures après midi (26 novembre); une partie du régiment du roi bordait la haie depuis la porte Saint-Nicolas ; l'autre était sur la place où est la statue, un détachement des Gardes lorraines sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville. S. M. Polonaise en y entrant fut complimenté par M. Thibault à la tête du magistrat...

Durival, *Journal manuscrit*, t. IV, f° 21 :

Pendant que le roi de Pologne était dans la grande salle, il tomba, des corniches de dessous, dans le vestibule, du plâtre posé tout fraîchement, et un garde du corps qui pensa en être blessé, crut que la salle où était S. M. R. enfonçait. Le bruit en devint grand, et on prit le Roi pour le sauver : ce qui aurait été impossible à cause de l'affluence de ceux qui se présentaient aux portes. Le capitaine des gardes-du-corps, M. le prince de Chimay, ayant pris l'épée à la main pour faire faire place, les personnes plus éloignées qui virent des épées en l'air et entendaient grand bruit crurent qu'on en voulait au roi et mirent aussi l'épée à la main. Ce n'était que trouble et confusion et plusieurs personnes, entre autres le marquis de Lenoncourt et Mlle d'Endreselle, faillirent être précipitées du haut du grand escalier. On se remit enfin de cette terreur folle et que rien ne motivait, et la cérémonie s'acheva sans nouvel incident.

F. Baldensperger.

René Viviani, **La Restauration (1814-1830).**

Eugène Fournière, **Le règne de Louis-Philippe (1830-1848).** Collection de l'Histoire socialiste, publications Jules Rouff. 268 et 583 pages gr. in-8.

L'Histoire socialiste manque d'unité. Ces deux volumes, qui forment les tomes VII et VIII, en sont une preuve. Le premier n'est qu'un ouvrage de vulgarisation. Le second au contraire est une œuvre originale, très digne d'attention, parce qu'elle est le résultat de recherches et d'études approfondies.

M. Viviani n'a pas eu l'ambition de renouveler l'histoire de la Restauration. Il s'est seulement proposé de la mettre à la portée du peuple. Il accepte donc à peu près tel quel le récit traditionnel. Il s'aventure peu en province, il concentre tous ses efforts sur Paris et dans Paris sur le parlement. Il fait défiler devant nous les personnages de premier plan et se plaît à esquisser, d'ailleurs assez joliment, leur portrait physique et moral. En homme politique exercé, il relève les fautes de leur politique et nous dit longuement ce que Decazes aurait dû faire pour se maintenir au ministère. Sa vue ne dépasse guère les murailles des Chambres et du palais du Roi. Il ne pénètre pas dans l'organisation et dans la vie intime des partis. Il connaît mal la charbonnerie et ne dit pour ainsi dire rien de la maçonnerie. Le livre de M. de Grandmaison sur la Congrégation lui a échappé ou, s'il l'a connu, il n'en a pas tiré un parti suffisant [1]. Il n'analyse pas les pamphlets libéraux, même ceux de P. L. Courier. Je ne crois pas qu'il les cite. Il n'a pas l'air d'avoir feuilleté, même rapidement, la presse et les écrits du temps. Son récit des journées de 1830 est particulièrement superficiel. Il en est encore à attribuer la révolution à la seule action du Peuple, qu'il dresse sur « un piédestal immortel ». Il passe sous silence les intrigues orléanistes antérieures et la campagne du *National*. Il ne connaît pas la manœuvre décisive des patrons libéraux qui fermèrent leurs usines pour jeter leurs ouvriers sur les barricades [2].

J'ajoute que le style est continuellement oratoire : on dirait que les phrases ont été écrites pour la tribune.

Remarquons enfin, pour être complet, que les épreuves n'ont pas été relues tant les fautes d'impression abondent [3].

Tout autre est le livre de M. Fournière. On s'aperçoit dès les premières pages que l'auteur est maître de son sujet, qu'il l'a étudié de longue date avec amour. Les brochures, les journaux, particulièrement les journaux socialistes, jusqu'à ceux qui n'eurent qu'une durée éphémère, ont été dépouillés très consciencieusement. M. F. s'est reporté aux mémoires et aux correspondances des contemporains. Il a fait un heureux usage des lettres de Proudhon et de V. Hugo. En général, il cite ses sources et les discute. La documentation cependant n'est pas complète, car elle ne comprend pas de pièces d'archives et c'est là une grosse lacune, surtout pour la politique étrangère.

---

1. Le livre de M. Debidour sur le colonel Fabvier lui aurait fourni des renseignements précis sur les complots militaires.

2. Cf. P. Mantoux, *Patrons et ouvriers en juillet 1830* dans la Revue d'histoire moderne, t. III, p. 294.

3. P. 112, Toutlier pour Tou*l*lier, Gruger pour Gru*y*er, p. 131, Deausset pour *B*ausset, p. 186, le congrès de Vérone devient le congrès de Vienne, Bordesoulle est écrit tantôt Dudesoulle (p. 191), Boudesoulle (p. 193), etc., etc.

La partie neuve du livre est l'étude des débuts de la grande industrie et le tableau de la condition des classes ouvrières.

Avec beaucoup de précision et une grande justesse de ton, M. F. analyse l'état économique de la France depuis 1815. Les statistiques lui fournissent des chiffres éloquents qu'il cite avec raison. Il nous apprend que dans l'imprimerie de 1814 à 1827 le nombre des feuilles d'impression monta de 45 à 144 millions, que de 1812 à 1825 le nombre des kilogrammes de laine ouvrées dans la draperie passa de 35 à 50 millions, etc. Sur la condition des ouvriers il apporte la même précision. Il sait qu'en 1830 il n'y avait encore que 12 millions de Français sachant lire, qu'à Mulhouse la moitié des enfants travaillant dans les usines n'avait pas 10 ans et que dans cette ville la moyenne de la vie humaine descendait à 22 ans. D'après les enquêtes officielles et privées qu'il contrôle les unes par les autres, surtout d'après Villermé et Villeneuve Bargemont, contemporains bien informés et dignes de foi, il calcule le taux des salaires. Les journées sont de 15 heures en moyenne pour un salaire de 1 franc. Lille compte un indigent inscrit pour 4 habitants, Lyon 100.000 pauvres sur 150,000 habitants. A la veille de 1830 le statisticien Balbi croit pouvoir établir que 7 millions et demi de Français n'ont à dépenser que 0 fr. 25 centimes par jour, 7 millions et demi, 0,33 c., 7 millions et demi 0,41 c. et 3 millions 0,55 c. M. Fournière ne se borne pas à nous donner des chiffres bien choisis. Il ne néglige rien pour nous représenter d'une façon complète et précise la vie matérielle et intellectuelle des ouvriers. Il nous les montre asservis par le livret, logés dans des taudis infects, exposés sans protection à des travaux dangereux, ne buvant de vin et ne mangeant de viande que les jours de paie. Aussi comprenons-nous mieux leurs brusques révoltes et leur héroïsme farouche dans le combat. De nombreuses pages exemptes de déclamation sont consacrées aux sociétés secrètes, aux compagnonages, aux grèves, aux insurrections, enfin aux théoriciens petits et grands du socialisme et à leurs doctrines qui sont minutieusement analysées.

M. F. a particulièrement soigné le côté social de son sujet, mais il n'a pas négligé ses autres aspects. Il trace fidèlement l'histoire des ministères, il peint au naturel les chefs parlementaires et sa psychologie se trouve rarement en défaut. Je signalerai comme les mieux réussis les portraits de Louis-Philippe, de Casimir Périer, de Thiers. Celui-ci est féroce. Derrière les partis, il montre les classes, la haute bourgeoisie qui spécule sur les chemins de fer et se rallie en masse à l'Église et la boutique qui reste encore voltairienne et applaudit envieusement aux pamphlets de Cormenin sur le luxe de la Cour.

Ce livre est donc très sérieux, très utile. Et cependant peut-être n'aura-t-il pas, faute d'un art suffisant, tout le succès qu'il mérite. La composition en est lâche. L'ordre chronologique, qui est suivi

d'un bout à l'autre, disperse l'intérêt en le morcelant sur une foule de matières diverses n'ayant entre elles d'autre lien que le temps. Par endroits le style traîne. J'ajoute que M. Fournière aurait pu s'épargner les fréquentes allusions directes ou indirectes aux événements actuels. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage fait grand honneur à la collection où il figure.

Albert MATHIEZ.

Histoire et Art militaires. Guerre de 1870-1871, par le général Frédéric Canonge, ancien professeur à l'école supérieure de Guerre, ancien commandant de la 58e brigade d'infanterie [1]. Un vol. grand in-8° : chez Georges Fanchon éditeur, 25, rue de Grenelle, accompagné de 81 cartes, plans ou croquis et dessins de l'auteur, mise au net par A. Léjéaux.

La logique voudrait sans doute que les récits des événements de guerre eussent pour auteurs ceux qui furent acteurs et témoins. Le plus souvent, il faut l'avouer, les mains qui savent si bien manier l'épée sont moins expertes à se servir de la plume, et nous en avons eu récemment de lamentables exemples. Aussi lorqu'on rencontre un officier qui soit non seulement capable d'écrire l'histoire (il y en a une foule), mais de façon à se faire lire, tels par exemple que le général Bonnal, le général Canonge et le colonel Palat, pour ne citer que ces trois protagonistes de l'histoire militaire, on éprouve à lire leurs ouvrages un plaisir particulier ; on en tire un profit plus complet. Cette réflexion s'applique, dans toute son étendue, à la nouvelle publication de l'éminent général Canonge, consacrée à un résumé de la guerre de 1870-1871. Bien que faisant partie d'un vaste « traité d'histoire et art militaire », cet ouvrage forme un tout indépendant que l'on peut classer à part. A vrai dire, il semble que l'heure ne soit pas encore sonnée où l'on pourra tracer un tableau d'ensemble de la formidable guerre dont nous subissons, dont nous subirons peut-être longtemps encore, les inévitables conséquences. Trop de questions restent encore en suspens que l'avenir seul pourra résoudre; trop de points attendent encore d'être élucidés. On peut se former pourtant une idée générale exacte des événements de la campagne, en en tirant les leçons stratégiques et pratiques qu'ils comportent.

Le savant général ne s'est pas proposé un autre but et il a su ne point s'astreindre à des discussions ou considérations purement techniques qui eussent rebuté le lecteur. Il n'a pas pu toutefois éviter l'écueil d'entrer parfois dans de trop longs détails sur les faits de guerre qu'il avait à conter, entraîné qu'il était par leur saisissant intérêt ou par ses propres souvenirs. Et c'est bien ce qui prouve que le recul n'est pas encore suffisant pour qu'on puisse se borner à un simple résumé et que l'on est tenté d'accorder trop d'importance à tel ou tel détail qui

ne devrait trouver place que dans des écrits spéciaux. L'auteur s'est également laissé aller, et l'on ne saurait cependant l'en trop blâmer, à s'étendre sur de menus faits pour qui eut suffi une brève mention, tel par exemple que le fait d'armes du capitaine Coumès au pont de Fontenoy, si honorable et digne de remarque qu'il fût. Mais ce défaut de proportion n'est pas sensible, tant le récit est clair, captivant, et se lit sans fatigue d'un bout à l'autre. C'est à peine si l'on s'aperçoit de quelque hors d'œuvre en quelque sorte ou plutôt des quelques parties trop développées pour une étude d'ensemble, et que nous venons de signaler.

On retrouvera dans ce grand volume de 700 pages, qu'illustrent de nombreux plans et croquis, non seulement la science bien connue du général Canonge, mais cette qualité remarquable entre toutes, si rare chez beaucoup et qu'il possède au plus haut degré : une sereine, pleine et entière impartialité, qui lui fait distribuer le blâme à certains, quelque inconvénient qu'il put en résulter pour sa propre carrière, comme aussi oublier certaines injustices, ou certaines polémiques excessives de ton dont il ne tient point rigueur à ses contradicteurs.

On ne s'attend pas à ce que nous refassions ici, quelque excellent que soit le guide, l'examen minutieux des divers faits de la campagne. Le général, qui a visité plusieurs fois les champs de bataille, qui a combattu sur onze d'entre eux, qui pendant trente années, a fait de ces événements sa constante étude, vivant uniquement de nos revers pour ainsi dire, qui a professé dans la plus haute de nos écoles militaires, était mieux placé que personne pour faire un exposé précis et vivant de cette émouvante autant qu'instructive époque.

Il l'a fait sans passion autre que son amour de la France. Il a encouru le danger de froisser des survivants ou leurs partisans. Il n'a pas craint, quoi qu'il lui en coutât, de constater que les généraux français de 1870, quelque bons soldats que fussent plusieurs d'entre eux, n'étaient pas préparés à entreprendre et soutenir une lutte contre une armée, dont le machinisme était porté à un haut point de perfection. Ils n'avaient guère remporté que des victoires à bon marché, « contre de la racaille » dit von der Goltz, faisant allusion à l'Algérie et à la Kabylie, à la Chine, au Mexique et à Mentana. Au camp de Chalons, ils n'avaient appris la guerre qu'entre deux repas. On ne saurait donc leur en vouloir de leur insuffisance, et il convient, dans le jugement à porter sur eux et leurs actes, de tenir compte du manque initial de préparation dont on ne saurait équitablement les rendre responsables. Si d'aucuns parmi eux, Ducrot au premier rang, qui fut en effet le mieux doué et qui eut souvent d'heureuses inspirations; Chanzy, ce « chiendent » de Faidherbe et aussi le jeune général Cremer, auquel l'auteur rend une tardive justice, ont fait preuve de réflexion, d'initiative, de vigueur, de science, vertus peu en honneur alors dans notre armée, il est juste de les en louer davantage, car cela

prouve que bien dirigés, les officiers de 1870 eussent attesté autre chose que leur bravoure. Ce n'est pas l'étoffe qui manquait, c'est l'ouvrier chargé de la façonner.

Se trouvèrent-ils donc, pour avoir été ainsi battus, aux prises avec des hommes de génie? Voyons ce que pense là-dessus le général Canonge. Moltke, le grand Moltke, le *deus ex machinâ* des incomparables victoires allemandes, est-il donc un autre Napoléon? Certains écrivains prussiens l'affirment et vont même jusqu'à prétendre qu'il a encore perfectionné les procédés napoléoniens. Mais, « cet industriel militaire », comme l'a si bien surnommé le général Lewal, n'a été qu'un étroit et servile copiste, et son plus grand bonheur est de n'avoir jamais rencontré que des adversaires au dessous de la plus triste médiocrité. Moltke n'a été qu'un « fort en thème » à l'école de Napoléon, sans lueur, sans génie, mais bien pénétré de sa doctrine, il en a restauré, avec sagesse et prévoyance, la tradition si fâcheusement abandonnée alors par la France. Mettant en mouvement une Allemagne, formée par Iéna, qui avait eu sa revanche en 1814 et 1815, haineuse sans motif contre une France sans rancune, en présence de chefs dont la passivité, voulue ou non, fut invraisemblable, d'un Mac-Mahon « manifestement au dessous de sa tâche », ou d'un Bazaine, ahuri des responsabilités qui pesaient soudain sur son cerveau de caporal arrivé, Moltke, appliquant son système avec une inflexible et mathématique rigueur, ne pouvait que vaincre. Par la suite, Moltke se trouva en face des armées de province, ces armées que leur patriote créateur Gambetta (auxquelles le général Canonge sait rendre une pleine justice) appellait lui-même un « mécanisme trop hâtivement fabriqué », instrument à rouages défectueux et qu'il faut remonter d'une façon chronique. Moltke eut un moment d'hésitation, car après Sedan il croyait bien la guerre finie, et soudain il se trouvait devant de vrais chefs trainant derrière eux une foule de soldats. Mais c'était « une foule » plutôt qu'une armée, si bien que l'on a pu dire qu'au début les Français avaient opposé à l'Allemagne une armée sans généraux et qu'ensuite ils ne leur opposèrent que des généraux sans armées. Et encore parmi ces généraux, que dire de certains, de Bourbaki par exemple, que l'on peut plaindre, puisqu'il fut, dit le général Canonge, « le souffre-douleur » de la Défense Nationale, mais sans vigueur, sans foi dans le succès et qui n'aurait dû dès lors, assumer une telle tâche, surtout contrecarré comme il le fut par la délégation ou mal servi par un aide-de-camp trop zélé! Et quant aux chefs subalternes, on y vit souvent des « porte-galons » plutôt que des officiers!

Aussi, peut-on affirmer, et c'est la conclusion motivée du livre du général Canonge, que ce n'est à proprement parler ni Moltke, ni l'Allemagne qui vainquirent la France en 1870; mais que ce fut la « supériorité du calcul sur le hasard; de la prévoyance sur l'improvisation; de l'esprit de suite sur la légèreté; de la foi sur le scepticisme

ou l'indifférence ; de la science et de la réflexion sur l'ignorance et la présomption ». Ce fut « la victoire logique d'un organisme supérieur manié par des hommes de talent ».

La faiblesse dont nous fîmes preuve en ces tristes temps n'est donc point la marque d'une irrémédiable déchéance de notre race et les fautes commises sont de celles qui se réparent [1].

FÉLIX-BOUVIER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 30 novembre 1906.* — M. Joulin continue la lecture de son mémoire sur les établissements antiques du bassin supérieur de la Garonne. Ces recherches comprennent, outre la description des différentes stations, l'étude des principaux vestiges : ruines, sépultures, céramique, médailles, etc. Elles apportent des renseignements intéressants sur l'histoire de la région étudiée et des contrées voisines, depuis les temps préceltiques jnsqu'à la fin de la domination romaine.

M. Alexandre Bérard, député de l'Ain, fait une communication sur l'emplacement d'Alésia. Il reprend la thèse oubliée de Jacques Maissiat, selon laquelle Alésia se serait élevée sur l'emplacement actuel de la petite ville d'Izernore. M. Bérard suis le récit des *Commentaires* et prétend que la marche de César ne pouvait le conduire que dans la région du haut Rhône, alors qu'il allait porter secours à la Province. Le plateau d'Izernore, sa situation topographique répondent parfaitement aux indications données par César. D'autre part, les peuples gaulois de cette région sont précisément ceux que César signale comme habitant dans le voisinage d'Alésia. M. Bérard termine en disant qu'au nord d'Izernore subsistent encore partiellement les travaux d'art décrits par les *Commentaires*. — MM. Boissier, S. Reinach, Longnon, Babelon et Joret présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

---

1. Quelques légères imperfections de détail que nous signalons entre autres : le Michelet de l'Armée du Nord était capitaine de frégate et colonel auxiliaire et non colonel du génie ; le général de l'armée de l'Est s'appelait Bonet (lieutenant colonel du 78e en retraite) et non *Bonnet*, à ce moment général dans Paris assiégé ; il faut lire l'amiral Penhoat et non du *Penhoët* (p. 500) ; Auxon-Dessus et non *Auxerre* (p. 493), Chagey au lieu de *Chagny* (p. 517, et 520), etc., etc. En outre l'auteur n'est-il pas quelque peu injuste pour Garibaldi ? Si lourde que fut sa faute lors de la bataille de Dijon et quelque mal involontaire qu'il causât, surtout par le fait de son mauvais entourage, ne doit-on pas lui tenir compte du mouvement généreux qui lui fit apporter au secours de la France vaincue, dont il avait eu naguère à souffrir personnellement, une épée légendaire, une réputation universelle, qui au début impressionna même les Allemands ?

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 17 décembre — 1906

Lechat, Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle. — Clerc, La bataille d'Aix. — Horace, p. Rasi. — La Didascalie, p. Achelis et Flemming. — Les Constitutions apostoliques, p. Funk. — Athanase, La virginité p. von der Goltz. — Von der Goltz, Les prières des repas. — Henri Hauvette, Littérature italienne. — F. Strowski, Les essais de Montaigne, I; Les grands philosophes, Montaigne. — Piton, Les rapports de police à Louis XV. — Hanotaux, Histoire de la France contemporaine, I-II. — Lampe, La géographie. — Spanier, L'art. — Demontès, Le peuple algérien. — Gaillard, Fès. — Agostini, Taiti. — Toqué, Les Bandas. — Académie des Inscriptions.

Lechat, **Phidias et la sculpture grecque au ve siècle.** Paris, 1906, Librairie de l'Art ancien et moderne. Un vol. in-8°, p. I, 176 avec 27 fig. hors texte.

Résumer pour le grand public l'histoire de la sculpture grecque au ve siècle, la tâche était à la fois séduisante et redoutable. Sur ce thème difficile, L. vient d'écrire un livre brillant, parfois éloquent et où rien d'essentiel n'est omis. Si certaines opinions étaient moins contestables et si la langue était plus simple, ce petit volume vaudrait presque le *Douris* de M. Pottier. — P. 12 et suiv., variations sur la sculpture sobre et sévère des Doriens, qui se plaît à représenter l'homme nu et dont le bronze est la matière favorite, les Ioniens préférant le marbre, recherchant les complications de la draperie et étant surtout des décorateurs. Ces antithèses n'ont qu'un défaut, c'est d'être entièrement ou presque entièrement inexactes. Pour ce qui regarde en particulier la technique du bronze, les Ioniens, qui l'ont inventée ou tout au moins enseignée les premiers ne peuvent l'avoir oubliée aussitôt qu'apprise et il ne semble pas douteux qu'avant 480 de grandes statues de métal se dressaient sur l'Acropole, à côtés des Korés. P. 19, la découverte récente de Milet prouve que l'Apollon de Piombino ne reproduit pas la statue de Canachos. P. 23, la stèle de Pharsale serait (?) d'une autre famille et d'un autre style que les reliefs de Thasos. P. 31, L. date trop haut (vers 460 ?) l'Athena au pilier. P. 32, il ne faut pas oublier que le fourreau rigide que porte l'aurige de Delphes était en grande partie masqué par la caisse du char. P. 39, le lecteur non prévenu saura-t-il ce qu'est une figure « antifrontale » ? P. 59, bel éloge de Périclès; il n'est pourtant pas sûr, p. 67, que les paroles qui lui sont prêtées par Thucydide aient été réellement prononcées par lui. P. 69, nous ne

savons pas l'âge qu'avait Phidias en 450. P. 470, les renseignements donnés par Pausanias sont un peu trop cavalièrement jetés par dessus bord. P. 75, on ne voyait pas de la mer le cimier et la lance de la Promachos. P. 88, nous ignorons si la décoration extérieure du Parthénon était terminée en 438. P. 117, réserves légitimes sur le blessé défaillant de Crésilas. P. 126, les danseuses de Delphes sont-elles bien de Callimaque ? — De bonnes tables terminent le volume, une table chronologique, p. 149-152, une bibliographie, p. 153-161, une note sur les sculptures décoratives du ve siècle, p. 162-6, enfin un index alphabétique, p. 167-174.

A. de Ridder.

M. Clerc. **La Bataille d'Aix.** Études critiques sur la campagne de Marius en Provence. Paris, Fontemoing, 1906. Un vol. in-8°, pp. 1-284, avec quatre cartes.

Beaucoup d'auteurs ont traité le sujet avant C., mais parmi eux, bien peu étaient en état d'en aborder l'étude. Les historiens connaissent mal la région, les érudits locaux manquent de critique et de préparation scientifique : l'esprit de clocher leur fait accepter toutes les légendes, même les plus absurdes. C. procède tout autrement : il part de la topographie, passe en revue les sources anciennes et contrôle de près toutes les hypothèses et les conjectures des modernes. Suivant sa méthode, aussi prudente que rigoureuse, la solution cherchée devra : 1° tenir compte de l'état des lieux ; 2° s'accorder avec les textes; 3° se concilier avec les conditions de la guerre chez les Romains, à la date même où nous sommes, en 102 avant notre ère. — — Au début des opérations, Marius est à la Montagnette, près du confluent du Rhône et de la Durance. Les hordes ennemies, qu'elles viennent du Nord ou de l'Ouest, ce qu'on ne sait encore, passeront forcément devant son camp d'observation. En les attendant, Marius étudie le pays et plie son armée à la discipline ; le canal qu'il creuse pour ravitailler ses troupes part de Fos et va droit vers l'Ouest, en inclinant légèrement vers le Nord. Lorsque les Teutons passent la Durance et défilent devant le camp romain, Marius refuse la bataille, qu'il entend n'accepter qu'à son heure. En revanche, dès qu'il voit les Barbares continuer leur route et s'avancer vers le Sud-Est, il part à son tour, gardant le contact, mais ne s'exposant pas et restant sur la hauteur. Avant la passe de Lamanon, il est au Sud de l'armée d'invasion ; après ce défilé, il change de direction et passe au Nord, où les collines sont plus hautes et de meilleure défense. Il veut arriver le premier à l'endroit où il se propose d'arrêter l'ennemi, au seuil qui sépare les vallées de l'Arc et de l'Argens, entre Pourrières et Pourcieux. Là, placé au centre d'un cirque sans issue, que barre à l'Ouest le petit castellum d'Aix, il essaiera, non de vaincre seulement, mais de détruire l'armée barbare. En fait, il arrive un peu tard. L'avant-

garde ennemie, formée des Ambrons, est déjà là et un combat s'engage autour d'une aiguade, avant même que le camp romain ne soit installé. Ce premier engagement est favorable à Marius et lui permet, le lendemain, de se fortifier sur la hauteur. Pendant ce temps, le gros des ennemis est arrivé. Le jour suivant, Marius fait ranger ses troupes devant les retranchements et accepte la bataille dont on sait les différents épisodes, les Barbares escaladant les pentes et se ruant à l'attaque du camp, la contre-attaque des Romains qui descendent dans la plaine, enfin la défaite des Teutons qui se change en déroute quand vient les attaquer par derrière le détachement commandé par Marcellus. Cent mille hommes, peut-être davantage, périssent et la Provence, sinon l'Italie encore, est à l'abri de l'invasion.

Un dernier chapitre, qui n'est pas le moins curieux, est consacré à la légende de Marius. C. montre, avec précision et minutie, les origines de ces croyances populaires, fondées sur des souvenirs lointains, sur des étymologies incertaines, sur des monuments mal interprétés, parfois même sur de véritables faux. On admire la patience avec laquelle l'auteur discute, en cet endroit et au cours de son livre, bien des opinions qui sembleraient ne valoir pas la peine d'être réfutées : s'il l'a fait un peu longuement parfois, il ne faut pas oublier quelles préventions ont pour elles les légendes, en Provence plus que partout ailleurs, et combien elles sont malaisées à détruire. S'il ne convaincra sans doute pas tous les adversaires de sa cause, C. emportera l'assentiment des lecteurs impartiaux et de bonne foi. Son livre, solidement composé, clairement distribué, très au courant de la question, est facile et agréable à lire : on n'en pouvait souhaiter un meilleur sur cette bataille d'Aix, qui intéresse non seulement l'histoire de la Provence, mais celle même de la France.

A. de Ridder.

Le odi e gli epodi di Q. Orazio Flacco commento ad uso delle scuole del P. Rasi. Milan, Sandron, 1902. xxxviii-323 pp. in-8°. Prix : 3 l.

Le satire e le epistole di Q. Orazio Flacco commento ad uso delle scuole del P. Rasi. Parte I. Le satire. Milan, Sandron, 1906. v-245 pp. in-8°. Prix : 2 l. 50.

Voilà une excellente édition de classe qui dépasse singulièrement le niveau de ce genre de livres. Plus d'un commentaire « savant » n'est pas plus développé ni plus sûr. M. Pietro Rasi, professeur à l'université de Pavie, est un des maîtres les plus actifs de l'Italie et son nom revient souvent dans cette revue. Non seulement M. R. a dans cette édition combiné les ressources de ses devanciers, mais il a su choisir et rejeter, ce qui est embarrassant quand il s'agit d'un auteur aussi difficile et aussi discuté qu'Horace. La part personnelle de M. R. à l'interprétation paraît être l'étude de certaines habitudes d'Horace, de la place de certains mots, de certains tours plus fréquents. Ce n'est pas que

çà et là on ne puisse exprimer un avis différent. Mais l'avis de M. Rasi mérite toujours d'être examiné. Son édition comporte, malheureusement, les mêmes suppressions que nos éditions de classe. Sans cela, son œuvre pourrait être recommandée dans l'enseignement supérieur et remplacer avec avantages l'*editio minor* d'Orelli. Le troisième volume, non encore paru, contiendra sans doute un index, qui manque jusqu'ici.

Paul Lejay.

Die syrische Didaskalia. Uebersetzt und erklärt von Hans Achelis u. Johs. Flemming (*Texte und Untersuchungen*, N. F., X, 2 ; *Die ältesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts*, zweites Buch). Leipzig, Hinrichs, 1904, vi-387 pp. in-8°. Prix : 12 Mk. 50.

Didascalia et Constitutiones apostolorum. Edidit F. X. Funk. Paderbornae, F. Schoeningh, mdccccvi. 2 vol. in-8°, lvi-704 et xliv-208 pp. in-8°. Prix : 34 Mk.

La *Didascalie* est une œuvre, à demi-morale, à demi-juridique, où un évêque définit son idéal de la communauté chrétienne, les éléments qui la composent, les relations qui doivent exister entre eux, leurs devoirs, les pratiques du culte et notamment de la synaxe liturgique, les jeûnes, etc. Cette œuvre très remarquable est un joyau de l'antiquité chrétienne. Elle est connue depuis 1852 ; Lagarde l'a publiée en 1854 en syriaque et a essayé une traduction grecque. Cependant il a fallu attendre jusqu'à ces dernières années pour en avoir une traduction dans une langue moderne. Simultanément ou presque, nous en recevons une traduction anglaise par Mme Gibson, une française par M. Nau (d'après Mme Gibson), une allemande par M. Flemming, enfin une traduction latine dans M. Funk. Dans l'intervalle, M. Hauler découvrait en 1896 et publiait en 1900 les restes étendus d'une ancienne traduction latine.

L'ouvrage a été écrit dans une vallée écartée de la Cœlé-Syrie, où pénétraient tardivement les bruits du monde. La date ne peut être déterminée exactement. C'est un moment du IIIe siècle où il n'y avait pas de persécution générale. Lequel ? Personne ne saurait le dire. On hésite entre la première et la seconde moitié du siècle. Plusieurs savants ont même soutenu successivement les deux hypothèses. M. Achelis pense aujourd'hui que plus on abaissera la date plus on sera près de la vérité. L'auteur est un évêque, très préoccupé de son autorité, mais qui ne connaît pas encore l'origine apostolique de l'épiscopat. Il est très ennuyé par l'action des veuves, au sens ecclésiastique du mot veuves, et très préoccupé d'abattre leurs prétentions, de subordonner leur agitation brouillonne et de réfréner leur bavardage. Sa conception de la vie chrétienne est sérieuse et saine. Le chrétien doit vivre dans le monde où Dieu l'a placé, remplissant ses devoirs, et satisfaisant à la loi divine du travail. Les pratiques suré-

rogatoires de l'ascétisme n'ont pas de valeur en comparaison et l'auteur n'en parle que par acquit de conscience et pour les limiter. Sa communauté ne connaît pas les vierges de l'un et de l'autre sexe. Quand il y a des orphelins, il faut en prendre soin et les marier, l'âge venu. Les pénitents doivent être réconciliés : l'auteur proteste probablement contre un parti de purs qui voudrait transformer la pénitence en exclusion définitive. Cette morale humaine et prudente n'a d'excès que pour les lectures ; l'auteur condamne toutes les lectures profanes. Il est pénétré de l'Écriture et sa théologie est un modalisme naïf où les formules scripturaires servent de véhicule à une pensée peu préoccupée d'abstraction. Il ne paraît pas très fixé sur les rapports du Père et du Fils. Pour lui, le Saint-Esprit pourrait bien être un principe féminin. Il connaît cinq évangiles, nos quatre canoniques et l'évangile de Pierre ; Marc est d'ailleurs peu cité et on pourrait contester qu'il l'ait connu. Il cite peut-être un sixième évangile. D'ailleurs, l'Écriture, si elle tient une grande place, n'est pas pour lui une vérité mathématique. Non seulement il use amplement de l'allégorie et de l'interprétation ; mais il ne se gêne pas pour refondre la chronologie de la passion du Christ et de placer en quatre jours les événements de deux pour justifier un jeûne qui lui tient à cœur. L'excellent homme est animé de l'esprit apostolique. Son œuvre est une prédication. Il la met sans façon et sans remords sous le couvert des Apôtres. Un bon livre mérite bien cette recommandation.

M. Flemming a établi le texte syriaque d'après les divers manuscrits. Il ne donne ici que la traduction allemande, avec une double annotation, critique et explicative. M. Achelis a surtout étudié le contenu de l'écrit et son travail est une des plus belles monographies qu'on puisse lire sur l'ancien christianisme. On y puisera la notion de ce que pouvaient être de nombreuses communautés, modestes et saintes, à la veille de la grande persécution et de l'arianisme. On comprendra mieux la personnalité de tant d'évêques qui parurent indécis au IVe siècle et dont l'orthodoxie ne se fixa qu'à la longue, un Mélèce d'Antioche par exemple.

Voilà vingt ans que M. Funk prépare son édition des *Constitutions apostoliques*. Ce recueil est une *Didascalie* plus développée et plus méthodique. Il a été compilé également en Syrie, et, d'après M. F., pas avant les environs de l'an 400. Dans une série de publications, M. F. a discuté les questions qui le concernent et qui touchent les nombreux écrits apparentés. La *Didascalie* est une source des six premiers livres, la *Didaché* une source du livre VII. M. F. a publié les textes en regard, avec l'indication des parties communes. Onze manuscrits ont servi à établir le texte des *Constitutions*. Le livre VIII a une histoire séparée, car il a été inséré comme « canons des apôtres » dans les collections canoniques ; treize manuscrits appartiennent à ce

groupe. Le texte est accompagné d'un apparat et de notes explicatives qui seront les bienvenues.

Le deuxième volume contient les *testimonia* et une série de documents apparentés. Les *testimonia* permettent de suivre l'histoire de la *Didaché*, de la *Didascalie*, des *Constitutions* et des *Canons* dans la littérature ecclésiastique. Les textes apparentés sont : 1° les *fragmenta Anastasiana*, extraits des *Constitutions* allégués vers 700 par un certain Anastase; 2° un abrégé du livre VIII des *Constitutions*; 3° les *Constitutions ecclésiastiques égyptiennes*, document apparenté à l'*Épitome ;* 4° la *Didascalie* arabe, qui reproduit plutôt une édition des *Constitutions* que la *Didascalie;* 5° les *Capitula XXX* extraits des *Constitutions;* 6° les *Canons des apôtres* joints au concile d'Antioche; 7° la *Lex canonica* des apôtres; 8° *Sanctorum apostolorum poenae pro lapsis;* 9° le sacramentaire de Sérapion. Les textes grecs, sauf l'*Épitome*, sont accompagnés d'une traduction latine. Les textes orientaux ne sont pas publiés, mais représentés par une traduction latine. D'abondants index accompagnent les deux volumes. Il est très désagréable que le premier volume ne soit pas cousu.

L'édition est très soignée et restera dans la science [1].

Paul Lejay.

Λόγος σωτηρίας πρὸς τὴν παρθένον. **De uirginitate.** Eine echte Schrift des Athanasius (*Texte u. Untersuchungen,* N. F., XIV, 2 a). Von Ed. von der Goltz. Leipzig, Hinrichs 1905, II-144 pp. in-8°, Prix : 5 Mk.

Tischgebete und Abendmahlsgebete in der altchristlichen und in der griechischen Kirche von Ed. von der Goltz (*Ib.*, XIV, 2 b). Leipzig, Hinrichs, 1905, 67 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

Un traité de la virginité et de l'ascèse existe dans les recueils manuscrits d'Athanase depuis le xe siècle au moins et sous son nom. Cependant l'authenticité en a été généralement rejetée par les modernes, à la suite d'Erasme. Eichhorn, le savant qui a rendu la vie de saint Antoine à saint Athanase, en a soutenu l'authenticité. M. von der Goltz reprend la question à nouveaux frais. On avait un mauvais texte et on le tirait de quelques manuscrits. M. von der G. augmente le nombre des manuscrits d'une manière notable et renouvelle le texte. Chemin faisant, il pose des jalons pour la critique générale des œuvres d'Athanase. Avec ces secours, il donne une édition auprès de

---

1. M. Funk a publié à nouveau des textes qu'avait autrefois fait connaître Pitra. Pitra était un éditeur actif et hâtif. M. F. n'a pas de peine à le surpasser en exactitude. Mais ce n'est peut-être pas une bonne occasion de parler de la profondeur allemande, comme je vois qu'on le fait de l'autre côté des Vosges. Outre que ces comparaisons sont arbitraires, ce n'est pas avec M. Funk qu'il faudrait mettre en parallèle Pitra, mais avec quelque contemporain du bénédictin français, par exemple Œhler !

laquelle les anciennes ne peuvent soutenir la comparaison. Puis il aborde la question d'authenticité et réfute les objections. Elles sont beaucoup moins fortes depuis que l'on a restitué à leur auteur les écrits ascétiques d'Athanase. La profession de foi pourrait faire difficulté. Mais le texte semble avoir été interpolé. D'ailleurs une série de témoins semble appuyer la conclusion de M. von der G. Grégoire, de Nazianze, Jérôme, Ephraim d'Antioche. Photius, le pape Hadrien. Nous recouvrons ainsi un précieux document pour l'histoire de l'ascétisme égyptien dans la première moitié du IVe siècle. Il a de multiples points de contact avec la *Vita Syncleticae* imprimée parmi les œuvres d'Athanase (Migne, *P. G.*, XXVIII, 1487), avec les homélies de Macaire et avec Evagrius.

La deuxième brochure traite des prières des repas chez les Juifs, chez les chrétiens au temps des apôtres, dans les liturgies grecques. M. von der Goltz met ces prières en relation avec l'eucharistie. Il y a là, en tout cas, un supplément intéressant à son livre sur la prière chrétienne.

Paul Lejay.

Hauvette (Henri.) **Littérature italienne.** Paris, A. Colin, 1906. In-8 et 518 p. 5 fr.

M. H. H. dit dans sa préface : « Le seul élément personnel que l'on puisse introduire dans un livre très général, comme celui-ci, n'est-il pas la façon d'en concevoir le plan? » C'est oublier l'étendue des connaissances nécessaires pour écrire sérieusement l'histoire d'une littérature qui embrasse sept siècles : l'érudition est déjà une sorte d'originalité. Il n'en est pas moins vrai que la principale difficulté de l'ouvrage résidait dans le plan. Pour les travaux de ce genre, la difficulté s'est doublée de nos jours. D'abord il faut songer à une catégorie de lecteurs qui n'embarrassait guère chez nous les très estimables prédécesseurs de M. H. H., savoir les étudiants qui ont entre les mains des manuels italiens pleins de noms et qui se plaindraient si un de leurs maîtres ne leur faisait pas une aussi bonne mesure ; puis le grand public, plus exigeant qu'autrefois, connaît pour la période contemporaine, un assez grand nombre de romanciers, de dramaturges, et veut savoir ce que pensent d'eux les juges compétents. M. H. a très nettement mesuré le sacrifice à faire à une curiosité un peu expéditive. S'il marque sur sa carte littéraire quelques noms que l'échelle des proportions rigoureusement appliquée n'y souffrirait pas, il ne laisse point les écrivains médiocres se prévaloir de sa complaisance au détriment des grands hommes; ils se tiennent chez lui dans la posture modeste de membres subalternes d'un cortège officiel; il montre leur physionomie, mais aussi leur air de famille.

Le souci de subordonner le détail à l'ensemble se reconnaît encore dans le choix sagace que l'auteur fait entre les discussions qu'il résume et celles qu'il écarte. Ainsi il ne s'amuse pas à peser le mince et monotone talent des premiers imitateurs de nos Provençaux : il cherche à côté d'eux les traces d'une poésie plus naïve, plus vivante, qui a bien davantage profité à Dante. Il élimine absolument tout joli problème dont la discussion prendrait un temps dont il ne dispose pas et n'aboutirait peut-être qu'à des conjectures : on voit bien qu'il pense au récent débat sur le point de savoir si c'est bien Laure qui a inspiré tout le *Canzoniere*, mais il s'en tient sagement à dire que Pétrarque, tout en avouant dans ses lettres qu'il a aimé ailleurs et autrement, n'a voulu ici peindre qu'une seule et même sorte d'amour. Il faut encore le louer de dire tout ce que son lecteur a besoin de savoir et de la façon la plus propre à le lui faire retenir ; il explique le nom de Comédie, donné par Dante à son chef-d'œuvre ; il avertit que chacune des trois *cantiche* finit par le mot *stelle* ; il ne craint pas les citations connues quand elles sont les plus typiques et il a bien raison.

Sa division des phases de la littérature italienne est judicieuse. Il n'accepte pas le mot de moyen-âge pour la première ; l'expression *Origines jusqu'à la mort de Dante*, qu'il préfère est plus juste ; le terme de moyen âge implique en effet des institutions et un état intellectuel qu'on ne rencontre pas dans l'Italie du XIVe ni même du XIIIe siècle. Il accepte pour la troisième période le mot de Renaissance, mais après avoir expliqué sous quelles conditions. Les deux autres périodes sont également bien dénommées par lui. J'aurais cependant une remarque à émettre sur le point d'où il fait partir la troisième. Une des plus graves difficultés pour l'historien de la littérature italienne est de fixer l'époque où commence le relèvement, étant d'ailleurs entendu que, quelle que soit la date choisie, la décadence continuera à certains égards, et que, à d'autres égards, le renouveau avait dejà fait son apparition. Il semble que M. H. date le relèvement de l'Italie du jour où l'esprit scientifique y rentra avec Galilée et les explorateurs d'archives. Je le ferais plutôt dater du Tasse avec qui sans doute, quelque chose finit mais avec qui aussi quelque chose recommence et de tout à fait capital. C'est le Tasse qui réintroduisit dans la littérature italienne l'idée qu'il y a quelque chose de supérieur au talent, assertion qui aurait confondu Arioste honnête homme pourtant. Il ne serait pas difficile de montrer que le principe rappelé par Torquato ne s'oubliera plus jamais tout à fait ; les satiriques du XVIIe siècle pourront manquer souvent de sincérité ; ils savent mieux pourtant que les burlesques ce qui mérite d'être ridiculisé.

Peut-être aussi, et c'est bien naturel quand on parle de ce qu'on aime, M. H. est-il un peu indulgent pour ses auteurs, pour Machiavel par exemple. Il explique fort bien comment Machiavel a été

amené à écrire le Prince ; mais le grand malheur n'est pas qu'il l'ait écrit, c'est qu'il l'ait écrit pour un Médicis, qu'il se soit tenu dès le lendemain du rétablissement des Médicis aux genoux de la famille abâtardie qu'il avait combattue de toutes ses forces ; qu'il ait contribué par son aversion dédaigneuse pour Savonarole et par son manque de tenue à discréditer près de ses contemporains et sa propre personne et quelques-unes des qualités les plus nécessaires à une nation. La Galilée de M. H., on pouvait en être certain d'avance, n'est pas la Galilée des politiciens, qui défie le Vatican ; il aurait été bon toutefois d'indiquer d'un mot tout ce qu'il se mêle de calcul au courage réel de l'illustre physicien et aussi comment c'est l'amour des sinécures qui le conduisit à quitter, malgré ses amis, *la liberté padouane* pour se mettre sous les griffes dorées des Médicis. L'épithète de *robuste* me paraitrait plus juste appliquée à la plume de Baretti qu'à son esprit. Pour les humanistes italiens du xve siècle, il aurait pu être utile de rappeler que ce furent en général des esprits étroits. Enfin, dans l'ordre de l'histoire et de la politique, il ne me paraît pas exact de dire (p. 63) qu'à Florence l'individu cherchait à s'assurer son libre développement : chaque groupe voulait là étouffer les autres.

Mais ces restrictions, à les supposer fondées, se réduisent à peu de chose. Le livre atteste la qualité que précisément il requérait davantage, une grande solidité de jugement. Par exemple à propos des allégories que les commentateurs signalent à foison chez Dante, M. H. dit très sagement que Dante a sans doute voulu cacher dans son poème une foule de beautés à découvrir progressivement, mais que le sûr et l'essentiel est qu'il incarne admirablement ses obscures allégories. Il écrit une très bonne page sur la variété des scènes de l'Enfer et l'exacte appropriation, dans chacune d'elles, de la couleur au sujet (p. 115). Il interprète, avec raison selon moi, par une recherche un peu lourde du grotesque ce que d'autres appellent le scepticisme de Luigi Pulci (p. 184). Il analyse très bien le talent d'Ugo Foscolo ; il accorde que la mythologie grecque lui fournit tous les éléments de son lyrisme, le fond comme la partie décorative ; mais, dit-il « la transposition s'opère sans effort en ces strophes agiles et lumineuses, et c'est dans la conception même du lyrisme qu'il faut chercher ici l'artifice, non dans l'exécution..... Le mythe était pour lui quelque chose de vivant et de réel, et la plasticité parfaite de son style s'adaptait excellemment à cette forme très noble de la poésie... Les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, par leur sentimentalité sombre, par la fougue un peu désordonnée de l'imagination et du style, formaient un parfait contraste avec les Odes. Dans les unes il n'avait mis que son art, dans les autres il se mettait lui-même avec toutes ses passions. » (p. 401-2). Il laisse discrètement percer le regret que les Œuvres morales de Leopardi ne soient pas plus variées pour le fond, plus simples dans la forme, et sa revue des auteurs contemporains ménage heureusement la courtoisie et la vérité.

M. H. avait d'abord songé à finir par une bibliographie ; il y a renoncé : ce nouveau travail aurait fait double emploi avec quelques autres, ce qu'on ne dira certainement pas de celui que je viens d'analyser.

Le volume est très joliment imprimé et d'une impeccable correction typographipue.

Charles Dejob.

Les Essais de Michel de Montaigne, publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux, avec les variantes manuscrites et les leçons des plus anciennes impressions, par F. Strowski sous les auspices de la Commission des Archives Municipales. Tome I, in-4° de xxii-475 pages ; Bordeaux, F. Pech, 1906.

Voici une édition des *Essais* qui peut en un sens être considérée comme définitive, et je vais dire pourquoi. Quiconque s'est occupé même superficiellement des questions de bibliographie relatives à Montaigne, sait ce qu'on entend par « l'exemplaire de Bordeaux ». Les *Essais* furent publiés pour la première fois en 1580, puis réimprimés sans changements notables en 1582 et 1587 ; en 1588 au contraire, Montaigne donna à Paris chez Abel l'Angelier une quatrième édition, grossie du 3e livre et de retouches de toutes sortes. Il ne se tenait pas encore pour satisfait cependant, et il en prépara une cinquième pendant quatre ans, couvrant de ratures et d'additions les bonnes feuilles de 1588 : la mort seule vint l'interrompre et l'empêcha d'envoyer à l'imprimeur ces pages précieuses ; sa veuve en fit don aux Feuillants, et c'est de là qu'elles passèrent ensuite à la Révolution dans le fonds de la bibliothèque municipale de Bordeaux, après avoir été légèrement mutilées par un relieur maladroit. Il paraît démontré aujourd'hui que l'édition des *Essais* donnée en 1595 par Mlle de Gournay fut faite d'après une simple copie de cet exemplaire, et d'après des brouillons de la main de Montaigne, mais qui sont perdus depuis longtemps : d'ailleurs Mlle de Gournay s'était permis certaines omissions, des transpositions, des changements de toutes sortes, ce qui n'empêche pas son édition d'être restée la base de toutes celles qu'on a faites depuis. En somme, c'est bien l'exemplaire de Bordeaux qui nous a seul conservé l'état dernier de la pensée de Montaigne et la forme définitive qu'il entendait donner à son livre. Au début du siècle passé, Naigeon avait entrevu la vérité : mais il la mit mal en lumière, et se servit lui-même d'une copie très défectueuse. Son travail était à reprendre, et c'est ce qu'on a fait enfin.

L'édition dont M. Strowski vient de publier le premier volume (Livre I des Essais), ne nous donne pas seulement l'état dernier de la pensée de Montaigne ; elle nous le donne avec toutes les garanties d'authenticité désirables, d'une façon scientifique, et dans de bonnes

conditions de « lisibilité ». On trouvera ici le texte de 1588 reproduit en caractères romains, avec des signes marginaux indiquant ce qui existait déjà dans celui de 1580 ; les additions manuscrites faites par Montaigne ont été au contraire imprimées en italiques, de sorte que par ce simple artifice typographique il est facile de suivre en quelque sorte l'histoire du livre et ses états successifs. Quant aux notes placées au bas des pages, elles reproduisent les parties du texte barrées par Montaigne, ou les remaniements de rédaction qu'il avait faits à la main. Rien n'a été omis, non pas même les caractères isolés, d'abord biffés, puis récrits à plusieurs reprises quelquefois, et qui trahissent les hésitations de l'auteur. De sorte qu'à la ponctuation près (qui aurait vraiment trop dérangé nos habitudes modernes, et dont les variations ont été rejetées dans un appendice) nous avons constamment sous les yeux une reproduction complète et méthodique de l'exemplaire de Bordeaux. On pourra peut-être un jour ou l'autre le reproduire directement par la photographie : on n'en tirera pas d'autres renseignements que ceux qui sont fournis par cette édition. Car il faut ajouter que le déchiffrement des parties manuscrites se présente ici dans des conditions qui laissent bien peu de chance à l'erreur : il n'a pas été fait par un seul, mais à plusieurs reprises et avec un soin minutieux. M. Strowski, comme il le dit dans la préface, a contrôlé sa propre transcription sur une copie figurée établie au préalable par un archiviste-paléographe expert, M. Cagnieul. Enfin les épreuves ont été revues simultanément par plusieurs membres de la Commission des Archives Municipales, et tout cela ne peut qu'offrir un surcroît de garantie au lecteur. Il n'en reste pas moins que, si M. Strowski a trouvé des concours précieux, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir déterminé le plan définitif de cette publication, et que c'est lui aussi qui en a assumé la très lourde charge. Nous ne pouvons que l'en remercier, tout en souhaitant que les volumes suivants, ceux qui contiendront le second et le troisième livre des *Essais*, ne se fassent pas trop attendre : car alors nous aurons bien cette édition *ne varietur* de l'œuvre de Montaigne, dont je parlais au début.

E. Bourciez.

Les grands philosophes : Montaigne, par F. Strowski. — Paris, F. Alcan, 1906; 1 vol. in-8° de viii-356 pages.

Ayant assumé la tâche de publier, d'après l'exemplaire dit de Bordeaux, cette grande édition de Montaigne dont le tome premier vient de paraître, — c'est-à-dire forcé par métier de regarder les choses de près, — M. Strowski a constaté que les *Essais* ne formaient pas un bloc, comme on est parfois tenté de le croire ; offraient au moins

trois couches successives qui se superposent et s'enchevêtrent, mais sans se confondre. De cette constatation riche en conséquences est née la présente étude, que tant d'autres déjà ont précédée et que beaucoup suivront encore, roulant sur le même sujet, mais qui n'en a pas moins son originalité propre : c'est la première fois, comme le dit l'auteur, qu'on applique strictement à la pensée de Montaigne une « méthode historique et génétique ». Je serais tenté de dire que cette méthode est la bonne, sinon la seule, en voyant à quels brillants résultats elle aboutit. Il est vrai que, pour l'appliquer, M. S. était mieux qualifié que pas un, non seulement par son étude patiente du texte des *Essais*, mais aussi par les connaissances étendues qu'il a sur le mouvement de la pensée française dans le domaine moral à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Il a donc démêlé, sans effort apparent, les phases successives de cet esprit si ondoyant et si divers : d'abord, dans l'édition de 1580, un Montaigne à la fois stoïque et pyrrhonien; stoïque par amour contagieux de l'antiquité et par réaction voulue contre les désordres politiques de son temps; pyrrhonien, dès que se pose à lui le problème de la certitude, par une pente naturelle, et peut-être par de lointaines influences d'atavisme (dues à sa mère qui était issue d'une famille de Juifs portugais). Vient ensuite une période d'activité pratique, de voyages, de charges publiques : c'est celle qui se reflète dans les remaniements de l'édition de 1588, puisque aussi bien « le sage vit avec les hommes ». Quant à la dernière étape, celle qui va de 1588 à 1592, et s'est traduite par les additions manuscrites, qu'y pourrions-nous bien voir si ce n'est une curiosité universelle et presque sénile, une sorte de dilettantisme qui n'est pas sans analogie avec celui de Renan? Tout cela M. S. l'a analysé avec une rare souplesse, beaucoup de virtuosité, suivant son auteur dans les replis et les sinuosités, nous faisant à chaque instant pénétrer dans la « boutique » et dans « l'arrière-boutique ». Mais c'est dans l'étude elle-même qu'il faut suivre ces discussions toujours captivantes et subtiles : on y sera aidé par le style du critique, qui est simple, fluide, et auquel je ne vois guère à reprocher qu'un abus de certains néologismes abstraits (*scientisme* et autres), dont l'utilité ne me paraît pas absolument démontrée. Encore est-ce là, de la part de M. S., coquetterie peut-être, pour mieux distinguer sa propre « écriture » de celle de Montaigne, dont il était amené par la force des choses à donner de larges extraits.

Maintenant, quand on a fermé ce livre, on connaît mieux Montaigne, — cela va de soi, — on le voit sous un certain biais, auquel on n'avait pas toujours songé, et où il est bon de se placer : mais, dirons-nous qu'on l'en aime davantage? Je ne le pense pas. M. S. s'est demandé quelque part s'il y a eu, dans cette personnalité si « fluente », un point permanent; quelle a été la pente en somme se révélant au milieu de tant d'étapes successives? Je crois bien que

c'est l'égoïsme, un égoïsme incurable, fertile en métamorphoses, mais auquel rien n'a jamais pu faire contre-poids. Montaigne n'a jamais pu se détacher de lui-même, ni de sa crainte de la mort, ni de l'éternel souci de sa tranquillité : et puisque aussi bien on veut voir en lui un exemplaire d'humanité, c'est à coup sûr celui d'une humanité fort « moyenne », pour ne pas dire médiocre. Ce merveilleux esprit n'est point un grand cœur : en lui l'artiste est prestigieux, mais que penser du moraliste, si de la morale à vrai dire il n'a jamais voulu retenir ou pratiquer que les préceptes les plus négatifs ? Rien de cet élan, de cette chaude sympathie envers l'humanité qu'on trouve chez beaucoup des hommes de la Renaissance, chez Rabelais, ou même plus tard chez un Henri Estienne, qui est de second plan, et qui a vécu dans les mêmes temps troublés : Montaigne calcule et subtilise, s'arrange une vie aussi commode que possible, se livre à toutes les suggestions d'une intelligence qui se joue autour des choses par crainte d'en être dupe. Aussi, il devait aboutir au dilettantisme pur, et c'était là en quelque sorte une nécessité, étant donnée l'attitude antérieure : M. S. l'a bien dit, mais peut-être aurait-il pu insister davantage encore sur ce point. Montaigne — et c'est là le côté faible de ce grand esprit — a été amené peu à peu à faire de la spéculation et de la pratique deux mondes absolument distincts, séparés par une barrière, une cloison étanche, que certains cherchent à faire tomber, que lui a élevée aussi infranchissable que possible. Dès lors, formant un monde à part et qui ne saurait avoir d'action sur l'autre, n'étant pas appelées à se réaliser, les idées se meuvent dans une sorte de sphère enchantée, kaléidoscopique ; et c'est de ces apparences mobiles que nous pouvons nous donner le spectacle et l'amusement. Voilà, je crois bien, le dernier mot de la philosophie des *Essais*, et c'en est également la morale. Aussi que tout cela nous conduise à admirer Montaigne, je n'en disconviens pas ; mais à l'aimer, c'est autre chose. Et à vrai dire ce n'est pas là sans doute que voulait nous faire aboutir M. Strowski ; il a seulement cherché à nous faire comprendre plus pleinement son auteur, et il y est arrivé grâce aux analyses très poussées de cette étude, une des plus pénétrantes à coup sûr, une des plus suggestives qui se soient produites pendant ces dernières années.

E. Bourciez.

Camille Piton. **Paris sous Louis XV.** Rapports des Inspecteurs de police au roi. Paris, 1906, Société du Mercure de France, in-16, p. 389. Fr. 3,50.

Les rapports de police du XVIIIe siècle étaient en partie connus. La publication la plus considérable en avait été faite par Lorédan Larchey et Mabille : *Journal des Inspecteurs de M. de Sartine*. Bruxelles, 1863. M. C. Piton a jugé utile de la compléter et de publier ces rap-

ports intégralement. Ils embrassent les années 1759 à 1761, avec quelques notes pour 1772 (sept.-nov.). Mais pourquoi l'éditeur a-t-il bouleversé l'ordre chronologique qu'il était si simple de suivre, puisque les rapports sont datés ? Dans son introduction, M. P. attribue ces documents à deux inspecteurs, Meusnier et Marais, et il compare même leurs mérites littéraires : mais Meusnier d'après lui meurt en 1757 et le premier rapport en date dans le volume est d'avril 1759. Quant à l'intérêt que présente la publication, il convient de le ramener à sa juste valeur. Le Paris galant de Louis XV, le monde des jeunes viveurs, des petites maisons et des demoiselles de l'Opéra peut bien occuper dans notre histoire sociale une petite place, mais il ne faudrait pas que la curiosité des chercheurs ou celle du public en exagérât l'importance, et on ne peut pas dire que nous souffrions dans ce domaine d'une pénurie d'information. Sans doute, les documents édités par M. P. inspireront par leur origine plus de confiance en la matière, et à ce titre sa publication était justifiée. L'éditeur s'est donné beaucoup de peine pour identifier la foule des noms propres qui remplissent ces pages [1], et l'index ajouté au volume, mais qui aurait pu être fait avec plus de soin, en rendra la consultation facile. Quant à la lecture même, elle est assez monotone. Parfois, les renseignements communiqués par les policiers à leur supérieur ne sont que de sèches notes de service ; le plus souvent, il est vrai, de véritables rapports, mais dont chacun ressemble, ou peu s'en faut, au suivant : le passé de la courtisane, un signalement banal, son état de fortune et son installation, les demandes et les offres, l'intrigue à nouer ou déjà nouée, tel est le thème ordinaire, presque invariable, des inspecteurs. Les lecteurs modernes ne s'en amuseront pas autant que Louis XV, mais les érudits pourront y trouver indirectement quelque renseignement inattendu sur le vieux Paris et l'histoire de notre théâtre.

L. R.

G. Hanotaux, **Histoire de la France contemporaine (1871-1900).** I. Le gouvernement de M. Thiers, 3e édition. II. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. Paris, Combet, 1904, gr. in-8°, pp. xi, 639 et VIII, 707. Prix : 7 fr. 50 le vol.

J'ignore les raisons qui ont retardé l'annonce dans la *Revue* de l'ouvrage de M. Hanotaux, mais ce retard m'autorisera à être plus bref et me dispensera de répéter les éloges qui ont accueilli ces volumes à leur apparition : solidité de la documentation, impartialité

1. P. 21, Ségur fut fait maréchal en 1783, et non en *1787* ; p. 55, Bougainville est mort en 1811, et non en *1814* ; p. 57, le frère du roi de Suède ne peut être *Gustave d'Holstein-Eutin* (lire Gottorp) qui était en 1772 roi sous le nom de Gustave III ; p. 206, Albemarle n'était plus ambassadeur à Paris en *1755*, il mourut en 1754.

de l'historien, style nerveux et brillant, ce sont des qualités qu'on s'est plu unanimement à reconnaître dans cette nouvelle œuvre du savant biographe de Richelieu.

M. H. qui d'ailleurs n'oublie pas son héros, même en parlant de la France contemporaine, s'est proposé de raconter l'histoire des trente dernières années, depuis février 1871 jusqu'à la fin de 1900. Quatre volumes lui ont paru d'abord suffire pour embrasser cette longue période, mais dès le second, le cadre primitif s'est élargi, et la *Présidence de Mac-Mahon* nécessitera deux tomes au lieu d'un seul. Le premier volume est consacré au *Gouvernement de Thiers*. Il traite des conséquences de la guerre, négociations de la paix et libération du territoire, des événements de la Commune et des débats de l'Assemblée nationale. C'est avant tout l'activité inlassable de Thiers qui remplit le livre : à l'historien-homme d'État un autre historien qui prit aussi sa part du gouvernement a élevé un monument vivant et solide ; sans rien déguiser de ses faiblesses, il a rendu un juste hommage à son bon sens politique, à la prudence de sa diplomatie, à sa patriotique activité. A côté de Thiers, ses collaborateurs et cette Assemblée, image de la génération d'alors, où, « s'il y avait le cœur et l'intelligence, le génie manquait » ; des ministres et des parlementaires de Bordeaux et de Versailles M. H. a tracé un portrait singulièrement animé, procédant par touches brèves et nettes. Les débats souvent émouvants de la Chambre, son activité législative qui fut œuvre de relèvement et de reconstitution, les agitations des partis de plus en plus accusées, à mesure que la crise qui leur avait imposé une trêve nécessaire perd de son acuité, tout est analysé avec un soin scrupuleux du détail ou ramassé en de saisissants raccourcis. La figure et le geste des acteurs, les formules qui connurent leur moment de vogue, des fragments des discours les plus retentissants, cent traits de mœurs donnent au récit un attrait toujours nouveau.

Le deuxième volume expose l'histoire des tentatives de restauration monarchique jusqu'à la chute du second ministère Broglie. La matière était moins intéressante et peut-être ne méritait-elle pas un si ample développement. Il semble que l'auteur n'ait pu résister au désir de tirer parti d'un assez grand nombre de documents inédits dont pour le premier volume il avait été moins abondamment pourvu. Ceux-ci — souvenirs du comte de Vanssay, correspondance d'Adrien Léon, confident du comte de Paris, mémoires de Maurice Aubray, lettres du duc Decazes, etc. — sont pour la plupart de source monarchiste, et avec la littérature abondante qu'a produite le parti, ils nous initient aux dessous de la campagne de restauration. Cette tragi-comédie jouée par un parti dont les chefs se dérobent sans cesse, si curieuse qu'elle soit, n'aboutit qu'à une trépidation vaine ; c'est le mot favori et juste de l'auteur pour la caractériser : pourquoi alors y tant insister ? Il nous manque d'ailleurs encore pour connaître à fond tous ces

faits les documents essentiels : le journal du comte de Chambord et les Mémoires de Mac-Mahon que l'auteur n'a pu qu' « entrouvrir ». Sur les relations alors assez tendues de la France et de l'Allemagne l'historien me semble s'exagérer la nervosité de Bismarck ; il eût convenu de rappeler d'une façon plus précise les difficultés de sa politique intérieure qui expliquent souvent l'aigreur feinte de sa diplomatie à notre égard. Le livre de Lenz sur le chancelier, un des plus solides pourtant, n'est jamais cité.

Les quatre derniers chapitres opposent à l'échec des représentants du traditionalisme l'avènement d'une France démocratique, en même temps qu'ils donnent un aperçu du relèvement matériel et de la nouvelle activité intellectuelle de la nation depuis la guerre jusque vers 1880. Il y a d'une part beaucoup de statistiques, de l'autre de brefs résumés, parfois trop secs, mais parfois très heureux dans leur concision, sur l'évolution des lettres, des arts, des sciences, sur l'opinion et la crise morale après 1871. Mais n'eût-il pas été plus juste de rattacher dans cette étude de psychologie nationale tout ce qui intéresse les manifestations de « l'âge d'angoisse » au premier volume dont la crise de 1871 fait la douloureuse unité ? L'auteur eût alors repris plus tard l'expansion de l'activité nationale dans ses divers domaines, en l'étendant jusqu'à telle période qui lui aurait convenu. Le volume ainsi allégé lui eût permis de traiter sans arrêt l'histoire de la Présidence de Mac-Mahon.

Malgré ces quelques réserves, l'œuvre de M. H. mérite pleinement les éloges et le succès qu'elle a déjà rencontrés. Nous souhaitons à l'auteur de mener à bonne fin une entreprise difficile dont il s'est, dans sa première partie, si brillamment acquitté. Il a écrit cette histoire pour une démocratie, avec la préoccupation d'en tirer des enseignements, d'en faire une *magistra vitæ*, suivant la conception antique. Mais si elle s'adresse au grand public, elle a aussi toutes les qualités nécessaires pour être lue de l'étranger, et la publication simultanée d'éditions en anglais et en allemand était de tout point légitime. Il n'est pas enfin inutile d'ajouter que l'abondance des indications marginales la rendront d'un maniement commode et que l'exécution matérielle des volumes est fort satisfaisante [1].

L. R.

---

1. Je relève quelques minuties. I, p. 260, « assesseur de régence » est une traduction peu heureuse de *Regierungsassessor* ; p. 495, 549, écrire Schweninger, Eulenburg, et non *Schwenninger, Eulembourg*. II, p. 346, Bazaine François-Achille est appelé p. 334, *Henri*-Achille ; p. 546, Mazzini est mort en 1872 et non en *1874* ; p. 618, Karl Hillebrand était au moment de la guerre professeur à la Faculté des Lettres de Douai ; p. 618, Schulze-Delitzsch pour *Schulze-Delitzsche*.

Félix Lampe. **Zur Erdkunde** (Leipzig et Berlin, Teübner, 1905, in-8°, p. 151, mk. 1,20).

M. Spanier **Zur Kunst** (même éditeur, 1905, in-8°, pp. x, 148, mk. 1,20).

Le petit recueil de M. Lampe est destiné à servir d'introduction à l'étude de la géographie et de complément à l'enseignement scientifique du gymnase. Ces extraits, tirés des œuvres de Humboldt, Karl Ritter, Peschel, Barth, Richthofen, E. von Drygalski, Kirchhoff, Ratzel, Partsch et K. von den Steinen, sont en général intéressants et variés. Ils offriront une idée suffisante de l'évolution de cette discipline en Allemagne. Peut-être n'eût il pas été inutile de moins sacrifier au point de vue national et de montrer aux élèves ce que la géographie doit aussi aux savants étrangers. L'éditeur a accompagné ces pages choisies de notes parfois un peu sobres et les a fait suivre d'un court aperçu de l'histoire des études géographiques en Allemagne, en fournissant ainsi un cadre naturel à ses extraits.

Il y a moins de méthode dans le volume de M. Spanier qui appartient à la même collection *Aus deutscher Wissenschaft und Kunst* et a été composé en vue d'un but analogue. L'éditeur a réuni pêle-mêle des extraits de différents critiques d'art, historiens, archéologues ou même peintres, Avenarius, Springer, Furtwängler, Urlichs, Bayersdorfer, Justi, Gurlitt, Hirth, etc. et parmi les artistes, Floercke et Thoma. Ces morceaux, assez courts le plus souvent, sont d'un intérêt inégal et l'on pourra regretter que l'art allemand y soit si peu représenté, comme aussi que des noms, tels que ceux de Knackfuss, Lübke, R. Muther, Rée, n'aient trouvé aucune place dans ces pages. M. S. à la fin de son recueil a ajouté pour chacun des extraits un commentaire assez superflu et des notes utiles avec de précieux renvois aux ouvrages essentiels pour les lecteurs soucieux d'une plus ample information. Quelques reproductions des œuvres d'art traitées dans le texte fournissent à l'interprétation un complément indispensable; on le souhaiterait plus abondant, mais il ne faut pas oublier le but modeste visé par la collection.

L. R.

Le peuple Algérien, essai de démographie algérienne par V. Demontès, professeur au Lycée d'Alger, 1906, 1 vol. in-8°, 619 pages.

Une ville de l'Islam, Fès, par Henri Gaillard, 1905, 1 vol. in-12, 5 plans, 42 photogravures, 191 p., 3 fr. 50.

Tahiti, par Jules Agostini, 1905, 1 vol. in-8° de 128 p., 4 fr.

Essai sur le peuple et la langue banda, par Georges Toqué, administrateur adjoint des colonies, 1904, in-12, 132 p., 3 fr. 50.

Librairie Africaine et coloniale, René Roger éditeur.

L'essai de démographie algérienne, écrit par M. Demontès sous les auspices du gouvernement général, compte certainement parmi les

plus intéressantes publications dont l'exposition coloniale de Marseille a été l'occasion.

Par peuple algérien, M. D. entend celui que la conquête a implanté dans le pays et qui forme actuellement les 12, 9 o/o de la population totale. La moitié environ des Européens installés en Algérie sont d'origine étrangère et presque tous viennent des contrées riveraines de la Méditerranée occidentale. La question est de savoir si les Français d'Algérie seront absorbés par les Espagnols et les Italiens, ou si, au contraire, ils les assimileront. M. D. croit, avec raison, que seule l'étude démographique de la population algérienne dans son état actuel permet d'émettre quelques hypothèses pour l'avenir.

Après avoir constaté que l'émigration française ne l'emporte que quand règne le régime de la colonisation officielle, après avoir signalé les erreurs que l'on pourrait commettre si on ne tenait compte du grand nombre des naturalisés, M. D. conclut (p. 242) qu'un peuple nouveau, mieux adapté au climat, naîtra du croisement des trois grandes races latines. Malheureusement ce peuple sera assez loin de nous, car, à un jour plus ou moins rapproché, les deux tiers des enfants algériens auront des mères de sang étranger (p. 304), et la prédominance de l'élément ethnique ibérien sera assurée par la fécondité de la femme espagnole, fécondité qu'elle conserve même dans ses unions avec d'autres que ses compatriotes (p. 288). M. D. compte surtout pour franciser ce peuple nouveau sur l'éducation, et il conseille même (p. 478) d'adopter le monopole de l'enseignement comme moyen particulièrement efficace. C'eût été le moment d'étudier les résultats de la laïcisation des écoles en Algérie, mais l'auteur effleure à peine cette question importante. Faut-il croire qu'il est gêné par le caractère quasi officiel de son ouvrage? Plus loin, pourtant, il ne cache pas les craintes que lui inspire la séparation de l'église et de l'état, et les précautions qu'il y aura lieu de prendre pour que la religion ne devienne pas une arme contre nos institutions et nos mœurs (p. 535).

M. D. devait naturellement examiner à la fin de son ouvrage la fidélité des Algériens à la France. Il nous a dit en commençant (p. 22-23) que les Européens, assez nombreux pour contenir pendant quelque temps une révolte subite, sont cependant trop peu pour se passer du secours de la métropole et par conséquent pour manquer de loyalisme; il nous assure maintenant (p. 529) que le séparatisme algérien est vraiment impossible. Il reconnaît néanmoins l'existence d'un péril étranger, créé par la loi du 26 juin 1889 qui naturalise automatiquement chaque année 5,000 individus (p. 577), et « que pèse l'octroi d'une naturalisation qui n'est même pas sollicitée, au regard d'affinités de race et de coutumes sociales séculaires » ? — On est donc exposé à avoir bientôt en Algérie une majorité d'électeurs d'origine étrangère et très insuffisamment assimilés (p. 582-583). M. Demontès voudrait qu'on suspendît au moins l'application de cette loi de 1889 dans la

colonie. C'est un enseignement que nos législateurs pourraient tirer, entre bien d'autres, de cet ouvrage, abondamment documenté, d'une bonne foi évidente et d'une lecture agréable.

La ville de Fès, protégée contre l'influence européenne par l'immuable barbarie du Maroc, est restée à peu près ce qu'elle était sous les sultans Mérinides, successeurs des Almoravides et des Almohodes. On y vit comme on vivait dans les cités maures du moyen âge; M. Gaillard insiste justement sur ce caractère. Mais avant de nous décrire les monuments et les mœurs des habitants, il nous retrace rapidement l'histoire de la ville depuis sa création par Mouley Idris. Cette narration est un peu difficile à suivre à cause de nombreux renvois à l'histoire générale du Maroc que M. G. suppose parfaitement connue du lecteur. Au reste, la monographie qu'il nous présente est intéressante et fournira des renseignements précieux à ceux qu'attire le Maroc ou qui auront la bonne fortune de visiter Fès.

Après un séjour de plus de trois années à Tahiti, pendant lesquelles il cumula les fonctions de directeur des travaux avec d'autres non moins importantes, M. Agostini veut nous faire profiter de son expérience et aussi nous conter ses impressions de voyage. Son récit confirme la plupart des critiques qu'on relève dans l'ouvrage de M. P. Deschanel (*La politique française en Océanie*); c'est dire que les ombres ne manquent pas au tableau : d'un côté les colons se disputent avec un acharnement ridicule les mandats électifs qui leur permettent de briguer les premières places dans les cérémonies et les réceptions, et aussi de trafiquer de leur autorité; de l'autre, les indigènes, décimés par les maladies d'importation européenne, restent obstinément fidèles à leur vie de paresse et de plaisir. Le peu de commerce existant est en entier aux mains des étrangers (p. 60); quant à l'agriculture, qui devrait enrichir la colonie, comment prospèrerait-elle dans une région où le travailleur maori exige un salaire de 4 francs par jour (p. 65)? On a fait de ces sauvages des Français et pourtant beaucoup ignorent notre langue et n'utilisent leur qualité d'électeur que pour vendre leur voix au plus offrant. L'ouvrage se termine par un exposé des négociations et de la petite campagne qui, en 1896-1897, ont donné à la France les îles sous le vent de Tahiti.

M. Agostini évidemment sous le charme du pays, a cru devoir adopter pour le décrire un style orné de toutes les fleurs de la rhétorique [1]. Peut être a-t-il voulu marcher sur les traces de Loti qu'il cite

1. En voici quelques échantillons : p. 2 « je quittais la France sur le Léviathan des transatlantiques, la *Touraine*, qui en quelques tours d'hélices, laissait derrière nous la côte normande, pour gagner, atôme perdu dans l'immensité, la plaine mouvante que l'Océan développe devant lui », p. 6. « Encore la mer! Encore des sauts périlleux sur les flots, encore l'abîme au pied des montagnes liquides, au bord du noir ravin que la brise a creusé; encore une côte à gravir

souvent, mais c'est là un exemple dangereux qu'il eût mieux fait de ne pas suivre.

M. Toqué est trop modeste en nous présentant son ouvrage comme un simple essai destiné à aider ceux qui voudront étudier les peuplades bandas; son livre a une utilité immédiate et intrinsèque. Dans la première partie, l'auteur, après avoir cherché à débrouiller les traits principaux de l'histoire des tribus bandas pendant les cinquante dernières années, nous peint leurs mœurs et leurs coutumes ; tandis que dans la seconde, il nous donne une étude complète de la langue et termine même par un vocabulaire qui rendra les plus grands services aux explorateurs et aux administrateurs coloniaux. De plus, après avoir constaté avec M. Toqué (p. 57) l'origine bantoue de la langue banda, on peut en déduire la consanguinité des tribus bandas avec les nombreuses populations qui parlent les dialectes bantous au sud de l'Équateur, entre le golfe de Guinée et l'Océan Indien.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 novembre 1906.* — M. Théodore Reinach communique une étude sur la chronologie de l'église du Bourget du Lac (Savoie). A l'aide d'une pièce notariée de sa collection et d'une pierre tombale de l'église, il montre que la restauration de cette église dans le style flamboyant a été l'œuvre, non du prieur Oddon de Luyrieu, comme on le répète depuis cinquante ans, mais de son oncle Aymard de Luyrieu, mort en 1458. — M. Paul Meyer présente quelques observations.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, fait une communication sur le bouclier mycénien dans l'Iliade. Il étudie l'ordre dans lequel sont énumérées les diverses pièces de l'armure quand un guerrier s'arme pour le combat. M. Martin examine surtout la critique faite par Zénodote des vers 334-335 du chant III, dans lesquels il est question de l'épée et du bouclier de Paris se préparant à combattre Ménélas. Zénodote supprimait ces deux vers et ajoutait un vers de sa façon après le vers 338. M. Carl Robert approuve cette correction. M. Martin combat l'explication de M. Robert. Paris, aux vers 330 et suiv., s'arme à nouveau; il prend, en particulier, une seule lance, et dans le combat, qui suit, Paris et Ménélas ne lancent l'un contre l'autre que le seul ἔγχος. Au vers 18, au contraire, Paris avait deux javelots; Homère ne tient plus compte de ce fait. La correction de Zénodote est donc inacceptable. Aristarque l'avait déjà combattue, et pour deux raisons excellentes. Il suppose d'abord qu'il y avait pour les héros d'Homère une façon particulière de mettre leurs armes: il conclut à l'existence d'un ὁπλισμὸς ὁμηρικός. Il va plus loin; à la scholie du vers 32 du chant XI, il dit que les héros portaient le bouclier suspendu au cou διὰ ἀναφορέων; il avait vraiment deviné le bouclier mycénien; un passage d'Hérodote avait d'ailleurs pu le mettre sur la voie. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

---

pendant que la vague neigeuse fuit avec un bruit rageur devant la voile qui la suit dans une course échevelée »; p. 40. « Sur une gorge d'une blancheur liliale ruisselle en fauves reflets l'or des séquins vénitiens »; p. 84. « On ne trouve point dans le pays d'individus voulant accepter un emploi qu'un grand capitaine de l'antiquité semblait rechercher au lendemain de ses victoires ». (C'est de cantonnier qu'il s'agit !).

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 24 décembre — 1906

Deonna, Les statues de terre cuite en Grèce. — Moris, Cartulaire de l'abbaye de Lérins, II. — Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle. — Dupuis, De Valenciennes à Hondschoote. — Fabry, De Loano à février 1796; Campagne de 1794 en Italie avec documents annexes; Mémoires sur la campagne de 1796; Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie. — Lefort, Histoire du département des Forêts, I. — Gachot, Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande. — Clausewitz, La campagne de 1799, trad. Niessel. — Perroud, Fourcroy en tournée dans le Midi. — Lasserre, Lamarque en Vendée. — Lenotre, Vieilles maisons, vieux papiers, III. — Fr. Masson, Jadis, II. — Bordeaux, Paysages romanesques. — Labriolle et Brunetière, Vincent de Lérins. — G. Michelet, Maine de Biran. — Brémond, Newman, II et III; La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui. — Académie des inscriptions.

W. Deonna, **Les statues de terre cuite en Grèce.** Athènes, Sakellarios, 1906. Un vol. in-8°, p. 7-73.

Le sujet étudié par D. est à la fois limité et peu précis. Il est certain que les coroplastres grecs ont fait de grandes statues en terre cuite, mais, s'ils empruntaient certains procédés aux fabricants de vases, leur technique était au fond la même que quand ils modelaient des figurines. De plus il est très difficile de dire où finit la statuette et où commence la statue proprement dite. Enfin, comme D. s'est interdit de parler de Chypre, la matière est très bornée et il est douteux qu'elle doive s'accroître par la suite. Ces réserves faites, D. a bien montré que les bronziers marchaient forcément à la suite des coroplastes et que ceux-ci étaient peut-être les premiers « artistes » que le monde ait connus. Les exemples sont rassemblés avec diligence et je ne crois pas que l'auteur ait rien oublié d'essentiel (p. 32, l'Hermès Hoffmann est certainement moderne). Nous devons lui savoir gré de donner (p. 37-39 et p. 40-43) la liste complète des fragments d'acrotères trouvés sur l'Acropole d'Athènes et dans les fouilles de Delphes.

A. de Ridder.

Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes. **Cartulaire de l'abbaye de Lérins,** par Henri Moris. Deuxième partie. Paris, Champion, 1905. In-4° CX et 295 p.

Le premier volume du *Cartulaire de Lérins* publié par M. H. Moris contenait des documents du xi et du xii siècle transcrits dans un recueil spécial par les religieux. Le second volume renferme des

pièces qui se rapportent aux siècles suivants, du XIII au XVIII : 1° bulles et lettres patentes relatives aux privilèges de l'abbaye 2° documents classés par ordre alphabétique de diocèse et dans chaque diocèse par ordre alphabétique de fief et de prieuré. M. M. avait étudié dans le premier tome les éléments des chartes, langue, style, chronologie, les noms de personnes et de lieux, les poids, mesures et monnaies, la valeur des animaux et des denrées, la condition des personnes et des terres, les localités, etc. Il a consacré l'introduction du second volume à des notes historiques sur l'abbaye, aux privilèges que les papes et les princes lui avaient accordés, à ses statuts et à ses possessions; tout cela est intéressant, et M. M. ferait bien de reprendre le sujet et de le traiter à nouveau dans un livre destiné au grand public. Qui sait, par exemple, que l'île Saint-Honorat s'appela sous la Révolution île Peletier et sa voisine, île Marat; que Saint-Honorat, ayant été acheté par Alziary de Saint-Paul, servit de retraite à deux pensionnaires du Théâtre Français, aux sœurs Sainval, filles d'Alziary ? M. M. a remplacé dans tous les documents le vieux style par le nouveau. Il a donné des listes d'évêques, les premiers mots des chartes, un index chronologique des pièces, un index des noms, un dictionnaire géographique. Il a revisé la liste des abbés de Lérins donnée par le *Gallia christiana* et établi avec autant d'exactitude que possible leur chronologie. Il a dressé une carte des possessions de l'abbaye dans les diocèses du midi. Sa publication, faite avec grand soin et une scrupuleuse minutie, mérite donc de grands éloges, et elle sera consultée avec profit par tous ceux qui voudront connaître de plus près la destinée de ces îles que Mistral a nommées la verte aigrette des flots et de ce monastère de Lérins qui fut un des plus ardents foyers de la vie cénobitique et qui joua un si grand rôle dans l'histoire religieuse de la France.

A. C.

Pierre MARTINO, **L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1906 ; in-8° de 378 pages.

« Puisque chaque chose a sa mode, et chaque mode son temps, pourquoi ne verrions-nous pas s'élever une secte d'*orientalistes ?* Certes, je ne pense point que l'école d'Ossian pût s'égaler à elle ». Le collaborateur du *Magasin encyclopédique* qui pressentait ainsi à sa manière, dès 1807 [1], la féconde influence que l'Orient devait avoir sur plus d'une manifestation littéraire du XIXe siècle, ne songeait pas que des « modes » orientales avaient eu déjà plusieurs fois leur temps au cours de la période antérieure de la littérature. Ce sont les vicissitudes de cet orientalisme que M. Martino retrace pour les cent vingt ans environ qui vont des alentours de 1660 — où se manifeste un goût tout nouveau pour l'Orient — à 1780 — où se constitue une

1. Tome I, p. 220.

connaissance plus scientifique et plus philosophique des antiquités orientales. Si l'on songe que, de *Bajazet* aux *Trois Sultanes*, des *Lettres persanes* à *Zadig* et à l'*Orphelin de la Chine* [1], toute une série d'œuvres se rattache à cette variété d'un exotisme encore balbutiant, on suivra avec intérêt la ligne, parfois interrompue, que marquent dans l'histoire des idées les dispositions successives du public français en matière d'orientalisme littéraire. Mais quel dommage que M. M. n'ait pas voulu ou n'ait pas su donner plus de cohésion aux deux parties qui constituent son livre, *la connaissance de l'Orient* et *l'Orient dans la littérature*, s'exposant ainsi à des redites et à des renvois, et laissant surtout à son lecteur une impression de fâcheux morcellement! L'étrange, c'est qu'il indique lui-même (p. 170 et suivantes) le plan qui lui eût permis, je crois, de dominer l'ensemble de son sujet et de ramener son exposé à une sorte d'unité, qui n'était pas l' « ingénieux ordonnancement » dont il a raison de redouter la construction factice. mais qui disciplinait l'abondance de son information selon les nécessités mêmes de son sujet. « Il y eut... toujours une *nation dominante*, ou, pour mieux dire, un peuple qui l'emporta en faveur sur les autres, et qui, par suite, donna sa physionomie et son caractère à la conception de tous les peuples de l'Orient en général ». Il est permis de penser qu'en organisant autour de chacune de ces prédilections successives les indications fournies par l'histoire de la civilisation et l'histoire littéraire, M. M. aurait évité la dispersion dont souffre son ouvrage.

Peut-être aurait-il été amené, du même coup, à prendre davantage en considération la part qui peut revenir, dans l'initiation de la France à certaines choses d'Orient, à des intermédiaires qui pouvaient très bien n'être pas français. L'Angleterre et la Hollande méritent certainement une place qui ne leur est pas faite ici ; elles la méritent à la fois pour le rôle matériel qui leur est souvent échu et pour l'interprétation un peu différente que pouvaient donner, de tel pays oriental, des voyageurs appartenant à des contrées diverses de l'Europe. Un témoin aussi écouté que lady Wortley Montagu n'est même pas nommé [2] ; un homme tel que Falkener, l'ami de Voltaire, ambassadeur à Constantinople, méritait peut-être, lui aussi, une mention [3]. Et M. M., qui donne d'incidentes indications (p. 55, 261, 284, 290, 358, etc.) touchant des intermédiaires interposés entre les choses

1. La « tragédie chinoise » qui servit de point de départ à Voltaire pour cette pièce avait été analysée, dès février 1734, dans le *Mercure de France* (page 351, *Lettre écrite de Brest, concernant l'extrait d'une tragédie chinoise*).

2. Cf. les longs extraits que l'*Année littéraire* donne de la traduction de ses lettres en 1763 (VII, 73) en s'indignant de ses « indécences contre la religion romaine ».

3. Dans le même ordre d'idées, il faut noter que Fréron accusait Voltaire d'avoir emprunté le chapitre de l'*Ermite*, dans *Zadig*, à une œuvre de Th. Parnell (*Année litt.*, 1767, I, 30).

d'Orient et le public français, néglige d'interpréter pour nous ces données.

La conclusion du livre n'est pas non plus tout à fait celle qu'on voudrait voir à la fin d'un ouvrage aussi documenté et parfois aussi ingénieux que celui-ci [1] : car elle annonce brièvement les destinées de l'orientalisme au delà de 1780 plutôt qu'elle ne résume et ne synthétise les constatations faites pour l'époque parcourue. On voudrait savoir, en fin de compte, si l'action, assez superficielle malgré tout, exercée par l'Orient sur la littérature française, portait la peine de l' « invraisemblance » même de son merveilleux, ou de son immobilité sociale, ou bien du peu de considération que les fictions orientales semblaient témoigner à la femme : ces raisons ont été alléguées par des publicistes du XVIIIe siècle, et il appartenait à M. M. de nous éclairer là-dessus après nous avoir apporté tant d'utiles renseignements et d'agréables observations.

F. Baldensperger.

Section historique de l'Etat-major de l'armée. **La campagne de 1793 à l'armée du Nord et des Ardennes, de Valenciennes à Hondtschoote,** par V. Dupuis, capitaine breveté. Paris, Chapelot, 1906. In-8°, 508 p., avec cartes.

Cet ouvrage est un des meilleurs qu'ait publiés la section historique. M. Dupuis traite à nouveau le sujet que nous avons traité dans notre *Hondschoote* — qu'il cite avec une bienveillance dont nous le remercions — et il épuise le sujet. Il a vu le pays encore couvert de boqueteaux, le terrain de Hondschoote déjà un peu modifié, la maison du potier de Rexpoède. Il a connu tous les documents consultés et indiqués par son devancier, et il en a utilisé d'autres : les *Mémoires* du général Leclaire, parus depuis, et les pièces du War Office et du Foreign Office qui montrent clairement les vues de l'Angleterre sur Dunkerque et font voir pourquoi l'escadre ne put venir à temps participer au blocus de la place. Son livre est d'ailleurs tout militaire. Il

---

1. C'est par erreur que le roman d'*Astérie et Tamerlan* (p, 28, note) est attribué à Mme de Villedieu, et non à Mlle de la Roche-Guilhem. Lire *Lemierre*, p. 223 et 224, Delisle de la Drévetière, p. 302. Il semble qu'il y ait contradiction pour le titre et la date assignés, p. 33, note, et p. 34, à la tragédie de *Tamerlan*. Ne faut-il pas plutôt (p. 240) rattacher la « tête de Turc » des champs de foire à l'ancienne course de têtes ? La théorie des climats (p. 326) avait déjà été assez explicitement formulée par Fontenelle et par Hume pour qu'on ne doive pas sans réserve la considérer comme issue principalement du sentiment de la diversité enseigné par le spectacle de l'Asie. Je n'ai pas trouvé l'indication d'un précédent aussi curieux que « des imitations en vers » de Saadi, publiées dans le *Mercure de France*, en juillet 1762.

reproduit en entier nombre de documents, états de situation, lettres, arrêtés, proclamations, et (p. 315-337) la longue instruction de Houchard pour l'armée du Nord. Il décrit dans le plus minutieux détail les mouvements des belligérants, leurs procédés tactiques, souvent « analogues à ceux qui sont préconisés de nos jours », et il apprécie avec une remarquable compétence la retraite de Kilmaine, l'affaire de Linselles, celle d'Oost-Capelle et celle de la forêt de Mormal, le combat de Tourcoing. Mais le point capital, c'est la manœuvre et la bataille de Hondschoote. M. Dupuis expose nettement la genèse du plan d'opérations et il dit très bien que le dispositif disséminait les efforts au lieu de les concentrer sur un des endroits faibles de la ligne ennemie, que Houchard a le 6 septembre conduit la division Jourdan au lieu de conduire l'armée entière, qu'il a le 7 détourné du but véritable la moitié de son effectif, qu'il a le 8 mal choisi le point d'attaque et négligé la poursuite de l'adversaire, et pourtant, que ce chef timoré et timide, dépourvu de talent, qui n'a vaincu que par la bravoure et l'endurance de ses troupes, que par la décision de Delbrel, a tous les droits à l'indulgence et à la pitié, tandis que les généraux des alliés qui n'avaient pas l' « insuffisance technique » de ce malheureux Houchard, pratiquaient une stratégie puérile [1].

A. C.

---

1 Quelques menues observations : p. 88 Garat fut remplacé par Paré, et non par *Barère*. — P. 105 Deschamps et Bécard sont, non des représentants, non des conventionnels, mais des agents du Comité de salut public. — P. 116, il ne faut pas croire à l'influence d'un comité où étaient d'Arçon et Lafitte-Clavé; ce dernier est à la fin de 1793 aux Pyrénées-Orientales et il meurt bientôt en prison. — P. 132, 155, 187, le Gay-Vernon qui parle là n'est pas le Gay-Vernon de 1793, mais son fils, et les *Mémoires* cités ne sont pas en réalité de l'adjudant-général, ils ont été rédigés, arrangés par le fils d'après des notes et papiers du père. — P. 155 « les commissaires de la Convention Marin et Celliez »; cela est pris à Gay-Vernon fils, l'auteur des *Mémoires*, qui ignore que Varin (et non Marin) et Celliez sont commissaires du pouvoir exécutif, et non de la Convention. — P. 188, encore une citation des *Mém.* de Gay-Vernon fils, et encore une erreur (cf. notre *Hondschoote*, 113, note); Billaud a envoyé à Paris des mémoires et des cartes, mais non les registres d'ordre et de correspondance de l'état-major. — P. 248, écrire l'empereur d'Allemagne, et non d'*Autriche*. — P. 276-280, le nom de cet adjudant-général est Damas, et non *Dumas*. — Lire p. 31 Aulnoy, Willems, p. 88 Deforgues, p. 151 Awoingt et Niergnies, p. 152 et 153 Rieux, p. 153 Estourmel, p. 157 Aubencheul, p. 167 Boros, p. 251 O'Donell, p. 339 Esquelbecq, p. 343 Quaëdypre, etc. et non *Aulnoit*, *Villem*, *Defforgues*, *Awoin*, *Niergny*, *Riew*, *Estournelles*, *Aubancheuil*, *Borow*, *Odonnel*, *Eckelsbecque*, *Quaetipre*, etc.; le nom de Bollemont l'artilleur et du commissaire Viger est partout écrit *Bellemont* (p. 43, 425) et *Viget* (p. 45, 252). Sichart (p. 34) devient *Cichart* (p. 132, 343, 437, 455) dans le reste de l'ouvrage; Ditfurth est presque toujours orthographié *Ditfürth* et Ducasse, *Ducassé*; p. 435 le lieutenant hessois *Leutullus* est évidemment Lentulus. — J'ai vainement cherché les documents annexes annoncés p. 246, note.

G. Fabry, capitaine au 101e régiment d'infanterie.

Histoire de l'armée d'Italie. De Loano à février 1796, Paris, Champion, 1900. Deux vol. XXIII et 503 p. 443 p.

Histoire de la campagne de 1794 en Italie. Texte. Paris, Chapelot, 1905, in-8° DLXXXVIII p.

— id. Documents annexes. Paris, Chapelot, 1905, in-8°, 800 p.

— **Mémoires sur la campagne de 1796 en Italie.** Paris, Chapelot, 1905, in-8°, 181 p.

— **Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797.** Paris, Chapelot, 1905. In-8° 591 p.

Nous avons déjà parlé assez souvent ici-même du capitaine Fabry et nous ne ferons pas de nouveau son éloge. C'est un travailleur acharné; il est à la chasse des documents; il les cherche, les trouve, les copie avec joie; il a la passion de l'histoire militaire et il s'efforce avec une noble et fébrile ardeur de publier toutes les pièces qu'il découvre dans les différents archives. Il sait que d'autres mettront en œuvre ce qu'il a ramassé; mais sa tâche lui suffit; il est heureux d'assembler des matériaux, d'apporter, comme il dit, son humble pierre au monument futur.

Voici d'abord deux volumes consacrés à l'armée d'Italie, de Loano à février 1796. On n'y trouve, sauf en de très rares passages, que les pièces mêmes. Mais ces pièces, tirées pour la plupart des archives du prince d'Essling, (à l'exception du registre d'ordre de Dommartin communiqué par M. Desoffy de Cserneck), éclairent d'un singulier jour la période qui s'écoule entre Loano et l'arrivée de Bonaparte, période de repos où ne se livre aucun combat, où l'armée vit au jour le jour, peine et souffre. Grâce à M. Fabry, on connaîtra désormais l'état moral de cette armée, son existence intime, le profond découragement où l'avaient jetée d'inouies privations subies depuis trois ans; on verra qu'elle ne subsistait, pour ainsi dire, que par ses généraux, non par ses officiers à qui la misère ôtait tout empire sur les hommes, mais par Augereau et par Masséna, qui se dévouèrent vraiment à leurs troupes et qui étaient, selon le mot de l'un d'eux, commissaires, directeurs, infirmiers, gardes-magasins, tout enfin. Ces deux hommes ne parlent jamais du soldat sans compatir à ses souffrances, et, dit M. Fabry, « leur situation est d'autant plus difficile qu'ils s'adressent à des hommes affamés, à peine habillés; pourtant ils réussissent toujours à les maintenir, en faisant appel à leur bon esprit, en usant de l'influence qu'ils ont su acquérir sur eux; lorsqu'on lit leur correspondance, on comprend la vérité du vieil adage militaire, *tel chef telle troupe* » [1].

L'*Histoire de la campagne de 1794 en Italie* est une œuvre d'un autre genre; ce n'est plus un recueil de textes; c'est un récit continu et

1. Lire p. XIV « vorliegend » et « erheben » au lieu de *worliegend* et *erhaben*; p. XVII « muss » et « Umstände » au lieu de *müss* et *Umsfländе*; p. XIX « le cor » et non la *corne* d'Iluon.

suivi, clair d'ailleurs et fait avec conscience. L'auteur regrette de n'avoir pas eu assez de documents à sa disposition et il déplore la perte des registres d'ordres et archives de l'état-major français et de l'état-major piémontais; il n'a pu suivre qu'avec difficulté les actes du commandement. Mais il a consulté assez de pièces et en France et à l'étranger, à Turin et à Vienne comme à Breil et à Paris, pour composer un livre minutieux, détaillé et, sur la plupart des points, définitif. Il décrit avec la compétence de l'homme du métier les opérations militaires, et il ne hasarde aucune hypothèse; il s'en tient aux textes. En outre, il expose les négociations, par exemple, les pourparlers perpétuels des Génois avec les alliés et avec la France, les dispositions des armées, les idées qui règnent dans l'un et l'autre camp sur l'attaque et la défense des Alpes, etc. A noter aussi une description de l'Authion et des contreforts qui s'y rattachent. Bref, on a là une narration complète de la campagne de 1794, du 1 janvier à la fin de juin, enlèvement d'Oneille, combat de Nava, ocupation d'Ormea et de Garessio, prise du col de Tende, opération dans la vallée de la Saura, etc. L'auteur fait le plus grand éloge de Masséna « sur qui toute la responsabilité a pesé ». Il montre que Masséna avait déjà la grande et féconde idée que Bonaparte exécuta en 1796, celle d'enlever Ceva et Mondovi pour séparer les deux armés alliées; il prouve que Masséna ne cessait de demander une énergique offensive, que les troupes, voyant la plaine du Piémont, gagnaient d'elles-mêmes du terrain en avant, et qu'elles ne furent arrêtées que par les ordres précis de Du Merbion. Le dernier chapitre a trait au service intérieur de la division Masséna: M. Fabry traite cette question à fond pour faire voir les difficultés que le commandement eut à vaincre; les généraux d'alors agissaient constamment sur le soldat; ils donnaient directement les ordres, ils surveillaient tout.

Cet ouvrage sur le commencement de la campagne de 1794 est accompagné d'un volume qui renferme des *documents annexes*. M. Fabry se pique de reproduire toutes les pièces qu'il a trouvées pour mettre les lecteurs — et il s'adresse uniquement aux militaires — à même de contrôler ses conclusions. On ne peut, ici encore, que le féliciter de la peine qu'il a prise pour copier et imprimer tous ces documents, tirés en grande partie, des archives du prince d'Essling.

Dans un autre volume M. Fabry a réuni une série de mémoires relatifs aux combats de la première partie de la campagne de 1796. Il y en a huit. Les cinq premiers (sur Montenotte et Monte-Negino, sur Dego, sur Ceva, sur le camp de Saint-Michel, sur Mondovi) sont l'œuvre des ingénieurs géographes; ils étaient destinés à accompagner la carte des champs de bataille du Piémont, levée par eux, et à lui servir d'explication; ils se trouvent aux archives historiques du ministère de la guerre. Le sixième a pour auteur Malaussena; il provient des archives de Breil. Le septième, conservé à Paris aux archives de la guerre, est une conférence faite en 1798 par Costa aux officiers de

l'état-major piémontais. Le huitième, tiré des archives du génie, est une reconnaissance du col de Cadibone.

Signalons enfin une publication fort utile de M. Fabry, celle des *Rapports historiques* des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797. Les rapports, fournis en exécution de l'ordre de Bonaparte, n'existent pas tous; quelques-uns manquent; M. Fabry a reproduit ceux qui sont conservés aux archives du ministère de la guerre. Certains offrent un grand intérêt. On lit, par exemple, dans l'historique de la 32e que si les Français qui ont servi sous Bonaparte, disent avec orgueil « j'étais de l'armée d'Italie », il y aura peut-être quelque honneur d'ajouter à cette phrase ce nouveau titre : « j'étais de la 32e » (p. 124). Le chef de la 57e, Bruno, écrit superbement qu'il peut rendre compte de l'expédition de la Romagne en quatre mots : *veni et nihil vidi* (p. 210). Presque tous ces historiques prônent naturellement Bonaparte, et Eberlé, de la 85e, le nomme « le jeune héros qui a étonné le globe » (p. 261) [1].

A. C.

Alfred Lefort, **Histoire du département des Forêts** (le duché de Luxembourg de 1795 à 1814). Paris, Picard, 1905. Tome I. In-8°, VIII et 350 p. avec cartes.

L'auteur nous dit qu'il n'a pas eu la prétention de faire une œuvre littéraire. Il a voulu réunir des documents, les coordonner, les résumer aussi exactement et clairement que possible, et préciser en un tableau d'ensemble l'histoire du duché de Luxembourg de 1794 à 1814 ou du département des Forêts. Le premier volume qu'il nous offre aujourd'hui, est consacré à la période de la Convention et du Directoire. Après avoir retracé brièvement la conquête du Luxembourg et le blocus de la forteresse, M. Lefort expose l'état du pays et son organisation en 1794. Puis il montre ce que fut la première administration française, installée d'abord à Saint-Hubert, et ensuite, lorsque la forteresse eut capitulé, à Luxembourg. La partie la plus importante du livre est celle qui concerne le département des Forêts créé le 1 octobre 1795 ; dans une suite de chapitres intéressants, l'auteur passe en revue l'administration financière (contributions, réquisitions, assignats), l'application des lois contre les émigrés et les prêtres, la garnison de Luxembourg, l'assistance publique, l'instruction publique et les arts, l'esprit public, les mesures de police, les troubles et émeutes (affaire de Bastogne, révolte de Virton, effervescence de la région), la presse et les fêtes nationales. Son travail a été considérable et on peut le regarder, ainsi que s'exprime M. Go-

---

1. L'auteur orthographie les noms d'après la carte de Bacler d'Albe; il aurait mieux fait de les orthographier sous leur forme actuelle; qu'est-ce, par exemple, que *Visaom* (p. 92)? Pour les noms propres, même observation : l'adjudant-général Wendling est appelé p. 70 et 88 *Werdeling*, p. 139 *Wendeling*.

defroid Kurth dans la préface, comme définitif. Il enregistre, comme il ne manque pas de le dire, des actes de violence, d'exaction, de spoliation et des procédés « par lesquels la Révolution déshonorait ses victoires », des faits regrettables qui « doivent être imputés moins à la France qu'aux hommes du Directoire » : il sait que le souci de la vérité est le premier devoir de l'historien. M. Lefort aurait dû mettre en tête du livre son chapitre deuxième qui traite du Luxembourg en 1794, et placer à la suite de cette introduction le chapitre premier et le chapitre cinquième, conquête du Luxembourg et capitulation de la forteresse, qu'il fallait fondre ensemble. Mais il a dépouillé les archives luxembourgeoises et il a extrait des nôtres tout ce qui se rapportait à son sujet. On ne pouvait sur la période de la Convention et du Directoire dans l'ancien duché du Luxembourg amasser plus de détails, et les amateurs d'histoire révolutionnaire — tout en attendant avec confiance la publication du deuxième et du troisième volume — féliciteront M. Lefort de sa consciencieuse étude qui lui a coûté de longues et pénibles recherches [1].

A. C.

Les campagnes de 1799. **Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande,** par Edouard Gachot, ouvrage accompagné de portraits, gravures et cartes. Paris, Perrin, 1906. In-8°, 410 p. 7 fr. 50.

Le style et la manière de M. Gachot n'agréent pas toujours. Il abuse terriblement de l'imparfait, et l'emploi continuel qu'il fait de ce temps, finit par agacer. Il a parfois des tournures gauches, maladroites, et des expressions un peu étranges et qui détonnent (les guerres *épiques et ravageuses* des Hollandais contre l'Espagne, p. 184 ; on ne voit pour la Hollande dans son traité avec la France qu'*une lésion énorme*, p. 197). Il interrompt son récit par de très longues citations (huit pages de Gleichen, p. 15-22 ; huit pages de Blaw, p. 187-194). Il croit que l'inédit vaut mieux que l'imprimé — encore n'a-t-il pas consulté les papiers de Decaen — et nous ne voyons pas qu'il ait beaucoup profité des *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr et de Soult, des *Campagnes* de l'archiduc Charles, des études de Clausewitz, du *Vandamme* de Du Casse, des travaux de Hüffer — lequel, soit dit en passant, a mieux que lui, résolu l'énigme de Rastatt, — et

---

1. Lire p. 10, Ligniville, p. 19 (régiment) d'Auxerrois, p. 21. Dieudé, p. 204, Garrau, p. 241, Usingen et non *Ligneville*, *des* Auxerrois, *Dieudel*, *Garreau*, *Udingen*. — P. 13-15 à propos de l'abbaye d'Orval, sur laquelle on trouve si peu, il est curieux de remarquer que le 5 septembre 1793, Carnot envoie le commissaire national Viger avec une lettre qui charge le général en chef des Ardennes « d'enlever une quantité immense de fer forgé ou coulé qu'on assure être dans les mines de l'abbaye ». — P. 27 et 63, le même personnage est nommé *Roskop* et *Moscop*. — P. 155, Legier avait été commissaire de la section des Postes et commissaire du Conseil exécutif en Belgique. — P. 175, Dorsch, Blau (non *Blaeuw*), et Boehmer méritaient une courte notice ; cf. notre *Mayence*, p. 7. 10, 21.

tous ces imprimés pouvaient lui fournir, non pas d'arides détails, mais d'instructifs aperçus, des considérations intéressantes. Enfin, il commet de menues erreurs [1], surtout dans ses exposés généraux et, par exemple, dans les tableaux un peu vagues et imprécis de l'Allemagne et de la Hollande qu'il a voulu tracer. Mais M. G. est en progrès. Tout en remarquant dans la première partie du livre que le récit n'offre pas une absolue netteté, que la retraite des Français n'est pas expliquée d'une façon claire et qui saute aux yeux, que les fautes de leurs généraux ne sont pas mises suffisamment en relief, que le rôle de Jourdan — qui, décidément, n'eut rien d'un général en chef — devait être marqué plus vigoureusement encore, nous avons noté de bonnes pages dans les chapitres relatifs à Ostrach et au commandement de Masséna qui vint rétablir l'ordre et la discipline parmi les troupes de Jourdan. La seconde partie du volume a été composée d'après Graham et les documents des archives hollandaises et françaises ; comme la première, elle manque d'air et de lumière ; elle est, par instant, difficile à lire, un peu dure, comme on dit, et on reprochera à M. G. de n'avoir pas discuté et tranché la question souvent posée : le véritable vainqueur, est-ce Vandamme ou Brune ? Mais cette seconde partie est consciencieusement faite. Tout le livre témoigne d'un grand labeur, d'un labeur qui mérite l'éloge et la sympathie. M. Gachot fouille patiemment les archives ; il dispose de celles du prince d'Essling ; il a pris la peine de visiter les champs de bataille ; il glane, là encore, quelques petits détails ; il décrit les lieux *de visu*. Mais ce labeur, si considérable, si estimable qu'il soit, ne suffit pas ; il faut peiner encore, et puisque l'auteur a, Dieu merci, des qualités qui compensent ses défauts, qu'il se hâte moins ; qu'il s'attache à tout lire ; qu'il pratique le fameux précepte : mûrir son œuvre, la polir, la remettre mainte fois sur le métier, pour la rendre claire, vivante, attachante.

A. C. [2].

---

1. En voici quelques-unes, relevées au hasard : p. 2, la distribution des partis en Allemagne. 1° noblesse, 2° professeurs, 3° paysans, déserteurs, flétris est-elle bien exacte ? — p. 3, *landgrave* serait « composé de *landes*, pays, et *grau*, gris ou vieillard ». — P. 6, « des clubs s'ouvraient à Mayence », lisez *un* club. — P. 7, lire Sieveking (et non *Sievekind*). — P. 38, Vallendar (et non *Vallander*). — P. 140, Kostheim (et non *Koltheim*). — P. 146, Roberjot représentait le département de Saône-et-Loire, et non la ville de Macon ; p. 147 de même, Jean de Bry représentait le département de l'Aisne, et non un collège de ce département. — P. 217, « à l'actif du duc d'York on portait le bombardement de Valenciennes, la défaite d'Hondschoote, l'abandon de la Hollande » ; mais le bombardement de Valenciennes est un succès, puisque la ville fut prise ; etc., etc.

2. M. Gachot s'est plaint de mes collaborateurs et je dois dire à ce propos que celui d'entre eux qui signait B était, non pas M. Bouvier, mais le capitaine Rauch, attaché à la section historique du ministère de la guerre et mort depuis. Rauch signait B. parce qu'il craignait le blâme de ses chefs et que B. était l'initiale de son ami le plus cher qui, lui aussi, écrit dans notre *Revue*.

Clausewitz, **La campagne de 1799 en Italie et en Suisse,** traduit de l'allemand par le capitaine breveté A. Niessel. Paris, Chapelot, 1906. In-8°, 477 et 351 p.

La librairie Chapelot a déjà fait paraître plusieurs traductions de Clausewitz : campagnes de 1796, de 1806, de 1812, de 1813, de 1814, de 1815. Elle nous donne aujourd'hui une traduction de la campagne de 1799, entreprise par l'officier qui traduisit la campagne de 1806 et celle de 1815. Cette traduction nous paraît bien faite, et nous ne reprocherons au capitaine Niessel que d'avoir oublié de dire en quelques mots d'introduction quand, et sous quel titre cette œuvre posthume du célèbre écrivain a paru dans le texte original. Mais le public français accueillera sûrement avec gratitude cet ouvrage où Clausewitz a raconté et commenté deux campagnes qu'il regarde à juste titre comme des plus importantes et des plus instructives, puisqu'elles offrent sept grandes batailles, trois passages de rivière, une offensive résolue et une opiniâtre défense se produisant dans les régions les plus élevées des Alpes, et une armée qui veut pénétrer par le Gothard, obligée de se chercher un autre chemin à travers des gorges escarpées (cf. l'introduction de Clausewitz). Les réflexions ingénieuses, suggestives, utiles abondent dans ces deux tomes. C'est ainsi que Clausewitz compare les Français et les Autrichiens dans la guerre de montagne, et conclut que l'avantage devait rester aux Français puisque leurs généraux étaient jeunes, épris de leur métier, pleins d'une ardeur qui suppléait au talent ou à l'expérience, et que leurs soldats avaient une « exaltation de la volonté qui allait jusqu'à l'enthousiasme et au fanatisme ».

A C.

Cl. Perroud, **Fourcroy en tournée d'inspection dans le Midi 1805** (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, XVIII). Toulouse, Privat, 1906. In-8°, 30 p.

M. Perroud ne nous donne dans cette plaquette que trois lettres de Fourcroy. Mais il les encadre dans un très bon commentaire, à la fois instructif et piquant ; il fait à leur propos des réflexions utiles et il met en vive lumière les renseignements qu'elles fournissent. Fourcroy inspecte les lycées de Limoges, de Périgueux, de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, et, dans sa correspondance il se montre, comme dit M. Perroud, un vrai bourgeois de Paris, économe de son argent, aimant son intérieur, grand travailleur, exécuteur des idées de Napoléon. Chemin faisant, l'éditeur nous présente quelques personnages, Alluaud, le neveu de Vergniaud, l'abbé Jaubert, Trouvé, et il les présente avec esprit et savoir. Toutefois, il a tort de dire que Carrion (non *Carion*) de Nisas (p. 19) a été camarade de Napoléon à l'École militaire — puisque Napoléon a été élève de cet établissement de 1784 à 1785 et Carrion-Nisas, de 1782 à 1783 — et il se trompe à propos du proviseur Champeaux. Ce n'était pas Joseph-Nicolas

Champeaux, ancien curé, ancien Constituant, qui dirigeait le lycée de Bordeaux; c'était l'abbé Edme-Georges Champeaux de Vauxdimes, aumônier de l'avant-garde de l'armée de Condé, rentré à Paris en 1800, proviseur du lycée de Bordeaux en 1803 — grâce au souvenir du Champeaux tué à Marengo — et plus tard recteur de l'Académie d'Orléans.

A. C.

Bertrand Lasserre, **Les Cent-Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 417 p. 3 fr. 50.

Grâce aux papiers inédits du général Lamarque, M. Lasserre a pu retracer complètement l'insurrection royaliste de la Vendée pendant les Cent Jours. Après avoir décrit la contrée et le caractère des habitants, il trace un vigoureux portrait des chefs, Saint-Hubert, Dupérat, Duchaffault, Suzannet, Sapinaud, d'Autichamp, La Rochejacquelein et le général Canuel, ce « louveteau égaré parmi les blanches brebis ». Puis il raconte l'explosion de l'insurrection, ce qu'il nomme le tocsin du 15 mai; car, le 15 mai, au sortir de la messe, le tocsin a sonné dans le Bocage, la Plaine, le Marais, et ce jour-là et les jours suivants les rassemblements se sont formés à la grande surprise des troupes du gouvernement; bientôt a lieu, à Croix-de-Vic, le premier débarquement d'armes, et les Vendéens savent désormais qu'ils peuvent communiquer avec la mer et recevoir les secours des Anglais; le soulèvement se propage; d'Autichamp cède le commandement en chef au marquis de La Rochejacquelein; Napoléon remplace le faible et malade Delaborde par Lamarque qui devra, avec peu d'argent et peu de soldats, tenir en respect toute la presqu'île ouest de la France. Notre auteur insiste ici, non sans raison, sur la prodigieuse activité qu'a déployée Lamarque; mais il montre que le général ne fut pas, comme on l'aurait voulu, un pourvoyeur d'otages et de suspects. Il loue son plan de campagne; ne pas marcher contre les bandes de Bretagne, ne pas se laisser distraire de la Vendée. Et, malgré les obstacles, Lamarque obtient en effet de grands succès : le marquis de La Rochejacquelein est battu et tué au combat des Mattes; Saint-Hubert, Suzannet — qui tombe mortellement blessé — et d'Autichamp sont vaincus à La Roche-Servière; sur un autre point, les Vendéens évacuent Thouars qu'ils ont occupé : en quelques jours Lamarque réprime l'insurrection, et le 24 juin, après une conférence des principaux officiers à La Tessouale, le nouveau commandant en chef, Sapinaud, consent à la paix. Même après Waterloo, ainsi que d'Autichamp, Sapinaud signe le traité : les chefs vendéens, pense M. Lasserre, croient négocier avec Napoléon II [1]. Bien plus, lorsqu'ils

1. Cette raison nous paraît bien subtile. Les chefs vendéens avaient traité parce qu'ils se trouvaient dans une situation critique (cf. d'Autichamp, *La Campagne de*

apprennent que les alliés projettent de démembrer la France, Sapinaud et La Rochejacquelein font savoir à Lamarque qu'ils s'uniront à lui et se battront sous ses ordres comme Français, contre les puissances étrangères. On lit avec un vif intérêt dans le livre de M. Lasserre le récit de cette insurrection vendéenne, qui fut, en somme, un coup de tête, mais qui obligea l'empereur de laisser 20,000 hommes dans l'ouest. Ces 20,000 hommes auraient-ils, comme le croit l'auteur, « écarté le spectre du désastre » ? Ne faut-il pas croire que Napoléon, s'il n'eût pas été battu à Waterloo, l'eût été ailleurs ? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage éclaire d'une vive lumière un épisode mal connu, et on y remarquera, entre autres chapitres, ceux qui concernent la mission Malartic.

A. C.

Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons, vieux papiers,** par G. Lenotre. Troisième série. Paris, Perrin, 1906. In-8,° 399 p.

Les études de cette 3e série sont, comme les précédentes, plutôt d'un anecdotier que d'un historien. M. Lenotre ne fait le plus souvent que reproduire et enjoliver autrui. Pour qui a lu le *Le Bon* de Paris, le *Fouché* de Martel et de Madelin, le *Robespierre* et le *Saint-Just* de Hamel, le *Le Bas* de Stéfane-Pol, la *Corday* de Vatel, les *Mémoires* de Billaud-Varenne publiés par Bégis, les études sur Mimie (femme de Fouché), Babet (femme de Le Bas), sur les deux femmes de Billaud-Varenne, sur Mme Bouquey, n'apprendront rien de bien nouveau. Tout ce que M. L. nous dit sur la *fin de Santerre* et la *mort de Roland* est déjà dans Carro, dans Perroud et ailleurs. Les articles sur Belhomme et la citoyenne Villirouët sont tirés, l'un des *Portraits de famille* de Sainte-Aulaire, l'autre, des *Mémoires* de Mme de La Villirouët. L'étude sur Limoëlan — qui mourut aux États-Unis en 1826 sous l'habit religieux et le nom de Clorivière — est la plus originale du volume: elle a été faite d'après les documents des archives nationales et la traduction d'un recueil américain, les Annales manuscrites de la Visitation de Georgetown. De même, les études sur Boisé-Lucas et sur Bruslart nous semblent plus personnelles que le reste. Mais le drame de La Houlette reste obscur, et il y avait plus à dire sur Hanriot ; M. L. aurait dû consulter sur ce personnage le *Nouveau Paris* de Mercier (I, 254) et faire passer dans son texte la longue note qu'il extrait du rapport de Courtois. En général, M. L. ne cherche pas assez à approfondir ses sujets ; il se contente de les trouver, et d'exploiter la source principale. C'est ainsi qu'il aurait pu

---

1815 dans la Vendée, 149) et qu'ils voulaient gagner du temps; ces motifs subsistaient après la nouvelle de Waterloo ; d'ailleurs ils étaient hommes d'honneur, désireux de tenir leur parole, et ils savaient bien que la défaite de l' « usurpateur » entraînait inévitablement et sans combat le retour des « princes légitimes ».

citer sur Bruslart les *Mém. d'outre tombe* V, 462 et surtout le mémoire du général Simon publié dans la *Nouvelle revue rétrospective* de 1900 : s'il avait connu ces pages de Simon, il aurait su comment Bruslart et son état-major s'échappèrent de Corse ; ce fut Simon qui les sauva et les fit embarquer. Pareillement, il aurait pu citer sur Mme de La Villirouët les *Mém. d'une Inconnue*, 153 et ceux de Mme de Chastenay, I, 302 (et quelques mots sur le conventionnel Bollet n'auraient pas été inutiles). Il aurait pu rappeler le mot de Mme de Rémusat (*Mém.* II, 189) sur Fouché « bon mari d'une femme laide et assez ennuyeuse, et même très faible père ». Il fait des esquisses, des feuilletons, non de vraies études, et il commet des erreurs. Il prétend (p. 72) que la seule approche des représentants Saint-Just et Le Bas « faisait se replier les armées ennemies » ! Il assure qu'à Saumur (p. 98), les bleus ont été surpris, bien que nous sachions que le conseil de guerre avait décidé d'attendre le choc des chouans en avant de la ville, et lorsqu'il narre la fuite de Santerre dans cette journée du 9 juin 1793, il ne cite pas les fameux vers qui paraissaient dès le 16 dans un journal de Paris

Ci git le général Santerre
Qui de Mars n'eut que la bière.

et qu'il cite plus loin (p. 106) inexactement sous la forme suivante :

Qui n'eut rien de Mars que la bière.

Il croit que la légion de Rosenthal esr une légion allemande (p. 315). Mais M. L. sait découvrir les brochures rares, dénicher les Mémoires peu connus, et mettre en œuvre ce qu'ils contiennent ; c'est un habile et dramatique conteur ; il évoque dans tout leur charme ou leur horreur les lieux où se passent les scènes de ses études, et durant ces vacances, autant qu'il m'en souvienne, un journaliste, sur la foi de M. Lenotre, est allé voir la maison de Boisé-Lucas ; c'est un succès [1].

A. C.

---

1. Lire p. 12, Magniez, p. 110, Torigni, p. 125, Estadens p. 179 et 188 Creuzé, p. 372 et ailleurs Salle au lieu de *Maniez*, *Torigny*, *Estadeux*, *Creusé*, *Salles*. — P. 13-14. Le Bon n'était pas entouré seulement d'anciens oratoriens ; notre auteur ne nomme parmi ses affidés, ni Galand, ni Demory, ni Carlier, ni Duponchel, ni Dejouy, ni Daillet (cf. la note de Guffroy, p. 17, note) ; or, Galand avait été procureur ; Demory était cultivateur et administrateur du département : Carlier, Duponchel et Caubrières (p. 14) avaient été laquais, et Dejouy était l'oncle de Le Bon. — P. 72, on s'étonne que M. L. n'ait pas rappelé dans l'étude sur Babet, d'après Stéfane-Pol, 210, qu'elle demanda à Le Bas, en Alsace, la grâce d'un malheureux. — P. 96 en note, M. L. revient sur la fameuse question : qui a ordonné le roulement de tambour qui empêcha Louis XVI d'être entendu de la foule ? Et il dit qu' « il est à peu près établi aujourd'hui que Berruyer donna l'ordre à Santerre de commander le roulement ». Là dessus il cite un article de la *Quotidienne* du 27 janvier 1827. Il ignore que cet article est de Lombard de Langres qui l'a reproduit dans ses *Mémoires* (I, 122) et il eût bien fait de citer à ce propos les *Souvenirs* de Choudieu (278).

Frédéric Masson. **Jadis.** Deuxième série. Paris, Ollendorff, 1906. In-8°, VIII et 346 p. 3 fr. 50.

Nous avons lu la deuxième série de *Jadis* avec le même plaisir et profit que la première. L'auteur, un des maîtres de l'histoire, fait bien de publier les articles échappés à sa plume dans ses loisirs, pendant qu'il s'éloigne — pas trop — et qu'il se distrait de ses *Études napoléoniennes* si solides, si pleines, si justes. Nous parlerons brièvement de ce recueil : la place nous manque, et on nous pardonnera de ne pas énumérer ni analyser les vingt-quatre études que renferme le livre ; quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Empereur et de l'Empire, doit les lire ; on y trouve une foule de choses et de personnages qui, de loin ou de près, touchent à la grande époque. Citons seulement le portrait de Flahaut qui fut un vrai soldat, non un soldat de salon, et l'éloge du comte de Martel que nous avons connu à une table d'archives et que nous avons, nous aussi, loué dans cette *Revue*. Mentionnons encore les pages inédites, si ingénieuses et si profondes, sur *Napoléon et les femmes* et les morceaux si curieux, si piquants sur Napoléon à cheval, sur les décorations napoléoniennes, sur les dotations et majorats, l'Élysée, l'étiquette. Disons enfin que M. Masson déploie dans ce volume toute son érudition, tout son esprit et que crânement, résolument — de même qu'il combat la « tyrannie prochaine » (p. 136) — il déclare que Bonaparte fut l'homme de la nation (p. 96). M. Masson va, pour parler comme lui, chantant toujours la même chanson ; mais on l'écoute volontiers ; cette chanson, il la chante si bien et avec tant d'amour et de passion, avec une si belle sincérité, avec tant de fidélité et tant de franchise ! [1].

A. C.

Henry Bordeaux, **Paysages romanesques.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 358 p. 3 fr. 50.

Ce sont des feuilletons que M. Bordeaux a réunis, et qui renferment des impressions de voyage. L'auteur a parcouru l'Allemagne et la Suisse ; à propos de Francfort, il nous parle de Mme d'Agoult et analyse joliment *Nélida ;* à propos de Heidelberg, il esquisse le caractère d'Amiel ; à propos de Zurich, il raconte l'amour de Richard Wagner et de Mathilde Wesendonk ; il décrit la maison de Heine et celle de Boetheven, le Drachenfels, la Lurlei, le cimetière français de Coblence où il n'a plus retrouvé la tombe de Marceau : « Pourquoi ce transfert, dit-il. Quel Panthéon peut se comparer à une terre con-

---

1. P. 1, lire Briars et non *Bryars*. — P. 33, lire 1793 (l'année où Letizia fait face aux périls) et non 1792. — P. 137, n'eût-il pas fallu citer, à propos de l'armée d'Austerlitz, le tome premier de la *Campagne de 1805* d'Alombert et Colin ? — P. 151, lire Pinet et non *Pinette*. — P. 287, Beker et non *Becker*.

quise ? Les monuments de Marceau à Coblence, de Hoche à Weissenthurm, de Kléber à Strasbourg [1], ce sont nos châteaux du Rhin ». A la série intitulée *Sur le Rhin* succède la série *En montagne :* l'auteur nous retrace les fêtes de Vevey, la destinée de Jacques Balmat et la découverte de la montagne, — c'est Rousseau, dit-il justement, qui fit la mode —. Puis viennent les *Paysages romanesques*, paysages qui, selon la définition de l'auteur, deviennent romanesques en se chargeant d'expliquer et de répandre les passions humaines : M. Bordeaux nous mène avec Stendhal au Saint-Bernard et à la Malmaison, il nous promène dans la vallée d'Aix, il nous conduit à l'Abbaye-au-Bois, au château de Vizille, au château de Racconigi, à la maison paternelle de Pasteur. Il y a dans cette suite de causeries rapides quelques légères erreurs. Par exemple, lorsque M. B. nous raconte le séjour de Gœthe à Mayence en 1792, comment peut-il croire que le poète ait « fleurté » avec la princesse de Monaco ? Gœthe s'est contenté de regarder, d'admirer la noble dame. Plus loin, M. B. nous dit qu'en 1793 Gœthe, devant Mayence, est intervenu en faveur d'un pillard » ; non, en faveur d'un clubiste, de Metternich, plus détesté des Mayençais qu'un pillard [2]. Le volume de M. Bordeaux où de gracieuses descriptions, de spirituels aperçus, d'ingénieuses réflexions se mêlent à des souvenirs historiques et littéraires, heureusement évoqués, offre d'ailleurs une lecture très agréable.

A. C.

La Pensée chrétienne, textes et études; Paris, Bloud, in-12 :

Saint Vincent de Lérins par F. Brunetière et P. de Labriolle; xcviii-141 pp.; 1906; prix : 3 fr.

Maine de Biran par G. Michelet; lix-204 pp.; 1906; prix : 3 fr.

Newman, par H. Brémond; t. II, *Psychologie de la foi*; 364 pp.; 1905; prix : 3 fr. 50; t. III, *La vie chrétienne*; ix-428 pp.; 1906; prix : 3 fr. 50.

Collection *Science et Religion* : H. Brémond, **La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui;** Paris, Bloud, 1906; 128 pp. in-12.

M. de Labriolle nous donne sur Vincent de Lérins une étude complète dans sa brièveté. Il a su réunir une connaissance étendue

---

1. Il pouvait ajouter : de Beaupuy à Neuf-Brisach et d'Abbatucci à Huningue.

2. P. 94, Gœthe est venu en France en 1792 non pas « en qualité de représentant du duc de Weimar », mais comme ami du duc; — lire, p. 96, Rietz et non *Bietz* ; p. 98, Igel et non *Yzel* ; p. 99, Châlons et non *Chalon*, Reuss XIV et non *Reuss XI*; p. 232, Bigillion, p. 240, Laffrey, p. 262, Beker au lieu de *Bigillon*, *Laffray*, *Becker*. P. 234, M. B. rapporte que Beyle a fait à Lausanne une déclaration à Mme de Montolieu. Il a reproduit une erreur de Pierre Brun (cf. *Revue crit.*, 1900, n° 40) ; Brun a lu dans une étude de Bougy que le corps de Beyle était difficile à mouvoir, comme celui de Gibbon qui, à Lausanne, se jeta aux pieds de Mme de Montolieu sans pouvoir se relever, et Brun a attribué à Beyle ce que Bougy racontait de Gibbon. Et voilà comment se font les légendes : Brun a mal copié Bougy, Bordeaux copie Brun, et d'autres copieront Bordeaux !

de l'immense bibliographie de son sujet et une intelligence pénétrante qui la domine. La traduction est élégante et exacte. En y joignant le texte de Rauschen, on aura, pour 4 fr. 50, tout l'essentiel du sujet.

M. Brunetière a écrit, sous forme de préface au volume, une homélie d'une véhémente dialectique. Toutes les données précises qu'elle renferme paraissent tirées de l'introduction de M. de Labriolle. Il est même regrettable que M. B. n'ait pas pris plus de peine à la lire, ou plutôt ne l'ait lue avec un préjugé moins arrêté. Un grand nombre d'historiens du dogme et de la littérature chrétienne voient dans le *Commonitorium* une pièce de la querelle semi-pélagienne. Vincent se serait inspiré de saint Augustin pour le combattre. M. B. ne veut pas du tout entendre parler de cette hypothèse. « C'est Gérard Vossius, le savant Vossius, qui s'en est avisé le premier, en 1618 » (p. XII) ; « nous faisons vraiment trop de confiance aux dires souvent arbitraires de ces grands pédants de la Renaissance ». Cependant « le savant P. Petau » est « un de ces hommes admirables, comme nous en avons beaucoup en France, et que nous ne connaissons pas assez » (p. XXXIII). Quand ce grand pédant de Vossius écrivait en 1618 son histoire du pélagianisme, le savant P. Petau, né en 1583, avait trente-cinq ans; il avait édité Synésius (1611), Thémistius (1613), trois discours de Julien (1614), le *Bréviaire* de Nicéphore (1616); déjà, sans doute, il préparait son grand ouvrage de chronologie. Bon philologue d'abord, plus tard un des premiers historiens catholiques du dogme, Petau semble, à la distance où nous sommes, n'être pas si différent de Vossius.

Venons à la discussion même de la thèse énoncée par Vossius, que Vincent de Lérins est au moins suspect de semi-pélagianisme. « Les raisons qu'on en donne sont assez faibles, étant tirées des liaisons que l'on veut, mais qu'on ne démontre pas du tout qu'il ait eues, avec Cassien ou Fauste de Riez ». Nous n'avons aucune preuve de ces liaisons que de malheureuses concordances de date. Vincent écrit à Lérins en 434 (p. V, voy. p. LV). Or Cassien meurt dans son monastère de Marseille après 430 et avant 435 (PETSCHENIG, prolegomènes de l'édition, p. XIII). Si l'on songe à tout ce que Cassien représente pour un moine d'Occident, la longue expérience de l'ascétisme oriental, la théorie de la vie du cloître, la défense de l'orthodoxie contre Nestorius, on considérera comme d'une haute invraisemblance qu'en 434, à Lérins, Vincent ait ignoré sa personne et ses œuvres ou leur ait été indifférent. Quant à Fauste, il devient l'abbé de Vincent à Lérins en 433. Dira-t-on qu'il n'y a pas eu de liaison entre eux?

« On conviendra que ce serait à Vincent de Lérins un assez joli tour de force que d'avoir surpris depuis plus de mille ans l'approbation de l'Eglise, en se servant des armes de l'évêque d'Hippone pour mener sourdement la lutte contre saint Augustin » (p. XIII). Ce

« depuis plus de mille ans » revient deux pages plus loin (p. xv). Mais M. B. sait cependant qu'il faut en retrancher un bon millier d'années; le moyen âge a copié (rarement) le texte de Vincent, mais ne paraît pas s'en être servi. L'œuvre n'a retrouvé de fortune, et une fortune brillante, qu'avec les controverses de la Réforme. M. B. s'étonne de l' « assez joli tour de force » de Vincent. Quand il connaîtra mieux la littérature théologique, il saura que ceux qui y font la moisson ne sont pas toujours ceux qui ont semé. Sans aller si loin, nous surprenons saint Augustin empruntant ses règles d'exégèse au donatiste Tychonius.

« Son *Commonitorium* est son unique ouvrage; et comme, d'ailleurs, il n'y a pas mis son nom, mais le pseudonyme de *Peregrinus*, on pourrait même examiner la question de savoir s'il en est bien l'auteur » (p. xiii-xiv). C'est faire bon marché du temoignage de Gennadius, marseillais, semi-pélagien, qui écrivait une trentaine d'années plus tard (vers 467/469, p li, n. 1) et qui avait tant de motifs d'être bien informé. M. B. ne paraît pas vivre dans les milieux théologiques de la Province au ve siècle.

« L'ouvrage ne contient aucune allusion de fond aux controverses sur la grâce et la prédestination, qui faisaient la matière du débat entre Augustiniens et Pélagiens » (p. xiv). Lisons « semi-pélagiens » et relisons, dans l'introduction, les pages lxxxi-lxxxiii, et aussi la n. 4 de la p. lxxxiv. Nous y trouverons des textes de Vincent qu'il faudrait au moins discuter.

« La discussion du nestorianisme en remplit à peu près un bon tiers. C'est par Nestorius que Vincent de Lérins commence et par Nestorius qu'il finit. Quelle singulière idée, dans ces conditions, que de vouloir que les « nouveautés » contre lesquelles il s'élève, au lieu d'être celles qu'il attaque franchement, en soient d'autres, dont il ne parle pas. » (p. xiv). Admettons. Si, cependant, Vincent a voulu établir contre les idées augustiniennes une règle de foi, il était naturel d'en faire la démonstration et l'épreuve, non sur ces idées, matière du procès, mais sur quelque hérésie nouvelle, admise comme telle par les deux partis. Telle me paraît être l'intention principale de Vincent. Accessoirement, il désirait sans doute mettre en garde les fidèles contre le nestorianisme, dont on se préoccupait alors dans la Province et que Cassien venait de réfuter en sept livres. La règle de Vincent était excellente pour retenir les esprits ébranlés ou mal instruits. Mais si les augustiniens en admettaient l'application dans ce cas particulier, ils s'exposaient à la voir dressée contre eux-mêmes. En parlant si longuement du nestorianisme, Vincent usait d'une habileté nécessaire. Il dénonce, au surplus, d'autres hérétiques, Apollinaire, Origène, Tertullien.

Toute l'âpre discussion de M. B. aboutit à une éloquente apologie des écrits de circonstance. Par une volte-face soudaine, il reprend

comme hypothèse la thèse qu'il vient de combattre pour montrer la valeur de ces écrits. M. B. ne songe pas à deux difficultés. Dans un écrit de circonstance, disons plus exactement dans un écrit de polémique, les arguments n'ont pas coutume d'être de même nature que dans des œuvres plus reposées ; on dit souvent qu'ils ont été inventés pour les besoins de la cause. De plus, si le *Commonitorium* est sorti d'un milieu suspect et pour en servir les idées particulières, un croyant, un théologien catholique, ne peuvent en user qu'avec précaution. La question soulevée par Vossius n'est nullement oiseuse, comme M. B. finit par l'insinuer.

Toute cette discussion manque donc de rigueur et de précision. M. B. n'est pas toujours heureux quand il affiche son mépris pour les philologues : il va si loin dans le sens opposé qu'il ne sait pas exactement le nom de son collaborateur (« M. de la Briolle », p. VIII n. 1). Ici cependant, il a été conduit plutôt par son admiration pour Bossuet et peut-être par une hostilité de bossuétiste contre Richard Simon (p. XII-XIII). Pour certains universitaires, Bossuet est devenu ce qu'était saint Augustin pour les gens du XVIIe siècle.

Il y aurait aussi bien à dire sur les difficultés pratiques que présente la règle de Vincent dans son application, difficultés qu'avait vues Newman, que M. B. trouve « infiniment moindres que ne l'a pensé » le théologien anglais. Au contraire, la conciliation tentée par M. B. entre cette règle et l'idée du développement dogmatique, et la manière dont, par suite, il restitue à la pensée de Vincent son unité, méritent de retenir toute notre attention.

J'ai un peu insisté sur quelques pages de cette préface. L'autorité de M. Brunetière et la redoutable éloquence qui l'établit m'ont paru des motifs nécessaires pour que je glisse quelques soupçons dans l'esprit d'un lecteur facile à subjuguer.

Le *Maine de Biran* de M. Michelet est divisé en trois parties. La première, *Le psychologue*, est l'introduction nécessaire aux idées de philosophe. La seconde, *Le moraliste*, le montre en marche vers le terme, objet de la troisième, *Le chrétien*. Les extraits sont encadrés d'un commentaire et précédés d'une étude générale.

Le deuxième volume d'extraits de Newman est surtout emprunté à *An essay in and of a grammar of assent*, pas exclusivement d'ailleurs. Dans une matière aussi ardue l'intervention de M. Brémond a été constante. Au contraire, le troisième volume, sur la vie chrétienne, n'est qu'un recueil de morceaux choisis. Ils ont été tirés des *Parochial and plain sermons*, c'est-à-dire des sermons de la période anglicane. Ces deux volumes sont excellents.

L'opuscule de M. Brémond a pour but d'expliquer et de faire valoir les publications de la librairie Bloud et nous ne pouvons que la féliciter d'avoir mis la main sur une cicerone aussi distingué. Un catalogue suit, avec pagination et titre continués, et nous apporte l'écho

des recensions flatteuses. On y a joint des éloges « éditoriaux ». La plume de M. B. ne s'y reconnaît plus ; car on y découvre, p. 72, que Tertullien appelait le *Commonitorium* de Vincent de Lérins un *libellus plane aureus*. La dissertation de M. Brémond tend à faire voir dans les publications de la librairie Bloud, et notamment dans la *Pensée chrétienne*, le terme du développement intellectuel du catholicisme français depuis la Révolution : c'est un peu exagéré. Il y a quelques traces de hâte : « Je me demande si, parus vingt ans plus tôt, les *Analecta bollandiana* auraient été accueillis avec la même avidité qu'aujourd'hui » (p. 23) ; mais le volume de 1906 est le t. XXV et la vingt-cinquième année. P. 27, on nous parle de « savants authentiques et de membres de l'Institut » qui collaborent à la collection *Science et Religion* ; et l'on cite Mgr Batiffol, MM. Vacandard, Bréhier, Giraud, « savants authentiques », mais « membres de l'Institut » futurs (p. 27). M. Brémond, ou son éditeur, paraît surtout s'être ému de l'article paru ici, le 30 décembre 1905, et l'on dirait que la brochure a été écrite pour lui répondre. Je suis heureux d'avoir trouvé un contradicteur aussi courtois et aussi spirituel et d'être d'accord avec lui sur le fond : « Notre collection est, avant tout, vulgarisatrice ».

Paul Lejay.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 décembre 1906.* — M. Salomon Reinach fait une communication sur le mot sycophante, dont l'étymologie est claire : il signifie « révélateur de figues ». Pour expliquer cette appellation donnée aux accusateurs frivoles par les Athéniens, M. Reinach propose de rapprocher le *sycophante* du *hiérophante*. Ce dernier révèle, dans les mystères, des objets sacrés, en particulier, à Eleusis, un épi de blé ; il a existé, en Attique même, à côté du culte du blé, un culte de la figue. A une époque où rien n'annonçait encore l'institution du ministère public, le hiérophante et le sycophante excluaient des mystères ceux dont les mains ou les pensées étaient impures ; la foule les dénonçait et les chassait avant le commencement des cérémonies. Le hiérophante d'Eleusis était un grand personnage que l'on respectait ; le sycophante, chef d'un petit culte obscur de bourgade, disparut avant l'époque historique, laissant son nom à ceux qui accusaient à la légère et qui dénonçaient à tort et à travers leurs concitoyens.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 31 décembre. — 1906

Sarrionandia, Grammaire du rifain. — Aussaresses, L'auteur du Stratégicon. — Robert, L. Ross. — Krumbacher, La photographie au service de l'art et de la philologie. — Deville, Quelques manuscrits normands de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Waliszewski, Ivan le Terrible. — Les combattants français de la guerre américaine. — Boissonnade, Saint-Domingue à la veille de la Révolution. — Dard, Hérault de Séchelles et ses œuvres littéraires. — A. Stern, Histoire de l'Europe, III-IV. — Grouard, Wœrth et Forbach. — Merejkowsky, Tolstoï et Dostoiewsky. — Anginieur, En Asie centrale. — Mermeix, Le socialisme. — Académie des inscriptions.

Le P. Fr. Pedro-Sarrionandia, **Gramática de la lengua rifeña,** Tánger Imprenta hispano-arábiga de la Misión católica, 1905, xx-458 p. in-4 15 pesetas.

Il y a quatre ans, l'orientaliste espagnol Juan Ribera regrettait (*no es envidia, Dios lo sabe, sino amargura*) dans la *Revista de Aragon* [1], qu'aucun nom espagnol ne se rencontrât parmi ceux des linguistes qui se sont occupés des dialectes berbères du Maroc. Le P. S. répond aujourd'hui à cet appel qu'il n'a sûrement pas entendu, car, s'il avait lu l'article en question, il se serait épargné un certain nombre d'erreurs dont je ne signalerai que les principales et qui proviennent surtout de son ignorance absolue des travaux antérieurs relatifs non seulement aux dialectes berbères, mais même au rifain [2].

Le titre même de son livre est inexact. On donne le nom de *rifain* à un groupe de dialectes qui sont parlés dans le nord du Maroc et qui se distinguent nettement des autres et surtout de leurs voisins dans la même région, par certains caractères phonétiques bien déterminés dont quelques-uns leur sont communs avec le zénaga du Sénégal (p. ex. changement de l'*l* en *r*, ou en *d* ou en *dj*, etc.). Le P. S. a confondu le domaine de la géographie et celui de la linguistique et sa grammaire rifaine comprend non seulement les véritables dialectes rifains, dans le sens linguistique du mot, mais aussi d'autres qui, comme ceux des B. Iznacen et des B. Bou Said, en sont aussi éloignés que le Zouaoua ou la Zenatia des B. Menacer. Que dirait-on d'un romaniste, qui mélangerait les formes de la langue d'oil et de la langue d'oc sous prétexte de donner une grammaire française? Si encore le P. S. avait

1. Julio-Setiembre, 1902, p. 660.

2. Voir p. xvii et surtout p. xix où il déclare ingénument que son livre est le « *primer ensayo sobre el dialecto bereber que se habla alrededor de nuestras plazas fuertes de Melilla y Menores* ».

soigneusement noté les particularités propres à chaque dialecte ou chaque groupe de dialectes [1], mais il les a toutes confondues en général : cette confusion ne jette pas peu d'obscurité sur la rédaction de son livre.

Comme il voulait faire une grammaire pratique à l'usage des Espagnols, il est tout naturel que le P. S. ait choisi la transcription qui se rapprochait le plus de la langue maternelle[2]. Toutefois, là où il a recours à des groupements de convention, il aurait pu se conformer à l'usage généralement adopté dans les manuels berbères du même genre [3]. Mais l'auteur n'est pas resté fidèle à son système : si le *q* berbère est rendu par *k* et le *k* berbère par *q* : un seul signe, l'*x*, sert à représenter le *kh* et le *ch* qui est confondu avec le *χ*. Le *j* (français et berbère) est rendu par un *y*, lettre qui existe en espagnol, mais avec un son différent. Le *ç*, réservé dans les autres manuels pour le *s'ad* a la valeur du *ʒ* (p. ex. *Ziçiçua* = *thiʒiʒoua*) [4]. La différence entre le *tch* et le *ch* n'est pas indiquée : c'est le même groupe (*ch* qui en espagnol sonne *tch*) qui sert à rendre les deux sons (p. 3) [5]. De même l'*l* transcrit à la fois ce son et celui de l'*r* dans les mots rifains où a lieu ce changement, et on lit p. 5 cet exemple qui ne laissera pas que de troubler les étudiants : « Corazón se escribe *ul*, léase *ul* ó *ur* » et en note « según las kabilas ó localidades «. Voilà qui est précis ! — On lit plus loin (ibid.) « Hay quienes pronuncian la *ll* como nuestros andaluces ó como la *j* francesa ». Ceci est destiné à justifier la forme *idja* (et non *ijja*) pour *illa* : le P. S. n'ayant rien compris au changement normal qui substitue en rifain l'*r* à l'*l* simple et le *dd*, ou parfois le *dj* (comme en Zénaga) à l'*l* double des autres dialectes [6].

Une autre cause d'erreur est la dissemblance non justifiée entre l'écriture et la prononciation. Ainsi on lit (p. 10) que l'*e* auxiliaire (?) suivi de *r*, se prononce *a* et, comme exemple de cette règle qui est loin d'être absolue [7] ; on trouve (p. 11) « niño se escribe *ajhérmuch*, léase

---

1. Il est inexact de limiter à *trois* les principaux dialectes berbères parlés au Maroc (p. VIII) : celui des B. Iznacen, compté inexactement parmi ceux du Rif (p. IX) appartient à un quatrième groupe, qui comprend aussi au Maroc, celui des Zeggou et des B. Bou Saïd.

2. A côté de cette transcription qui diffère de celles adoptées jusqu'à ce jour, il eût été utile, pour éviter toute ambiguité, de faire figurer une transcription en caractères arabes.

3. Ainsi le *h'* est rendu *jh*.

4. En conséquence, les sons emphatiques sont négligés dans la transcription comme l'auteur l'avoue ingénument (p. 7).

5. « La *ch* se pronuncia generalmente como en francés, aunque que en algunos casos excepcionales, que enseñara la práctica, suena tambien como en castellano ». Voilà une indication assez confuse !

6. Cf. sur ce phénomène mon *Etude sur les dialectes berbères du Rif marocaine*, Paris, 1899, in-8, p. 13-14.

7. Ainsi le P. S. cite *erçem* qui, suivant lui, doit se prononcer *arçem* (= *arʒem*). Or j'ai entendu *arʒem* chez les Bot'ioua et les Guélâia et *erʒem* chez les Temsaman.

ajhármuch » — alors pourquoi ne pas écrire simplement *ajhármuch*? On ne peut ici faire état de la question d'étymologie pour justifier la différence entre l'écriture et la prononciation.

Le P. S. ignore évidemment les autres dialectes berbères, et cette ignorance l'a conduit à formuler des règles confuses et inexactes. Ainsi on lit (p. 60) que l'*a* suffixe démonstratif se change en *u* chez les Kibdana et les B. Iznacen (*se cambia en* u). L'auteur ne semble pas se douter que *a* et *ou* (*u*) sont deux particules bien distinctes, qui existent simultanément dans plusieurs dialectes, p. ex. le zouaoua [1]. On trouve un autre exemple de cette ignorance dans la façon dont est formulée la règle 161 (p. 126). « Quelques féminins prennent avant le *z* (= *th*) final un *u* (= *ou*), *i* qui ne figure pas au masculin et il cite, entre autres exemples, *áçegça* (= *azegza*), vert, fém. *záçegçauz* (= *thazegzaouth*). Mais en réalité, il s'agit d'un *i* ou d'un *ou* qui existait au masculin et qui est tombé dans quelques dialectes excepté quand il était soutenu par la consonne finale du féminin. Ce n'est pas un *i* ou un *ou* ajouté au hasard comme semble le dire le P. S. C'est ainsi que dans le Rif même, en Bot'ioua, on trouve *agigzaou* ; en Guélâia, chez les Kibdana et les B. Iznacen (que l'auteur compte à tort parmi les dialectes rifains) *azizaou*, usité également au Dj. Nefousa, au Gourara, au Chaouia, au Touat, au Mzab, à Ouargla, à l'O. Rir', chez les B. Bou Said, les B. Snous, comme *azigzaou* en Zouaoua et chez les A. Khalfoun ; *azegzaou* à Bougie, au Tazeroualt, en Chelh'a, au Djerid, à l'O. Marsa, à côté des formes abrégées *azegza* à l'O. Marsa et à Bougie ; *aziza*, chez les B. Menacer, les B. Halima, les K'çour, les Haraoua, les B. Bou Said, les B. Snous, les Chaouia, l'Ouarsenis et les Bot'ioua du Vieil Arzeu. On a pu remarquer que plusieurs dialectes ont simultanément les deux formes. L'auteur est tombé dans la même erreur à propos de la formation du pluriel en *ouin* dans une catégorie de substantifs (p. 133).

Le chapitre des verbes renferme encore une erreur du même genre. En plus d'une grande confusion dans l'exposé des règles de formation des temps et des formes du verbe (p. 166 et suiv.), le P. S. a pris, comme on le faisait il y a plus de soixante ans, la forme habituelle (p. 168) pour l'indicatif présent qu'il distingue à tort du futur. Dans un autre passage (p. 171), il ne s'est pas rendu compte de la valeur de la particule *dh* (= *d'*) qui précède l'aoriste employé avec particule [2], quoiqu'il ait exposé la règle un peu plus loin (p. 207). Naturellement le chapitre concernant les formes verbales est incomplet. Même observations pour les noms verbaux ou noms d'actions où la forme identique à celle de l'impératif (p. ex. *irar*) est oubliée. La division des noms verbaux en noms de qualités abstraites ou noms abstraits

1. *Ibid.*, la différence signalée entre *en* et *in* est purement imaginaire.

1. Même erreur p. 74 en ce qui concerne l'analyse de la phrase *uar dhai içri* (= *ouar d'ai izri*) à comparer avec le passage analogue, mais exact, p. 76.

d'action (p. 308 et suiv.) est purement factice, et elle est encore compliquée par une subdivision en noms d'action masculins et noms d'action féminins.

La confusion est un des défauts principaux de cette grammaire et il apparait dans la classification des pluriels des substantifs. L'auteur l'aurait simplifiée s'il avait adopté le classement proposé il y a près d'un demi siècle par Hanoteau : pluriels externes, pluriels internes, pluriels internes et externes.

Quant aux pluriels arabes pour les mots passés en rifains [1] (p. 191-192) le chapitre qui leur est consacré est aussi inutile qu'incomplet : l'auteur ne signale que cinq formes de pluriels !

Enfin, je signalerai comme preuve du plan défectueux, le fait de rejeter dans une huitième partie, après les prépositions, adverbes, ce que l'auteur appelle les verbes qualificatifs (p. 379) confondant les verbes ordinaires avec les verbes d'état ; puis les comparatifs et les superlatifs (p. 384) qu'il aurait fallu joindre aux adjectifs et aux substantifs, enfin les pronoms personnels à qui un chapitre avait déjà été consacré. Sous le titre de syntaxe, ce n'est qu'un supplément aux parties précédentes dans lesquelles il avait déjà donné des règles de syntaxe : il aurait été plus logique d'y reporter celles-ci, surtout dans un manuel qui doit viser à la clarté et à la concision [2].

J'aurais eu nombre d'autres critiques à ajouter, mais je crois en avoir assez dit pour montrer que ce livre aura besoin, pour atteindre le but que se propose l'auteur, d'être entièrement modifié. Il est certain que le P. S. a consacré à son œuvre une somme considérable de temps et de travail : mais, faute de connaissances préliminaires, sa peine n'a pas porté les fruits qu'il attendait. Une grammaire du dialecte rifain (le vrai), comme celle que M. Stumme a donnée de celui du Tazeroualt, reste encore à faire.

René Basset.

F. Aussaresses. **L'auteur du Strategicon** (extr. de la *Revue des Études anciennes*, janvier-mars 1906, Bordeaux, Féret et fils ; Paris, Fontemoing, 19 p.).

Cet article intéressant est dû à un jeune étudiant de la Faculté des Lettres de Bordeaux ; il s'agit du *Strategicon*, traité de science militaire de la fin du vi^e siècle, dont l'auteur serait l'empereur byzantin Maurice, mais qu'une opinion plus accréditée attribue à un autre personnage, Urbicius ou Rufus. M. Aussaresses conclut son étude par

1. Dans sa préface, le P. Sarrionandia n'a pas su distinguer les époques des emprunts faits par les Berbères à la langue arabe (p. viii). Des mots comme *ljemâ* appartiennent à une autre période que *tamezgida* et pourtant c'est le même mot arabe qui a fourni l'un et l'autre.

2. Tout au plus le chapitre X, relatif à la construction de la phrase en rifain, pouvait être mis à part.

ces mots pleins d'une sage prudence : « L'auteur du *Strategicon* est-il Maurice généralissime et futur empereur? Rien ne permet de le nier, rien ne le laisse affirmer catégoriquement, tout donne à le croire. » De fait, le portrait que nous donne M. A. de l'auteur inconnu, d'après les renseignements du texte lui-même, n'est pas sans analogie avec celui que fait Simocatta de l'empereur Maurice; l'époque de la composition est fort bien déduite des données ethnographiques de l'ouvrage, et même de sa langue, quoique ces dernières considérations soient bien superficielles. M. A. ne pourrait-il étudier ce point de plus près, puisqu'il compte, nous dit-il, reprendre ce travail en vue d'une thèse? Les manuscrits connus n'indiquent pas l'auteur; un seul porte l'attribution suivante : Μαυρικίου τακτικὰ τοῦ ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γεγονότος. La conjecture ἔπειτα pour ἐπὶ τοῦ se présente immédiatement à l'esprit; et M. Aussaresses a eu le tort de supprimer, dans le tirage à part, la note finale de son article dans la *Revue des Etudes anciennes,* où il informe le lecteur que M. Fournier, l'un de ses maîtres, a déjà attiré son attention sur ce point. En tout cas, la lecture serait à vérifier.

MY.

C. ROBERT. **Zum Gedächtnis von Ludwig Ross** (portrait). Berlin, Weidmann, 1906, 28 p.

Le discours prononcé par M. C. Robert en inaugurant ses fonctions de recteur à l'Université de Halle, le 12 juillet 1906, est consacré à la mémoire de L. Ross. Il est peu de voyageurs en Grèce et dans les îles grecques de la Méditerranée qui n'aient eu recours aux ouvrages de cet infatigable explorateur; les *Archæologische Aufsätze* et les *Inselreisen* font toujours partie du bagage de ceux qui vont à la recherche des antiquités grecques, et M. R. insiste justement sur ce point. La carrière de Ross est retracée dans ses moindres détails, et son caractère, son activité, son amour pour la science sont proposés en exemple aux étudiants, que toutefois l'orateur met soigneusement en garde contre les utopies et les défauts de méthode que Ross ne sut pas toujours éviter. « Vous apprendrez de Ross, leur dit-il en terminant, comment l'on consacre sa vie au service de la science, comment l'on reste fidèle à sa conviction; vous apprendrez, ajoute-t-il non sans quelque mélancolie, l'art pénible de renoncer à l'approbation et à la reconnaissance de vos contemporains ; mais le vrai savant trouve toujours son heure, ne fût-ce qu'après sa mort. »

MY.

Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften von Karl Krumbacher (Sonderabdruck aus dem XVII. Bande der *Neuen Jahrbücher für klassische Philologie*, pp. 601-660). Leipzig, Teubner, 1906; IV-60 pp. et 15 pl. in-8. Prix : 3 Mk. 60.

M. Krumbacher voudrait que le philologue, l'archéologue, l'historien de l'art sût photographier et connût toutes les ressources que la reproduction mécanique peut offrir à l'étude et à l'enseignement. Il met à cet apostolat l'ardeur, l'activité et l'esprit qu'on lui connaît. Il appelle aussi l'attention des gouvernements, des académies, des bibliothèques et des dépôts d'archives, soit sur la nécessité d'ententes internationales, soit sur l'incommodité de certains règlements et de certaines pratiques.

L'article étudie l'usage de la photographie dans la recherche et l'enseignement, les méthodes de photographie et leur prix de revient, les variétés de reproduction, les relations avec les bibliothèques, les archives et les musées. Quinze planches montrent les appareils en fonction ou les résultats des divers procédés. Nous avons là des reproductions des manuscrits de Munich : grec 3 (XIe s. ; recueil de légendes de saints); lat. 22501 (VIe s. ; bréviaire d'Alaric); lat. 4660 a (XIIe-XIIIe s. ; *Carmina burana*); lat. 22053 (vers 800; *Wessobrunner Gebet*, le plus ancien manuscrit allemand); germ. 25 (*Heliand*, IXe s.); or. mixtus 72 (sentences du Pandjâb, écrites à l'encre blanche sur fonds noir); gr. 430 (Thucydide du XIIe s.).

On ne doit pas faire un reproche à M. K. de donner plus de détails sur l'Allemagne et les manuscrits grecs que sur les entreprises faites dans d'autres pays ou sur les manuscrits latins. Il ne vise pas à être complet. Cependant il eut été bon de mentionner la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain. Cette collection est au moins aussi riche que celles qui sont citées. De plus, elle se prête à merveille à cet enseignement pratique, sur documents, que M. K. recommande justement. Il y a vingt ans et plus, M. Louis Havet, pour l'introduction à la philologie latine, se servait des planches de la *Paléographie*; maintenant que les élèves de M. Havet sont dispersés dans toute la France, la méthode est bien connue chez nous, et sans doute pratiquée dans la limite des crédits et des programmes. — M. K. a aussi raison de ne pas répéter sur la carte postale des critiques de dédaigneux; il la recommande. Il pourra citer, dans une prochaine édition, les cartes postales de *Pro Alesia*, qui sont une tentative fort intéressante de diffusion archéologique. — Parmi les entreprises de publications de manuscrits complets, il eût fallu mentionner une des plus anciennes, celle que dirigeait M. Clédat et qu'exécutaient MM. Lumière de Lyon, où ont paru le psautier vaudois, le *Sangermanensis* de Catulle et quelques autres. L'exécution laissait à désirer : ces reproductions remontent à plus de quinze ans, *grande aeui spa-*

tium, surtout pour la photographie. Mais la tentative a sa place dans l'histoire des arts de reproduction. — P. 610, M. K. loue les couleurs de la nouvelle publication du Bréviaire Grimani : y met-il une grande confiance? En tout cas, une publication antérieure, de prix très modéré et de format maniable, suffit pour l'usage courant et aurait pu être rappelée. — P. 614, M. K. approuve l'idée de reproductions réduites, recommandée au congrès de Liège par M. F. Chambon et M. S. Reinach. Il ne sait pas que bien avant, elle a été mise en pratique par M. Omont, avec le concours de la maison Berthaud (Paris, 31, rue de Bellefond et à la librairie Leroux). J'ai annoncé dans cette revue le manuscrit de l'Anthologie latine (*Salmasianus*) et le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours. D'autres manuscrits ont paru dans la même collection.

Si la brochure de M. Krumbacher est susceptible d'additions, elle apporte aussi des enseignements. Elle fait bien connaître en particulier le procédé Spitzer, encore tout récent, qui spécialement pour les manuscrits rendra peut-être de meilleurs services que l'autotypie ou similigravure. Parmi les planches, nous avons la même page de Thucydide en héliogravure, en photozincographie, en similigravure et en gravure Spitzer. La grandeur est réduite de moitié. Il semble que, avec cette échelle, tout le manuscrit pourrait, à peu de frais et dans de bonnes conditions pour la lecture, être reproduit par le procédé Spitzer. Au contraire, pour une peinture de vase comme celle de la pl. 10, l'autotypie ou simili paraît préférable.

P. L.

Notices sur quelques manuscrits normands conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, par Étienne Deville. — Évreux, imp. de l'Eure; Paris, H. Champion, 1904-1906, 10 fasc. in-8° de 18, 22, 32, 58, 12, 10, 31, 12, 10 et 9 pages.

M. Étienne Deville a entrepris de signaler à l'attention des érudits normands l'ensemble des manuscrits qui intéressent leur province ou qui en proviennent, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Le plan qu'il s'était proposé dès le début a varié pendant l'exécution : ce n'est plus 17 paragraphes ou fascicules qui lui ont été nécessaires pour la présentation des volumes en question, mais seulement 10. Cinquante-huit manuscrits théologiques ou historiques, de textes sacrés ou liturgiques, juridiques ou littéraires, ont été étudiés par lui.

Le premier fascicule est consacré aux quatorze volumes qui proviennent du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge (Calvados). A côté de livres purement liturgiques écrits pour l'usage des chanoines Augustins qui y ont vécu, je ne vois guère à signaler ici que les constitutions de l'ordre de ces religieux. — Les manuscrits qui

sont venus du prieuré de Saint-Lô de Rouen (deuxième fascicule) sont aussi des Bibles, missels, antiphonaires, livres d'heures, etc., mais parmi eux se trouve décrit un volume du XVIe siècle contenant les coutumes de Normandie. — Sous la dénomination synthétique de manuscrits rouennais, nous avons ensuite, à côté d'ouvrages liturgiques que je ne mentionnerai plus désormais, un recueil des coutumes de Rouen, un armorial de Normandie, une compilation sur l'histoire de cette province depuis les temps mérovingiens jusqu'en 1652, un recueil de titres intéressant plusieurs familles normandes et enfin, décorée du titre de *Selecti Normaniae flores*, une collection d'éloges en vers latins, rédigés en 1789 par le chanoine M.-H. de Chaligny, sur les hommes célèbres et quelques villes de la province. — L'analyse d'un ancien cartulaire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, qui paraît aujourd'hui perdu, a été reproduite textuellement dans son quatrième fascicule par M. Ét. D. d'après le manuscrit 1656 de Sainte-Geneviève et rendra plus de services à l'histoire. Les actes les plus importants ont donné lieu en effet à une notice assez développée et les noms des témoins paraissent avoir été relevés avec assez d'attention. Malheureusement, les dates, en général, n'ont pas été conservées et c'est ce qui rendra parfois difficile l'utilisation des textes. L'éditeur les a annotés, en identifiant les noms de personnes et de lieux, mais souvent trop brièvement ; il s'en faut encore qu'il ait réussi à piquer une note sous chaque nom. — Les manuscrits lexoviens sont seulement au nombre de deux : ce sont un des multiples exemplaires de la Légende dorée et un livre d'heures à l'usage de Lisieux, dont la description signale des miniatures intéressantes (XVe siècle). — M. Ét. D. a imprimé ensuite la notice d'une histoire du prieuré du Plessis-Grimould, composée en 1703 par le prieur Ange Le Bachelier. Elle est divisée en deux parties, la seconde en latin ayant seulement servi à la rédaction de la première. — Ont été classés dans un septième fascicule, sous la rubrique de manuscrits ébroiciens, huit manuscrits ayant d'une façon directe ou indirecte quelque rapport avec Évreux et le département de l'Eure. A côté d'un recueil de droit canon, qui contient les Clémentines et qui par conséquent ne peut être que du XIVe siècle et non du XIIIe, comme l'a imprimé M. Ét. D., j'y relève les remarques de Le Nain de Tillemont sur le Bréviaire d'Évreux, une lettre écrite de cette ville, le 6 janvier 1726, sur les cérémonies de la fête de saint Vital et les abus auxquels elles avaient donné lieu (elle est ici publiée en entier ; bien qu'elle ait paru, à sa date, dans le *Mercure de France*, M. Deville a eu raison de rééditer cette curieuse notice), une Vie de Claude de Sainctes, évêque d'Évreux, par le P. Nicolas Lagoille et une Vie d'H.-M. Boudon, grand-archidiacre d'Évreux et l'un des instituteurs du Séminaire des Missions étrangères à Paris. — Cinq manuscrits sont présentés comme provenant du département de la Manche : je ne

signalerai que le Nobiliaire-armorial de la vicomté de Valognes et le rouleau du bienheureux Vital, premier abbé de Savigny au diocèse d'Avranches, copie de l'original des Archives nationales publié par M. L. Delisle (*Rouleaux des morts*, p. 281). — Deux seulement concernent les pays qui forment aujourd'hui le département de l'Orne : l'état des sièges royaux dans la généralité d'Alençon avec les noms, parenté et alliances des juges (1667) ; les constitutions du chapitre régulier de la cathédrale de Séez, rédigées en 1519 et 1521. — En dernier lieu, M. Deville analyse très sommairement un manuscrit des Chroniques de Normandie, le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport, déjà connu et utilisé ; un recueil touchant les possédées de Louviers, et un dernier volume renfermant, à côté de la règle de saint Augustin, du *de Miseria hominis* de Lotario de'Segni, l'histoire de la fondation de l'abbaye de Sainte-Barbe-en-Auge en 1127-28.

En général, les notices de M. Ét. D. sont assez complètes et suffisent à donner un compte exact des manuscrits étudiés ; elles comportent l'indication de toutes les miniatures, elles donnent la nomenclature des différents possesseurs ; quelques pages mêmes, d'une importance particulière, ont été reproduites intégralement. Je ferai cependant un reproche à l'auteur : c'est de n'avoir pas rempli les abréviations dans ses éditions de textes. Rien n'est fatigant comme de lire par exemple le mémoire rédigé par le neveu de Claude de Sainctes (p. 21 du 7e fascicule), avec « boe » pour « bonne », « nre sct » pour « nostre sainct », « sestant recoadé » pour « s'estant recommandé », etc. Outre que cela facilite les coquilles d'imprimerie : « virou » pour « viron » ou « environ », etc. Mais, somme toute, l'entreprise de M. Deville est très méritoire et son exécution louable.

L.-H. Labande.

K. Waliszewski. **Ivan le Terrible**, in-8° de VI + 563 pp. avec index des noms propres et carte. Paris, Plon-Nourrit. 8 fr.

M. Waliszewski fait de l'histoire russe non pas certes en amateur, mais en flâneur. Il aime les grands sujets et les sujets piquants : la figure assez mystérieuse d'Ivan le Terrible l'a tenté et il lui a consacré un très captivant volume. Il cherche à expliquer les raisons de son choix : à quoi bon ? Ce choix se justifie de lui-même, d'abord par le peu de choses précises que notre public connaît sur ce célèbre tsar, et ensuite, par le livre si vivant que M. W. lui a consacré.

Chaque fois qu'il s'agit de traiter, comme ici, devant le grand public, un sujet russe, des explications préalables sont nécessaires. M. W. n'a pas jugé à propos de s'en dispenser : il a, tout au contraire, et nous sommes loin de lui donner tort, présenté en manière d'introduction un long préambule de 125 pages sur le XVIe siècle russe. Cette

partie de son livre sera certes accueillie avec reconnaissance par plus d'un lecteur. M. W. excelle d'ailleurs dans ces tableaux brossés à grands traits d'un système ou d'une époque.

Dès que M. W. aborde la personne d'Ivan, on retrouve chez lui la même tendance à se tenir un peu loin des petits détails, tout en s'amusant çà et là aux bagatelles de la route. Il n'entrait point, apparemment, dans l'intention de l'écrivain de nous initier par le menu à la politique du grand tsar : il s'est contenté de nous montrer, en quelques chapitres adroitement composés, les principales étapes du règne : la prise de Kazan, la conquête et la perte de la Livonie, la conquête de la Sibérie. Puis, après nous avoir montré les réformes d'Ivan IV et conté les bizarreries de sa vie intime. M. W. s'est attaché à expliquer la psychologie de ce prince décevant et mystérieux. C'est là que nous l'attendions. Il repousse d'abord l'explication par la folie, vraiment par trop simple, et qui n'explique rien du tout. Au contraire, M. W. fait un effort très intéressant pour replacer Ivan IV dans son siècle, et pour nous faire voir que telles actions qui nous paraissent aujourd'hui révéler une maladive inconséquence, sont au contraire parfaitement justifiées par les habitudes et la morale du temps.

Çà et là, on rencontre des tableaux joliment dessinés, comme celui de la prise de Kazan, et des portraits en traits vifs, comme ceux de Bathory, de Kourbski et de plusieurs autres contemporains [1]. En résumé, un livre charmant à lire et qui donnera du XVIe siècle d'Ivan IV une idée un peu embellie, peut-être, et un peu intellectualisée, mais présentée avec beaucoup d'adresse et d'agrément.

Jules Legras.

Les Combattants français de la guerre américaine, 1778-1783. Listes établies d'après les documents authentiques déposés aux Archives nationales et aux Archives du ministère de la Guerre, publiées par les soins du ministère des Affaires étrangères. Washington, Imprimerie nationale, 1905. In-4°, 453 pages.

En 1903, notre ministère des Affaires étrangères a fait publier (Paris, ancienne maison Quantin) les listes des *Combattants français* qui avaient pris part à la guerre de l'Indépendance américaine; elles

---

1. M. W., qui écrit le français comme bien peu d'étrangers le pourraient faire, nous permettra de lui signaler quelques expressions qui, n'étant pas tout à fait justes, font tache dans sa phrase coulante et volontiers colorée. Exemple : p. 205 et passim. *De la* Troïtsa ; *à la* Troïtsa, pour : *du* ou *au* monastère de Troïtsa. — p. 289 : *fouetter jusqu'à mort,* pour : jusqu'à *la* mort. — id. 40 vierges *violentées*, pour *violées*. — De plus, les transcriptions russes ne paraissent pas faites selon un plan, mais livrées au hasard. Ainsi, le mot *igoumène* est imprimé tantôt avec le g russe, qui est entré dans notre langue, tantôt avec une aspiration : (cf. p. 205, 493, 495). Ou bien le nom patronymique Sémionovitch est transcrit : *Siémiénovitch*. M. W. sait trop bien le russe pour ne pas supprimer des taches de ce genre.

avaient été dressées par une commission franco-américaine, dont le président était M. H. Mérou, consul de France à Chicago. Cette publication fut accueillie avec beaucoup de faveur aux États-Unis, où l'on a conservé le souvenir reconnaissant de l'action diplomatique et militaire du gouvernement de Louis XVI Aussi le Sénat de Washington décida, en décembre 1903, qu'une nouvelle édition de la publication du gouvernement français serait faite à son propre usage. Le colonel Chaillé-Long, dont le nom jouit en France comme aux États-Unis d une sympathie justement méritée et qui avait été membre de la première commission, fut chargé de ce soin. L'édition américaine vient de paraître, avec le même titre que l'édition française, dans le même format et avec les mêmes gravures.

L'introduction historique de M. Mérou a été reproduite dans son texte français et traduite en anglais. Le colonel Chaillé-Long l'a fait suivre de quelques documents sur la *Society in France of the Sons of the american revolution*. A la suite des listes des officiers et soldats de terre et de mer, l'éditeur américain a publié un index, qui ne comprend pas moins de quarante-six mille noms environ. Ce gigantesque répertoire alphabétique est pour l'édition de Washington un enrichissement précieux. Il permettra de retrouver tout de suite les noms de tous les combattants qui composèrent les escadres de d'Estaing, de Grasse, de Guichen, de Ternay, et les régiments de l'armée de Rochambeau [1]; il peut fournir aussi de curieux renseignements sur l'onomastique française vers la fin du XVIIIe siècle.

G. Lacour-Gayet.

Boissonnade, **Saint-Domingue à la veille de la Révolution et la question de la représentation coloniale aux États-Généraux.** Paris, Geuthner, 1906, 1906. In-8, de 300 pages.

L'auteur raconte dans cet ouvrage un événement peu connu, qui, en lui-même, a une médiocre importance, mais qui entraîna des conséquences assez graves. Quand les États-Généraux eurent été convoqués, les grands propriétaires de l'île, tant ceux qui résidaient en France que ceux qui étaient fixés dans la colonie, réclamèrent le droit d'élire des députés. Ils espéraient que leurs mandataires réussiraient

---

1. P. 131. Au lieu de *l'Ivelly*, lire la *Lively*; c'est le nom d'une prise anglaise, qui continua à figurer avec son ancien nom dans la liste des bâtiments français. — On pourra comparer les états des escadres et des états-majors dressés par M. Mérou et reproduits par le colonel Chaillé-Long avec ceux que j'ai donnés dans la *Marine militaire de la France sous Louis XVI*; ils présentent quelques différences. L'édition américaine des *Combattants français* n'a pu en tenir compte; elle paraissait à Washington à peu près en même temps que la *Marine sous Louis XVI* paraissait à Paris.

à obtenir la liberté commerciale par l'abolition du pacte colonial et qu'ils empêcheraient la propagande anti-esclavagiste de produire des effets légaux. Mais leurs démarches furent vaines et la cour repoussa leur requête. Ils décidèrent alors de passer outre, et en janviers-mars 1789 une petite minorité d'électeurs nomma 31 députés. L'assemblée nationale hésita beaucoup à les admettre; mais leur adroite ténacité finit par triompher de sa répugnance et, le 4 juillet, elle les accueillit en réduisant leur nombre à 6. M. Boissonnade estime que ce succès fut fâcheux pour les planteurs; car la présence de leurs députés eut pour résultat d'appeler l'attention de l'Assemblée sur les problèmes coloniaux, et les planteurs n'avaient rien à y gagner. Le pacte colonial, si gênant pour eux, subsista parce qu'il servait les intérêts de la métropole. Par contre, la question de l'égalité des races et de l'esclavage se trouva désormais posée, et il était aisé de deviner dans quel sens la Constituante la trancherait. Aussi un contemporain voit-il dans cet épisode « la source des malheurs qui ont perdu les habitants de Saint-Domingue ». M. Boissonnade a montré dans le récit de ces faits ses qualités habituelles d'exactitude, de justesse et de clarté. Il a eu surtout le mérite de saisir le motif réel de cette agitation électorale et de comprendre que la raison principale de la campagne menée par les planteurs était d'ordre économique. Il s'agissait, pour eux, non pas de revendiquer et d'exercer un droit politique, mais de défendre leurs intérêts de propriétaires et de négociants.

P. G.

Un épicurien sous la Terreur. **Hérault de Séchelles** (1759-1794), d'après des documents inédits par Emile Dard. Paris, Perrin, 1906, in-8° écu de 388 pages. Prix : 5 francs.

Hérault de Séchelles. — **Œuvres littéraires**, publiées avec une préface et des notes, par Emile Dard. Ouvrage orné d'un portrait. Paris, Perrin, in-16 de XIII-262 pages. Prix : 3 fr. 50.

La destinée de Hérault de Séchelles est un exemple peu commun des changements déconcertants que la Révolution produisit dans le cours de certaines existences. Ne semblerait-il pas que Séchelles aurait eu, au moins par sa naissance et sa situation sociale, de bien légitimes motifs pour rester attaché à l'ancien régime? Il était proche parent de la duchesse de Polignac et du maréchal de Contades. Son père, tué à l'ennemi pendant la guerre de Sept Ans, alors qu'il était colonel du régiment de Rouergue, lui avait laissé un nom accrédité et lui avait ouvert la carrière. Mais la tournure de son esprit ne l'attirait pas vers l'armée. Les idées captivaient son intelligence, les théories nouvelles sa curiosité; il était l'admirateur déclaré de Buffon; il s'était lié avec l'écrivain suisse Lavater, avec Lassalle, ce philosophe parfois un peu saugrenu. Sa situation de fortune, bonne, sinon brillante, un phy-

sique séduisant, une certaine réputation littéraire et oratoire inclinaient cependant Séchelles vers une existence d'épicurien où il partageait son temps entre les divertissements de l'esprit et les plaisirs.

En 1789, il assiste à la prise de la Bastille : tel est son premier contact avec la Révolution. Le 6 décembre 1790, il est nommé juge aux nouveaux tribunaux du département de Paris : cette circonstance, qui est un acte d'adhésion au régime nouveau, le brouille avec sa famille. Les raisons qui ont déterminé l'évolution définitive de son esprit vers la Révolution ne nous sont malheureusement pas connues, vu le manque de toute autobiographie ou confession quelconque. Quoi qu'il en soit, Hérault de Séchelles se lance dans le monde politique ; de rapides et brillantes étapes le conduisent à l'Assemblée législative, à la présidence du club des Jacobins, et à la présidence de l'Assemblée elle-même (9 septembre 1792). Un moment avec les Girondins, comme eux il pousse à la guerre ; toutefois, l'enthousiasme sentimental, mais parfois chimérique, contraire à son caractère froidement matérialiste et positif, l'éloigne d'eux et le rapproche de Danton qui va exercer sur lui un irrésistible ascendant. Séchelles apparaît bientôt nettement terroriste : il s'est prononcé pour la condamnation, sinon pour la mort du Roi, il préside le 2 juin 1793 à la proscription des Girondins, et il se montre — et M. D. a bien établi le fait — promoteur résolu de la mort de la reine. Il a sa part de responsabilité aussi dans la féroce conduite de Carrier à Nantes. N'a-t-il pas écrit à ce personnage : « nous pourrons être humains quand nous serons assurés d'être vainqueurs ? » Formule du terrorisme par système, pensée qui avait quelque chose de grand dans son horreur même, mais dont il était dangereux d'abandonner l'application à un exécuteur sanguinaire comme Carrier. Quant à lui, Séchelles, il n'était pas cruel ; il était, au contraire, humain, modéré, sans compter ses autres qualités de caractère : son affabilité, son dévouement à ses amis, etc., sur lesquelles le témoignage de ses contemporains est à peu près unanime.

Sa conduite politique, qui semblait violenter son caractère, a pu ainsi le faire suspecter de charlatanisme ; et il est possible que sous la dictature de Robespierre, emporté par les événements bien au delà de ses convictions, Hérault de Séchelles ait forcé son rôle de terroriste. M. D. ne nous le montre-t-il pas d'un côté « partisan déterminé de la mort de la Reine » (p. 276), réclamant tout haut la mort des aristocrates, traitant les modérés de scélérats, et de l'autre, comme Danton, dérobant « en secret à la faux révolutionnaire le plus de victimes qu'il pouvait » ? (p. 287-288).

A la fête de la Constitution, du 10 août 1793, qu'il conduisit comme président de la Convention, Hérault de Séchelles avait fait l'admiration de la foule par sa belle prestance et sa grandiloquence. Cette cérémonie, où une invocation toute matérialiste était adressée à la Nature, annonçait le culte consacré peu après par Chaumette et Cloots

à la déesse Raison ; mais elle marquait aussi un des différends les plus profonds qui devaient brouiller les matérialistes avec les déistes, les dantonistes avec les partisans de Robespierre. Dénoncé comme aristocrate, Hérault de Séchelles, le principal auteur de la Constitution de 1793, était englobé dans le procès des Dantonistes et exécuté le 5 avril 1794.

L'écrivain en Séchelles surpassait l'orateur trop souvent pompeux et théâtral : la publication de ses œuvres littéraires l'atteste encore aujourd'hui. La charmante *Visite à Buffon* n'a pas du tout vieilli ; on se plaît à y retrouver les mêmes qualités de style et d'esprit qui en avaient fait jadis le succès : cette aisance et cette élégante simplicité de la forme, cette finesse d'observation ; le portrait de Buffon est vivant, inoubliable. Les *Détails sur la société d'Olten* offrent des traits de mœurs saisis avec esprit, malgré quelque parti pris caricatural. Les autres morceaux, qui achèvent de composer le volume, se lisent encore, quoique parfois obscurs ou maniérés. Peut-être M. D. aurait-il été bien inspiré de citer à titre de comparaison quelques fragments de l'*Eloge de Suger*, ouvrage de la jeunesse de Séchelles.

Ty.

Alfred Stern, **Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden** von 1871. 3er Band. Berlin. Hertz, 1901, xii-419 p. in-8°. 4er Band II Abteilung. **Geschichte Europas von 1830 bis 1848.** Ier Band. Stuttgart et Berlin. 1905. Cotta, xviii-617 p. in-8°.

M. Stern continue avec courage la gigantesque entreprise d'une Histoire de l'Europe de 1815 à 1871, — si gigantesque qu'après le tome III, arrivé à 1830, l'éditeur (un nouvel éditeur) a eu la prudence de couper l'ouvrage en sections. La partie déjà parue devient la section I ; le reste sera encore divisé en plusieurs sections, car la section II (dont le tome Ier forme le 4e de l'ensemble) ne comprendra que la période 1830-48.

L'œuvre est énorme : M. St. ne s'est pas borné à une vue générale

---

1. Page 20 : lire Cloots, au lieu de *Cloots* ; p. 80, Epremesnil (*Espremesnil*) ; p. 185, La Tour d'Auvergne Corret (*La Tour d'Auvergne Carret*) ; p. 188, Jeanbon (*Jean Bon*) ; p. 287, Lubomirska (*Lubomiska*), Thianges (*Thyanges*). — A propos de la mission de Séchelles dans le Haut Rhin, M. D. ne parle pas d'une lettre intéressante de Scherer à ce représentant, datée de Blotzheim, 12 décembre 1793, qui se trouve aux archives de la guerre. Il y est dit notamment : « Nous avons aussi célébré hier la fête de la Raison à Huningue, et, ne t'en déplaise, notre fête a été plus gaie que la tienne. Soixante vierges ou supposées telles ornaient la cérémonie ; on a dansé la carmagnole autour de l'arbre de la Liberté ; après avoir chanté les hymnes patriotiques de ta composition au temple de la Raison, le curé a prêché comme un sot, quoique bon patriote ; j'ai dit quatre mots aux soldats qui ont fait un assez bon effet... »

de l'évolution politique de l'Europe ; il entre dans le détail de l'histoire intérieure de chacun des États, il suit le détail des négociations et des guerres. Il ne se contente pas de rassembler les renseignements contenus dans les documents imprimés, il essaie de les contrôler par des recherches dans les documents inédits des archives de toute l'Europe. Il a fait porter ce travail d'érudition (autant qu'on en peut juger en l'absence de toute bibliographie d'ensemble) sur les archives de Paris (affaires étrangères), de Vienne, de Berlin, de Londres (Record Office), de Berne, de plusieurs petits États allemands (Hanovre, Carlsruhe, Francfort) ; sans compter le Musée polonais de Rapperschwyl.

J'ai déjà eu l'occasion de dire combien est solide l'érudition de M. St. Il sait tout ce qui a été publié dans tous les pays d'Europe ; il a lu les documents et les travaux historiques en toutes langues ; il les a analysés avec exactitude, jamais on ne relève d'erreur grave dans ses exposés ; il en a extrait avec intelligence des renseignements sûrs et instructifs. Il a presque toujours bien vu l'essentiel, bien compris le caractère des événements et des sociétés.

L'exposition est agencée suivant la tradition de Gervinus qui lui-même, je pense, imitait les Histoires universelles de l'antiquité. L'histoire intérieure de chaque État est intercalée au milieu de l'histoire extérieure des négociations et des guerres, sous la forme d'une revue des événements politiques de ce pays pendant une période de quelques années, placée (d'ordinaire en un chapitre distinct) à l'endroit où cet État a l'occasion de jouer un rôle important dans le concert des diplomates, ou du moins d'attirer sur lui leur attention. Voici cet ordre pour la période traitée dans ces deux volumes [1].

Tome I. 1. La Russie. 2. Débuts de Nicolas I (au dedans, puis au dehors). 3. Intervention de Canning en Portugal. 4. « Navarin » (histoire de la Grèce depuis 1826). 5. Guerre russo-turque. 6. Indépendance de la Grèce (depuis 1828). 7. Allemagne (Zollverein). 8. Péninsule ibérique. 9. Angleterre. Émancipation des catholiques. 10. France. Charles X (depuis 1824 jusqu'aux ordonnances de 1830).

Tome II. 1. France jusqu'en 1831. 2. Pays-Bas depuis 1815 et Révolution de 1830. 3. Révolution de Pologne (1830-32). 4. Révolution en Italie jusqu'à 1832. 5. Fondation du royaume de Belgique (jusqu'à 1830). 6. Influence de la Révolution en Allemagne (petits États du Nord, Prusse, Allemagne du Sud) et réaction jusqu'en 1834. 7. Suisse (depuis 1815 jusqu'à 1833). 8. Les grandes puissances et la Jeune Europe (Mazzini, relations entre les grandes puissances, essais

---

1. T. III, p. 399, ligne 17, lire *à* M. de Villèle. — p. 330, à propos du sacre de Charles X, il s'agit des écrouelles. — IV, p. 447, la Navarre ne peut pas être comptée au nombre des provinces basques (ailleurs, p. 458, il est dit correctement « Navarre *et* provinces basques ».)

d'intervention en Suisse jusqu'à 1835. 9. Espagne et Portugal (1831-35). 10. Grèce et Turquie jusqu'à 1835. 11. Angleterre; la réforme et ses conséquences directes (jusqu'à 1836). 12. France. Gouvernement de Louis-Philippe (conflits avec les partis jusqu'aux lois de septembre 1835).

Il serait oiseux de discuter un plan où chaque coupure chronologique et l'ordre de chaque chapitre pourrait donner lieu à un long débat, sans qu'on puisse apporter ni pour ni contre autre chose que des impressions et des préférences personnelles.

Plusieurs de ces chapitres contiennent des parties originales fondées sur les documents inédits trouvés par M. St. dans les archives. J'ai essayé de dresser la liste de ces contributions de détail à l'histoire contemporaine, je renonce à la publier, elle serait trop longue. Je me borne à signaler les rectifications ou les additions les plus importantes à nos connaissances :

Tome III, p. 21-25, sur les entreprises d'Arakcheief en Russie ; (sur le soulèvement décabriste les inédits n'ont pas donné de résultat nouveau). P. 101 et p. 281-296, sur les intrigues en Portugal. P. 177-183, les préliminaires de la paix d'Andrinople. P. 352-3, l'ordonnance de Charles X sur les petits séminaires. P. 376, l'expédition d'Alger (lettres confidentielles entre Polignac et Rayneval).

Tome IV. p. 44 et suiv., la reconnaissance de Louis-Philippe par les gouvernements d'Europe. P. 96 et suiv., la révolution belge. P. 113, la mission du prince d'Orange. P. 228, l'expédition d'Ancône. P. 320 et s., les tentatives d'intervention contre le mouvement libéral des petits États allemands en 1832. P. 413 et s., l'intervention contre les réfugiés en Suisse en 1835. P. 457-59, l'intervention anglaise et française dans la guerre carliste.

Les documents inédits utilisés par M. St. étant presque tous œuvre de diplomates, les nouveautés sont surtout des détails d'histoire diplomatique ou, quand il s'agit d'histoire intérieure, des anecdotes ou des paroles de gens haut placés rapportées par des diplomates. On ne peut s'attendre que des renseignements de ce genre renouvellent la conception des événements ni qu'ils ouvrent des jours nouveaux sur le caractère des sociétés. Dans l'ensemble, l'histoire contemporaine de M. St. ne s'écarte donc pas beaucoup de la vulgate telle qu'elle apparaît dans les histoires de Bulle, de la collection Oncken ou de la Staatengeschichte; mais certaines parties paraîtront nouvelles au public, en particulier les chapitres sur la Russie sous Alexandre I, et sur la Suisse. Le ton est toujours pleinement scientifique. M. St. garde en présence de la démocratie, même révolutionnaire, une liberté d'esprit qui est devenue très rare dans les livres écrits en allemand.

Une connaissance si complète des publications antérieures, une

intelligence si juste des faits historiques, un travail si énergique dans les dépôts de documents inédits, tout cela aurait donné à M. St. le droit d'adopter librement des formes nouvelles en harmonie avec sa méthode de travail. Mais on dirait que par excès de modestie il se soit assujetti à toutes les traditions. J'ai déjà indiqué, à propos des premiers volumes, l'incommodité du plan général qui, entremêlant l'histoire intérieure à l'histoire extérieure, oblige à courir sans cesse d'un pays à l'autre et à hacher l'exposé de l'évolution intérieure des sociétés.

Le même respect de la tradition paraît avoir inspiré le système de références. M. St. en est resté aux notes isolées au bas des pages, qui rend impossible de se faire une idée d'ensemble de la nature et de la valeur des sources employées pour chaque question — sans compter l'impossibilité de retrouver un document indiqué par un simple renvoi à un dépôt d'archives (III, p. 353, n. 2 « Arch. Paris » (*sic*) IV, p. 309, n. 2 « Notenwechsel... aus dem Sommer 1831. Arch. Berlin) [1]. Pourquoi M. St. n'a-t il pas adopté la forme claire et commode de la Bibliographie classée et critique suivie maintenant dans la plupart des travaux d'histoire moderne et que nous exigeons même à Paris dans nos thèses de doctorat?

C'est encore la vieille tradition allemande qu'on retrouve dans le style, plein d'expressions proverbiales et de métaphores conventionnelles qui empêchent de décrire les réalités par des termes propres et précis.

Je crois même sentir l'influence de la tradition dans la place énorme faite aux menus faits traditionnels de diplomatie, de guerres, de procès, de débats parlementaires, bref aux faits superficiels qui absorbent l'attention des contemporains. On souhaiterait, chez un historien si bien informé, plus de lumière sur les faits profonds de la vie des peuples contemporains, les antagonisme sociaux, religieux et économiques.

M. Stern, avec plus de hardiesse, aurait pu rendre son ouvrage plus commode et plus agréable à lire, peut-être même plus instructif. Mais ce regret ne m'empêche pas de reconnaître dans son *Histoire de l'Europe* l'exposé le plus solide et le plus exact que nous possédions, un de ces livres de fond que doit avoir dans sa bibliothèque quiconque s'occupe d'histoire contemporaine.

Ch. Seignobos.

---

1. D'ordinaire il s'agit de rapports datés ; la date (donnée en note) peut suffire, avec quelques recherches, à retrouver le document.

Grouard, **Woerth et Forbach.** Paris, Chapelot, 1905. In-8°, 95 p.

L'auteur envisage les deux batailles du point de vue stratégique. Il montre que sur la Sauer comme sur la Sarre les chefs de l'armée allemande n'avaient pas l'intention d'engager le 6 août une action sérieuse et que les subordonnés ont précipité les événements et amené des résultats décisifs plus tôt qu'on ne l'avait pensé; que, si les Français avaient eu de meilleurs chefs, la journée aurait pu tourner autrement; que, si Failly était venu avec deux divisions au secours de Mac-Mahon, la bataille aurait été indécise; que, si Bazaine avait de même soutenu Frossard, les Allemands auraient dû repasser la Sarre; que, toutefois, les Français seraient restés impuissants à cause de leurs dispositions et positions, parce qu'ils n'avaient pas compris l'importance des Vosges dont ils devaient rester absolument maîtres pour que leurs deux armées pussent mutuellement s'appuyer. Mais, dit-il, au moment du combat de Wissembourg, rien n'était encore perdu, et, à la fin de son ouvrage, il expose « ce que l'on pouvait faire » : ne pas livrer deux batailles à la fois, prescrire la défensive sur la Sarre, réunir le plus de forces possible sur la Sauer — et on pouvait le 6 avoir 100,000, et le 7, 120,000 hommes —. Tout cela est intéressant, ingénieux, convaincant en nombre d'endroits, et on remarquera le curieux parallèle entre Mac-Mahon et Bazaine (p. 89). En somme, conclut M. Grouard, les chefs de l'armée française étaient au dessous de leur tâche; Mac-Mahon et Bazaine ne savaient diriger ni de grandes armées ni même de petites armées; Forbach annonçait Metz et Wœrth annonçait Sedan ; « c'est là, bien plus que dans l'insuffisance de la préparation, que se trouve la vraie cause de la défaite. »

A. C.

D. Mérejkowsky. **Tolstoï et Dostoiewsky.** Traduit du russe par le comte Prozor et M. Perski. In-12° de xvi+326 pp. Perrin, 3 fr. 50.

Le nouveau livre de l'auteur de la *Résurrection des Dieux* est extrêmement curieux à lire, non pas tant peut-être à cause de ses conclusions, vagues et grandiloquentes, qu'à cause de l'analyse vraiment remarquable des deux grands écrivains russes. C'est par le détail, par la préparation, si l'on préfère, que vaut ce livre, et cette préparation de 300 pages est captivante au plus haut point. M. M. oppose Tolstoï à Dostoievski, l'homme à l'homme et l'œuvre à l'œuvre. Pour lui, cette opposition est flagrante et se révèle jusque dans les détails : « Dostoievski aimait l'argent, au plutôt, il se figurait qu'il l'aimait,

mais l'argent ne l'aimait pas. L. Tolstoï hait l'argent, ou pense qu'il le hait, mais l'argent l'aime et va à lui. L'un, rêvant de richesse... vécut en pauvre, et serait mort dans une misère profonde, n'eût été l'activité de sa femme. L'autre, rêvant de pauvreté..., non seulement n'a pas distribué ses biens, mais les a encore accrus (p. 87). »

M. M. fait voir ainsi, dans une implacable analyse qu'il se défend d'ailleurs (p. 101) de faire partiale, toutes les contradictions que révèlent non pas seulement la vie de Tolstoï, mais encore ses aspirations, sa pensée, son œuvre. Pareille contradiction se manifeste chez Dostoievski ; seulement, tandis que Tolstoï, le peintre « de la bête humaine », ne voit, malgré ses confessions spiritualistes, l'âme qu'au travers des accidents réels du corps, Dostoievski, au contraire, procède, dans des peintures extrêmement réalistes, d'une conception éminemment spiritualiste, et profondément religieuse. L'un des deux romanciers évoque merveilleusement le *corps*, l'autre nous révèle l'*âme* avec une intensité d'expression presque maladive...

N'ayant pas eu le texte en mains, nous ne pouvons dire si la traduction de ce curieux livre est bonne : du moins le style en est-il fort agréable en français.

J. Legras.

En Asie centrale (Turkestan, Thibet, Cachemir) par le capitaine Anginieur. Paris, Leroux, in-12, 121 pp. avec 28 phot.

Cet excellent petit livre, qui se présente si modestement, contient le récit malheureusement trop bref d'un voyage qui fit passer le capitaine A. du Fergana dans l'Inde. Partis d'Andijan le 24.VII 1903, M. A. et son compagnon M. Crosby, arrivaient le 11.XI à Srinagar. On doit au voyageur le récit de la première traversée du désert Aktsaï-Tchin et la découverte des sources du Kara-Kach. C'est plus qu'il ne faut pour justifier cette très attachante publication.

J. L.

Mermeix. **Le socialisme.** Définitions, Explications, Objections. Le pour et le contre. 1 vol. in-18, 1-363 p. Société d'éditions littéraires et artistiques, 1906.

La partie la plus intéressante du livre de M. Mermeix est celle qui concerne le parti socialiste, ou plutôt les partis socialistes français, contemporains : car, sous une apparence d'unité due au mot socia-

lisme, rien n'est plus divers, ondoyant et à frontières mobiles que le groupe politique qui actuellement se réclame de ce nom, et sous ce nom, se déchire et se recoud perpétuellement. M. M. parle des chefs de file en homme qui les a vus de près dans les combinaisons de Parlement, d'élections ou de Congrès. De là, dans son livre, quand il traite du présent quelque chose de vivant et de réel qui manque trop souvent aux écrivains qui, s'attachant exclusivement aux systèmes, les analysent laborieusement comme s'il s'agissait de textes classiques, Dans le reste de son volume M. M. ne fait guère que résumer d'autres auteurs qui ont soit exposé, soit critiqué les systèmes socialistes. Il procède à ce résumé avec impartialité et clarté, souvent avec verve. La conclusion en ce qui concerne le collectivisme est que si la fameuse « accoucheuse » de K. Marx, la force, intervenait, comme il est possible, en tant que dernière solution de la question sociale, elle pourrait bien mettre au monde un enfant mort.

E. D'E.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 décembre 1906.* — L'Académie a nommé correspondant étranger M. Nœldeke, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg, et correspondant français M. Lechat, professeur à l'Université de Lyon.

M. Salomon Reinach termine sa communication sur l'étymologie du mot « sycophante ». — MM. Viollet, Maurice Croiset, Dieulafoy, Babelon, Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez,

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

Z
1007
R45
n.sér.
t.62

Revue critique d'histoire et
de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY